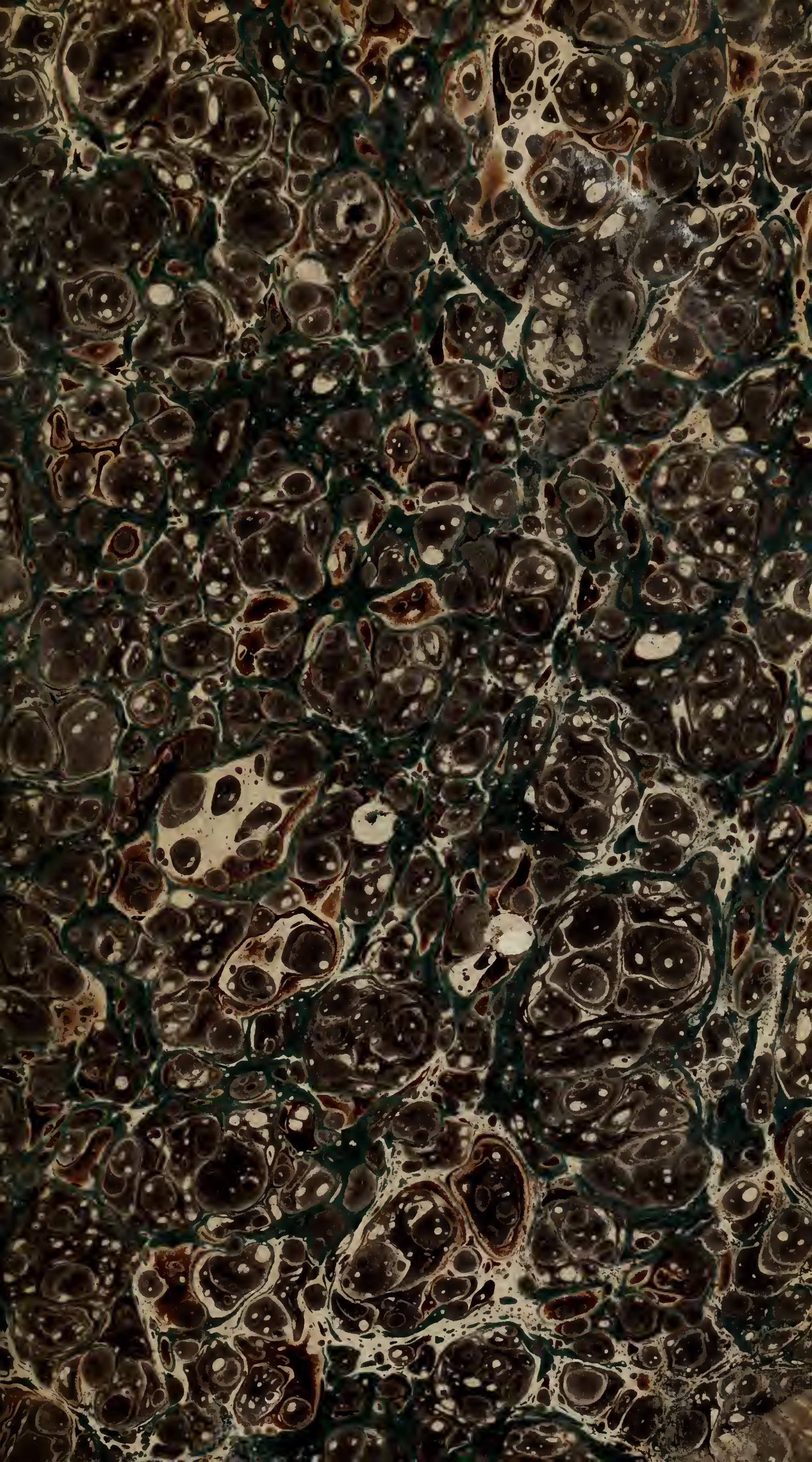
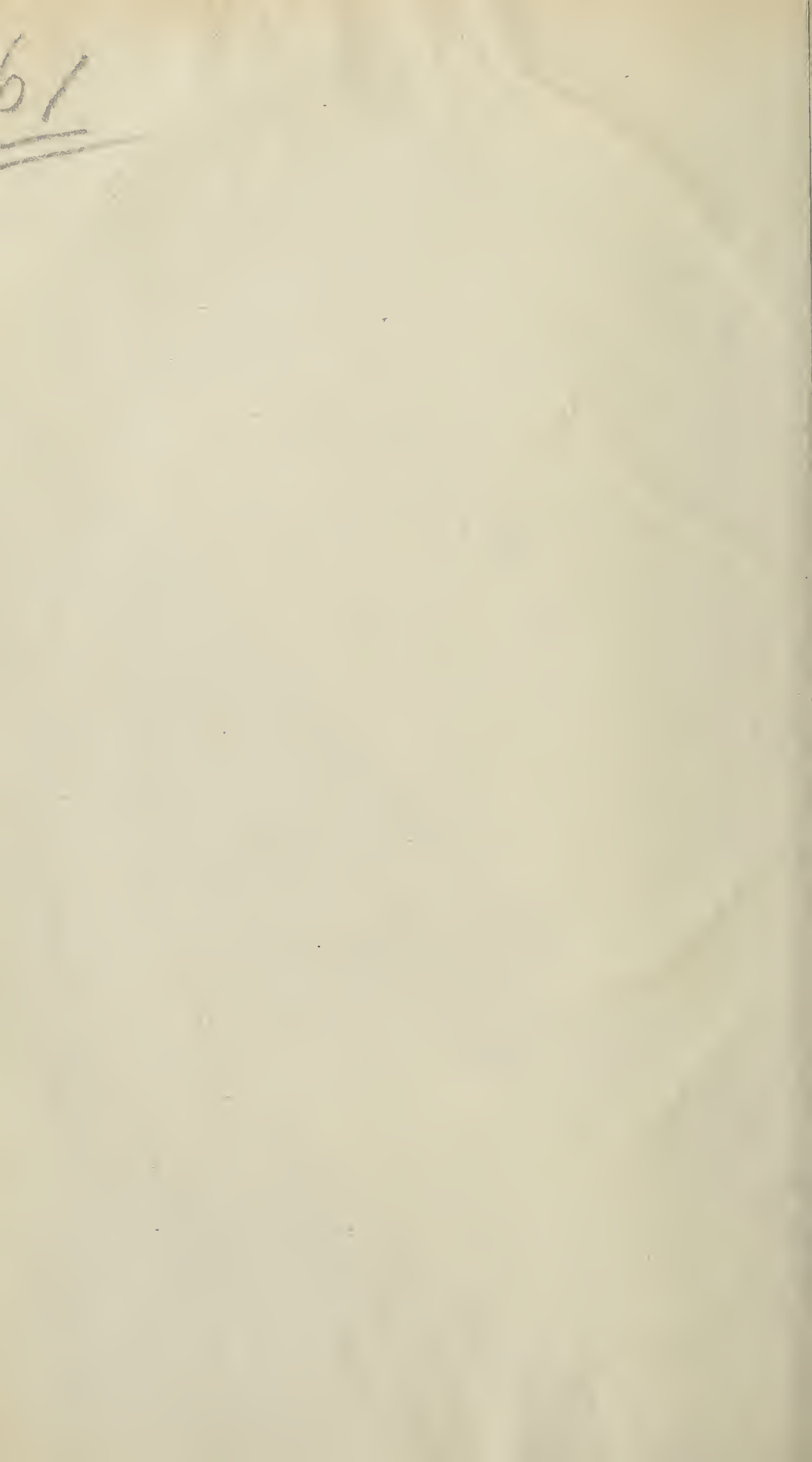






ŒUVRES

DE BOSSUET.

TOME XXIX.

Se Trouvent

A VERSAILLES,

CHEZ
LEBEL, Editeur, imprimeur du Roi et de l'Évêché, rue Satory, n.° 122.

A PARIS,

LE NORMANT, imprimeur-libraire, rue de Seine, n.° 8;
PILLET, imprimeur-libraire, rue Christine, n.° 5;
BRUNOT-LABBE, libraire, quai des Augustins, n.° 33;
BLAISE, libraire, quai des Augustins, n.° 61;
LE CLÈRE, libraire, quai des Augustins, n.° 35;
BOSSANGE ET MASSON, imprimeurs-libraires, rue de Tournon;
RENOUARD, libraire, rue Saint-André-des-Arts;
TREUTTEL ET VURTS, libraires, rue de Bourbon
FOUCAULT, libraire, rue des Noyers, n.° 37;
AUDOT, libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n.° 18;
POTEY, libraire, rue du Bac.

ET A BRUXELLES,

LE CHARLIER, libraire.

Csp

ŒUVRES

DE BOSSUET,

ÉVÊQUE DE MEAUX,

REVUES SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX,

ET LES ÉDITIONS LES PLUS CORRECTES.

TOME XXIX.



A VERSAILLES,

DE L'IMPRIMERIE DE J. A. LEBEL,

IMPRIMEUR DU ROI.

1817.

RÉPONSE

DE MONSEIGNEUR

L'ÉVÊQUE DE MEAUX,

A QUATRE LETTRES

DE MONSEIGNEUR

L'ARCHEVÊQUE DUC DE CAMBRAI.

RÉPONSE

A QUATRE LETTRES

DE MONSEIGNEUR

L'ARCHEVÊQUE DUC DE CAMBRAI.

Monseigneur,

J'ai vu quatre lettres que vous m'avez adressées, et j'ai admiré avec tout le monde la fertilité de votre génie, la délicatesse de vos tours, la vivacité et les douces insinuations de votre éloquence. Avec quelle variété de belles paroles représentez-vous « qu'on vous fait rêver les yeux ouverts (1) », et qu'au reste il n'est pas permis de vous accuser « de si grossières contradictions, sans avoir » prouvé juridiquement que vous avez perdu » l'usage de la raison (2) »? — I. Sur les contradictions.

Vous poussez la plainte jusqu'à dire (3) : « Si » je suis capable d'une telle folie, dont on ne » trouveroit pas même d'exemple parmi les insensés qu'on renferme, je ne suis pas en état » d'avoir aucun tort, et c'est vous qu'il faut blâ» mer d'avoir écrit d'une manière si sérieuse et » si vive contre un insensé ». Quelle élégance

(1) *I. lett. p.* 46. — (2) *Ibid. p.* 14. — (3) *Ibid. p.* 18.

dans ces expressions! quelle beauté dans ces figures! mais après tout, on ressent que des preuves de cette nature dans un point de fait, où il s'agit de savoir si vous vous êtes contredit ou non, ne peuvent être qu'éblouissantes, et qu'il en faut revenir à la vérité. N'est-il pas vrai, Monseigneur, que vous avez dit dans l'art. IV : « Dieu veut que » je veuille Dieu, en tant qu'il est mon bien, mon » bonheur, et ma récompense (1) »? et n'est-ce pas vous-même qui dites encore dans l'article V, et très-peu de pages après : « Il est vrai seulement » qu'on ne le veut pas, en tant qu'il est notre » récompense, notre bien, et notre intérêt (2) ».

Je sais que vous répondez que dans le premier passage vous parlez de Dieu, et dans l'autre du salut (3) : subtilité merveilleuse; comme si le salut étoit autre chose que Dieu voulu comme *son bien, son bonheur et sa récompense*, ou qu'on pût ne pas aimer le salut *comme notre récompense, comme notre bien*, sans cesser d'aimer Dieu sous ces titres? Je sais encore, que vous répondez qu'il s'agit du sens que vous donnez à saint François de Sales (4). Mais permettez-moi de le dire : vous donnez le change : ce n'est pas saint François de Sales; c'est vous-même qui dites ici (5) : « Il est vrai qu'on ne le veut pas, en tant » qu'il est notre récompense, notre bien, notre » intérêt ». Vous alléguez saint François de Sales en preuve de votre discours, quoiqu'il n'ait rien dit de semblable. Mais enfin, c'est vous qui par-

(1) *Max. des SS. p.* 44. — (2) *Ibid. p.* 54. — (3) *Rép. à la décl. art.* 15, *p.* 36. — (4) *Ibid. p.* 36, 37. — (5) *Max. des SS. p.* 54.

lez : ce qu'on veut dans la page 44, c'est cela même qu'on ne veut point dans la page 54. Avouez la vérité, Monseigneur ; on aimeroit mieux s'être expliqué plus précisément, et employer son esprit à bien définir ses mots pour parler conséquemment, que de les tordre après coup pour se sauver comme on peut. Mais quoi; les contradictions sont un accident inséparable de la maladie qu'on appelle erreur, et de celle qu'on appelle vaine et fausse subtilité; la prévention demande une chose, la vérité en présente une autre : on avance des choses subtiles et alambiquées qui ne peuvent point tenir au cœur, et dont aussi on se dédit naturellement : quiconque est attaqué de ces maladies, quoi qu'il fasse, il ne peut jamais éviter de se contredire; car celui qui erre, il faut qu'il en vienne à un certain point où il est jeté nécessairement dans la contradiction. Quand saint Paul a dit des faux docteurs, « qu'ils n'entendent ni ce » qu'ils disent, ni de quoi ils parlent si affirma» tivement (1) » : quand il a dit que la fausse science est pleine de *contradictions*, qui est un des sens de cette parole, où il établit *les oppositions de la science faussement nommée* (2) : quand il a dit que l'homme hérétique, sans vouloir donner ce nom à celui qui se soumet, et en l'appliquant seulement à celui qui se trompe dans la foi, *se condamne par son propre jugement* (3) ; et qu'enfin tous ceux qui s'opposent à la vérité, après avoir durant quelque temps, *par un malheureux*

(1) *I. Tim.* I. 7. — (2) *Ibid.* VI. 20. — (3) *Tit.* III. 11.

progrès, erré et jeté les autres dans l'erreur, c'est-à-dire après avoir ébloui le monde par de spécieux raisonnemens et par une éloquence séduisante, *cesseroient d'avancer, parce que leur folie seroit connue de tous*(1) : l'apôtre ne vouloit pas les faire lier, ni *prouver juridiquement qu'ils avoient perdu la raison,* et qu'il les falloit interdire. Il vouloit seulement nous enseigner qu'il y a une lumière de la vérité qui se fait sentir jusque dans l'erreur; que l'erreur ne peut s'empêcher de se contredire, de se condamner elle-même; qu'il y a une espèce d'égarement et de folie, que j'espère vous voir éviter par votre soumission, mais qui malgré vous se trouvera dans votre doctrine comme dans toute autre où la vérité sera combattue.

Cependant vous plaidez la cause de ces errans que saint Paul condamne par eux-mêmes. Ils n'ont qu'à dire qu'ils ne sont pas des insensés, pour fermer la bouche à l'apôtre et à quiconque se servira de sa méthode pour la conviction de l'erreur : prouvez-moi qu'il faille me renfermer, qu'il faille du moins m'interdire, ou bien je détruirai tous vos argumens par la seule réputation d'homme d'esprit, que vous n'oseriez me contester.

Mais cette réputation d'avoir de l'esprit, loin d'excuser ces grands esprits qui se précipitent eux-mêmes et qui précipitent les autres dans l'erreur; au contraire, c'est ce qui les perd. « Les

(1) *Tit.* III. 9.

» grands esprits, dit saint Augustin (1), les esprits » subtils, *magna et acuta ingenia*, se sont jetés » dans des erreurs d'autant plus grandes, que se » fiant en leurs propres forces, ils ont marché » avec plus de hardiesse : *in tantò majores erro-* » *res ierunt, quantò præfidentiùs tanquam suìs* » *viribus cucurrerunt* ». Il ne faut point les lier ni les renfermer comme vous dites : ce sont là des raisonnemens qui n'ont qu'une fausse lueur : il n'y a souvent qu'à les laisser beaucoup écrire, et étaler les lumières de leur bel esprit, pour les voir bientôt, ou se perdre dans les nues et s'éblouir eux-mêmes comme les autres, ou se prendre dans les lacets de leur vaine dialectique.

Je le dis avec douleur, Dieu le sait : vous avez voulu raffiner sur la piété : vous n'avez trouvé digne de vous que Dieu beau en soi ; la bonté par laquelle il descend à nous et nous fait remonter à lui, vous a paru un objet peu convenable aux parfaits, et vous avez décrié jusqu'à l'espérance ; puisque, sous le nom d'amour pur, vous avez établi le désespoir comme le plus parfait de tous les sacrifices ; c'est du moins de cette erreur qu'on vous accuse : quiconque la voudra soutenir, ne se pourra soutenir lui-même ; il faut que lui-même il se choque en cent endroits, ou pour se défendre, ou pour se couvrir et cacher son foible : et vous venez dire, Prouvez-moi que je suis un insensé : et quelquefois, Prouvez-moi que je suis de mauvaise foi ; sinon, ma seule réputation me met à couvert. Non, Monseigneur, la vérité ne

(1) *Ep.* CLV, *ol.* LII, *ad Maced. n.* 5 ; *tom.* II, *col.* 538.

le souffre pas : vous serez en votre cœur ce que vous voudrez ; mais nous ne pouvons vous juger que par vos paroles.

II. Sur l'intérêt propre éternel.

Vous avez dit que « Dieu jaloux veut purifier » l'amour en ne lui faisant voir aucune ressource » pour son intérêt propre même éternel (1) ». Vous avez dit que « l'ame parfaite fait le sacri- » fice absolu de son intérêt propre pour l'éter- » nité (2) » : croyez-vous en vérité que ces expressions soient indifférentes pour le quiétisme ? Molinos a dit, que « c'est à ne considérer rien, » à ne désirer rien, à ne vouloir rien, que con- » siste la vie (3) ». Il a dit que « l'ame autrefois » étoit affamée des biens du ciel, et qu'elle avoit » soif de Dieu craignant de le perdre » : mais c'étoit *autrefois ;* et maintenant, quand on est parfait, « on ne prend plus de part à la béatitude » de ceux qui ont faim et soif de la justice ». De là sont nées ces propositions censurées par Innocent XI, d'heureuse mémoire : « L'ame ne doit » penser ni à salut, ni à récompense, ni à puni- » tion, ni au paradis, ni à l'enfer, ni à la mort, » ni à l'éternité (4). Celui qui a donné son libre » arbitre à Dieu ne doit plus être en souci d'au- » cune chose ; ni de l'enfer, ni du paradis : il ne » doit avoir aucun désir de sa propre perfection » ni des vertus, etc. (5) ». Madame Guyon, que vous connoissez, dans son *Moyen court,* que vous avez vous-même donné à tant de gens depuis qu'il est condamné, enseigne, sur le même fondement

(1) *Max. des SS. p.* 73. — (2) *Ibid. p.* 90. — (3) *Voyez Inst. sur les Etats d'Or. liv.* III, *n.* 2. — (4) *Prop.* VII. — (5) *Propos.* XII.

de Molinos, l'indifférence à tout bien (1) « ou de » l'ame, ou du corps, ou du temps, ou de l'éter- » nité; indifférence qui fait entrer l'ame dans les » intérêts de la justice de Dieu, jusqu'à ne pou- » voir vouloir autre chose, soit pour elle ou pour » autre quelconque, que celui que cette divine » justice lui vouloit donner pour le temps et pour » l'éternité ». Voilà ce que disent les nouveaux mystiques, et c'est sur cela qu'ils fondent leur désintéressement.

Vous avez pris Dieu à témoin à la tête de la première lettre que vous m'écrivez, « que vous » n'avez fait votre livre, que pour confondre » tout ce qui peut favoriser cette doctrine monstrueuse » : voilà vos propres paroles, « et Dieu, » dites-vous, qui sera mon juge m'en est témoin ». Je vous demande, après ces grands et terribles mots, si cette purification de l'amour jaloux, qui ne laisse *aucune ressource pour l'intérêt propre éternel* et qui sacrifie *son intérêt propre pour l'éternité*, est utile à confondre ou à établir ce désintéressement des faux mystiques que vous-même vous appelez monstrueux.

L'intérêt propre éternel, au simple son des paroles, est un intérêt qui dure toujours; y en a-t-il un autre que le salut? *L'intérêt propre pour l'éternité* est celui que nous trouverons sans fin avec Dieu : pourquoi falloit-il enseigner aux faux mystiques, que vous vouliez confondre, qu'on pouvoit ou abandonner ou sacrifier cet intérêt, sans se laisser à soi-même aucune ressource?

(1) *Instr. sur les Etats d'Or. liv.* III, *n.* 4, 10, 12.

Vous répondez (1) : « Ai-je dit que cet intérêt » subsiste dans l'éternité » ? Mais s'il ne subsiste pas dans l'éternité, pourquoi l'avez-vous appelé un *intérêt éternel?* « Mais ne voit-on pas claire- » ment que l'intérêt éternel, n'est que l'intérêt » pour l'éternité » ? Il est vrai, et c'est aussi ce qui nous convainc que cet intérêt, que l'on sacrifie pour l'éternité, est celui qui dure toujours : mais, ajoutez-vous, ne disons-nous pas « tous les » jours que nos idées sont éternelles » ? ainsi l'intérêt propre éternel sera « un attachement natu- » rel, par lequel on s'intéresse pour soi-même » par rapport à cette éternité ». Tout cela n'est pas véritable; jamais on n'a dit que nos idées, ni comme vous l'expliquez, *que nos pensées* fussent éternelles, encore que leur objet puisse être éternel. On dit bien que les idées sont éternelles, en parlant de celles de Dieu : on dit bien que Platon pose des idées éternelles, parce qu'en effet ce philosophe les suppose telles, ou en Dieu ou en elles-mêmes. Mais, après tout, à quoi servent ces subtilités? Si vous ne vouliez que confondre *le désintéressement monstrueux* des Quiétistes, pourquoi le favoriser en leur montrant *un intérêt propre éternel* à sacrifier? Que voulez-vous qu'on entende naturellement par l'intérêt propre éternel? est-on obligé de deviner le sens forcé autant que nouveau que vous attachez à ces paroles, ou de croire que ce qu'on quitte pour l'éternité, ne devoit pas être éternel? n'aviez-vous point de terme plus propre pour confondre les Quiétistes,

(1) *I. Lett. p.* 39.

ni de meilleur expédient contre leur doctrine, détestable selon vous-même, que celui d'entrer dans leurs pensées? car après tout, que veulent-ils autre chose, sinon que l'on sacrifie tout intérêt propre, jusqu'à celui qui est éternel, et qui nous rendra heureux dans l'éternité?

Mais, dites-vous, je me suis assez expliqué ailleurs : dites plutôt, que sans jamais vous être expliqué précisément, comme la suite le fera paroître; après vous être contredit, comme on vient de voir, sur ce qui est notre bien, notre récompense, notre bonheur; et après avoir embrouillé par-là, permettez-moi ces paroles qui sont les seules précises pour exprimer ma pensée, après, dis-je, avoir embrouillé ce que vous ne voulez pas taire, et ce que vous n'osez dire à découvert; un petit mot, qui sort naturellement une et deux fois, fait sentir ce qu'on a dans le fond de l'ame, et ce qui fait tout l'essentiel d'un systême.

C'est en vain que, pour dernière ressource, vous me dites que j'ai avoué dans Albert le Grand *l'intérêt propre éternel*, au sens que vous l'entendez (1). « Vous avez reconnu vous-même, ce » sont les paroles que vous m'adressez, dans les » paroles de cet auteur un intérêt éternel qui ne » subsiste point dans l'éternité » : moi, Monseigneur, je l'ai reconnu? vous marquez l'endroit à la marge, c'est à la page cxxxviii de ma préface que je vous ai fait cet aveu : qui ne le croiroit? et cependant, permettez-moi de le dire, il n'est pas

(1) *IV. Lettre, p.* 21.

vrai : c'est tout le contraire, puisque j'ai dit en termes exprès, à la page que vous citez, que selon Albert le Grand, « le parfait amour, qui est celui » de la charité, ne cherche aucun intérêt, ni pas- » sager, ni éternel, pour y mettre sa fin dernière, » comme l'ont expliqué tous les docteurs (1) », c'est-à-dire, comme vous voyez, qu'il ne s'arrête pas finalement, *ultimatè,* aux biens vraiment éternels que propose l'espérance chrétienne ; mais qu'il les rapporte à la gloire de Dieu, qui est aussi le sentiment que j'avois montré dans tous les docteurs (2).

Voilà comme j'ai reconnu votre prétendu amour naturel, en le combattant. Vous ne cessez de m'imputer de pareilles choses auxquelles je ne songe pas, et il faudra bien dans la suite en remarquer quelques-unes. Au reste, je n'empêche pas que vous ne tiriez d'Albert le Grand ce que vous voudrez; mais sans entrer à présent dans cette discussion, qui ne vous sera point avantageuse, il me suffit de vous dire qu'il faut bien que vous espériez peu de chose de cet auteur; puisque, pour le faire valoir, vous feignez un consentement de mon côté en votre faveur contre mes propres paroles.

Voilà donc votre intérêt propre éternel, votre intérêt propre pour l'éternité, manifestement favorable aux Quiétistes, que vous aviez, dites-vous, dessein de confondre. Passons outre. Vous apportez une solution surprenante à l'objection

(1) *Préf. sur l'Instr. past. n.* 103. — (2) *Ibid. n.* 32 *et suiv.*

qu'on vous a faite, tirée de saint Anselme, de saint Bernard, de Scot, de Suarez, de Sylvius, et des autres docteurs de l'Ecole, sur l'intérêt propre. On vous a montré (1) que tous ces auteurs employoient ce terme *d'intérêt propre* pour l'objet de l'espérance chrétienne, qui sans doute est surnaturel et un effet de la grâce; par conséquent, qu'entendre par-là une affection naturelle, c'étoit une hérésie formelle. A cela vous répondez seulement (2): « Mais à quoi servent ces grandes » figures? Il ne s'agit ici ni de COMMODUM ni » D'UTILITAS, dont ces auteurs ont parlé; il s'agit » d'intérêt propre, qui est un terme français » qu'ils n'ont jamais employé. Les scolastiques, » ajoutez-vous (3), n'ont écrit qu'en latin; il est » donc inutile de les citer sur un mot de notre » langue. Ils n'ont donc jamais pu autoriser le » terme d'intérêt pour signifier le salut même ». Mais pourquoi donc alléguez-vous, pour le soutenir, Albert le Grand, qui n'a pas écrit en français non plus que les autres? C'est, Monseigneur, que vous savez que les mots latins, surtout ceux qui sont consacrés par un usage si commun et si solennel, ont des termes qui leur répondent en français parmi les théologiens qui écrivent en cette langue. Mais quel autre terme avoit notre langue pour signifier *commodum proprium*, que celui de propre intérêt? pour moi je n'en sais point d'autre, et j'avois pris la liberté de vous le représenter dans ma préface (4). Bien plus, pour

(1) *Préf. n.* 74. — (2) *I. Lett. p.* 19. — (3) *Ibid. p.* 31. — (4) *Préf. n.* 42, 44.

en venir aux auteurs français, j'y ai produit saint François de Sales, qui suivant les notions de l'Ecole, a répété tant de fois que l'amour d'espérance, qui a notre bien et notre bonheur pour son objet propre et essentiel, « est vraiment amour, » mais amour de convoitise et intéressé » ; et après : « Notre intérêt y tient quelque lieu » : tout au contraire de la charité, « laquelle, dit ce » saint, est une amitié et non pas un amour in- » téressé », parce que son principal objet est de regarder Dieu comme bon en soi, et non pas comme bon pour nous. D'où a-t-il pris ce mot d'intérêt, par où il établit la différence essentielle entre l'espérance et la charité, si ce n'est dans les notions de l'Ecole? Il a donc cru, comme tous les autres, que le langage latin de l'Ecole, en autorisant le *commodum* attribué à l'espérance chrétienne, autorisoit le terme français d'intérêt, qui lui répond si précisément et sans aucune ambiguité; autrement on pourroit dire de même, que le concile de Nicée ni celui d'Ephèse n'ont pas autorisé le *Consubstantiale* ni le *Deipara* des Latins, parce qu'ils ont parlé grec. Que diriez-vous, Monseigneur, si je répondois à tant de passages que vous alléguez pour votre affection et intérêt naturel, que les auteurs que vous produisez ont écrit en latin, et que dès-là on ne doit avoir aucun égard à leur autorité? vous me blâmeriez avec raison comme un chicaneur : et vous ne voulez pas qu'on s'étonne de vos vaines subtilités et des minuties où vous voulez réduire notre question?

« Les seuls auteurs, dites-vous [1], qu'on peut » consulter pour l'usage de ce terme français sur » les choses de piété, sont les auteurs de la vie » spirituelle, les plus approuvés de l'Eglise, qui » ont écrit en notre langue, ou qu'on a traduits » en nos jours ; et c'est par les exemples tirés de » ces auteurs, que la question est pleinement dé» cidée ». Mais comment est-elle décidée ? apportez-vous un seul exemple par où vous montriez que le terme *d'intérêt* ou *d'intérêt propre,* soit consacré dans notre langue à signifier une affection naturelle, délibérée et non vicieuse ? vous n'en apportez pas un seul ; on vous en avoit pourtant prié [2] : on s'étoit plaint que vous vouliez nous faire trouver de nouveaux mystères dans notre langue, qui nous étoient *inconnus,* quand vous disiez que l'affection naturelle, indéliberée et non vicieuse, chose qui est hors d'usage, et que vous avez tant de peine à nous faire entendre, avoit son terme consacré, parmi les auteurs français, dans celui d'intérêt ou d'intérêt propre. On vous avoit demandé : « Mais qui a fixé ce langage ? quelque » auteur a-t-il défini l'intérêt propre en ce » sens [2] » ? on vous avoit averti que le terme d'intérêt, dans notre langue, « étoit déterminé » par le sujet, et devenoit ou bas ou relevé ou » indifférent par ce rapport ». Il y a un noble intérêt, il y a un intérêt bas et sordide. On s'étoit plaint à vous-même que sur ces ambiguités du mot d'intérêt, sur lequel roule, de votre aveu

(1) *I. Lett. p.* 21. — (2) *Préf. n.* 10, 44.

propre, tout le systême de votre livre ; en avouant que vous n'aviez rien expliqué, vous disiez pour toute réponse, « que vous aviez supposé » que tout le monde vous entendoit, et prendroit » ce terme comme vous (1) ». Mais c'étoit très-mal supposé, puisqu'on vous montroit par vous-même, que dans le livre des Maximes des Saints, vous aviez pris ce terme en deux divers sens, et que vous-même vous en demeuriez d'accord. C'est à quoi il falloit répondre : mais, Monseigneur, vous vous taisez. Pour toute réponse vous continuez à supposer ce qu'on vous conteste : et vous ne voudrez pas qu'on vous dise que ce n'est pas satisfaire aux doutes qu'on vous proposoit ; mais vouloir éblouir le monde par une feinte réponse, où vous laissez toujours à côté les objections décisives.

Vous direz peut-être, que c'est donc ici tout au plus une dispute de mots; mais cela n'est pas. Car, je vous prie, revenons à l'origine : vous ne faisiez votre livre que pour confondre les excès énormes des Quiétistes : vous les aviez vus dans Molinos et dans madame Guyon : vous y aviez vu l'abandon et l'indifférence jusqu'à se désintéresser absolument pour le salut, en éteindre le désir et y renoncer; si vous les vouliez combattre, falloit-il les favoriser en leur accordant tout ce qu'on vient de représenter sur l'intérêt propre éternel? falloit-il induire à erreur tous les lecteurs, faute d'avoir voulu expliquer ce qui por-

(1) *Préf. n.* 10, 44.

toit

toit dans les esprits un sens si pernicieux par sa propre et naturelle signification? falloit-il imaginer dans notre langue des mystères que personne ne connoît parmi nous? Ce sont là des mots, sans doute : car aussi s'explique-t-on autrement que par des mots? Mais enfin, en pouviez-vous trouver de plus forts pour autoriser le quiétisme dans votre livre des Maximes? et si l'on répond que vous vous êtes du moins assez expliqué dans votre Instruction pastorale, vous savez bien que non, puisque vous nous déclarez expressément dans vos lettres, que vous ne prétendez nullement vous rétracter. Ainsi vous voulez toujours laisser en honneur un livre, qui visiblement ne fait qu'envelopper le quiétisme; pour ne pas dire, que votre Instruction pastorale ne fait qu'ajouter, non-seulement ambiguité à ambiguité, mais encore très-expressément erreur à erreur.

III. De la persuasion réfléchie.

Permettez-moi de parler de même de votre persuasion réfléchie. « Vous dites que je n'oublie » rien pour fortifier cette objection principale : » vous avez soin, me dites-vous (1), d'arranger » à votre mode mes paroles pour l'impression » que vous désirez qu'elles fassent ». Pour moi je n'entends point toutes ces finesses, et je ne sais que prendre les mots dans leur signification simple et naturelle. J'ai rapporté ces paroles (2) : « L'ame est invinciblement persuadée qu'elle est » réprouvée de Dieu » ; et ces autres où vous accordez que la *conviction est invincible*. Je dis

(1) *I. Lett. p.* 33. — (2) *Préf. n.* 16.

que ces termes, *persuasion* et *conviction*, regardent naturellement l'esprit et la partie haute de l'ame. C'est autre chose de s'imaginer être roi, et autre chose d'en être convaincu : et les termes de persuasion et de conviction, sont nés pour expliquer l'acquiescement de l'esprit. Quand on y ajoute que la persuasion comme la conviction est invincible, on les regarde comme l'effet d'une inévitable et certaine démonstration. Vous savez bien dire maintenant, à toutes les pages, qu'on s'imagine sa perte éternelle : quand vous composiez votre livre, ignoriez-vous ces termes, qui viennent si naturellement sur la langue, quand il s'agit d'exprimer les imaginations d'un cerveau mal affecté, de quelque côté que lui vienne cette impression? Mais vous ne vous contentez pas d'employer les termes de conviction et de persuasion, qui sont ceux par où l'on explique le consentement de la partie raisonnable ; vous y ajoutez que cette persuasion est *réfléchie :* que voulez-vous qu'on entende, sinon qu'elle est confirmée par la réflexion, et enfin qu'elle y est conforme? Mais, dites-vous (1), « je n'ai jamais dit » que cette persuasion consistât précisément dans » les actes réfléchis de l'entendement; et c'est de » quoi il est question. Si je l'ai nommé réfléchie, » c'est seulement pour exprimer que les réflexions » la causent par accident et en sont l'occasion : » comme on dit qu'un homme sage et réglé a des » plaisirs raisonnables, quoique les plaisirs soient

(1) *I. Lett. p.* 33, 34.

» par leur nature des sensations qui ne sont ni » raisonnables, ni intellectuelles ». Je ne sais comment il arrive que vos exemples se tournent tous contre vous. Ces plaisirs que vous appelez *raisonnables*, quoiqu'ils ne soient ni raisonnables ni intellectuels, sont réglés, sont commandés, sont du moins approuvés par la raison, la suivent et lui sont conformes; ainsi vos convictions, vos persuasions sont conformes à la réflexion : elle les approuve; et après tout, sans tant raffiner, n'aviez-vous point de meilleurs termes pour confondre ceux qui livrent les ames parfaites à leur désespoir par une invincible et convaincante persuasion, que d'y ajouter avec cela qu'elle est réfléchie? Je ne veux point encore vous presser par les autres malheureuses circonstances de cette conviction. Je ne vous dis pas qu'elle est suivie d'un sacrifice absolu, d'un acquiescement avec l'avis, raisonné sans doute et bien réfléchi, d'un directeur, à sa juste condamnation du côté de Dieu : je laisse à présent toutes ces choses. Je vous demande seulement à quoi servoit pour confondre les Quiétistes, dont vous vouliez combattre les prodigieux excès, de dire que leur conviction, leur persuasion étoit réfléchie? par où vouliez-vous que l'on devinât que c'étoit à cause que les réflexions la *causent par accident et en sont l'occasion?* ne sentez-vous pas de combien de phrases ont besoin vos expressions, pour y couvrir et envelopper l'erreur qu'elles montrent? que ne parliez-vous naturellement? Quand vous avez dit que les ames contemplatives sont privées *de la*

vue sensible et réfléchie de Jésus-Christ (1), vouliez-vous dire seulement que la réflexion *causoit cette vue par accident, et qu'elle en étoit l'occasion*, ou bien que c'étoit un vrai acte réfléchi? On ne l'entend pas autrement; et à moins de donner la gêne à vos paroles, on ne pouvoit prendre en un autre sens votre conviction, votre persuasion réfléchie. Mais, dites-vous, j'avois assez expliqué que ces persuasions, ces convictions n'étoient pas intimes, mais apparentes. Ne voyez-vous pas que c'est là ce qui augmente la difficulté? Le malheureux Molinos et ses disciples que nous découvrons tous les jours, lorsqu'ils se livrent aux horreurs qu'on n'ose nommer, ne croient-ils pas que leurs crimes ne sont qu'apparens, et que leur consentement n'est pas intime? Cependant, parce qu'ils agissent avec réflexion, vous ne pouvez vous empêcher de les condamner: pourquoi donc ne craignez-vous pas de leur préparer des excuses, et de poser les principes dont se tirent leurs détestables conséquences? On vous a fait cette réponse (2) sur vos expressions de persuasion apparente et non intime : pourquoi n'y dites-vous rien dans vos quatre lettres, si ce n'est à cause qu'elle est poussée jusqu'à la démonstration la plus évidente?

IV.
Sur la bonne foi, et encore sur le terme de réflexion.

Vous accusez donc, direz-vous, ma bonne foi, si vous refusez de me croire sur l'explication de mes paroles. Je vous demande à mon tour : Prétendez-vous accuser ma bonne foi, quand vous dites si souvent, dans une de vos réponses des plus

(1) *Max. des SS. p.* 194. — (2) *Préf. n.* 18. *Trois. Ecrit, n.* 23.

sérieuses, « que les docteurs et les universités se
» doivent donner de garde d'un prélat, qui par
» un profond artifice, par des détours captieux,
» par des travaux souterrains, par de beaux sem-
» blans et des paroles flatteuses, machine la ruine
» entière des notions communes de l'Ecole [1] » ?
En passant, est-ce là ce que vous appelez « ne
» répondre aux insultes que par des raisons [2] »?
Mais laissons ces traits d'esprit, si souvent répétés dans vos écrits, que vous appelez des raisons et non des insultes : laissons tous les airs de modération et de douceur qui ne sont que dans les paroles : ne perdons point le temps à nous accuser ni à nous défendre sur ces inutiles discours : daignez seulement penser en vous-même, si vous prétendez accuser ma sincérité par tant d'artifices et de détours captieux que vous m'imputez? Pour moi, Monseigneur, si les choses sont véritables, je ne me plains point des paroles : et je conclus seulement que vous devez me faire la même justice sans vous fâcher, si je suis contraint de découvrir les sens forcés et insoutenables que vous donnez à vos expressions, laissant à Dieu le jugement de vos secrètes pensées.

Ce que je tâche de faire, c'est de n'entendre dans vos paroles, que ce qu'elles portent pour ainsi dire sur le front. Vous vous sauvez, en disant que la conviction et la persuasion ne sont pas intimes, quoique invincibles. Mais qu'est-ce, selon vos principes, qui les empêche d'être in-

(1) *Resp. ad* Sum. *Doct. p.* 9, 12, *etc.* — (2) *I. Lett. p.* 4.

times, sinon qu'elles sont réfléchies? Voici vos paroles (1) : « Une ame est invinciblement persua-» dée d'une persuasion réfléchie, et qui n'est pas » le fond intime de la conscience, qu'elle est jus-» tement réprouvée de Dieu » : vous le voyez, Monseigneur : ce qui l'empêche d'être l'*intime de la conscience*, c'est qu'elle est réfléchie. C'est vous-même qui dites encore (2), que l'ame ne perd jamais l'espérance « dans la partie supérieure, » c'est-à-dire dans ses actes directs et intimes ». C'est donc vous qui définissez la partie supérieure par les actes qui ne sont pas réfléchis, qui sont ceux qu'on nomme directs, parce qu'ils vont tout droit à l'objet sans se retourner sur eux-mêmes. C'est vous encore qui dites ailleurs (3) que « les actes réfléchis sont ceux qui se communi-» quent à l'imagination et aux sens, qu'on nomme » la partie inférieure, pour les distinguer de » cette opération directe et intime de l'entende-» ment et de la volonté qu'on nomme partie supé-» rieure ». C'étoit donc la réflexion qui faisoit alors la partie basse de l'ame, dont les actes par conséquent n'étoient pas *le fond intime de la conscience*. Si vous vous êtes avisé depuis, que c'étoit là une erreur également opposée à la théologie et à la philosophie; si vous avez reconnu, dans votre Instruction pastorale, que « la partie » inférieure est incapable de réfléchir (4) », et que la réflexion est l'ouvrage de la raison même et

(1) *Max. des SS. p.* 87. — (2) *Ibid. p.* 90. — (3) *Ibid. p.* 122. — (4) *Instr. past. n.* 15.

de la plus haute partie de notre ame ; on ne pouvoit pas deviner que vous changeriez d'avis, et on ne pouvoit excuser l'erreur qui excluoit de l'intime de la conscience ce qui étoit réfléchi.

On avoit donc découvert cette erreur énorme, qui vous faisoit joindre en même temps dans une même ame l'espérance et le désespoir : vous accordiez la première, avec l'acte réfléchi qui faisoit succomber à l'autre ; on pouvoit succomber de même à la tentation d'infidélité en gardant la foi ; il n'étoit pas plus difficile d'accorder les autres vertus avec leur contraire, et cette funeste séparation de l'ame d'avec elle-même portée jusqu'à ces excès, malgré que vous en eussiez, laissoit tout Molinos en son entier.

V. Sur la rétractation.

Encore un coup, Monseigneur, il ne sert de rien à l'Eglise, que vous ayez renversé depuis, dans votre Instruction pastorale, les fondemens de votre livre des Maximes des Saints ; puisque vous voulez toujours autoriser le livre où vous enseignez de si visibles erreurs. D'ailleurs on vous a fait voir que vos explications ne sont pas meilleures que votre texte (1), et tout le monde a bien remarqué que vous n'avez pas répondu à la centième partie des difficultés que je vous propose. On vous a fait voir aussi, que même en vous rétractant, non-seulement vous ne voulez pas le faire paroître, mais encore que vous ne faites que changer d'erreur (2). La plupart des partisans de vos sentimens refusent les explications de votre Instruction pastorale ; et vous savez, Monsei-

(1) *Préf. 2. p. n. 69.* — (2) *Ibid.*

gneur, que parmi ceux qui, à quelque prix que ce soit, ont entrepris de vous soutenir, le nombre n'est pas petit de ceux qui estiment que vous vous êtes condamné vous-même en substituant à votre texte un sens si visiblement étranger. Vous savez, aussi bien que nous, combien il est dangereux de recevoir ces sortes d'explications forcées qui corrompent la pureté de la foi, en donnant lieu aux théologiens de hasarder tout ce qui leur plaît, dans l'espérance de sauver tout par des distinctions. C'est, Monseigneur, l'état où vous nous mettez par vos intérêts éternels, par vos convictions et persuasions réfléchies, et par vos autres expressions semblables : et vous voudriez qu'on se tût dans de tels excès, ou qu'on les accusât mollement et avec de foibles paroles? Et quand on dit qu'en les relevant avec la force qu'exigeoit de nous un si grand besoin de l'Eglise, on n'a fait que prêter à la vérité les expressions qu'elle demande, vous vous plaignez qu'on vous persécute et qu'on vous opprime; Dieu jugera entre nous, et nous appelons à témoin le ciel et la terre.

VI. Sur le sacrifice absolu, et sur les dernières épreuves.

Que dirons-nous maintenant, quand nous entrerons dans le sacrifice que vous nommez absolu? en voici le cas. Vous avouez qu'on offre à Dieu un sacrifice conditionnel, lorsqu'on lui dit : « Mon » Dieu, si par impossible vous me vouliez con» damner aux peines éternelles de l'enfer sans » perdre votre amour, je ne vous en aimerois pas » moins (1) ». Voilà selon vous le sacrifice conditionnel : et qu'est-ce encore selon vous que *le sa-*

(1) *Max. des SS. p.* 87.

crifice absolu? c'est lorsque le cas impossible *paroît possible et réel* (1). Il s'agit donc précisément du même objet dans les deux sacrifices, avec cette seule différence, que ce qui paroît impossible dans le premier, paroît possible et réel dans l'autre. Mais enfin ce qui paroît maintenant réel, c'est ce qui auparavant paroissoit impossible : c'est donc précisément le même objet, le même salut éternel que l'on sacrifie, et vous ne pouvez échapper cette conséquence. On dira, Cela n'est pas clair; on peine un peu à l'entendre. Je suis fâché, Monseigneur, que vous ayez voulu mettre la piété dans des choses si alambiquées : mais enfin, en les prenant comme il vous a plu de les proposer, on n'en peut pas démontrer plus certainement les contradictions.

Vous répondez cependant avec les mêmes subtilités, que « la persuasion est l'occasion et le » fondement du sacrifice : mais que le sacrifice ne » doit jamais tomber précisément sur l'objet de » la persuasion (2) ». Sur quoi tombera-t-il donc? qu'est-ce qu'on croit maintenant réel, sinon ce qu'auparavant on avoit cru impossible? ce sont vos propres paroles. Mais qu'est-ce que jusqu'alors on avoit cru impossible? c'est que l'ame juste pût être privée de la vision de Dieu, et sujette à des peines éternelles? C'est donc là précisément ce qu'on croit réel : on sacrifie absolument son éternité bienheureuse : on consent véritablement à être privé de la présence de Dieu, et à souffrir les feux

(1) *Max. des SS. p.* 90. — (2) *I. Lett. p.* 30.

éternels : et avec cela on a l'espérance : quand est-ce qu'on se récriera, si on dissimule de telles erreurs?

Il ne sert de rien de répondre (1) : « Cette accusation est affreuse : vous m'accusez d'avoir » enseigné le désespoir, et de n'oser le dire; d'insinuer l'impiété, et de la désavouer ensuite pour » la couvrir avec hypocrisie. Voilà sans doute un » endroit où il faudroit m'accabler par mes propres paroles ». Qui ne sent à tous ces détours qu'on est pressé par la vérité, et qu'on ne travaille qu'à la noyer dans un déluge de grandes paroles? Voici celles de votre livre : « On croit » réel ce qu'on croyoit impossible » : autrement : « Le cas impossible paroît réel » : or ce qu'on croyoit impossible, c'est qu'une ame juste fût privée de Dieu et soumise à des peines éternelles : voilà donc ce qu'à présent on croit réel, et ce qui compose le sacrifice absolu, qui par conséquent n'a point un autre objet que le sacrifice conditionnel : « Cela est affreux, direz-vous; » c'est m'accuser d'enseigner le désespoir, et de » n'oser le dire : d'insinuer l'impiété et de la désavouer : ce qui seroit une hypocrisie ». Que vous dirai-je? est-ce ainsi, encore une fois qu'on se défend contre un fait certain? quoi qu'il en soit, il est vrai que vous vous cachez à vous-même les excès de votre doctrine. Laissons les termes odieux dont vous vous servez contre vous-même : si la tache vous en paroît si honteuse, vous savez comment

(1) *IV. Lett. p.* 26.

on l'efface; et par un aveu sincère de la vérité, vous nous ferez dire avec joie ce que nous avons toujours désiré; que votre erreur n'étoit pas un dessein formé, mais un éblouissement de peu de durée.

VII. Sur la résignation et l'indifférence.

A cela vous n'avez plus aucune ressource, que d'en appeler toujours au père Surin ou même à saint François de Sales. Mais, avant que d'y être reçu, ne falloit-il pas vous purger d'avoir tronqué les passages du père Surin, et d'en avoir ôté les mots essentiels que j'ai remarqués dans ma Préface (1), et dans mon cinquième Ecrit (2) : et pour saint François de Sales, il falloit aussi satisfaire à l'objection qu'on vous fait (3), que « le chapitre » de la résignation et de l'indifférence chrétienne, » dont vous faites partout votre fondement, se » tournent contre vous, dès qu'il est constant » qu'elles ne regardent que les événemens de la » vie et la dispensation des consolations ou des » sécheresses, sans avoir le moindre rapport au » salut, à la perfection, aux mérites, aux vertus, » ni au désir naturel ou surnaturel que vous pré» tendez qu'on peut avoir ou n'avoir pas de toutes » ces choses ».

C'est ici qu'il falloit répondre par *oui* et par *non*, selon la méthode que vous proposez. Il auroit passé pour avoué, que ni la résignation ni l'indifférence, dont vous faisiez votre fondement, sont inutiles à votre sujet; et ainsi que vous ne faites qu'éblouir le monde par l'autorité d'un grand nom, quand vous alléguez saint François de

(1) *Préf. n.* 144. — (2) *Cinq. Ecrit, n.* 14. — (3) *Avert. n.* 17.

Sales pour une résignation et pour une indifférence dont il est bien constant qu'il ne parle point.

Il en seroit arrivé autant, si vous étiez demeuré d'accord, comme on vous l'avoit proposé (1), que le saint, que vous citez tant, n'a jamais connu de charité que celle qui est une vraie amitié et un amour réciproque entre Dieu et l'homme : ce qui confond votre erreur quand vous voulez séparer si absolument des choses inséparables. Mais sans pointiller davantage et sans répéter de nouveau ce qu'on a dit cent et cent fois ; les auteurs que vous ne cessez de citer comme ayant dit tout ce que vous dites, ont-ils dit qu'il ne restoit aucune ressource aux ames parfaites pour leur intérêt éternel ? qu'on sacrifiât l'intérêt propre pour l'éternité? ont-ils dit que par un acte réfléchi on fût invinciblement persuadé, convaincu, de sa juste réprobation, de sa juste condamnation du côté de Dieu ? ont-ils dit qu'il n'étoit plus question *de dire le dogme de la foi* à une ame outrée, *ni de raisonner avec elle, parce qu'elle est incapable de tout raisonnement* (2) ? ont-ils dit qu'une ame sainte ait perdu *le culte raisonnable,* qui, selon saint Paul (3), *accompagne le sacrifice de la nouvelle alliance : rationabile obsequium ?* Si vous voulez qu'elle soit folle au pied de la lettre, cessez de nous la donner comme le modèle d'un amour qui se purifie dans les dernières épreuves : si vous lui laissez la raison, et la raison éclairée par la foi, ne la rendez pas *inca-*

(1) *Avert. n.* 17. — (2) *Max. des SS. p.* 88, 90, 91. — (3) *Rom.* XII. 1.

pable d'un sage raisonnement, ni des maximes de l'Evangile.

VIII. Sur la parfaite sécurité de Moïse et de saint Paul dans les désirs qu'ils faisoient par impossible.

Pour entrer un peu dans le fond, par les endroits les plus décisifs comme les plus clairs, j'ai encore une demande à vous faire. Saint François de Sales et les autres, et pour aller à la source, Moïse et saint Paul, quand ils disoient; l'un, *Ou pardonnez à ce peuple, ou effacez-moi du livre de vie*(1): et l'autre: *Je désirois d'être anathême pour mes frères* (2): croyoient-ils, l'un qu'en effet il seroit anathême, et l'autre qu'il perdroit la vie éternelle? croyoient-ils, comme dit saint Paul (3), que Dieu fût *injuste*, et capable *d'oublier* leur justice ou leurs *bonnes œuvres?* ou qu'un Dieu si juste et si bon voulût sacrifier leur éternité au salut des Juifs? répondez ce que vous voudrez: je ne me donne pas la liberté de vous demander par écrit un *oui* ou un *non :* ce ton de maître ne me convient pas : mais répondez-vous à vous-même; saint Augustin a-t-il tort de dire que Moïse étoit de ce côté-là en une pleine sécurité? *securus hoc dixit* (4)? n'en doit-on pas autant penser de saint Paul? Saint Chrysostôme s'est-il trompé, en disant qu'il ne procédoit que par impossible, et que dans le fond de son ame il savoit bien que Dieu, loin de l'éloigner de sa présence, lui assuroit d'autant plus son éternelle union, qu'il sembloit en quelque façon l'abandonner pour l'amour de lui (5)? S'ils avoient cette assurance dans leur

(1) *Exod.* XXXII. 32. — (2) *Rom.* IX. 3. — (3) *Heb.* VI. 10. — (4) *Q. in Exod. lib.* III. *q.* 147, *tom.* III, *col.* 464. *Serm.* LXXXVIII, *n.* 24; *tom* V, *col.* 482. *Préf. n.* 147. — (5) *Chrys. Hom.* XVI. *in Ep. ad Rom. tom.* IX, *col.* 603 *et seq.*

cœur; s'ils ne pouvoient pas ne la point avoir sans blasphémer; donc ils accordoient parfaitement dans le même acte l'abandon conditionnel et par impossible de l'éternité bienheureuse, avec l'espérance actuelle et le désir inséparable de la posséder.

Qu'ainsi ne soit, je demande encore si ce que Moïse et saint Paul ont sacrifié au salut de leurs frères, selon l'interprétation de saint Chrysostôme, étoit une chose que ces hommes divins désirassent ou non? S'ils ne la désiroient pas, le sacrifice étoit léger: si au contraire ils la désiroient de tout leur cœur, et que ce désir imprimé jusque dans leur fond fût invincible et inaltérable, que devient ce raisonnement que vous tournez en cent manières différentes? « Comment peut-on, » par le désir de la béatitude, désirer de pouvoir » renoncer à la béatitude même (1) »? Ne sentez-vous pas l'équivoque, et qu'en effet on ne peut jamais véritablement et absolument désirer de pouvoir ce qui répugne, comme on va voir, à la nature de la volonté? Il ne faut donc point tant chimériser, et encore moins faire consister la piété dans ces chimères.

IX. Principes de S. Augustin sur la béatitude naturelle et surnaturelle.

Voici le principe inébranlable de saint Augustin (2), que personne ne révoqua jamais en doute: la chose du monde la plus véritable, la mieux entendue, la plus éclaircie, la plus constante : *tam illa perspecta, tam examinata, tam eliquata, tam certa sententia* : c'est non-seulement qu'on

(1) *III. Lett. p.* 14. — (2) *De Trinit. lib.* XIII, *cap.* VIII, *n.* 11; *tom.* VIII, *col.* 934 *et* 935.

veut être heureux, mais encore qu'on ne veut que cela, et qu'on veut tout pour cela : *quod omnes homines beati esse volunt, idque unum ardentissimo amore appetunt, et propter hoc cætera quæcumque appetunt.* C'est, dit-il, ce que crie la vérité, c'est à quoi nous force la nature ; *hoc veritas clamat, hoc natura compellit :* c'est ce qui ne peut nous être donné que par le seul créateur : *crator indidit hoc.* Ainsi quel que soit cet acte où l'on suppose qu'on voudroit pouvoir renoncer à la béatitude, si c'est un acte humain et véritable, on ne le peut faire que pour être heureux : ou le principe de saint Augustin est faux ; ou on l'emporte contre la nature, contre la vérité, contre Dieu même.

Mais il parle, dites-vous sans cesse (1), d'un instinct *aveugle?* point du tout : écoutez-le bien : on ne peut pas, dit ce Père, désirer ce qu'on ne sait point : *nec quisquam potest appetere, quod omnino quid vel quale sit nescit :* on ne peut pas ignorer ce qu'on sait qu'on veut ; et puisqu'on sait qu'on veut la vie bienheureuse : *nec potest nescire quid sit, quod velle se scit;* il s'ensuit que tout le monde connoît la vie bienheureuse : *sequitur ut omnes beatam vitam sciant.*

Vous répondez partout que cela est vrai de la béatitude naturelle, et non pas de la béatitude surnaturelle : mais qu'importe, puisqu'il demeure toujours véritable, selon le principe de saint Augustin, qu'on ne peut se désintéresser

(1) *I. Lett. p.* 14, *II. Lett. p.* 15, 16, *etc.*

jusqu'au point de perdre dans un seul acte, quel qu'il soit, la volonté d'être heureux, pour laquelle on veut toutes choses? Saint Augustin passe plus outre : et comme il est impossible, selon la nature, de rien vouloir sans le vouloir pour être heureux, il est autant impossible à la charité de rien vouloir que pour jouir de Dieu, puisque la définition de la charité, « c'est d'être un mou-» vement pour en jouir, et en jouir pour lui-» même : *motus animi ad fruendum Deo propter* » *ipsum* (1) ».

Vous vous tourmentez pour nous faire accroire que ce n'est pas la charité proprement dite, que saint Augustin veut ainsi définir (2) : vous errez; vous ne pouvez soutenir cette réponse, puisque vous ajoutez aussitôt après, que ce mot *frui propter se*, jouir de Dieu pour l'amour de lui, exclut tout égard vers nous. Mais saint Augustin retombe sur vous en vous disant : « point du tout : au con-» traire; Dieu veut que nous l'aimions, non par » le désir qu'il a d'avoir de nous quelque chose, » mais afin que ceux qui l'aiment reçoivent de » lui le bien et la récompense éternelle, qui » n'est autre que celui qu'ils aiment : *non ut sibi* » *aliquid, sed ut eis qui diligunt æternum præ-* » *mium conferatur, hoc est ipse quem diligunt* (3) ». Tel est donc le dessein de Dieu quand il nous inspire la charité : telle est sa fin, à laquelle si nous

(1) *De Doctr. christ. lib.* III, *cap.* X, *n.* 16; *tom.* III, *col.* 50. — (2) *Resp. ad* Sum. *p.* 32, 33. — (3) *De Doct. christ. lib.* I, *cap.* XXIX, *n.* 30; *ibid. col.* 14.

manquons

manquons à nous conformer, dans quelque acte que ce soit, la charité n'y est pas.

Cent passages de saint Augustin prouveroient cette vérité : vous le savez ; mais que serviroit de vous prouver ce que vous avouez vous-même? c'est vous-même qui nous assurez qu'on ne « doit » jamais être indifférent et sans désir sur le salut » éternel (1) ». Si l'on n'est jamais *sans ce désir,* on l'a toujours, on l'a en tout acte : et un peu après : « On n'a qu'à lire ce que j'ai dit de la » nécessité où nous sommes de nous aimer tou- » jours nous-mêmes » : *toujours;* c'est donc en tout acte, comme disoit saint Augustin : et après : « Peut-on s'aimer sans se désirer le souverain bien » qui est l'unique nécessaire »? et ailleurs (2) : « Saint Augustin suppose dans l'homme une ten- » dance continuelle à sa béatitude qui est la jouis- » sance de Dieu : et vous ajoutez qu'on n'en doit » jamais disconvenir ». Dites tant qu'il vous plaira, que c'est là une tendance indélibérée; elle en est donc d'autant plus inévitable. Vous la supposez continuelle, elle ne cesse donc dans aucun acte. Cette tendance continuelle selon vous est une tendance à la jouissance de Dieu, au seul nécessaire, prenez-le comme vous voudrez : ou votre discours n'a aucun sens, ou c'est un point fixe qu'il n'est non plus possible à la charité de n'avoir point le désir de jouir de Dieu, qu'à la nature, de ne pas vouloir être bienheureuse, continuellement, en tout acte, sans interruption.

(1) *Inst. past. n.* 11. — (2) *Ibid. n.* 20.

Ainsi vous vous combattez vous-même dans l'explication que vous donnez à vos suppositions impossibles. Vous supposez « qu'on y veut pou- » voir renoncer à la béatitude (1) » : mais comment concevez-vous qu'on veuille pouvoir ce qu'on sent dans cet acte même qu'on ne peut pas, et ce qui répugne à l'essence de la volonté par la nature, et à l'essence de la charité par la grâce? Moïse, saint Paul, saint François de Sales, tous ceux qui ont jamais fait les suppositions impossibles dont vous tirez de si fausses conséquences, ont su tous, en les faisant, qu'elles étoient impossibles : ils les ont faites dans une pleine sécurité qu'il n'en seroit rien : *securus hoc dixit.* Malgré que vous en ayiez, c'étoient là de pieux excès, comme les appelle saint Chrysostôme (2) : vous ne deviez pas avoir oublié que saint Paul a confessé qu'il en avoit souvent de tels : *Sive mente excedimus, Deo :* ni que David a reconnu de tels excès : *Ego dixi in excessu meo.* Je ne parle point ici des amoureuses extravagances, de l'ivresse, des sages folies que saint Bernard (3) et tant d'autres attribuent à la sainte Epouse; qu'un saint abbé de son temps attribue à Moïse et à saint Paul sans craindre de les offenser : « *Audi sanctam insaniam : Dele me de libro vitæ : audi* » *Pauli insaniam : Optabam anathema esse* (4).

(1) *III.e Lett. p.* 14. — (2) *Homil.* XV *et* XVI *ad Rom. ubi sup.* — (3) *In Cant. serm.* VII, LXXIII, LXXIX, *etc.* — (4) *Guill. S. Theod. de nat. et dign. amoris, cap.* III, *n.* 6; *int. Op. S. Bern. tom.* II, *col.* 245.

» Ecoutez une sainte folie : Effacez-moi du livre » de vie : écoutez la folie de saint Paul : Je dési» rois d'être anathême : telle étoit, continue-t-il, » l'ivresse des apôtres après la descente du Saint» Esprit ». Il ne vous étoit pas permis d'oublier ces grands témoignages, pour me reprocher cent fois d'avoir admis de pieux excès ou d'amoureuses folies. De tels actes sont grands ou méritoires ; grands, parce qu'ils ne conviennent qu'aux plus grandes ames : méritoires, puisqu'ils partent d'une charité si grande, et pour ainsi dire si excessive, qu'elle ne peut être expliquée que par ces excès. Ne raffinez plus sur le mot de velléité, dont je ne me sers, après Photius, que pour faire voir que les actes dont il s'agit n'ont rien de régulier, ni d'achevé ou de complet en qualité d'actes, puisqu'on ne peut jamais les avoir ni les exercer, sans d'un côté paroître exclure la béatitude, et de l'autre la renfermer en effet. Défaites-vous donc, je vous en conjure, de ces vains raisonnemens (1) : « On peut bien désirer la possibilité d'une chose » impossible en d'autres matières : mais désirer » de vouloir ce qu'il est absolument impossible, » même de vouloir ni de désirer de vouloir en » aucun sens, c'est ne rien vouloir ; c'est extra» vaguer ». Ce n'est pas ainsi qu'il faut entendre les excès et les transports. Quand on veut vouloir l'impossible connu comme tel, on veut vouloir en effet des contradictions inexplicables : en cela vous avez raison : mais quand vous voulez trouver dans de tels actes la séparation de la charité d'a-

(1) *III.e Lett. p.* 14.

vec le désir d'union, et d'avec la béatitude; vous combattez saint Augustin; vous combattez tout ensemble et la nature et la grâce; vous combattez ceux que vous louez, c'est-à-dire, saint Paul et Moïse, qui savoient bien qu'ils proposoient l'impossible: qui sacrifiant s'il eût pu se faire ce qu'ils désiroient, le désiroient dans le temps et dans l'acte même où ils le sacrifioient. Vous vous combattez vous-même, et vous ne voulez qu'éblouir le monde; ce qu'apparemment vous ne voudriez pas si vous ne vous étiez ébloui vous-même le premier, par votre spécieuse dialectique.

X. Sur les interprétations de S. Grégoire de Nazianze et de S. Chrysostôme.

Au surplus il faut toujours vous souvenir qu'on ne vous accorde, ni que saint Jean Chrysostôme ait cru que saint Paul prétendît être séparé de Dieu et de Jésus-Christ, ni que tous les autres Pères fussent d'accord avec lui de la séparation qu'il admettoit. On vous a fait voir que saint Paul, en suivant même l'interprétation de saint Chrysostôme, désiroit dans son anathême d'être séparé, « non pas de la compagnie du Père céleste, » mais des biens qui l'accompagnent (1) : il vou- » loit, il attendoit cette compagnie: συνουσίαν (2): » il désiroit Jésus-Christ », c'est-à-dire de le posséder. Vous dites que ces paroles sont contraires à celles de saint Paul? ce sont pourtant celles que saint Chrysostôme attribue à cet apôtre. Vous vous trompez donc manifestement de faire avouer à saint Chrysostôme que saint Paul voulût souffrir « loin de Dieu toutes les peines de l'enfer (3) ».

(1) *Hom.* XV *ad Rom.* — (2) *Ibid. Hom.* XVI; *ubi sup.* — (3) *Max. des SS. p.* 27.

Saint Paul ne désiroit pas d'être loin de Dieu, puisqu'il en attendoit la compagnie, συνουσίαν. Il n'avoit garde de consentir, comme vous dites, « à souffrir toutes les peines de l'enfer », puisque, parmi ces peines, les plus douloureuses et les plus extrêmes sont celles qui suivent la privation de l'amour, auquel c'est un blasphême de faire renoncer saint Paul. Ainsi vous excédez en tout. La privation dont parle saint Chrysostôme regardoit certaines choses extérieures, que ce Père n'explique pas non plus que l'apôtre : d'ailleurs il est bien certain que saint Chrysostôme ne connoissoit point ce sacrifice absolu que vous enseignez, où l'impossible devenoit réel : on vous a dit toutes ces choses (1), sans que vous ayez seulement tenté de répondre aux plus décisives ; et vous allez devant vous, comme si des réponses si graves n'avoient pas dû vous arrêter tout court.

Quant à l'autre partie de la réponse, qui consistoit à vous dire que tous les Pères n'étoient pas du sentiment de saint Chrysostôme, pas même en le réduisant au point qu'on vient de voir ; vous faites semblant d'y répondre, mais c'est toujours en dissimulant la difficulté. On vous avoit représenté que vous abusiez de saint Grégoire de Nazianze (2), puisqu'au lieu qu'il avoit dit « que » saint Paul avoit voulu souffrir quelque chose » comme un impie, vous aviez supprimé ce mot » *quelque chose* qui fait tout le dénouement ». Mais, dites-vous (3), « ne voyez-vous pas que τί

(1) *Préf n.* 148, 149, 150, 151. — (2) *Préf. n.* 146. *Inst. past. n.* 20. *Greg. Naz. orat.* 1. *p.* 24. — (3) *III.e Lett. p.* 17.

» (quelque chose) n'est qu'un terme indéfini et » suspendu, qui ne signifie qu'en tant qu'il est » déterminé par la suite? mais la suite, conti- » nuez-vous, le détermine à mon sens. C'est que » saint Paul veut souffrir quelque chose comme » un impie ». Voilà votre réponse et vos propres mots. Quand votre conséquence seroit légitime, vous étoit-il permis de supprimer dans la version le mot d'où la solution dépendoit? Mais d'ailleurs on vous a fait voir que souffrir quelque chose *comme un impie*, n'étoit pas la peine éternelle : que Jésus-Christ avoit été condamné *comme un impie*, puisqu'il avoit été condamné pour s'être fait Dieu et fils de Dieu, ce qu'on vouloit qu'il ne fût pas : qu'aussi le pontife en le condamnant, s'étoit écrié, *Il a blasphémé*, et avoit déchiré ses vêtemens, comme frappé de l'horreur d'une impiété manifeste; qu'il avoit été rangé parmi les scélérats, comme porte l'Evangile (1) après Isaïe; que c'étoit en cette manière, selon saint Grégoire de Nazianze après saint Paul (2), qu'il avoit été pour nous exécration et malédiction; *maledictum:* que si c'étoit peu de chose à un apôtre de souffrir la mort, on ne pouvoit pas compter pour peu de chose d'être en exécration avec Jésus-Christ crucifié comme un scélérat et comme un blasphémateur : que saint Jérôme avoit manifestement pris ce sens de saint Grégoire de Nazianze, en disant : « *Pro fratrum salute anathema esse cu-* » *pit; imitari volens Dominum suum, qui pro*

(1) *Marc.* XV. 28. *Luc.* XXII. 37. — (2) *Gal.* III. 13. *Greg. Naz. orat.* XXXVI.

» *nobis factus est maledictio* (1): il désire d'être » anathême pour ses frères, voulant imiter Jé» sus-Christ, qui n'étant point malédiction, a » été fait malédiction pour nous ». On vous a dit toutes ces choses (2); on a prévenu toutes vos objections : cependant vous voulez toujours penser que saint Grégoire de Nazianze est dans votre sens: comme si dans le cas que vous supposez qu'il eût voulu exprimer les peines éternelles, il n'eût rien eu de plus fort pour les faire entendre que le désir de souffrir *quelque chose*, en y ajoutant même de le souffrir comme impie et comme condamné aux derniers supplices en cette qualité : pendant qu'on voit au contraire qu'il ne s'est servi d'un terme qui seroit si foible pour exprimer les éternelles rigueurs de l'enfer, que pour en ôter l'idée.

XI. Embrouillement de questions inutiles.

Vos questions sur cette matière m'étonnent. « La supposition qu'on nomme impossible ne » l'est pas, dites-vous, à la rigueur : Dieu ne doit » rien à personne : il ne doit en rigueur ni la » persévérance à la mort, ni la vie éternelle après » la mort (3). Il ne doit pas même à notre ame » de la faire exister après cette vie : il pourroit la » laisser retomber dans son néant comme par son » propre poids ». Il pourroit réduire les hommes à l'état de pure nature, où ils seroient sans aucune destination à la vie éternelle : il les pourroit

(1) *In Zach. lib.* III, *cap.* XIV, *ad* ℣. 11; *tom.* III, *col.* 1798. — (2) *Préf. n.* 146. — (3) *Max. des SS. p.* 85, 86. *Opposit. p.* 14, 15, 16, 17, 29, *etc. Lett. II. à M. de Paris, p.* 26, 27. *Lett. III. p.* 5, *etc. II.e Lett. à M. de Meaux, p.* 38. *III.e Lett. p.* 9, 10.

réduire au-dessous même de cet état en faisant les ames mortelles : il auroit pu nous créer comme les Païens, comme un Socrate, comme un Epictète, comme un Epicure, comme cent autres qui sont morts ou pour la vertu ou pour la patrie, ou même pour se dérober à une douleur insupportable, sans se proposer une éternelle béatitude : ajoutez si vous voulez : Dieu pourroit envoyer une ame juste et sainte dans les supplices éternels, et la rendre malheureuse : il pourroit du moins, pendant qu'elle seroit en état de grâce, lui révéler sa réprobation : devroit-elle pour cela cesser d'aimer? Voilà de quoi vous remplissez maintenant vos livres, et où vous paroissez avoir mis la défense de votre cause. Mais à quoi servent ces vaines demandes, si ce n'est à faire perdre de vue le point de la question? tout se résout en un seul mot. Moïse et saint Paul formoient leurs désirs par impossible sur l'état présent où Dieu nous avoit mis par Jésus-Christ; c'est de Jésus-Christ que saint Paul vouloit être anathême : *anathema à Christo* : c'est du livre de la vie éternelle que Moïse vouloit être exclus dans l'interprétation que vous suivez. Ils ne songeoient ni à l'état de pure nature, ni à celui où une ame *immortelle de sa nature*, comme l'appelle saint Augustin, retomberoit dans le néant *de son propre poids* : ils songeoient encore moins à l'état où étoit un Socrate, un Epictète, un Marc-Aurèle, « sans testament, sans promesses, sans Christ en ce » monde » : ils songeoient encore moins à l'état où Dieu leur eût révélé leur damnation. Si selon

vous, pour faire un acte d'amour pur, il faut retourner en esprit à tous ces états, la première chose qu'il faudra faire sera d'oublier qu'on a un Sauveur. Il faudroit même oublier qu'on a un Dieu, qui gouverne les choses humaines; qui connoît dans le fond des cœurs si l'on l'aime ou non; qui punit et qui récompense : il faudroit, dans le temps qu'on aime Dieu, séparer de lui tous ces attributs, le regarder comme un Dieu qui ne sait et ne fait ni bien ni mal, qu'il faudroit servir néanmoins à cause de l'excellence de sa nature parfaite, comme disoient les Epicuriens chez Diogène Laerce. Il faudroit même le mettre au-dessous du dieu d'Epicure, puisque celui-ci, non content de sa parfaite indifférence pour le bien et pour le mal, « prendroit plaisir selon vous à rendre éternellement malheureux ceux-là mêmes qui l'aimeroient (1) ». Voilà toutes les questions, ou métaphysiques, ou raffinées au-dessus de toute métaphysique, par où il faudroit faire passer une ame simple pour produire un acte de pur amour. Quoique toutes ces choses soient impossibles, ou absolument, ou du moins dans l'état présent où nous sommes; il les faudroit supposer pour ne fonder son amour que sur la perfection de Dieu, en oubliant tout le rapport qu'il veut bien avoir avec nous. Car encore qu'on reconnoisse que ces choses ne se peuvent pas séparer réellement, surtout dans l'état présent; la perfection, Monseigneur, où vous

(1) *Max. des SS. p.* 11.

aspirez par ces suppositions, c'est d'en séparer les motifs, du moins dans l'acte d'amour où l'on fait ces suppositions, en sorte non-seulement qu'on n'y songe point à vouloir s'unir avec Dieu; mais encore que l'on conclue qu'il ne sert de rien pour aimer, d'avoir un Dieu bienfaisant en tant de manières, ni d'avoir un Christ en qui il nous a donné toutes choses : plus on pourra éloigner de la pensée ces vérités de la foi, plus l'amour sera désintéressé et pur : et si l'on pouvoit tout oublier, excepté seulement qu'on est, sans penser même qu'on est chrétien, ce seroit le comble de la perfection, puisqu'alors les bienfaits de Dieu passés, présens et futurs n'entreroient en aucune sorte dans notre amour. Que si cet oubli est un crime, si le seul exemple de saint Paul nous démontre que le souvenir de Jésus et de Christ ne peut être trop continu et trop vif, c'est une erreur trop insupportable de mettre la perfection à séparer ces motifs, quoique seconds, d'avec les premiers, et d'en former l'habitude. Voilà néanmoins où vous induisez les ames prétendues parfaites : voilà de quoi vous les nourrissez : voilà maintenant où vous mettez le fort de la dispute; et ce sont de ces questions que vous voudriez pouvoir occuper l'Eglise romaine.

Qu'on ne croie point que ce soit ici de vaines exagérations. Avouez que, selon vos principes, l'état le plus parfait de l'amour est d'en séparer tous les motifs qu'on vient de voir : moins ces motifs influeront dans l'amour, plus il sera par-

fait et pur : il seroit donc à souhaiter qu'on les oubliât, afin qu'ils n'eussent non plus d'influence que s'ils n'étoient point. Vous ne sauriez remédier à cette funeste conséquence, qu'en supposant avec moi, contre vos principes, que dans toutes les suppositions impossibles, à quelque excès qu'on les porte, on ressent en sa conscience qu'il n'en est rien, qu'il n'en peut rien être, qu'on est dans une parfaite et entière sécurité au fond de son cœur contre toutes ces suppositions, et que ce seroit une erreur impie et un vrai désespoir de n'y être pas : d'où il s'ensuit, comme on vient de voir, qu'on ne cesse jamais dans le fond de vouloir être avec Jésus-Christ, dans les actes mêmes où l'on souhaiteroit d'en être anathême par supposition impossible et ressentie comme telle.

XII. Sur la résolution terrible attribuée à saint François de Sales, et sur la réponse de mort.

Si vous m'objectez après cela, comme vous faites sans cesse : que devient donc *la conviction apparente*, que *devient l'impression involontaire* de désespoir et cette *terrible résolution* que j'approuve qu'on ait attribuée à saint François de Sales (1)? Avant, Monseigneur, que de me faire ces demandes, commencez par vous accorder vous-même avec la vérité : reconnoissez que prendre les choses au sens que vous les prenez dans ce saint, c'est en faire non-seulement un désespéré, mais encore un hérétique et un impie : c'est, dis-je, en faire un impie et un désespéré, que de lui attribuer la moindre croyance, que ces suppositions impossibles fussent véritables. Je vous ai dit

(1) *I.re Lett. à M. de Meaux, p.* 31. *IV.e Lett. p.* 37.

plus d'une fois (1), que si vous n'eussiez mis que dans une imagination affectée et mélancolique, telle que le saint la reconnoît en lui-même durant cet état, une impression involontaire de désespoir, je ne vous en aurois jamais repris : car l'imagination peut être livrée à cette espèce de maladie : mais que de la mettre, comme vous faites, dans un acte réfléchi, et de l'y mettre invincible ; d'y mettre un sacrifice absolu, et un acquiescement à sa juste condamnation de la part de Dieu ; en quelque sens qu'on le mette dans la partie haute de l'ame, et qui seule peut offrir à Dieu ce qu'on appelle un sacrifice, c'est y mettre un vrai désespoir. Pour la conviction *apparente* n'en parlons jamais : c'est vous seul qui l'admettez, c'est votre erreur, qu'il faudroit non point excuser par de nouveaux embarras, mais désavouer nettement, si vous vouliez édifier l'Eglise. Quant à la *terrible résolution* que vous ne pouvez trouver sans ce *sacrifice absolu de l'amour naturel et délibéré de la béatitude formelle* (2) ; on ne comprend rien dans ce vain amas de paroles : vous devriez montrer que le saint, que vous appelez en témoignage, ait jamais parlé d'un tel sacrifice, ou que quelque autre s'en soit servi : autrement nous rejeterons votre sentiment par le seul titre de sa nouveauté.

Pour nous, sans nous jeter dans le labyrinthe où vous vous perdez, nous vous disons nettement en quoi consistoit cette résolution terrible, qu'ont supposée dans le saint les écrivains de sa vie ; il

(1) *Préf. n.* 17. *Trois.e Ecrit, n.* 13 *et* 14. — (2) *I.re Lett. p.* 32.

est terrible en effet d'avoir toujours à combattre une noire mélancolie, qui ne vous met dans la fantaisie que damnation, sans qu'on croie pouvoir s'en défaire. Quelque assurance qu'on ait au dedans qu'on suppose faux, en supposant qu'on cesse d'aimer en l'autre vie, sans avoir cessé d'aimer en celle-ci ; il ne laisse pas d'être terrible de se laisser infester l'imagination de cette funeste image de sa perte. Dans cet état importun, dans une tentation si opiniâtre, c'est une foible consolation d'être obligé, pour s'en délivrer, d'en venir jusqu'à dire : Pourquoi me troublez-vous mon ame ? Folle et aveugle imagination, qui semblez me devoir tourmenter sans fin, quand ce que je sens non-seulement impossible, mais encore insensé, seroit véritable, ce qui n'est ni ne peut être, il faudroit toujours aimer Dieu jusqu'à la fin de sa vie. Cet état est pénible, je l'avoue : mais aussi reconnoissez qu'il n'y a point là de sacrifice absolu : il n'y a point d'acquiescement à sa juste condamnation de la part de Dieu ; et sans enseigner ces excès si pernicieux en eux-mêmes, et qui couvrent des conséquences encore plus pernicieuses, on a parfaitement expliqué tout ce qui regarde saint François de Sales.

Mais quand vous me faites dire (1) que la réponse *de mort* qu'il portoit empreinte en lui-même, étoit une réponse de mort éternelle ; permettez-moi de le dire, puisque la vérité m'y contraint ; vous m'imposez manifestement : quand je l'aurois dit cent fois, cent fois il faudroit me

(1) *IV.e Lett. à M. de Meaux, p.* 37.

dédire, et effacer ce blasphême avec un torrent de larmes. Mais vous me justifiez vous-même : vous ne niez pas ce que porte mon troisième Ecrit (1), que la réponse de mort, dans le passage de saint Paul dont je me sers, ne regarde la mort temporelle : la chose est claire. Vous avouez qu'en effet le saint étoit en cet état, et qu'il croyoit à chaque moment aller mourir de mort subite : c'est lui-même qui le raconte, et j'en ai rapporté les lettres (2), que vous avez reconnues : j'ai donc trouvé au pied de la lettre la réponse de mort assurée, sans être complice de vos erreurs, et il n'y a qu'à relire mon troisième Ecrit pour en voir la conviction en moins d'un quart-d'heure.

XIII. Sur le sacrifice absolu de l'amour naturel.

Vous avez peine à souffrir que je trouve si peu terrible le sacrifice d'un amour naturel : et « quoi, » me dites-vous (3), comptez-vous pour rien tous » les sacrifices qui ne tombent que sur nos affec- » tions naturelles ? qu'est-ce donc qu'on peut sa- » crifier à Dieu de plus douloureux, et qui coupe » plus dans le vif, que la suppression de tous nos » désirs naturels? si le sacrifice de l'amitié pour » un père, pour un époux, pour un ami, est si » douloureux ; si celui de certaines consolations » passagères est si amer et si terrible, que de- » vons-nous penser de celui d'un attachement » naturel et innocent à la consolation qu'on tire » d'un bonheur suprême » ? Voilà du moins votre objection dans toute sa force, et par vos propres paroles. Vous prouvez, Monseigneur, parfaite-

(1) *Div. Ecrits ou Mém. III.e Ecrit, n.* 22. — (2) *Ibid. n.* 15 *et* 16. — (3) *I.re Lett. p.* 35.

ment par un discours si poli, que vous êtes riche en expressions et en éloquence ; mais pour l'état de la question, à ce coup visiblement vous le détournez : car le voici tout entier dans l'un des endroits que vous rapportez de ma préface (1). Vous croyez que ce sacrifice d'amour naturel est celui que saint Grégoire de Nazianze trouvoit si grand et si hardi dans saint Paul. Mais, vous ai-je dit (2), « c'est justement le contraire qu'il faudroit » conclure, puisqu'il n'y a rien de moins éton- » nant ni de moins hardi pour un saint Paul, que » de rejeter un désir naturel de la récompense » éternelle. C'est sans doute la moindre chose » que les hommes les plus vulgaires puissent sacri- » fier au salut de leurs frères, et la moindre chose » aussi que les fidèles pussent présumer d'un si » grand apôtre ». Le raisonnement est démonstratif. Saint Paul étoit parfait entre les parfaits, lorsqu'il désiroit d'être anathême pour ses frères ; et quand vous auriez montré qu'il eût jamais eu besoin de cet amour naturel autant qu'innocent de l'éternelle béatitude, dont nous ne voyons dans ses écrits aucun vestige ; puisqu'il ne convient selon vous qu'aux imparfaits, il y avoit longtemps que le sacrifice en étoit fait par cet apôtre : ainsi, selon vous-même, il ne pouvoit plus s'agir de ce sacrifice. J'en dis autant de Moïse, qui sans doute étoit sorti de l'état d'imperfection, lorsqu'en figure de Jésus-Christ il fut le médiateur entre Dieu et le peuple, et qu'il dit : Ou pardon-

(1) *I.re Lett. p.* 36. *Préf. n.* 152. — (2) *Ibid.*

nez-leur, ou effacez-moi du livre de vie. Que servoit alors l'amour naturel de l'éternelle béatitude, à des hommes à qui la foi la rendoit d'ailleurs si présente et si familière, et qui devoient être si fort au-dessus même des petites douceurs, des petites consolations, de la dévotion sensible? Concluez donc, si vous voulez, contre saint Grégoire de Nazianze avec saint Chrysostôme, que c'étoit à la gloire même éternelle, dans un certain sens, que songeoit saint Paul, par supposition impossible; et que c'étoit là un excès d'amour digne d'un apôtre, puisqu'on ne pouvoit l'exprimer que par une si forte exagération. Dites-en autant de Moïse, je suis avec vous; mais de nous figurer tant de perfection à sacrifier un amour naturel de la béatitude, dont personne n'a jamais senti la privation, ni n'a tâché de le combattre; c'est une chimère qu'avec toute votre éloquence vous ne mettrez jamais dans l'esprit des hommes.

Que si vous renfermez cette perfection non pas dans le sacrifice conditionnel, mais dans le sacrifice absolu : c'est ce qui achève votre conviction. Car où prenez-vous ce sacrifice absolu? est-ce dans saint Chrysostôme, qui décide si clairement que saint Paul ne se proposoit cet anathême que sous cette condition, *s'il étoit possible?* est-ce de saint Paul ou de Moïse, qui savoient bien en leur conscience que ce qu'ils disoient étoit impossible? est-ce peut-être de saint Clément d'Alexandrie ou des autres saints, qui tous sans exception, dans la préférence qu'ils ont donnée

donnée à la charité sur le salut même, n'ont jamais manqué d'ajouter la condition ou la clause, *s'il étoit possible de les séparer*. J'interpelle ici votre bonne foi de reconnoître cette vérité. Je sais que vous l'avouerez, et qu'on ne peut la nier. Ce sont donc là des sentimens d'un pieux excès; ce sont des expressions exagératives d'un amour sans bornes, mais non pas des sacrifices absolus. Ces sacrifices absolus, que vous vantez tant, ne se trouvent chez aucun auteur que chez vous, où il les faudroit effacer, et non pas leur chercher un vain appui. C'est là votre idée particulière, que vous ne pouvez défendre avec tant d'attache, ni en faire votre idole et le cher objet de votre plus parfaite spiritualité, qu'à cause qu'elle sert d'excuse aux sacrifices extrêmes des mystiques dont vous prenez adroitement la cause en main.

XIV. Ce qu'emportent précisément ces suppositions impossibles : consentement unanime de l'Ecole.

Otez-leur donc cet appui fragile que vous leur cherchez, contre l'Ecriture, contre les Pères, contre la nature, contre vous-même. Cessez de séparer d'avec les actes humains le motif de la béatitude, et d'avec les actes de charité le désir de la jouissance et de l'union; c'est-à-dire de séparer de l'amour ce qui fait partie de son essence. Les suppositions impossibles peuvent faire voir que la charité aura un motif plus haut pour aimer Dieu, que celui de sa bonté bienfaisante envers nous, et de notre béatitude : ce motif sera l'excellence de la nature divine; mais elles ne font pas voir que ces motifs soient séparables : et c'est en cela qu'est votre erreur. L'Ecole, que vous alléguez sans jamais la vouloir entendre, en don-

nant à la charité deux sortes d'objets, les premiers et les seconds, arrange et ordonne ces objets : mais elle ne les sépare pas, comme vous le supposez. Il n'y a rien de plus net que cette distinction, que vous ne voulez pas entendre. J'en ai marqué les fondemens dans les passages exprès de tant de docteurs (1). Je vous ai montré dans saint Thomas, vingt endroits formels où parlant *ex professo*, comme on dit, de l'amour de charité, il met *parmi les raisons* d'aimer Dieu, qu'il « est » tout le bien de l'homme, l'objet et la cause de » notre béatitude (2) ». J'ai mis dans notre parti saint Bonaventure, et vous-même vous en citez le passage (3), où il dit que « l'acte de charité envers » Dieu est de souhaiter qu'il soit le souverain » bien »; mais vous supprimez ce qu'il ajoute : qu'il appartient à la même charité « de souhaiter » et au prochain et à soi-même d'avoir ce souve» rain bien par la grâce et par la gloire ». On vous a marqué dans Scot « les secondes raisons » objectives de la charité », c'est-à-dire « la » bonté communicative et béatifiante de Dieu », comme choses « inséparables du premier motif, » qui est l'excellence de la nature divine consi» dérée en elle-même (4) ». Pour en venir aux modernes, on vous a produit Suarez (5), c'est-à-dire l'un des premiers qui a introduit dans l'E-

(1) *Inst. sur les États d'Or. liv.* X, *n.* 29, *p.* 451. — (2) Summa doct. *n.* 8. *edit. p.* 237. *Cinq.e Ecrit, n.* 9. — (3) *IV.e Lett. à M. de Paris, p.* 41. *In* 3, *d.* 27, *a.* 2, *q.* 2. — (4) Summa doct. *ibid. In* 3, *d.* 27, *q. un. n.* 8. *Ibid. n.* 1 *et* 20. *Rep. Par. d.* 27. *q. un. schol.* 2. *n.* 3. — (5) *Suar. de fid. spe, et car. tract.* 3 *disp.* 1. *Sect.* 2, *n.* 3, *ad* 2.

cole d'à présent l'opinion de Scot sur le motif essentiel de la charité; et néanmoins ce célèbre théologien en établissant l'amour de Dieu *comme bienfaisant*, et par conséquent comme auteur de notre béatitude, il l'établit comme un acte qui *est produit, elicitivè, par la charité*. On vous a fait voir la pratique constante des mystiques conformes sur ce sujet aux scolastiques (1); et sans répondre à ces passages, sans faire seulement semblant de les voir, vous persistez à nous opposer l'Ecole, dont nous avons comme vous voyez les maîtres pour nous : pendant que c'est vous-même, Monseigneur, vous-même qui en méprisez l'autorité. Rappelez l'endroit où après vous être opposé un raisonnement tiré de l'autorité de l'Ecole, vous avouez qu'elle est contre vous. *Ego verò non ita* (2) : je ne suis pas, dites-vous, de son sentiment : et vous ajoutez « que vous n'avez » point à résoudre cette objection : *mihi minimè » opus est objectionem solvere* » : elle ne me regarde pas : *hæc me nihil attinet* : c'est-à-dire, c'est bien à moi à presser les autres par l'autorité de l'Ecole; mais ce n'est pas à moi à m'y attacher : je la fais valoir contre mon adversaire; mais pour moi je ne prétends point m'y astreindre. Voilà comme vous savez flatter d'un côté, et de l'autre vous méprisez l'Ecole, et vos raisonnemens n'ont point de règle.

XV. Sur l'idée de la béatitude.

Le faux les accompagne partout. On vous reproche d'avoir supposé qu'on aimeroit autant Dieu « quand il voudroit rendre éternellement

(1) *Cinq.e Ecrit*, *n*. 10. — (2) *Resp. ad* Sum. *p*. 33.

» malheureux ceux qui l'aimeroient (1) » : vous répondez : « Je n'ai entendu par rendre mal-» heureux que tenir les ames pieuses par une » fausse supposition dans des tourmens éternels, » comme il est porté dans notre Article d'Issy ». C'est en quoi votre idée est fausse; et vous montrez clairement que vous ne savez pas définir la béatitude. Les ames qui se proposent de souffrir, s'il étoit possible, éternellement, pour donner à Dieu un témoignage éternel de leur amour, ne croiroient pas en cet état être malheureuses, puisqu'elles mettroient leur bonheur comme les apôtres à souffrir pour l'amour de lui. « On n'est » jamais malheureux, dit saint Augustin (2), » quand on a ce qu'on veut, et qu'on ne veut » rien de mal ». Ainsi il y a contradiction, qu'on souhaite s'il étoit possible d'être privé de la gloire et de souffrir éternellement ce que Dieu voudroit, et qu'on s'estime malheureux en obtenant ce que l'on souhaite : autrement on tomberoit dans l'absurdité tant rejetée par saint Augustin (3), qu'on seroit malheureux en obtenant ce qu'on veut : c'est-à-dire, ce qui est le comble de l'absurdité, qu'on seroit heureux malgré soi, ou qu'on seroit malheureux, parce qu'on seroit heureux.

Vous objectez que les philosophes, comme Socrate, ou les vertueux païens qui mouroient pour la vertu ou pour la patrie, ne songeoient pas à être heureux quand ils mouroient. Je ne

(1) *Max. des SS. p.* 11. — (2) *De Trinit. lib.* XIII, *cap.* V, *n.* 8; *tom.* VIII, *col.* 932. — (3) *Epist.* CLV, *ol.* LII, *ad Maced. tom.* II, *col.* 536. *De Trinit. lib.* XIII, *pass.*

vous reprocherai pas que vous avez oublié les sentimens de Socrate : car je ne veux pas me jeter dans les questions écartées, où vous tâchez vainement de nous détourner : mais ce que je ne puis dissimuler, vous oubliez votre saint Augustin; vous oubliez la vérité même qui lui disoit, comme à vous, que l'homme qui va périr ne cesse de s'imaginer une espèce d'immortalité bienheureuse. Quand un homme se tue lui-même, dit ce Père, « pour éviter des douleurs insupportables, il a » dans l'opinion l'erreur d'une totale cessation » d'être, mais cependant il a dans le sens le désir » naturel du repos : *in opinione habet errorem » omnimodæ defectionis, in sensu autem naturale » desiderium quietis* (1) ». Ainsi on a toujours pour objet secret une subsistance éternelle, ou dans la mémoire des hommes, ce qui s'appelle la vie de la gloire, ou une autre espèce de vie dans le corps de la république, dont on est un membre qui se veut sauver dans son tout : quoi qu'il en soit, on n'a jamais en vue le pur néant; et on ne cesse de le revêtir, malgré qu'on en ait, de circonstances réelles qui nous y font établir un certain bonheur.

Vous dites que l'inclination « naturelle à la » béatitude ne regarde qu'un contentement na- » turel et passager (2) ». Nous sommes bien malheureux s'il vous faut apprendre que l'idée de la béatitude enferme en confusion l'amas de tout

(1) *De lib. Arbitr. lib.* III, *cap.* VIII, *n.* 23; *tom.* I, *col.* 619. — (2) *III.e Lett. à M. de Meaux*, *p.* 16. *IV.e Lett. p.* 15.

bien : par conséquent qu'elle est mise dans le cœur de l'homme pour y porter l'empreinte de Dieu : que c'est donc Dieu qu'on désire secrètement quand on désire d'être heureux : que la béatitude, je dis même la surnaturelle, ne peut faire autre chose en nous, que de remplir entièrement cette idée. Ne cherchez point à incidenter sur cette vérité constante, reçue de toute l'Ecole, que saint Augustin a prise dans l'Evangile autant que dans les lumières de l'éternelle vérité, et que vous seriez le premier à nous remettre devant les yeux, si vous n'aviez, il y a long-temps, tout sacrifié à la vanité de votre système.

Vous croyez nous embarrasser par cette demande (1): « Veut-on glorifier Dieu pour être » heureux, ou bien veut-on être heureux pour » glorifier Dieu »? On vous répond en deux mots: ces deux choses sont inséparables : la gloire de Dieu est sans doute plus excellente en elle-même que la béatitude de l'homme; mais cela ne fait pas qu'on puisse séparer ces choses : d'autant plus qu'il est bien certain, par tous les docteurs, que Dieu, qui n'a besoin de rien pour lui-même, met sa gloire précisément dans notre utilité : nous vous avons dit que l'Ecole arrange bien ces motifs, en disant quel est le premier, et quel est le second; mais qu'elle ne les sépare pas : détruisez si vous pouvez cette distinction où consiste toute la doctrine que nous opposons à la vôtre. J'ajoute: vouloir être heureux, c'est confusément vouloir

(1) *III.e Lett. à M. de Meaux.*

Dieu : vouloir Dieu, c'est distinctement vouloir être heureux. J'ai avancé cette vérité dès l'Instruction sur les Etats d'Oraison (1) : combattez-la si vous pouvez : si vous ne pouvez, abandonnez votre vain système qu'elle renverse par le fondement.

XVI. Sur les faussetés qu'on m'impose.

Vous ne cessez de m'imposer à toutes les pages de vos écrits (2), que je détruits la définition de l'Ecole, qui met Dieu considéré en lui-même comme l'objet spécifique de la charité. Vous avouez toutefois, dans la troisième lettre que vous m'écrivez (3), que je distingue les objets de la charité premiers et seconds, et que j'établis l'excellence de la nature divine comme l'objet primitif et spécifique de la charité. Vous m'imposez donc, quand cent et cent fois vous m'imputez le contraire.

Mais j'ai dit, poursuivez-vous (4), que « si Dieu » n'étoit pas tout le bien de l'homme, il ne lui » seroit pas la raison d'aimer ». Ce n'est pas moi qui l'ai dit ; vous venez de voir que c'est saint Thomas : c'est lui seul que vous attaquez sous mon nom ; c'est de lui précisément que sont ces paroles (5) : « Dieu sera à chacun toute la raison » d'aimer, parce qu'il est tout le bien de l'homme : » *Unicuique erit Deus tota ratio diligendi, eo* » *quòd Deus est totum hominis bonum* ». Ainsi,

(1) *Inst. sur les Etats d'Or. liv.* x, *n.* 29, *p.* 453. — (2) *Resp. ad* Sum. doct. *p.* 3, *etc. passim.* — (3) *III.e Lett. p.* 5 *et* 8, *etc.* — (4) *Inst. sur les Etats d'Or. liv.* x, *n.* 29. *III.e Lett. à M. de Meaux*, *p.* 4, *etc.* 13. *Resp. ad* Sum. doct. *p.* 5. — (5) 2. 2. *q.* 26, *art.* 13, *ad* 3.

d'être notre bien et tout notre bien, c'est un motif essentiel de notre amour; il s'agit bien assurément de l'amour de la charité. Cette vérité est si constante, que saint Thomas la confirme en retournant la proposition de cette sorte (1) : «*Dato enim,* » *per impossibile, quòd Deus non esset totum ho-* » *minis bonum, non esset ei ratio diligendi :* Si » Dieu n'étoit pas tout le bien de l'homme, il ne » lui seroit pas la raison d'aimer » : ainsi la raison d'aimer précise et formelle, selon saint Thomas, c'est d'être tout le bien de l'homme, puisque c'est là en effet ce qui absorbe et ce qui appaise tout son désir.

Quand vous concluez de là, que si Dieu n'étoit pas notre bien, il ne seroit pas aimable, vous concluez contre saint Thomas; et de plus, vous concluez mal, puisqu'on ne pourroit manquer de trouver Dieu aimable par sa perfection, quand même on ne penseroit pas distinctement qu'il est encore aimable en communiquant sa béatitude : ce qui même est une partie de sa perfection. N'est-ce pas une partie de la perfection de Dieu d'être libéral, bienfaisant, miséricordieux, auteur de tout bien? Y a-t-il quelqu'un qui n'enferme pas ces attributs dans l'idée de l'être parfait? Il est vrai que si l'on pouvoit séparer la perfection de l'être divin d'avec l'infinie bonté par laquelle il se communique; la perfection tiendroit toujours le premier lieu dans l'amour. Mais à quoi servent ces subtilités? Vous séparez, Monseigneur, l'inséparable : vous mettez la perfection et la pratique de

(1) 2. 2. *q.* 26, *art.* 13, *ad* 3.

la piété dans des pointilles : nul n'aime Dieu comme bienfaisant, qu'il ne l'aime en même temps comme parfait, et jamais je n'ai cessé de vous dire que l'idée de la perfection est la première qui vient quand on pense à Dieu.

XVII. Sur la différence de l'espérance d'avec la charité.

Vous dites, et c'est ici votre grand argument, que ce sentiment est commun à la charité et à l'espérance; puisque l'espérance, aussi bien que la charité, suppose que Dieu est parfait, et que s'il ne l'étoit pas, on ne pourroit le regarder comme l'objet de l'espérance, non plus que de l'amour. Ainsi, dites-vous, je confonds ces deux vertus. C'est ce que vous répétez mille fois dans la réponse au *Summa*, et c'est l'argument qui règne dans la troisième lettre que vous m'adressez (1).

Saint Thomas y a donné une solution que j'ai rapportée (2), et que vous tâchez de réfuter. « Il » est vrai, dit ce saint docteur (3), que la charité » et l'espérance ont le même bien pour objet : » mais la charité emporte une union avec ce bien, » et l'espérance en emporte un certain éloigne- » ment : et de là vient que la charité ne regarde » pas ce bien comme difficile, ainsi que fait l'es- » pérance, parce que ce qui est déjà uni n'est » plus difficile ».

Vous n'ignorez pas cette solution, puisque vous la rapportez (4), et que vous l'attaquez de toutes vos forces; mais sans dire une seule fois que je l'ai prise de mot à mot de saint Thomas.

(1) *III.e Lett. p.* 5, 6, 7, 22, 23, 24, 25, *etc.* — (2) *Cinq.e Ecrit, n.* 12. — (3) 2. 2. *q.* 23, *a.* 6, *ad* 3. — (4) *III.e Lett. p.* 22.

Vous ne pouvez, dites-vous (1), vous étonner assez de cette réponse ; et « ce qui vous y paroît » le plus fâcheux, c'est, me dites-vous (2), que je » veux réaliser la distinction de ces deux vertus » par leurs effets, au lieu de la chercher comme » l'Ecole, dans leurs objets essentiels ». Un peu au-dessus : « Il n'est pas question de caractériser » les vertus par leurs effets, mais par leur nature » propre et par leurs objets (3) ». Je vois bien que cela vous fâche, de trouver dans saint Thomas une solution si précise à votre grand argument : mais avouez du moins de bonne foi, que c'est encore sous mon nom que vous attaquez ce grand docteur. Si vous ne voulez pas vous en tenir à sa décision, que direz-vous à sa raison et à ses principes ? N'est-ce pas bien caractériser les vertus, et les bien définir par leurs objets, que de les définir par la manière différente dont elles s'y portent ? n'est-ce pas une différence assez essentielle entre l'amour de charité et l'espérance, que l'une regarde Dieu comme uni, et l'autre comme absent ? Qu'y a-t-il de plus essentiel et de plus propre à l'amour, que d'être unissant ? et qu'y a-t-il de plus essentiel et de plus propre à l'espérance que de supposer que le bien qu'on cherche n'est pas uni, qu'il est absent et éloigné ? C'est par-là que l'amour divin est justifiant, et que l'espérance ne l'est pas, parce que l'un est unissant, et l'autre non. C'est pour cela que saint Paul a dit que la charité *ne se perd jamais, nunquam exci-*

(1) *III.e Lett. p.* 22. — (2) *Ibid. p.* 25. — (3) *Ibid. p.* 24.

dit[1], et que dans le ciel où la foi s'évanouit, où l'espérance n'est plus, l'amour divin subsiste toujours : de sorte que, par lui-même et de sa nature, il est toujours unissant dans cette vie et dans l'autre. Vous vous débattez en vain : il n'est pas possible d'établir entre ces vertus une différence plus profonde et plus radicale ; ainsi votre grand argument est par terre, non-seulement par l'autorité de saint Thomas, mais encore par la conséquence de ses principes démonstratifs.

A cela vous nous opposez une autre distinction, que met saint Thomas entre l'espérance et la charité, en ce que l'une, qui est l'espérance, veut *qu'il lui revienne* quelque chose du côté de Dieu; au lieu que la charité ne demande rien de semblable : *non vult ut sibi aliquid ex Deo proveniat*[2]. Parlons, Monseigneur, de bonne foi : voulez-vous qu'il ne revienne pas même à la charité du côté de Dieu, de lui être unie ; de vivre avec lui dans une sainte amitié, dans une éternelle correspondance? c'est ce que vous n'oseriez dire ; et vous oserez encore moins le faire dire à saint Thomas, qui ne cesse de réfuter une telle erreur : mais cela suffit pour concilier ce saint docteur avec lui-même ; et en lui faisant avouer ce qu'il vient de dire, que la charité embrasse Dieu comme un bien qui lui est uni, lui faire reconnoître en même-temps qu'en effet il ne lui revient du côté de Dieu aucun autre bien que lui-même.

(1) *I. Cor.* XIII. 8. — (2) 2. 2. *q.* 23, *art.* 6.

XVIII.
Sur les motifs de la charité proposés dans l'Evangile, et sur la fausse dialectique qui les veut séparer.

Après cela quand vous m'objectez que ces motifs *qu'on nomme seconds*, dès qu'ils ne sont pas « les premiers, ne peuvent être qu'accidentels, » et qu'on les pourroit supprimer (1) » : vous vous laissez enserrer dans les lacets d'une fausse dialectique. Où prenez-vous cette règle, qu'on ne puisse avoir dans un même acte de différens motifs subordonnés l'un à l'autre, sans que pour cela ils soient séparables : mais surtout, peut-on les regarder comme séparables quand ils se touchent d'aussi près que font l'idée de l'être parfait en lui-même, et celle de l'être communicatif et bienfaisant? Laissons pourtant ces subtilités : venons au principe de la révélation, et aux pratiques solides de la piété, telles que l'Ecriture nous les représente. Voici le principe des principes: c'est par les propres paroles du commandement de l'amour de Dieu qu'il faut unir ou séparer les motifs qui nous y portent. Dieu nous commande de l'aimer, non-seulement à cause de ce qu'il est en lui-même; mais encore à cause de ce qu'il nous est. « Ecoute Israël, le Seigneur notre Dieu » est un seul Seigneur : tu aimeras le Seigneur » ton Dieu (2) » : et il en rapporte ce motif; « afin » que tu sois heureux : *ut bene sit tibi* » : et le reste, que nous avons tant de fois remarqué ailleurs, qu'il n'est plus besoin de le répéter. Voilà donc, dans le précepte de l'amour de Dieu, la source de l'union des motifs que je vous propose. Si le motif d'être heureux étoit étranger à l'amour, Jé-

(1) *III.e Lett. p.* 8 *et* 12. *Rép. à la décl. p.* 27, *etc.* — (2) *Deut.* VI. 4.

sus-Christ auroit-il souffert à celui qui en récite le précepte, d'y donner pour fin le désir de posséder la vie éternelle, en lui disant : « Maître, que » ferai-je pour avoir la vie éternelle (1) »? au lieu d'approuver ce désir, en lui répondant, comme il fait : « *Hoc fac et vives :* faites cela et vous » vivrez » ; ne l'auroit-il pas repris de vouloir aimer pour avoir la vie? Avouez la vérité, Monseigneur, combien de fois diriez-vous à qui vous feroit une semblable réponse, qu'il ne connoît pas le vrai motif de l'amour? Vous vous croiriez obligé de le renvoyer à l'autorité de l'Ecole : et moi je vous ai fait voir, par les témoignages contextes de saint Thomas, de saint Bonaventure, de Scot, de Suarez, en un mot, de toute l'Ecole, que vous vantez sans la suivre, comme on vient de voir : je vous ai, dis-je, fait voir par ces témoignages, et je ne puis assez le répéter, que l'Ecole arrange ces motifs entre eux sans les séparer l'un de l'autre : je vous montre que dans la pratique il ne les faut point séparer, et que les saints, les docteurs, les spirituels n'ont jamais pensé, n'ont jamais agi autrement, ni même ne l'ont pu faire : et vous croyez décider cette question par des minuties de dialectique; comme si c'étoit une règle, que tout ce qui n'est pas l'essence fût un accident séparable, et qu'il n'y eût pas entre les deux, des propriétés que la logique, où vous mettez votre confiance, appelle essentielles et inséparables.

XIX. Que ce seul

Je m'attache à ce point dans cette lettre, parce

(1) *Luc.* x. 25.

point renferme la décision du tout.

que c'est le point décisif. C'est l'envie de séparer ces motifs que Dieu a unis, qui vous a fait rechercher tous les prodiges que vous trouvez seul dans les suppositions impossibles : c'est, dis-je, ce qui vous y fait rechercher une charité séparée du motif essentiel de la béatitude, et de celui de posséder Dieu. C'est ce qui vous a fait trouver étrange qu'un Moïse, qu'un saint Paul, en faisant ces suppositions, les fissent avec une pleine sécurité. Vous ne voulez pas qu'on assure qu'ils étoient bien certains de n'y rien perdre; mais au contraire, *d'y assurer leur béatitude.* Vous poussez vos raisonnemens jusqu'à dire que « cet acte, loin d'être » digne d'un saint Paul et d'un Moïse, seroit le » comble de l'hypocrisie : où ces grands hommes » seroient semblables à un enfant qui n'auroit » aucune peine à offrir son jouet à sa mère, dès » qu'il sent que s'il le lui offre, elle le lui laissera » et lui en donnera un nouveau (1) ». Vous voulez donc qu'un Moïse, qu'un saint Paul, pour n'être point des enfans, ne sussent pas que Dieu ne leur ôteroit point leur béatitude. Il falloit qu'ils eussent selon vous une véritable intention d'oublier ou d'abandonner absolument leur salut dans ce moment. C'est aussi l'effet inévitable de cette affreuse séparation des deux motifs : c'est par-là qu'on en vient à l'acte barbare et désespéré, de sacrifier son bonheur même éternel, et d'acquiescer à sa perte malgré la nature et malgré la grâce. C'est pour conduire à cet acte, qui est le grand sacrifice du chrétien, que dans tout l'état de per-

(1) *Oppos. p.* 21, 22, *etc.*

fection, c'est-à-dire dans votre cinquième degré, vous rendez l'espérance inutile à l'amour; puisque vous voulez qu'on aime autant sans espérance qu'avec l'espérance : en sorte que Dieu commande inutilement un acte qui ne sert de rien à le faire aimer. On n'a non plus besoin des bienfaits pour s'y exciter, et le mieux que l'on puisse faire, c'est de s'occuper toujours de la perfection de Dieu détachée de tout rapport avec nous, et de tout souvenir de ses bontés : en sorte que l'amour sera d'autant plus pur que l'on pensera moins à un Dieu bienfaisant, à un Dieu qui ne dédaigne pas d'être notre ami et notre époux, enfin, à un Dieu Jésus, à un Dieu Sauveur; puisque le premier principe qu'on établit, c'est que tout cela ne sert de rien à le faire aimer davantage, à une ame une fois bien pénétrée de sa perfection souveraine indépendante de toutes ces choses. C'est ce qui mène insensiblement au dégoût de Jésus-Christ; ce qui fait qu'on en renvoie « la vue distincte, et la présence par la foi dans les » intervalles où la pure contemplation cesse (1) »; et que si l'on se résout à l'admettre enfin dans la pure contemplation, ce n'est point en s'y portant de soi-même, puisqu'il faut attendre pour s'y appliquer une impression particulière. Vous avez beau dire que ce sont « des expressions choisies » par la plus grande indignation, pour être les » plus flétrissantes (2) » ; ce n'est point l'indigna-

(1) *Maxim. des SS. art.* XXVII, XXVIII. — (2) *Lettre III.e à M. de Meaux.*

tion, mais une douloureuse vérité qui nous y force. Osez-vous nier selon vos principes, que pour exercer le pur amour que vous nous vantez, il ne faille aimer comme si l'on étoit sans rédemption, sans Sauveur, sans Christ; et protester hautement que quand tout cela ne seroit pas, et qu'on oublieroit encore la Providence, la bonté, la miséricorde de Dieu, on ne l'aimeroit ni plus ni moins?

On vous a montré que ce prétendu amour pur fait la créature indépendante de Dieu. Il est vrai que vous répondez (1) que « si Dieu n'avoit la » puissance de nous rendre heureux ou malheu- » reux, il seroit imparfait, et ne seroit plus Dieu; » mais qu'il peut, sans déroger à ses droits, ne » nous pas donner la béatitude chrétienne ». Encore un coup, vous donnez le change, vous ne prenez pas la difficulté qu'on vous propose. Vous ne paroissez pas, je vous l'avoue, vouloir nier que Dieu ne puisse nous rendre heureux ou malheureux; mais vous faites pis, puisque ne pouvant nier une vérité si constante, pour nous soustraire à la dépendance, vous en venez jusqu'à dire à Dieu: Il est vrai, je ne puis pas empêcher que vous ne m'envoyiez ce que les hommes appellent bonheur ou malheur: mais je ne me soucie ni du bien ni du mal que vous pouvez me faire; car quel mal après tout pouvez-vous faire à celui qui ne se soucie plus d'être heureux? la charité désavoue l'espérance qui le voudroit être:

(1) *IV.e Lett. p.* 15.

elle

elle l'attire, dites-vous, à son désintéressement, et lui déclare que le bonheur qu'elle lui propose ne la touche plus. Ne faites donc plus accroire à vos parfaits que vous ne leur faites sacrifier qu'un prétendu amour naturel : ils veulent aller plus loin, et leur pur amour, qui les réduit même selon vous à se contenter de l'état où ils n'auroient ni béatitude ni même d'immortalité, met Dieu à pis faire, et affronte toutes ses rigueurs. Si vous détestez ces impiétés, songez que vous ne pouvez les éviter que par les principes que nous opposons aux vôtres, et en renonçant à ceux que vous avez établis dans les Maximes des Saints.

Tout le monde avoit espéré que vous en vouliez revenir : et on tournoit en ce sens votre Instruction pastorale ; l'on y sentoit un changement de maximes, et plusieurs n'avoient plus de peine que celle de voir que vous ne vouliez pas avouer d'avoir failli. D'autres disoient qu'encore que vos explications, comme on l'a déjà remarqué, ne valussent pas mieux que votre texte, c'étoit quelque chose de changer, et qu'on pouvoit espérer d'autres changemens meilleurs. Mais vous nous ôtez cette espérance en désavouant la *rétractation tacite de votre livre* (1), et en le voulant soutenir au pied de la lettre.

XX. Sur l'involontaire en Jésus-Christ.

De quoi peut-on espérer que vous vous dédisiez jamais, puisque vous allez jusqu'à excuser ce trouble involontaire que vous mettez en Jésus-Christ, et à lui chercher dans votre Instruction

(1) *IV.e Lett. à M. de Meaux, p.* 40.

pastorale le bon sens que nous avons repris ailleurs (1). Vous me reprochez de m'être récrié en cet endroit : « Un chrétien, un évêque, un homme » a-t-il tant de peine à s'humilier? Le lecteur, » dites-vous (2), jugera de la véhémence de cette » figure » : qu'il en juge donc? j'y consens. « Quoi! » me dites-vous, vous trouvez mauvais qu'un » évêque ne veuille point avouer, contre sa con- » science, qu'il a enseigné l'impiété »? Oui, Monseigneur, sans rien déguiser, je trouve mauvais, et tout le monde avec moi, que vous vouliez nous persuader qu'on a mis ce qu'on a voulu, et même *une impiété* dans votre livre sans votre participation : que sans vous en être plaint dans vos *errata*, vous ayez laissé courir impunément cette *impiété*, comme vous l'appelez vous-même : qu'au lieu de vous humilier d'une telle faute, vous la rejetiez sur un autre : que vous ayez tant travaillé à y trouver de vaines excuses. Sur un excès si palpable, j'ai voulu vous représenter ce qu'un chrétien, ce qu'un évêque devoit à l'édification de l'Eglise ; et vos propres justifications, que vous cherchez encore aujourd'hui, font trop voir que j'avois raison.

Oui, Monseigneur, vous cherchez encore à justifier de toutes vos forces dans votre quatrième lettre (3), ce que vous n'osez avouer ailleurs : vous cherchez, dis-je, à montrer dans le trouble de Jésus-Christ quelque chose *d'indélibéré* et d'involontaire, sur ce merveilleux fondement que le

(1) *Préf. n.* 49. — (2) *IV.e Lett. p.* 41. — (3) *Ibid. p.* 22, 23, 24, 25, 26.

mouvement de nos bras est de soi *non délibéré* et involontaire, « puisque ce n'est qu'un mouve-
» ment local d'un des membres de notre corps
» qui est incapable de délibération ». Selon cette rare interprétation, il faudra blâmer les physiciens et les médecins, qui ont distingué les mouvemens volontaires de nos membres, d'avec ceux qui sont ou de convulsion, ou nécessaires et involontaires de leur nature, comme ceux du cœur et des artères : avec vos subtilités, vous leur auriez fait changer une distinction si solennelle; et ils auroient appris de vous, que les mouvemens qu'ils ont appelés volontaires ou délibérés, parce que la volonté les commande, sont en effet indélibérés et involontaires. Mais venons au fait. Ce téméraire, qui a osé insérer dans votre livre le terme *d'involontaire,* avoit-il raison ou avoit-il tort? c'est sur quoi vous êtes encore irrésolu. Il avoit tort, puisque vous appelez impiété le terme d'involontaire qu'il a ajouté au trouble de la sainte ame de Jésus-Christ. Il avoit raison; *son sens,* dites-vous (1), *est incontestable :* après l'avoir tant désavoué, vous en revenez à confesser naturellement que son addition est de votre livre. Reconnoissez vos paroles : « vous paroissez, me
» dites-vous (2), n'avoir pris le vrai sens, ni
» de Sophronius, ni de mon livre ». Après cela vous ne voulez pas que je me récrie que « cent
» *errata* n'auroient pas suffi pour effacer une telle
» faute? Vous vous plaignez que c'est là une
» trop forte exagération : à parler simplement

(1) *IV.e Lett. p.* 24. — (2) *Ibid.*

» et sans exagération, dites-vous, un seul *errata* » suffisoit ». Que ne le faisiez-vous donc? « Mais » votre *errata* étoit déjà fait »? Quelles minuties? il en falloit refaire un autre. « Vous n'y » auriez pas manqué, dites-vous : car, encore » que ce sens soit très-véritable, il pouvoit être » mal expliqué, et il falloit ou le supprimer ou » l'expliquer à fond ». Que ne le faisiez-vous donc, encore un coup? que ne le supprimiez-vous, ou que n'y donniez-vous cette explication que vous aviez dans l'esprit? Avez-vous oublié les longs *errata* de cinq ou six pages dans la première édition de votre Instruction pastorale? Quand il en eût fallu autant sur *l'impiété de l'involontaire* en Jésus-Christ, deviez-vous les épargner? Mais vous vouliez soutenir que ce mot avoit *un sens très-véritable :* vous vouliez vous réserver la liberté de défendre, comme vous faites même contre Sophronius, patriarche de Jérusalem, et contre le concile VI (1), ce téméraire qui avoit gâté votre livre. Pourquoi le désavouer avec tant d'efforts, et si peu de vraisemblance, s'il a bien dit; et s'il a mal dit, pourquoi encore aujourd'hui et si souvent averti en entreprendre la défense? C'est donc inutilement que vous étalez votre nouvelle théologie : je ne perdrai pas le temps à la réfuter; il me suffit de vous demander où vous l'avez prise? pouvez-vous nommer un seul auteur qui ait enseigné le trouble involontaire de l'ame de Jésus-Christ, même au sens que vous

(1) *IV.e Lett. p.* 25.

excusez ? Si les moindres de nos écoliers savent qu'il est inoui dans l'Ecole, ne trouvez pas mauvais que je vous dise encore aujourd'hui que vous ne sauriez le rejeter avec trop d'horreur, et qu'il n'est pas de la piété ni de la sincérité d'un évêque, de se tant débattre, et de demeurer si irrésolu sur une affaire si claire.

XXI.
Sur ce qu'on prend une objection pour une réponse.

Il faudroit peut-être en ce lieu me plaindre à vous-même de l'injustice que vous me faites, et des sentimens que vous m'imputez contre mes propres paroles : en voici un exemple surprenant dans votre quatrième lettre à M. l'archevêque de Paris (1). « M. de Meaux parle ainsi » de ce saint (c'est de saint François de Sales). Il » semble exclure de la charité le désir de posséder Dieu :... et voilà fidèlement, et sans rien ménager, tout ce qu'on peut tirer de la doctrine » du saint en faveur des nouveaux mystiques ». Je reconnois mes paroles : reconnoissez les vôtres que voici (2) : « après cet aveu, M. de Meaux » ajoute tout ce qu'il croit pouvoir ébranler cette » doctrine qui est si décisive contre la sienne ». Vous avez donc pris mes paroles qu'on vient d'entendre pour un aveu que je fais de la doctrine du saint, afin de la réfuter comme contraire à la mienne. Mais que direz-vous, si ce que vous appelez mon aveu, est seulement une objection que je me fais? la chose est claire par la lecture de l'endroit que vous citez où je parle ainsi (3) : « l'on » dira que ce dénouement n'est pas suffisant pour

(1) *IV.e Lett. p.* 44. — (2) *Ibid. p.* 45. — (3) *Instruc. sur les Etats d'Or. liv.* VIII, *n.* 3.

» entendre toute la doctrine du saint, ni même » pour bien expliquer le lieu allégué » : mais si vous n'êtes pas content de ces paroles par où je commence, *l'on dira,* qui marquent si clairement une objection : vous le serez de celles-ci [1] : « mais » pour peu qu'on eût de bonne foi, on ne for- » meroit pas ces difficultés ». Ce n'étoit donc pas un aveu : c'étoit des difficultés que je me formois à moi-même, et auxquelles je réponds dans toute la suite. Quand on montre à un chrétien, à un évêque, à un honnête homme, qu'il a lu avec tant de prévention et de précipitation le livre de son confrère, qu'il y a pris une objection pour une réponse, est-ce trop de lui demander un désaveu?

XXII. Autre fausse imputation sur l'obligation, des préceptes affirmatifs.

J'ai dit, sur l'instinct particulier dont nos parfaits sont poussés, que vous ne gagniez rien à le réduire au cas précis du précepte, puisqu'il est très-rare dans les préceptes affirmatifs, et peut à peine être jamais réduit à des momens certains : *rarissimus, et vix unquam ad certa momenta revocandus* [2]. J'avois donc manifestement expliqué, le terme de *très-rare,* par rapport aux *momens précis,* qui ne peuvent être déterminés ; il n'en falloit pas davantage pour rendre ma preuve complète : car dès-là que les momens de l'obligation ne sont pas précis, il s'ensuit également, selon vos principes, que ces momens qui tous sont libres, par conséquent selon vous, sont abandonnés à l'instinct, ce qui suffit pour

(1) *Instr. sur les Etats d'Or. liv.* VIII, *n.* 4. — (2) Summa doct. *n.* 5.

le fanatisme dont il s'agit en ce lieu : cela est clair, et mes paroles aussi bien que mon intention déterminoient à ce sens. Cependant vous me reprochez sérieusement, « que les préceptes de » la foi, de l'espérance et de la charité sont affirmatifs (1) » : vous concluez par-là que, selon moi, « les cas où ces préceptes obligent sont très- » rares » : vous me renvoyez au saint décret d'Innocent XI, que j'ai défendu de toute ma force dans mon Catéchisme, et que je soutiens tous les jours contre les auteurs relâchés. Je m'étois encore expliqué dans ma Préface (2) : et en excluant l'obligation astreinte à certains momens précis : j'avois expressément ajouté : « Qu'on » m'entende bien : je ne dis pas que l'obligation » de pratiquer les préceptes affirmatifs soit très- » rare : je parle des momens certains et précis de » l'obligation : car qui peut déterminer l'heure » précise à laquelle il faille satisfaire au précepte » intérieur de croire, d'espérer, d'aimer; ou au » précepte extérieur d'entendre la messe, et aux » autres de cette nature »? Qu'y avoit-il de plus clair ni qui revînt mieux à ce terme, *certa momenta*, dans le *Summa doctrinæ?* Cependant vous continuez à me reprocher que selon moi *le cas de l'obligation est très-rare* (3) : vous oubliez que j'explique expressément dans le même endroit, ce mot, *très-rare*, par ces autres mots, *vix unquam ad certa momenta revocandus* : vous divisez mes paroles pour m'imputer ce que non-seulement je

(1) *Resp. ad* Summa doct. *app. p.* 81. — (2) *Préf. n.* 59. — (3) *Lett. II.e à M. de Meaux, p.* 51, 52.

n'ai pas dit, mais ce qu'encore positivement j'ai voulu exclure. Je le vois bien, Monseigneur, vous seriez bien aise de récriminer : mais à ce coup, la bonne foi ne le permet pas : voyons si d'autres reproches réussiront mieux.

XXIII. Autres fausses imputations : censure d'un docteur de Louvain.

Vous m'imputez que « la distinction vulgaire » de la béatitude objective et formelle me déplaît : » et sans oser, me dites-vous (1), la combattre » ouvertement, vous voudriez la décréditer. Sur » ce fondement vous trouvez mauvais que selon » moi, la béatitude objective et la formelle ne » fassent ensemble qu'une seule et même béatitude ». Mais, je vous prie, en ai-je plus dit que saint Thomas (2), qui ne cesse de répéter que les actes, les opérations par lesquelles on possède Dieu, « sont la perfection, la dernière fin, la béa» titude essentielle de l'homme » ? Y a-t-il deux béatitudes? Veut-il dire que Dieu ne soit pas la béatitude objective? Non sans doute : mais c'est que Dieu seul seroit vainement notre objet, sans les actes qui nous y unissent : ainsi nous sommes heureux par cet objet et par ces actes conjointement. Prenez la peine, Monseigneur, de relire l'endroit que vous m'objectez de mon avertissement (3), vous n'y trouverez que cette doctrine, qui est celle de toute l'Ecole : quand vous m'imputez qu'elle me déplaît, et que, n'osant la combattre ouvertement, je l'attaque par des détours, avouez que vous ne tâchez, à quelque prix que ce soit, qu'à me faire faire le personnage odieux

(1) *II.e Lett. p.* 5, 35, 37. — (2) 1. 2. *q.* 3, *a.* 1, 2. *c. et ad* 1, *et* 2, *a.* 4, *etc.* — (3) *Avert. n.* 18.

d'un ennemi de l'Ecole : j'en renverse les notions; je l'alarme ; je lui fais la guerre ; je la déclare impie, et le reste, dont tous vos livres sont pleins. Vous me faites dire par votre docteur de Louvain (1), qu'on dit être un de vos chanoines, « que mon sentiment sur le motif formel de la » charité est insoutenable, contraire à la doc» trine de l'Ecole, et aux sentimens des saints, » tant anciens que nouveaux; une opinion dan» gereuse, qu'on ne peut soutenir sans condam» ner en même temps ce qu'il y a de plus grand » et de plus saint dans l'Eglise ; qu'il est du de» voir de ceux qui ont quelque autorité sur les » Ecoles, de prendre tous les soins et toutes les » précautions possibles pour en arrêter le cours » : sans doute par une censure, puisque les universités n'ont point d'autre voie. Voilà, Monseigneur, le censeur que vous lâchez contre moi : voilà le seul docteur de Louvain que l'on connoisse favorable à vos intentions : encore cache-t-il son nom, et tout votre chanoine qu'il est, il ne soutient que masqué, son archevêque. Au reste, quand il suscite toutes les universités, et qu'il y sonne le tocsin pour me courir sus, il ne fait que suivre votre exemple, puisque comme lui vous tâchez d'animer contre moi toutes les Ecoles (2), comme contre un ennemi artificieux qui en veut sapper les fondemens. Mais après tout à quoi aboutit la censure de votre défenseur déguisé,

(1) *Lettre d'un théol. de Louvain, p.* 70. — (2) *Resp. ad* Sum. *p.* 9, *etc.*

que vos amis ont tant vanté dans ce pays-ci? C'est à vouloir dire, que selon saint Thomas, « l'amour de pure charité ne regarde pas la béa-» titude, sous l'idée de béatitude, de félicité, de » propre bonheur : mais plutôt sous l'idée parti-» culière de societé, de commerce, de commu-» nion, d'union et d'unité avec Dieu, qui con-» siste dans sa vision claire, et dans son amour » consommé, qui fait la vraie béatitude de » l'homme (1) ». Ainsi toute la finesse du nouveau système consiste à regarder Dieu comme uni, sans le regarder comme nous rendant heureux par cette union : selon cet auteur, que vous approuvez expressément (2), c'est l'essence de tout amour d'être associant et unissant; d'où il conclut, que la charité nous attache à Dieu comme uni par la plus claire de toutes les connoissances, et par le plus consommé de tous les amours, sans néanmoins le considérer comme félicité, encore que ce soit là formellement la félicité. Est-ce là toute la finesse du nouveau système? Est-ce pour cela qu'on me veut proscrire dans toutes les universités? On pourroit mépriser ces chimères, qui après tout, sous quelque titre que ce soit, nous apprennent à chercher Dieu dans un intime rapport avec nous; mais quand on fait servir cette chimère à faire cesser le désir et naturel et surnaturel de la béatitude; à séparer les motifs que Dieu a unis; à éteindre la sécurité dans un saint Paul et dans un Moïse;

(1) *Resp. ad* Sum. p. 5. — (2) *Ibid. p.* 53, 55.

à sacrifier son salut sous le nom d'intérêt propre éternel, et d'intérêt propre pour l'éternité; à consentir, à acquiescer par un acte autant invincible que réfléchi, à la juste condamnation qu'on mérite de la part de Dieu : quand, dis-je, on joint tous ces sentimens à des chimères plus creuses que celles des songes, les chimères ne sont plus chimères, puisqu'on les fait servir à l'impiété et au blasphême.

XXIV. Sur l'aigreur imputée à mes expressions.

Vous vous plaignez de la force de mes expressions, et vous en venez jusqu'à ce reproche (1), « qu'on est étonné de ne trouver dans un ouvrage » fait contre un confrère soumis à l'Eglise, aucune » trace de cette modération qu'on avoit louée » dans mes écrits contre les ministres protes- » tans ». Venons au fond, Monseigneur, laissons là tous les égards qu'on doit à votre personne, contre lesquels vous ne montrez point que j'aie péché. Il ne s'agit pas ici de votre soumission: il s'agit des dogmes nouveaux qu'on voit introduire dans l'Eglise sous prétexte de piété, par la bouche d'un archevêque : si en effet il est vrai que ces dogmes renouvellent les erreurs de Molinos, sera-t-il permis de le taire? Mais si dès-là qu'ils les renouvellent, ils renversent les fondemens de la piété : s'ils sont erronés, s'ils sont impies selon vos propres principes, pourra-t-on le dissimuler sans trahir la cause? Voilà pourtant ce que le monde appelle excessif, aigre, rigoureux, emporté, si vous le voulez : il voudroit qu'on laissât passer un dogme naissant, douce-

(1) *III.e Lett. p.* 46.

ment et sans l'appeler de son nom; sans exciter l'horreur des fidèles par des paroles qui ne sont rudes qu'à cause qu'elles sont propres; et qui ne sont employées qu'à cause que l'expression en est nécessaire. Pour ce qui est de la manière d'écrire contre les hérétiques déclarés, quelqu'un niera-t-il qu'il ne faille être plus attentif contre une erreur qui s'élève, que contre une erreur déjà connue; qu'il ne faille prendre beaucoup plus de soin d'en découvrir le venin caché; d'en faire voir les suites affreuses? Faut-il attendre, pour s'en expliquer, de nouvelles condamnations de l'Eglise, quand il en a précédé de très-manifestes contre des dogmes semblables? Si l'auteur de ces nouveaux dogmes les cache, les enveloppe, les mitige, si vous voulez, par certains endroits, et par-là ne fait autre chose que les rendre plus coulans, plus insinuans, plus dangereux; faudra-t-il, par des bienséances du monde, les laisser glisser sous l'herbe, et relâcher la sainte rigueur du langage théologique? Si j'ai fait autre chose que cela, qu'on me le montre : si c'est là ce que j'ai fait, Dieu sera mon protecteur contre les mollesses du monde et ses vaines complaisances.

Mais après tout, Monseigneur, il faut bien que je n'aie guère excédé dans la *vivacité* que vous reprochez à mon style (1), puisque parmi *tant de traits si véhémens d'un gros livre*, vous ne relevez que celui-ci, où racontant ce que vos amis répandoient dans le monde des avantages que vous remportiez sur moi, et sur mon livre

(1) *IV.e Lett. p.* 41.

intitulé, *Summa doctrinæ*, etc. j'ai répondu, *Nous verrons* (1). Hé bien, Monseigneur, est-ce là ce trait si vif et si véhément? Pour ne point entrer dans la question de vos avantages, et ne point perdre de temps à y répondre; j'ai dit par le terme le plus court que mon esprit m'a pu fournir, *Nous verrons; mais en attendant, il demeurera pour certain*, etc. et sur cela vous me faites une belle moralité touchant le triomphe qu'il faut donner à la vérité toute seule. Je pourrois vous en rendre une autre sur l'extrême délicatesse qui s'offense de si peu de chose : mais tournons tout court, et venons à la conclusion de cette réponse.

XXV. Sur l'amour naturel dont il n'y a rien dans l'Ecriture.

Vous voudriez peut-être que j'entrasse dans la discussion de votre grand dénouement de l'amour naturel innocent et délibéré; et je le ferois si je n'avois traité la matière à fond, par des argumens dont vous ne touchez que la plus petite partie. Vous avouez du moins, Monseigneur, que vous ne trouvez rien dans l'Ecriture qui appuie vos raisonnemens; et je vous dirai en passant que sur cela vous donnez le change. « Ce livre divin, dites-vous (2), qui nous révèle » les choses surnaturelles, suppose d'ordinaire » les naturelles telles que cet amour. Il s'agit » uniquement, continuez-vous, de savoir si je » dois prouver par l'Ecriture que cet amour, » que vous admettez autant que moi, peut n'être » point un péché ». Non, Monseigneur, ce n'est pas là de quoi il s'agit : vous tentez inutilement à

(1) *Avert. n.* 4. — (2) *II.e Lett. p.* 11.

me jeter dans des disputes dont je n'ai que faire, et qui ne servent qu'à nous détourner de notre sujet. La question est de savoir si l'exclusion de cet amour, que vous supposez innocent, fait la perfection des chrétiens, sans que l'Ecriture nous l'ait révélé : si l'endroit où vous mettez la différence des parfaits et des imparfaits, et le dénouement de tous les états d'oraison, ne doit pas être recherché avant toutes choses dans l'Evangile : si tout ce mystère consiste en subtilités, en dialectique, sans qu'un si grand maître de la spiritualité s'autorise par la parole de Dieu, et où, loin de s'en appuyer, il soit trop heureux de nous alléguer *le silence de l'Ecriture.* Nous savons donc par votre aveu que l'Ecriture vous manque, et vous manque dans la matière de la perfection, qui est traitée en cent endroits de ce divin livre. Si vous en voulez davantage, je vous dirai en finissant ce que j'ai tiré de vous-même sur l'entière inutilité de cet amour naturel.

XXVI. Inutilité de cet amour naturel.

Dans la réponse au *Summa*, vous déclarez que *votre systéme* du livre des Maximes, n'a besoin que de deux choses : « l'une est la définition de la » charité dans l'Ecole, et l'autre est notre ar- » ticle XIII d'Issy ». Donc tout le reste vous est inutile. Or est-il que l'amour naturel innocent et délibéré, n'est point compris dans ces deux choses. Il n'est point compris dans la définition de l'Ecole, où il est dit que la charité a pour objet Dieu considéré en lui-même : il n'est non plus compris dans le XIII.e article d'Issy, où il ne s'agit que d'expliquer les propriétés de la charité,

marquées par saint Paul dans son chap. XIII de la I.[re] aux Corinthiens, où il n'y a nulle mention d'amour naturel. Par conséquent l'amour naturel ne sert de rien au systême des Maximes des Saints; et c'est un embrouillement, plutôt qu'un dénouement de la question.

Je vous ai déjà proposé ce raisonnement (1) : et pour montrer que vous n'entrez pas seulement dans les difficultés, tout ce que vous y répondez (2), c'est « qu'il est manifestement inutile de » dire que la définition de la charité, et le XIII.[e] » article d'Issy, n'ont rien de commun avec l'a- » mour naturel de nous-mêmes : qui exclut pour » la vie et pour l'oraison la plus parfaite les actes » surnaturels non commandés et non rapportés » formellement à la gloire de Dieu, exclut à plus » forte raison les actes naturels ». Cette conséquence, par où vous tâchez d'amener l'amour naturel à la définition de l'Ecole, et à l'article d'Issy, démontre qu'il n'y étoit pas, et que vous ne faites dans vos réponses que côtoyer les difficultés sans y entrer.

En effet, si cet amour naturel eût été utile au systême de votre livre, vous en eussiez mis la définition à la tête, comme celle des autres amours; puisque même vous n'y avez pas oublié l'amour judaïque, quoique vous reconnoissiez qu'il ne vous est d'aucun usage : à plus forte raison n'auriez-vous pas oublié l'amour naturel, sur lequel vous confessez que tout rouloit. Or est-il que vous

(1) *Avert. n.* 15. — (2) *IV.[e] Lett. p.* 5, 6.

n'avez pas seulement songé à le définir : vous n'avez défini que cinq amours (1). 1. Le judaïque qui est vicieux : 2. l'amour où l'on aime Dieu, en le rapportant à nous ; qui est impie et sacrilége : 3. l'amour de l'espérance chrétienne, qui, selon vous, et selon saint François de Sales que vous alléguez, non-seulement est innocent, mais encore vertueux, et de plus surnaturel : 4. l'amour de charité, qui est surnaturel, méritoire et justifiant : 5. l'amour parfait et pur, souverainement méritoire, surnaturel et perfectionnant. Donc tous les amours que vous définissez sont ou vicieux ou méritoires, ou surnaturels. Ils ne sont donc pas l'amour naturel et innocent, dont vous nous parlez après coup ; et malgré que vous en ayez, cet amour, que vous n'avez point défini, ne servoit de rien à votre systême.

Ce n'étoit point cet amour que vous vouliez ôter aux parfaits et laisser aux imparfaits seulement, dans votre livre des Maximes (2). Car les motifs de cet amour-là « étoient répandus partout » dans les Ecritures et dans les prières de l'E» glise » : or est-il que les motifs de cet amour naturel ne s'y trouvent en aucun endroit, ni pas même l'apparence. Les motifs de cet amour, que vous ôtiez aux parfaits, devoient être révérés dans les imparfaits : or est-il que les motifs d'amour naturel ne sont dignes d'aucun respect. Quand vous répondez (3) « qu'on doit révérer dans Isaïe » et dans l'Apocalypse, les magnifiques descrip-

(1) *Max. p.* 1, 14. — (2) *Ibid. p.* 33. — (3) *I.re Lett. p.* 24.

» tions

» tions de la vie future, encore qu'elles excitent » dans les imparfaits des désirs, dont les uns sont » surnaturels, et les autres naturels, que l'Ecri- » ture ne commande pas, mais les suppose et s'y » accommode avec condescendance dans la des- » cription des promesses ». Ne vous y trompez pas, Monseigneur; malgré les beaux tours de votre éloquence, tout le monde sent dans ce discours une pitoyable évasion. Supposé que j'aie dit qu'on trouve partout dans les prophètes, et peut-être dans les prières de la synagogue, les motifs qui ont fait chercher aux Juifs en Jésus-Christ un Messie qui fût un roi temporel, et qu'il falloit révérer ces motifs que l'Ecriture nous donnoit partout: me pardonneriez-vous cette parole pleine d'erreur, si je répondois que j'ai seulement voulu reconnoître dans les prophètes les magnifiques peintures d'une gloire humaine, qu'il faut respecter dans ces divins auteurs? Ne me confondriez-vous pas, au contraire, en me disant que ce n'étoit pas là de quoi il s'agissoit : que mes paroles montroient les véritables motifs que nous donnoit l'Ecriture, et enseignoient à les respecter, et que mes explications n'étoient qu'un détour pour excuser un mauvais discours. Je vous dis de même, Monseigneur, quand vous nous parlez des motifs « qui sont répandus dans tous » les livres de l'Ecriture, dans tous les monu- » mens de la tradition, dans toutes les prières » de l'Eglise (1) » : et que, pour les rendre plus

(1) *Max. des SS. p.* 33.

chers à tous les fidèles, vous ajoutez *qu'il les faut révérer*, et le reste qui n'est pas moins fort ; visiblement vous parliez des véritables motifs que Dieu nous propose : ce n'étoit point par *condescendance* que vous vouliez que l'Ecriture *s'y accommodât;* vous nous vouliez exposer ce qui étoit de la première et directe intention du Saint-Esprit : s'il eût été question de condescendance, votre esprit, si fécond en riches expressions, vous en auroit fait trouver de plus convenables au dessein que vous auriez eu : ainsi ces inventions si subtiles et si délicates ne sont qu'une illusion ; et vous ne pouvez pas seulement songer dans cet endroit à l'amour naturel que vous vantez.

Bien plus, dans les lettres mêmes que vous m'adressez, vous êtes encore forcé à reconnoître que cet amour est inutile à votre système. Une des conditions de cet amour, c'est qu'il soit naturel et innocent ; mais cela même ne vous est plus nécessaire : « que ce soit un péché ou non, il n'en » est pas moins vrai de dire qu'il y a dans les » justes imparfaits une mercenarité ou propriété, » ou désir naturel et inquiet sur le salut, qu'il faut » retrancher dans les parfaits. Voilà, dites-vous (1), » tout l'essentiel de mon système. Il est vrai, » continuez-vous (2), que j'y ai ajouté que cette » mercenarité ou propriété, n'est pas toujours un » péché : mais enfin, cet adoucissement, et la » question si cet amour naturel est péché ou non, » n'est point essentiel à mon système ». Chose

(1) *II. Lett. p.* 11, 12. — (2) *IV. Lett. p.* 7.

admirable! après avoir mis dans tous vos livres, dans votre Instruction pastorale, dans votre Réponse à la déclaration des trois évêques, dans celle au *Summa doctrinæ,* dans tous les autres livres, comme un dénouement nécessaire, cette propriété, cette imperfection qui tient le milieu entre la concupiscence et la vertu; tout d'un coup, quand il vous plaît, cela n'est plus nécessaire. Je vois ce qui vous force à cet aveu; c'est qu'après tout, après avoir proposé tant de fois ce désir naturel et inquiet, comme celui qu'il faut retrancher, quoique innocent (1); vous n'avez pu vous empêcher d'avouer que c'est celui-là, *qui est si contraire à l'esprit de Dieu* (2). Il ne s'agit donc plus, dans votre système, de retrancher un désir naturel et innocent; mais un désir vicieux *contraire à l'esprit de Dieu.* C'est ce qui vous fait tourner si court; et cet amour naturel et innocent, jusque-là si nécessaire, s'en va en fumée.

On ne sait plus même ce que deviennent vos raisonnemens sur le désir naturel, après ces discours de votre première lettre. Pour expliquer cette parole des Maximes; « On veut Dieu sous » cette précision, mais non par ce motif précis » : vous parlez ainsi (3) : « Celui qui dit ces paroles » a voulu seulement dire que cet objet est son » avantage, mais qu'il ne le veut point par une » affection naturelle et mercenaire, qui ne vienne

(1) *I. Lett. p.* 41, 42, *etc.* — (2) *IV. Lett. p.* 8. — (3) *I. Lett. à M. de Meaux, p.* 13. *Max. p.* 44.

» point du principe de la grâce ». Vous confirmez ce discours par cette comparaison. « Auroit-on, » dites-vous, quelque peine à entendre un sujet » plein de zèle, qui diroit au Roi, des grâces du- » quel il seroit comblé : En vous servant, je » trouve le plus grand de tous mes intérêts, mais » ce n'est point par un motif intéressé que je vous » sers. Vos dons me sont chers, mais je voudrois » vous servir de même quand vous m'en prive- » riez »? Permettez-moi, Monseigneur, que je vous demande si celui qui parleroit ainsi au Roi, songeroit à un désir naturel ou non naturel; et s'il auroit autre chose dans l'esprit que les avantages qu'il auroit reçus ou qu'il pourroit recevoir? Tant il est vrai que quand vous voulez expliquer vous-même naturellement ce que vous aviez dans l'esprit en parlant de l'intérêt et de son motif, le désir naturel bon ou mauvais, innocent ou vicieux n'y entroit pour rien.

Il paroît donc d'un côté, par tant de raisonnemens tirés de vous-même, qu'il vous est entièrement inutile : mais d'autre côté vous ne pouvez vous en passer; sans cela vous ne savez plus comment expliquer ce qu'il faut ôter dans les parfaits. Si l'amour naturel que vous voulez retrancher (1) étoit vicieux, les passages de saint Thomas et d'Estius sur lesquels vous fondez tout votre systême (2), ne vous serviroient de rien; puisque le désir naturel que vous prenez d'eux, doit se pouvoir *rapporter à la charité*,

(1) *II. Lett. p.* 23. — (2) *Inst. past. n.* 3.

selon saint Thomas, et doit, selon Estius, *n'être revêtu d'aucune circonstance dépravante.*

D'ailleurs vous avez besoin d'un désir naturel qui soit proposé partout dans l'Ecriture, dans la tradition, et dans les prières de l'Eglise : et celui-là, oseriez-vous dire qu'il soit vicieux, et encore qu'étant vicieux il soit digne de respect? Tout se confond, tout se contrarie dans votre système : il faut que ce désir soit innocent; il n'est pas besoin qu'il le soit : tout vous est bon, et vous entendez tout ce qu'il vous plaît selon vos besoins dans tous vos discours. Vous avez raison de vouloir qu'on en décide le préjugé par la seule bonne opinion qu'on a de votre esprit : quand on en vient au détail, on voit que tout s'y dément, et qu'on ne peut un seul moment se soutenir.

Cependant vous dites ailleurs (1) que le désir naturel, dont on vous a démontré l'inutilité par vous-même, vous est si nécessaire, que sans son secours « vous ne pourriez qu'extravaguer de » page en page, et de ligne en ligne » : que sera-ce donc si l'on vous fait voir que ce désir naturel, non-seulement n'est appuyé d'aucune preuve, mais encore qu'il est plein d'erreurs, qu'il est nouveau; qu'il est inoui, qu'il est absurde, qu'il est pélagien, qu'il ramène par un certain endroit le molinosisme? Je l'ai prouvé une fois, c'est assez; on n'a qu'à voir ma Préface : et s'il m'est permis seulement, pour un dernier éclaircissement, de mettre cette lettre en abrégé, tout s'y réduit dans le fond à examiner si vous avez

(1) *I.re Lett. p.* 46.

bien entendu la béatitude, et la manière dont le motif en agit sur nous. Toute l'Ecole est d'accord qu'en toute action de la volonté raisonnable, la béatitude s'y trouve, ou bien explicitement et par acte exprès, ou bien implicitement, virtuellement, et sans en avoir toujours, comme vous parlez vous-même, *une certaine pensée réfléchie et aperçue* (1). Montrez-moi un seul docteur de l'Ecole qui parle autrement; un seul qui ne dise pas qu'en ce sens la béatitude est la fin dernière de la vie humaine et de toutes ses actions : vous refusez cependant cette doctrine. Tout est perdu, selon vous, si l'on ne dit qu'on peut s'arracher le désir d'être heureux : jusqu'à ce secret désir qui se trouve en nous, *sans être réfléchi et aperçu* (2). Vous dites que le laisser, ce n'est pas contenter l'Ecole : « parce que la béa-
» titude n'en est pas moins le véritable objet qui
» meut réellement la volonté en tout acte que
» la raison peut produire ». Il faut donc, selon vous, pour la contenter, que la volonté se puisse arracher jusqu'à ce secret désir de la béatitude qu'on appelle implicite et virtuel, et dont l'action est d'autant plus réelle qu'elle tient plus intimement au fond des entrailles, au fond de l'ame. Vous êtes seul dans cette pensée : vous n'avez pas nommé un seul auteur pour ce sentiment : vous n'en nommerez jamais un seul : vous avez saint Augustin, et après lui saint Thomas, et toute l'Ecole expressément contre vous. On vous a mon-

(1) *Lett. III. p.* 11. — (2) *Resp. ad* Sum. *p.* 5, *etc. Lett. IV. p.* 14, *etc.*

tré que vous êtes vous-même contre vous-même; et qu'ainsi tout ce beau systême, que vous nous vantez comme la merveille du pur amour, se dément, et tombe par ce seul endroit.

Vous vous entendez aussi peu lorsque vous dites « qu'encore qu'on ne puisse pas s'arracher » l'amour de la béatitude, on peut le sacrifier, » comme on peut sacrifier l'amour de la vie sans » pouvoir se l'arracher tout-à-fait ». Avouez la vérité, Monseigneur; vous ne croyez pas avoir rien à dire ou avoir rien proposé de plus spécieux que cet argument : mais il tombe par ce seul mot : on peut bien sacrifier la vie mortelle à quelque chose de meilleur, qui est la vie bienheureuse ou vraie ou imaginée à la manière que nous avons vue : mais lorsque vous supposez qu'on puisse aussi sacrifier la vie bienheureuse, il faut que vous ayez dans l'esprit quelque chose de meilleur à quoi on la sacrifie : et toujours on redeviendra, ou heureux en le possédant, ou malheureux si on le perd : de sorte que malgré vous, la vie heureuse se trouve toujours comprise dans l'acte du sacrifice que vous voulez qu'on en fasse.

Ne voyez-vous pas que vous vous perdez? est-ce par de tels raisonnemens que vous vous donnez des airs si triomphans? vous cherchez à vous arracher l'amour de la béatitude, quand c'est elle-même qui vous fait encore produire cet acte, où vous voudriez vous l'arracher s'il étoit possible. Quoi qu'il en soit, bien assurément vous ne serez pas malheureux, parce que vous serez heureux, et que vous aurez ce que vous voudrez, ce que

vous aurez choisi avec raison. Ne cherchez donc plus, par un vain et dangereux travail, à vous arracher la vue du bonheur que la nature et la grâce rendent également inséparable des actes humains et divins, raisonnables et surnaturels; et croyez que votre amour sera pur au souverain degré, quand il mettra son bonheur en Dieu.

Après cela, Monseigneur, je n'ai plus rien à vous dire, et je m'en tiens pour vos quatre lettres à cette seule réponse. S'il se trouve dans vos écrits quelque chose de considérable qui n'ait pas encore été repoussé, j'y répondrai par d'autres moyens. Pour des lettres, composez-en tant qu'il vous plaira : divertissez la ville et la Cour : faites admirer votre esprit et votre éloquence, et ramenez les grâces des Provinciales : je ne veux plus avoir de part au spectacle que vous semblez vouloir donner au public; et je ne vois plus que les procédés sur quoi je sois obligé de vous satisfaire, puisque vous le demandez avec tant d'instance. Je suis avec respect, etc.

DE

NOVA QUÆSTIONE

TRACTATUS TRES.

I. Mystici in tuto.
II. Schola in tuto.
III. Quietismus redivivus.

ADMONITIO.

Omnes quidem quotquot hodiernæ controversiæ rationem intelligunt, facilè sentiunt, librum de Doctrinâ Decretisque Sanctorum à nemine defendi posse. Sed quidam, ut justam legitimamque censuram, sive prohibeant, sive remorentur, duo tentant : primum, quæstiones quæstionibus, vera falsis, certa dubiis involvunt, ut omnium oculos à vero statu quæstionis avertant : deinde innumerabilibus scriptis quàcumque diffusis, Mysticorum ac Scholæ auctoritatem obtendunt. Hujus rei gratiâ demonstrandùm suscipimus singulatim, et pios Mysticos, et Scholam in tuto à nobis esse : ab adversariis verò nedum in tuto sint, palam oppugnari et subrui. Quibus, et ad veram quæstionem animos revocamus, et pessimæ doctrinæ (episcopos enim et theologos candidè loqui oportet) omnem speciem pro-

babilitatis ademptam credimus. Subjungimus tertium tractatum de Quietismo redivivo, quo speramus futurum, bene aspirante Deo, ut renascentis mali capita penitùs recidantur.

MYSTICI IN TUTO:

SIVE

DE S. THERESIA, DE B. JOANNE A CRUCE, ALIISQUE PIIS MYSTICIS VINDICANDIS.

MYSTICI IN TUTO:

SIVE

DE S. THERESIA, DE B. JOANNE A CRUCE, ALIISQUE PIIS MYSTICIS VINDICANDIS.

Quidam viri boni piique vereri mihi videntur, ne sub nomine illustrissimi Cameracensis Archiepiscopi, sancta Theresia, B. Joannes à Cruce, aliique bonæ notæ mystici vapulent: quos equidem miror, non vereri potiùs ne illi succumbant, si ejus præsulis, quod absit, prævaleat auctoritas: cùm hic illos directâ fronte veluti collato pede impugnet; nec tantùm loci locis, sententiæ sententiis, sed etiam doctrina doctrinæ tota toti adversetur. Præsul autem illis duplicem infert contumeliam: primum, quòd eos palam oppugnat: alterum, quòd in suas partes invitos trahit: quæ duo erunt capita hujus scriptionis. Rem autem conficio non ratiociniis, sed verbis utrinque prolatis atque collatis; nullâ elegantiæ, sed tantùm perspicuitatis habitâ ratione, quo credibilior nostra futura est oratio, spretis in locorum versione verborum ornamentis. Ac ne tempus promissis teram, en paucissimis rem totam.

PARS PRIMA.

MYSTICI PALAM OPPUGNATI A DOMINO CAMERACENSI.

ARTICULUS PRIMUS.

De suspensis animi facultatibus sive potentiis per impedimenta divina.

CAPUT PRIMUM.

S. Theresiæ oratio quietis et unionis, suspenso intellectu.

1. Cum hîc vel maximè agatur de oratione quietis, cui apud sanctam Theresiam orationem unionis esse conjunctam neminem fugit, en sanctæ virginis verba de suspensis in eo genere orationis animi facultatibus sive potentiis.

2. In vitâ suâ, cap. 4, disertis verbis ait (1) *in eâ oratione non posse agere intellectum :* quod revocat unicè *ad discurrendi actus*. Ibidem cap. 9, in eo statu inquit *non posse se discurrere per intellectum* (2): alioqui absurdissimum esset, in contemplatione per intellectum nihil agi posse.

3. Capite deinde undecimo ostendere aggreditur quid sit illa oratio (3), proposito celebri exemplo irrigandi horti quatuor modis; sive ad-

(1) *Vie de sainte Thérèse, ch.* 4, *p.* 11, 14. — (2) *Ibid. ch.* 9, *p.* 46. — (3) *Ibid. ch.* 11, *p.* 56.

hibitis

hibitis brachiis ad hauriendam aquam ex puteo, sive rotæ ope, sive per leves aquæductus; quibus omnibus inest propria industria et labor; postremò per pluviam : « Hucusque, inquit, ad » alias orationes pervenire possumus nostro la- » bore, posito auxilio Dei, sine quo perspicuum » est ne bonam quidem cogitationem ullam » inesse posse nobis ». Hæc illa; ut cùm postea totam rem refert ad Dei auxilium, intelligamus loqui de auxilio quodam extraordinario, sine quo hæc oratio fieri nullo modo possit.

4. Itaque in *Viâ perfectionis* sic habet, cap. 25. « Possumus, inquit (1), aliquid ex nobismetipsis » cum divino auxilio in his duabus orationibus » mentali et vocali : sed in contemplatione, (quæ » est ipsissima oratio quietis aut unionis) nihil » omnino possumus : Dominus hîc agit solus : » ejus unius est opus : et quia istud opus supra » naturam est, naturæ in ea nulla pars est ».

5. Rursus in Vitâ suâ, cap. 12, de unione quietis, de quâ tot et tanta mystici docuere, et quam sancta ideo vocat *theologiam mysticam :* « Hîc, inquit (2), intellectus cessat, quia Deus » hunc suspendit : quod, inquit, nemo per sese » tentare debet, neque conari ut intellectum sus- » pendat; sed cùm Deus suspendit illum; ejus- » que functiones tenet, sistit; tunc plura sine » discursu ac ratiocinio intelligit ». En suspensionem intellectûs quoad actum discurrendi, eamque attributam non contemplandi habitui, sed

(1) *Chem. de perf. ch.* 25, *p.* 59. — (2) *Vie, ch.* 12, *p.* 62, 63.

peculiari cuidam operationi divinæ : agit autem procul dubio de oratione habituali et certæ regulæ subditâ. Antequam verò ulteriùs pergamus, admonemus, nos hîc sequi accuratissimam habitam versionem viri illustrissimi Andillii, cujus nota probitas et eruditio : huic ergo inhæremus, eo quòd non satìs calleamus nobilissimam linguam hispanicam, quâ sancta virgo præstat.

CAPUT II.

Eam suspensionem non esse perpetuam, et esse supernaturalem : quo sensu.

6. Ibidem, cap. 14, ait « intellectum non aliter » agere, quam certis intervallis, tamque sublimem » esse eam orationem, ut neque precibus, neque » laboribus, neque pœnitentiis comparari possit : » oportet ut eam det Deus (1) » : diversissimis scilicet viis ac alias orationes : unde sancta virgo passim et in omnibus paginis *supernaturalem* appellat, non quòd aliæ orationes non sint supernaturales, ex principio gratiæ supernaturalis ortæ et ad supernaturale objectum elevatæ ; sed quòd supra hanc supernaturalitatem omnem ista oratio habeat, ut sit *supernaturalis* secundùm istam agendi rationem, sublato scilicet discursu, quem in reliquis actionibus, adeoque in vulgari oratione adhibere solemus. Quanta autem hîc interveniat rerum et quàm subita mutatio, facilè intelligi potest ex iis quæ discursum comitari et

(1) *Vie, ch.* 14, *p.* 74.

consequi solent : hæc autem omnia subtrahuntur. Hæc illa. Jam de *supernaturalis* appellatione, cùm ea omnia plena sint apud Theresiam, hîc indicamus tantùm ex Vitâ cap. 39; ex *Viâ perfectionis*, cap. 25, 31, etc. aliis innumerabilibus locis prætermissis (1).

CAPUT III.

Item de suspensione per intervalla tantùm, et de oratione vocali, aliisque suspensionibus.

7. In eâdem oratione quæ est quietudinis, ex cap. 15, « utendum aliquibus precationibus vo» calibus, si fieri potest (2) » : ubi clarè supponit non id semper fieri posse : tum in eâ oratione « Deum omnia agere, eamque esse velut somnum » trium facultatum sive potentiarum », quæ tamen non sunt *penitus consopitæ* (3) : ea enim fiunt certis gradibus, « et tamen facultates ibi » sunt incapaces applicandi se alteri rei quàm » Deo (4) » ; ibid. cap. 16 : *sunt agendi incapaces* (5); cap. 18 : privatim, *ligata est memoria* (6) ; cap. 17 : *omnis sensus amittitur* (7), ibidem ; « sed tempus, ubi anima cujuscumque » rei imaginandæ est incapax, est brevissimum : » neque hinc aliter quàm sensim sine sensu re» vocatur. Sat tamen longo tempore anima re» manet stupida velut jumentum : interdum po-

(1) *Vie, ch.* 39. *Chem. de perf. ch.* 25, 31. *p.* 263, 590, 610. — (2) *Vie, ch.* 15, *p.* 83. — (3) *Ibid.* — (4) *Ch.* 16, *p.* 86, 87. — (5) *Ibid. ch.* 18, *p.* 95. — (6) *Ibid. p.* 93. — (7) *Ibid. p.* 98.

» tentiæ ita suspensæ remanent, ut quid agant, » nesciant (1) ». Ibid. Hæc autem oratio à sanctâ recensetur inter eas quæ multis communes sunt, et certæ cuidam regulæ subsint.

CAPUT IV.

De eodem : ac de obice amovendo.

8. Sancta iterum inculcat, cap. 20, « trans- » formationem illam, quæ facultates privat om- » nibus functionibus, esse brevissimam : esse ta- » men alias diuturniores impotentias (2) » : quas inter experimento comprobari, spiritum spirare ubi vult : neque animam intelligere quidquam, nisi id, in illis nullam suam *esse partem* (3).

9. « Interea, inquit (4), fit in animâ quædam » abstractio sive separatio, (gallicè, *détachement*), » ad quam nihil confert, quoniam Domino pla- » cet animam subitò elevare ». Ibid. cap. 21 : et cap. 24, « cùm orationem cœpisset à repræ- » sentatione cujusdam mysterii passionis Christi, » tum verò si Dominus elevaret mentem ad sub- » limius aliquid, nihil se obsistere, ac Deo duci » sese permittere (5) ». Quo loco ostendit excel- sissimis illis operationibus, quanquam ille per sese elici non possunt, interdum tamen obicem aliquem poni posse : quâ de re infrà agemus.

(1) *Vie, ch.* 18, *p.* 99. — (2) *Ibid. ch.* 20, *p.* 115. — (3) *Ibid. p.* 117. — (4) *Ibid. ch.* 21, *p.* 123. — (5) *Ibid. ch.* 24, *p.* 142.

CAPUT V.

De orandi impotentiâ, et gratiis communibus.

10. Hæc quidem sufficerent : et tamen mirifica virgo id addit aliquando contingere, « cùm est » in solitudine, ut se esse comperiat in impoten- » tiâ cujusvis efformandæ cogitationis de Deo, » aut faciendæ orationis (1) », cap. 27. Quo loco ostendit hanc impotentiam spectare ad orationis statum et habitum.

11. Subdit hæc postea : « Deus imprimit menti » quamdam suî reverentiam longè diversam ab » eâ quam per sese anima habere posset (2) ». Ibid. cap. 38. Intellige per sese cum gratiis communibus et ordinariis, ut ex antecedentibus constat, n. 3, 4.

CAPUT VI.

De interveniente extasi, et cursu orationis consueto et habituali.

12. Sanè in oratione sanctæ virginis intervenire solebat raptus sive extasis; quâ de re infrà agimus : interim hîc loquitur de oratione ordinatâ, et ut aiunt *regulatâ,* consuetâ scilicet et habituali, in quâ anima monitis, experimentis, documentis, et aliorum et suis adjuvari potest ad repellendum obicem; ut patet ex *Viâ perfectionis,* cap. 25 et 31 (3), et ex antecedentibus.

(1) *Vie, ch.* 27, *p.* 180. — (2) *Ibid. ch.* 38, *p.* 251.— (3) *Chem. de perf. ch.* 25 *et* 31, *p.* 591, 611, *etc.*

13. Quam in rem legendum est istud, in ipsi primæ *Relationis* initiis [1] : « Hæc est ratio, hoc » genus meæ orationis, eo tempore quo scribo : » rarissimè mihi contingit ut possim discurrere » per intellectum ; (inter orandum scilicet ; quâ » de re hîc agitur :) quia statim atque incipio » meipsam recolligere, ingredior in quietudinem » et raptum ; atque ideo non possum uti sensi- » bus ». Quid sit autem ille raptus, alibi exequemur : hîc tantùm id volumus, orationem quietis sanctæ virgini et aliis plerisque familiarem, in suspensione discursûs, atque ex eo sensitivarum facultatum collocari.

CAPUT VII.

De rapidis motibus, eorumque momentis.

14. Quàm sit supernaturalis ea oratio, sensu supradicto (n. 6.) docent rapidi motus, ejusque momenta brevissima, de quibus sancta virgo ait « orationem unionis vix durare per spatium di- » cendi *Ave Maria* [2] ». Vitæ cap. 4. Item cap. 18. « Ea suspensio omnium facultatum sive po- » tentiarum, meâ quidem sententiâ, non durat » diu, multumque esse, si ad dimidiam horam » protenditur [3] ». Quo loco sua experimenta tradit : nobis verò sufficit eos actus esse rapidos et celeres : quod sanctus quoque Augustinus, Gregorius, Bernardus, Thomas, aliique semper

(1) *Relat. p.* 283. — (2) *Vie, ch.* 4, *p.* 14. — (3) *Ibid. ch.* 18, *p.* 98.

inculcant. Argumento autem sunt divinæ extraordinariæ operationis illa momenta brevissima; de quibus etiam vide suprà. (Cap. II, III et IV; n. 6, 7, 8.)

CAPUT VIII.

B. Joannis à Cruce conformis sententia.

15. Beatus Joannes à Cruce is est, qui de contemplatione sive oratione passivâ, hoc est quietis sive simplicis intuitûs, quem *amatorium* seu mavis *amorosum* vocat, accuratissimè scripsit. Ait autem imprimis, eam vel certissimam notam transeundi à statu meditationis ad contemplationem, « cùm quis animadvertit se non posse me- » ditari, neque operari per imaginationem (1) »: quâ voce excluditur, secundùm stylum auctoris, ipsa operatio discursiva; quæ ex decretis scholæ peripateticæ, quam post sanctum Thomam sequitur, fieri non potest nisi per conversionem ad phantasmata : quâ de re videndum in 1 p. q. 84, art. 7; et q. 85, art. 1.

16. Id autem exponens subdit : *Quamdiu potest quis discurrere per meditationem, non debet eam omittere* (2). Rursus ibid. cap. 14 (3), deserendam meditationem, « cùm quis non potest dis- » currere », eò quòd anima jam receperit « emo- » lumentum omne quod capere poterat medi- » tatione et discursu : cujus rei signum est, non » posse discurrere neque meditari, ut solebat ».

(1) *Mont. du Carm. liv.* II, *ch.* 13, *p.* 72. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid. ch.* 14, *p.* 74.

17. Quid sit autem illud *non posse discurrere* sive *meditari*, in libro *Obscuræ noctis* luculentiùs exponit [1] his verbis : « non esse deserendam meditationem, nisi cùm eâ jam uti quis » non potest, et tunc tantùm cùm Dominus id » impedit » : quo loco docet « tunc non debere » animam esse sollicitam quòd amittat potentiarum operationes [2] » ; quia tunc dat locum sublimiori operationi ex contemplatione ortæ : quæ contemplatio « nihil sit aliud quàm infusio Dei » secreta, pacifica, et amorosa ».

18. Quale autem sit illud divinum impedimentum, ex Philosopho et Dionysio exponit his verbis, eam scilicet fieri non subtractione tantùm, sed ex eo quòd « ingeniti supernaturali luce » vincitur vis naturalis intellectiva, privaturque » ratione intelligendi ordinariâ et vulgari [3] » : quæ est ipse discursus sive meditatio, ex antecedentibus.

19. Hæc autem operatio tam sublimis est et extraordinaria, ut « anima sibi videatur ferri seu » gradi extra se, totumque illud velut incanta- » menti loco habeat, vel stuporis cujusdam : sub- » itque admiratio earum rerum quas videt et » audit, adeo apparent alienæ ac velut ex lon- » ginquo venientes; adeoque hæc operatio abs- » trahit animam ab ordinariis sensibus, totâque » communi agendi ratione [4] ».

(1) *Obsc. nuit. liv.* 1, *ch.* 10, *p.* 257. — (2) *Ibid. ch.* 10, *p.* 255. — (3) *Ibid. ch.* 5, *p.* 276, 277. — (4) *Ibid. liv.* 11, *ch.* 9, *p.* 290.

20. Quocirca anima « in illo statu actuali non » potest hos actus facere, nisi speciali et parti- » culari impulsu Spiritûs sancti : quo fit, ut illi » actus divini sint, quatenus anima ad hunc sin- » gularitatem movetur (1) ». Claret ergo, animam non communi justis, sed speciali motione agi : quâ sine hos singulares ac divinos actus elicere non possit : « adeo ut, quantumcumque sibi » anima ipsa vim faciat ut oret pro aliquo, non » id tamen fiat », deficiente scilicet « eâ mo- » tione quâ Deus singulari modo movet animæ » facultates (2) ».

21. Ex his efficitur vera impotentia in animabus ad eam orationem actis : neque obest, quòd illa impotentia *ad habitûs gustûsque defectum referatur* (3) : simul enim intervenit illud impedimentum quod vidimus ex parte ipsius Dei; intervenit etiam illa operatio quam « Deus pas- » sivè infundit, ita ut nec illam impedire, nec » etiam acquirere anima illa possit » : adeo absoluta est hæc via à communibus gratiis : unde etiam passim extraordinaria ac supernaturalis dicitur (4), eo sensu quem diximus, n. 6, et seq.

22. Cæterùm impedimenta illa, illas impotentias, ad contemplationis actualis tempus duntaxat revocandas, docet vir beatus ipsissimis verbis, toto libro passim, maximè verò ubi ait, meditationem ablegandam quidem « toto illo tempore

(1) *Vive flamme, Cant.* 1, *vers.* 1, *p.* 500. — (2) *Mont. du Carm. liv.* III, *ch.* 1, *p.* 152. — (3) *Ibid. liv.* II, *ch.* 16, *p.* 85. — (4) *Ibid. ch.* 16 *et* 32, *p.* 85, 147, *etc.*

» quo Deus largitur hunc simplicem ac generalem » et amatorium intuitum : cæterùm extra illud » tempus adhiberi oportere bonas meditationes, » eo modo quo anima intellexerit magis esse pro- » ficuas (1)». Hæc ille. Quibus omnibus duo constabilita remanent : primum, dari impedimentum illud divinum, quo anima à vulgari agendi ratione, hoc est à discursivâ operatione, prohibetur : alterum, ut impedimentum illud ad tempus contemplandi pertineat tantùm : quæ si quis nostri instar auctoris ad gratias communes revocare nititur, eum in luce meridianâ cæcutire certum est. Hæc exscribo ex versione accuratissimâ P. Cypriani Carmelitæ discalceati, anni 1652, cui versio latina apprimè congruit.

CAPUT IX.

Testimonium Nicolai à Jesu Mariâ, lectoris in theologiâ in Collegio Salamanticensi.

23. Is est Joannis à Cruce eruditus interpres, qui allegato beati viri eo loco quem vidimus de discurrendi impotentiâ, quo signo à meditatione ad contemplationem transeamus, (c. sup. n. 15, 16, 17.) ita præclarum auctorem exponit : « Altera » elevatio mentis sive contemplatio supernatura- » lis ita vocitata, quia est supra omnem humanum » agendi modum; cùm non possit acquiri pro- » prio conatu ac diligentiâ sive industriâ, etiam » cum communibus auxiliis gratiæ, sed à Deo

(1) *Mont. du Carm. liv.* II, *ch.* 32, *p.* 147.

» solo detur et infundatur purâ ejus misericor-
» diâ : hinc fit, ut sancti Patres ad eam compa-
» randam minimè homines adhortentur (1) ».

24. Hæc igitur prima pars est doctrinæ beati viri Joannis à Cruce : secunda verò pars, de brevibus momentis, adstruitur auctoritate Cassiani, Gregorii Magni, sanctæ Thomæ aliorumque doctorum (2) : quæ doctrina rursus duabus partibus constat; quarum altera est, ut non nisi tempore orationis hæc impotentia valeat : altera, ut paucis momentis duret : *non omni tempore*, inquit (3), *nec diu*.

25. Jam quo sensu illa impotentia supernaturalis habeatur, idem auctor eo constare docet, quòd auferatur ab animâ *connaturalis ac discursiva operatio* (4) : cesset etiam opus *proprii laboris, industriæ, et conatûs* (5) : cessent denique « propriæ operationes, hoc est illæ quæ
» exercentur proprio labore, industriâ, acqui-
» sitione, discursu, et modo connaturali (6) » : quæ omnia cum sanctâ Theresiâ ac beato illo viro mirificè concinunt, atque in horum beatorum proferendis locis idem auctor totus est.

(1) *Phrases myst. II. part. ch.* 3. §. 1, *p.* 119, 120. *édit. de Paris.* 1652. — (2) *Ibid. ch.* 3, §. 8, *p.* 143, 144. — (3) *Ibid.* 145, 146. — (4) *Ibid. ch.* 2, §. 1, *p.* 107. — (5) *Ibid. ch.* 4, §. 6, *p.* 167. — (6) *Ibid. ch.* 17, *p.* 250.

CAPUT X.

De impedimentis divinis per modum purgationis aut perfectissimæ contemplationis : egregia doctrina B. Joannis à Cruce.

26. Incredibile dictu est, à mysticæ sententiæ professore tot mysticorum, quorum defensor videri velit, testimoniis experimentisque fultam, non modò contemni sententiam, verùm etiam temerariam, imò etiam fanaticam appellari. Hæc autem confirmantur ex præclarâ doctrinâ Joannis à Cruce, asserentis (1) talia impedimenta impotentiasque divinas « evenire animabus, aut per » viam purgationis et pœnæ, aut per viam perfec- » tissimæ contemplationis » : quo loco duobus verbis vir beatus ingentia arcana reseravit. Hæc nos alibi exposuimus (2) ; nunc verò id intelligi volumus, parem esse in utroque statu impotentiam : quanta autem in purgationum ac pœnarum, hoc est probationum, statu reperiatur, hæc verba demonstrant : « In eo purgationis » statu animæ tam exigua est potentia, ac illius » qui in tenebricoso carcere catenis ferreis liga- » tus manus et pedes, neque se commovere po- » test, neque perspicere aut sentire ullam opem » neque ab alto neque ab imo (3) ». En animus quàm arctè constrictus, quantoque impedimento tentus. Neque ita multò post : « Maximo vero

(1) *Obsc. nuit. liv.* I, *ch.* 10. — (2) *Instr. sur les Etats d'Or. liv.* IX, *n.* 39. — (3) *Obs. nuit. liv.* II, *ch.* 7, *p.* 283.

» dolore afficitur, quòd ligatis potentiis atque af-
» fectibus non possit ut antea erigere mentem
» atque affectum in Deum, (modo sensibili ac
» discursivo) nec precari Deum, (eo modo quo
» solebat) nec interesse divinis magnâ cum ani-
» mi attentione [1] »: (eo attentionis genere quam sensus ac discursus exprimit, ut patet ex antecedentibus.) Vide quàm à vero absint, qui negant in oratione passivâ seu quietis ac simplicis intuitûs, impedimenta divina quibus ligentur facultates, affectus, discursivi actus, et eam orationem tam extraordinariam ad gratiam communem omnibus justis, contra mysticæ theologiæ decreta, imò etiam contra sua, ut mox videbimus, revocandam putent.

CAPUT XI.

De S. Francisco Salesio, ac venerabili Matre Joannâ Fremyottâ Dominâ de Chantal.

27. Sanctus Franciscus Salesius de divinis impedimentis agit, occasione venerabilis matris Joannæ Fremyottæ, quæ in hanc orationem tracta erat: quâ de re cùm copiosè egerimus [2], hîc pauca dicemus. Primùm annotamus locos tam beati antistitis quàm venerabilis viduæ, in quibus illæ impotentiæ memorantur. Verùm ante omnia observamus, cùm de suis *impotentiis* tam sæpe quereretur, à sancto episcopo nusquam esse reprehensam, tanquam sua exaggeraret incom-

(1) *Obsc. nuit. liv.* II, *ch.* 8, *p.* 285. — (2) *Inst. sur les Etats d'Or. liv.* IX, *n.* 26.

moda aut scrupulos : imò verò rem simpliciter ac propriè intellectam, ut patet ex epistolis (1) : ipsa quoque pari simplicitate ac proprietate verborum, suas *impotentias* ingenuè ac sine fuco fatebatur, iisque medebatur *Deo mente conjunctâ, sine actibus*, inquit (2), *nam nullum facere possum.*

28. Actus autem illos quos elicere non poterat fusè exposuimus (3), docuimusque fuisse vel maximè actus *discursivos, quos propriæ industriæ* vocabat; *item meditationis actus, quos anima hujus statûs nullomodo potest elicere* (4). Non tamen semper erat suspensa ab illis actibus, sed tantùm *orationis tempore*, ut ibidem sæpe ostendimus. Cæterùm ita agebatur, ut Deus persæpe vim operationemque remitteret, piamque fœminam sibi relinqueret; quo liquet non id ex habitu provenisse, sed ex singulari divinâ operatione per momenta, per intervalla, per actus singulos, sive se exerente, sive reprimente, ut explicavimus (5). Quòd ergo D. Cameracensis sanctum Franciscum Salesium ejusque spiritualem filiam in ore assiduè habet, laudo : quòd eorum spernit et sententiam et usum et experientiam, tantus divinorum ac mysticorum experimentorum assertor ipse viderit.

(1) *Liv.* IV, *ép.* 13. *Liv.* V, *ép.* 1. *Liv.* VII, *ép.* 23. — (2) *Ecrit de la M. de Chant. Vie, IIe part. ch.* 24. — (3) *Inst. sur les Etats d'Or. liv.* IX, *n.* 29, 30. — (4) *Ecrit de la M. de Chant. dem.* 4. *IIIe part. ch.* 3, 4. *Vie de Chant. IIe part. ch.* 7. — (5) *Instr. sur les Etats d'Or. liv.* IX, *n.* 30, 31, 32, 33.

CAPUT XII.

De P. Baltasare Alvare, et P. Ludovico à Ponte.

29. Duos hîc è Societate Jesus egregios proferimus testes, Baltasarem Alvarem Suaresii editorem, et Ludovicum à Ponte ejusdem Baltasaris vitæ scriptorem, summos theologos ac spirituales viros, à D. Cameraçensi sæpe cum laude appellatos. Hanc vitam ex versione gallicanâ referam.

30. Itaque Ludovicus à Ponte incipit à duplici genere « orationis mentalis, quarum altera » procedit per viam ordinariam : altera per » viam magis extraordinariam paucis communicatam (1) ». Prima autem « maximè pendet » à nostrâ industriâ, promovente gratiâ, sine quâ » nihil boni cogitare possumus ». En ab ipso principio duplicem gratiam, communem alteram, alteram extraordinariam communicatam paucis, nec ab industriâ nostrâ, sed ex vocatione speciali ita pendentem, ut à communi gratiâ vulgares operationes pendent; quod ipse P. Alvares prodit in eâ relatione quam infrà memorabimus (2).

31. P. autem Alvares « sexdecim totos annos » exegit in oratione vulgari per tres vias, purga» tivam, illuminativam et unitivam (3) ». Ergo via unitiva, quæ est perfectissimi amoris, ad vulgarem tamen orationem pertinet; ad meditationem scilicet, non ad contemplationem : contra

(1) *Vie du P. Balt. Alv. ch.* 2, *p.* 11. — (2) *Inf. n.* 32. — (3) *Vie du P. Alvar. p.* 20.

id quod dicit Præsul, qui vitam unitivam ad suum quintum gradum qui puri est amoris revocat (1).

32. Certè P. Alvares anteaquam ad extraordinarium orationis genus vocaretur, exercebat apostolicum illud, *Sine intermissione orate*, eâque oratione donatus erat (2); quin etiam exercebat purum amorem erga Christum in se considerantum. Ergo hæc dona antecedebant « orationem illam quietis, unionis, ac perfectæ » tranquillæque contemplationis, ad quam post » sexdecim annos laboris evectus est (3) » : quo tempore à Præposito generali jussus edidit relationem de suâ oratione vitæ ejus insertam (4) : adeo hæc extraordinaria, et singulari studio inquirenda habebantur. Eâ relatione memorat illum sexdecim annorum laborem, « quibus exactis, » cùm nihil tale cogitaret, cor suum totum immu- » tatum dilatatumque comperit, immisso animi » deliquio illi beatorum simillimo » ; quod fuit initium viæ interioris extraordinariæ, quam, inquit, *experiri cœpit à Deo donatam*, non nisi singulari dono, cùm et antecedentem à Deo quoque esse constaret, sed per dona communia.

33. « Hæc igitur oratio, inquit (5), eâ in re » sita erat, ut coram Deo constituerer per præ- » sentiam quamdam interiorem, et etiam cor- » poraliter mihi datam, in quâ permanerem per

(1) *Max. des SS. p.* 23, 24. — (2) *Vie du P. Balt. p.* 22, *ch.* 5, *p.* 30, 31, 32. — (3) *Ibid. ch.* 13, *p.* 127. — (4) *Ibid. p.* 128, 129. §. 1. — (5) *Ibid. p.* 132.

modum

» modum habitûs fixi » sive permanentis ; quod planè est extraordinarium ; neque hîc quidquam commemorat de separatione motivorum proprii commodi, in quo nunc auctor noster quintum suum gradum, id est, perfectionis statum collocat.

34. Ad eum statum evectus, arcanas voces plerumque audiebat, « quibus et ad mundi con» temptum et ad amorem latum incitabatur, et » reprehendebatur si ab eo orationis genere de» flecteret (1) » : quæ sanè sunt extraordinaria.

35. Sed extraordinarium hujus statûs *in cessatione discursûs*, et ille maximè, et vitæ ejus scriptor reponebat (2) : « per præsentiam Dei singulari » dono datam, seclusâ propriâ industriâ, sus» pensis sanè, sed per certa tantùm intervalla » potentiis », quæ ipsissima est « oratio quietis » et recollectionis sive silentii », in quâ, teste Dionysio, animus *patitur divina*, ad quæ ex suâ industriâ nihil confert.

36. Hîc autem quatuor observâtu digna. Primum, quod inter hujus orationis fructus nunquam commemorat separationem illam à proprio commodo. Alterum, eam orationem in cessatione discursûs constitutam. Tertium, cessationem illam non ex habitu, sed ex singulari divinâ operatione profluere, et inter ea dona constitui, quæ non nisi « gratiâ, privilegio, vocatione » speciali, quæ non sit omnium, nec propriâ

(1) *Vie du P. Alvar.* p. 134, 135. — (2) *Ibid.* p. 137, 138, *ch.* 14 ; *p.* 140, 142, 143, 144.

» industriâ et communibus gratiis acquiri et » comparari possit (1) ». Quartum, ibi animam pati divina, quod etiam sancto Ignatio parenti suo contigisse narrat (2), ejusque rei gratiâ à summo Pontifice necessariò impetratum, ut à Breviarii precibus immunis esset, propter extraordinariam illam vim quâ victus ac subactus, ad orationes vocales prosilire vetaretur.

37. Solebat autem P. Alvares dicere (3), cùm Deus *discursum auferret*, tunc signum esse datum, *Deum velle esse dominum* singulari illâ et supra discursum omnem operatione quam vidimus : quod signum à B. quoque viro Joanne à Cruce datum legimus (4).

38. Nec minùs observatu dignum P. Ludovici de Ponte pronuntiatum illud, non esse mirandum si tunc animæ contingant *extases, scientiæ infusa* (5), aliaque extraordinaria : quod et ipse de se P. Alvares in suâ relatione memorabat, visionesque imaginarias et intellectuales, volatusque mentis, ut consueta referebat.

39. Denique ante omnia observatu dignissimum istud à P. Alvare singulari quodam edito sermone memoratum adversùs illuminatos, ubi eorum « reprehendit errores, quòd negarent sine » oratione mentali posse quemquam esse perfec- » tum, neque ad id sufficere orationem voca-

(1) *Vie du P. Alvar. ch.* 15, *p.* 155, 157. *ch.* 40, *p.* 453, 458, *etc.* — (2) *Ibid. p.* 137, 138, *etc.* — (3) *Ibid. p.* 159. — (4) *Sup. n.* 15, 16, *et seq.* — (5) *Vie du P. Alvar. p.* 145, 146, 163, 166, 167.

» lem (1) » : non autem perfectos esse volebat sine amore puro : ergo in amore puro orationem quæ ad perfectionem duceret minimè collocabat; quo vel uno à D. Cameracensi in immensum distat.

CAPUT XIII.

De Gersone et Jacobo Alvare Paz, aliisque recensentibus orationem quietis inter gratias gratìs datas.

40. Gersonis quidem orationem quietis sive contemplationem ad gratias gratìs datas disertè referentis locum sæpe adduximus ex doctissimo libello cui titulus : *Elucidatio scholastica theologiæ mysticæ* (2). Jacobi autem Alvaris Paz hæc verba sunt(3) : « Orationem simplicis intuitûs desiderare possumus, sed conatu et industriâ » nostrâ habere non possumus; est enim donum » verè supernaturale, sicut raptus et extasis et » alia ejusmodi » : quo loco non indicat eam orationem esse extasim aut raptum propriè dictum, sed tantùm ejus donum tam singulare his donis esse simillimum. Concinunt mystici omnes, Rusbrokius, Taulerus, inter recentiores ipse Thomas à Jesu; quibus omnibus hæc oratio infusa et supernaturalis est, illo stricto et singulari sensu, quem sæpe diximus; hoc est extraordinaria, et à communibus gratiis absoluta.

(1) *Vie du P. Alvar. ch.* 33, *p.* 353. — (2) *Consid.* VII. — (3) *Tom.* III. *de Perf. lib.* V, *app.* 2, *cap.* 9, *p.* 1291.

CAPUT XIV.

Primum Corollarium : quod falsum sit, in eâ oratione perfectionem collocandam, et quod sine eâ comparari non possit, ex sancto Salesio ac sanctâ Theresiâ.

41. Sancti Francisci Salesii doctrinam et verba retulimus [1], et ille quidem jam episcopus apostolicâ charitate præditus, ad summum perfectionis gradum pervenerat, licet orationem methodicam ac meditativam sive discursivam necdum prætergressus esset, ac superiorem gradum nequidem cognosceret; et præclarè secum agi putaret cùm solatiis atque affectibus inhærebat [2]. Denique clarâ voce testabatur [3] sæpe *eos qui per vim et ipso rationis apice* divinæ se voluntati conjungerent, antecellere *aliis qui illâ quietudine* et extraordinariis motibus traherentur : atqui absurdum esset perfectiores esse posse qui minùs casto puroque amore tenerentur : ergo illa quietudo non est in puro perfectoque amore statuenda.

42. Idem sentiebat sancta Theresia, cùm diceret [4] « non pendere perfectionem ab illis gra- » tiis extraordinariis, cùm multæ sanctæ animæ » nunquam eas acceperint, multæ acceperint » quæ sanctæ non fuerunt; imò verò qui labori- » bus acquisivere virtutes, meritis esse potiores »; quod apprime cum B. Salesio congruit.

(1) *Instr. sur les Etats d'Or. liv.* IX, *n.* 11, 12. *S. Fr. de Sales*, *liv.* II, *ép.* 21. — (2) *Liv.* VII, *ép.* 21. — (3) *Entret.* II. — (4) *Chât. de l'ame*, 6.e *dem. ch.* 9, *p.* 798.

43. Rursus eadem sancta virgo memorabat (1) « sibi notos esse, quos Deus ejusmodi gratiis di» gnaretur, quibus carere mallent, si id in suâ » potestate relinqueretur » ; quod profectò non dicerent de puro amore, quo carere velle est impium : longo ergo discrimine hæc habebant.

44. Item asserit (2) ad summam perfectionem pervenisse quamdam, quæ nedum orationes extraordinarias assecuta esset, ex oratione vocali nunquam excessisset : quod ex P. Baltasaris Alvaris ore mox accepimus. (n. 39.) Sic pro indubitato manet apud sanctos, orationes extraordinarias, de quibus diximus, in puro amore, quæ ipsa perfectio est, non posse constitui.

CAPUT XV.

Alterum Corollarium : quòd justificationis gratia ab his orationis donis separetur : B. Theresiæ et P. Joannis à Jesu testimonium.

45. Quin sancta Theresia ultra progreditur, clarisque verbis asserit (3), non modò meriti magnitudinem ab his orationibus non procedere, ut statim diximus, verùm etiam non esse certum hujus statûs animas à *peccato mortali quod nesciant esse puras :* adeo illæ gratiæ ab amore non modò perfecto, verùm etiam justificante distant.

46. Quem in locum sanctæ matris, Joannes à Jesu Mariâ summus theologus, summusque mysticus, et in contemplativo ordine Carmelitarum

(1) *Chât. de l'ame,* 6.e *dem. ch.* 9, *p.* 798. — (2) *Chem. de la perf. ch.* 3, 17. — (3) *Chât.* 6.e *dem. ch.* 9. *Ibid. ch.* 4, *p.* 822.

discalceatorum ad summum honorem evectus, hæc habet (1) : « Divinam quidem contemplationem » sine supernaturali dono Dei nemini concedi : » cæterùm contingere nonnullis in peccato mor» tali jacentibus, B. mater Theresia credidit ; quod » rationi consentaneum est ».

47. Tum objectionem solvit. « Posset, inquit (2), » ita excipi, ut Spiritûs sancti dono contempla» tionis actu, qui jacebat in culpâ justus fiat » ; quam tamen interpretationem rejicit, « eo quòd » non subsit efficax ratio ad omnino asserendum » contemplationis actum ad gratiam gratìs facien» tem pertinere : positâ sancti Thomæ doctrinâ, » 2. 2. q. 171, art. 4, et omnium theologorum, » in prophetiâ sublimem contemplationem exer» ceri ». Ex quo collegit : « certius et ad mentem » sanctæ Theresiæ accommodatius, insigni con» templationis dono peccatorem aliquantò emol» liri, tametsi ad statum gratiæ minimè, resur» gat ». Non ergo status ille puro amore constat qui ad minimum justificans est, cùm in eo etiam perfectio collocetur.

48. Addit nonnullis videri hæc dona, iisque majora, « absque gratiâ gratum faciente constare » posse, quemadmodum et cætera dona quæ gra» tiæ gratìs datæ à theologis nuncupantur » : atqui nemo existimare potuit purum ac perfectum amorem ad eas gratias referendum : non ergo in eo contemplationis statum ac theologiæ mysticæ summam reponebant.

(1) *Init. tom.* II *Theol. myst. cap.* 3, *p.* 15, 16. — (2) *Ibid.*

49. Pergit : « Excepto illo eventu superiùs de-
» scripto, si de modo consueto sermo fiat, ii tantùm quos misericors Deus ad gratiæ statum evehat, illâ (contemplatione) potiuntur ».

50. En contemplationis donum inter gratias gratìs datas recensitum, ut suprà ex Gersone aliisque retulimus, n. 40.

51. Idem auctor inter effecta mysticæ contemplationis *animi suspensionem* notat (1) : ut prorsus in hæc duo mysticos consentire constet, *suspensionem* illam *animi* admitti oportere, donumque esse extraordinarium nec à communibus gratiis pendens, et à puro amore longè distans : quod erat probandum.

CAPUT XVI.

His directè opposita D. Cameracensis verba; deque philosophiâ Scholæ, in quam culpam conjicit.

52. Jam D. Cameracensis verba videamus. Primum illud : « In his statibus nullam aliam inspirationem admitti, nisi eam quæ communis est omnibus justis (2) ». Sanè addit *validiorem esse ac specialiorem* in perfectis *puro amore gaudentibus*, sed interim ejusdem esse generis, et tantùm gradu differre : quo illas animi suspensiones excludit (3). Eodem pertinet locus de admittendâ tantùm « inspiratione et attractu communi omnibus justis » : quod assiduè inculcat.

(1) *Schola de orat. contempl. dubit.* 7. *eod. t. p.* 597. — (2) *Max. des SS. p.* 67, *etc.* — (3) *Ibid. p.* 150.

53. Hinc ad eum statum quem passivum vocant, nihil aliud requirit (1), « quàm ut sit pacatus » et ab omni commodo absolutus » ; quod procul abest ab eo quod facultates animæ suspendantur, et ad impotentiam redigantur.

54. Quo etiam cogitur à tribus illis notis transeundi ad contemplationem, eximere impotentiam (2), quam suprà ex B. Joanne de Cruce, assentiente Nicolao à Jesu et Baltasare Alvare expressimus, n. 15, 16, 17, 18, et seq. 23, 37.

55. Quod autem spirituales agnoverint « quem- » dam animæ fundum operantem sine ullo dis- » tincto potentiarum actu, id asserit provenire » ex philosophiâ Scholæ quam mystici penitus » imbuerint (3) » : cæterùm « incidi difficultatem » omnem, si semel supponamus animæ potentias » non esse distinctas ». Sic Scholæ consulit, cujus in sinum refundit spiritualium errata : sed frustra est. Primùm enim non tota Schola distinguit animæ potentias ; tum ea distinctio ad rem de quâ agimus planè indifferens est, cùm id tantùm agant viri spirituales, ut discurrendi operatio divinis impedimentis suspendatur, quam ad rem opinio de potentiis distinctis nihil facit. Postremò ille fundus animæ nihil aliud illis est, quàm subtilis quædam operatio intellectûs ac voluntatis, quæ, quia ab ordinario consuetoque usu longissimè abest, ideo ab interiore et latentiore fundo profecta videatur, sive re distinctæ sint facultates,

(1) *Max. des SS. p.* 204, 210. — (2) *Ibid. p.* 171. — (3) *Ibid. p.* 201.

seu ratione ac virtualiter tantùm : ut profectò luce sit clarius, non nisi ad involvendam spiritualium sententiam Scholæ opiniones adduci potuisse.

CAPUT XVII.

Nota temeritatis inusta piis sanctisque mysticis, sanctæ Theresiæ, etc.

56. Neque eo contentus auctor ad hæc extrema prosilit (1). « Si in viis interioribus aliquid agno» scamus extra puri amoris habitualis limites », hoc est si præterea inspirationes illas ac facultatum animæ suspensiones admittamus, quas omnes sancti spirituales uno ore docuerunt, « nihil ma» gis temerarium aut periculosum futurum (2) » : quod etiam alibi urget.

57. Sic novus iste piorum mysticorum assertor, non modò eorum abjicit decretum certissimum, de suspensis ac ligatis divino impedimento in satu et oratione passivâ animæ facultatibus, verùm etiam illis gravissimam temeritatis notam inurit.

CAPUT XVIII.

Iisdem sanctis mysticis imputatur fanatismus.

58. Nec veretur idem auctor mihi passim imputare fanatismum (3), quòd illa impedimenta divina ac facultatum animæ suspensiones agnove-

(1) *Max. des SS. Avert. p.* 24. — (2) *Ibid. p.* 205. — (3) *Resp. ad* Summa, *p.* 72. *Réponse à la Déclarat. des Evêq. p.* 103, 109, *etc.*

rim; quod cùm ego senserim, sanctæ Theresiæ omniumque mysticorum clarâ et irrefragabili auctoritate ductus, non ego sed illi fanatismi arguuntur.

59. At fortè auctor in eo vim facit, quòd ego concesserim illam orationem, eique conjuncta impedimenta divina, in venerabili matre Joannâ Fremyottâ, Mariâque Rossettâ fuisse penè continua. Quid tum postea ? quid facti ad fanatismum, quòd rarò aut sæpius hæc intermissa fuerint ? Si suspendi animæ facultates ad fanatismum pertinet; profectò Theresia, Joannes à Cruce, Baltasarus Alvares, aliique omnes ejus suspensionis assertores à fanatismo excusari non posse constat.

60. Quanquam nec ego asserui continuitatem illam, quantam auctor indicat. Etsi enim religiosissimæ viduæ oratio penè continua fuisse fertur, non propterea necesse est extra ipsum orationis argumentum illa impedimenta divina valuisse; nec ipsa oratio, etsi penè continua, eodem semper impetu viget : quin etiam annotavi inter ipsos vividissimos contemplationis actus, alios discursivos ac plenè deliberatos intermisceri solitos; multos etiam scriptis aperto discursu consignatos fuisse (1). Idem de Mariâ Rossettâ dixi clarissimis verbis (2), quæ quidem commemorare oportebat mea dicta recitantem, cùm ex iis tota vis pendeat.

61. Quare certissimum est, nullam fuisse vel

(1) *Inst. sur les Etats d'Or. liv.* VIII, *n.* 32, 34, 35. — (2) *Ibid. n.* 36.

levissimam causam, cur fanatismi accusarer : et sanctissimos mysticos, ipsam imprimis Theresiam ac Joannem à Cruce, quorum operâ vel maximè uti velle se profitetur præsul (1), ipsius judicio, ut temerariæ, ut periculosissimæ doctrinæ auctores, esse rejectos, neque tantùm ut suspectos, sed etiam ut apertè fanaticos (2).

CAPUT XIX.

Quid ad hæc reposuerit auctor.

62. Hæc quidem auctori objecimus in Declaratione nostrâ (3), et auctores appellavimus quibus facultatum suspensio niteretur, Gersonem, Theresiam, Joannem à Jesu, Jacobum Alvarem Paz, Franciscum Salesium, atque his nunc addidimus Joannem à Cruce ac Baltasarum Alvarem. Hæc quidem refert auctor; quid autem respondeat, operæ pretium erit intelligere. Talis autem responsio est : « Facile probatu esset, auctores » quos citant non favere eorum sententiæ (4) »; quo dicto, tanquam confectâ re, transit ad aliud. Fidem hominum ! facilè probabis scilicet illos auctores et alios mysticos, in oratione quietis, divina illa discursûs impedimenta nescisse, neque eam orationem revocasse ad gratias gratìs datas, quæ non modò nihil faciant ad justificantem gratiam, verùm etiam cum peccato mortali stare

(1) *Max. des SS. Avert. p.* 24. *p.* 205. — (2) *Resp. ad* Summa, *p.* 72. *Rép. à la Décl. p.* 109. — (3) *Declar. trium Episc. sup. tom.* XXVIII, *p.* 271. — (4) *Rép. à la Décl. p.* 107, 108, 139, *etc.*

possint? Facilè, inquam, probabis, eam orationem quæ cum peccato mortali stare possit, in puro amore consistere, purumque illum amorem cum eo peccato posse conjungi: hæc, inquam, facilè probabis, cui nihil non asserere, nihil non probare in promptu est? Miserum est, cùm ad hæc nec hiscere valeas, tam contemptim tamen tamque confidenter objecta transilire.

CAPUT XX.

Aliæ Responsiones.

63. « At enim, sic objicit (1), Prælati semper » confundunt contemplationem et passivitatem »: quid ad nos quâ hæc verborum subtilitate secernas? Certum, certum inquam illud est, contemplationem sine illâ tuâ quam vocas *passivitate* esse non posse, cùm tibi contemplatio non nisi in puro amore sit, in quo *passivitatem* reponis. Hoc nobis sufficit, cùm luce clarius dederimus eam orationem in puro amore reponi non posse, quæ etiam cum peccato mortali constet.

64. Pergit tamen: « Prælati in articulo Issia» censi XIII admittunt eam quam admisi passivi» tatem », cùm agnoscant « actus in corde con» ceptos et formatos cum omni suavitate Spiritûs » sancti ». Sanè: quis enim hos actus nesciat? Sed hos actus esse passivos tu solus asseris; neque in eo prælatos habes assentientes: quæ nostra quæstio est.

(1) *Rép. à la Décl. p.* 108.

65. Adeo autem absumus ab eo, ut in articulo XIII passivitatem illam explicare velimus, ut è contra passivitatem omnem ad articulum XXI referamus, ibique tantùm ejus mentio incipiat. Qui autem dixerit *passivum* hoc esse *tranquillum* (1), te primum, te solum esse comperimus, alium præter te neminem.

66. Quod addis (2), *eorum*, trium scilicet prælatorum, *passivitatem* quæ non eorum est, sed auctorum omnium spiritualium, ut vidimus, tibi esse *suspectam* : id ipsum est quod miramur, tantam esse confidentiam, ut ipsam Theresiam, ipsum Joannem à Cruce, aliosque tot ac tantos mysticos, quos à nostrâ sententiâ separare nullâ arte potuisti, nec ipse tentasti, pro suspectis, pro temerariis, pro fanaticis habere sis ausus; adeo nihil non audes, nihil non verborum fuco probare te posse confidis. Miram eloquentiam, sed planè noxiam!

CAPUT XXI.

D. Cameracensis sibi ipsi contrarius.

67. Quid quod D. Cameracensis hanc ipsam quam fanaticam vocat impotentiam adstruit? Annon enim agnoscit in certis statibus quoad orationem vocalem *veram impotentiam* (3)? Unde illam, nisi ex suspensis divinâ potentiâ etiam interioribus animæ facultatibus? Non enim Deus, credo, lin-

(1) *Max. des SS. p.* 204, 210. — (2) *Rép. à la Décl. p.* 108, 109. — (3) *Max. des SS. p.* 157.

guam, sed illas facultates impeditas tenet: quænam autem illa est, in articulo x, toties decantata *invincibilitas et ratiocinandi incapacitas* (1), nisi impotentia quædam? unde verò orta, nisi ex eo quod anima videre non possit id quod *Deus ipse subtrahit, suffuratur, occulit* (2)? Tuo ergo te gladio jugulas, et ut me fanatismi arguas, non modò Theresiam et alios, sed etiam teipsum (pudet, ah pudet) facis fanaticum.

CAPUT XXII.

D. Cameracensis responsio circa tres notas transitûs ad contemplationem.

68. Sanè D. Cameracensis vult à se memoratas tres illas celeberrimas transitûs ad contemplationem à B. Joanne à Cruce præclarè constitutas notas : *nempe*, inquit (3), objiciunt *à me prætermissam impotentiæ notam*. Certè id objicimus. Ostende verò quid de eâ dixeris. « Dixi enim solùm », inquit, ex discursivâ oratione, « animam » non trahere succum, neque quidquam aliud » agere, quàm ut sese distrahat ac languore con» ficiat ». Certè id solùm dixisti. Dic sodes, an Joannes à Cruce aliique mystici id solùm dixerint, non veram impotentiam agnoverint, suspensis scilicet animi divinâ quâdam operatione ac per impedimenta divina facultatibus? Verbis eorum teneris : negare non potes. Fatearis ergo necesse est à te unam mysticorum prætermissam

(1) *Max. des SS p.* 87, 89, 90. — (2) *Ibid. p.* 89. — (3) *Rép. à la Décl. p.* 138, 139.

notam, atque eorum, quam extollere velle videaris, spretam auctoritatem.

CAPUT XXIII.

Grande illius notæ suppressæ incommodum malè à D. Cameracensi propulsatum.

69. « D. Meldensis, inquit (1), id contendit » pertinere ad inflandas animas ». Sanè. Id enim pertinet ad infarciendam præcipitis superbiæ amentiam, si quoties animam ad contemplationem admoveris, simul illi declares in eo esse necessarium amorem purissimum ac perfectissimum : atqui hoc declaras, qui contemplationem in puro amore collocatam doces. Respondet D. Cameracensis (2) : « Idipsum damnare est B. Joannem » à Cruce, sanctam Theresiam, Baltasarem Al» varem, et Franciscum Salesium ». Certè si illi tecum reponerent contemplationis orationem in amore purissimo, non tantùm justificante, verùm etiam perficiente : sed quàm longè ab eo errore absint, satìs constitit.

70. Neque tantùm animas ad contemplationem traducendas in hunc gurgitem conjicis, sed ipsos etiam directores, quibus subtrahis certissimam et clarissimam impotentiæ notam ; quâ tamen sublatâ audent declarare animabus, ipsas esse purissimo amore perfectas, quo discursum omnem abjicere teneantur.

71. Reponit (3) : « Annon anima ad contem-

(1) *Rép. à la Décl. p.* 139. — (2) *Ibid. p.* 40. (3) — *Ibid. p.* 140.

» plationem à meditatione traduci potest, nisi id » ei declaraveris ». Speras ergo id à te posse præstari, ut anima omnem discursum te auctore abjiciat, neque id tamen persentiscat? Callidum directorem qui hæc se perficere posse crediderit!

72. At enim: « Cùm animæ cuipiam sua mu» tantur exercitia, non proptera eidem indicatur » eam esse amore perfectam, sicut nec diacono » cùm ad sacerdotium promovetur ». Nec cogitas mutato exercitio, meditatione sublatâ, discursu interdicto, simul indicari purissimum amorem sine quo ista ex te esse non possunt: neque ullum est simile signum; signum, inquam facti in promovendis ad ordines. Hæc ergo mittamus, et à te fateamur neglectas illas notas à spiritualibus traditas.

CAPUT XXIV.

D. Cameracensis objectiones, sive argumenta qu nque.

73. Præsulis responsa vidimus; nunc ne quid probationi nostræ desit, objecta audiamus. Sunt autem hujusmodi. Primum, « B. Theresiam, sep» timâ in mansione, asserere animas ejus statûs » nullum experiri ampliùs raptum, qui contra » ordinem naturæ suspendat intellectûs volunta» tisque facultates (1) ».

74. Alterum: « his suspensionibus everti sys» tema puræ fidei piorum omnium mysticorum, » ac imprimis B. Joannis à Cruce (2) ».

75. Tertium: hanc fidei obscuritatem nullum

(1) *Max. des SS. p.* 207. — (2) *Ibid.*

admittere

admittere lumen extraordinarium, nullam extraordinariam aut miraculosam inspirationem (1), teste eodem B. Joanne à Cruce.

76. Quartum : « Secundùm eumdem auctorem » ab hujus statu animabus extases, visiones, re- » velationes, communicationes interiores volun- » tariè recipi minimè oportere (2) » : cùm, eodem auctore teste, in fide nudissimâ atque obscurissimâ mens maneat.

77. Quintum : admittere illas facultatum suspensiones nihil aliud esse, quàm « contempla- » tionem passivam, quæ ex se libera est et me- » ritoria, cum gratiis gratìs datis confundere; » repugnantibus sanctis, qui dicunt nunquam » his gratiis voluntariè occupandam mentem (3) ». Hæc sunt igitur D. Cameracensis argumenta quinque, ad quæ resolvenda nunc ordine procedimus.

CAPUT XXV.

Responsio ad primum ex sanctâ Theresiâ sumptum.

78. Ad primum, quod sumptum ex sanctâ Theresiâ, negante, in mansione septimâ, ullum esse actum suspendentem facultates, dicendum et rem esse falsam, et locum ab auctore esse corruptum. Et quidem satìs constitit septem totis primi hujus opusculi capitibus, et centum eximiæ virginis locis de suspensis facultatibus in actione quietis, quam ipsa contemplationis appellat. Ergo si in mansione septimâ jam nulla

(1) *Max. des SS. p.* 64, 65. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid. p.* 207.

suspensio est, ne sancta ista sibi, quod nefas est credere, in re experimenti adversari videatur, vel dicendum raptum alio sensu dici ac auctor intelligat, vel hunc locum, qui nobis objicitur, non ad orationem quietis, sed ad aliud orationis genus pertinere.

79. Ut autem sanctæ virginis mentem ex ipsâ teneamus, in illâ septimâ mansione id habemus, cap. 1 (1). Hunc statum incipere à visione intellectuali sanctissimæ Trinitatis, quæ planè cœlestis et extraordinaria est. Quo etiam loco loquitur de operatione quâdam, quam *apertionem fenestræ*, hoc est introductionem cujusdam intimæ lucis, nominat : hanc autem « fenestram ab » animâ aperiri posse negat, aut à quoquam » nisi à Christo ». Quæ nisi de gratiâ extraordinariâ intelligantur, nihil sancta diceret.

80. Capite verò secundo, apparet « sanctissima » Jesu Christi humanitas, multæque interve- » niunt divinæ operationes, aliæ raptim, aliæ » firmiores ac magìs durabiles (2) ». Quo etiam loco amittit anima « motum omnem quem poten- » tiæ et imaginatio indere consueverant (3) ». Quin etiam intellectûs « operatio non perturbat » animum ; quia Omnipotens, qui creavit illum, » ejus suspendit actionem, hincque intueri tan- » tùm id quod intus agitur quasi per rimulam » quamdam (4) », hoc est actione intimâ, tenui et exili, vixque sensibili : « tum verò potentiæ »,

(1) *Chât* 7.e *dem. ch.* 1, *p.* 809. — (2) *Ibid. ch.* 2, *p.* 811, 813. — (3) *Ibid. p.* 814, 815. — (4) *Ibid. p.* 819.

quatenus magis afficiuntur sensibus, « manent » non extinctæ quidem, sed operatione nullâ » (sensibili scilicet) et quasi attonitæ rerum ma- » gnitudine ».

81. Capite deinde quarto sic ait : « Dominus » animas interdum sinit ad suum naturalem re- » verti statum (1) », à quo proinde eas abstraxe- rat. Denique, « Deus solus potest hanc indulgere » gratiam, et quicumque noster conatus esset » inutilis (2) »; intellige conatum ex communi- bus gratiis, (ut sup. n. 3, 6, 23.) alioqui nihil dicit. En quot operationes extraordinarias, quot rerum miracula inducat in eam mansionem, à quâ omnia extraordinaria arcere voluisse fingitur.

82. Quid ergo dicendum ad eum sanctæ locum, quem auctor objecit (sup. n. 72.) omnino re- spondendum hunc locum ab eodem auctore esse truncatum. Sic enim refert à B. Theresiâ asser- tum; « septimæ mansionis animas nullum experiri » ampliùs raptum, qui suspendat intellectûs vo- » luntatisque facultates » : atqui sancta illa virgo non scripsit absolutè nullum, sed *ferè nullum* (3): neque etiam id scripsit de omni genere aut omni effectu raptûs, cùm disertis verbis dicat : « Ego » autem id intelligo quoad exteriores effectus » : quod postea exponit « de extasi aut volatu men- » tis: quæ, inquit, in septimâ mansione rara sunt, » nec ferè contingunt in publico ». En quid beata virgo ab eâ mansione arceat; raptum *in publico*,

(1) *Chât.* 7.e *dem. ch.* 4, *p.* 821. — (2) *Ibid. p.* 827. — (3) *Ibid. ch.* 3, *p.* 819.

raptum *quoad exteriores effectus*, idque non absolutè, sed *ferè* : ac ne quidem ait hos raptus nullos esse, *sed raros:* neque, ut auctor fingit[1], raptus generatim *ad infirmitatem animi* pertinere, sed *raptus illos* quales vidimus, quibus beata virgo toties laborasse se memorat[2]: raptus denique ubi anima ita sibi excidit tota, ut *nullus usus sensuum relinquatur*[3]; quod in ejusmodi oratione est infrequens: cùm ferè unus discursus intercludi soleat.

83. Sic igitur auctor B. Theresiæ locum nobis objicit, sed mutilum, resectis integris sententiis, iisque quæ ad rem vel maximè faciant.

CAPUT XXVI.

Ad alia objecta respondetur.

84. Ex his ad secundum argumentum ex B. Joanne à Cruce promptum facilè responderi potest. Sciendum autem est orationem quietis, quæ discursum impedimento divino suspendit et excludit, ut ex eodem beato viro suprà demonstravimus, (n. 15 et seq.) etsi eo nomine sit extraordinaria, ut ibidem est dictum, tamen ejusmodi esse, ut longis diuturnisque voluntariis dispositionibus et experimentis præparetur; quibus id anima vel maximè doceatur, ne supernaturali gratiæ obicem ponat; unde ea gratia supernaturalis licet, ut B. Theresiam, Joannem à Cruce,

(1) *Max. des SS. p.* 207, 208. — (2) *Chât. de l'ame*, 7.e *dem. p.* 819, 820. — (3) *Ibid. p.* 809.

Baltasarum Alvarem, aliosque omnes vitæ spiritualis auctores communi consensu docere vidimus, tamen non eodem modo extraordinaria est, atque extases, aliaque quibus sensus omnis penitus interclusus absorbetur ac mergitur : unde eam prædicti sancti viri non ad miraculum revocare consuevere.

85. Diligenter autem attendendum in oratione quietis, secundùm illos beatos auctores nihil premi, nisi discursum qui christianis actibus non est essentialis, cùm teste Prophetâ et Apostolo, justus fide vivat, quæ non est discursiva, ut passim theologi docent : unde hîc christiano nihil extraordinariè adimitur, nisi ille discursus qui christianæ vitæ, ut christiana est, non est necessarius, cæteris integris et consueto modo currentibus : quare meritò asserit nullum huc aliud advehi lumen præter illud nudæ ac simplicis fidei, quæ discursiva non est, adeoque nihil de suo amittit sublato discursu, imò verò vel maximè ad suam redigitur nuditatem, sanctamque obscuritatem; nihil ex discursûs luce mutuantem.

86. Joannes autem à Cruce ab oratione quietis, sive à contemplatione, adeo non excludit gratias extraordinarias, ut etiam in eum statum passim admittat interiores voces, nonnisi ab extraordinariâ inspiratione profectas (1) : admittat etiam pennati Seraphini sagittam et plagas (2), quas quidem quantumvis extraordinarias, non

(1) *Mont. du Carm. liv.* II, *ch.* 28, *p.* 135, *etc.* — (2) *Vive flamme, cant.* 2, *n.* 2; *p.* 513, 514.

tamen reponit miraculorum loco, eo quòd non subitis et omnino improvisis motibus et impressionibus evenire, sed totius statûs serie adduci et præparari videantur.

87. Itaque raptus ferè excludit illos tantùm, qui et omnes sensus hauriant, nec aliis inter se certo ordine connexis operationibus, sed divino tantùm impetu aut instinctu, nullâ vel non ita conspicuâ præparatione et connexione constant; quæ nos alibi indicavimus (1); aliis tractatibus fusiùs exponenda recepimus.

Et per hæc patet solutio ad cætera objecta : (n. 73 et seq.) quâ de re etiam videndus est Baltasar Alvares, locis allegatis, n. 34, 38; quæ cum B. Theresiâ ac B. Joanne à Cruce mirum in modum concinunt.

CAPUT XXVII.

De amore illo quì ab oratione passivâ inseparabilis videatur, quæstiuncula.

88. Quæres, quid igitur causæ sit cur orationem quietis ac simplicis intuitûs, sive passivam, vitæ spiritualis magistri in quâdam amoris vi reponere videantur? In promptu responsio est. Amor quodam sensu ipsâ passione constat, alio sensu, actione, imò etiam voluntatis electione verâ. Sunt qui ament volentes, illecebris amoris liberè consentiant, seque ultro ac totâ voluntate amori ipsi tradant : tum amor activus est. Sunt

(1) *Instr. sur les Etats d'Or. liv.* VII, *n.* 6, *etc. liv.* X, *n.* 23, *etc.*

etiam qui ament inviti, nolentes, repugnantes, nec amori consentientes. Hi non amant secundo sensu, sed primo; amoris passione, non actione; ad amorem attracti potiùs quàm amantes. Id etiam in divinis habet locum. Verus amor, vera charitas virtus est et virtutum perfectissima, quæ etiam à theologis vera dilectio vocatur, verâ ac deliberatâ electione constans; unde etiam dilectionis nomen passim apud theologos. Est autem alius amor seu potiùs attractus ad amorem impulsu divino inflammante, instigante, ad amandum illiciente, aut etiam quodam modo pertrahente. Hæc vis impropriè amor dicitur; meliùs illecebra amatoria diceretur: viget autem in oratione passivâ. Cùm verò ei prono animo ac voluntate consentiunt, fit ipsa dilectio illa justificans atque perficiens: quare hæc sola non prior illa justificat; aliud est enim illici, impelli, trahi quodam modo ad amorem, aliud consentire, eligere ac verè diligere. Quæ nos à spiritualis vitæ magistris tradita hîc obiter annotamus; tractatu verò habito, seu continuato de Statibus Orationis copiosiùs exequemur. Nunc ita sufficiunt.

CAPUT XXVIII.

De Fanatismo. Auctoris insignis error.

89. Ideo fanatismi me auctor accersit (1), quòd *orationem passivam* admiserim eam, « quâ po-» sitâ animæ reputantur extraordinario instinctu

(1) *Resp. ad* Summa, *p.* 72.

» actæ et impulsæ, ita ut libero arbitrio careant, » et prorsus inhabiles fiant ad quoscumque dis- » cursivos, etiam dominicæ Orationis actus eden- » dos: cùm Deus manu supremâ agat, animam- » que immedicabiliter ponat extra pastorum » directionem omnem, ac liberi arbitrii actum » indefinitè auferat (1) ». Quâ in re et mihi errorem imponit, et ipse vehementer errat.

90. Ac mihi quidem splendidè imponit. Primùm, quòd mihi imputat ea quæ à sanctâ Theresiâ, à B. Joanne à Cruce, Baltasare Alvare et aliis, de verbo ad verbum exscripseram. Deinde quòd et mihi et illis falsa imputet. Nulli enim diximus auferri *indefinitè* liberum arbitrium, sed tantùm ad effectum suspendendi discursûs, idque tempore orationis tantùm, ut expressè docuimus libro VII et X de Statibus Orationis (2); neque eò usque ut omnis directionis adjuvantis opera subtrahatur; id enim toto opere agit B. Theresia, id Joannes à Cruce ut eas animas regant, atque optimæ directioni subjiciant. De Oratione autem dominicâ, usque adeo absumus ab eo, ut cuiquam subtrahatur, ut etiam *passivissimis*, si ita loqui fas est, animabus relinqui liberam pro certo statuamus toto libro III de Statibus Orationis (3), libro quoque X, inter XXXIV Articulos VIII, et lib. VIII, passim, ac præsertim n. 36. Quare, quodcumque hîc mihi ac spiritualibus

(1) *Rép. à la Déclar. p.* 109. — (2) *Instr. sur les Etats d'Or. liv.* VII, *n.* 6. *liv.* X, *n.* 23. — (3) *Ibid. liv.* III, *n.* 1, *etc. liv.* VIII, *n.* 36. *liv.* X, *n.* 5.

aliis imputatur, mera et aperta calumnia est in me; et, quod gravius, in sanctos.

91. De libero sanè arbitrio, quod à me indefinitè sublatum insimulat, hæc disertè dixi (1) : « Ea actio, quam passivam vocant, non est suppressio cujuscumque actionis etiam liberæ, sed » tantùm ejus actûs qui discursivus dicitur, ubi » procedit ratio ab unâ re ad aliam, in quâ re » usque adeo certum est non tolli liberum arbitrium, ut etiam angeli, qui non sunt discursivi, procul dubio sint liberi ». Quæ doctrina inculcatur libro x, his verbis (2) : « Non ergo » hæc suspensio est actuum liberi arbitrii, sed » eorum tantùm actuum qui discursivi sunt sive » proprii conatûs et industriæ : qui actus suspenduntur (non indefinitè, ut calumniatur auctor) » sed momentis à Deo dispositis », id est potissimum orationis tempore; quod toto libro fusum.

92. Cùm autem mihi, nec mihi sed sanctis sub meo nomine tantos errores imponat, ipse vel maximè errat, cùm in raptibus, extasibus, impulsibus, et instinctibus extraordinariis, manuque supremâ factis, qui negari non possunt, et in sanctis prophetis procul dubio reperiuntur, fanatismum reponat (3); quod certè hæreticum et impium est.

(1) *Instr. sur les Etats d'Or. liv.* VII, *n.* 6. — (2) *Ibid. liv.* X, *n.* 23. — (3) *Resp. ad* Summa, *p.* 72. *Rép. à la Décl. p.* 109.

CAPUT XXIX.

Quòd auctor à sanctis spiritualibus toto systemate discrepet.

93. Jam ergo sanctorum mysticorum à D. Cameracensi aperta discrepantia est. Primùm, quòd ab illis omnibus sanctis uno ore agnita divina impedimenta tollat: deinde quòd sanctorum doctrinam temerariam, periculosissimam, suspectam, fanaticamque decernat: denique, quòd *passivitatem* reponat in purissimâ charitate, hoc est in ipsâ christianæ perfectionis arce, contra quod omnes sancti docuerunt, ut suprà vidimus, primo et secundo corollario, cap. XIV et XV, n. 41, etc. 45, etc.

94. Hæc autem et ista per se singularis inauditæque temeritatis sunt, et tollunt certissimas à magistris traditas ad orationem extraordinariam transeundi notas, et animas ad eam dirigendas in gravissimum superbiæ periculum agunt præcipites, uti suprà memoratum est, n. 67, 69.

95. Quòd autem orationem extraordinariam sanctis quoque inaccessam et speciali vocatione indigentem in ipsâ charitatis perfectione constituit, contra omnium spiritualium sensum, ut vidimus, christianæ perfectioni derogat, et habet omnia incommoda in nostrâ Declaratione copiosè recensita (1), responsis auctoris alibi Deo juvante perspicuè refellendis.

96. Vides, candide lector, quid illis eveniat

(1) *Declar. tom.* XXVIII, *p.* 271, *et seq.*

qui se cæteris præstare velint; nempe existimavit auctor se ad summum mysticæ scientiæ devenisse, unum *se esse scilicet à quo* vel maximè *spirituales viri intelligi* se sentiant, unum se omnium qui *accuratiùs quàm eorum pars maxima hæc arcana tradiderit* (1). Itaque suo præfisus ingenio, (quod lugentes, nec nisi necessariò dicimus) dum systema mysticorum componit ad arbitrium, non Joannem à Cruce, licet sæpe laudatum, non alios à se toties appellatos sequitur, sed eos, ipsumque adeo sanctum Franciscum Salesium, sanctamque Theresiam supergressus, aliam eamque pessimam et inauditam init regendarum animarum viam : et qui mysticis favere fingitur, eos vel maximè impugnat, nec aliquot verbis atque sententiis, sed toto ut vidimus systemate, totâ doctrinæ, totâ instituendæ interioris vitæ ratione : quod erat demonstrandum.

APPENDIX

Ad primum articulum ex Dissertatione D. Cameracensis.

97. Ego cùm animum ad hanc scriptionem appuli, nondum noveram *Dissertationem illam D. Cameracensis, de veris Oppositionibus inter doctrinam episcopi Meldensis et suam*, quam edidit post Responsionem ad Declarationem nostram. Hujus dissertationis punctum secundum est *de oratione passivâ :* quo loco diligentissimè quæ-

(1) *Max. des SS. Avertiss. p.* 28.

rendum est : quid novi D. Cameracensis afferat. Quale autem illud sit, sequentia demonstrabunt.

CAPUT XXX.

In suâ Dissertatione D. Cameracensis nullum affert suæ sententiæ auctorem.

98. Quod *ad passivitatem* attinet, D. Cameracensis duo peccasse convincitur: primum, quòd suspensiones facultatum ab omnibus mysticis agnitas primus et solus è medio sustulerit : alterum, quòd *passivitatem* primus et solus in puro ac perfecto amore reposuerit : primus, inquam, et solus, nullo hujus rei adducto auctore : quod etiam illis verbis constitit in Responsione ad Declarationem positis : « Facile probatu esset auctores quos » citant non favere eorum sententiæ (1) ». Quod quidem si facile probatu esset, non id prætermitteret diligentissimus sui tuendi artifex, cùm in eo tota sit constituta difficultas : prætermisit autem ; neque nostros auctores exponendos suscipit, nec quemquam pro se laudat ; ut etiam suprà demonstratum à nobis est. (n. 62.) At nunc eumdem impingit lapidem : « Credo, inquit (2), à me id posse demonstrari ex Joanne » à Cruce, et aliis quos Meldensis citat ». Demonstra ergo vel semel : saltem conare, ut vel unum tuæ sententiæ defensorem adducas : quamdiu enim hæc jactaveris, nunquam præstiteris, nihil est.

(1) *Rép. à la Décl. p.* 108. — (2) *Diss. p.* 47.

99. Sanè confitetur sanctos mysticos posterioris ætatis, *quamdam impotentiam* agnovisse, sed *quæ ad litteram accipienda non sit* (1). Quidni? quid enim necesse est vim facere sanctis ut eos à nativo sensu abstrahas? quo auctore hæc aggrederis? quem adducis vitæ spiritualis auctorem qui tecum sentiat? imò, quem appellare potes qui non tibi clarè adversetur? Ego verò, qui ab hâc sententiâ discesserit, qui non hæc divina impedimenta docuerit, novi neminem. Audi virum præstantissimum ac sanctitatis odore florentem Olerium: « Status tuus manifesta impotentia est, » in quâ Deus te tenet (2) ». Rursus : « Reddit » tuas facultates naturales inutiles et impotentes » ad illi serviendum ». Rursus : « Transire te » oportet per ariditates, per languores, per im» potentias ». In aliâ epistolâ (3) : « Tuum amandi » desiderium (quatenus sensibile est, et in sen» sus se exerit) impeditur sive sistitur superiore » potentiâ, ac præsentiâ sponsi silentium impo» nentis interioribus facultatibus ». Iterum : « O » si sponsus sineret agere sponsam, quid non tunc » loqueretur »? Nempe suspendit amatoria quæ à discursu pendent, quæ ad sensus vergunt; « ut » anima agnoscat, nihil se esse per se quam ari» ditatem, quàm impotentiam, quàm languorem » ac cæcitatem, quæ in eâ restat his subtractis » auxiliis (4) ». En hæc impedimenta divina piis vitæ spiritualis magistris quàm sint familiaria, quæ tu tanquam noxia ad litteram sumi vetas.

(1) *Diss. p.* 17. — (2) *Ep.* CXVIII. — (3) *Ep.* CXXIII. — (4) *Ep.* CLVII.

100. Audis carceres, catenas ferreas, audis divino numine, divinâ vi ligatas, suspensas, impeditas, quoad certos vulgatos actus, animæ facultates; quædam esse, quæ per certa momenta præstare non possint, eo sensu quo sine gratiâ nihil possumus: audis subtractiones, impossibilitates ab alto immissas; et quid non? nempe ut experiantur illud Davidicum : « Domine in vo- » luntate tuâ præstitisti decori meo virtutem (1) »; cùm nempe dixisset « in abundantiâ suâ : Non » movebor in æternum »: at illud evenit : « aver- » tisti faciem tuam à me, et factus sum contur- » batus ». Cui concinit illud : « Avertente te fa- » ciem, turbabuntur : auferes spiritum eorum, et » deficient, et in pulverem suum (in impoten- » tiam suam, in nihilum suum) revertentur (2) »: et illud : « Flabit spiritus tuus, et fluent aquæ (3) »: quas, illo cœlesti flatu per intervalla subtracto, nullâ vi expresseris. Subtrahit enim Deus per certa momenta quæ vult, ut discant illud dominicum : « Sine me nihil potestis facere (4) ». Hinc illa impedimenta divina ab omnibus omnino spiritualibus posita : at tu, novus vitæ spiritualis magister, Theresiâ aliisque præstantior, ad litteram hæc sumi vetas.

101. Quidni autem tanti viri, si tanta sunt horum impedimentorum incommoda, si tanta pericula quanta tu jactas, quidni sua dicta ipsi temperarunt? cur Theresia hæc dixit quæ librum

(1) *Ps.* XXIX. 8. — (2) *Ps.* CIII. 29. — (3) *Ps.* CXLVII. 18. — (4) *Joan.* XV. 5.

aperienti nunc succurrunt : « In tam excelso » statu anima discurrere, nec si vellet posset [1] » : quo quid expressius excogitari potuit? Cur alii paria millies repetebant, nec animas sibi ab alto commissas, ac suam impotentiam nimis deplorantes comprimendas putarunt : nempe, ut tu illis doctior, nova hæc temperamenta primus solusque reperires?

102. « At per illam, inquit [2], mysticorum im» potentiam, intelligendum est gratiæ illecebram » tunc esse tam validam, ut anima à se id impe» trare non possit, ut ab eâ se abstrahat » : hoc est, vix potest; ægrè potest. Nempe id Theresia, id Franciscus Salesius, id Joannes à Cruce, et alii vitæ interioris principes nesciebant : *vix* illud ignorabant : veram impotentiam, vera impedimenta divina propriissimis verbis ad animarum laqueum exprimebant.

103. Quòd autem iterum recurrit auctor [3] ad Scholæ præjudicia, falsamque philosophiam; suprà luculentissimè confutatum est, (n. 55.) confutata ea, quæ ex me ipso mihi ipsi objicit de continuitate actuum, deque libero arbitrio indefinitè sublato, et aliis ejusmodi; (n. 59, 60, 89, 90, 91.) confutata denique quæ ex B. Theresiâ et Joannis à Cruce regulis prompsit : n. 77, 83, et seq.

104. Nec minùs vana sunt, quæ profusissimè exponit [4] de liberi arbitrii usu sublato : non *in-*

[1] *Chât. de l'ame, 6.e dem. ch. 7, p.* 786. — [2] *Diss. p.* 17. — [3] *Ibid. p.* 47. — [4] *Ibid. p.* 35.

definitè, ut falsò exprobrat, sed ad certos actus non semper necessarios, sed ad certa momenta : (ex n. 90, 91.) quo loco, ut vidimus, non me, sed auctores maximos, quos tantùm exscripsi, audacissimus censor carpere aggreditur.

105. Me verò propriè reprehendit eo quòd attulerim exemplum angelorum, ut ostenderem sine discursu liberum arbitrium stare posse : « Nempe, » inquit (1), si D. Meldensis dixisset angelos sine » discursu fuisse liberos ad merendum, rectè : » sed, angelos in præsenti esse ad merendum » liberos, sine restrictione dictum, lutheranis- » mum sapit, ac liberum à coactione tantùm » admittit, sublatâ indifferentiâ ».

106. Equidem putabam, etiam novitios theologos facilè intellecturos quæstionis statum, prout in Scholâ passim instituitur. Quærit nempe sanctus Thomas (2), et post eum theologi omnes : *utrum in angelis sit liberum arbitrium :* non quidem utrùm sit eo quo sunt statu : sed utrùm sit per naturam. Quia verò non quæsivit utrùm olim fuerit, Luthero favebit ? En aucupia verborum, et Scholæ terminos à tanto magistro nequidem intellectos.

107. Pergit (3) : « Quæ (Meldensis) de extasi- » bus propheticisque inspirationibus dixit, non » minùs me movent : supponit enim sanctos in » illis omnibus statibus carere libertate ». Pace præsulis dixerim : non id suppono. Vide enim

(1) *Diss. p.* 34. — (2) 1. *p. q.* 59, *art.* 4. — (3) *Diss. p.* 34.

quid

quid eo loci quæram (1) : nempe quæro, cum Scholâ, utrùm Deus possit imponere libero arbitrio quamcumque voluerit necessitatem : quis autem eâ de re dubitat? Adduxi in exemplum extases et raptus : quo loco ad intentum meum sufficit, ut interdum, non semper, adimatur liberi arbitrii usus : quod negari non potest.

108. An enim credendum est Paulum, cùm adeo extra se raperetur, ut ne quidem sciret utrùm in corpore esset necne (2); toto liberi arbitrio usu gavisum esse? Quid Jeremias, cùm vastitatem populi clamitare tæderet, ac diceret : « Non recordabor ejus, neque loquar ultrà in » nomine illius (3) »? annon interea sentiebat incumbentem sibi vim illam propheticam planè ineluctabilem? Quid, cùm diceret : « Factus sum » quasi vir ebrius, et quasi homo madidus à vino, » à facie Domini, et à facie verborum sanctorum » ejus (4) » : an erat suî compos, agebatque quod vellet? Quid Ezechiel, cùm ad eum diceret Dominus : « Ecce circumdedi te vinculis, et non te » convertes à latere tuo in latus aliud (5) »? an lecto sic affixus per quadraginta dies, innato in corpus suum vigebat imperio? Quid sanctus Job? an quæcumque protulit proprio dixit arbitrio, et non alienâ vi tenebatur vinctus; nec per certa momenta eximios illos spei ac pietatis actus explicare sinebatur, ut cùm postea prosilirent, diviniores essent?

(1) *Instr. sur les Etats d'Or. liv.* VII, *n.* 3. — (2) *II. Cor.* XII. 1, 2. — (3) *Jer.* XX. 8, 9. — (4) *Ibid.* XXIII. 9. — (5) *Ezech.* IV, 8.

109. Neque profectò necesse erat, tot paginis, tanto studio probare usum meritorium liberi arbitrii, non esse semper ab extasi raptuve alienum [1]: quis enim id ignorat? aut cui non notum, somnium Salomonis liberâ sapientiæ electione celeberrimum? Cæterùm sufficiebat interdum abrumpi liberi arbitrii usum, multosque inesse actus non magìs ad illud pertinentes, quàm motus primò primos: quod à nemine negari posse, aut unquam negatum esse constat: sed hæc in meo de Statibus Orationum libro necdum tractanda susceperam: certa, concessa, omnibus nota referebam.

110. Quare, quod hujus rei præsul à me traditionem primorum sæculorum exposcit, inanis opera est: dari enim extases, raptus, mentis excessus, quibus ipsa sibi excidat, nec suî sit compos, Dei revelatione certum: quousque pertineat ille raptus excessusque, res facti, res experimenti est, vacantque omnia, quæ operosissimè totis sex paginis argumentatur auctor [2].

111. « Nempe, inquit, Meldensis confitetur » nullum in Basilio, nullum in Augustino, in » aliis Patribus passivæ orationis ab ipsis fre» quentatæ, apparere vestigium ». Enimvero fateor, quod magno argumento esse volui, errare vehementer illos, qui in eâ perfectionem christianæ vitæ collocant: at non propterea legem imponebam Deo, ne quamcumque vellet passionis divinæ partem impertiret suis: quod facti,

(1) *Diss. p.* 34, 35, 36, 37, 38, 39. — (2) *Dissert. p.* 39, *et seq.*

inquam, experimentique est; non traditionis, non dogmatis.

112. Illud verò præsuli perpendendum erat, quod in Articulo Issiacensi xxi, ipso subscribente, seque ultro submittente, conscriptum : « Orationem quietis, aliasque extraordinarias atque passivas, sancto Francisco Salesio, aliisque spiritualibus ab Ecclesiâ receptis, approbatas, esse admittendas ». Quam autem orationem quietis sive passivam Franciscus Salesius, Theresia, Joannes à Cruce, aliique approbarunt, nisì eam quam illa mystica impotentia faceret? aut qui sunt alii mystici, qui de eâ oratione tractarint? nulli profectò. Eorum ergo orationem ipse auctor approbavit, quam nunc, si Deo placet, temerariam, periculosam, fanaticam vocat.

113. Nec minùs hîc notatu dignus xxii Issiacensis Articulus : « Absque his orationibus extraordinariis (passivis scilicet) inter sanctos recenseri, et ad perfectionis apicem devenire quis potest ». Nempe alludebamus ad Franciscum Salesium, ad Theresiam, ad alios id perspicuè sentientes : non autem perfectio cuiquam contingere potest sine amore puro : non ergo puro amore passiva oratio constat.

114. Neque enim aut illi perfecti sine quâdam oratione sunt : aut eorum oratio in alio quàm in puro amore reponi potest ; nec potest purus amor non esse *passivus*, si passivum esse nihil est aliud quàm esse tranquillum et proprii emolumenti vacuum, ut auctor asserit (1) :

(1) *Max. des SS. p.* 205, 210.

ergo ex eodem auctore non potest quis esse perfectus sine oratione passivâ et extraordinariâ : quod evertit XXII Articulum ab auctore subscriptum.

115. In hæc se pessima, sibique ipsis adversa conjiciunt, qui se summos auctores regendæ vitæ spiritualis esse volunt : nos autem humiles et infirmi in tuto gradimur, qui pedissequi, non duces esse volumus ; neque quidquam aliud quàm sanctorum dictata exscribimus.

ARTICULUS II.

De actibus conatûs proprii.

CAPUT PRIMUM.

Sanctorum spiritualium doctrina recolitur.

116. Anteaquam de actibus conatûs sive laboris, industriæque propriæ, auctoris mentem exponamus, recolenda paucis ea, quam retulimus, spiritualium concors sententia, de suspensis animi facultatibus. Primam eâ de re audivimus magnam Theresiam, (n. 34, etc.) et alios toto priore articulo passim, præsertim verò n. 15, 16, 23, 24, 25, 28, 34, etc. Actus autem illos proprii laboris et conatûs, non alios esse quàm discursivos, ex iisdem spiritualibus tot testimoniis probavimus, ut ea repetere supervacanei laboris sit. Hoc ergo posito, si D. Cameracensem ab ejusmodi actibus abhorrere evincimus, profectò constabit, et à viris mysticis, quos tractandos et

explicandos suscepit, abhorrere. Rem autem ita conficimus.

CAPUT II.

Auctoris loci de conatu proprio.

117. Sanè eam in rem multos referre possumus locos : verùm hic unus sufficit ex appendice Responsionis, Bruxellis excusæ, adversùs librum cui titulus *Summa doctrinæ, etc.* in quâ appendice hæc legimus (1) : « In Responsione ad Declarationem abundè probatur, actus propriæ industriæ, propriique conatûs, esse evidenter in libelli textus actus naturales, anxios et sollicitos, quibus anima gratiam anteire satagit. Unde constat, illos à perfectis ut imperfectionem amputari posse, juxta nostrum Articulum Issiacensem XII, qui propriam industriam dicit expressissimè eam proprietatem, quæ, si sanctis auctoribus ac D. Bernardo credas, nullatenus est supernaturalis, imò imperfectio merè naturalis habenda est. Quod est proprium sive ex proprietate fluit, hoc tantùm reputandum est fieri ex nobis tanquam ex nobis. Proprium ita nuncupatur, ut quod à naturâ nobis insitum est, opponatur ei quod est in supernaturali ordine Dei donum. Hos naturales actus resecare, non est suî curam abjicere, et ingenio fanatico uti ». Hactenus D. Cameracensis. Quid ille argumentis probaverit de actibus naturalibus, qui nihil sint aliud quàm proprii conatûs

(1) *Resp. ad* Summa, *appendix, p.* 73, 74.

actus, alio loco viderimus : quid autem docuerit, et pronuntiaverit, hoc est.

CAPUT III.

In hoc loco aperta hæresis, et sanctis imputatur, et ab auctore defenditur.

118. In his verbis elucet manifesta hæresis, in eo nempe quod dicitur : « proprii conatûs actus » esse naturales : proprium ita nuncupari, ut » quod à naturâ nobis insitum est, opponatur ei » quod est in supernaturali ordine Dei donum » : atqui in meditatione discursivâ viget ille proprius conatus, illa propria industria, ille proprius labor : ea meditatio ejusmodi actibus conatibusque constat, ex sanctâ Theresiâ et aliis : ergo illa meditatio ex naturæ est viribus, non cœleste donum, nullaque est divina operatio, nisi ea quæ discursum excludit. Hoc autem est apertè hæreticum : nec minùs ab auctore assertum, quàm ex ipso veris spiritualibus, sanctæque Theresiæ tribuendum : ergo et ipse tuetur hæresim, et sanctis spiritualis vitæ magistris imputari cogit.

119. Nec minùs hæresim sapit illud : « id quod » sit ex nobis tanquam ex nobis » : ad imperfectionem naturalem tantùm, non etiam manifestè ad peccatum ac vitiosum actum pertinere : cùm illud *cogitare ex nobis quasi ex nobis* (1), tanquam à primâ et principe causâ, ab ipso Paulo rejectum sit ut vitium : sitque Augustino aliisque pelagianismi radix.

(1) *II. Cor.* III. 5.

CAPUT IV.

De proprio : varii sensus : vis liberi arbitrii.

120. In hunc impingit scopulum, dum proprii ideam eam informat, quæ gratiæ supernaturali sit opposita ; nec intelligit, quàm diversis sensibus proprium appelletur. Primum enim habet quævis anima per liberum arbitrium, teste Tertulliano (1), *suum et emancipatum à Deo bonum, sitque proprietas jam boni in homine* ex potestate *arbitrii, quæ efficeret bonum, ut proprium* : ut homo institutione quidem, *sed ex voluntate jam bonus inveniretur, quasi de proprietate naturæ.*

121. Procul ergo abeat illud, ut proprium negemus id omne quod supernaturale sit. Procul, ut amputari posse credamus quæ insunt *nobis ex nobis*, quo posito omnem liberi arbitrii usum amputemus. An etiam oblivisci nos oportet Augustini toties inculcantis solenne illud : « Consen- » tire vel dissentire, propriæ voluntatis est (2) » ? ut ipsum proprium inesse libero arbitrio, etiam ex Augustino constet.

122. Neque illud *ex nobis* rejici debuit : cùm præclarè Clemens Alexandrinus dixerit : « liberum » arbitrium ex sese moveri (3) » : unde etiam ipsum in græcâ linguâ liberi arbitrii nomen exurgit : et ut ait idem Clemens : « Vult Deus nos ex » nobismetipsis salvos fieri : natura animæ est à-

(1) *Tert. adv. Marc. lib.* II, *cap.* VI. — (2) *De Spir. et Litt. cap.* XXXIV, *n.* 60; *tom.* X, *col.* 120. — (3) *Strom. lib.* VII.

» seipsâ impelli : incitari, ὁρμᾶν (1) » : unde etiam illud à totâ philosophiâ celebratum ; ex hoc definiri liberum arbitrium, quòd sit causa suî ; non tamen prima causa, ut sanctus Thomas limitat. Non ergo rejiciendum illud quod nobis sit ex nobis ; sed quod sit ex nobis *tanquam ex nobis :* quod causam primam, nec ad aliam superiorem causam referendum sonat. (sup. n. 118.)

123. Frustra ergo auctor ludit (2) passim de illo Augustini loco à nobis toties allegato : *non adjuvat Deus nisi sponte conantem* (3), ex propriâ scilicet *voluntate*, in cujus potestate sit consentire vel dissentire, ut mox vidimus.

124. Quorsum ergo illud proprium, ad imperfectionem, eamque naturalem revocatum, cùm ei notioni repugnet Tertullianus, Clemens, alii, ipse etiam Augustinus, ipse etiam Paulus ; dùm *propriam mercedem, propria dona, propria in corpore gesta* (hoc est propria merita) *sive bona, sive mala* commemorat (4) : ipse etiam Dominus, dum unicuique tribuit *secundùm propriam virtutem* (5) : quæ sanè proprietas, et per se à naturâ est, nec abest à perfectis, nec supernaturalibus donis opponitur, sed eorum subjectum et fundamentum est : cùm naturam supponat gratia, non tollat.

125. An ergo putas, inquiet, hæc ignorari à nobis ? neutiquam : sed puto equidem, vanis tuis

(1) *Strom. lib.* VI. — (2) *Rép. à la Décl. p.* 93. — (3) *De pecc. merit. et remiss. lib.* II, *cap.* V, *n.* 6 ; *tom.* X, *col.* 43. — (4) *I. Cor.* IV. 8. VII. 7. *II. Cor.* V. 10. — (5) *Matt.* XXV. 15.

mystificationibus abreptum; (patere enim simplices ac liberas voces) nec in promptu habere theologiam etiam vulgatissimam, aut veros mysticos cogitare. Id etiam sequentia demonstrabunt.

CAPUT V.

Sancti Bernardi locus : D. Cameracensis manifestus error.

126. Quippe ad sanctum Bernardum provocas (1). Equidem fateor, ne ab ipso quidem uno eodemque modo accipi proprietatem (2) : quam autem hîc memorat auctor, ea est in quâ *mercenarius propriâ trahi cupiditate convincitur:* relicto bono communi quo dilatamur, animus *constringitur, coarctatur : in proprietate, atque ideo in singularitate* versatur; unde extat angulus *ubi sine dubio, sordes, rubigo :* inest illa cupiditas à quâ secundùm Jacobum quisque tentatur, *abstractus et illectus* (3) : inest, inquam, cupiditas, in quâ *aliud diligitur plusquam Deus:* in quâ ipse *mercenarius habet legem, sed quam sibi fecerit;* quem, inquit Bernardus (4), *dixerim fecisse suam legem, quando communi et æternæ legi propriam prætulit voluntatem.* Hæc illa *proprietas,* hæc impuritas est, quam auctor mixtionis sive imperfectionis tantùm, non autem inordinationis appellat (5) : qui manifestus est error; cùm sit apertè erroneum, si innocuum, ac tantùm imperfectum

(1) *App. p.* 74. — (2) *Epist.* XI, *ad Guig. n.* 3, 5; *tom.* 1, *col.* 29, 30. *De dilig. Deo, cap.* XII, *n.* 34; *col.* 598, *etc.* — (3) *Jac.* I. 14. — (4) *Epist. ad Guig. n.* 4, *ubi sup.* — (5) *Max. des SS. p.* 136.

reputes id in quo *sordes, rubigo, propria cupiditas, tentans, abstrahens, illiciens, lex propria* in quâ *aliud plusquàm Deus ita diligitur,* ut communi legi propria voluntas præferatur.

CAPUT VI.

Proprietas sanctorum spiritualium malè explosa.

127. Falso ergo prætextu à D. Cameracensi sanctorum spiritualium exclusa proprietas, sive proprius conatus, industria et labor. Duos enim prætextus vidimus (1): alterum, ex eo quod proprium supernaturali opponatur: alterum, ex auctoritate Bernardi: atqui uterque prætextus manifestum errorem continet ex dictis. Si enim in quocumque actu, ac vel maximè in actu, virtute, eâque christianâ, prædito, illa est liberi arbitrii agnoscenda proprietas, ex quâ ratio meriti existit: quanto magìs in actu discursivo ipsâ reflexione magìs oculato, atque ab ipsâ rationali animi parte profecto et imperato, nec tamen eo minùs edito, gratiæ operantis atque animum ipsum in sese reflectentis influxu? quem actum, discursivum scilicet, omnino tollere à vitâ perfectorum, purum putumque fanatismum sapit.

(1) *Sup. cap.* II *et* V.

CAPUT VII.

Auctoris effugia : inspiratio communis verbo tantùm agnita : gratia actualis D. Cameracensi quid sit.

128. Ut igitur auctor ab eo se fanatismo purget, hæc subdit : « Ego verò », inquit (1), tantum abest ut « instinctum et raptum (animæ) adstru- » xerim, insuper habitâ ratione et prudentiâ ; imò » passim statui, indesinenter incedendum viâ » puræ fidei penitus nudæ et obscuræ, in quâ » tantùm affulget lumen cuivis Christiano com- » mune » : quo nihil videtur à fanatismo magìs alienum, cùm ipse fanatismus non nisi extraordinariâ impressione constare possit. Facilè autem probat auctor à se ablegatam à perfectorum statu *inspirationem extraordinariam et miraculosam* (2) : nec aliam admissam gratiam, nisi illam ordinariam communem omnibus justis. Ergo procul à fanatismi *impetu et instinctu* abest. Hæc ille.

129. Sed profectò non omnia sua bonâ fide, ut oportebat, exposuit : tacuit enim *gratiam actualem* eam esse *quâ voluntas beneplaciti nobis innotescat* (3).

130. Quis autem ex theologis id unquam somniavit ? quis gratiæ actuali id tribuit, ut ea nobis *voluntatem beneplaciti*, quæ rerum eventus ordinet, det cognitam ? nempe ejus sententiæ nullum auctorem appellat, nullum appellare potest. Quo

(1) *Ead. app. p.* 75. — (2) *Ibid. p.* 75, 77, 78. — (3) *Inst. past. n.* 3.

ergo nova doctrina, nisi ut, sub gratiæ actualis nomine, involvat inspirationem illam extraordinariam, perfectis revelantem id, quod Deus singulatim de ipsis decreverit, et ab ipsis fieri velit, eòque impellentem : qui merus fanatismus est.

131. Hinc in libro de Doctrinâ Sanctorum, « pro regulâ posuerat legem scriptam, et gratiam » actualem (1) » : cùm gratia actualis nemini theologorum sit regula, sed vis ad regulam incitans. Præsul autem primus et solus, nullo theologorum auctore, *vult esse regulam, quòd per eam voluntas beneplaciti nobis innotescat* (2).

132. Id autem in libro de Doctrinâ sanctorum subobscurè indicaverat, dicens « esse quamdam » voluntatem Dei, quæ se nobis ostendat per in- » spirationem et attractum gratiæ quæ est in om- » nibus justis (3) ». Sed nondum reserare ausus illud arcanum « gratiæ actualis, quâ voluntas » beneplaciti singulis innotescat » : quæ doctrina, post quædam obscura tentamenta præmissa, in Instructione pastorali tandem erupit, ut vidimus, sup. n. 128.

133. Quousque autem illa *gratiæ actualis* se vis protendat, auctor tradiderat his verbis : « Per- » fectæ animæ, puerorum instar, se possideri, in- » strui, ac moveri sinunt in omni occasione per » gratiam actualem quæ illis spiritùm Dei com- » municat (4) ». Confusè tunc dictum *de spiritu Dei* : nunc autem in Instructione pastorali palam

(1) *Max. des SS. p.* 65, 66. — (2) *Inst. past. ubi sup.* — (3) *Max. des SS. p.* 150. — (4) *Ibid. p.* 216, 217.

revelatum; eo quòd, cum notitiâ voluntatis beneplaciti sive singularium eventuum per gratiam actualem inditâ, simul exerat se spiritus, quo in omni occasione, perfectæ animæ ea quæ ad eventus singulos sint agenda discernant.

134. Jam gratiam actualem, etsi eam ordinariam et communem omnibus justis millies nomines, nullâ tamen arte perficies ut reverâ non sit extraordinaria : quippe quæ, *quocumque casu*, voluntatem beneplaciti perfectis animabus ostendat. Ergo voce tenus inspirationem communem admittis; reverâ introducis extraordinariam communis gratiæ nomine involutam, palliatam, ut in nostrâ Præfatione gallicâ adversùs Instructionem pastoralem adstruximus (1).

135. Ex his igitur liquet, introductâ inspiratione particulari ad singulos casus, et simul sublatos actus proprii conatûs atque industriæ, (ex n. 116.) et ipsum fanatismum sub gratiæ actualis nomine latenter invectum; imò verò palam, si rem ipsam, si vim ipsam verborum attenderis.

CAPUT VIII.

De Deo præveniendo.

136. Actus autem proprii conatûs ac proprii laboris hi sunt, quibus vigeat illud Davidicum : *Præoccupemus faciem ejus* : et, *Oratio mea præveniet te.* Deum enim prævenimus, cùm ultro vigilamus, ultro nobis attendimus; neque id

(1) *Préf. n.* 61.

expectamus, ut Deus palam nos incitet afflatu singulari, gratiâ scilicet actuali præeunte, quâ nobis *quocumque casu* innotescit quid Deus de nobis decernat ac velit : hanc autem verissimam præveniendæ gratiæ rationem auctor infringit, dum universim negat Deum *præoccupari, præveniri* (1), contra Scripturæ expressam auctoritatem; neque « quidquam ex sese, et ex suâ » industriâ ac proprio conatu expectari posse, » absque latentis semipelagianismi notâ » : quarum sententiarum nunc virus ostensum est. (Cap. III, IV, VI; n. 117, 119, 127, et seq.)

137. Quod ergo fingit auctor novum hæresis genus imputari sibi (2), nempe quòd à Semipelagianis gratiam præveniri docentibus abhorreat, ludit : satìs enim novit, nos probè intelligere Dei latente gratiâ omnes christianos actus præveniri. Illud quærimus, num expectare otiosi illam gratiam debeamus, et an præveniri nos oporteat præeunte gratiâ actuali, eâ quæ singulis casibus Dei beneplacitum atque eventuum arcana, et quid in unoquoque casu agendum nobis sit, ostendat. Hæc ergo sunt quæ improbemus : hæc sunt quæ pessimum otium, pessimam gratiæ expectationem, pessimum fanatismum inferant.

138. Quærit operosissimè auctor subtilissimus (3), quid sanctum Augustinum voluisse arbitremur, cùm diceret : « Non adjuvat gratia nisi » sponte conantem (4) » ? Annon enim, inquit,

(1) *Max. des SS. p.* 97. — (2) *Rép. à la Décl. p.* 91, 92. — (3) *Ibid. p.* 93, 94. — (4) *De pecc. mer. lib.* II, *cap.* V; *ubi sup.*

etiam sponte conantes, Deus prævenit? Quis enim id theologorum ignorat? Illud vult Augustinus, non esse, ut sponte conemur, expectandam gratiæ palam se exerentis opem; non esse reprehendendum, aliquid expectari ex se, ex proprio conatu, ex propriâ industriâ; non esse voces illas proprii conatûs, propriæque industriæ ad Semipelagianos ablegandas; non fuisse rejiciendam universim *justitiæ proprietatem* (1) libero arbitrio et propriis conatibus necessariò conjunctam, ut diximus: (cap. III, IV, VI.) hæc nos Augustinum secuti, in novo systemate erroris arguimus.

139. Ne ergo se præsul torqueat his quæstionibus: Quid in me reprehendunt? Palam enim dicimus: Te reprehendimus in propriis conatibus naturalibus extinguendis ita laborantem, ut omnes pariter nostros proprios conatus extinguas. Cùm enim à naturalibus conatibus supernaturales internosci non possint, sublatis universim conatibus, laboribus, industriâ propriâ, universos liberi arbitrii conatus in ruinam trahis; ad gratiam actualem divini beneplaciti arcana reserantem nos remittis: his manifestè fanatismum foves.

140. Sic soles, dolens dico, sic soles: sic à perfectis excludi jubes æternæ beatitudinis, ac promissorum quoque amorem naturalem, quo sub titulo demonstravi (2) necessariò deveniri ad extinguendum etiam supernaturalem, qui à naturali discerni nullâ industriâ possit: sic etiam in aufe-

(1) *Rép. à la Décl. p.* 65. — (2) *Préf. n.* 121, 122.

rendo conatu naturali laboras (1), ut eo sublato nullum deinde conatum proprium superesse constet; ac nihil perfectis suppetere præter instinctum fanaticum.

CAPUT IX.

De actibus reflexis ad instinctum fanaticum ablegatis.

141. De reflexis actibus hæc habet (2) : « Animæ » perfectæ, cùm sint per sese indifferentes ad » actus directos aut reflexos, hos edunt cùm » vel præceptum ad id urget, vel gratiæ attractus » impellit » : præcepti autem casus urgens ad reflexos actus vix ac ne vix quidem invenitur : ergo expectandus ille, quem vidimus, gratiæ actualis beneplacitum divinum indicantis motus : nulla prudentiæ ratio adhibenda, sive ad gratiarum actiones, sive ad lectiones pias, sive ad cautiones vitæ humanæ tot inter pericula necessarias, sive, quod est maximum, ad virtutum ultro et propriâ sollicitudine incitanda studia. In his, quæ vel potissimam faciunt vitæ christianæ partem, non regimur ratione vel prudentiâ, sed instinctu et impetu : quod ad fanatismum ducit.

CAPUT X.

De præcepti casu.

142. Quòd autem præcepti casum hîc et alibi auctor excipit, nihil est « Hîc, inquit (3), mirari

(1) *Vid. inter gallica scripta, Préf. à n.* 58, 59, *usque ad* 63. — (2) *Max. des SS. p.* 117, 118. — (3) *Ibid.* 99, 117. *Ead. app. p.* 73, 80, 81.

» mihi

» mihi liceat, quod antistes perspicacissimus et » eruditissimus, in libello carpendo sibi ipsi adeo » indulserit, ut hæc proferat vocibus absolutis, » et sine ullâ restrictione, aut temperamento : » vanaque est exceptio de præcepti casu, qui in » præceptis affirmativis rarissimus est, ac vix un- » quam ad certa momenta revocandus : quo fit, » ut animæ in aliis quibusque momentis, non se » ratione aut prudentiâ (christianâ), sed impetu » rapi velint ac putent ». Hæc ille sibi à me objecta memorat : mea verba recognosco in *Summâ doctrinæ* (1). Verùm non advertit gravis monitor vocem illam meam, *ad certa momenta*, semel atque iterum inculcatam. Quis enim, si res ad momenta redigatur, quis certa momenta assignaverit; quis dies certos, quis horas queis sub pœnâ peccati, fidem, spem, charitatem, pœnitendi precandique, ac res divinas considerandi actus exerceas? Si ad exteriora veniamus; quis præscripserit quâ horâ præcisè in diebus festis sacræ Missæ assistas? Hæc ergo omnia instinctui permittes : ut omittam consilii res, connubium, cœlibatum, totum directionis ordinem, eleemosynas absque gravi illâ necessitate faciendas; quibus si addideris reflexos actus suprà memoratos, cautiones, lectiones, gratiarum actiones, reliqua ejusmodi innumerabilia, vides impulsibus particularibus nihil esse subtractum.

143. Pergit (2) : « Si hanc propositionem in » Casuistæ cujusvis operibus legeret (Meldensis

(1) *Summa doct. n.* 5. — (2) *Ead. app. p.* 80, 81.

» Episcopus), continuò hanc ut laxiorem et » Evangelio infensam censurâ gravissimâ pro» tereret » : postea : « tantus præsul apprimè » novit quid in hâc materiâ summus Ponti» fex Innocentius XI severissimè condemnave» rit ». Novi equidem : novi et Alexandri VIII de præcepto amandi frequentando diligentissimum sanctissimumque decretum : his obsecutus præceptorum affirmantium certissimam legem in meo quoque Catechismo tradidi : non propterea certa momenta plerumque indicari posse, aut ego aut quisquam hominum credidimus. « Magistrum revereor, inquit [1], et si» leo » : me enim voluit hoc etiam nomine compellatum : at ego gratiis actis id unum supplico, ne mihi falsa imputentur : neve, quod neque ego neque ipse certa illa momenta præceptis affirmativis assignare possimus, ideo puro manifestoque fanatismo singula momenta, instinctibus, impulsibusque particularibus, insuper habitâ prudentiæ christianæ ratione, relinquamus : quod unum egisse me [2] prolatæ objectionis verba testantur.

(1) *Ead. app. p.* 80, 81. — (2) *Sup. n.* 131.

ARTICULUS III.

De Contemplatione : ibi quoque Fanatismus.

CAPUT PRIMUM.

De transitu ad purum amorem.

144. Transitum ab amore mixto ad purum amorem, quo constat contemplatio, aperto fanatismo tribui, ex his verbis patet (1) : « Id quod » in directione essentiale est, hoc est, ut nihil » aliud facias quàm gratiæ sequi singula vestigia; » iisque te finibus coerceas, ut sinas agere Deum, » neque unquam de puro amore verba facias, » nisi ei, cujus jam unctio cor aperuerit illi verbo » quod adeo durum est animabus adhuc sibi » adhærescentibus, quodque eas in scandalum » perturbationemque conjiceret ». Ergo purus amor is est, quem docere sit vetitum : non hîc valet illud : *Quomodo audient sine prædicante* (2)? Dei instinctui soli permittenda res : alioqui turbæ, scandala ineluctabilia orientur : quod quid aliud quàm fanatismus est, ut etiam alibi demonstratum (3)?

CAPUT II.

Vitilitigationes auctoris : malè allegati Patres.

145. Ad hæc tergiversatur auctor, neque quidquam aliud : id enim ait inteligendum « de qua-

(1) *Max. des SS. p.* 35. — (2) *Rom.* x. 14. — (3) *Déclar. tom.* XXVIII, *p.* 271, *etc. Préf. n.* 60.

» dam œconomiâ, de quodam arcano usitato » sanctis circa probationes extremas et sublime » puri amoris exercitium [1] » : cujus rei Gregorium Nazianzenum, Joannem Chrysostomum, Cassianum, alios in Instructione pastorali appellatos testes adducit. Quid nostrâ? Id sufficit : non oportere de his verba fieri ad quemquam : totum relinquendum Deo : sinendum ut agat prout ipse voluerit : expectandum attractum gratiæ actualis, illius scilicet antea explicatæ : atqui hæc ipsissima sunt, quæ nos mero instinctui ac fanatissimo tribuimus.

146. Quanquam nec loci Patrum allegati, ad illud arcanum quidquam faciunt : nempe ait Gregorius Nazianzenus de illo Pauli anathemate, « ausum aliquid esse Paulum, et se quoque au- » dere [2] » : ergo illud arcanum est : quæ illa consecutio? rem maximam, rem arduam Gregorii Nazianzeni verba indicant : non profectò arcanam, quam toti plebi explicabat, idque tribus locis alibi à me citatis [3], quibus tota sancti Patris interpretatio longè à D. Cameracensis mente diversa memoratur.

147. Quid autem Chrysostomi locus, ex homiliâ xvi ad Romanos, ab auctore allegatus? nempe istud : « Quæ homiliâ præcedente dixis- » set, magna et supra naturæ captum quæ jam » dicturus esset, majora, et longè magis exsu- » perantia omnem dicendi facultatem [4] ». Ergo

(1) *Rép. à la Décl. p.* 112. *Inst. past. n.* 20, *p.* 44, 51. — (2) *Orat.* 1; *tom.* 1, *p.* 24. — (3) *Préf. sect.* XIII, *n.* 146. — (4) *Chrys. Hom.* XVI *in Ep. ad Rom. init. ubi sup.*

nova, arcana, inaudita, occultanda, licet in ipsâ urbe regiâ tantæ multitudini prædicata : ita commentatur auctor, sed Joanne Chrysostomo palam reclamante.

148. At enim Cassianus, ab auctore memoratus, arcanas eremi traditiones refert : sanè refert : « at de puro amore et contemplatione con» tinuâ » : sic quidem affirmat auctor (1); sed falsò : agitur de quibusdam ritibus ac methodis exercendæ sive assequendæ orationis continuæ, quantum in hâc vitâ fas est, deque ejus rei gratiâ frequentando Psalmo LXXIX : *Deus in adjutorium*, cui connectantur variæ et quodammodo perpetes cogitationes : de his, inquam, agitur tantùm. Lege, lector diligens, relatam à præsule Collationem (2); nihil aliud reperies. De Gersone autem, ab eo supponit auctor vitam mysticam in puro amore collocatam (3); quod falsum esse constitit : (art. I. n. 40.) omnino quicumque theologiam mysticam occultandam putant, ii procul absunt ab eâ reponendâ in puro amore qui supra tecta prædicandus. Quare quidquid respondet auctor mera vitilitigatio est : quâ contemptâ merus nobis ad ineundum puri amoris exercitium fanatismus relinquitur.

(1) *Rép. à la Décl. p.* 113. — (2) *Coll.* x, *cap.* 8, 9, 10. — (3) *Rép. à la Décl. ibid.*

CAPUT III.

De contemplatione Christi, ac personarum, attributorumque divinorum.

149. Primum, supponenda de contemplatione Christi sententia falsorum spiritualium, à nobis alibi in Instructione scilicet super Orationis Statibus explicata, quorum hæc summa est : « Unionem personalem cum Christo homine in imperfectis statibus celebratam, cùm ad ipsum Deum anima pervenerit, omittendam (1) : in summo perfectionis gradu, quo anima refluit in Deum, totam eam esse immersam ac perditam in Deo, ita ut amittat etiam omnem visum Dei à se perceptum ; et quamvis distinctam cognitionem, quantumcumque exigua sit (2) » : quo attributa omnia, personæ divinæ, adeoque ipse Christus excluditur. Huc accedit illud : « animam, abjectâ per totos decem ac viginti annos omni cogitatione de Christi statibus, omnem eorum virtutem in se reperire, etiamsi per totam viam omni visu distincto Christi careat (3) », nec de eo loquatur aut cogitet : itaque tunc non aliter de Christo « cogitatur quàm eo quod sub Dei ipsius aspectu (confuso ille et vago) comprehendatur Christus, neque mediis (hoc est Christo ipso mediatore) utendum, cùm ad finem perventum est (4) » : quo etiam necesse

(1) *Inst. sur les Etats d'Or. liv.* II, *n.* 2, 3. — (2) *Ibid. n.* 4. — (3) *Ibid. n.* 5. — (4) *Ibid. n:* 7, 8, 9.

sit vigere « fidem unam quæ nullam perfectionum et attributorum distinctionem admittat ». Hæc igitur est novorum spiritualium doctrina : ita Molinosus, ita Malavallus, ita vel maximè falsa prophetis illa, quæ apud nos dux quietismi fuit. His autem quas excusationes auctor, quæ fulcimenta quæsiverit, nunc ostendere necesse est.

CAPUT IV.

Præsulis sententia et cavillationes.

150. D. Cameracensis hæc verba sunt (1) : « Contemplatio pura et directa, negativa est in eo » quòd non sese occupet voluntariè ullâ sensibili » ideâ, imagine ullâ distinctâ et nominabili : sed » supra omne sensibile et distinctum solâ ideâ » purè intellectuali et abstractâ entis illimitati ». En igitur quo *voluntariè* contemplatio pura directaque occupetur.

151. Hic auctor duo facit : primum, ut definiat contemplationem puram et directam esse negativam : deinde, ut doceat quâ ex re præcisè negativa intelligatur : ut profectò constet contemplationem, quæ non eo modo negativa sit, impuram, hoc est mixtam atque compositam, indirectamque haberi.

152. Hìc auctor cavillatur in hunc modum (2) : « Nullibi à me dictum, contemplationem, cùm » pura directaque est, non se voluntariè occu» pare imagine sensibili, ideâque ullâ distinctâ ».

(1) *Max. des SS. p.* 186. — (2) *Rép. à la Décl. p.* 74, 75.

Contra, tu dixisti : « contemplationem puram et » directam esse negativam » ; quod universim dictum nemo non videt.

153. Instas (1) : « Non id dicere potui, cùm » dixerim contemplationem puram et directam » admittere omnia objecta, quæ pura fides of» ferre potest », citasque locum ex lib. de Doctrinâ Sanctorum, qui est p. 188. Rectè : at non erat omittendum id quod eo loci addis : illa objecta admitti, « quæ Deus ipse offert, et quibus ani» ma non occupatur nisi impressione gratiæ (2) » : utique singularis, quæ nisi hîc intelligatur nihil est, cùm ubique sit necessarius gratiæ communis influxus. Ita omnia tibi apprimè constant, valetque illud tuum, non occupari animam, *voluntariè* quidem, *nisi ente illimitato, non ullâ ideâ distinctâ* (3) : et tamen occupari aliis quoque *objectis atque ideis distinctis* (4) ; sed si Deus offerat, eòque animam adigat *illâ impressione gratiæ* actualis quam vidimus : quâ quippe beneplaciti voluntas nobis innotescat. (Sup. art. II, cap. VII, n. 27 et seq.

154. Falsum ergo illud quod dicis (5) : « Con» templatio pura et directa quandoque negativa » est, quandoque non est » : contrà enim definisti « universim contemplationem puram et » directam negativam esse » : tum etiam præcisè in quo negativa sit. Ergo contemplatio pura directaque est illa quæ *voluntariè* ente tantùm abs-

(1) *Rép. à la Décl. p.* 75. *Max. des SS. p.* 188. — (2) *Ibid. p.* 189. — (3) *Ibid. p.* 186. — (4) *Ibid. p.* 188. — (5) *Rép. à la Décl. p.* 77.

tractissimo occupetur : nec cæteris objectis ideisque distinctis, « nisi offerente Deo, et ex impres-» sione gratiæ » singularis.

155. At negas à te assertam « impressionem » illam gratiæ singularis; negas exclusam pro-» priam electionem (1) ». Quid igitur significat illud, contemplationem *voluntariè* quidem non nisi illimitatâ et abstractissimâ entis ratione occupari, cæteris verò objectis non nisi *impressione gratiæ et offerente Deo?* Quid est illud, inquam, offerente Deo? annon Deus offert illam quoque abstractissimam rationem entis? annon illi intervenit gratiæ communis impressio? annon intervenit omnibus actibus, et inter contemplandum et extra contemplationem? Si non ergo hîc aliud postulas, si non impressionem gratiæ singularis intendis, planè vacat illa gratiæ impressio, quam hîc singulatim requiris, et actui animæ *sese voluntariè* occupantis opponis.

156. « At enim, inquit (2), non exclusi pro-» priam electionem » : eâ voce scilicet, fateor : at verò exclusisti conatum proprium, laborem proprium, propriam industriam : at induxisti gratiam actualem, omnia singulatim omnique casu ostendentem, quæ Deus velit beneplacito suo : at his duobus dogmatibus induxisti fanatismum, quem hîc quoque ad contemplationis objecta seligenda pertinere constet.

157. Frustra objicit, à Meldensi quoque admitti « contemplationem, quæ se ente illimitato

(1) *Rép. à la Décl. p.* 82. — (2) *Ibid.*

» et abstractissimis rationibus aliquando occu-
» pet (1) ». Quis enim eam negaverit aut ignoraverit? Absit autem ut dixerim, illo quidem objecto *voluntariè* animum occupari, aliis verò Deo imprimente, instigante, ac movente singulares affectus : tanquam animus per se generalibus tantùm et indistinctis rationibus occupetur ; divinis verò attributis, divinis personis, ipso Christo adhærescat, non sponte et ipsâ consiliante prudentiâ : non purè : sed si impellatur, si impressione et impetu agatur : quo fit, ut Christus tantaque illa objecta ipsâ contemplatione non satìs per sese digna videantur. Id ergo bonus Deus avertat à nobis, quod puri quietismi est, ut vidimus.

CAPUT V.

De Christo subtracto perfectis animabus, auctoris effugia.

158. Jam quod perfectis animabus nempe contemplatricibus subtrahatur Christus, hæc verba auctoris probant : « Animæ contempla-
» trices privantur visu distincto, sensibili et re-
» flexo Christi (2) ». Hîc auctor conqueritur de suppressis his vocibus, *sensibili et reflexo*, cur « autem eas voces, inquit, prælati omiserunt, ac
» tantùm retulerunt visu Christi distincto priva-
» tas animas » ? cur ? quia nempe hæc auctor ipse separat. Subdit enim : « Animæ non sunt pri-
» vatæ in perpetuum visu simplici et distincto

(1) *Rép. à la Décl. p.* 77, *et seq.* — (2) *Max. des SS. p.* 194.

» Christi » : ergo privantur eo, eo, inquam, *visu simplici et distincto*, licet non in perpetuum. Rursus : « Initio ferventis contemplationis, non » repræsentatur Deus nisi ratione confusâ : anima » se recolligens tanquam absorpta gustu sensibili » non potest occupari distinctis visibus », quales sunt attributorum, divinarum personarum, ipsiusque Christi : procul ergo est ab illius statûs conditione Christus distinctè visus. « Idem, in- » quit (1), evenit in extremis probationibus ». Tum : « His duobus exceptis casibus, anima vel » excelsissima potest occupari Christo præsente » per fidem ». Ergo in illis casibus *Christo præsente per fidem* anima occupari non potest. Christus autem *præsens per fidem*, is ipse est Christus, quem tenemur, juxta Paulum, habere *inhabitantem* (2), cujus *inhabitationis fides* Christi est medium : quæ tamen abesse fingitur. Denique « inter » contemplationis intervalla, ubi cessat pura » contemplatio, anima adhuc Christo (per fidem » præsente) occupari potest (3) ». Ergo extra illa intervalla, cùm viget pura contemplatio, occupari non potest. Hæc sunt quæ quietismum foveant, apertè introducant.

159. Neque audiendum illud : « non, inquit (4), » adhibui particulas exclusivas » : sed tamen verbis illis inest exclusio : « cessante contemplatione » purâ, anima adhuc Christo per fidem occupari » potest » : claraque est consecutio : ergo in contemplatione purâ occupari non potest.

(1) *Max. des SS. p.* 195. — (2) *Ephes.* III. 17. — (3) *Max. des SS. ibid.* — (4) *Rép. à la Décl. p.* 89.

160. Pergit : « Atqui addidi, inquit (1), ani» mas in altissimo contemplationis gradu consti» tutas eas esse quæ Christo vel maximè occu» pentur ». Extra hos duos casus scilicet, et adhuc inter ipsa intervalla, purâ contemplatione cessante, nec aliter aut alio modo : neque ad aliud valet illud *adhuc*, quo refugit auctor, nisi ut intelligatur, verè his duobus casibus subtrahi Christum : et etiam extra illos duos casus, etsi tamen à contemplatione purâ, non ab intervallis puræ orationis posse subduci : quæ auctorem nedum excusent, magìs magìsque gravant, ut vidimus.

CAPUT VI.

De duobus casibus quibus Christus subtrahatur : auctoris labor et ludibria.

161. Quantum in his difficultatibus resolvendis laboret auctor, hæc Instructionis pastoralis responsa docent : « Hæ Christi subtractiones sive » privationes, inquit (2), non sunt reales, sed ap» parentes » : in his licet nec fides inveniatur illa quæ Christum *præsentem reddat : sunt transitoriæ :* quæ duos integros status, nempe initia contemplandi et probationes extremas, et præterea contemplationis puræ directæque tempus implent : « diuturnæ non sunt et Christus mox red» ibit » : ergo aberat, à mente et cogitatione discesserat : « probationes per se sunt breves ; sal-

(1) *Rép. à la Décl. p.* 89. *Max. des SS. p.* 196. — (2) *Inst. past. n.* 18.

» tem illud extremum (1) » : quis enim legem Deo fixit, ne quantum voluerit et quamdiu voluerit probet animas? Quis Theresiam quindecim, imò ut ipsa memorat (2), duos et viginti ferè annos inter ariditates detinuit, nisi Deus? « Sunt intervalla quædam in illis probationibus » : sed horum intercapedinem quis mensus est? ut et illud omittam, « variis causis effici ut sint prolixissimæ (3) » : sed esto probationes sint breves : an D. Cameracensi excidit, « transitum ad contemplationem ordinariè esse longum (4) » : quo spatio anima de Christo cogitare non possit? an tantum archiepiscopum à Christo per fidem præsente discedentibus has excusationes quærere oportebat? Dolendum sanè, dolendum, nec piæ lacrymæ hîc cessaverint.

162. At enim accusari non debuit tam *horrendi erroris*, de Christo à contemplatione secluso, nisi *prolatis ejus expressissimis verbis* (5)? Quid si de re tantâ tamque perspicuâ ambiguè scripsit, cùm perspicuè deberet ac posset? quid si apertè suffragari non ausus, tamen occultis molitionibus tam noxio Quietistarum errori colorem fucumque quæsivit? Non erat scrutanda veneni sedes? non erant persecandi sinus? Sed nunc hæc vacant, cùm auctorem apertis verbis, totâque doctrinæ serie deprehensum teneamus, ac nihil nisi ludibria respondentem : quæ nos et

(1) *Max. des SS. p.* 75. *et* 79. *Instr. past.* errata, *sur la p.* 33. — (2) *Lett.* XIX, *n.* 2. — (3) *Inst. past. ibid.* — (4) *Max. p.* 175. — (5) *Rép. à la Décl. p.* 81.

in Præfatione nostra gallicanâ fusè persecuti sumus, et in articulo Issiacensi xxiv antea proscripsimus (1).

CAPUT VII.

S. Theresiæ et B. Joannis à Cruce clara sententia.

163. Nunc deprehenso auctoris errore, quàm ex adverso stet contra sanctam Theresiam, norunt omnes: pauca ergo delibare juvat, tanquam ex favo dulcissimo. Sancta Theresia initio à Christi humanitate sese abstrahebat, « cujus insaniæ non » sine gravissimo dolore recordetur, tanquam » prodito Christo per ignorantiam (2) ». Subdit: « Fierine potest, subiisse in mentem, ut vel unius » horæ spatio tu mihi, Christe, ad veram pietatem » obstaculo fuisse videaris »? Ecce nec per horam unam sustinet mente abesse à Christo, nedum per spatia duplicis integri statûs, aut quocumque tempore viget pura contemplatio : ac proinde deplorat *tantam cæcitatem* (3) : ab eâque avertit eum ad quem scribit, « allato Pauli aliorum» que sanctorum contemplatorum exemplo, qui » Christi nomen nunquam non in ore habe» bant (4) ».

164. Sanè confitetur (5), « cùm Deus suspendit » omnes animæ facultates in variis orationis ge» neribus, tunc amitti Christi ut hominis præ» sentiam », eam quam intellectu complectimur,

(1) *Préf. n.* 51, *et seq. Avert. n.* 6. *Art. d'Issy* XXIV. — (2) *Vie, ch.* 23, *p.* 126. — (3) *Ibid. p.* 127. — (4) *Ibid. p.* 128. — (5) *Ibid. p.* 129.

nec tamen Christum tunc omittimus, « cùm toti » ad amandum eum animum convertamus ». Addit : « Qui mentem abstrahant ab intuendâ hu» manitate, gradi per aera nullo fulcimento, quan» quam Deo pleni sibi videantur ». Ex quo etiam infert (1), animam « ordinariè indigere eo sus» tentaculo, præsertim in pœnis, in laboribus, in » persecutionibus, in ariditatibus » : hoc est profectò in probationibus; quo vel maximè tempore præsul à Christo nos avocat.

165. Alio loco hæc habet (2) : « Mihi quidam » persuadere voluerunt, utilius esse animæ per» fectiori, ut occupetur divinitate tantùm seclu» sis corporalibus ; sed nunquam in eam persua» sionem adducar : quippe quæ experta sim, hâc » viâ dæmonem me voluisse deceptam : à quâ viâ » proinde caveri oporteat, neque credi cuiquam » talia suadenti » : adeo ab eorum auctoritate abhorrebat : neque cunctatur modestissima virgo hanc viam *periculosissimam* pronuntiare, quippe quâ dæmon utatur, *ad extinguendum sacræ Eucharistiæ gustum.*

166. Notandum autem illud, interdum suspendi sacratissimæ humanitatis intuitum : sic tamen, ut in eam priùs et assiduè visam, ac penitus animo comprehensam, voluntas toto amore inardescat, ut dictum est.

167. Hanc secutus vir beatus Joannes à Cruce, sic docet (3) : « Quòd studeamus oblivisci figuras,

(1) *Vie, ch.* 23, *p.* 130. — (2) *Chât. de l'ame,* 6.e *dem. ch.* 7, *p.* 783. — (3) *Mont. du Carm. liv.* III, *ch.* 1, *p.* 155.

» nunquam intelligitur de Christo ejusque humanitate : quanquam enim interdum in sublimi » contemplationis arce, et in simplici divinitatis » intuitu, hujus humanitatis anima non recordetur; nulla tamen adhibenda cura est ut ea omittatur, eo quòd ejus visus ac meditatio amatoria » ad omne bonum auxilio sit, per eamque faciliùs ascendamus ad sublimissimum unionis gradum : cùm aliæ quidem corporales formæ impedimento sint : sed non ille qui seipsum fecit » hominem, quia ipse est veritas, ostium, via, et » dux ad bonum ».

168. Dicent à beato viro id tantùm caveri, « ne » curam adhibeamus ad Christum incarnatum » omittendum ». Verùm advertenda causa ejus consilii, quod nempe Christus incarnatus ad omne opus bonum, et ad ipsam excelsissimam unionem adjuvet : quo fit ut nusquam impedimento esse possit.

169. Quare, cùm formarum recordationem aufert, « Deum incarnatum excipit, cujus recordatio semper adjuvet ad finem consequendum; » quippe cùm hic via sit, dux et fons omnis » boni (1) ». Qui autem semper adjuvat, nusquam officit, nusquam obstaculo est.

170. De reliquis nulla est difficultas, cùm certum sit contemplatione Christi alias duas personas divinas, atque adeo omnia divina attributa introduci, « ut sapientiam et divina judicia, ac » prædestinationis, præscientiæque altissima ar-

(1) *Mont. du Carm. liv.* III, *ch.* 14, *p.* 172.

» cana » :

» cana » : quemadmodum idem vir beatus docet (1), et sic in animam maximâ licet abstractione suspensam per Christi mysteria perfectiones Dei, personæque divinæ assiduè reducuntur; nec à mente discedunt.

CAPUT VIII.

Conclusio et recapitulatio hujus primæ partis.

171. Videt ergo lector diligens, de tribus vel gravissimis articulis, quibus ferè tota vitæ spiritualis ratio continetur, quàm D. Cameracensis sanctæ Theresiæ, B. Joanni à Cruce, cæteris probis mysticis adversâ fronte concurrat, qui favere se velle profitebatur : adeoque abesse, ut damnato libello præsulis, aliquid illis metuendum veniat, ut contrà probato, illi sanctissimi auctores non nisi improbari possint.

172. Nunc juvat quæ dicta sunt repetere paucis : primo quidem articulo hæc vidimus : in oratione quietis, suspendi, ligari, impediri per certa momenta divinâ operatione animæ facultates : eam orationem ideo supernaturalem dici, quòd supra communem discurrendi viam à Deo elevetur per illud auxilium, quod sit extraordinarium ac supra communes gratias : non ergo operationem hanc ab ejus gratiæ quæ sit communis omnibus justis inspiratione pendere.

173. Quod auctor in viis spiritualibus agnoscat *impotentias*, sed impropriè dictas, manifestam

(1) *Vive flamme, Cant.* 2. *p.* 512. *Explic. du Cant. p.* 482.

esse cavillationem quæ vim verborum eludat, cùm etiam B. Joannes à Cruce de illâ impotentiâ meditandi et discurrendi loquens, quæ sit nota transitûs ad contemplationem clarè dicat (1) : « Tunc » animam nec si velit meditari posse » : quo nihil est significantius ad veram impotentiam designandam : atque hâc etiam voce usam esse sanctam Theresiam (2), alibi observavimus.

174. Neque omittendum, me nihil aliud quàm sanctorum verba exscribentem, fanatismi accusatum : quæ accusatio redundet in eos, quorum exprimo disertas planasque sententias.

175. Secundo articulo, auctoris contra omnium spiritualium doctrinam excludentis actus proprii laboris, proprii conatûs, propriæ industriæ, et sub gratiæ actualis nomine omnia ad inspirationem extraordinariam revocantis, purum putumque fanatismum ostendimus.

176. Tertio articulo, de subtracto Christo, ac divinis attributis, divinisque personis à purâ contemplatione quietisticum errorem, sanctæ Theresiæ ac Joanni à Cruce penitus repugnantem, deprehendi : quæ hâc primâ parte demonstranda susceperam.

(1) *Vive flamme, Cant.* 3, 3. *v.* §. 6, *p.* 536. — (2) *Chât.* 6.e *dem. ch.* 7, *p.* 786.

PARS SECUNDA.

IN QUA SOLVUNTUR SPIRITUALIUM AUCTORITATES A D. CAMERACENSI OBJECTÆ.

CAPUT PRIMUM.

Primus locus ex sanctâ Theresiâ.

177. Jam expendamus locos quibus auctor approbat suam sententiam (1). Primus iste, ex sanctæ Theresiæ sextâ mansione (2) : « Animæ » hujus statûs vellent, ut videret Deus, sese non » ei famulari spe mercedis » : quem locum sic urget præsul : « An vult sancta dicere vel illas » animas Deo ostendere à se rejici spem? absit ab » eâ talis impietas. Ergo hîc spectatur merces » tanquam objectum affectûs naturalis et mer- » cenarii ».

178. Ego verò quæro primùm, utrùm hujus affectûs naturalis sancta virgo Theresia ullam unquam fecerit mentionem? si quam; locos proferat : nullum autem protulit, ac ne tentavit quidem. Si nullam; ergo illam interpretatur ex libitu suo, non ex illius dictis.

179. Quæro iterùm, an B. Theresia ita nolit *famulari Deo spe mercedis*, ut eam ipsa spes ne

(1) *Inst. past. p.* 73. *II.e Lett. à M. de Paris, p.* 40. — (2) *Chât. de l'ame, dem.* 6. *ch.* 9, *p.* 799.

quidem *cohortetur ad currendum stadium?* Hoc si voluit, palam adversatur concilio Tridentino definienti valere spem [1], « ut justi suam ipsorum » socordiam excitando, et sese ad currendum in » stadio cohortando, cum hoc imprimis ut glo- » rificetur Deus, mercedem quoque intuentur » æternam » : cujus rei exemplum Moysen et Davidem præbent Tridentini Patres. Ergo sancta Theresia his potior, nec doctrinâ concilii, nec horum exemplo uteretur; quod nemo dixerit.

180. In promptu ergo est beatæ virginis sensus : « Non vult se famulari Deo spe mercedis », tanquam solo vel præcipuo motivo, certum : tanquam et illa spes nullum sit motivum cohortans et invitans, falsum et hæreticum.

181. Nihil igitur ad rem facit *affectus naturalis*, nisi ad infringendam sanctæ Theresiæ sententiam : illa enim, non affectum tantùm naturalem, de quo nec unquam cogitavit, supernæ felicitatis excludit; sed ipsam spem supernaturalem mercedis æternæ, ut quidem esset finis ultimus, aut motivum primarium ac præcipuum : quod est ab omnibus theologis traditum.

182. Quod ergo sancta subdit : « Has animas » non cogitare de gloriâ assequendâ », tanquam de motivo, *quo magìs incitentur*, Tridentino concilio, et sanctorum exemplis esset contrarium, nisi eo modo sumptum, quo diximus.

183. Nec aliter intelligendus huc collatus Ber-

[1] *Sess.* VI, *cap.* XI.

nardi locus [1] : « Purus amor de spe vires non » sumit » : non sumit præcipuas, vel maximas; fateor : non sumit ullas; falsum et hæreticum.

CAPUT II.

De affectu naturali.

184. De affectu naturali, quo uno se auctor nunc expedit, sæpe diximus : hîc autem quærimus tantùm, an hujus affectûs concilium Tridentinum loco allegato [2] mentionem faciat? Nullam autem facit, sed vim spei explicans in eo reponit illam, « ut nos excitet, cohortetur mercedis in» tuitu, cum hoc ut imprimis glorificetur Deus » : ergo vacant reliqua, nec affectûs naturalis ullam rationem habere nos oportet.

185. Jam, quod auctor *commodi proprii* nomine affectum illum *naturalem* semper et ubique à se intellectum profitetur [3], manifestè falsum. Agnoscit enim *commodum proprium æternum*, quod abdicari vult *absque ullâ spe* [4] : commodum autem æternum, præter salutem æternam, nullum est. Idem efficit illa vox : « Fit sacrificium » absolutum commodi proprii in æternum [5] » : illud enim quod abjicitur respectu æternitatis non nisi æternum est. Non ergo hîc intelligitur affectus naturalis, qui non potest esse nisi temporarius.

186. Sanè homini justo nihil est æternum, nisi

(1) *Inst. past. p.* 74. *Serm.* LXXXIII *in Cant. n.* 5; *tom.* I, *col.* 1558. — (2) *Sess.* VI, *cap.* XI. — (3) *Inst. past. n.* 3, 4, 10. — (4) *Max. des SS. p.* 75. — (5) *Ibid. p.* 90.

vel Dei possessio, vel de Deo possesso gaudium et delectatio. Atqui neutrum eorum est ex affectu naturali : neutrum eorum aut in patriâ exscindendum, aut in viâ contemnendum. Non ergo commodum proprium æternum affectus naturalis est, aut aliud quidquam quàm ipsa beata æternitas, cujus studium exerceri, non infringi oportet.

CAPUT III.

Quòd ille affectus naturalis ex ipso auctore sit inutilis.

187. D. Cameracensis hæc sunt in Responsione ad Summam doctrinæ (1) : « Fatetur D. Episco» pus Meldensis scholas communiter tradere, » charitatem spectare Deum in seipso, amore ab» soluto, ac libero ab omni respectu ad nos » : subdit (2) : « Eam definitionem si semel admise» ris, uno Issiacensi articulo XIII indiget systema » meum ». Duo ergo sunt capita quibus illud continetur : nempe definitione charitatis, et Issiacensi articulo illo XIII.

188. Atqui affectus naturalis ad ea duo est inutilis. Non enim amamus Deum, *sine ullo respectu ad nos*, affectu naturali. Non etiam est naturalis charitas illa quæ *benigna est, quæ patiens, quæ omnia credit, sperat, sustinet*, de quâ agit Paulus (3) : de quâ unâ tractatur Issiacensi art. XIII. Atqui ad hæc duo capita *totum systema* revocatur : non *ullâ aliâ re indiget* : non ergo indiget illo amore naturali, isque ad explicandam Theresiam perperam adducitur.

(1) *Resp. ad* Summa doct. *p.* 3. — (2) *Ibid. p.* 8. — (3) *I. Cor.* XIII.

CAPUT IV.

Secundus locus sanctæ Theresiæ.

189. Ex eâdem mansione sextâ, secundus affertur is beatæ virginis locus (1): « Anima non se incitat spe adipiscendæ gloriæ : verùm id unum cogitat, ut suo amori satisfaciat, cujus natura est, » ut semper operetur mille modis. Si posset anima, » mille inventa quæreret, ut sese ipso amore con» sumeret : si id necessarium ad majorem Dei » gloriam, ut æternum in nihilo remaneret, ex » animo consentiret ».

CAPUT V.

De suppositionibus impossibilibus : auctoris manifestæ calumniæ.

190. Hic locus pertinet ad suppositiones illas impossibiles, de quibus cùm multa tradiderimus (2), sanctæque Theresiæ locos latè pertractaverimus, nunc ad hæc capita summam doctrinæ nostræ referemus.

191. Primùm, hæ suppositiones nihil nobis adversantur, quas annotatis ad marginem locis et ultro recepimus, et sanctorum auctoritatibus asseruimus. Quare miror ita nobiscum agi, tanquam eas improbemus (3).

192. Secundò, has etsi velleitates diximus, non

(1) *Chât. de l'ame, 6.e dem. ch.* 19, *p.* 799. — (2) *Inst. sur les Etats d'Or. liv.* IX, *n.* 3, 4; *liv.* X, *n.* 19. *Art.* XXXIII *d'Issy.* — (3) *Rép. à la Décl. p.* 149.

tamen eis meritum detraximus, quas magnis animabus, Moysi, Paulo, cæteris, à sanctis attributas esse, monuimus.

193. Tertiò, malè imputatur nobis à D. Cameracensi, Paulo et Moysi, aliisque piis animabus per illas suppositiones impossibiles attributas « pias ineptias, pios excessus, pia deliria, inanes » argutias, quodque est gravissimum, inordina- » tos affectus (1) ». Ego autem ut pios excessus, nec tamen extra fines debitos, non denegaverim sanctis cum Paulo *mente excedentibus* (2), et in *excessu suo* cum sancto Davide multa dicentibus (3); *ita inanes argutias, ineptias,* deliria, inordinatos affectus, etiam Paulo et Moysi à me fuisse imputatos, dolens dico, aperta calumnia est, pessimo exemplo ab antistite illata antistiti : vel ergo proferat locum, vel inficietur indignam in fratrem contumeliam. Notat quidem ad latus paginam meam 443 (4), ut ostendat hæc à me inter absurda reputari; sed falsò : lege, lector, nihil invenies præter *pios excessus* quos sibi ipse Paulus, ipse David attribuunt. Quod si cuiquam sanctorum attribuere videor *amatorias amentias* (5) : id primum nec meo nomine nec pravo sensu dictum, cùm etiam ejusmodi *amentias* sponsæ ipsi, atque animis sancto amore percitis, non Bernardus, non alii optimo sensu imputare vereantur.

(1) *Resp. ad* Summa, *p.* 19, 26, 49, *etc. Rép. à la Décl. p.* 149. — (2) *II. Cor.* v. 11. — (3) *Ps.* cxv. — (4) *Rép. à la Décl. p.* 149. — (5) *Inst. sur les Etats d'Or. liv.* ix, *n.* 1.

194. Quartò, nunquam dissensi ab auctore asserente *velleitates* de re impossibili, ut gravissimo peccato, ita etiam maximo merito imputari posse (1). Quis enim hoc ab Augustino, imò ab omnibus theologis non didicit, peccare gravissimè prava cupientem si per impossibile impunita essent? Quod quidem ad bonum ut in malum valere, absit ut negaverim.

195. Quintò, *velleitatis* nomen adhibui, ut docerem ejusmodi voluntatem etiam abdicandæ salutis, (quoad quosdam effectus, si possibile esset) cùm ea voluntas absoluta et perfecta non sit, facilè conjungi posse cum absolutâ et perfectâ voluntate volendi salutem : quin ipsum illud « vel» lem pro Deo salutem, quoad quosdam effectus » abdicare », est reverâ velle salutem ipsam quam te nolle non posse fatearis. Quare si quis diceret : Vellem propter Deum non esse beatus, si id velle possem, aut si Deo placeret, illo ipso actu clamat se beatum esse velle, et nolle non posse; adeo nullus actus à beatitudinis voto est vacuus.

196. Igitur, quod sexto loco dixerim, in eo actu, « vellem pro gloriâ Dei carere optatâ bea» titudine, si fieri posset » : inest duplex meritum : et illud optandæ salutis, et illud anteponendæ divinæ voluntatis, si talis esse posset.

197. Denique non idem valet : si quis ita diceret, « Vellem delectari quocumque peccato, si » impunitum esse posset » : in eo enim actu me-

(1) *Rép. à la Décl. p.* 149, 151.

ritum omnino esset malum : cujus rei ratio est, quòd duo bona merita inter se compati possint, non possint autem componi et compati in eodem actu meritum bonum et malum : ac per has propositiones septem patet responsio ad omnia objecta quæ oriri possunt ex suppositionibus impossibilibus.

CAPUT VI.

Tertius sanctæ Theresiæ locus : hujus vis auctori ignorata.

198. In Instructione pastorali tertius locus is est sanctæ Theresiæ, ex mansione septimâ (1) : « In hoc perfectissimo gradu inducitur tanta » oblivio suî, ut anima utrùm sit an non sit vix » sciat : non enim cogitat de cœlesti patriâ : ac » si certò teneret statim egressam ex corpore, in » cœlum transituram, non eâ felicitate move» retur, quia tunc non cogitat de gloriâ sancto» rum aut de pari gloriâ consequendâ ; sed tan» tùm ut Deo serviat ». Hæc illa, quæ nos in Statibus Orationis facilè solvimus (2).

199. Ipse sensit auctor hujusmodi locos non esse ad summum urgendos : sed pessimas interpretationes adduxit duas (3) ; primam, secundùm sanctam Theresiam, « non incitari animas affectu » naturali ac mercenario suî ad formalem beatitu» dinem ». Quâ de re præmonuimus, nunquam beatam virginem cogitasse : (n. 177, 178.) nun-

(1) *Instr. past. p. 74. Chât. 7.e dem. ch. 3, p. 816, 817.* — (2) *Inst. sur les Etats d'Or. liv. IX, n. 5.* — (3) *Inst. past. p. 75.*

quam, inquam, de affectu naturali beatitudinis formalis exsuperando cogitavit; sed ipsum christianæ spei supernaturalem affectum prætergressa, eum affectum ex omnium theologorum sensu subjunxit ac subordinavit Dei charitati : quare præsul Theresiam invitam ad suum affectum naturalem trahit, et à seipsâ facit esse degenerem.

200. Altera solutio non pluris valet (1) : « Nempe quòd charitas ordinariè præveniat spem,
» ejusque actus imperet, non autem à spe se præ-
» veniri sinat ». Quæ perfectio omnibus vitæ christianæ professoribus à Paulo proponitur his verbis : *Omnia vestra in charitate fiant* (2) : et : *Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite* (3).

201. Sanè hæc pertinere ad præceptum et ad perfectionem illam evangelicæ legis omnibus imperatam exactiores theologi tradunt : sed quia perfecti nostri, non ita de christianâ perfectione sentiunt, et Pauli sententias ad consilium revocant; non negabunt certè illud consilium proponi omnibus christianis : nec esse quemquam qui ab illo abhorreat; imò qui non ad id se invitari sentiat. Non ergo pertinet ad purum illum amorem, qui D. Cameracensi, « sanctis quoque inaccessus, nec
» iis proponendus esse videatur : ad quem scilicet,
» nec lumen interius habeant, nec gratiæ ille-
» cebram : quo proinde conturbentur, scandali-
» zentur (4) », expaveant.

(1) *Instr. past. p.* 75. — (2) *I. Cor.* XVI. 14. — (3) *Ibid.* X. 31. *Col.* III. 17. — (4) *Max. des SS. p.* 34, 35.

202. Quare illud, sive præceptum, sive consilium, omnibus communiter propositum, eò pertinet, ut omnes nostri actus à charitate imperentur : quod autem subdit auctor, ita imperari, « ut anima Deum diligeret, etiamsi nullam ab » eo speraret beatitudinem (1) » : id omni actui charitatis intrinsecum esse, pars multò maxima theologorum tradit, neque expectavit sancta Theresia septimam mansionem, ut Deum illo amore diligeret. Altiùs ergo vestigandus sanctæ virginis sensus.

CAPUT VII.

Verus sensus sanctæ Theresiæ ex ipsâ stabilitus.

203. Is autem sensus hic est : ut spe gloriæ non quidem moveretur tanquam fine ultimo, ac motivo præcipuo charitatis ; moveretur tamen ut moveri solent piæ animæ per illas secundarias objectivas rationes, à theologis memoratas, quæ ad amandum alliciant.

204. Neque id voluit sancta Theresia, ut gloriâ cœlesti non absolutè moveretur; quod concilio Tridentino repugnare vidimus : sed ut non moveretur *tum;* per certa momenta; alternantibus vicibus (2) : etsi enim ea motiva virtute semper movent, non tamen semper actu de illis cogitatur; nec tamen diu à cogitatione absunt : ac subinde recurrunt : unde sancta Theresia subdit de illis animabus : « Rursus autem redeunt ad desi-

(1) *Max. des SS. p.* 75. — (2) *Chât. de l'ame,* 7.e *dem. ch.* 3, *p.* 817.

» derium Dei perfectè potiundi : cui tamen post-
» ea renuntiant, (quoad dilationem, non quoad
» rem ipsam) satìsque contentæ quòd Deum co-
» mitem habeant, ei offerunt vitam suam prolon-
» gatam, ut certissimum ac laborosissimum ar-
» gumentum antepositæ divinæ commodi rationis
» suis rationibus et commodis » : qui sensus, nec intelligi potest, sine Dei possidendi absoluto desiderio : nisi enim desiderarent, nihil Deo immolarent : immolant autem non quidem auferendum, absit ; sed tamen differendum Dei desideratissimi votum : ergo illo nunquam absolutè carent : sed vicibus, aut tantisper premunt, aut actu eliciunt : summam autem ipsam nunquam non retinent.

205. Quocirca ita concludit illum excelsissimum de Deo potiundo locum : « quo sensu pu-
» tatis esse illas animas, cùm reputant se illâ
» felicitate privari posse » ? Absit ergo ut non optent illam felicitatem quâ privari se posse, non sine gravissimo dolore sentiunt. Sic omnino intelligenda sunt dicta sanctorum, relatis integris locis, non abruptè allegatis, et per vim manifestam ad aliena detortis.

CAPUT VIII.

De B. Joanne à Cruce.

206. Videamus autem annon à B. Joannis de Cruce sensibus D. Cameracensis toto cœlo aberrarit : is enim est qui non semel desiderium potiundi Dei pressisse, et suppositionibus illis impossibilibus indulsisse videatur. Is igitur de

perfectis animabus hæc habet (1) : « sine curâ, » sine reflexione sunt » : sanè : « sed per illud » spatium, quo viget contemplatio ».

207. An igitur per illud spatium non desiderant Deum? absit : « Amans enim anima non potest » amoris sui non desiderare mercedem, cujus » gratiâ amico servit : alioquin nec illud amor » esset : quæ merces non alia est, nisi amoris » augmentum, quousque perveniat ad illum per» fectissimum amoris statum, qui sit ipse sibi » merces : nec aliam mercedem anima optare » possit (2) ». Optat ergo illam : optat Deum ipsum habendum, potiundum : nec sine illius mercedis « voto stat amor, aut amoris gaudet » nomine ».

208. Rursus : « Morbus amoris non nisi præ» sentiâ sanari potest (3) » : quo nihil est clarius, ac simplicius. Et iterum : « Animæ Deum amanti » non nisi potiundo potest satisfieri; non enim » aliæ gratiæ satisfaciunt, sed incendunt et irri» tant Dei, ut in se est, videndi desiderium (4) ».

209. Quod ergo alibi docet non esse animas illas « intentas solatiis, aut commodo proprio, » sed Deo pro suâ ipsius dignitate et acceptis be» neficiis (5) » : primùm vides intentas acceptis beneficiis, adeoque profectò suis commodis : non sic tamen ut præcipuo, sed ut secundario, magno tamen motivo.

(1) *Vive flamme, Cant.* 3, ℣. 3, §. 6, 10, *p.* 538, 592. — (2) *Exp. du Cant.* 9.e *couplet, p.* 383. — (3) *Ibid.* 13.e *coup. p.* 396. — (4) *Ibid.* 6.e *coup. p.* 375. — (5) *Obs. nuit. liv.* II, *ch.* 19.

210. Quin etiam cùm anima videtur optare ut avertat Deus dulcedines suas, sponsæ instar canentis : *Fuge, dilecte mi* (1) : « ne credas averti velle : » genus locutionis est ex nativo amittendæ dulce» dinis metu (2) » : ergo sic avertere, elicere est, optare est : estque illa fuga ex amatoriâ vi grande desiderium : quantò ergo ferventius est desiderium illius Deo viso atque possesso æternæ dulcedinis? Unde illud erumpit ex imo pectore : « Rumpe » telam hujus vitæ, ut te statim amare possim cum » eâ plenitudine ac saturitate quam desiderat » anima mea æternam et interminabilem (3) ».

211. Sic illis amantibus pressa desideria, etiam per suppositiones illas impossibiles, nihil aliud sunt quàm genus desiderii eò ardentioris quò latentioris.

CAPUT IX.

Locus ejus auctoris à D. Cameracensi prolatus : deque proprietate.

212. Hæc præsul omnia prætermisit, quibus clarè constat nunquam à mysticis suppressum potiundi desiderium : adduxit autem hujus beati viri unum tantùm locum « de avaritiâ atque am» bitione spirituali : quæ sit illa à mysticis com» memorata proprietas, hoc est illud spirituale » commodum, quod nunquam abest à mercena» riæ animæ virtutibus (4) ».

213. Quodnam autem sit illud spirituale com-

(1) *Cant.* VIII. 24. — (2) *Exp. du Cant.* 13.e *coup.* — (3) *Vive flamme, cant.* I, *p.* 521. — (4) *Max. des SS. p.* 38, 135.

modum proprium, expressit his verbis : « Esse » nempe illud commodum sive meriti, sive perfec» tionis, sive mercedis æternæ » : atque illud est quod in spirituali Joannis à Cruce avaritiâ sive ambitione vult quæri.

214. Contrà : avaritiam illam spiritualem sic definit beatus auctor (1), « ut animæ nunquam » contentæ sint donis à Deo datis, deficiantque » animo, ac lamentis indulgeant, si non inveniant » ea quæ in spiritualibus rebus quærunt solatia » : hoc primum. Alterum : « ut præceptis, consiliis, » libris, reliquiis, agnis Dei, exsaturari non pos» sint : quâ in re, inquit, damno proprietatem » cordis inhærentis earum rerum modo, multi» tudini, curiositati » : quæ quàm abhorreant ab æternæ mercedis studio, nemo non videt. Sic præsul suam omnibus spiritualibus ignotam proprietatem quærens, nec inveniens, eam per fas et nefas omnibus eorum dictis infarcit.

215. Neque quidquam aliud de spirituali ambitione à beato viro dictum comperi. Sanè gulæ ac luxuriæ spiritualis vitium tribuit animabus solatiorum sensibilium inexhaustâ cupiditate percitis (2). Neque aliud quidquam. Quare proprietatem illam quam præsul inculcat, si extra solatii spiritualis aviditatem inexsaturabilem ad æternam mercedem transferatur, mysticis ignotam esse, et ab eorum doctrinâ abhorrere omnino decernendum est.

(1) *Obsc. nuit. liv.* 1, *ch.* 3, *p.* 239. — (2) *Ibid. ch.* 4, 6.

CAPUT

CAPUT X.

De S. Francisco Salesio locus decretorius.

216. De beato Salesio tot ac tanta retulimus, ut ea repetere nihil aliud esset, quàm lectori fastidium ac nauseam parere. Unum illud, sed decretorium, quod ad proprietatem definiendam pertinet, memorare hîc juvat. « Mystici, inquit (1), » proprietariam vocant animam eam quæ suas » virtutes per sanctam resignationem refert ad » Deum : quâ in re minùs perfecta est quàm » anima absoluta à proprio commodo, quæ suas » virtutes refert ad Deum per sanctam indiffe- » rentiam ».

217. Quid autem sit referre virtutes ad Deum per sanctam indifferentiam alio loco sic explicat (2) : « Duo sunt status istarum animarum : » primus est sanctæ resignationis, quâ anima » sancta multa vult seu vellet sibi, ex proprii com- » modi motivo : cujus rei gratiâ sanctus Franciscus » Salesius confitetur inesse ei desideria, sed sub- » missa : quippe cùm illa submittat voluntati Dei, » quam suo commodo anteponit. Secundus status » est sanctæ indifferentiæ, ubi anima nihil vult » sibi ex motivo proprii commodi : nulla habet » submittenda mercenaria desideria, quia nulla » habet mercenaria ; quanquam remanent pro- » clivitates et repugnantiæ involuntariæ quas » submittit : sed nulla habet desideria voluntaria

(1) *Max. des SS. p.* 135. — (2) *Ibid. p.* 49, 50, 51.

» et deliberata ad suum commodum, exceptis » casibus ubi toti suæ gratiæ fidelis non est: anima » illa indifferens cùm implet suam gratiam, nihil » vult nisi propter Deum, et prout Deus attractu » suo velle eam facit ».

218. Hæc ergo principia, has definitiones resignationis sanctæque indifferentiæ ad beatitudinem refert his verbis (1): « Nihil vult anima ut sit » perfecta et beata ad suum commodum; vult » tamen perfectionem omnem, omnem beatitu» dinem, in quantum Deus hæc velle nos facit » impressione gratiæ », ejus scilicet de quâ dixit: « animam nihil velle ad suum commodum, nisi » ubi suæ gratiæ » (singulari illi scilicet quâ ejusmodi anima trahitur) « fidelis non est ».

219. Eamdem doctrinam tradit et inculcat in *Responsione ad Summam* (2); atque ex his principiis, « quæ sancto Salesio tribuit, proprietatem » definiri asserit » à mysticis.

220. Facilè confutatur. Primum enim qui resignationem ab indifferentiâ secernat præter unum Salesium profert neminem: Salesius autem nihil de proprietate cogitat: quin ipsum Salesium præsul pessimè intelligit, ut docent sequentia.

(1) *Max. des SS. p.* 52. — (2) *Resp. ad* Summa, *p.* 57. *Trois.e Lett. à M. de Paris, p.* 23.

CAPUT XI.

S. Francisco Salesio imponitur circa resignationem et indifferentiam.

221. Sæpe monuimus (1), nec monere cessamus beatum Salesium de resignatione ac indifferentiâ tractantem, ad nihil aliud respexisse, quàm ad *afflictiones sive spirituales*, hoc est ariditates, sive *etiam temporales* (2); nunquam autem ad salutem æternam, quò D. Cameracensis sancti antistitis doctrinam omnem trahit.

222. Atqui tota doctrina libri de Doctrinâ Sanctorum, et proprietate nititur, et ex illo uno loco sancti Francisci Salesii explicatur, ut mox vidimus : ergo totus liber eo loco nititur quem falsò allegatum et in alienum sensum detortum esse constat.

223. Sensit id Cameracensis : et ultro confitetur « sanctam indifferentiam, quatenus suspen» dit omne desiderium, spectare tantùm eventus » vitæ præsentis : et quidem antequam contin» gant (3) ». Ex quo sequitur, ipso confitente, falsò allegatum Francisci Salesii locum, et ad æternam beatitudinem pessimo consilio esse detorta quæ ad eam nihil attinent.

224. Quod autem subdit non nisi *naturalia salutis desideria* à se esse subtracta (4), duo peccat : primùm quòd sancto Francisco Salesio falsa

(1) *Déclar. tom.* XXVIII, *p.* 256, *etc. Trois.e Ecrit, n.* 3. — (2) *Am. de Dieu, liv.* IX, *ch.* 3, 4. — (3) *Rép. à la Décl. p.* 42. — (4) *Ibid. p.* 43.

et aliena imputat, cùm ille, ipso Cameracensi fatente, nonnisi de eventibus hujus vitæ agat; non autem de salute, sive naturaliter, sive supernaturaliter desideranda: alterum, quòd salutis naturalia desideria, cùm à supernaturalibus nullâ arte secerni possint, necesse est ut hæc, profligatis aliis, in ruinam trahantur, ut suprà vidimus, n. 139, 140.

225. His tamen ludificationibus, his sancti Salesii apertè truncatis testimoniis sperat auctor se mysticis, se Scholæ, se Ecclesiæ Romanæ illudere posse; ac nedum agnoscat errorem, sibi falsa omnia imputata esse jactat; adeo confidit hominum credulitati, ac vanis verborum offuciis.

CAPUT XII.

De proprietate, ex libro de Imitatione Christi.

226. D. Cameracensis omnia movet, ut quocumque loco suam proprietatem inveniat, cujus nulla vestigia deprehendit. Unus est omnium aurei libelli Imitationis auctor qui de proprietate, vel maximè verba faciat, sed longè diverso sensu. Cameracensis enim sic scribit (1): « Auctor Imitationis Christi sæpe loquitur contra proprietarios; eaque proprietas quam ut imperfectam rejicit, nihil aliud potest esse quàm amor nostrî naturalis, quo adhærescimus ornamento aut solatio quæ ex virtutum perfectione et possidendæ mercedis voluptate proveniunt ». Hujus

(1) *Inst. past. p.* 65.

rei gratia locum istum profert (1) : « Ad hoc co-
» nare, hoc ora, hoc desidera, ut ab omni pro-
» prietate possis exspoliari, et nudus nudum Jesum
» sequi; tibi mori, et mihi æternaliter vivere ».
At quis hic odor, quod vestigium proprietatis illius quam naturalem vocas? Quin ipse sic loqueris : « Illa proprietas, nihil potest esse aliud
» quàm amor suî naturalis, virtutum solatia et
» mercedis voluptatem spectans ». *Nihil*, inquit, *potest esse aliud :* consecutione agit, ratiocinio, conjecturâ, nihil expressi habet : ubi enim apud pium auctorem illa *ornamenta*, illa *solatia* abjicienda virtutum, ac *mercedis æternæ?* nullum verbum : *Conare*, inquit, *ut ab omni proprietate :* hoc est, sensu pii auctoris, Ne hæreas proprio bono, relicto communi, qui est Deus : *ut nudus nudum Jesum sequaris :* terrenis omnibus derelictis, quibus Jesus caruit : *tibi mori, et mihi æternaliter vivere :* ad hæc enim æterna pervenies, si hæc terrena contempseris.

227. « Vides, infert præsul, sine proprietate
» desiderari posse æternam cum Christo vitam ».
Sanè : « ergo hîc agitur de studio naturali vir-
» tutum, ac mercedis in quibus est proprietas » :
at ego nihil horum video quæ te videre fingis : neque quidquam quàm præsulem casso studio in quærendâ illâ proprietate laborantem.

(1) *De Imit. lib.* III, *cap.* 27, *n.* 3.

CAPUT XIII.

Alius locus.

228. « Auctor Imitationis exclamat : *O quan-*
» *tùm potest amor Jesu purus, nullo proprio*
» *commodo, vel amore permixtus* » ! Sic præsul (1). Sed quid sit illud commodum proprium, aut proprius amor, sequentia demonstrabunt : « Nonne mercenarii sunt dicendi, qui consola-
» tiones semper quærunt ? nonne amatores suî
» magìs quàm Christi probantur et lucra semper
» meditantur » ? nempe *solatiorum lucra :* ubi seipsos magìs quàm Christum amare convincuntur : non ergo innocua est illa proprietas. Unde addit : « Ubi invenietur talis qui velit Deo ser-
» vire gratìs » ; nec solâ illâ semper solatii sensibilis mercede ducì ?

229. Hæc quippe præcesserant : « Multi illum
» laudant quandiu consolationes aliquas ab ipso
» percipiunt : si autem Jesus se absconderit, et
» modicum eos reliquerit, aut in querimoniam,
» vel in dejectionem nimiam cadunt (2) » : quæ sunt in vitio, non in illâ tuâ imperfectione ac proprietate naturali innocuâ.

230. Subdit : « Qui autem Jesum propter Je-
» sum, et non propter suam aliquam consola-
» tionem diligunt, ipsum in omni tribulatione et
» angustiâ cordis, sicut in summâ consolatione
» benedicunt : et si nunquam eis consolationem

(1) *Inst. past. p.* 65. *Lib.* I *de Imit. cap.* II, *n.* 3. — (2) *De Imit. ibid. n.* I. *lib.* III, *cap.* 27.

» dare vellet, ipsum tamen laudarent, et semper » gratias agere vellent (1) » : cui subjuncta sunt quæ ex D. Cameracensi mox lecta sunt : quæ nihil ad ornamenta virtutum et mercedis æternæ voluptatem faciunt.

CAPUT XIV.

De proprietate, secundùm sensum pii auctoris.

231. Sed ad proprietatem redeamus, quando hujus notionem ipse Cameracensis confitetur ab eo auctore esse repetendam. Repetamus libri III à præsule allegatum caput XXXVII : « Fili, relin- » que te, et invenies me : sta sine electione, et » omni proprietate, et lucraberis semper (2) ». An verò hîc somniabat proprietatem naturalem imperfectam tantùm, nec proinde vitiosam ? Audi : « Nihil excipio, et in omnibus te nudatum » inveniri nolo : alioqui quomodo poteris esse » meus, et ego tuus, nisi fueris ab omni pro- » priâ voluntate intus et foris spoliatus » ? nempe illâ propriâ voluntate, sine quâ nec nos Christi, nec Christus noster esse possit : quæ quidem innocua non est.

232. Subdit : « Quidam se resignant, sed cum » aliquâ exceptione ; non enim Deo plenè confi- » dunt (3) ». En à bono communi ad propriam deflexi voluntatem : unde illud : « Ad hoc co- » nare, ut ab omni proprietate possis exspoliari » : quod ita interpretatur ipse : « Tunc deficient om-

(1) *Lib.* III, *cap.* XXVII, *n.* 2. — (2) *Ibid. n.* 6. — (3) *Ibid. n.* 2.

» nes vanæ phantasiæ, conturbationes iniquæ, » et curæ superfluæ : tunc etiam recedet immo- » deratus timor, et inordinatus amor morietur » : hoc est ille amor quo à communi bono ad proprium convertaris, fiasque *proprietarius*.

CAPUT XV.

Alii loci, et de abnegatione vel amore naturali suî.

233. « Fili, inquit (1), non potes perfectam » possidere libertatem, nisi totaliter abneges te- » metipsum : compediti sunt omnes proprietarii, » et suiipsius amatores » ; conjecti quippe in angulum, ut Bernardus memorabat; (n. 126.) hinc etiam in sordes et maculas : quippe ad proprium bonum coarctati, relicto communi quo pectus dilatatur.

234. Sic sunt compediti, angusti, maculosi, *suiipsius amatores*. Subdit enim : « cupidi, gyro- » vagi, quærentes semper mollia, non quæ Jesu » Christi », et cætera ejusmodi, quæ planè eveniunt, seque et sua, non verò æterna ac divina sectantibus.

235. Nec est ullus auctor qui de suî abnegatione toties, tamque præclarè dixerit, cùm in eo sit totus; neque tamen toto libro ullam voculam inveneris de illâ abdicatione desiderii, sive supernaturalis, sive etiam naturalis perfectionis suæ, ac salutis æternæ, quam auctor somnians ubique sibi videre videatur.

(1) *Lib.* III, *cap.* XXXII, *n.* I.

236. Tantus vitæ interioris ac perfectæ magister, in perfectione explicandâ nunquam amoris naturalis usus est actibus aut motivis : nullus licet subtiliùs distinxerit gratiæ et naturæ motus, toto quidem libro, sed præsertim libri III, cap. LIV et LV, ubi de his expressè tractat; et tamen nihil tale tradidit : naturæ motus respicit, non ut gratiæ subordinandos, sed ut gratiæ contrarios [1], quippe qui naturam eam intelligat jam corruptam cum quâ nobis perpetuum bellum est. Cæterùm desideria naturalia promissorum Dei et beatæ visionis, quæ à perfectis evellenda essent, neque ipse neque alius quisquam spiritualium somniavit.

CAPUT XVI.

De amore beatitudinis pii auctoris sensus.

237. Amorem certè beatitudinis toties expressit, ut nihil aliud spirare videatur : « Fili, in» quit [2], ego debeo esse finis tuus supremus et » ultimatus; si verè desideras esse beatus » : postea [3] : « Ego sum qui doceo terrena despicere, » præsentia fastidire, æterna quærere, æterna » sapere ». Quàm autem suspiret ad supernæ civitatis beatissimam mansionem, ad æternam lucem, ad perfectam libertatem, ad Dei visionem, ad perpetuam et imperturbabilem pacem [4]; *quanta patiatur intus* [5], horum desiderio, attes-

[1] *Lib.* III, *cap.* LIV, *n.* I. *cap.* LV, *n.* I, 2, *etc.* — [2] *Ibid. cap.* IX, *n.* I. — [3] *Ibid. cap.* XLIII, *n.* 3. — [4] *Ibid. cap.* XLVIII. — [5] *Ibid. n.* 5.

tatur, vel maximè cap. XLVIII : sequente verò (1) : « Fili, cùm tibi desiderium æternæ beatitudinis » desuper infundi sentis, et de tabernaculo cor- » poris exire concupiscis, ut claritatem meam » sine vicissitudinis umbrâ comtemplari possis; » dilata cor tuum, et omni desiderio hanc sanc- » tam inspirationem suscipe : ibi, inquit (2), » aderit tibi totius facultas boni, sine timore » amittendi : ibi voluntas tua una semper me- » cum, nil cupiet extraneum vel privatum ». En illa ex privato bono proprietas exclusa semper ut in fruitione, ita in desiderio : en in bono communi bona vita ac felix; nec quidquam aliud toto libro reperies.

CAPUT XVII.

De motibus naturæ et gratiæ.

238. Placet illud delibare ex cap. LIV (3) : « Fili, diligenter adverte motus naturæ et gra- » tiæ, quia valde contrariè et subtiliter moven- » tur, et vix nisi à spirituali et illuminato ho- » mine discernuntur ». En non modò contrariè, sed etiam valde contrariè procedunt. Pergit : « Omnes quidem bonum appetunt, et aliquid » in suis dictis vel factis prætendunt : ideo sub » specie boni multi falluntur. Natura callida est, » et multos trahit, illaqueat et decipit, et se » semper pro fine habet » : quod apertè est in vitio.

(1) *Lib.* III, *cap.* XLIX, *n.* 1. — (2) *Ibid. n.* 6. — (3) *Ibid. cap.* LIV, *n.* 1.

239. Quòd autem gratia contrariè incedat, ut pius auctor prædixerat, hæc ostendunt : « Gratia » omnia purè propter Deum agit, in quo et finaliter requiescit (1) » : quid sit autem requiescere in Deo, antecedentia facilè docuerunt : hæc ergo à gratiâ amoveri non possunt. Quod confirmat his verbis : « Gratia attendit æterna, nec » in perditione rerum turbatur, quia thesaurum » suum et gaudium in cœlo ubi nil perit con- » stituit » : nec ita multò post (2) : « Gratia nil » temporale quærit, nec aliud præmium quàm » Deum solum pro mercede postulat ». Hæc ergo postulari vult : de naturâ, eadem desiderante amore imperfecto suî, nihil cogitat.

240. Aliud quidem est proprium quo quis sibi tribuit Dei dona, vel ipsa Dei dona ipsi Deo anteponit : quod sæpe auctor agnoscit, et in vitio ponit : de illo naturali, ac deliberato desiderio quod sit innocuum, et tantùm imperfectum, æquè cum aliis omnibus spiritualibus tacet.

CAPUT XVIII.

De imperfectionibus.

241. Alibi est observata à nobis (3) D. Cameracensis objectio, de imperfectione merâ quam à me prætermissam queritur. Sed hæc nihil ad nostram quæstionem aut ad mysticos pertinere, ibidem claruit.

(1) *Lib.* III, *cap.* LIV, *n.* 1. — (2) *Ibid. n.* 5. — (3) *Préf n.* 223.

CAPUT XIX.

Quod nemini fraudi sint suppositiones impossibiles : quis in iis auctoris peculiaris error. Conclusio.

242. Ex his planè constat nihil interesse mysticorum, quid D. Cameracensis causâ fiat : imò multum interesse, ne utræque causæ connexæ implicitæque habeantur. Quod enim mystici suppositionibus impossibilibus gaudere videantur, sine periculo mercedis æternæ ejusque voti fieri, tam liquidò demonstravimus, ut nullus relinquatur dubitationi locus : itaque suppositiones illas nemini fraudi esse constitit. At non in tuto est D. Cameracensis sententia, quâ docet absolutè abdicari salutem : sic autem res conficitur paucis. Nam salus æterna profectò illude rat quod, per conditionem et casum impossibilem abdicari posse dicebat (1) : idipsum autem erat quod ex impossibili possibile factum ; imò reverâ evenisse piæ animæ crederent : ergo non illa naturalia desideria, sed ipsam salutem æternam abdicabant; quod est impium et blasphemum, ut etiam suprà vidimus. Ergo ostendimus, à nobis quidem omnino in tuto esse mysticos; quod erat demonstrandum ; à D. verò Cameracensi, summum in discrimen adductos. Superest ut de Scholâ eadem statuamus, quod perfacile erit. Quò enim magìs scholastici viâ quâdam ac ratione procedunt, eò se tutiores præstant; sed id ad Tractatum sequentem differri placet.

(1) *Max. des SS. p.* 90.

SCHOLA IN TUTO:

SIVE

DE NOTIONE CHARITATIS, ET AMORE PURO.

SCHOLA IN TUTO:

SIVE

DE NOTIONE CHARITATIS, ET AMORE PURO.

PROLOGUS,

Quo falsò imputata nobis, et hujusmodi Operis causa indicantur.

1. TANTI interest orbis christiani, ne Scholæ placita illustrissimi Archiepiscopi Cameracensis causæ connexa implicitaque esse videantur; ut ad illud incommodum propulsandum nec curis nec vigiliis parcere debeamus. Is sanè, in Responsione ad librum cui titulus, *Summa doctrinæ*, Meldensem Episcopum duabus de causis accusat (1). Primùm, quòd impugnet communem notionem charitatis à Scholâ traditam, quod est falsissimum : tum, quòd agat illud subdolè : unde extat monitum illud ad theologos (2) : « Ab eo præsule sibi » maximè caveant, qui eos celare vellet altas ma- » chinationes quibus illorum doctrinam de cha- » ritate evertere satagit ».

2. Audentiùs et apertiùs in *Epistolâ gallicâ*, sub nomine *Lovaniensis Theologi ad doctorem Sorbonicum* nuperrimè Leodii editâ : ubi larvatus

(1) *Resp. ad* Summa, *p.* 5. — (2) *Ibid. p.* 9.

Lovaniensis : « Ego verò, inquit [1], non possum » intueri D. Meldensis sententiam de motivo for- » mali charitatis, nisi ut inexcusabilem, novam- » que et apertè repugnantem Scholæ, atque om- » nibus sanctis antiquioribus et recentioribus »: ac paulò post : « Non possum, inquam, eam sen- » tentiam non intueri, ut periculosam, quæ de- » fendi non possit, quin pariter condemnetur » omne quod in Ecclesiâ magnum et sanctum est: » quare pertinere ad eorum officium, qui regen- » dis scholis præsunt, ut ejus sententiæ prohi- » bendæ viam ineant ». Mirum Romam conticescere ad tantum Ecclesiæ periculum, necdum mihi datos examinatores : cæterùm inflat in me classicum D. Cameracensis, nullumque non movet lapidem, ut omnes academias commoveat. Quæ sive per imperitiam, sive per contumeliam dicta, diluere nos oportet.

3. Et quidem à primâ juventute sub auctoritate Facultatis theologiæ Parisiensis in Scholæ sinu nutritus, ejus placitis ac decretis facilè acquiescam : nec dubito quin Lovaniensis academia, sanctorum Augustini et Thomæ erudita disciplinis, nova commenta respuat, meque Estii ac Sylvii vestigiis inhærentem suscipiat : sed propter mei censoris admirabiles verborum offucias, hîc scholastico more, aliquot quæstionibus ordinatis, accuratissimè demonstrare conabor, non modò ab eodem ignorata Scholæ decreta, verùm etiam im-

[1] *Lett. d'un théol. de Louv. à un doct. de Sorb. A Liège, chez Henri Hoyoux;* 1698. *p.* 70, 71.

pugnata;

pugnata ; à nobis verò defensa. Faxit autem Deus, ut quantùm ista res ad intima religionis spectat ; tantâ à me perspicuitate, tantâ lectoris diligentiâ et attentione tractetur.

QUÆSTIO PRIMA.

Quæ à nobis tuenda suscepta sint.

ARTICULUS PRIMUS.

Ea XXXVI propositionibus comprehensa.

4. Quandoquidem D. Cameracensis, quemadmodum constabit infrà, totus in eo est ut falsa mihi imputet, primùm omnium exponam quæ adversùs illum pro Ecclesiâ catholicâ tuendâ susceperim, quæque quandiu inconcussa erunt, ut sunt, ejus præsulis doctrina, sive ut loqui amat systema, stare non poterit : ut autem à communioribus procedamus, incipimus à beatitudine in hunc modum.

I. Frui Deo finis est beatitudinis.

II. De beatitudine verò theologi, philosophi, docti, indoctique pariter ita sentiunt : eam esse primum volitum, atque ultimum finem quem omnes homines volunt, et nolle non possunt. (Augustinus, millies.)

III. Præclarè sanctus Ambrosius eam in rem, *qui verus est finis, is finis est non unius, sed omnium :* (In Psal. XXXVIII, n. 16.)

IV. Neque tantùm omnium hominum, verùm etiam omnium actuum humanorum.

V. Illos autem actus humanos dicimus, qui ratione, consilio, deliberatione fiunt.

VI. Neque quisquam diffitetur, quin omnes homines quidquid agunt, quidquid volunt, quidquid cogitant, quod ad vitam humanam alicujus momenti esse videatur, id omne ad beatitudinem explicitè, vel implicitè, sive virtualiter referant. Citiùs animam auferas, quàm ut cuiquam homini hanc mentem, hunc sensum, animi præparationem eripias.

VII. Hæc de beatitudinis studio et amore naturali generatim: de speciali autem ac supernaturali christianorum beatitudine, quæ est in potiundo Deo; certum est, supposità notione, et amore naturali beatitudinis omnibus hominibus communi, Christum toto Evangelio id egisse : ut Deo viso, dilecto, possesso, æternùm beati esse vellent.

VIII. Certum item est omnibus theologis, pertinere ad charitatem, et esse charitatis illud Pauli (1) : « Mihi vivere Christus est, et mori lu» crum : coarctor autem è duobus : desiderium » habens dissolvi, et esse cum Christo, multò ma» gis meliùs, etc. »

IX. Dei autem diligendi in Scripturis sacris omnino duæ causæ proponuntur : primùm, quòd in se est optimus et infinitè perfectus : deinde, quòd erga nos summè benevolus et beneficus :

(1) *Phil.* I. 21, 23.

aliis verbis ex Paulo (1), φιλάνθρωπος, amator generis humani, bonorum omnium largitor.

x. Quòd Deus sit benevolus ac beneficus, id quoque pertinet ad ejus excellentiam ac perfectionem infinitam.

xi. Beneficium quo Deus est beneficus, in eo est vel maximè, quod se habendum, possidendum, et in hac vitâ et in æternum donat.

xii. Eo ergo beneficio quo est beneficus, est item beatificus.

xiii. Ergo diligere Deum ut est beneficus, est eumdem diligere ut est beatificus.

xiv. Hæc autem omnia ad motivum charitatis, ut in Scripturis revelata est, spectant.

xv. Negari sanè non potest, ex præcepto charitatis juberi nos diligere Deum ut est Dominus: item ut est Deus noster: item ut ipse conglutinatus est nobis: item ut bene sit nobis. (Deut. vi, x, xi.)

xvi. Hæc autem omnia, quòd Deus sit Dominus, quòd sit Deus noster, quòd sit benevolus, sive amator hominum: eâque φιλανθρωπία præditus quam ex Paulo retulimus: item quòd sit beneficus, ac beatificus, quo uno bene sit nobis, sunt quidem in se absoluta attributa: neque enim ulla in Deo sunt attributa verè relativa, præter paternitatem, filiationem, ac spirationem activam et passivam: ea tamen attributa in se absoluta connotant ex proprio conceptu aliquid extra Deum, cujus connotati ratione habent con-

(1) *Tit.* III. 4.

junctissimam et inseparabilem relationem ad nos, sive rationis cum fundamento in re, sive transcendentalem quamdam, sive aliam quamcumque malueris; ita ut sine quodam respectu ad nos nec intelligi nec cogitari possint.

XVII. Charitas ergo in Deum sub illis attributis, ad ejus perfectionem et excellentiam pertinentibus tendens, ita est absoluta, ut illa quoque attributa absoluta sunt; ita relativa, ut eadem attributa relationem dicunt ad nos.

XVIII. Nec immeritò Schola docet omnem actum charitatis esse in se absolutum, nullâ reali relatione ad nos; non tamen absque ullo respectu rationis cum fundamento in re, propter illa attributa, eorumque connotata quæ diximus.

XIX. Non ergo potest amari Deus ut benevolus ac beneficus erga nos, neque ut beatificus, nisi quâdam relatione inseparabili ad nostram beatitudinem.

XX. Non sola nec prima, sed tamen vera causa per se amandi est, quòd *Deus prior dilexerit*. (I. Joan. IV. 10, 19.) Vera causa magìs amandi, quòd plura donaverit, ac remiserit. (Luc. VII. 43, 47.)

XXI. Hæc pertinere ad verum actum charitatis quo peccata remittuntur, ipse Christus docet. (Ibid.)

XXII. Rectè ergo conjungitur primæ causæ amandi Deum, eò quòd sit perfectus; altera causa, quòd sit beneficus; quæ est evangelica ac certissima veritas.

XXIII. Has autem causas duas Dei propter se amandi, hoc est profectò causas veræ ac genuinæ charitatis in Deum, quòd sit perfectus, et quòd sit benevolus, sanctus Bernardus commemorat, dum quærit *quo merito suo, quo commodo nostro* Deus propter seipsum diligatur : verba sancti sunt : « Ob duplicem ergo causam Deum dixerim » propter seipsum diligendum, sive quia nihil » justius, sive quia nihil fructuosius diligi po- » test » : ad primum pertinet : *quo suo merito* : ad secundum, *quo nostro commodo* diligatur (1).

XXIV. Notandum autem illud etiam *ex commodo nostro,* Deum propter seipsum adeoque casto puroque amore diligi, quia benevolum illud ac beneficum, unde commoda nostra profluunt, sunt vera excellentia in Deo : hoc est vera et proxima causa glorificandi Dei, adeoque et amandi.

XXV. Hæc verò duo motiva purè diligendi Deum non ejusdem sunt ordinis ; cùm priùs intelligatur Deus in se bonus ac beatus, quàm Deus beneficus ac beatificus.

XXVI. Quin etiam illud beneficum ac beatificum, ad illud bonum ac beatum per sese ordinatur.

XXVII. Rectè ergo Schola communiter, nosque cum illâ dicimus, Deum ut in se perfectum, bonumque et beatum, esse excellentissimum, præcipuum, ac primarium charitatis objectum :

(1) *Bern de dil. Deo, cap.* I, *n.* I ; *cap.* VII, *n.* 17, *tom.* I, *col.* 583, 591.

Deum verò ut beneficum, ac beatificum, esse minùs præcipuum ac secundarium, alteri subordinatum; tamen per sese maximum.

xxviii. Ita sanè hæc motiva ordinata sunt, ut Deus in se optimus ac beatissimus possit quidem cogitari cogitatione abstractivâ ac transitoriâ, absque eo quòd actu et expressè cogitetur de Deo benevolo ac benefico : sed Deus benevolus ac beneficus ne cogitari quidem possit, nisi priùs intellecto Deo in se beato atque optimo, ordine sanè naturæ et per se cognitionis, non tamen semper temporis.

xxix. Hæc autem sufficiunt, ut intelligatur Deum, ut in se optimum ac beatissimum, esse specificum objectum, quo sine charitas, nec esse, nec intelligi, aut cogitari possit : Deum verò ut benevolum ac beneficum, motivum esse secundarium et in primario saltem virtute comprehensum.

xxx. Neque enim illud plenè intelligi potest, Deum esse in se perfectissimum, nisi pariter sit omnipotens, clemens, benevolus, atque adeo horum attributorum amor est necessarius, ad perfectionem charitatis in Deum.

xxxi. Omnino ex antecedentibus, præsertim prop. xvii, hæc duo motiva magìs subordinata quàm coordinata sunt; neque ut duæ causæ propriè partiales, æquo jure concurrunt ad excitandam charitatem; sed ita ut prima illa alteram reducat et trahat in proprium finem.

xxxii. Quò magìs agnoscimus, et lætamur, Deum esse benevolum ac beatificum; eò magìs

agnoscimus ac lætamur, eum esse bonum, beatum, sibique omnino sufficientissimum : quo planè indigemus ut simus, et beati simus, cùm ipse nec nostri amoris nec laudis indigeat.

XXXIII. Nec si specificum illud motivum in se est præstantius, ideo pluris valet solum, quàm illa motivi utriusque complexio : neque nostrâ quidquam interest, quàm ut quoquo modo Deum perfectissimum, omni perfectionis genere impensissimè diligamus; naturæque excellentissimæ eò magìs hæreamus, quò magìs intelligimus esse non modò universim in genus humanum, verùm etiam in unumquemque nostrum propensissimæ atque effusissimæ voluntatis : sequitur ex dictis, et in praxi certum.

XXXIV. Sub Deo ut benevolo ac benefico hominum amatore ac servatore, intelligendus venit Jesus Christus verâ charitate per sese proximè diligendus, et ipsam charitatem incensurus in Patrem : « Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium » suum unigenitum daret (1) », unde etiam Paulus (2) : « Charitas Christi urget nos; æstimantes » hoc, quia si unus pro nobis mortuus est, ergo » omnes mortui sunt : et pro omnibus mortuus » est Christus; ut, et qui vivunt, jam non sibi » vivant, sed ei, qui pro ipsis mortuus est, et re» surrexit » : quod est purissimæ et plenissimæ charitatis in Christum, ut redemptorem.

XXXV. Nec licet Salvatorem non summo amore diligere, qui salutem diligat : nec, teste Apos-

(1) *Joan.* III. 16. — (2) *II. Cor.* V. 14, 15.

tolo, salutem alio referre, « quam in laudem glo-
» riæ Dei (1) : quoniam ex ipso, et per ipsum, et
» in ipso sunt omnia : ipsi gloria in sæcula (2) ».

XXXVI. Ex his autem liquet, charitatem rectà ferri ad fruendum; nec immeritò eam à sancto Augustino, sequente Magistro, sancto Thomâ, Scoto, aliisque theologis, ita definitam, « ut sit » motus animi ad fruendum Deo propter ipsum, » et se atque proximo propter Deum (3) » : quo tota quæstio facilè dirimatur : atque hæc sunt quæ tuenda suscepimus, quinque et triginta sex propositionibus comprehensa. Cætera, de eversis communibus Scholæ decretis ac notionibus, falsò nobis imputata, constabit.

ARTICULUS II.

Summa propositionum.

5. Summa est, Deum ut in se bonum atque perfectum, esse primarium ac præcipuum, imò etiam specificum charitatis objectum : Deum verò ut benevolum atque beneficum, haud minùs esse verum ac necessarium, licet secundarium motivum ejusdem charitatis : hanc esse certissimam totius Scholæ, hanc omnium sententiam : qui eam inficiatus sit, neminem reperiri : gravi errore teneri Cameracensem, qui solus inficiari velit : quod uberiùs suo loco declarabitur.

6. Hæc igitur sunt, quæ Meldensis Episcopus

(1) *Ephes.* I. 6, 12, 14. — (2) *Rom.* XI. 36. — (3) *Aug. de Doct. christ. lib.* III, *cap.* X, *n.* 16; *tom.* III, *col.* 50.

non ut sua, sed ut omnium theologorum certa et firma decreta tuenda suscepit. Negat idem Episcopus à Domino Cameracensi appellatum esse, aut appellari potuisse quemquam, qui secus sentiat : addit, hunc esse errorum quietismi fontem, quòd hæc dogmata, sive aliqua eorum, vel obscuraverint vel negaverint.

QUÆSTIO II.

De amore naturali beatitudinis, ad prop. 1, *et seq. usque ad* VII.

ARTICULUS I.

Unde depromantur doctorum testimonia; imprimis S. Thomæ.

7. Hæc autem, quanquam per sese clara sunt et suo stant robore, tamen magìs magìsque confirmari oportet. Incipimus autem ab amore beatitudinis, qui fons est moralis philosophiæ ac theologiæ omnis, à quo etiam omnes theologi incipiunt : indicamus autem locos unde theologorum hâc de re decreta sumantur.

8. Legendus imprimis Magister, in primum, dist. 1, ubi ex Augustino hæc fundamenti loco ponit (1) : « Res aliæ sunt quibus fruendum est, » aliæ quibus utendum est, aliæ quæ fruuntur et » utuntur : illæ quibus fruendum, nos beatos » faciunt : illis quibus utendum est, tendentes

(1) *Aug. de Doct. christ. lib.* 1, *cap.* III, *n.* 3; *col.* 6.

» ad beatitudinem adjuvantur, ut ad illas res quæ » nos beatos faciunt, pervenire, eisque inhærere » possimus ». In ea præcipuè verba legendi sunt, excepto nullo, antiqui recentesve, qui in eam distinctionem scripserint. Legendus sanctus Thomas, 1. 2. q. 1 et sequentibus, et ejus commentatores ad unum pariter omnes post ipsum concludentes, hominis esse agere propter ultimum finem : (q. 1, a. 1.) humanæ vitæ aliquem esse finem ultimum, nempe beatitudinem; quem finem omnes velint, et propter quem omnia velint. (art. 4, 6, 7, 8.) Quæ usque adeo certa sunt, ut his tanquam communibus principiis, uti prædiximus, philosophia et theologia innitatur. Hâc ergo de causâ à citandis auctoribus abstinemus, ne nos irrideant, certa et clara, nec à quoquam negata, superfluo studio asserentes.

ARTICULUS II.

De naturâ intellectuali in genere idem statuitur.

9. Atque ut constet illud esse de omni intellectuali creaturâ commune decretum, audiamus sanctum doctorem ita de angelis disserentem (1). « Primùm ; in angelis est voluntas, hoc est incli- » natio ad bonum, ex cognitione quâ cognoscant » ipsam boni rationem, quod est proprium intel- » lectui, et hæc (quæ ejusmodi sunt) perfectis- » simè inclinantur in bonum, non quidem quasi » ab alio solummodo directa in bonum, sicut ea

(1) *I. p. q.* 59, *art.* 1.

» quæ cognitione carent; neque in bonum particulariter tantùm, sicut ea in quibus est sola » sensitiva cognitio : sed inclinata in ipsum universale bonum : et hæc inclinatio dicitur voluntas ». Non ergo est in angelis tantùm inclinatio ad bonum, naturalis illa sine cognitione, sed ex ipsâ cognitione boni elicita.

10. « Secundò ; in eâ voluntate est dilectio naturalis secundùm voluntatem ex cognitione » scilicet (1) : unde sequitur : quod sit in eo etiam » dilectio electiva, quia voluntas naturaliter tendit in suum finem ultimum (2). Omnis enim » homo naturaliter vult beatitudinem, et ex hâc » naturali voluntate causantur omnes aliæ voluntates, cùm quidquid homo vult, velit propter » finem : (quod etiam competit angelo) in quantum natura intellectualis in angelo perfecta » est.

» 11. Tertiò ; illa dilectio naturalis est amor » suî : eo quòd in rebus cognitione carentibus » unumquodque naturaliter appetit consequi id » quod est sibi bonum, sicut ignis locum sursum : unde et angelus et homo naturaliter appetunt suum bonum et suam perfectionem : » et hoc est amare seipsum » : (eo amore quem suprà posuit ex cognitione et voluntate scilicet.)

(1) *I. p. q.* 60. *art.* 1. — (2) *Ibid. art.* 2.

ARTICULUS III.

De naturâ voluntatis humanæ.

12. Ex eodem universali principio oritur in homine quoque amor beatitudinis (1) : « Sunt » enim quædam particularia bona quæ non ha- » bent necessariam connexionem ad beatitudi- » nem, quia sine his potest aliquis esse beatus, » et hujusmodi voluntas non de necessitate in- » hæret. Sunt autem quædam habentia neces- » sariam connexionem ad beatitudinem, quibus » scilicet homo Deo inhæret, in quo solo vera » beatitudo consistit; sed tamen antequam per » certitudinem divinæ visionis necessitas hujus- » modi connexionis demonstretur, voluntas non » ex necessitate Deo inhæret, nec his quæ Dei » sunt, sed voluntas videntis Deum per essen- » tiam necessariò inhæret Deo, sicut nunc ex ne- » cessitate volumus esse beati ».

13. Ex his constituitur quæ sit natura voluntatis humanæ : quæ nempe est, velle universim suam beatitudinem, atque ex hâc necessariâ voluntate prosilire in omnes particulares actus liberos : « oportet enim quod illud quod naturaliter » alicui convenit et immobiliter, sit principium et » fundamentum omnium aliorum; quia omnis » motus procedit ab aliquo immobili (2) » : illud autem immobile est ipse beatitudinis appetitus, qui ita se habet in voluntatis actibus, sicut se

(1) *I. p. q.* 82. *art.* 2. — (2) *Ibid. q.* 82. *art.* 1.

habent in intellectivis prima principia : atque omnino necesse est « quòd sicut intellectus naturaliter adhæret primis principiis, ita voluntas ex necessitate inhæreat ultimo fini (1) » : qui finis ibidem est ipsa beatitudo.

ARTICULUS IV.

Dictorum radix et fons.

14. Hujus autem rei radix est, quòd beatus Deus et habens seipsum, creaturæ cuilibet ad imaginem suam factæ concedat, ut sit beata per assimilationem suî ad Deum (2). *Unde beatitudo est voluntatis objectum* (3) ; fitque homo beatus, vel verè, habens Deum, vel umbraticè, habens speciem Dei in particularibus bonis à Deo creatis. Beato autem Deo pro tantâ veritate hominibus revelatâ, sit gloria et honor sempiternus : amen.

ARTICULUS V.

Estius et Sylvius producuntur.

15. Etsi in re clarâ abstinendum judicavi à congerendis doctorum testimoniis, Belgarum tamen clarissimorum theologorum gratiâ, commemoratos volui Estium et Sylvium omnium antesignanos. Certè Estius de fruendo et utendo post Magistrum ex Augustino disserens (4), statim præmittit ut certum, ipsum frui ad amorem ejus rei

(1) *I. p. q.* 82. *art.* 2. — (2) *Ibid. q.* 26. *art.* 1 *et* 2. — (3) *Ibid. art.* 2. *ad* 2. — (4) *Est. in* 1. *dist.* 1. §. 1.

pertinere, « in quâ quis delectatur propter seipsam; sic nimirum, ut in eâ voluntas conquiescat tanquam in summo bono et fine suo ultimo : uti autem esse rem propter aliud quo fruendum sit in operationem assumere, dummodo non in eâ voluntas ut in ultimo fine conquiescat » : quo loco apertè cum Magistro, imò cum Augustino, supponit omnes fruentes et utentes, hoc est omnes homines ratione usos, in beatitudinem tendere tanquam in ultimum finem : in 1, dist. 1, in ipsis initiis §. 1 : §. verò 5, docet ex Augustino « propter solam beatitudinem tanquam finem ultimum et summum, amandas esse virtutes, tametsi habeant in se unde amentur ». In 3 quoque, dist. 34, §. 8, supponit « timorem, ut et omnes affectus, procedere ex amore, quo naturaliter sibi quisque vult bene, et in genere felicitatem appetit.

16. Hunc sectari solitus Sylvius, ejusque ferè verbis usus, posteaquam in 1.^â parte, q. 1, secutus est ad singulos articulos omnes conclusiones sancti Thomæ, in 2.^â deinde parte supponit « dilectionem et omnia bona opera exercenda esse propter beatitudinem : (quia) inordinatum est non ordinare media in suum proprium ac legitimum finem, scilicet in æternam beatitudinem » : in 2. 2. q. 27, art. 3; quo loco supponit cum omnibus theologis, ipsoque sancto Thomâ, omnes omnino homines in quocumque actu serio, agi ad beatitudinem, de quo dubitare portenti loco esset.

17. Vides, lector candide, « propter solam » beatitudinem, tanquam finem ultimum, vir» tutes esse amandas, easque ad hunc finem » proprium ac legitimum non ordinare, esse » inordinatum ». Quo quid est clarius? et tamen falsum esset, nisi beatitudo foret omni creaturæ intelligenti finis naturalis ultimus.

Denique rogamus D. Cameracensis an possit vel unum aut philosophum aut theologum appellare qui secus sentiat? Video conjecturas, consecutiones, ratiocinia, alia ejusmodi disertissimè copiosissimèque congesta, quæ non ad elucidandam, sed ad involvendam rem omnino pertineant, animumque abstrahant à vero quæstionis statu. De his suo loco dicam : nunc quæro, an possit afferre pro suâ sententiâ vel unius auctoris conclusionem, assertionem, propositionem? si habet; proferat : si verò non habet qui nullam protulit, cesset incessere communem omnium theologiam.

ARTICULUS VI.

De personato Lovaniensi.

18. Mirum in sanctum Augustinum, in sanctum Thomam, in Estium, in Sylvium, Belgii decora, personatum Lovaniensem adductum, cujus hæc verba sunt (1) : « A sanctis Augustino et » Thoma aliisque multis significari haud infre» quenter, desiderium beatitudinis adeo hominis

(1) *Lett. d'un théol. de Louv. p.* 67.

» pectori insitum atque inseparabile, ut quodam-
» modo interveniat omnibus affectibus, motibus,
» actibus ». Quibus verbis, ut potest, certissimam et evidentissimam veritatem extenuat. Quid enim *multos* tantùm, et non omnes omnino commemoras? Quin appellas vel unum qui à sancti Augustini, totiusque adeo generis humani auctoritate discesserit? quàm ægrè autem verum confiteris, qui hæc dixeris *haud infrequenter* asserta, quæ nullam non oppleant paginam? denique quid sibi vult tuum illud *quodammodo?* Isthucne est intervenire *quodammodo*, quòd interveniat *ut finis ultimus propter quem* fiant omnia (1)? quòd interveniat ut *objectum proprium* ac naturale : *objectum enim voluntatis est beatitudo* (2) : nec proinde magìs separari ab actu voluntatis beatitudo potest, quàm à visione lumen aut color.

19. Porrò Lovaniensis suum illud *quodammodo* interpretatur his verbis (3) : « ut amor beatitu-
» dinis interveniat semper actibus nostris saltem
» virtualiter, indirectè, implicitè, confusè » ; quo quidem veris falsa permiscet : quid sit illud *confusè* suo loco memorabimus : certè non *indirectè* intervenit, quod habet objecti proprii ac finis ultimi rationem : quod intervenit, ut illud *immobile* quo motus omnes fulciuntur, ut dicebat sanctus Thomas : quod intervenit more *primorum principiorum* in conclusione omnis argumentationis vero ac necessario influxu. Quare

(1) *Vid. sup. n.* 8 *et seq. usque ad* 14. — (2) *Ibid. ex S. Th.* — (3) *Lett. d'un théol. p.* 68.

longè

longè abest ab interventu *indirecto*, influxus ille *implicitus et virtualis*, quo efficitur ut quemadmodum intellectus primarum rationum sive principiorum vi, ita voluntas beatitudinis tanquam objecti proprii ac finis ultimi virtute moveatur. Non ita verus Lovaniensis finis ultimi rationem ac vim, sanctorumque Augustini et Thomæ auctoritatem eluderet.

ARTICULUS VII.

Ex his error gravissimus circa beatitudinem.

20. Hinc D. Cameracensis error gravissimus: nempe Meldensi, errori imputatum (1), « hominem sibi nunquam avellere posse motivum beatitudinis in ullo actu ratione prædito : hominem cui jactitant inesse facultatem agendi sine beatitudinis motivo non se ampliùs nosse, et sibi illudi credere, dum amorem sine beatitudinis proposito prædicant (2) ». Verba mea recognosco haud infeliciter ex gallico versa : nec pudet, etsi centies toto illo libello id mihi errori imputatur : quos locos falsus quoque Lovaniensis D. Cameracensi fidus, exscribit (3).

21. Adversùs illam non meam sed totius theologiæ sententiam plenis velis invehitur in eâ *dissertatione* cui titulus : *Veræ oppositiones inter doctrinam D. Episcopi Meldensis et meam :* in quâ dissertatione et antedicta profert (n. super.) et hæc mea addit (4) : « Meldensis pollicetur se

(1) *Resp. ad* Sum. doct. *p.* 5. — (2) *Instr. sur les Etats d'Or. liv.* x, *n.* 29; *p.* 450. — (3) *Lett. d'un théol. de Louv. p.* 32, *etc.* — (4) *Oppos. p.* 5.

» demonstraturum ex Scripturâ et Patribus vo-» cem esse communem naturæ totius, nec minùs » philosophorum quàm christianorum, omnes » velle esse beatos, et nolle non posse, neque sibi » eripere posse hoc motivum in quocumque actu » quem ratio eliciat : ita ut omnium actuum, » totâ Scholâ consentiente, is sit finis ultimus ». Mirum : hæc verba mea tanquam inusitata reprehendit : ex his litem movet totâ dissertatione viginti totis eoque ampliùs paginis. Quantò citiùs quæstionem absolveret, si adduceret vel unius theologi conclusionem ullam? nos enim totam Scholam testem afferimus : sancti Thomæ dicta nihil aliud quàm exscribimus : ipse verò an vel unum theologum profert, cui novum sit aut dubium saltem, « omnes velle esse beatos, eumque » finem esse ultimum omnium actuum humano-» rum quem nemo nolle possit »? Nullum : quid igitur? ratiociniis, incommodis frustra excogitatis, consecutionibus, conjecturis, sermonem consumit omnem : nec unquam cogitat duplex incommodum : alterum, quòd sub meo nomine sancti Thomæ dicta reprehendit : alterum, quòd sibiipsi adversatur, ut sequentia declarabunt.

ARTICULUS VIII.

Sanctus Thomas sub nomine Meldensis vapulat.

22. Urget sanè nos D. Cameracensis his verbis (1) : « Si Deus, inquit Meldensis, non esset » totum hominis bonum, id est, aliâ locutione,

(1) *Resp. ad* Sum. *p.* 5.

» beatitudo illius, tum homini non esset amandi » ratio quæ alio modo non explicatur ». Hæc igitur mea verba sunt ex Statibus Orationis (1), quæ Cameracensis apertè reprehendit, nec advertit hæc verba non esse mea, sed expressè sancti Thomæ ita inferentis (2), « quòd unicuique » erit Deus tota ratio diligendi; eo quòd Deus est » totum hominis bonum : dato enim, per impos» sibile, quòd Deus non esset totum hominis » bonum, non esset ei ratio diligendi » : qui locus sancti Thomæ ad libri mei marginem erat allegatus.

23. At enim id Meldensis interseruit, *totum hominis bonum* aliâ locutione esse beatitudinem : sanè : reverâ enim beatitudo quid est aliud quàm *totum hominis bonum?* neque reprehendi potest Meldensis Episcopi interlocutio.

24. An fortè reprehendis illud meum : *non alio modo exprimi diligendi rationem?* Quo enim alio modo meliùs exprimi potest *ratio diligendi*, quàm his ipsis verbis, ratio diligendi?

25. Non ergo Meldensis, sed sancti Thomæ verba Cameracensis imprudens, ad latus licet annotata, Meldensi crimini vertit, eumque ut Scholæ inimicum proscribendum decernit ab academiis, licet appellato Scholæ principe gloriantem.

26. Atqui auctor non semel in eum impingit scopulum : ecce enim in illâ dissertatione de *Veris Oppositionibus* inter meam suamque senten-

(1) *Inst. sur les Etats, etc. ubi sup.* — (2) 2. 2. *q.* 26, *art.* 13, *ad* 3.

tiam : « secundùm Meldensem, inquit [1], si per » impossibile Deus non esset hominum beatitudo, » non esset illis ratio diligendi ». Quæ iterum atque iterum mihi imputat; atque ex his in tot absurda me conjicere nititur : nec me, sed sanctum Thomam cujus hæc verba sunt.

ARTICULUS IX.

Quòd D. Cameracensis sibiipsi adversetur; et de necessario appetitu beatitudinis.

27. Quid quod non jam sanctum Thomam, sed seipsum in me reprehendit? quippe qui in Instructione pastorali confitetur [2] « necessitatem » esse indeclinabilem ut nos ipsos SEMPER diliga- » mus, neque fieri posse ut nos diligamus, nisi » nobis optemus supremum illud bonum, quod » est unum necessarium ». Rectè ergo asserimus, tam nemini homini eripi posse, quin *semper*, adeoque in omni actu motivum habeat beatitudinis, quàm nemini potest eripi, quin seipsum *semper* et sine intermissione diligat.

28. Rursus Cameracensis in eâdem Instructione pastorali docet [3], non posse negari illud « quod supponit Augustinus indeclinabile pon- » dus continuamque impulsionem (tendentiam) » in beatitudinem, id est in fruitionem Dei ». Sin autem continua est, nulli actui deest; si indeclinabilis, nulli deesse potest : ergo iterum atque iterum rectè asserimus, nemini motivum illud

(1) *Opp. p.* 20, 25, *etc.* — (2) *Instr. past. n.* 11. — (3) *Ibid. n.* 20, *p.* 47.

unquam eripi posse : illud tamen ipsum est, quod D. Cameracensis in me vel acerbissimè reprehendit.

29. At enim *id Augustinus asserit de beatitudinis innato nec deliberato appetitu* (1). Sic respondet Cameracensis : sed quid nostrâ nunc? Utcumque enim se res habeat, pro certo relinquitur, homini deliberanti ac ratione utenti motivum beatitudinis deesse non posse : quod et erat à me probandum, et à D. Cameracensi maximè reprehensum.

30. Nec tamen sinimus D. Cameracensem in æquivoco ludere : si enim innatum sive naturalem beatitudinis appetitum cæcum illum nominat sui boni appetitum, quem et in plantis et in lapidibus tota Schola, et ipse etiam sanctus Thomas passim agnoscunt; non eo sensu homo appetit beatitudinem, sed sciens volensque, sed ex cognitione inditâ : nemo enim non habet à naturâ insitam boni à se appetendi rationem et ideam : quæ cognitio quatenus clara sit, infrà referemus : nunc id sufficit, ne cæco impetu in beatitudinem trahi nos putemus : sed ex cognitione certâ, adeoque ex appetitu non quidem deliberato, sed tamen elicito, qualis est beatorum Dei visione fruentium necessarius, nec liber, aut deliberatus, sed tamen à voluntate elicitus divini boni amor, ut dictum est. (n. 9, 10, et seq.)

31. Præclarè igitur sanctus Thomas nos docuit, talem esse in nobis amorem beatitudinis

(1) *Instr. past. n.* 20, *p.* 47.

generatim, qualis est in beatis Dei visi amor : id est tam necessarius et tamen tam elicitus, veræque voluntatis actus, licet non deliberatus, nisi fortè quoad actuale quoddam exercitium.

32. Nihil ergo agit præsul, dum innatum beatitudinis amorem confessus, ab elicito, imò et à deliberato actu motivum beatitudinis amovere se posse putat; profectò enim vel illud cogitare debuisset, omne deliberatum ex insito et naturali procedere, neque posse non esse illi congruum : omne liberum naturali et immobili niti ut docuit sanctus Thomas : (n. 13.) denique nullum actum ab objecto suo, à suo fine ultimo separari posse, ut suprà constitit. (n. 8, et seq.)

33. Habet quidem id animus humanus, ut quæ sibi vel maximè cordi sunt, ea non semper actu expresso et perspecto cogitet : quin etiam ejus rei quam vel maximo amore prosequatur, occurrentem sibi cogitationem ad tempus avertere, et aliâ cogitatione actuali et expressâ magìs detineri velit. Neque tamen propterea minùs agit ex illo intimo ac latente motivo et appetitu : id enim agimus, id omnes theologi nullo excepto volunt, ut quivis actus ratione præditus elici debeat ex motivo beatitudinis, non explicitè semper, sed sive explicitè, sive implicitè et virtualiter. (Ex n. 4, prop. 11, et seq.) Nullus ergo est actus ad quem reverâ non impellamur beatitudinis studio ejusque virtute : neque fieri potest quin expressa persæpe se prodat intentio. Ita ergo abstrahi potest animus à motivo beatitudinis, ut nunquam ab

implicito et virtuali saltem, ab explicito verò non diu temperetur : sicut Lutetiâ proficiscenti Romam, non quidem semper sed sæpe recurrat necesse est Roma quam petit. Quæ cùm auctor impugnat, non me, sed sanctum Thomam, sed sanctum Augustinum millies, sed totam theologiam, ipsamque naturam, imò verò etiam seipsum impugnat, ut dictum est.

ARTICULUS X.

Summa dictorum in hâc quæstione II.

34. Summa dictorum à theologis de amore naturali beatitudinis, his ferè propositionibus continetur :

I. Omnes utentes et fruentes, hoc est omnes ratione usos, velle esse beatos. (n. 7 et 15.)

II. Id commune Angelis et hominibus. (n. 9, 10, 11.)

III. Inclinationem sive appetitum ad beatitudinem tanquam ad finem ultimum in intellectualibus creaturis, ita esse naturalem ut ex cognitione sit elicitus. (Ibid.)

IV. Hanc esse naturam voluntatis humanæ, ut et beatitudinem et ea quorum necessaria connexio cum beatitudine clarè intelligitur, necessariò appetat. (n. 12.)

V. Ex his quæ necessariò appetuntur, tanquam ex immobili præsupposito fundamento, elici ac prosilire omnes liberos actus : eo ritu modoque quo in intellectivis conclusiones omnes à primis rationibus ac principiis oriuntur. (n. 13.)

VI. Beatitudinem esse voluntatis objectum, et quæ sit hujus rei radix. (n. 14.)

VII. Propter beatitudinem amandas esse virtutes. (n. 15.)

VIII. Omnium affectuum radicem esse appetitum eum, quo quis sibi bene vult, et beatitudinem generatim cupit. (Ibid.)

IX. Inordinatum esse actum omnem, qui non ordinatur ad beatitudinem tanquam ad legitimum finem. (n. 16.)

X. Quàm sit absurdum, amorem naturalem beatitudinis influere indirectè tantùm in omnes actus humanos. (n. 19.)

XI. Qui hæc negaverit, neminem adductum nec adduci potuisse. (n. 18, 21.)

XII. Sub meo nomine vapulasse ipsissima sancti Thomæ verba, à me diligenter exscripta. (n. 22 et seq.)

XIII. Qui hæc impugnavit, sibiipsi adversari. (n. 27, 28, 29, 38.) Atque hæc de amore naturali beatitudinis dicta sunt.

QUÆSTIO III.

De amore supernaturalis beatitudinis, quatenus spectat ad charitatem : ad n. 4, prop. VII *et* VIII.

ARTICULUS PRIMUS.

Sententia sancti Thomæ.

35. Cum gratia supponat naturam eamque perficiat, definitumque ab universâ Scholâ sit,

naturæ totius ultimum finem esse beatitudinem; consectaneum est ut et gratia homini christiano proponat beatitudinem quam in quocumque actu justus exquirat, quâ de re totius Scholæ, ac primum sancti Thomæ mentem exponimus, ejus locis ordine recensitis.

36. Ex 1. 2. « charitas non est quilibet amor » Dei, sed amor Dei quo diligitur ut beatitudinis » objectum ». (Q. 65, art. 5, ad 1.)

37. Item ex quæstione 114, art. 4: « Motus » humanæ mentis ad fruitionem divini boni est » proprius actus charitatis, per quam omnes » actus aliarum virtutum ordinantur in hunc » finem ».

38. Jam veniamus ad 2. 2. q. 23, et sequentes, quibus sanctus doctor rem expressè tractat: charitas quæ est amor, non concupiscentiæ sed amicitiæ, hoc est vera et genuina charitas, « fun- » datur super communicatione hominis ad Deum » secundùm quòd nobis suam beatitudinem com- » municat ». (Q. 23, art. 1.)

39. « Hoc fundamento posito, consequuntur » ista : bonum divinum, in quantum est beatitu- » dinis objectum, habet rationem specialem boni: » et ideo amor charitatis, qui est amor hujus » boni, est specialis amor ». (Art. 4.)

40. Articulo verò 5, jungit divinam bonitatem ut objectum, cum ipsâ *communicatione beatitudinis super quam hæc amicitia fundatur:* (charitas scilicet.)

41. Quæstione deinde 26, art. 1. « Dilectio cha-

» ritatis tendit in Deum sicut in principium bea-
» titudinis, in cujus communicatione amicitia
» charitatis fundatur » : unde sequitur : (ad 1.)
« charitas tendit in ultimum finem sub ratione
» finis ultimi, quod non convenit ulli virtuti, ut
» suprà dictum est ». Postea, art. 2. « Deus præci-
» puè ex charitate diligendus : ipse enim diligitur
» ut beatitudinis causa ».

42. Locus autem ubi dicit unius esse charitatis, ut ordinet cæteras virtutes in finem ultimum, est q. 23, art. 7; cujus rei radix est, « quod ulti-
» mum quidem et principale bonum hominis est
» Dei fruitio, et ad hoc ordinatur homo per cha-
» ritatem ».

43. Cætera innumerabilia prætermittimus, quia ista sufficiunt, ut habeantur hæc quinque : 1. amorem amicitiæ sive charitatem fundari in communicatione beatitudinis. 2. Bonum divinum in quantum est objectum beatitudinis à charitate spectari. 3. Charitatem tendere in Deum ut est principium et causa beatitudinis. 4. Charitatis esse non alterius cujusque virtutis, ut in Deum tendat tanquam in ultimum finem ; qui finis ultimus est ipsa beatitudo, ex antè dictis. (Suprà q. 11, n. 8, et seq.) 5. Ultimum et principale bonum hominis esse fruitionem Dei, ad quam ordinatur homo per charitatem.

44. Hæc igitur sunt quæ in Instructione de Statibus Orationis ex sancto Thomâ protuli (1) : hæc sunt quæ D. Cameracensis in me reprehen-

(1) *Inst. sur les Etats d'Or. liv.* x, *n.* 29. *p.* 450, 451.

dit (1) : quamvis nihil aliud quàm Angelicum doctorem exscripserim; tantâ cautione, ut ne quidem simpliciter et absolutè dixerim, charitatis objectum esse Deum ut « communicatorem beatitudi-» nis, sed eam esse unam ex formalibus rationibus » diligendi Deum (2) », sive primariam sive secundariam; à quâ quæstione tunc ultro abstinere me profitebar (3).

ARTICULUS II.

Quæ hîc mihi imponantur.

45. Eâ de re D. Cameracensis hæc verba sunt (4): « Si D. Meldensis hæc de Deo diceret ut est objec-» tiva beatitudo inter alia attributa includens, » quod sit beatificus, posset conciliari cum Scholâ; » sed quod molestum est, non de Deo loquitur, » sed de beatitudine quam nobis communicat » Deus : Deumque respicit tantùm ut est causa, » principium, objectum beatitudinis » : quæ verba non mea sunt, sed expressè sancti Thomæ, ut vidimus. (n. 36, 39, 41.)

46. Ego verò adeo hîc directè spectabam Deum, ut id etiam expresserim « Deum diligi ut commu-» nicatorem beatitudinis (5) », sive, ut ait sanctus Thomas, « secundùm quòd nobis communicat » suam beatitudinem ». (Sup. n. 38, 44.) Si ergo hæc gravia molestaque sunt, horum reprehensio non in me, sed planissimè in sanctum doctorem cadit.

(1) *Oppos. p.* 2, 3, *etc.* — (2) *Inst. sur les Etats d'Or. ibid.* — (3) *Ibid. p.* 457. — (4) *Oppos. p.* 3. — (5) *Inst. sur les Etats d'Or. p.* 451, 452.

ARTICULUS III.

Quid ad sanctum Thomam reponatur.

47. Personatus Lovaniensis objicit in Statibus Orationis multos sancti Thomæ locos *confusè* esse allatos : nec mirum, cùm non rem ipsam tractandam, sed rei summam delibandam suscepissem. Ut deinde respondeat ad tot perspicuos sancti doctoris locos, copiosissimè exponit doctrinam (1), cujus hæc summa est.

48. « Sanctum Thomam ex sanctis Dionysio » et Augustino agnovisse, amorem ex naturâ suâ » esse vim unitivam amantis et amati (2) : hinc ex » eodem sancto Thomâ diversificari amorem in » varias species, non solùm per fines et motiva, » sed etiam secundùm varia genera unionis amanti » proposita (3).

49. » Ex his sancti Thomæ, sancti Dionysii et » sancti Augustini locis facilè intelligitur, duo » consideranda esse in amore charitatis (4) : pri» mum, divinam bonitatem quam ille amor præ» cisè spectet ut finem et motivum formale : al» terum, in eâdem charitate esse considerandam » eam rem quam omnis amor respicit, et in quam » essentialiter tendit : nempe quamdam unionem » cum amato ad quam omnis amor aspirat, et » eam rem sancto Thomæ esse ipsam communi» cationem æternæ beatitudinis.

50. » Cæterùm illam communicationem beati-

(1) *Lett. d'un théol. de Louv. p.* 53. — (2) *Ibid. p.* 52, 35. — (3) *Ibid. p.* 53, 54. — (4) *Ibid. p.* 55, 56.

» tudinis, quatenus est unio cum Deo, non esse » finem, motivum, et rationem formalem dili- » gendi; sed tantùm respici beatitudinem, ut rem » in quâ consistat illud unionis genus ad quod » aspirat charitas (1).

51. » Ergo unionem illam adeo non esse mo- » tivum charitatis, ut ipsa charitas ex perfectio- » nis divinæ motivo illam requirat unionem ».

52. Hæc fictus Lovaniensis: quæ in pauca contrahuntur in dissertatione *de Oppositionibus* (2). Nunc autem quàm hæc quoque vana sint, sequentes quæstiunculæ ostendent.

ARTICULUS IV.

Quæstiunculæ de desiderio unionis in amore charitatis.

53. Quæro primùm, utrùm charitas separari possit à desiderio unionis? Negat auctor, ex sanctorum Augustini, Dionysii et Thomæ decretis, quibus constat ipsum amorem ex naturâ suâ vim esse unitivam: (n. 48.) adeo ut ad illam unionem omnis amor respiciat, et ad eam *essentialiter* tendat: (n. 49.) quod autem essentiale est omni amori, ab amore charitatis separari non potest.

54. Quæ cùm ita sint, quæro secundò quomodo ista conciliet cum illâ charitate quæ nullum omnino habeat respectum ad nos; et an desiderium unionis absque illo respectu constare possit.

55. Quæro tertiò, quomodo jam stare possit

(1) *Lett. d'un théol. de Louv. p.* 56, 57. — (2) *Oppos. p.* 26, 27.

ille præsuli perfectissimus charitatis actus quo quis à Christo separari ambit, cùm amori *essentiale sit* quærere unionem.

56. Perspicuum igitur est hæc stare non posse, eo sensu quem tuetur auctor, eaque retractari et aliam omnino viam iniri oportere.

57. Quæro quartò, quo nomine appellet illam unionem quam essentialiter omnis expetit charitas : si neque finis, neque motivum, neque ratio ulla formalis diligendi est, rogo, quid est? vel quâ voce appellanda?

58. Quod ais, nedum habeat motivi rationem, ipsam Dei perfectionem esse motivum cur hæc unio requiratur : id quidem demonstrat non esse motivum præcipuum, nec proinde primarium : si autem dixeris nullum esse motivum, id quod adeo moveat ut essentialiter appetatur, aperta contradictio est. De motivo sanè secundario, quem auctor nec tacet nec capit [1], alibi disseremus, et omnia ista ex Scholæ decretis facilè componemus.

ARTICULUS V.

Fictus Lovaniensis apertè sancti Thomæ auctoritatem eludit.

59. Nunc ut perspicuum sit quantùm à sancti Thomæ doctrinâ aberretur, id unum profero. Ostendit sanctus Thomas amicitiam quæ est charitas, fundari in communicatione beatitudinis, non eâ præcisè causâ quòd amor sit unitivus,

[1] *Oppos. p.* 27.

quanquam etiam eâ, sed eo quòd charitas sit amicitia mutuam communicationem postulans. (Ex annotatis suprà n. 38, et seq. et ex 2. 2. q. 23, art. 1, etc.)

60. At quàm auctor hæc eludat, docent sequentia (1) : « Pars locorum sancti Thomæ quos » Meldensis adducit, respiciunt tantùm amorem » singularis amicitiæ, non verò naturam charita» tis ». Hominum fidem! non ergo agit sanctus doctor de naturâ charitatis, quæstione 23, in quâ expressè de charitate tractat prout est opposita fidei et spei? non agit de naturâ charitatis, cùm eam ex naturâ suâ esse demonstrat veram amicitiam mutuâ communicatione constantem? Quos autem ego alios sancti Thomæ allegavi locos, nisi inde depromptos? Sperat tamen auctor, hæc à se traduci posse ad amicitiam singularem quæ sit à charitate distincta; adeo omnia à se dici et approbari posse confidit.

61. Pergit : « Vult quidem sanctus Thomas eam » esse amicitiam quæ communicationem mutuam » bonorum postulet; non autem id esse motivi » loco in amicitiâ ». Quid ergo illud est apud sanctum Thomam, Deum diligi *ut est causa, principium, objectum beatitudinis*, et alia quæ suprà annotata sunt : (n. 39, et seq.) an hæc quoque à se obliterari posse sperat, et publicæ fidei tam apertè illudi?

62. Nec minùs inane est illud (2) : « Hos locos » indicare tantùm, charitatem habere pro ob-

(1) *Oppos. p.* 26. — (2) *Ibid. p.* 27.

» jecto Deum ut beatificum, non autem beati-
» tudinem » : ludicrum et suprà confutatum. (n. 45, 46.) Quid est enim beatificum sine beatitudine, aut quid est beatitudo sine fruitione boni, benevoli, benefici, beatifici? Quod addit : « Sancti Thomæ locos eò pertinere, ut ostendat » à charitate spectari Deum non secundùm naturalem ordinem, sed quatenus nos elevat ad vi-
» dendum intuitivè Deum » : obtrudit quidem ea quæ sanctus doctor tacet, premit verò ea quæ totis quæstionibus articulisque docet de mutuâ amicitiâ, de communicatione super quâ illa fundatur; de objecto, de fine, de principio, de causâ quibus diligatur Deus; de respectu finis ultimi, id est Dei fruendi ipsiusque beatitudinis, proprio charitati, aliaque à nobis suprà memorata : (n. 38, 39, et seq.) quorum cohærentiam aptamque connexionem cum reliquis Scholæ ac ipsius sancti Thomæ decretis ostendemus : nunc sufficit sanctum doctorem à præsule, fidoque Lovaniensi quem nemo cognoscit, nec esse intellectum, ac sub meo nomine vapulasse.

ARTICULUS VI.

De sancto Bonaventurâ.

63. Sancto sanctum jungimus Bonaventuram Thomæ : ejus autem doctrina hæc est : quòd « charitas quidem ex beato Bernardo præmium » non intuetur (1); (verùm ad id) dicendum,

(1) *In* 3. *d.* 26, *art.* 1, *ad.* 4.

quòd

» quòd illud intelligitur de præmio creato : de » præmio autem increato non habet veritatem, » quia maxima charitas maximè desiderat uniri » Deo et habere Deum (1) ». En quæ optet non homo habens charitatem, sed ipsa charitas, nedum à charitate perfectâ hæc separari possint.

64. Neque ideo minùs asserit (2), « habitu » charitatis habilitari nos ad adhærendum primæ » bonitati propter se et super omnia ». Rursus (3) : « Duplicem esse mercedem, creatam et » increatam, temporalem et æternam : et secun- » dùm hoc, duplicem mercenarium, videlicet » bonum et malum : et duplicem mercimoniam, » unam laudabilem, alteram vituperabilem : nam » qui, inquit, principaliter respicit ad merce- » dem creatam et temporalem, malus mercena- » rius est, et hunc vituperat Dominus : ille verò » qui respicit principaliter ad mercedem æter- » nam de quâ dicitur : Merces tua magna nimis; » bonus mercenarius ».

65. Neque respondendum, agi de homine secundùm habitum justo qui spem exercere possit : agitur enim in titulo quæstionis, « de motu cha- » ritatis, an possit esse mercenarius » : unde sic loquitur : « De primâ mercimoniâ intelligendo, » non est dubium quòd motus charitatis non po- » test esse mercenarius ». De secundâ mercimoniâ dubium esse fatetur : « Nam quidam, inquit, » voluerunt dicere quòd non est à charitate, sed

(1) *Obj.* 5. *et ad* 5. — (2) *In* 3. *dist.* 27, *art.* 1, *q.* 4. — (3) *Ibid. art.* 2, *q.* 2.

» ab affectu quodam naturæ, charitatem conco-
» mitante. Aliis autem videtur, quòd talis affec-
» tus mercenarius possit esse à charitate : desi-
» derium enim habendi æternam mercedem, et
» fruendi æterno bono, est desiderium gratiæ;
» nec est amoris naturalis aut acquisiti, sed gra-
» tuiti » (à gratiâ proficiscentis.)

66. Hanc quidem dubitationem movet : ipse autem inclinat ad eam partem quæ dicit, « quòd » motus charitatis possit esse mercenarius, se- » cundùm quod constituit mercedem suam circa » bonum increatum ad quod tendit sicut ad finale » præmium ». Vides iterum atque iterum, non hominem qui charitatem habeat, sed ipsum charitatis motum intentum esse Deo ut præmio æterno et increato.

67. Ex quo principio sic respondet ad quartum : « Quod objicitur de timore, quòd ille qui » principaliter habet oculum ad pœnam, non po- » test Deo esse acceptus : dicendum quod non est » simile : nam cùm pœna nec sit Deus nec aliquid » Dei ; qui principaliter aspicit pœnam tanquam » finem ultimum, non est rectè ordinatus, cùm » principaliorem habeat intuitum ad aliud quàm » ad Deum : sed merces et beatitudo summa est » ipse Deus : ideo ipsam principaliter potest quis » aspicere, et tamen in finem rectè ordinatus » esse ». En charitatis, non modò habitus, sed iterum etiam *motus* in mercedem æternam intentus, idque principaliter ex sancto Bonaventurâ : quem ideo, ut et sanctum Thomam, ab acade-

miis mecum proscribendum proponi oportebat.

68. Neque dicas sanctum sub dubio loqui: ultro enim confitemur fuisse tum aliquos, qui æternæ mercedis intuitum procedere volebant, non *à charitate per se, sed ab affectu naturali*: quæ nunc opinio penitus exolevit: imò apertè est hæretica, quæ desiderium possidendi Dei naturæ non gratiæ tribuebat. Ipse verò sanctus et contrarium docet, et de ipso *motu* charitatis loquitur: et eum motum æternæ mercedi, quæ Deus est, intentum esse posse asserit: et objecta ex Bernardo clarè solvit: unde existit ista conclusio: « et sic patet quod nullum est inconveniens » dicere, quòd motus charitatis possit esse mer- » cenarius, si dicatur esse mercenarius ex intuitu » mercedis æternæ et increatæ », eoque principali, ut mox dictum est.

ARTICULUS VII.

Responsio præsulis.

69. Hunc locum præsul protulit, ac respondet [1], loqui sanctum Bonaventuram de charitate « genericè prout comprehendit tam amorem » concupiscentiæ quàm amorem amicitiæ ». Sed contra est, quòd in eâ distinctione sanctus Bonaventura post Magistrum, et cum omnibus scholasticis, agit specialiter de charitate prout est contradistincta à fide et à spe, easque virtutes ex informibus formatas facit; quod sola præstat

(1) *IV.e Lett. à M. de Paris, p.* 39.

propriè dicta charitas. Ibidem agit de proximi charitate, aliisque ad veram charitatem pertinentibus, eique subnexis (1). Si autem de amore concupiscentiæ agit, hujus rei causa est, quòd utrumque amorem ad propriè dictam charitatem pertinere, ipse quidem docet, ut statim apparebit, et suo loco elucescet.

ARTICULUS VIII.

Alius locus ab auctore prolatus ejus responsionem confutat.

70. Confirmatur hæc auctoris confutatio ex loco quem ipse profert (2), sed truncum et mutilum : hujus autem loci hæc verba sunt (3) : « Actus » charitatis est diligere : diligere autem idem est » quod velle bonum ; cùm ergo charitas diligit » aliquem, bonum optat ei quem diligit : illud » autem bonum quod charitas optat unum solùm » est, videlicet bonum æternum et summum bo» num. Istud autem summum bonum aliquando » homo per charitatem optat Deo, aliquando » sibi, aliquando proximo. Secundùm quod optat » ipsum ipsi Deo, dicitur diligere Deum, quia » vult quòd ipse Deus sit summum bonum, et » quòd habeat omne bonum per essentiam : se» cundùm quod optat illud proximo, dicitur » diligere proximum, quia vult quòd habeat illud » bonum per gratiam et gloriam : secundùm

(1) *In* 3. *dist.* 27, *art.* 1, *q.* 4. — (2) *IV.e Lett. p.* 42. — (3) *S. Bon. ibid. art.* 1, *q.* 2.

» quod optat illud sibi, diligit seipsum ». En locus ille ab auctore prolatus, in quo exscribit ea quæ Dei charitatem exprimebant : premit autem, quæ proximi et suî, in quibus tota erat declaratio veritatis.

71. Hinc exurgit demonstratio : ipse fatetur auctor hîc agi de verâ et propriè dictâ charitate; atqui illa charitas optat sibi summum bonum : ergo vera et propriè dicta charitas optat sibi summum bonum. Confirmatur : eâdem charitate homo optat sibi summum bonum, quâ Deo et proximo illud optat : atqui Deo et proximo illud optat per veram et propriè dictam charitatem : ergo optat etiam sibi verâ et propriè dictâ charitate. Quæ verba sancti Bonaventuræ non solùm ejus sensum, sed etiam ejus doctrinæ veritatem clarè apertèque demonstrant.

ARTICULUS IX.

Alii loci : ubi de summo bono, et de fine ultimo, deque fruitione.

72. Alio loco Seraphicus doctor hanc proponit quæstionem : *An charitas in diligendo præponat Deum nobis* (1) : in quâ quidem hæc statuit : 1. « Quòd charitas facit Deum diligi tanquam » finem ultimum et tanquam summum bonum : » 2. quòd charitas, quia diligit Deum sicut summum bonum, diligit eum super omnia : 3. quia » diligit sicut finem ultimum, diligit eum propter

(1) *In* 3. *dist.* 29, *art* 1. *q.* 2.

» se. 4. Subdit : quòd autem diligitur propter se » et super omnia, diligitur dilectione fruitionis : » quòd verò propter aliud diligitur, diligitur di- » lectione usûs ». 5. Ex his infert quintum, nempe quod « charitas facit nos Deum plusquam nos » ipsos diligere ».

73. Quid sit autem diligere propter ultimum finem, amore scilicet *non usûs sed fruitionis*, ex ipsis initiis repetendum; nempe ex dist. 1, in 1. Sententiarum, ubi distinctio fructûs et usûs ex Augustino explicatur : sic autem loquitur sanctus (1) : « Solus Deus perfectè se fruitur : nihil » autem aliud ab ipso potest perfectè seipso frui : » solus enim Deus est summum bonum et diligit » se fruendo se, et ita nec fruitio Dei nec usus est » cum indigentiâ, sicut nostra fruitio et usus ». Unde patet ipsum *frui* nostrum ex indigentiâ nostrâ dici, ac nostrum finem ultimum esse eum qui sit summum bonum nostrum fruendum et habendum, non autem utendum, sive ad aliquid aliud referendum.

74. Ex his solvit objectionem istam (2) : « Ad » illud quod objicitur, quod contingit rectè ser- » vire intuitu mercedis : dicendum; quòd illa » merces aut est ipse, sicut Dominus dixit ad Abra- » ham : Ego merces tua, et sic intuens merce- » dem non utitur Deo, quia non refert ad aliud ». Ex quo clarè intelligitur, quid sit illud quod sanctus vocet finem ultimum, nempe id quo fruimur.

(1) *In* 1. *dist.* 1, *dub.* 12. — (2) *Ibid. art.* 1. *q.* 3.

75. Hinc illa quæstio : an Deo sit fruendum : statuit autem [1], « quòd eo fruendum est quòd » beatos nos facit, quia in beatitudine est recta » fruitio : sed Deo beati efficimur, quia ipse est » nostra beatitudo » : et postea : « respondeo : » ad arg. dicendum, quòd Deo fruendum est, » eo quòd ipse solus perfectè finit et delectat ip- » sum animum propter se et super omnia » : qui est manifestè finis ultimus *perfectè* finiens.

76. Duo ergo perspecta sunt : primum, ipsum frui Deo, ut mercede, esse finem illum ultimum de quo loquitur sanctus : deinde illud *frui*, etsi respectum habeat ad nos, non tamen efficere ut Deum ad nos referamus; imò nos ad Deum : aliud enim est Deum amare propter aliud, quod est inordinatum : aliud est, illud ipsum quod propter se amamus, velle et cupere nobis tanquam finem nostrum ultimum : quod est rectissimum et ordinatissimum, ut et ex antecedentibus constitit et etiam sequentia suo loco declarabunt.

77. Nunc ergo redeundo ad illam quæstionem : *An charitas in diligendo Deum præponat sibi*, ex ipsis principiis Seraphicus doctor et quæstionem solvit, ut vidimus, et ad objecta respondet [2] : præsertim autem ad 6. « Ad illud » quod objicitur, nihil potest alteri magìs uniri » quàm sibi : potest dici quod Deus magìs est in- » timus unicuique rei quàm ipsa sibi, et plus » pendet esse rei à Deo conservante, quàm ab » ipsis principiis intrinsecis; et complementum

(1) *In* 1. *dist.* 1, *art.* 3, *q.* 1. — (2) *In* 3. *dist.* 29, *art.* 1, *q.* 2.

» beatitudinis spiritus rationalis habet à Deo » non à seipso : et ideo cùm dicitur quòd nihil » potest alteri magìs uniri quàm sibi ; si hoc in» telligatur de creaturis, veritatem habere po» test : si verò intelligatur de ipso Deo, veritatem » non habet : Deus enim intimè illabitur ipsi » animæ, et ideo anima ex intimis medullis ha» bet Deo adhærere, et cùm habet charitatem, » ampliùs tendit in ipsum quàm in se, et in eo » requiescit ampliùs quàm in se, quia melior est » ei Deus quàm ipsa sibi ». Quæ magìs magìsque efficiunt, ad charitatem pertinere, quòd velimus habere Deum ut nobis optimum, et ab eodem affectu qui sit nobis intimus, charitatem omnino avelli non posse : quæ ipsissima nostra, nec jam tantùm sancti Thomæ, sed etiam sancti Bonaventuræ sententia est, quorum adeo conjunctâ auctoritate jam utimur.

ARTICULUS X.

De illis verbis Pauli : Cupio dissolvi, etc. *ex sanctis Thomâ et Bonaventurâ : ad n.* 4, prop. VIII.

78. In eâ propositione diximus certum esse omnibus theologis, locum illum Pauli, *Cupio esse cum Christo*, pertinere ad charitatem et esse charitatis : cujus rei testem adducimus primum sanctum Thomam ; deinde sanctum Bonaventuram. Sancti Thomæ hæc sunt, de distinctione trium graduum charitatis (1) : « Tertium studium est,

(1) 2. 2. *q.* 24, *art.* 9.

» ut homo ad hoc principaliter intendat, ut Deo
» inhæreat et eo fruatur : et hoc pertinet ad per-
» fectos, qui cupiunt dissolvi et esse cum Christo » :
Ecce perfectorum et ipsius Pauli studium, idque
principale, ut Christo perfruantur. Unde idem
sanctus doctor ad charitatem referri supponit,
quòd quis desideret esse cum Christo (1) : ex quo
desiderio consequatur ut dicat : *Hei mihi, quia
incolatus meus prolongatus est.*

79. Sanctus autem Bonaventura docet, illud
Pauli esse amoris gratuiti : ex quo probat (2), « ad
» effectum charitatis non tantùm spectare amare
» Deum amore amicitiæ, imò etiam amore con-
» cupiscentiæ. Frui enim, inquit, est amore
» inhærere, et constat quòd frui Deo est per
» charitatem » : quod hujus sancti locis suprà
memoratis apprime congruit. De amore autem
concupiscentiæ ex iisdem doctoribus multa com-
memorare possemus : sed prætermittimus, quia
non sunt hujus loci ; imò fortè in totum nec hujus
quæstionis. Sufficit autem ut certum sit id quod
asseruimus ; illud Pauli : *Cupio dissolvi et esse
cum Christo*, esse charitatis ; duobus scholasticis
sanctis doctoribus id clarè asserentibus, nullis
contradicentibus.

80. Summa autem dictorum est : sanctum Tho-
mam sub nostro nomine esse reprehensum ; sanc-
tum autem Bonaventuram haud minùs clarè
consentire nobis : quare in eâ quæstione, in quâ
coarguimur tanquam Scholæ inferentes bellum,

(1) 2. 2. *q.* 28. *art.* 2, *ad.* 3. — (2) *In* 3. *dist.* 27, *art.* 2, *q.* 2.

habere nos consentientes sanctos doctores scholasticos duos maximæ auctoritatis, Angelicum videlicet et Seraphicum doctorem. Jam de alio Scholæ principe Scoto facilè transigemus.

QUÆSTIO IV.

De secundariis rationibus objectivis charitatis : ad n. 4, prop. XXII, XXV, *et seq.*

ARTICULUS PRIMUS.

Ratio ac divisio dicendorum.

81. In hâc quæstione hæc tria tractabimus: primum, Scoti sententiam : deinde principia de eodem summâ ipsâ conciliando cum Angelico doctore : denique piorum virorum praxim, et cæterorum scholasticorum sententiam.

ARTICULUS II.

Scoti loci proferuntur.

82. Quandoquidem Scotus is est, qui doctrinæ ejus quæ nunc passim in scholis obtinet, fons esse videatur, placet interserere ejus integros locos sæpe indicatos, totamque viri doctrinam exponere. Posteaquam enim disertè asseruit, à fide et à spe distingui charitatem, « quia actus » ejus est tendere in objectum secundùm se, etiam » si per impossibile circumscriberetur ab eo com» moditas ejus ad amantem (1) » : non ita multò

(1) *In* 3. *dist.* 27, *q. unic. n.* 2.

post pergit sic [1] : « Quòd ratio objectiva actûs » charitatis et habitûs potest tripliciter intelligi : » vel prima, quæ secundùm se apta nata est per » se esse ratio terminandi : vel secunda, quæ est » aliqua ratio præcedens actum (amicitiæ in nobis,) » propter quam natus est actus elici circa objec- » tum : vel tertia, quæ quasi concomitatur, imò » quasi sequitur actum elicitum ». De hâc tertiâ nihil nunc ad nos attinet. De secundâ autem hæc observanda sunt : primum, ut Scotus mox dicebat, eam esse rationem *antecedentem* ad actum amicitiæ; quæ vox veri motivi in actum influentis vim indicat : alterum, propter eam actum natum elici. « Et talis, inquit, in proposito est ratio » relativa hujus naturæ ad amantem, in quantum » est bonum communicativum suî illi : sicut enim » in nobis primò amatur aliquis propter bonum » honestum, secundò quia scitur redamans ; illa » redamatio in eo est una specialis ratio amabili- » tatis in eo alliciens ad amandum, alia quàm » per bonum honestum : ita in Deo non sola bo- » nitas infinita, vel hæc natura ut hæc natura, » allicit ad amandum, sed quòd hæc bonitas » amaverit me communicando se mihi. Secunda- » riò hoc allicit, et in isto gradu amabilitatis » potest poni omne illud in quo invenitur ratio » amabilitatis, et potest demonstrare se reda- » mare, sive creando, sive reparando, sive dis- » ponendo ad beatificandum : ita quòd inter hæc » non sit distinctio, nec charitas respiciat magìs

(1) *In* 3. *dist. q. unic. n.* 7 *et seq.*

» ultimam (rationem) quàm secundam, nec secundam quàm primam : sed omnes sint rationes quædam non solùm boni honesti, sed boni communicativi et amantis : et quia amantis, ideo digni redamari : juxta illud Joannis : *Diligamus Deum, quoniam ipse dilexit nos* ». Hæc Scotus, à quo proinde hæc tria asseruntur : primum, non solùm honestatem esse rationem objectivam charitatis, sed præter hanc *primariam*, inesse *secundariam* planè *relativam ad nos*, quòd illa infinita bonitas sit communicativa suî nobis, amans, redamans, etiam beatificans : quæ omnia sine respectu ad nos esse non possunt : secundò, eam esse, secundùm Joannem apostolum, unam specialem amabilitatem in Deo : tertiò, eam rationem non modò esse allicientem ad amandum, sed etiam præcedere actum, in eum influere, eamque aptam natam esse ad eliciendum actum circa objectum charitatis. Ex his, quàm arctè connexa utraque motiva charitatis, jam patet, et adhuc luculentiùs et ineluctabiliter demonstrabitur.

ARTICULUS III.

Doctoris Angelici et doctoris Subtilis in summâ doctrinæ conciliatio.

83. Scotus autem pro more confutabat hoc loco sancti Thomæ sententiam, fundantis ipsam *charitatis sive amoris amicitiæ rationem, super communicatione* illâ *hominis* ad Deum, *secundùm quod nobis suam beatitudinem communi-*

cat : quod assiduè sanctus doctor inculcat, ut vidimus. Scotus autem, tametsi id confutaret, negare non potuit, ad charitatem ita pertinere communicationem illam beatitudinis, ut cum ipso charitatis objecto necessariò jungeretur : quæ inter se facilè conciliari posse videntur, si dixeris neque communicationem illam esse præcipuum charitatis objectum, quod nec sanctus Thomas negat ; neque tamen ab eo distrahi oportere, quod Scotus confitetur.

ARTICULUS IV.

Sancti Thomæ loci ad conciliationem apti.

84. Ut autem pateat, quàm bene summâ ipsâ conveniat inter sanctum Thomam et Scotum, legatur imprimis hic locus sancti doctoris (1) : « Ad 2 dicendum, quòd charitate diligitur Deus » propter seipsum : unde una sola ratio di- » ligendi attenditur principaliter à charitate, » scilicet divina bonitas quæ est ejus substantia ; » secundùm Ps. CV : *Confitemini Domino quoniam* » *bonus :* aliæ autem rationes ad diligendum in- » ducentes, vel debitum dilectionis facientes, » sunt secundariæ, et consequentes ex primâ ».

85. De redamatione autem hæc habet sanctus doctor (2) : « quòd charitas non solùm significet » amorem Dei, sed etiam amicitiam quamdam ad » ipsum : quæ quidem super amorem addit mu- » tuam redamationem cum quâdam communica- » tione mutuâ ».

(1) 2. 2. *q.* 23, *art.* 5, *ad.* 2. — (2) 1. 2. *q.* 65, *art.* 6.

86. Scotus verò his gemina docet : posteaquam enim objecit sibi non dari charitatem, « quia » talis virtus esset amicitia quæ non nisi inter » æquales esse possit (1) : respondet, charitatem » quidem esse amicitiam, aliquantulum extendendo (nomen amicitiæ :) honestas quippe, » inquit, in diligibili, et redamatio in dilecto, » sunt conditiones per se in diligibili; non quidem imperfectionis; imò non esset perfectior » si non redamaret » : unde subdit : « Deus autem habet honestatem et redamationem sicut » amationem : ex quo excellentiùs potest esse » amicitia ad ipsum, ita ut dicatur superamicitia (2) ».

87. En quomodo sanctus Thomas et Scotus inter ipsa dissidia, tamen de primariis et secundariis rationibus objectivis charitatis, et de necessariâ redamatione conveniant : sine quâ nec esset amor amicitiæ, hoc est non esset charitas, ut suo loco diligentiùs ostendetur : nunc autem non res ipsas, sed doctorum decreta et auctoritates attendimus.

ARTICULUS V.

Verba quædam Scoti objecta, et ex ipso exposita.

88. Neque nos moveri oportet his vocibus Scoti dicentis, secundam illam rationem dici quidem « rationem objectivam actu allicientem » ad amandum, sed aliquo modo et aliqualiter (3) » : quæ verba nihil aliud volunt, quàm

(1) *Scot. dist.* 27, *q. un. n.* 1. — (2) *Ibid. n.* 20. — (3) *In* 3, *dist.* 27, *q. un. n.* 8.

ut credantur illa motiva secundaria non habere specifici objecti rationem : neque etiam esse præcipua quæ ad amandum alliciant : imò verò illi objecto comparata, quod est infinitum in se, pro *aliqualibus* tantùm habeantur, cùm ab infinitâ illâ movendi virtute procul absint : interim illud certum, secundarium motivum, Dei scilicet communicationem erga nos, à præcipuo motivo non esse distrahendum : esse antecedens ad actum amicitiæ ; huic inesse specialem amabilitatis rationem : illudque adeo ad charitatem pertinere, ut cum ipso primario charitatis objecto coalescat : quod etiam sequens locus magìs magìsque declarabit.

ARTICULUS VI.

Aliis Scoti locis hæc doctrina firmatur.

89. Hanc doctrinam firmat et repetit Scotus in elaboratissimo opere de *Reportatis Parisiensibus*, quibus subdit (1) : « Prima ratio diligibilitatis in Deo est honestum : secunda ratio est redamatio quæ præcedit actum meum : (suprà : actum amicitiæ nostrum :) notari autem velim sequentia : nec potest esse perfectissima ratio diligibilitatis sine utroque horum. In Deo autem prima ratio diligibilitatis est honestas sua. Secunda ratio præcedens actum, est quia amavit nos creando ». Quibus iterum iterumque clarescit motivi utriusque primarii scilicet ac secundarii in charitatis actibus arcta conjunctio, in quam Schola tota consentit.

(1) *Scot. in Report. Paris. dist.* 27, *q. unic. Sch.* 2. *n.* 3.

ARTICULUS VII.

Praxis mysticorum.

90. Id summâ ipsâ secutos scholasticos, omnes facilè recognoscent, qui thomisticam ac scotisticam scholas, licet sibi adversantes, tamen concinere animadvertent. Id mystici : id in praxi docent pii omnes; quos inter Harphius (1) : « Deus per » gratiam suam in nobis habitans et vivens, tan- » git spiritum nostrum suo digito, id est suo spi- » ritu, vicissitudinem amoris exigens, et dicens : » Amate amorem æternaliter nos amantem : quâ » voce, inquit, interiora universa amoris impetu » commoventur, et omnes animæ vires respon- » dere coguntur : Abyssalem amemus amorem » nos æternaliter amantem ». Sic ex instituto totius Scholæ etiam scotisticæ, mystici duo illa motiva, primarium scilicet et secundarium, in unum conjungunt.

91. Præit Rusbrokius dicens (2) : « Spiritus » sanctus altâ voce sine strepitu verborum voci- » feratur in nobis : Ametis amorem æternò aman- » tem » : ac paulo post : « Nunquam conticescit, » sed perpetuò sine cessatione clamat : Solvite » debitum vestrum ; amate amorem vos ex omni » æternitate amantem » : quibus sanè verbis perfectissimam charitatem à sancto Spiritu infusam adumbrantes, sic ei motivum secundarium Dei amantis adjungunt, ut in actum charitatis confluant; quæ piorum omnium est praxis.

(1) *Harp. lib.* III. *Theol. myst. p.* 4, *c.* 28. — (2) *De sept. grad. am. in* 7 *grad. cap.* 14.

ARTICULUS

ARTICULUS VIII.

Quid præsul sentiat de secundariis objectivis rationibus charitatis.

92. Primum quidem illas suggillat ut meas (1); nec legere voluit annotatum ad marginem Scoti locum insignem, cui et alios tam perspicuos addidi : quod quidem non Scotus solus, sed etiam sanctus Thomas iisdem vocabulis, cæteri autem theologi nullo excepto, saltem æquivalentibus, et summâ ipsâ recognoscunt.

93. Addidit mutari speciem virtutis, adjuncto ad motivum specificum alio proprio motivo (2). Alibi (3) : « Quæcumque nova formalitas addita » ut essentialis motivo specifico, ejus mutat spe- » ciem. Quare, si Meldensis motivo specifico » charitatis, quæ est gloria Dei, addit motivum » spei, quæ est beatitudo sive adeptio boni ut » secundum motivum essentiale sive inseparabile, » mutat speciem charitatis, mutando motivum » ejus specificum, sive formale objectum ». Hæc ille : et illud assertum tribuit sancto Thomæ, nullo sancti doctoris allato loco. Sed hîc duo peccat : primum in eo quod assertum falsissimum est, si motivum istud secundarium subordinatumque sit : quod liquidò constabit artes virtutesque sedulò percurrenti ; nempe id perspicuum est, neque quisquam negat : sed auctor acutissi-

(1) *Resp. ad* Summa, *p.* 16. — (2) *Ibid. p.* 15, 41. — (3) *IV.e Lett. à M. de Paris, p.* 30.

mus nimiâ subtilitate se præpedit; nec me sed sanctum Thomam, Scotum, totamque adeo Scholam eâ de re consentientem oppugnat. Alterum erratum est, quòd essentiale sive specificum confundit cum eo quod est inseparabile.

94. Itaque ad secundarias rationes, doctorum auctoritate pertractus, subdit (1), *secundùm Scholam nihil esse essentiale quàm id quod est primum seu primarium;* secundaria autem motiva *accidentalia* esse, centies ingeminat (2) : quasi verò si ad hæc minuta redigamur, inter illud essentiale primum et accidentalia, non sit admittendum medium, nempe proprium inseparabile, quod etiam sæpe essentiale dicitur, quale est homini loqui et alia. *Ergo præter primam rationem, sunt et secundariæ consequentes ex primâ,* ut ex sancto Thomâ diximus : (n. 84.) has autem sive proprietates inseparabiles appellamus, sive rationes formales subordinatas, nihil ad praxim attinet. Res agendæ Christianis non his argutiis metiendæ sunt : quærendum quid Christus dixerit : an Dei benefici ac beatifici rationem ab ejus perfectione summâ separari voluerit? an hæc ad plenitudinem charitatis conjungi jusserit? hoc, inquam, quæri oportebat : non falsâ dialecticâ commoveri ac velut obstupefieri imperitos, Scholam motiva in Scripturis conjuncta non negantem neque separantem, sed ordinantem, adversùs Scripturam concitare nefas erat. Hæc notet vir disertus, et ingenio dicendique artibus fidens;

(1) *Rév. à la Décl. p.* 27. — (2) *Lett. IV.e à M. l'arch. de Paris.*

ac tandem agnoscat, nos immeritò reprehensos, quòd utraque incentiva Dei perfectissimi ac sese communicantis in praxi conjungamus : imò eamdem nostram ac principum Scholæ, totiusque adeo theologici ordinis esse sententiam.

QUÆSTIO V.

De illâ clausulâ, nullo respectu ad nos : *ad propos.* XVII *et* XVIII.

ARTICULUS PRIMUS.

Nostræ propositiones probantur ex concessis à D. Cameracensi. Ejus sententia de naturâ unitivâ amoris.

95. PRORSUS D. Cameracensis abutitur definitione Scholæ dicentis, charitatem *esse amorem Dei in se, nullo respectu ad nos,* dum ad extremum urget postremam illam clausulam. Sanè verum est illud, *nullo respectu ad nos,* sensu quem nos diximus : (n. 4. prop. XVII et XVIII.) nam si absolutè et ad strictos apices verum est, charitatis ad nos nullum esse respectum, non ergo illud verum est quod ex ipso auctore diximus : (n. 47, 48.) amoris naturam esse *essentialiter unitivam : amici ad amati unionem, essentialem esse tendentiam* (1) : aut illud verum erit, dari *essentialem tendentiam* absque *ullo respectu,* quod apertam in terminis contradictionem im-

(1) *Lett. d'un théol. de Louv. p.* 52, 53, 55. *Oppos. p.* 27. *Sup. n.* 47 *et seq.*

plicat. Si ergo verè auctor asseruit vim illam unitivam quâ amor ipse constet, nec frustra allegavit Augustinum, Dionysium, doctorem Angelicum, hæc invictissimè approbantes, possibile profectò non est, ut in eo affectu quo charitas in Deum tendit, etiam respectus ad nos ipsi conjungendos non sit necessarius : conjungi autem est frui : ergo in charitate respectus ad fruendum Deo ita est essentialiter necessarius, ut nullâ ratione ab eo separari possit.

ARTICULUS II.

Aliud concessum de Deo benevolo et benefico.

96. Imò etiam illud negare non potuit D. Cameracensis (1), « quin Dei beneficia, quatenus » Deum infinitè beneficum demonstrant, menti » objiciant unum ex ejus attributis in quo, sicut » et in cæteris, charitas sibi complaceat, eoque » delectetur. Iterum (2), si beneficentia divina in » mysterio Christi spectatur ut unum ex attri- » butis quibus constat bonitas et perfectio abso- » luta, tùm Christus et singula ejus mysteria » fiunt objectum amoris complacentiæ, quæ vera » charitas est ». Id ergo in confesso esse annotamus, benevolum illud atque beneficum inter charitatis objecta à nobis meritò recensitum, ac frustra litigare auctorem de objecto charitatis *nullo respectu ad nos*, cùm profectò ipsum benevolum ac beneficum, utcumque sumatur, sine respectu ad nos, nec intelligi possit.

(1) *Resp. ad* Summa, *p.* 13, 14, 19. — (2) *Ibid. p.* 31.

ARTICULUS III.

Quo sensu beneficentia in absolutum vertat.

97. Id autem universim observamus, nos hîc pro concesso et confesso sumere quidquid semel fundamenti loco assumpsit auctor, licet postea variet, nec legitimas consecutiones admittat. Jam ergo quod addit; cùm in Deo benefico complacere sibi charitatem fatetur: *bonitatem Dei relativam tum in absolutam* verti, distinguimus; et quidem fatemur beneficum illud, sive ut vocat auctor (1), *bonitatem relativam* in absolutam verti, eo sensu quem diximus: (n. 4, prop. XVI, XVII, XVIII, XIX.) ita scilicet, ut absolutum illud sit tamen suo modo relativum, propter suum connotatum : sin autem intelligatur omni modo esse absolutum, negamus; nec ipse auctor nobis adversari possit : quare nec quod jactat in rigore tueri, objectum charitatis ab omni relatione ad nos esse præcisum.

ARTICULUS IV.

De divinis beneficiis, ut sunt utilia nobis.

98. Idem auctor subdit (2) quod « eo respectu » charitas sive amor complacentiæ cunctis Dei » beneficiis frequens delectatur, non propterea » Dei beneficia, quatenus utilia nobis, sive rela- » tivè ad nos, esse proprium aut specificum sal-

(1) *Resp. ad* Summa, *p.* 14. — (2) *Ibid.*

» tem partiale charitatis objectum ». Sed nos ne id quidem volumus, nec partiale illud objectum admittimus: et illa motiva diligendi Dei, et quòd sit per se maximus, et quòd benevolus sive beneficus, subordinata, non coordinata esse docuimus, ut suprà dictum est. (Eodem num. 4, proposition. XX, XXV, XXXI.)

99. Certè beneficia *quatenus utilia nobis* à divinâ gloriâ separari, mera ludificatio est; cùm illud ipsum Deo gloriæ vertat, quod Deus nullius rei, ac nequidem gloriæ à nobis comparandæ indigus, idem tamen pro suâ bonitate servis suis bene esse velit, utilia largiatur; verum lucrum, verum quæstum præstet, testante apostolo: *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum*: et: *Ut Christum lucrifaciam*: et: *Verè quæstus magnus est pietas*; quæ vel maximè est charitas. Quanquam enim cum Scholâ præcipua motiva à cæteris distinguimus, non tamen hæc utilia à verâ charitate arcere possumus.

ARTICULUS V.

Loci sanctorum Augustini et Gregorii Nazianzeni.

100. Neque id sinit Augustinus, docens « Deum » velle se diligi, non ut sibi aliquid, sed ut iis » qui diligunt æternum præmium conferatur, » hoc est ille quem diligunt (1) ». Alio loco: « cui non propter suam sed propter nostram sa» lutem utilitatemque servimus ». Deo autem

(1) *De Doct. christ. lib.* 1, *n.* 30, *tom.* III, *col.* 14.

hæc volenti consentire nos, nec ab ejus gloriâ nostram utilitatem separare par est.

101. Quâ de re etiam audiendus Gregorius Nazianzenus, laudari Deum asserens « à cœlestibus potestatibus, non ut naturæ plenissimæ » aliquid adhærescat boni suis laudibus, sed ne » natura post Deum secunda (angelica scilicet) » divinis beneficiis careat (1) » : quæ causa sit « complectendi verbi et possidendi Dei, quod est » bonum perpetuum et nostrum (2) ». Ergo, uti prædiximus, Dei gloria nostrâ utilitate constat, neque ea incitamenta separari debent.

ARTICULUS VI.

Cassiani locus.

102. Amplectimur autem illud Cassiani (3), » mercenariam spei cupiditatem eam esse, in quâ » non tam bonitas largientis, quàm præmium re- » tributionis expetitur ». Ita ergo volumus divinis beneficiis attentam esse charitatem, *ut largientis bonitatem* vel maximè attendat : beneficia enim in nobis creatum aliquid sunt : bonitas largientis infinita et increata; quæ tamen à respectu ad beneficia nequidem mente et cogitatione separari possit.

(1) *Orat.* XXXIV. — (2) *Epist.* XXVII. — (3) *Coll.* XI, c. 10.

ARTICULUS VII.

Locus sancti Thomæ solutus.

103. Quare frustra objicitur (1) ille sancti Thomæ locus, quo asserit nos quidem per beneficia disponi ad amandum (2); sed « postcaquam, inquit, jam amare incœpimus, non propter illa » beneficia amamus amicum, sed propter ejus vir» tutem ». Quod quidem est certissimum : sed interim recordemur, inter virtutes recenseri benevolentiam ac beneficentiam, propter quas ex sancto Thomâ amicum diligamus. Deus autem est amicissimus, et charitas, ex eodem Angelico doctore, ipsa est amicitia (3) : ergo virtutes Dei, ipsamque beneficentiam erga humanum genus, per se et propter se diligimus.

ARTICULUS VIII.

Quæ doctrina sit nugatoria, nostra an auctoris.

104. At enim, inquit (4), Scholæ doctrina esset *cassa et nugatoria :* bene intellecta, nego : quippe quæ et primaria et secundaria, sive minùs præcipua et primis subordinata motiva distinguat; quod non est nugatorium, sed grave et serium, ad introspiciendam penitus veritatem et motivorum ordinem spectans. Quod autem charitas, secundùm auctorem, et divinis beneficiis se oblectet, Deique benevoli ac benefici memor,

(1) *Resp. ad* Summa, *p.* 43. — (2) 2. 2. *q.* 27, *art.* 3. — (3) *Ibid. q.* 23, *art.* 1, *etc.* — (4) *Resp. ad* Summa doct. *p.* 14.

horum tamen attributorum effecta non cogitet, et gloriam Dei à servorum Dei utilitate secernat, et illud Scholæ, *nullo respectu ad nos*, pessimo et nullo sensu ab ipsâ beneficentiâ mordicus et in rigore sejungere satagat; id quidem reverâ et nugatorium, non Scholæ, sed auctoris, qui rem gravem et seriam ad arguta et minuta, imò etiam falsa et absurda deducat.

ARTICULUS IX.

De motivo primario et secundario inter se comparatis: ad prop. XXVIII et seq.

105. De his motivis inter se comparatis, ex prædictis propositionibus nunc ista colligimus:

I. Deum ut in se optimum ac beatissimum ita posse cogitari cogitatione abstractivâ ac transitoriâ, absque eo quòd actu et expressè cogitetur de Deo ut benevolo ac benefico, ut tamen conceptus ille primarius Dei in se optimi, Deum ut benevolum atque beneficum virtute comprehendat. (Ex n. 4. prop. XXVIII et XXIX.)

II. Quòd enim sit Deus benevolus ac beneficus, id quoque pertinere ad ejus excellentiam ac perfectionem infinitam: neque intelligi posse ut oportet Deum esse in se perfectissimum, nisi pariter sit perfectissimè clemens, benevolus atque beneficus. (Ex prop. X, XXX.) Unde sequitur:

III. Horum attributorum amorem omnino esse necessarium ad perfectionem ac plenitudinem charitatis in Deum. (Ex eâd. prop. XXX.)

IV. Non posse autem amari Deum ut perfectissimè benevolum et beneficum, nisi supposito quòd sit in se infinitè perfectus. (Ex prop. XXVIII.)

V. Quare divinæ bonitatis ut effusissimè liberalis amore, divinæ excellentiæ in se consideratæ amorem includi. (Ex iisdem.)

VI. Nec si pluris valet Dei per se excellentis quàm Dei benefici atque effusissimè liberalis intuitus, ideo esse consectaneum ut pluris valeat quàm utriusque complexio. (Ex prop. XXXIII.)

ARTICULUS X.

Locus Sylvii.

106. Videndus hîc est Sylvius, qui facilè confessus amorem Dei ut præcisè excellentis in se, esse actum primarium charitatis, secundarium autem esse amorem Dei ut benefici et benevoli; addit, non propterea primum perfectiorem esse quàm ambos simus junctos; cujus rei rationem reddit his verbis (1) : « Etsi alicujus virtutis actus » principalis sit dignior quàm secundarius, non » oportet tamen quòd principalis solus sit dignior » quàm principalis et secundarius simul » : quam sententiam, ut solet, ab Estio mutuatur, in 1. dist. 1, §. 4. Idem docent etiam omnes auctores mystici quos vidimus : (n. 90, 91.) res ipsa loquitur, neque fieri potest quin eò magìs ametur natura præstantissima, quò benignior est et benevolentior.

(1) *Sylv. in* 2. 2. *q.* 27, *art.* 3, *in fine.*

ARTICULUS XI.

An igitur hæc controversia in tenui versetur.

107. Dices : Non videtur auctor procul ab his abesse, cùm et ultro fateatur Deum infinitè beneficum esse charitatis objectum (1), bonitate relativâ in absolutam versâ, à quo nec nos abhorrere visi sumus ; in tenui ergo nostra est concertatio. Utinam ! ego verò id vel omni sanguine comprarim, ut nobis ad nudas voces quæstio jam rediret. Sed si in hæc penitus consentiret auctor, non ita in rigore et ad extremos apices urgeret illud, *nullo respectu ad nos ;* nec ita divinorum beneficiorum intuitum à charitatis actibus prohiberet ; nec tanto studio beatitudinis votum ac salutis desiderium amputaret ; nec suppositiones impossibiles in absurdissima quæque cogeret : quæ nos postea exequemur : ejusque rei meminisse lectorem , et me teneri debitorem velim.

108. Nec sibi constat auctor, quippe qui et Deum beatificum velle videtur agnoscere per sese ut objectum charitatis, et tamen procul arcere beatitudinem, sine quâ Deus beatificus nequidem cogitari potest. Unde fictus Lovaniensis, perspicuis verbis (2), *Deum ut beneficum ab objecto formali charitatis excludit :* consequenter sanè ; cùm, ab intuitu Dei ut beatifici excludere intui-

(1) *Resp. ad* Summa, *p.* 13, 14. *Diss. p.* 3. — (2) *Lett. d'un théol. de Louv. p.* 50.

tum beatitudinis, ludicrum sit et absurdissimum. Quare nec audiendus auctor, qui interdum ad veritatem accedere velle videatur. Atqui non convenit sensus, non verba ipsa congruunt : asseverat, negat; adstruit, destruit : nusquam errasse vult : pristinos, gravissimos firmat errores; inducit novos : theologiam universam quatit. Quæ partim probata sunt, partim in consequentibus probabuntur : sed priùs præmittenda quædam, quibus et anteriora firmentur, et objectiones, præsertim ex scholasticorum ipsiusque sancti Thomæ auctoritate repetitæ, dissolvantur.

QUÆSTIO VI.

De definitione charitatis ex sancto Augustino, deque fruitione ac de amore suî agitur ex concessis : ad prop. XXXVI.

ARTICULUS PRIMUS.

Profertur definitio charitatis ex sancto Augustino.

109. Definitionem charitatis à sancto Augustino proditam, ab Angelico doctore repetitam, ab universâ Scholâ receptam, à me verò objectam (1), licet sibi adversissimam, nec auctor improbare est ausus : quæ tamen cùm quæstionem solvat, mirum in modum ab eo deformatur, et in sensus alienissimos detorquetur (2). Est autem ejusmodi : *Charitatem dico motum animi ad fruen-*

(1) Summa doct. *n.* 8. — (2) *Resp. ad* Summa, *p.* 32, 33.

dum Deo propter seipsum, et se et proximo propter Deum (1). Nos autem de fruitione, ex sanctis Thomâ et Bonaventurâ, multa diximus (2); sed nunc tota quæstio ad vivum persecanda.

ARTICULUS II.

Quid reponat auctor: prima responsio SS. Augustino et Thomæ palam imponit.

110. Varia sanè respondet præsul : ac primùm « charitatem genericè sumi pro ipsâ spe : quam si- » gnificationem, inquit (3), sanctus Thomas ratam » habuerit » : at verba Augustini reclamant; charitatem enim definit eam quâ *Deo fruimur propter ipsum*. Hæc est autem vera et propriè dicta charitas, ut mox concedet auctor. Rursus, charitatem definit eam quæ est ad Deum et ad proximum : est autem hæc vera charitas. Denique charitatem definit eam quæ cupiditati opponitur. Hæc autem iterum atque iterum est ipsa charitas. Sanctus verò Thomas cum sancto Augustino hîc vult definitam charitatem prout est à spe distincta (4) : non ergo ea charitas comprehendit spem : neque ullus theologorum aliter intellexit : ac nequidem ipse auctor, ut sequentia docent.

(1) *Aug. de Doct. christ. lib.* III, *cap.* X, *n.* 16; *tom.* III, *col.* 46. *S. Thom.* 2. 2. *q.* 23, *a.* 2; *sed cont. Rép. à la Décl. p.* 27, 28. — (2) *Sup. q.* II. *et* III. — (3) *Resp. ad* Summa, *p.* 32, 33. — (4) 2. 2. *q.* 23, *art.* 2.

ARTICULUS III.

De ipso frui, quid auctor sentiat.

111. « Scholastici reponunt, inquit (1), Mel-
» densem antistitem fruitionis vocabulo plus justo
» sibi arrogare : frui, ut ait Augustinus (2), est
» amore inhærere alicui rei propter seipsam :
» en respectum ad nos jam rescissum ». Unde infert : « Igitur frui nullum includit respectum
» ad nos, imò simpliciter et omnimodè ad Deum
» nos refert ». Sic ipse illud frui refert ad unam charitatem, qui mox referebat ad spem. Nec mirum si variat, qui à rectâ viâ semel aberravit.

ARTICULUS IV.

Sancti Augustini expressa verba.

112. Si sancto Augustino, non sibi auscultaret præsul, hæc audisset cum ipsâ fruendi definitione connexa : « Quibus fruendum, beatos nos
» faciunt : quibus utendum, ad beatitudinem
» adjuvamur (3) ». Rursus : « Quo perfrui beatè
» vivere est denique : Deus vult se diligi, non ut
» sibi aliquid, sed ut iis qui diligunt æternum
» præmium conferatur, hoc est ipse quem dili-
» gunt (4) ». Cum his quî stabit illud Augustino attributum, *nullo respectu ad nos*? Neque dicit Augustinus quod D. archiepiscopus fingit (5), *ex fruitione oriri beatitudinem* : sed hanc esse ip-

(1) *Resp. ad* Summa, *p.* 33. — (2) *De Doct. chr. l.* I, *cap.* IV, *col.* 6. — (3) *Ibid. cap.* III. *ibid.* — (4) *Ibid. cap.* XXIX, *n.* 30; *col.* 14. — (5) *Resp. ad* Summa, *p.* 34.

sum *frui*. Neque item docet Augustinus *charitatis actu expeti fruitionem, non optatâ eâ quæ ei annectitur beatitudine :* sic auctor pro suo acumine. Sed nescit Augustinus illas argutias : planè confitetur, *Deum amari velle* se, ut æternum præmium, nempe ipsum, assequamur : manifesto quidem respectu ad nos; sed qui postremò referatur in Deum. « Teipsum enim, inquit Augus- » tinus (1), non propter te debes diligere; sed » propter Deum, ubi dilectionis tuæ rectissimus » finis est ». Mittamus ergo vanas et ab Augustino alienas responsiones : hoc pro concesso teneamus à præsule, Augustinum agnosci judicem ; agnosci illam quam Augustinus edidit definitionem charitatis : quâ, definitione causâ cadit. Schola autem omnis, ut et ipse confitetur, post Magistrum, in 1, distinct. 1, Augustini definitionem admittit : ergo et Augustino et totâ Scholâ judice, et suo arbitrio, præsul condemnatur.

ARTICULUS V.

De amore suî quid D. Cameracensis concesserit.

113. Nihil est quod magìs veritatis intersit inter concessa memorari, quàm istud sæpe à nobis assumptum ex Instructione pastorali D. Cameracensis (2) : « fieri non posse uti nosmetipsos non » semper diligamus » ; neque item fieri posse « ut » nos diligamus, quin nobis optemus supremum

(1) *De Doct. christ. lib.* 1, *cap.* XXII, *n.* 21 ; *col.* 11. — (2) *Préf. sur l'Instr. past. n.* 46. *Sup. n.* 27, 28, 29, 30.

» illud bonum quod est unum necessarium [1] ». En *semper* nosmetipsos diligimus, *semper* beati esse volumus; ergo in omni actu : nec Meldensem coargui, sed laudari oportebat, quòd id asseruerit, ut suprà dictum est: (n. 27, 28.)

114. Huc accedit, quod idem auctôr agnoverit « amorem illum tam purum, quem unusquisque » sibi semper debeat [2] » : illius hæc verba sunt : ergo amor ille quem *semper* nobis debemus purus est : amore autem illo indesinenter summum bonum nobis, ipso fatente auctore, non optare non possumus : ergo puri amoris est, summum bonum sibi optare, idque concedit auctor : cujus concessionis quanta sit vis, sequentia demonstrabunt.

ARTICULUS VI.

Amor suî, ut sibi bene sit, ad veram charitatem pertinet, teste Augustino.

115. Primus Augustinus prodeat disertissimis notissimisque verbis [3] : « Modus diligendi præ» cipiendus est homini, id est quomodo se diligat » ut prosit sibi : quin autem se diligat et sibi » bene velit, dubitare dementis est ». En modus diligendi se ut prosit sibi, sibique bene velit, per se ad charitatem spectat : ad charitatem spectat *diligere seipsum*, quæ pars est præcepti de proximo diligendo; cùm scriptum sit : *Diliges proximum sicut teipsum*, ut passim Augustinus et omnes theologi docent.

(1) *Instr. past. n.* 11, 20. — (2) *Ibid. n.* 11. — (3) *De Doct. christ. lib.* 1, *cap.* XXV, *n.* 26; *col.* 13.

ARTICULUS

ARTICULUS VII.

Consensus Scholæ : sancti Bonaventuræ locus.

116. Hinc tota Schola agnoscit amorem nostri ac proximi, ut sumus res Dei, à verâ et genuinâ charitate elici : quâ charitate ut sibi quisque, ita etiam proximo cupit beatitudinem ; eam scilicet quæ Deus est, quam deinde bona omnia consequantur.

117. Eâ de re jam visus sancti Bonaventuræ locus (1), quo docet unâ et indivisâ charitate diligi, et Deum, et proximum, et seipsum, quia idem summum bonum volumus, et Deo et proximo et nobis. Ac Deo quidem optamus ex charitate, non ut habeat, sed ut sit summum bonum : nobis autem et proximo ut illud habeamus. Quæ clara est et ineluctabilis demonstratio.

118. Absit autem ut tantam veritatem obscurari sinamus. Omnino enim Deum per sese diligunt qui seipsos, qui proximos ut rem Dei diligunt : bona vera sibi et proximo volunt ; nempe ut sint Deo conjunctissimi ; Dei beati participes ; *divinæ naturæ consortes* (2) ; per gratiam et gloriam deiformes in æternum futuri : hæc præcipit, hæc agit, hæc elicit charitas : quin etiam illud conjungi, illud uniri ad naturam et essentiam amoris pertinere, et Patres omnes et Scholastici omnes, et ipse etiam D. Cameracensi fidus Lova-

(1) *Sup. q.* III, *art.* VIII, *n.* 70. *S. Bonav. in* 3. *dist.* 27, *art.* 1, *q.* 2. — (2) *II. Pet.* I. 4.

niensis agnoscunt, ut dictum est : (n. 47, 48 et seq.)

119. Stet ergo decretum illud et Patrum et Scholæ et auctoris ipsius; fieri omnino non posse, quin omnes semper in omni actu seipsos diligant, sibique beatitudinem optent; quo uno certum est causam esse conclusam, et auctorem convictum esse manifesti erroris, qui toties dixerit, ab objecto charitatis secludi posse, imò verò oportere, studium beatitudinis : adeoque nec eam nobis nec proximo ex charitate optandam; ut etiam sequentia magìs declarabunt.

ARTICULUS VIII.

Auctor nihil aliud agit, quàm ut ab ipsâ quæstione oculos lectoris avertat, et vana congerat.

120. Ex his igitur patet per auctoris concessa rem esse confectam : quod ut prohibeat, et oculos ab ipsâ summâ quæstionis avertat, multa de spei naturâ, deque gratitudine profert : quæ nunc resolvenda sunt, et ad ipsum quæstionis caput semper oculi retorquendi.

QUÆSTIO VII.

De naturâ spei et gratitudinis, deque objectionibus inde repetitis.

ARTICULUS PRIMUS.

De differentiâ spei et charitatis.

121. MAGNUM aliquid sibi objicere videtur antistes : nempe hoc ; si charitas, ita ut spes, frui desiderat, confundi virtutes illas ac motiva virtutum : hoc enim assiduè repetit et exprobrat nobis (1). Quem nodum tribus verbis sanctus Thomas secat (2). « Ad 3 dicendum, quòd idem bonum est » objectum charitatis et spei, sed charitas importat unionem ad illud bonum ; spes autem distantiam quamdam ab eo : et inde est, quod » charitas non respicit illud bonum ut arduum » sicut spes. Quod enim jam unitum est, non habet rationem ardui ». En domino archiepiscopo tam operosa visa, atque omnibus paginis usque ad nauseam infarta difficultas, quam brevi et absolutâ distinctione solvimus. Inest enim charitati, etiam in viâ, tanta conjungendi vis, ut nec in vitâ beatâ alia postuletur ; dicente apostolo, *charitas nunquam excidit* (3) ; quod procul abest à spe. Unde non spes sed charitas per se est jus-

(1) *Resp. ad* Summa, *p.* 15, 18, 19, 31, 40, 41, 42, 48, 52, *etc. Oppos. p.* 23. *Lett. IV.e à M. de Paris.* — (2) 2. 2. *q.* 23, *art.* 6, *ad* 3. — (3) *I. Cor.* XIII. 8.

tificans et uniens, et amicos nos faciens Deo : quo et ipsas virtutes, charitatem nempe ac spem, et eorum motiva, et ipsam agendi in utrâque rationem in immensum distare constat. Hæc ergo à nobis confundi D. Cameracensis exprobrat (1); nec intellecto doctore Angelico.

ARTICULUS II.

An charitas mercenaria æquè ac spes.

122. Hinc etiam vanum patet esse quod sæpissime queritur (2), charitatem à me æquè mercenariam fieri ac spem. Et quidem sanctus Bonaventura negare videtur (3) expectationem æterni boni esse mercenariam, cùm ratio mercenarii ab ipso reponatur in temporali mercede, non verò in æternâ : quare nemini oportet crimini verti quod spem neget mercenariam, modò consentanea loquatur et statuat. Sed quandoquidem pars Scholæ maxima, ex ipso æternæ beatitudinis desiderio, vult spem esse quodammodo mercenariam sive sui commodi studiosam, charitatem autem non ita : id quoque ex sancti Thomæ allato principio resolvendum. Etsi enim charitatem quoque frui velle constitit, longè dissimili modo in fruitionem tendit ac spes. Præterquam quod enim spes in fruitionem tendit ut in objectum primarium, charitas verò eam secundariò spectat; huc etiam accedit, quòd charitas Deo fruatur, ut

(1) *Vid. in lib. gall. V.e Ecrit, n.* 12. — (2) *Resp. ad* Summa, *p.* 10, 33. — (3) *In* 3. *d.* 26, *art.* 1, *q.* 1, *ad* 5.

præsente, conjuncto, unito, et amico; spes verò ut absente, necdum amico aut unito : quo fit ut charitas in solâ Dei gloriâ ut in fine sistat, eoque referat fruitionem suam, ut diximus : quod quidem si spes faceret, jam non esset spes, sed esset ipsa charitas.

ARTICULUS III.

Præsul in id quod objicit incidit : at spem facit non mercenariam.

123. Jam verò videamus, annon ipse Præsul in illud incommodum incidat quod objicit nobis. Certè spem theologicam, ut ipse loqui amat, ab omni ratione *mercenaritatis* absolvit (1). Hanc enim *mercenaritatem* constituit in eo quod naturali ac deliberato amore prosequimur, qui est novus tuendi systematis modus in Instructione pastorali, et in Responsione ad Summam, et in cæteris libris ubique difusus, ut notum est. Atqui spes æternam vitam non naturali illo, sed supernaturali amore prosequitur : non ergo mercenariè : nec spes est mercenaria. Quod est contra Scholæ placitum à D. Cameracensi toties appellatum.

124. Verba auctoris hîc diligenter observanda. « Tota ferè, inquit (2), Schola strictiorem charitatis sensum amplexa, ad virtutum distinctio» nem accuratiùs servandam, pernegat amorem » spei quo quis expetit fruitionem Dei, quatenus » boni relativè ad nos, esse omnino purum, gra» tuitum, et cujuscumque interesse proprii exper-

(1) *Resp. ad* Summa, *p.* 33. — (2) *Ibid. p.* 32, 33.

» tem. Ego verò non ita ». En ille perspicuis verbis à Scholâ recedit, cujus me facinoris reum arguebat.

125. Pergit : « Ego verò non ita : nec enim » interesse proprium sive mercenaritatem in ullo » alio positam volui, quàm in deliberatis acti- » bus, quibus naturali amore nos prosequimur. » Unde mihi minimè opus est objectionem sol- » vere : hæc me nihil attinet ». Hoc est : non mihi opus est *solvere objectionem* à Scholæ auctoritate repetitam : *hæc me nihil attinet.* Quasi dicat : Nihil me attinet quid Schola senserit : hujus ego dogmata aliis quidem objicienda, non autem mihi sequenda proposui.

ARTICULUS IV.

De amore gratitudinis.

126. De amore verò charitatis et gratitudinis à se mutuò distinguendis non ita solliciti sumus. Ultro tamen largimur domino Archiepiscopo eâ de re maximè laborare viso (1) : si quis ita divinis beneficiis addictus videretur, ut de largitoris excellentiâ non satìs cogitaret, Deoque inhæreret magìs affectu quàm effectu ; id quidem ad gratitudinem referendum, non ad charitatem : sin autem ad beneficia sic respicit, ut ipsum largitorem vel maximè spectet, et ab ejus excellentiâ ipsi beneficio, uti par est, pretium ponat, hunc verâ affici charitate, nec ideo inferiore, quòd

(1) *Resp. ad* Summa, *p.* 17, 20, 31, *etc.*

utraque scilicet et Dei optimi et ejusdem benevoli ac benefici motiva conjungat, theologi docent. (Ex n. 4, prop. XXXIII. Item ex q. V, art. IV, V, VI, VII: et ex n. 105, 106.)

ARTICULUS V.

Suarezii et aliorum loci.

127. Eam in rem et in Summâ doctrinæ et alibi sæpe indicavimus Suarezii insignem locum [1]: quem nunc integrum reddimus : « Respondetur » hunc *actum* (amandi Deum propter beneficia » nobis collata) regulariter esse imperatum à » gratitudine ; tamen est elicitivè à charitate » : en *à charitate* idque *elicitivè;* quod sufficit : cætera nunc nihil moramur. Subdit : « Cùm Deus per- » fectè amatur propter beneficium, potiùs ama- » tur, quia nos amat : hoc autem charitatis est » et amicitiæ, neque actûs hujus ratio objectiva » est extra divinam bonitatem : nam amor quo » Deus nos amat ipse Deus est, et summa quæ- » dam perfectio ejus : item ipse nos amat, quia » bonus est » Unde quia amatur eo quòd amat, » amatur etiam quia bonus est » : quibus verbis, illa, de gratitudine distinguendâ à charitate, vana litigatio inciditur.

128. Attulimus etiam Scotum, ac mysticos, Rusbrokium scilicet et Harphium eorum ante- signanos, qui motivum adhibeant memoris animi

[1] Summa doct. *n.* 8. *V.e Ecrit français, n.* 10. *Suar. de fid. spe et char. tract.* 3, *disp.* 1, *sect.* 2, *n.* 3, *ad* 2.

erga Deum nos priùs diligentem, quo seipsos inflamment ad amandum Deum castissimo ac perfectissimo amore, eo scilicet quo omnia viscera, omnes animæ vires percelluntur : neque quidquam inveni apud mysticos quosque sanctissimos et alios pios auctores, quo vehementiùs amor inardescat, ut est alibi dictum (1).

ARTICULUS VI.

De spei imperfectione ex sancto Thoma auctoris objectio.

129. Quorsum ergo illud toties ab auctore allegatum sancti Thomæ scitum (2), spem esse *imperfectam* quæ frui appetat; si ipsum frui tam perfectum esse dicimus? Non satìs intellexit præsul in ipsum frui diversissimè tendere spem et charitatem : illam, ut in aliquid absens et adeptu arduum, quod est imperfectum : hanc, ut in aliquid præsens atque conjunctum, in quo perfectio est, ut statim diximus. (n. 117.)

ARTICULUS VII.

Quomodo, ex sancto Thomâ, charitas non vult ut sibi ex Deo proveniat quidquam.

130. Nec pluris est illud ex eodem sancto doctore repetitum (3) : hoc quidem interesse inter spem et charitatem, quòd charitas non ut spes *op-*

(1) *Sup. n.* 90, 91. *V.e Ecrit, n.* 10. — (2) *Resp. ad* Summa, *p.* 52, 53, 65, *etc.* 2. 2. *q.* 17, 8. — (3) *Ibid. p.* 14. 2. 2. *q.* 23, *art.* 6.

tet ut aliquid sibi ex Deo proveniat : quod auctor nisi universim intelligat, nihil ei sanctus Thomas proficit. Quid ergo : non optat charitas ut id sibi proveniat ex Deo, quod est Deo ipsi esse conjunctum? non est ergo natura et essentia amoris ut uniat; à desiderio unionis amor abstrahere et abstinere potest? Apage insaniam. Hæc dicant homines malè feriati, qui nihil pensi habent nisi aucupari voces : non dicat archiepiscopus tanto loco positus: agnoscat charitati nihil esse melius aut optabilius, quàm ut Deo conjuncta per gratiam et gloriam, vel sit beatissima, vel esse incipiat. Hæc de spei naturâ dicta sint quo ad errores auctoris revincendos certam viam muniamus.

ARTICULUS VIII.

Auctoris errores detecti ex antedictis.

131. Imò res ipsa confecta est. Duo enim auctor asseruit : alterum mox, quòd ipsa charitas ita absit ab eo, ut aliquid ex Deo sibi provenire optet; ut nec illud optet sibi à Deo provenire, quòd sit Deo conjunctissima; (art. præcedente.) quod est erroneum, et ab ipsâ naturâ amoris alienum : alterum, quod amare seipsum et proximum ut rem Dei, atque adeo sibi et proximo optare beatitudinem, non sit charitatis; quod sancto Augustino totique Scholæ, et ipsi præcepto proximi diligendi palam repugnat : redit etiam præclarum sancti Bonaventuræ argumentum. (Sup. n. 70, 71, 117.)

QUÆSTIO VIII.

De falsò imputatis.

ARTICULUS PRIMUS.

Auctor involvit quæstionem multis falsò imputatis.

132. Id quoque pertinet ad involvendum quæstionis statum, et ad lectoris oculos ab illo distrahendos, quod auctor mihi tot ac tanta imputet contra verborum tenorem, quæ nunc ne lectori fucum faciant, quàm paucissimis potero commemoranda sunt.

ARTICULUS II.

Primum falsò imputatum.

133. Domini Cameracensis hæc verba sunt (1) : « Meldensis dixerat hanc suam de beatitudinis » motivo inseparabili sententiam ab omni Scholâ » usurpari » : rectè : et id etiamnum dicit : « nunc » verò contrarium ab omni ferè Scholâ traditum » fatetur ». Non ita : sanè sum confessus ab objecto specifico charitatis abstrahi posse amorem beatitudinis actu expresso et explicito volitæ (2) ; non autem ita, quin virtute et impulsu hujus motivi voluntas agatur, nec ita ut à beatitudinis secundario quoque motivo persequendæ studio temperari possit. Quæ quàm inter se, et cum

(1) *Resp. ad* Summa, *p.* 6. — (2) Summa doct. *n.* 8.

universâ Scholâ consentiant, docent, n. 4, prop. VII et VIII, unà cum antedictis q. II, præsertim n. 33. Non ergo Meldensis secum *ipse pugnat invitus,* quod Cameracensis objicit : sed Meldensis sententiam perspicuis verbis expositam, ipse Cameracensis intellectam noluit.

ARTICULUS III.

Aliud imputatum : rursus oculos à statu quæstionis avertit.

134. « Pollicitus est (Meldensis) se confutatu- » rum Scholæ sententiam libro eâ de re edito ». Ita Cameracensis (1) : falsò. Pollicitus est Meldensis, se ita explicaturum Scholæ opiniones varias, ut tota disputatio non tam de re quàm de nomine esse videatur (2). Item est pollicitus, fore ut demonstraret totam illam quæstionem nihil attinere ad rem de quâ agimus (3). Item est pollicitus, se demonstraturum nihil attinere ad rem, an ipsa æterna beatitudo primario an secundario, modò tamen necessario motivo ab ipsâ charitate quæratur (4). Hæc quidem Meldensis est pollicitus; eadem nunc iterum pollicetur, atque ex parte præstitit. (Sup. q. IV, art. III et IV.) Nec quod Cameracensis improperat (5), « de eo diffi- » cultatis cardine scripturum se pollicitus, mox » mutavit sententiam ». Quid est mox mutavit? quo argumento probat? Adeo autem absum ut

(1) *Resp. ad* Summa, *p.* 6. — (2) *Inst. sur les Etats d'Or. liv.* III, *n.* 8. — (3) *Ibid.* — (4) *Ibid. liv.* X, *n.* 29. *Addit. n.* 2, 3, 5, 7. — (5) *Resp. ad* Summa, *p.* 53.

mox mutarim sententiam, ut totus in eo sim ut quamprimum rem exequar : sed distuli tantisper. Utinam non aliis domini Cameracensis operâ occupatus!

ARTICULUS IV.

Aliud imputatum : de beatitudine ut solo charitatis motivo.

135. Si Domino Cameracensi credimus, « is » ego sum qui totam interiorem vitam et ipsam » charitatem ad beatitudinis in Deo amorem re» ductam velim (1) ». Rursus : « Dominus Mel» densis episcopus charitatis nomine nihil intelli» gebat præter amorem beatitudinis in Deo (2) ». Addit : « Indesinenter collimat idem Episcopus, » ut totam amandi Dei rationem, amabilitatem » totam ponat in quærendâ in Deo beatitudine, » et ut amandi ratio una in beatitudinem resolva» tur (3) ». Quo oculo nostra legerit qui hæc objicit et assiduè inculcat, advertat lector diligens. Neque enim præcipuum, nedum totum motivum charitatis in quærendâ beatitudine collocavi, sed tantùm secundarium, nec in eo amabilitatem ipsam universim, sed specialem et quamdam cum Scoto reposui; quod et Summa doctrinæ (n. 8.) et nostræ (n. 4.) propositiones XXXVI, et jam inde ab initio in Instructione nostrâ de Statibus Orationis loci (n. 134.) allegati probant.

(1) *Resp. ad* Summa, *p.* 8. — (2) *Ibid. p.* 16. — (3) *Ibid. p.* 25, 26, 45.

ARTICULUS V.

Aliud imputatum de objecto secundario.

136. Quod autem secundarium illud suggillat ut meum (1), nec legere voluit annotatum ad latus Scoti locum, suprà expositum est : (q. IV, totâ.) ubi id quoque demonstratum est, non id à solo Scoto, sed etiam à sancto Thomâ et ab omnibus theologis, vel istis vocabulis, vel summâ ipsâ recognitum.

ARTICULUS VI.

De incentivi vocabulo respectu beatitudinis : loci Ambrosii.

137. Urget : à Meldensi « incentiva, amandi » illecebras, fomitem inextinctum agnosci : quor» sum ista ? quidni motivum (2) ? » Quasi ego motivi nomen reformidaverim, et incentivi maluerim ? Ego verò non sum tam acutus ut ista secernam : simpliciter dico motivum quod moveat, illicium quod illiciat, incentivum quod incendat, incitamentum quod incitet : quæ voces sint ejusdem virtutis. Motivi vocabulo, quoties in communi nostrâ Declaratione subscripsi ? Cæterùm incentivi vocem magìs hæsisse memoriæ fateor, quòd latinis Patribus sit familiarior. Sic Ambrosium dixisse noveram (3) : « Summum vir» tuti incentivum reposuit Deus futuræ beatitu» dinis ». Iterum : « Dominus noster Jesus, regni

(1) *Resp. ad* Summa, *p.* 16, 40. — (2) *Ibid. p.* 17. — (3) *Amb. in Ps.* 1. *n.* 1 *et* 13 ; *tom.* 1, *col.* 737 *et* 742.

» cœlestis gloriam, perpetuæ quietis gratiam, » vitæ, et beatitudinis, ad virtutis humanæ in- » centiva proposuit ». En beatitudo incentivum, idque summum, quod in unum cum rei honestate Deique excellentiâ coalescat.

ARTICULUS VII.

Aliud imputatum de contritionis actu.

138. Jam pius lector animadvertat velim, quàm illud invidiosè tribuatur nobis (1) : « Cave » ne imposterum ullum contritionis actum eli- » cias, nisi teipsum beandi proposito; quo omisso » homo sibi illuderet ». Subdit : « Contritio quan- » tumvis flagrans, ex solâ Dei pulchritudine et » perfectione infinitâ, gratitudini Dei beneficiis » sese delectanti derogaret. His argutiis, quæ » ipso usu et in praxi nusquam valent, Christum » ipsum beneficiorum omnium fontem abjiceres ».

139. Quàm procul à nobis absit illud, *Cave:* nobis tam acerbè imputatum, antecedentia ostendunt. Quis enim ex nobis dixit unquam : « Cave, » ne imposterum ullum actum contritionis edas, » nisi teipsum beandi proposito »? qui verborum tenor omne aliud motivum excluderet. Nos autem pro primario motivo charitatis adeoque contritionis semper habuisse summam Dei excellentiam, toties diximus, ut lectori tædio esse vereamur.

140. Neque item dicimus istud : « Contritio » flagrans ex solâ Dei pulchritudine et perfectione

(1) *Resp. ad* Summa, *p.* 27.

» infinitâ, benefico Deo et Christo derogat » : nunquam enim dubitavimus quin sola Dei perfectio abstractivè cogitari possit, nec eo minùs valere rationem charitatis ultro confitemur. Si quis autem negaverit in amore Dei perfecti, et excellentis virtute contineri amorem Dei ut benevoli, benefici, denique servatoris, et in eum propendere per sese omnem animam christianam, cum à Scripturis, à Patribus, à sanâ theologiâ abhorrere dicimus.

ARTICULUS VIII.

Doctrina concilii Tridentini de incipiente amore domino Cameracensi adversatur.

141. Rogatum autem volumus D. Cameracensem, quid sentiat de illo decreto concilii Tridentini (1), quod fide ac spe positis, eò etiam ante justificationem assurgi oportere decernit, *ut* fideles *Deum tanquam omnis justitiæ fontem diligere incipiant.* An hæc verba concilii ad veræ genuinæque dilectionis initium pertinere præsul negat, spretis academiarum Belgii theologis? Sin autem non audeat aspernari tantos viros, tantumque consensum, fateatur necesse est beneficum illud ac profluum, motivo charitatis contineri.

142. Quid ergo respondebit si illud vicissim objicimus : *Cave*, ne Dei excellentiâ ejus beneficentiam contineri putes : cave, ne contritionis actum editurus, Deum benevolum beneficumque

(1) *Sess.* VI. *cap.* VI

cogites, eoque te moveri sinas; sic enim perfectæ illi contritioni derogares : cave, dilectionem illam Dei tanquam omnis justitiæ fontis, ex decreto Tridentino, in contritionis actum inseras et involvas : quæ nos non invidiosè, sed verè et seriò admonemus.

ARTICULUS IX.

De formulâ consuetâ contritionis.

143. Non ergo, ut objicitur (1), *discedimus ab eâ contritionis formâ quam à parentibus edocti sumus.* Ea enim forma in omnibus catechismis legitur, ut peccatum detestemur, *eo quòd Deo optimo sive infinitè bono* displiceat. Etsi autem *illud optimum et infinitè bonum*, summam Dei excellentiam perfectionemque designat, eâ tamen voce vel explicitè vel virtute complectimur, beneficentissimum, beatificum, ac misericordem Deum : et cum Davide dicimus, totoque affectu centies iteramus : *Confitemini Domino, quoniam bonus; quoniam in seculum misericordia ejus* (2) : neque unquam penitus à beatitudinis studio temperamus, ut dictum est.

ARTICULUS X.

Aliud de Catechismo Romano falsò imputatum.

144. De Catechismo Romano nobis objecto (3) idem dicimus : nempe ejus quâ solâ moveamur

(1) *Resp. ad* Summa, *p.* 26. — (2) *Ps.* CV. — (3) *Resp. ad* Summa, *p.* 27. *Catech. Conc. Trid. in Orat. dom.*

bonitatis

bonitatis virtutisque divinæ nomine, comprehendi simul et illud excellens in se, et illud in nos pronum, eo ordine ac ritu quem sæpe diximus. Rogamus enim D. Cameracensem, an negare audeat benevolentiam ac beneficentiam Dei, inter ejus *virtutes* ac perfectiones esse numerandas? ergo bonitatem Dei virtutemque spectantes, eo quoque nomine beneficentiam complectuntur. Alibi autem ostendimus (1) sanum intellectum ejusdem Catechismi ab auctore perversum : Theresiam, Salesium, reliquos frustra appellatos, oppositæ sententiæ favere pernegamus : neminem esse asserimus, qui non pœnitentes ad contritionis actum, ex motivo benefici et servatoris Dei, inflammandos putet.

ARTICULUS XI.

Alia imposita nobis per apertam calumniam.

145. Neque prætermittendum illud mihi splendidè impositum : « Paulo ac Moysi aliisque piis » animabus per suppositiones illas impossibiles, » pias ineptias, pios excessus, pia deliria, inanes » argutias (2) »; quodque gravissimum, *inordinatos affectus* à me fuisse attributos (3) : quibus responsum est in tractatu qui inscribitur : *Mystici in tuto;* n. 192.

146. Hæc igitur sunt, quæ mihi per calumniam imputata : his autem liquet, me à Scholâ

(1) *Préf. sur l'Inst. past. sect.* VII, *n.* 75, *etc.* — (2) *Resp. ad Summa*, *p.* 19, 26, 45. — (3) *Ibid. p.* 41, 53.

non nisi impositis manifestè falsis divelli potuisse; totumque illud quod à Scholâ discedere accusor, non nisi distrahendis animis à statu quæstionis, inventum fuisse.

QUÆSTIO IX.

De charitate, ut est amor mutuus.

ARTICULUS PRIMUS.

De amore Dei ut amici.

147. Charitatem esse amicitiam omnes consentiunt; attestante Christo : *Vos amici mei estis :* et iterum : *Dico autem vobis amicis meis :* et iterum de Abraham : *et amicus Dei appellatus est :* et toto vetere novoque Testamento passim : unde etiam amor charitatis vocatur propriè amor amicitiæ, quo quippe Deus amatur ut amicus; in quo mutuum illud requiritur. Quod sponsa cecinit : *Dilectus meus mihi, et ego illi :* et illud : *Ego dilecto meo, et ad me conversio ejus.* Quod etiam Christus præcepit his verbis : *Manete in me, et ego in vobis* (1); centies inculcatis. Amicus enim est amico amicus, nec sine respectu dicitur : ergo amor charitatis non est absolutè et abruptè seclusus à respectu ad nos : sed illud restringendum ad primarium objectum quod est specificum; simul tamen relicto, saltem tanquam

(1) *Joan.* xv. 4.

proprio, eoque inseparabili amore relativo, ut sæpe dictum est.

148. Radix autem hujus rei est, quod amor naturâ suâ est unitivus : imò verò est ipsa animorum conjunctio : neque quis amare potest, nisi eum quem sibi traditum, cui se traditum velit : unde ipsa charitas ab apostolo vocatur *vinculum perfectionis* (1), uniendo Deo et homini aptum, cum conscientiâ amoris mutui.

149. Id à præsule semper dissimulatum esse gravissimum est, etsi sæpe à nobis objectum jam inde ab Instructione de Statibus Orationis (2) ; adducto in testem post omnes theologos sancto etiam Francisco Salesio (3), quo vel maximè adversarii gloriantur.

ARTICULUS II.

D. Cameracensis de Francisco Salesio cavillationes.

150. Miror autem post allatum ab illustrissimo archiepiscopo Parisiensi ejusdem sancti viri luculentissimam auctoritatem (4), D. Cameracensem nihil aliud quàm eludere voluisse (5) : nempe sic interpretatur, ut illa convenientia, sine quâ Deum pluris æstimare tantùm, non etiam amare possemus, beato Salesio nihil aliud esse *quàm convenientiam inter objectum et facultatem ;* quod est apertè falsum. Primùm enim nec ipsa existima-

(1) *Col.* III. 14. — (2) *Inst. sur les Etats d'Or. liv.* VIII, *n.* 18. — (3) *Am. de Dieu, liv.* II, *ch.* 22. — (4) *Inst. past. de M. de Paris, p.* 49. *Am. de Dieu, liv.* X, *ch.* 10. — (5) *IV.e Lett. à M. de Paris, p.* 44.

tio potest esse sine convenientiâ inter objectum et facultatem, quippe quæ cognitionem tantæ excellentiæ, adeoque aliquam proportionem intellectualem requirat. Deinde in eo vel maximè reponit Salesius proportionem illam, quòd amor charitatis sit mutuus : quæ ratio aliquid exigit majus quàm proportionem et convenientiam objecti et facultatis.

151. Quod autem ex Francisco Salesio affert (1), à Deo communicatam beatitudinem non esse motivum diligendi, « ut Deus nec minùs amatus nec » minùs esset amabilis excluso paradiso », tantâ perspicuitate à nobis expositum est (2), ut nullus supersit dubitandi locus ; et tamen addentur quædam necessaria, ubi de suppositionibus impossibilibus agendum erit.

ARTICULUS III.

Idem me testem afferens, objectionem meam pro solutione sumit.

152. At, quod idem præsul in eâdem epistolâ ad dominum Parisiensem me quoque suæ sententiæ testem adducit, pace præsulis dixerim, objectionem pro responso accipit. Toto enim illo libri mei VIII loco (3), nihil aliud à me agitur, quàm ut objecta proponam, quæ deinde sequentibus paginis dissolvantur. Sic enim incipio : *Dicent, etc.* quod est objicientis, nondum decernentis aut

(1) *IV.e Lett. p.* 49. *Entr.* II. — (2) *Inst. sur les Etats d'Or. liv.* IX, *n.* I. — (3) *Ibid. liv.* VIII, *n.* 3.

concludentis. Quod addo : *Videtur sanctus à charitate excludere desiderium possidendi Dei :* non magìs est meum, quàm illud sancti Thomæ toties repetitum : *Videtur quòd non.* Itaque illud, quod mihi à D. Cameracensi tribuitur, nihil aliud est quàm ipsissima objectio, quam totis decem eoque ampliùs paginis confutandam aggredior : quæ confutatio sic incipit : « Verùm si quid bonæ fidei su- » peresset, ne illæ quidem difficultates fierent (1) ». Sunt ergo difficultates, quas malâ fide factas conqueror : sunt objectiones quas aversor, his verbis (2) : « Portenti loco esset, si quis diceret de- » siderium videndi Dei, et capessendæ salutis, » non esse puri amoris actum ». Quare quod præsul addit (3), concessisse Meldensem id quo *nihil est contra illum luculentius,* objectio est pro concessione accepta : non quidem malâ fide, credo ; sed pessimo animi adversissima quæque cogitantis exemplo.

153. Quocirca abstrahendo hìc à quæstione de motivis alibi pertractatâ, pro certo relinquitur, amorem Dei ut amici, et esse charitatis, et eum necessario manifestoque respectu ad nos esse conjunctum : quod erat demonstrandum.

ARTICULUS IV.

De amore sponsæ erga sponsum.

154. Nobilissimum ac pulcherrimum amicitiæ genus est illud sponsæ, quæ etiam amica castissima

(1) *Instr. sur les Etats d'Or. liv.* VIII, *n.* 4. — (2) *Ibid. n.* 5. — (3) *IV.e Lett. p.* 50.

dicitur, ad sponsum candidiorem liliis, et omni puritate puriorem. Quo loco, si pro certo est amorem charitatis esse prorsus sine ullo respectu ad nos, nec amor sponsi ut sponsus est, erit charitatis. Nec erit illud charitatis : *Ego dilecto meo, et dilectus meus mihi :* nec illud : *Tenui illum, nec dimittam :* ac nequidem illud tam castè quàm confidenter editum : *Osculetur me osculo oris sui :* quæ si ab amore charitatis arcentur, tota sacri Cantici languescit ac frigescit oratio, nec amorem, sed spem sponsus et sponsa canerent : quod est absurdissimum et ineruditissimum.

QUÆSTIO X.

De sancto Bernardo : ad n. 4, prop. XXIII.

ARTICULUS UNICUS.

Occasione amoris sponsæ erga sponsum, de beato Bernardo quæritur.

155. BEATUS Bernardus is est, qui sponsæ rationem in ipso amore vel maximè collocavit. Si, inquit (1), *perfectè diligit, nupsit :* perfectè autem diligit, quæ et se diligi sensit : *diligens, inquit* (2), *sicut dilecta est.* Et illi quidem suspectum quodammodo est filii ad hæreditatem spectantis nomen : cæterùm nec sponsi appellatio minùs relativa est quàm parentis : sed sponsi ratio

(1) *In Cant. Serm.* LXXXIII, *n.* 3. — (2) *Ibid. n.* 5.

designat clariùs totam sponsæ possessionem in ipso sponso positam : quo respectu amor sponsi potior esse videtur quàm parentis, licet ambo idem sint; eo quòd in sponsi nomine ipsa amatæ personæ fruitio sit clarior.

156. Sanè auctor Bernardo multùm utitur : nec tamen unquam advertit illud; duas causas diligendi Dei à sancto esse positas : « primam, » quia nihil honestius : alteram, quia nihil fruc- » tuosius (1) » : quas quidem duas esse asserit causas, cur Deus *propter se* diligatur : ut ipsum, *propter se diligi*, in illo fructu, in illo commodo nostro clarè comprehendatur. Nec mirum : cùm illud à Deo requisitum, nihil aliud quàm Deus ipse sit : « *Præmium*, inquit (2), *ipse qui diligi- » tur* ». Quæ nos (n. 4, in prop. nostrâ XXIII.) quâ perspicuitate potuimus, exsecuti sumus.

157. Quin etiam Bernardus quærens quo *merito suo* Deus diligatur, nullo loco memorat excellentiam illam ab omni respectu ad nos absolutam. Sed *quo merito nostro* (3) : sic intelligit : « multùm meruit de nobis qui et immeritis dedit » seipsum nobis » : ac paulo post : « Si Dei me- » ritum quæritur, cùm ipsum diligendi causa » quæritur, illud est præcipuum, quia ipse prior » dilexit nos » : perspicuâ relatione ad eos quos dilexit.

158. Jam de commodo nostro dicturus hæc subdit (4) : « Habet præmium, sed id quod ama-

(1) *De dil. Deo. cap.* I, *n.* I, *ubi sup.* — (2) *Ibid. cap.* VII, *n.* 17. — (3) *Ibid. cap.* I, *n.* I. — (4) *Ibid. cap.* VII, *n.* 17.

» tur » : ut etiam Deus in ipsâ commodi nostri ratione ideo in se dilectus intelligatur, quia nullum aliud præmium nostrum quàm ipse est.

159. Unde etiam illud (1) : « Non enim sine » premio diligitur Deus, etsi absque præmii in» tuitu diligendus » : perspicuè intelligitur de illo præmio, quod extra Deum quæreretur. Subdit : « Vacua quippe charitas esse non potest, nec ta» men mercenaria est, quippe non quærit quæ sua » sunt ». Cur autem non quærit? *quia habet,* quia ipso amore jam possidet; *nec quærit quæ sua sunt, quia non desunt* (2).

160. Cætera jam clara sunt : « Amor ipse sibi » fructus : sibi præmium : amat ut amet (3) » : quippe qui in amore suo ipsum amatum complectatur totum, nec *à spe vires* sumit omnes, ut sæpe diximus : nullas, hæreticum, et concilio Tridentino palam contrarium.

161. Quod ergo Bernardus addit ad illud Davidis : « Confitemini Domino quoniam bonus : » confitetur quidem, quia fortasse bonus est sibi, » non quia bonus est in se (4) » : conciliandum est cum eo quod vidimus : Deum diligi *propter seipsum* etiam ex nostro commodo, *quia nihil fructuosius* (5) : nec immeritò tamen vituperatur ille qui *Deum sibi bonum* tantùm cogitat, quique nihil *diligit nisi suum :* itaque Deus bonus nobis et bono et malo sensu sumi potest. Qui vult Deum

(1) *De dil. Deo. cap.* VII, *n.* 17. — (2) *In Cant. Serm.* XVIII, *n.* 3. — (3) *Ibid. Serm.* LXXXIII, *n.* 4. — (4) *Epist.* XI. *et de dil. Deo. cap.* XII, *n.* 34. — (5) *De dil. Deo. cap.* I, *n.* 1.

sibi bonum ut det tantùm extranea à Deo, malus est : amor autem ex Bernardo semper est bonus; cùm ipse ut præmium diligitur Deus.

162. Unde illud existit præclarè ab eodem sancto ibidem pronuntiatum(1) : « Ipse (Christus) » factus est ut amaretur : ipse speratur amandus fe- » liciùs, ne in vacuum sit amatus ». En *in vacuum amatus nisi speraretur amandus feliciùs*. Unde sequitur : « Nec habet tamen quidquam (Deus) » seipso melius : se dedit in meritum, se servat in » præmium ». Ac paulò post : « Bonus es, Domine, » animæ quærenti te ; quid ergo invenienti » ? Ergo illa anima optimo sensu vult Deum bonum esse sibi ; quod *quædam anima* perversè et inordinatè vult : ea scilicet quæ *solum diligit suum*, et relicto communi bono, propria, id est creata et angusta bona, sibi à Deo dari petit. Atque hæc summâ ipsâ alibi explicata (2), nunc in pauciora constringimus, ut clarè intelligatur veram et genuinam charitatem, quæ Deum propter ipsum diligat, etiam ad relativa procedere, eo scilicet modo quo diximus.

(1) *De dil. Deo. cap.* VIII, *n.* 22. — (2) *Préf. sur l'Inst. past. n.* 100.

QUÆSTIO XI.

De amore quarti et quinti gradûs : primus et secundus auctoris errores.

ARTICULUS PRIMUS.

Utriusque amoris definitio ex auctore.

163. Jam Scholâ penitus explicatâ, falsò imputatis ordine confutatis, nobis devenit res ad jugulum causæ, et ad duos amores, quarti nimirum et quinti gradûs, quibus totus de Doctrinâ Sanctorum liber nititur. Amor autem quarti gradûs, est amor charitatis sive *justificans* (1) : amor verò quinti gradûs, est amor perficiens sive purus, et perfecta charitas (2).

164. His positis auctoris definitionibus, prima nostra conclusio est : *Amor justificans est ille quem Schola definivit amorem Deo ut in se est adhærescentem, nullo respectu ad nos :* quoad illam specificam amandi rationem, ut diximus. Res per se clara, et ex dictis probata, ipsâque auctoris confessione concessa.

165. Secunda conclusio : Amor ille *purus est atque gratuitus :* ex terminis constat, cùm sit, ut vidimus, purâ Dei bonitate in se consideratâ fultus, atque eâ ratione à spe distinctus : unde :

166. Tertia conclusio : *Nihil illo amore supe-*

(1) *Max. des SS. p.* 6. — (2) *Ibid. p.* 10, 15.

rius invenitur in Scholâ : quippe cùm in illo consistat pura et perfecta charitas : ex quo sequitur :

167. Quarta conclusio : *Amor ergo quinti gradûs, quem purum perfectumque auctor vocat, extra limites Scholæ est, nullâque theologorum auctoritate nititur.*

168. Quod autem nunc auctor addit, in eo esse quinti gradûs vim, ut amorem suî naturalem ac deliberatum excludat, postea considerabimus: interim annotamus nullum adductum nec adduci potuisse scholasticum auctorem, qui in eâ exclusione amoris naturalis ac deliberati, vim amoris puri ac perfecti collocaret. Ergo hæc sententia à Scholæ placitis penitus eliminanda est.

ARTICULUS II.

Dicta auctoris.

169. De amore illo quarti gradûs sive justificante hæc præsulis dicta sunt : primum : « Is » amor Deum quærit propter ipsum, eumque » omni rei, nullâ exceptione, anteponit (1) » : quo affectu in genere amoris nihil est sublimius.

170. Alterum dictum (2) : « Tunc (in eodem » amoris gradu) anima amat Deum et propter » ipsum et propter se : sed ita ut gloriam Dei » præcipuè diligat, neque in eo propriam felici- » tatem quærat, nisi ut est medium quod refert » et subordinat fini ultimo, qui est Dei gloria » : quo nihil sublimius Schola unquam agnovit :

(1) *Max. des SS. p.* 6. — (2) *Ibid. p.* 8, 9.

ergo quod suprà est, nempe amor quinti gradûs, iterum atque iterum est saltem supervacaneus, totique Scholæ incognitus. Jam ergo demonstramus quàm sit erroneus.

ARTICULUS III.

Primus auctoris error.

171. Est in Summâ doctrinæ (1) hujus erroris demonstratio, quam nunc in pauca contrahimus. Id habet quartus gradus D. Cameracensis in libro de Doctrinâ Sanctorum, « ut in eo Deus quæratur propter ipsum, omnique rei anteponatur, » exceptione nullâ : quin etiam in eo gloria Dei » præcipuè diligatur, ibique propria beatitudo » non nisi ut medium ad hunc ultimum finem, » hoc est ad Dei gloriam relatum, eique subor» dinatum requiratur » : (n. 169, 170.) atqui quintus gradus, qui amori puro tribuitur, nihil potest habere sublimius, nisi huic addas abdicationem propriæ beatitudinis, etiam ut refertur ad Deum, à quo nunc D. Cameracensis abhorret : ergo amor quinti gradûs non modò est evanidus et nullus, verùm etiam malus, perversus, erroneus. Hoc nostrum erat argumentum in Summâ doctrinæ : quàm autem clarum sit, D. Cameracensis prodet responsio.

(1) Summa doct. *n.* 9.

ARTICULUS IV.

D. Cameracensis responsio, et secundus error.

172. Sic autem illa responsio se habet (1): « Finem ultimum appeti potest vel habitu et » implicitè, vel actu et formaliter. Ita, inquit, » D. Thomas ». Subdit : « In quarto gradu subor- » dinatio ad Dei gloriam plerumque fit habitu, » confusè, et implicitè ». Ex quo concludit : » Sic duobus verbis doctoris Angelici, actu et » habitu, solvitur objectio ».

ARTICULUS V.

Præsul imponit sancto Thomæ.

173. Miror his duobus verbis intelligi objectionem solutam ; sanctus enim Thomas illud *referri habitu non actu,* tribuit peccanti *venialiter* (2), quod et auctor ipse recognoscit (3). Atqui absurdum est et erroneum, nihil plus competere justo, quàm ut plerumque agat eo modo quo peccatum veniale committitur ; sic enim inducitur error Lutheranus à sanctâ Synodo Tridentinâ proscriptus his verbis (4) : « Si quis in quolibet » bono opere justum saltem venialiter peccare » dixerit, anathema sit ».

174. Quin etiam auctor id addidit (5) : « Habi- » tualem illam relationem occurrere etiam in

(1) *Resp. ad* Summa doct. *p.* 48, 49. — (2) 1. 2. *q.* 88, *a.* 1, *resp. ad* 2. — (3) *Resp. ad* Summa, *p.* 50. — (4) *Sess.* VI. *can.* 25. — (5) *Resp. ad* Summa, *p.* 50.

» actibus justorum, quibus peccant venialiter. » Vide, inquit, sanctum Thomam ». Clariùs : « Ipsos actus quibus quis venialiter peccat, ha- » bitu Deo esse subditos et subordinatos fini » ultimo (1) » : quod est planè inauditum et erroneum. Non enim ipsum actum peccati venialis, sed peccantem tantùm habitu esse Deo subditum, sanctus Thomas docet. Peccata enim venialia *quæ habent inordinationem circa ea quæ sunt ad finem*, secundùm sanctum doctorem (2), *conservant* quidem *ordinem ad ultimum finem* in subjecto et *in actu humano* indefinitè sumpto; sed non in illo actu in quo est inordinatio. Si enim ipse actus, in quo est inordinatio et peccatum, esset habitu saltem subordinatus ultimo fini, esset quoque per se referibilis in Deum, possetque actu relatus in Deum, fieri meritorius; eo modo quo actus indifferentes, puta comestio, et alii hujusmodi relati ad Deum, fiunt meritorii: quod quidem de actu peccati venialis dicere, est absurdissimum et erroneum. Unde apertè repugnat rationi peccati actualis, ut sit ipso habitu Deo subordinatum. Non enim est ullo modo, ac ne habitu quidem Deo subordinatum, nisi fortè ut judici et ultori, id quod est per se malum atque peccatum. Falsa est etiam auctoris regula, et in Responsione ad Summam (3) et ubique inculcata; *quod Deo non est habitu subordinatum, esse mortale peccatum.* Si enim illud omne quod non est

(1) *Resp. ad* Summa, *p.* 62. — (2) 1. 2. *q.* 88, *c. et ad* 2. — (3) *Resp. ad* Summa, *p.* 63.

referibile in Deum esset mortale peccatum, nullum esset veniale peccatum, ut vidimus; non enim est referibile ad Deum : alioquin non esset per se et essentiâ suâ malum. Sic auctor exaggerat difficultatem, non solvit.

175. Quare aliam viam ineamus oportet, certumque esse debet viros sanctos piosque, plerumque agere ex motivo charitatis; ergo plerumque subordinare Dei gloriæ suam beatitudinem, nec tantùm habitu sed etiam actu aut saltem virtualiter, quod actui æquipollet. Id enim ex naturâ est justitiæ christianæ; quo nisi contendant justi omnes, non profectò Deum toto corde diligunt. Perfectis autem tribuimus, ut id faciant sæpius, intensiùs, ardentiùs. Ergo amor quinti statûs, quarti statûs amore solo gradu differt, haud ullâ aliâ re : quod etiam paulò post ex auctore statuēmus : quin amor quarti statûs secundùm communem Scholæ notionem, totum quintum statum virtute comprehendit, ut dictum est; (sup. art 1.) sic ergo quidquid ultra excogitaveris inane figmentum est.

ARTICULUS VI.

Ex concessis ab auctore contra ipsum infertur, quòd omnis justus Deum anteponat sibi.

176. Neque id præsul diffitebitur; siquidem seipsum intelligat; quarto enim amori, id est justificanti tribuit, *ut reverâ licet non semper explicitè*, tamen *implicitè* Deum anteponat sibi [1]. Atqui hæc summa perfectionis est. Nihil enim

[1] *Max. des SS. p.* 9, 18.

ultra superest secundùm auctorem, quàm ut sese ille animi sensus prodat, *expediat, evolvat:* inerat ergo, etsi nondum evolutus. Neque fieri potest ut quis sit verè justus, nisi eo sensu polleat quo Deum anteponat sibi : seque ita referat ad Deum, ut se propter Deum, et Deum plus seipso diligat. Quod ergo gerit pectore, sæpe erumpat necesse est, et ex implicito fiat explicitum. (Ex quæstione II, art. IX, n. 33.)

177. Meritò ergo diximus, totâ istâ auctoris tractatione de communi notione charitatis, deque Deo sibi anteferendo, nihil aliud agi, quàm ut fucus fiat theologis : hæc enim ad justos omnes pertinent, non tantùm ad perfectos, de quibus quærimus : pessimèque merentur de amore quem laudant, qui referunt ad perfectos id quod omnes pii præstare teneantur. Quem statum dum exsuperare conantur quinto illo amoris gradu, id profectò agunt, ut perfectionem in falso et inani ponant : nempe in amovendo studio beatitudinis, ut etiam sequentia clariùs prodent. Interim statuimus amorem quinti gradûs, et ab eo quarti discrimen ex auctoris quoque decretis malè et erroneè esse assignatum : quod erat demonstrandum.

ARTICULUS VII.

Quod amor quinti gradûs sive purus ab auctore dicatur inaccessus plerisque justorum.

178. Eâ de re verba auctoris perspicua in trium episcoporum Declaratione transcripta sunt [1].

[1] *Décl. tom.* XXVIII, *p.* 272.

Horum

Horum hæc summa est [1] : « amorem quarti gra-
» dûs, justificantem scilicet, nec tamen perfectum
» aut gratuitum ac purum, multos facere sanctos :
» plerasque sanctas animas nunquam in hâc vitâ
» pervenire ad amorem ab omni proprio com-
» modo absolutum : inanem operam futuram si
» illis aliquis amor sublimior proponatur, cùm
» ad eum pervenire non possint ; destituti quippe
» ad eum assequendum interiori lumine et gratiæ
» attractu : itaque nec illis amorem sublimiorem
» proponendum ; quod si fieret, durum, et per-
» turbationi ac scandalo foret obnoxium : quo
» etiam factum sit, ut antiqui pastores ac sancti
» hunc amorem quinti gradûs per quamdam œco-
» nomiam silentio premerent, nec justorum
» vulgo proponerent ; sed tantùm exercitia amo-
» ris mercenarii ». Hæc auctor in libello de Doc-
trinâ Sanctorum perspicuis verbis.

179. Nunc autem hæc omni arte eludere nititur [2] ; sed perperam. Summa responsorum ejus : 1. Vocari omnes justos ad perfectionem amoris, vocatione generali non speciali semper. 2. Non omnes christianos ad eumdem vocari perfectionis gradum. 3. Id quod reticeri vult plerisque sanctorum, non esse purum amorem, sed aliquod ejus exercitium ; nempe contemplationis usum. 4. Cùm amorem quinti gradûs reticeri vult sanctis, non id unquam intelligi de sanctis canonizatis, sive, ut exprobrat Meldensis, de sanctis

[1] *Max. des SS. p.* 34, 35, 261. — [2] *Rép. à la Décl. p.* 107, 109, 110, 111, 112, 113.

singulari titulo consecratis. 5. Neque quæstionem esse de dogmate puri amoris speculativè sumpto, sed tantùm de ejus praxi non indicendâ vulgaribus justis. 6. Hujus generis arcana à Gregorio Nazianzeno, Chrysostomo, Cassiano, cæterisque admitti.

180. Sed hæc mera sunt ludibria. Ad primum enim et secundum dicimus, quidquid sit de illâ vocatione speciali, de quâ nunc non agitur, id tamen esse de fide, non posse deesse lumen interius aut gratiæ attractum, ad perfectè exequendum præceptum puri amoris; quod nihil est aliud quàm præceptum charitatis.

181. Ad tertium : id quod reticeri vult auctor *est amor perfectè à commodo absolutus* (1) : hic ille est amor inaccessus sanctis, ac si proponeretur, perturbationi ac scandalo futurus, durusque omnino videretur : hæc, inquam, de ipso amore dicuntur, non autem de quodam orationis exercitio, ut cavillatur præsul.

182. Ad quartum, de sanctis canonizatis, sive singulari titulo sanctorum vocabulo appellatis : sanè ita intellexeram, eo quòd more vulgari sancti absolutè appellati eos sanctos indicare soleant : sed hæc nihil moror : satìs enim est ad errorem, plerasque sanctas animas, ac sanctos quocumque modo eximios, puro amore audito, scandalizari, conturbari tanquam de re durâ et inaccessâ.

183. Ad quintum : certissimum est ab auctore vetari, « ne de illo purissimo quinti gradûs amore

(1) *Max. des SS. p.* 34.

» verba fiant, nisi Deo priùs instigante [1] ». Illud enim ipsum est quod à fidelium vulgo, deficiente *interno lumine*, non intelligatur [2] : quos proinde ad illum amorem purum atque gratuitum adhortari nec directores debeant, sed rem Deo integram relinquere, quod est absurdissimum et erroneum : quippe ex quo consequatur, nec præceptum charitatis ad vivum explicari, aut puram dilectionem suaderi oportere.

184. Ad sextum : de sanctis, hæc velut quædam arcana docentibus, alibi responsum est [3]; clarèque demonstratum, neque Gregorium Nazianzenum, neque Chrysostomum arcana sed ardua et excelsa dixisse : neque Cassianum, aut Gersonem, aut quoscumque alios reposuisse inter arcana, puri amoris intelligentiam. Atque ita solutæ sunt cavillationes omnes, errorque auctoris in manifesto est.

ARTICULUS VIII.

Conclusio : de toto libro ab ipsis initiis sponte collapso.

185. Jam ut ab ipsis initiis ipsum libri scopum confutatum ostendam, sit illud à D. Cameracensi concessum [4], « puriorem dilectionem quinti » status nihil esse supra ipsam charitatem cui- » cumque justo communem : verumque esse id » tantùm, charitatis actus, servatâ semper suâ » specie, frequentiores esse ac intensiores in per- » fectis quàm in imperfectis » : quo posito frustra

(1) *Max. des SS. p.* 35. — (2) *Rép. à la Décl. p.* 112. *Préf. sur l'Inst. past. n.* 60 *et* 66. — (3) *Myst. in tut. n.* 146, *et seq.* — (4) *Resp. ad* Summa, *p.* 6.

quæritur amor ille quinti gradûs conturbaturus sanctos, iisque reticendus. Neque enim ulla est pia anima, nedum sanctus aliquis, qui « commu- » nem justis omnibus charitatem, ejusque fre- » quentiores intensioresque actus » refugiat, et *ut duros* horreat. Ergo amor ille quinti gradûs, quo totus liber collimat, evanidus, nullus, imò merum amoris spectrum et ludibrium est.

ARTICULUS IX.

Summa errorum qui in hac quæstione demonstrantur.

186. Adde amorem illum quinti gradûs non modò esse vanum, sed etiam noxium et erroneum, quatuor scilicet erroribus demonstratis.

1. Error de abdicando beatitudinis studio: (n. 165.)

2. De puro amore à sanctorum oculis amovendo: (n. 171 et seq.)

3. De amore charitatis justificantis, ad Deum habitu tantùm et non actu referendo: (n. 166.)

4. De naturâ peccati venialis, deque ipso ejus actu referibili ad Deum, ad eumque habitualiter ordinato.

QUÆSTIO DUODECIMA BIPARTITA.

De locis Exodi XXXII, 32: *et Rom.* IX, 3: *ac de suppositionibus impossibilibus.*

187. RURSÙS nobis res redit ad locos Mosis et Pauli, et ad suppositiones illas impossibiles toties

explicatas; sed quia omni auctoritate destitutus præsul in ratiociniis inde deductis omne præsidium collocat, videamus primùm quid ex his per novam sophisticen inferat, quidve reponamus: deinde, qui et quanti ex ejus doctrinâ errores eruantur.

PRIMA PARS QUÆSTIONIS:

Quâ auctoris argumenta referuntur et confutantur.

ARTICULUS PRIMUS.

Tria absurda mihi imputata.

188. Præsul omnibus paginis me accusat, quòd suppositiones illas impossibiles asserens, in tria vel maximè absurda me conjecerim (1): primum, quòd ille actus Mosis et Pauli contra rationem esset, cùm nulli actui rationali beatitudinis motivum deesse posse decreverim, cui tamen illi renuntiaverint: unde sit consequens, eorum actus nihil aliud esse quàm pios excessus, sive amatorias amentias omni ratione destitutas (2).

189. Alterum absurdum sive incommodum; quòd ego Deo adimam libertatem creandi naturas rationales sine ullo respectu ad vitam æternam: quæ tamen eum sine ullo hujus beatitudinis motivo diligerent.

190. Tertium, quòd actus illos faciam mendaces, impios, et hypocriticos (3), eo quòd per re-

(1) *Oppos. p.* 14, 15. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid. p.* 17, 24, 25.

strictionem mentalem reservarent beatitudinem quam immolare velle videbantur. Quod postremum argumentum toties tamque prolixè urget ac inculcat, ut in eo vim maximam collocasse videatur.

191. Quo etiam loco duo quærit (1). Primum : « num Deus omnipotens potuerit formare creaturas intelligentes, quibus nec suî visionem nec » vitam aut beatitudinem æternam indulsisset; » sive, an beata et æterna vita creaturæ intelligenti in rigore et ad summos juris apices debeatur. Alterum : annon illa natura ad Deum » diligendum teneretur? an Deus sua in illam » jura perdiderit? annon homo, quem Deus eâ » lege creaverit ut ejus animam statim atque exiret ex corpore, redigeret ad nihilum, etsi esset » ejus rei conscius, tamen ad Deum supremo » amore etiam inter suprema suspiria diligendum » se sentiret obnoxium »? Ibi fingit me ad extremas deductum angustias mirum in modum torquere me, ut ab illis me difficultatibus expediam.

192. Quærit denique annon mea me pungat conscientia, miras illas à me quoque recognitas traditiones in deliris actibus reponentem, nullo sensu, nullâ theologiæ regulâ.

193. Hæc igitur omnibus scriptis inculcat : hæc fictus Lovaniensis tanquam palmaria omnibus paginis urget (2) : hæc epistolæ ad illust. Archiepiscopum Parisiensem mille modis versant, tantâ

(1) *Oppos. p.* 14, 15. — (2) *Lett. d'un théol. de Louv. p.* 21, *jusqu'à* 36.

dicendi arte, ut dialecticis laqueis propemodum irretitus videar; quæ tamen tam vana sunt, ut uno velut ictu concidant.

ARTICULUS II.

Unâ quæstiunculâ res tota diritimur, Augustino et Chrysostomo testibus.

194. Ego tot nova, tam in hâc quæstione hactenus inaudita à me quærenti unam propono quæstiunculam : An Moses dicens, *Aut dimitte, aut dele me de libro vitæ,* si de vitâ æternâ intelligendus venit, putaverit se reverâ de libro vitæ æternæ esse delendum? Idem quæro de Pauli anathemate; an reverâ tunc crederet se esse anathema futurum? absit. Nam et Moyses et Paulus impiè errarent, impia crederent, si sentirent se innocuos aliorum salvandorum gratiâ de libro vitæ æternæ delendos, aut anathema sive maledictum futuros. Non id ergo credebant : imò se salvos ac beatos futuros esse sentiebant.

195. Sanè Augustinus in illud (1), *Dele me* : « Securus hòc dixit, ut in consequentibus ratiocinatio concludatur, ut, quia Deus Moysem » non deleret de libro suo, populo peccatum » illud remitteret ». Rursus alio loco (2) : « Cùm » Deus minaretur sacrilego populo, pia Moysi » viscera tremuerunt : opposuit se pro illis iracundiæ Dei : Domine, inquit, si dimittis ei

(1) *Q. in Exod. q.* 147; *ubi sup.* — (2) *Serm.* LXXXVIII, *de verbis Ev. n.* 24; *tom.* V, *col.* 482.

» peccatum, dimitte : sin autem, dele me de libro
» quem scripsisti. Quàm paternis maternisque
» visceribus, quàm securus hoc dixit attendens
» justitiam et misericordiam Dei : ut quia justus
» est non perderet justum, quia misericors est
» ignosceret peccatoribus ».

196. En quàm securus Moyses se de libro vitæ æternæ delendum offerret : an propterea per restrictiones mentales illudebat Deo? an Paulus nesciebat se non propterea futurum anathema, aut Dei justi sententiâ à Christo separandum propter impios? an Deum existimabat injustum fore sibi, ut Judæos lucrifaceret, nec saltem illud suum cogitabat : *Non enim injustus Deus, ut obliviscatur operis vestri* (1)? Planè ex Augustino respondebimus : *Securus hoc dixit :* neque eo secius veram Deo et proximo charitatem exhibebat.

197. Hinc etiam illud à Chrysostomo inculcatum : id Paulum pro Judæis obtulisse Deo eâ conditione, *si fieri posset :* unde etiam, eodem teste Chrysostomo (2), supponebat Paulus « id
» quidem futurum non esse ut fieret ipse ana-
» thema ». Idem Chrysostomus, cùm Paulum dixisse memoraret, non se ab Angelis aliisque potestatibus separandum à Christo, disertè hæc addidit (3) : « Neque hæc dicebat Paulus, quod
» Angeli ipsi, vel reliquæ potestates id tentare
» vellent : absit : sed ut amoris excessum osten-

(1) *Heb.* VI. 10. — (2) *Hom.* XVI *in Epist. ad Rom. ubi sup.* — (3) *Ibid. Hom.* XVII.

» deret ». En excessus, sed is pius quem in me toties reprehendit auctor : sed quod est palmarium intelligebat Paulus, et id fieri non posse quod Deo offerebat, et tamen Deo sincerè nullâ restrictione mentali offerri potuisse : per quæ omnia objecta clarè soluta sunt.

ARTICULUS III.

Hujus rei consecutiones.

198. Dices : Fortè sciebant illud quidem esse impossibile : sed non id cogitabant. Ego verò rursus quæro : Quid ergo cogitabant? Deum injustum sibi futurum? an verò ne illud quidem, justusne an injustus futurus esset Deus, possibile id esset an impossibile? cæco ergo impetu ferebantur, neque id verè volebant quod si cogitarent velle non possent.

199. Quare perspicuum est eos omnino intellexisse quid dicerent : intellexisse, inquam, non nisi ex conditione se agere : apertè quidem Moses: *aut dimitte, aut dele :* neque aliter Paulus intelligi potest, in eoque erat vis, quod pro amore Dei et pro populi salute, non modò incredibilia, sed etiam impossibilia tentare velle viderentur.

200. Planè eo ritu quo Paulus *anathema* dicebat angelum, si è cœlo descenderet, mendacia locuturus : quod quidem non dicebat tanquam id impossibile nesciret aut non cogitaret, sed ostensurus fidem, si dari posset occasio, etiam impossibilium esse victricem : quod erat maximum ad commendationem fidei. Neque minoris

erat aliud impossibile ad commendationem charitatis, neque aliter cogitabat se anathema futurum quàm angelum falsa dicentem.

201. Quod ergo præsul ait (1) : « Si Paulus et » Moyses sentiebant, non modò certum sibi ma- » nere suam beatitudinem, sed etiam ex tanto » charitatis actu quo eam abdicabant, futuram » tutiorem, eorum actus nihil habebant serium » : Quod, inquam, illud ait, quod assiduè et ad nauseam infarcit, ineptum est. Utcumque enim se res habet, certè et ex rei veritate et ex Patrum testimonio Paulus et Moses *securi agebant*, *securi loquebantur* : per te ergo nihil agebant serium : tibique ad *pios excessus*, ad *amatorias amentias*, ad *restrictiones mentales* æquè recurrendum.

202. Nos autem facilè respondemus hæc Mosis et Pauli fuisse seria : sed dicta per hyperbolen ex vehementiâ affectûs : nec nisi imperitè pios excessus sanctis quoque denegari posse credimus, Paulo ipso attestante : *Sive mente excedimus, Deo* : et Davide canente : *Ego dixi in excessu meo.* De quibus et de amatoriis amentiis alibi quoque diximus, et per hæc patet solutio ad tertium (n. 190.)

(1) *Oppos. p.* 22.

ARTICULUS IV.

Quæstiones auctoris præciduntur, ab iisque deducta (n. 191.) duo prima objecta solvuntur.

203. Veniamus ad illas quæstiones, in quibus auctor omne præsidium ponit : de statu puræ naturæ, deque homine condito sine ullo respectu ad visionem beatificam, aut animâ creatâ sub eâ conditione, ut unà cum corpore extingueretur : annon ergo illi homines, annon illa anima inter extrema suspiria supremum amorem deberent Deo ? Quid quod Deus mercedem illam æternam debet nemini, nisi ex sponsione ac promissis gratuitis et voluntariis. Deus ergo absolutè posset etiam sanctissimis denegare visionem suî ac mercedem æternam : verumque illud est, non impossibile humanæ mentis objectum nec absurdum abdicari, si Deus voluisset, eam beatitudinem quâ Deo ita volente carere possimus. Hæc igitur sunt quibus jam niti christianos oporteat supremi amoris actum exercituros. Addere potuisset et illud à quibusdam positum, nempe Deum ex supremo dominio posse addicere æternis suppliciis animas etiam immerentes, etiam sanctas; nec minùs interea ad Deum diligendum obligatas.

204. Sed hæc inutilia ad nostrum institutum, non nisi ad amovendum ex oculis veram quæstionem inducuntur. Non enim profectò Moses, non Paulus, aut ad puræ naturæ statum, aut ad animæ interitum animos retorquebant. Augusti-

nus et Chrysostomilluas supremi dominii ferrea jura nesciebant : respiciebant ad statum à Deo revelatum in quo sumus : ad illam ordinatissimam Dei sapientiam, quâ, teste Salomone (1), punire insontes exterum à suâ virtute esse judicat : eâ re Moyses et Paulus sciebant se esse securos : sciebant impossibile esse quod Deo offerebant : ea vel per pios excessus, vel per alias quascumque volueris sermonis figuras, bono certè animo, sed quod negari non potest, securo et tuto loquebantur. Non ergo quærendum, quid in statu metaphysico si fortè constituti agere teneremur; sed quid nunc à Deo, Christo revelante, rebus ut sunt stantibus, agere jubeamur. Per quæ patet solutio ad secundum argumentum, et ad ei connexas quæstiones propositas. (n. 180, 181.)

205. Neque propterea admittimus illam de animâ interiturâ rationem. Animas quidem scimus, ut et angelos, esse spiritus naturâ immortales, et ad ejus imaginem à Deo conditos: Pomponatium et alios aliter disserentes impios dicimus : tam innatum esse animæ rationali æternùm vivere, quàm soli splendescere, igni calefacere : neque propterea de restringendâ Dei absolutâ potentiâ cogitamus, sed potentiæ illius ordinatæ, quam Schola omnis agnoscit, effectis à Deo revelatis appliciti, cætera inutilia ad metaphysicos ablegamus, et puri amoris usibus inservire, aut ad eum finem hactenus à quoquam allata esse negamus.

(1) *Sap.* XII. 15.

206. Nec magis ad rem facit, quod auctor disertissimus, sed ad vana conversus, de Socrate aliisque copiosissimè philosophatur (1): qui cùm nec de Dei visione cogitarent, et de animæ quoque immortalitate dubitarent, ultro tamen et virtutem quærerent, et pro patriâ aliisque motivis ultro mortem oppeterent, nullo tum beatitudinis sive supernaturalis, sive etiam naturalis objecto: omnino enim omnibus paginis beatitudinem quærunt, cujus gratiâ etiam Epicurus omnia se agere et docere profitebatur. Nec si æternam beatitudinem nesciebant, ideo est consectaneum Paulo et Moysi omissam eam esse cujus securi viverent, ut diximus, per quæ objectionem quoque primam solvimus: (sup. n. 180.) atque ita, inverso licet ordine, tres objectiones quibus tota difficultas constabat exsolvimus, ex uno principio deductâ doctrinâ.

ARTICULUS V.

De falsis quibusdam auctoris suppositionibus per antecedentia dissolutis: deque absolutâ abstractione à beatitudine penitus impossibili.

207. In responsione ad Summam (2), pro certo supponit auctor, « Deum posse diligi absque mo-
» tivo beatitudinis; imò, eo amputato, perfectis-
» simam amandi rationem vigere: negando ita-
» que, ut Meldensis affectat, ullum actum ratione

(1) *III.e Lett. à M. de Paris, p. 5 jusqu'à 12.* — (2) *Resp. ad* Summa doct. *p.* 40, 44.

» præditum elici posse abstractione motivi bea-» titudinis factâ, futurum omnino esse, ut quod » magìs Deo dignum est in cultu interiore rese-» cetur » : nempe ille actus motivo beatitudinis vacuus. Hunc ergo vel maximum errorem errat adversùs unanimem patrum ac doctorum, ipsiusque adeo Scripturæ sacræ sententiam, hoc unico fundamento fretus; quod in illis desideriis Mosis et Pauli ex conditione impossibili editis, ille à motivo beatitudinis vacuus reperiatur actus, quod est ipsis terminis evidentissimè falsissimum: essent quippe beatissimi secundùm Augustinum « qui et haberent quod vellent, et nihil vellent » malè (1) ». Jam quicumque optat, idem beatus esse vult dum vult optato frui; quod est beatum esse velle. Non potest autem quis invitus esse felix; esset enim simul et felix, qui optato poti-retur, et infelix, qui optato frui nollet; quæ quidem Augustino (2), non sunt dogmata, sed portenta. Ergo absurdissimum est, à quovis de-siderio secludere votum beatitudinis. Nec potest quis cum Paulo dicere, *Optabam anathema esse*, nisi quâdam propositâ beatitudine, quæ optatum consecutura esset, si impleri posset.

208. Quòd autem videtur summam et in omni genere beatitudinem abdicare, haud minùs fal-sum. Eo enim ipso quod eum actum edit Paulus, planè significat se rem optatissimam offerre pro

(1) *De Beat. Vitâ, n.* 10; *tom.* I, *col.* 302. *De Trinit. lib.* XIII, *cap.* V, *n.* 8; *tom.* VIII, *col.* 932. — (2) *Ibid. cap.* VIII, *n.* 11; *col.* 935.

Judæis: ergo illud ipsum conjungi cum Christo, quo se certo modo privari volebat, Paulo erat optatissimum, nec optare cessabat. Cùm enim dicebat illud, *vellem si fieri posset,* absolutè nolebat illud quod fieri non posse nisi et ipse sentiret, profectò desiperet, ut suprà dictum est: (n. 185.) ergo in illo, *Optabam anathema esse à Christo,* Christi desiderium inerat vel maximum; nec immeritò Chrysostomus illud *Optabam,* ex Christi vehementissimo desiderio ortum esse decernit (1), ut mox videbitur.

209. Quanti autem meriti esset ille actus diceremus, nisi alibi explicatum esset (2). Quod autem negamus et sæpe negavimus, illum actum in se perfectiorem esse quàm alios charitatis actus, absque illis conditionibus impossibilibus editos, ex ipso etiam auctore mox constitit. (N. 163 et seq.)

210. Quare, quod auctor asserit (3), « torrentem theologorum nondum credidisse tam perfectum esse mercedis desiderium, ac illud optatum de anathemate pro fratribus », vanum est. Actus enim ille ferventissimæ charitatis, quo quis cum Paulo ita vult esse cum Christo, ut illam beatitudinem ad Dei gloriam referat, tam ex rei veritate, quàm ex concessione auctoris, totum illud comprehendit, quo sancta anima Deum anteponat sibi, nulla licet adsit conditio impossibilis. Ergo illi actui Christi potiundi vel

(1) *Hom.* XVI *in Ep. ad Rom. Homil.* IV *in Ep. ad Philip. Préf. sur l'Inst. past. n.* 150. — (2) *Myst. in tuto, n.* 191 *et seq.* — (3) *Oppos. p.* 23, 24.

maximè studioso tota vis amoris inest : neque ex appositâ conditione impossibili aliud quidquam acquiritur, quàm ut id quod inerat clariùs evolvatur : quod ipso auctore teste non est necessarium (1). (N. 169, 176.)

211. Neque unquam diximus id quod nobis D. Cameracensis imponit, ita posse abstrahi amorem beatitudinis, ut non ejus virtute et impulsu agamus, ut suprà diximus. (N. 33, 176.)

212. Neque item verum est id quod imputatur nobis, *si desit beatitudo Deum suâ amabilitate cariturum* (2). Fatemur enim Deum suâ perfectione esse amabilem, idque centies inculcavimus : addimus autem Dei perfectionem summam non plenè intelligi, aut etiam cogitari posse, secluso eo quòd Deus sit benevolus, quòd sit beneficus, quòd sit beatificus : quod ab omnibus æquè asseri, neque ab ipso auctore tametsi id obscuraverit, absolutè negari potuisse, sæpe constitit.

213. Itaque à beatitudinis studio ita voluntas abstrahit, ut intellectus à primis principiis, cùm tamen nulla conclusio nisi eorum virtute et influxu elici possit.

ARTICULUS VI.

Ex modis impossibilia supponendi antecedentia demonstrantur.

214. Diversimodè sanctis evenit illud, *non sciebat quid diceret*, quod contigit Petro (3) :

(1) *Max. des SS. p.* 9, 18. — (2) *Resp. ad* Summa, *p.* 16, 25, 45. — (3) *Marc.* IX. 5.

cùm

cùm visâ Christi gloriâ præposterè delectatus exclamaret amens : *Bonum est nos hîc esse.* Quibusdam verò contrario modo evenit, ut visâ Christi gloriâ plus nimio delectari vereri videantur : sic autem amorem suum enuntiant : Utinam divinis oculis aliquid suffurari possim ut intelligar amare gratìs, ac nullâ mercedis spe. Quod quidem invenitur in quorumdam sanctorum visis atque scriptis. Sed illud ad litteram sumi vetat pietas. Quid enim : ut amori tuo morem geras, vis Deum cæcutire, ac divinæ scientiæ lumen extingui? absit ut quisquam ex animo hoc dicat. Quid autem est illud, ut gratìs amare intelligar? à quo intelligare? nisi nempe absurda comminiscare, nesciet Deus te amare purè : ergo ut intelligas te purè amare, hoc voves? an illud est amici, ut ipse amore suo delectetur, velle, ut eo non delectetur Deus ? velle, ut Deus sit lapis, ut summi amoris apud animum tuum laudem feras? iterum atque iterum, absit. Quid ergo? velit, nolit auctor, amatoriæ insaniæ, pii excessus, impii futuri si ex absoluto consensu proferrentur; neque aliud occurrit quàm illud Marci; *Non sciebat quid diceret.*

215. Jam ad illud Paulinum sensu Chrysostomi intellectum (1), *Optabam anathema esse à Christo :* ab eo dicto si tollas illud, *si fieri posset,* nec sentiat Paulus non esse possibile, nempe illud consequetur, ut Paulus voluerit Deum esse injustum, et pro impiis à Christo separare sanctos. (n. 187,

(1) *Hom.* XVI *in Rom. ubi sup.*

188.) Quid ergo illud est nisi pia *hyperbole*, pius excessus: non ex ignoratione, sed ex affectûs vehementiâ? Non ergo ei aptaverim illud: *Non sciebat quid diceret:* sicut nec cùm diceret, *Si ego aut Angelus de cœlo aliud evangelizaverit, anathema sit.* Sed omnino id agebat ut ostenderet amorem suum tantum esse, ut vim omnem humani sermonis exsuperet: quod quidem Sylvius exponit his verbis (1): « Tam ardenter cupio » (salutem Judæorum,) ut aliter exprimere non » possim quàm dicendo, Optabam, etc. »

216. Quid si quis diceret: Utinam id fieri posset? quid? nempe ut Deus esset injustus, neque id *vellet quod vult?* absit hoc à Paulo, nec dignum apostolicâ majestate: more Christi dicas: *Pater, si possibile est, si vis;* non autem, vellem ut velles: vellem, ut possibile esset. Dicant tamen quibus inest tantus mentis excessus: intentionem laudavero exprimentis ut potest etiam per hyperbolen, quàm Dei gloriam anteponat suæ; verùm et illud adscribam, *Non sciebat quid diceret.*

ARTICULUS VII.

De modo enuntiandi auctoris ipsius.

217. Quid illud auctoris (2): « Jam non amatur » Deus, neque propter meritum, neque propter » perfectionem, neque propter beatitudinem in » amando conceptam: tantumdem amaretur, » etiamsi per impossibile se amari nesciret, ac

(1) *In* 2. 2. *q.* 26, *ad* 2. — (2) *Max. des SS. p.* 10, 11.

» vellet infelices in æternum facere qui eum ama-
» rent ». Alibi (1) : « Nec Dei beatifici visio ullâ
» re amorem auget ».

ARTICULUS VIII.

An Deus reverá tantumdem amaretur, si se amari nesciret.

218. Duplex impossibile : primum, *tantumdem amaretur, ac si per impossibile se amari nesciret:* in rigore falsum et impium. Hoc est enim dicere ; cognitione quâlibet beneficiorum Dei, quantumvis maximorum, non potest efficere Deus ut magìs diligatur. Vacat ergo illud Christi : *Magìs diligit, cui plura donata sunt : cui autem minùs, minùs diligit :* contra expressa Christi verba, ut dictum est : (n. 4. prop. xx, xxi.) neque ad ullum rectum sensum redigi potest, nisi per hyperbolen ac pium excessum, ut vidimus : (n. 205, 206, 214, etc.)

ARTICULUS IX.

An verum sit illud : non auget amorem Dei beatifici visio. n. 217.

219. Insana propositio, si sancto Augustino credimus, ut visione suî nihil lucretur Deus ; ut tanta pulchritudo nec visa magìs placeat, magìs amorem accendat. Verba Augustini sunt (2) : « Nimis insi-
» pienter dicitur, tantùm amari Deum antequam

(1) *Max. des SS. p.* 28. — (2) *Ad Bonif. contra Ep. Pelag. lib.* III, *cap.* VII, *n.* 21 ; *tom.* X, *col.* 461.

» videatur, quantùm amabitur cùm videbitur ». Sequeretur enim in ipsâ patriâ nec Deo viso majorem futuram esse justitiam; quod est erroneum: unde idem Augustinus (1) : « Porrò si in hâc vitâ, » nemine dubitante, quantò ampliùs diligimus » Deum, tantò sumus utique justiores, quis du» bitet piam veramque justitiam cùm fuerit di» lectio perfecta tum perfici »? Item de Doctrinâ christiana (2) : « Si credendo diligimus quod non » videmus, quantò magìs cùm videre cœperi» mus »? Quam veritatem habes centum in locis, præsertim verò libro de Spiritu et Litterâ (3), luculentissimè demonstratam.

220. Quod si fieri non potest quin visio Dei firmet ac perficiat charitatem, proportione factâ desiderii vis idem aget, cùm ipsum desiderium charitati vertat. Rectè enim Augustinus (4) : « Ap» petitus quo inhiatur rei cognoscendæ, fit amor » cognitæ ». Quare promissum videndi Dei æquè suo modo incitabit charitatem ac ipsa visio : nec fieri potest quin magìs ametur summa pulchritudo cùm se videndam offert, quàm si non offerret. Alioqui potiri aut non potiri Deo, imperfectam habere an perfectam justitiam, pro re indifferenti haberetur; quo nihil est Deo indignius.

221. Quare cùm aliqui sanctorum negant plus amari Deum beantem animas quàm non bean-

(1) *Ad Bonif. contra Ep. Pelag. lib.* III, *cap.* VII, *n.* 21; *tom.* X, *col.* 461. — (2) *De Doct. chr. lib.* I, *cap.* XXXVIII, *n.* 42; *tom.* III, *col.* 18. — (3) *Cap.* XXXVI, *n.* 64; *tom.* X, *col.* 122. — (4) *De Trin. lib.* IX, *cap. ult. n.* 18; *tom.* VIII, *col.* 888.

tem; de charitate dixerunt, quoad essentiam ac substantiam actûs; quod est verissimum : neque enim charitas patriæ ac viæ substantiâ differunt, dicente apostolo : *charitas non excidit:* quin autem charitas ex visione Dei sit perfectior, purior, firmior charitate ex fide conceptâ atque ænigmatis obvolutâ, dubitare dementis est.

222. Falsum ergo est id quod concludit auctor (1) ex suppositionibus impossibilibus, « separari posse motivum Dei remuneratoris sive beatifici, à Deo perseveranter dilecto, licet res separari non possint » : nullus enim sanctorum id dixit; imò ex illorum auctoritate docuimus illa motiva Dei, ut est perfectus et ut est beneficus ac beatificus, non esse separata quæ per se subordinata, quæ conjuncta sint, quæ in unum coalescant. (Ex n. 4. prop. XXVI, XXX, XXXI. Item ex n. 82, 84, 86, etc.)

ARTICULUS X.

An in istis tantus sit labor, quantum auctor fingit.

223. Quare quod ait auctor (2), me multùm laborare in exsolvendis objectionibus quas ex impossibili ducit, fallitur. Nullo enim labore respondeo, voluntatem abdicandæ æternæ conjunctionis cum Deo, ipsiusque adeo æternæ beatitudinis, *si Deus vellet ac possibile esset;* cùm sit conditionata, facilè conciliari cum absolutâ et inseparabili suique securissimâ voluntate salutis æternæ : quo tota difficultas nullo labore solvitur.

(1) *Max. des SS. p.* 28. — (2) *Oppos. p.* 19.

224. Non ergo me pungit conscientia, ut ibidem fingit auctor, quasi actus Paulo et Moysi à quibusdam Patribus attributos nullius sensûs esse, et ab omni regulâ alienos dixerim : non enim unquam hoc dixi : imò verò ostendi securitatem illam (quâ, utpote irrationabili, meam conscientiam stimulari et gravari sensit auctor) et ex rei veritate, et ex sanctis Augustino et Chrysostomo esse deductam.

225. Nec ullius laboris est, explicare meritum horum actuum, eo quòd tantus sit amor, ut et possibilia complectatur, nempe voluntatem assequendæ in Deo beatitudinis, et super impossibilia eniti videatur, ut dictum est : (n. 215.)

226. Quin etiam mea me conscientia gravissimè pungeret, si fingerem Moysen et Paulum non fuisse securos, cùm hos actus ederent; quod auctor de illis indignissimè et contumeliosissimè affirmavit, ut diximus : (n. 201.)

ALTERA PARS QUÆSTIONIS :

Adversùs auctoris errores in primâ parte explicatos.

ARTICULUS XI.

Primus error : de actibus separatis à motivo beatitudinis : sancti Augustini decreta seu principia quatuor.

227. Submotis igitur vanis quæstionibus de purâ naturâ, deque animæ mortalitate, et aliis

ejusmodi, quæ diverticulo tantùm, et rebus involvendis institutæ erant, hi errores auctoris ad purum eliquantur. Primus error : actus rationales à beatitudinis studio absolutos, esse admittendos ut perfectissimos : immeritò me reprehensum, quòd eos actus scilicet à beatitudinis studio penitus absolutos esse posse negaverim : iis enim recisis, recidi pariter quod in Dei cultu est optimum : nec posse negari sanctos sine ullo motivo beatitudinis agere potuisse, cùm etiam philosophi, aliique apud paganos, sine illo motivo, ultro pro patriâ aliisque rebus mortem oppetierint.

228. Huic autem errori variis modis expresso, opposuimus n. 4, propos. I, II, et sequentes ad VII, totamque quæstionem secundam, et Augustinum millies, cujus hæc sunt certa decreta (1): 1. non posse indifferenter haberi beatitudinem : « quomodo enim est beata vita quam non amat » beatus? aut quomodo amatur quod utrum vi- » geat an pereat indifferenter accipitur ? 2. Nisi » fortè virtutes, quas propter ipsam beatitudinem » sic amamus, persuadere nobis audent, ut ipsam » beatitudinem non amemus. Quod si faciunt, » etiam ipsas utique amare desistimus, quando » illam propter quam solam istas amavimus non » amamus ». 3. et aliorum radix : « Quomodo » erit vera tam illa perspecta , tam examinata, » tam eliquata, tam certa sententia ; beatos esse » omnes homines velle » : ac paulò post : « Si vo- » lunt, ut veritas clamat, ut natura compellit,

(1) *De Trinit. lib.* XIII, *cap.* VIII, *n.* 11 ; *tom.* VIII, *col.* 935.

» cui summè bonus et immutabiliter beatus » creator indidit hoc ». Ex quo tria existunt: primum, non esse virtutem, atque adeo non esse charitatem, quæ hoc sibi tentat demere, ut beata esse velit : alterum, non posse esse indifferens ulli virtuti, adeoque nec ipsi charitati beatitudinis studium, et charitatem non esse quæ id conetur: tertium, pugnare contra naturam atque adeo contra Deum, qui à quoque actu suo hoc votum, hoc studium tollere nititur : ex quo consequitur, quæcumque auctor intulit ex suppositionibus impossibilibus, de separando motivo beatitudinis ab actu amoris et à virtute charitatis, esse impium et contra naturam et contra ipsum Deum.

229. Quod si responderint illud intelligi de desiderio beatitudinis ita innato, ut non sit etiam ex cognitione verè elicitus : imò cæcus et cæco impetu ortus, quemadmodum positum est in quâdam præsulis explicatione manuscriptâ : contra; esto Augustini quartum decretum istud (1): « Quoniam verum est quod omnes homines esse » beati velint; idque unum ardentissimo amore » appetant, et propter hoc cætera quæcumque » appetunt; nec quisquam potest amare quod » omnino quid vel quale sit nescit, nec potest » nescire quid sit quod velle se scit, sequitur ut » omnes beatam vitam sciant ».

230. En clarè beatæ vitæ desiderium non ita innatum ut cæcum sit, sed ex cognitione elici-

(1) *De Trin. lib.* XIII, *cap.* V, *n.* 8; *col.* 932.

tum. An autem sit etiam deliberatum, frustra quæritur, cùm de eâ re volendâ quam nemo non velle possit, nulla sit deliberatio. Ad cumulum erroris accedit, quod me sancti Augustini eumque secuti sancti Thomæ verba et dicta exscribentem, omnibus academiis proscribendum proponat, ut vidimus. (In prologo.)

231. Hæc autem Augustini decreta clarissima, Scripturis apertè congruunt; nullus enim major et copiosior beatitudinis sive beatæ vitæ prædicator quàm ipse Christus; neque separari sinit, exempli gratiâ, studium mundandi cordis, quòd est virtus, ab optatâ visione Dei, quæ est beatitudo, quam nemo non optat; ita de cæteris. Clarè ergo supponit beatos esse velle quibus has virtutes suadet, hæc præmia proponit. Sunt ergo omnes homines beatitudinis amatores, eoque studio ad capessenda Christi præcepta ac præmia incitantur. Ergo virtus, quæ, auctore præsule, id vult eripere sibi ut non curet beatitudinem, nullo modo est virtus etiam christiana.

232. Sic ille qui dicit : *Domine, quid faciendo vitam æternam possidebo* (1), ejusque rei gratiâ jussus à Domino, commemorat illud : *Diliges Dominum Deum tuum*, manifestè confert illud mandatum ad finem beatitudinis : neque eo minùs probatur ab optimo magistro dicente, *Hoc fac et vives*.

233. Nec mirum, cùm votum ac ratio beatitudinis clarè comprehendatur inter ipsa motiva

(1) *Luc.* x. 25.

præcepti his verbis : *ut bene sit tibi* (1) : etiam his : *Diliges Dominum Deum tuum :* ut ostendimus : (n. 4, prop. xv.)

234. Quare quisquis cum auctore asserit, hoc adimere sibi posse virtutes, non modò naturæ atque ejus auctori Deo ; sed etiam evangelio et traditioni repugnat : quod erat demonstrandum.

ARTICULUS XII.

Alii errores de sacrificiis sive conditionatis sive absolutis.

235. Ex his etiam patet erroneum esse, imò impium atque blasphemum, id quod auctor asserit de sacrificiis in extremis probationibus.

236. Primus ergo error est : quòd Moyses et Paulus hoc sacrificium offerentes, non fuerint securi salutis æternæ : (ex n. 201.) quod est contumeliosum in sanctos, et blasphemum in Deum à quo inspirati erant.

237. Secundus error : quòd admittat auctor non solùm conditionatum sacrificium ex impossibili, quod est Chrysostomi et sequacium ejus ; sed etiam absolutum, quod nusquam invenitur in sanctorum scriptis : id enim post Chrysostomum semper addunt : *si fieri possit;* (sup. n. 197, 215.) neque unquam aliter : auctor ergo sanctorum dictis addit, novaque et inaudita fingit.

238. Tertius error : illud absolutum habet idem objectum quod et conditionatum, cùm

(1) *Deut.* vi.

absolutum illud in eo sit, « quòd casus impossi-
» bilis non modò possibilis, sed etiam actu realis
» esse videatur [1] » : casus autem impossibilis sive conditionalis, de salute æternâ erat : ergo et casus absolutus ac realis visus, de eâdem salute est ; quæ est vera abdicatio salutis æternæ.

239. Hæc autem alibi fusiùs exsequemur ; sed hæc sufficiunt ut ostendamus auctorem à Patrum, etiam eorum quibus utitur, sententiâ toto cœlo aberrare.

ARTICULUS XIII.

De sancti Chrysostomi et aliorum Patrum sententiis auctori oppositis.

240. Hæc addimus veluti mantissæ loco : primùm, Chrysostomum ab auctore alienum : deinde, alios Patres non omnes Chrysostomi sequi sententiam.

241. Nam præterquam quòd Chrysostomus istud sacrificium ut auctor appellat, non agnoscit nisi conditionatum et ex impossibili, ut vidimus, Chrysostomus clarè distinguit Patrem ab ipsis Patris rebus [2] : et res quidem Patris abdicare paratus : *si id fieri posset ;* tamen ab ipso Patre ejusque συνουσίας studio non se vel per illam conditionem impossibilem separabat. Verba Chrysostomi : *ut ingenuus ac Patris amans filius, Patris consuetudinem,* συνουσίαν *expectabat solam :* hoc est cum eo versari, ejus præsentiâ frui avebat : quare quod hîc ex impossibili abdi-

[1] *Max. des SS. p.* 90. — [2] *Homil.* XV *in Rom. ubi sup.*

cat, sive regnum cœlorum, *sive fruitionem quamdam* (1), non substantiam regni, quæ est ipsa *consuetudo et* συνουσία cum Deo, sed accidentalia quædam, nempe exteriorem *gloriam profluentem et societatem cum sanctorum choro cogitabat.*

242. At ne id quidem cæteri Patres admittebant : non Augustinus ; non ipse Cassianus ; non Gregorius Nazianzenus, qui desideria Pauli non ad pœnas æternas revocat, ut pessimè interpretatur auctor, sed ad illud *quod aliquid ut impius patiatur.* Pati autem aliquid tanquam impius, procul abest ab æternis suppliciis : et nihil distat ab eo quod pertulit Christus maledictum pro nobis factus, ut alibi vidimus (2). Et sic patet, nec omnes Patres in allatam à Chrysostomo descendisse sententiam, nec auctori ipsi Chrysostomum licet alleganti, cum eo convenire.

ARTICULUS XIV.

De incommodis.

243. Præter errores gravissimos, multa sunt incommoda quæ nos ab auctore dissocient. Cùm enim Deus tot nos beneficiis ac miraculis supra peccatum, supra naturam evexerit; proprium filium dederit, et cum eo quid non (3)? cùm se nobis custodem, provisorem, parentem, sponsumque præbuerit, ut majorem in modum amorem eliceret: contrà, velut obliteratis tot beneficiis, sic agere

(1) *Homil.* XVI; *ubi sup.* — (2) *Préf. sur l'Inst. past. n.* 146 *et seq.* — (3) *Rom.* VIII. 32.

cum Deo volumus, tanquam in purâ naturâ constituti; imò verò infra naturam puram; obliti scilicet animam rationalem, secundùm Augustinum et alios, naturâ immortalem esse, ita nos geramus ac si mortalem eam ac statim extinguendam haberemus : neque eo contenti sic amare volumus, veluti nobis nullum evangelium, Christus nullus esset: instar cujusdam Socratis, aliorumque qui testamentorum exsortes degunt: imò verò pejore loco, tanquam nobis nullus esset provisor Deus; non operum nostrorum, non amoris memor, qualem esse fingunt Epicurei Deum: ab illis enim apud Diogenem Laertium legimus, introductum Deum nec amantem res humanas nec beantem suos, imò nescientem se coli, quem colendum dicerent propter præstantiam naturæ præcellentis. Novi autem spirituales Deum nostrum ex suppositione faciunt etiam tristiorem, qui amatoribus suis non modò nihil præstet, verùm etiam pro æternâ mercede paraverit sempiternos ignes, æterna supplicia: talem Deum per congestas tot ac tantas suppositiones falsas componunt, ac tum mirificè se sperant amaturos, si ita deformaverint, et salutaria omnia circumciderint. Cæterùm impossibilia quædam fingere licuit, sive ex amoris vehementiâ, sive ad magìs exprimendam primariam objectivam rationem charitatis: non autem ad separanda motiva, aut tanquam in eis ipsa perfectio collocetur, ut nostri statunt.

QUÆSTIO XIII.

De fine ultimo uno, et de summo bono.

ARTICULUS PRIMUS.

Finem ultimum esse unum : ad n. 4, prop. III.

244. Illa propositio sic se habet : « præclarè » sanctus Ambrosius : *Qui verus est finis, is finis* » *est non unius, sed omnium* (1) » : ergo unus bonorum et malorum, christianorum et infidelium ; qui finis non potest alius esse, præter eam quam omnes communiter appetunt beatitudinem. Quid, cùm fruuntur Deo quem plus seipsis diligunt, suamque beatitudinem ad ejus gloriam referunt, quæ est ipsa essentia charitatis ? an tum ipsis alius est finis ultimus, qui non nisi unus esse debuit ? Quibusdam placet distinctio finis ultimi et ultimatè ultimi, quem Deum esse volunt. Alii sic exponunt, ut et beatitudo nihil sit aliud quàm Deus, sed confusè consideratus : et, Deus nihil sit aliud vicissim quàm ipsa beatitudo sed expressiùs intellecta ; ita ut non sit duplex finis ultimus, sed unus vel confusè vel expressè consideratus.

245. Ita Augustinus passim : omnes enim laborare ut assequantur Deum : et qui ab illo aberrant et fallacia bona quærunt, in eis apprehendere

(1) *Ambr. in Ps.* XXXVIII, *n.* 16; *tom.* I, *col.* 849.

quamdam Dei speciem sive umbram : neque eis inhæsuros, nisi ex reliquiis divinæ lucis quamdam sectarentur ejus imaginem. Sic in superbiâ, Dei magnitudinem, honestatem, gloriam; in curiositate, Dei scientiam; in avaritiâ, immensam in Deo rerum copiam; in sensuum voluptatibus, summam Dei quietem, summum de se ac suâ veritate gaudium adumbratum vident : nec in quâvis creatâ re finem constituerent beatitudinis, nisi ex quâdam Dei specie ibi relucente : nec verè beati sunt, sed se beatos somniant : sunt autem verè beati, cùm in Dei beatitudine et gloriâ suam beatitudinem collocant et gloriam. Denique cùm quærunt quietem quam nunquam non quærunt, nihil aliud quàm latenter Deum quærunt qui solus quietat, ut omnes theologi fatentur.

ARTICULUS II.

De ratione boni, sancti Thomæ doctrina.

246. Radix autem beatitudinis est ipsa Dei bonitas, de quâ hæc habet sanctus Thomas jam inde ab initio primæ partis, quæstione de bono in communi (1) : « Ratio boni in hoc consistit,
» quòd aliquid est appetibile : unde Philosophus
» dicit, quòd bonum est id quod omnia appetunt.
» Quo, inquit, manifestum est, quòd bonum et ens
» sunt idem secundùm rem; sed bonum dicit ra-
» tionem appetibilis, quam non dicit ens » : quod sanctus doctor repetit per totam quæstionem (2).

(1) 1. *p. q.* 5, *art.* 1. — (2) *Art.* 2, 4.

247. Hinc docet has inter se coincidere rationes; pulchri, boni, perfecti, et causæ finalis: perfectum enim idem esse ac bonum, et hinc esse rationem appetibilitatis (1). « Manifestum est » enim, quod unumquodque est appetibile se- » cundùm quod est perfectum: nam omnia ap- » petunt suam perfectionem ». De pulchro autem et bono sic habet (2): « Reverâ esse idem, sed » ratione differre: quòd bonum propriè respiciat » appetitum: est enim bonum id quod omnia » appetunt, et ideo habet rationem finis: pul- » chrum autem respicit vim cognoscitivam ». Unde efficitur ut omne quod quærit bonum, suo modo quærat Deum, et ratio boni in Deo relativa sit, quippe *diffusiva* suî; sed fundata in ipsâ entis absolutâ ratione (3).

ARTICULUS III.

Ex his D. Cameracensis confutatio, et radicalis explicatio definitionis charitatis.

248. Respondet Cameracensis (4), « nullum esse » dubium, quin bonum sit appetibile sive appe- » titu dignum: atque hîc quæri tantùm, annon » possit diligi bonum in seipso iis amoris actibus » qui non sint appetitus sive desideria hujus boni » quod est nobis bonum. Et sanctus quidem » Thomas docet bonum esse desiderabile, sed » non docet diligi non posse tanquam bonum,

(1) 1. *p. q.* 5, *art.* 2, 4. *ad* 1. — (2) *Ibid. art.* 4. *ad* 1. — (3) *Ibid. art.* 1. — (4) *IV.e Lett. à M. de Meaux; 4.e object. p.* 14.

» absque

» absque eo quod appetatur eodem actu per » quem diligitur ».

249. Responsionem præsulis attuli ad longum, ex postremo libello quem edidit; ut ostenderem difficultatem ab eo nequidem esse intellectam. Vis enim argumenti nostri non est in eo quòd bonum sit desiderabile sive appetibile, ut aiunt, materialiter : sed quòd ratio boni sive bonitatis dicat rationem appetibilis additam enti : unde cùm Deus diligitur ut bonus, sive ex ratione bonitatis, simul diligi ut est appetibilis ac diffusivus suî ; quod idem est, ut vidimus : (n. 246, 247.)

250. Ex his autem radicaliter intelligitur præclarus locus sancti Thomæ (1) jam commemoratus (2), ubi sic habet : « Una sola ratio diligendi » attenditur principaliter à charitate, scilicet di» vina bonitas quæ est ejus substantia ; secundùm » Ps. cv : *Confitemini Domino quoniam bonus* ». Si enim sola ratio diligendi principaliter est divina bonitas ; ergo ratio diligendi est ipsa appetibilitas, sive illud diffusivum suî : et hæc est ratio diligendi Deum propter seipsum, « propter » suam nempe bonitatem, quæ est ejus substan» tia (3) » : unde ulteriùs liquet, in primis illis rationibus diligendi Dei inveniri relationem ad nos, ejus generis relationum quas transcendentales vocant, nempe essentiales ac primitivas, in Dei bonitate collocatas, sed in ipsâ entis absolutâ ratione fundatas, ut dictum est : (247.)

(1) 2. 2. *q.* 23. *art.* 5. *ad* 2. — (2) *Sup. n.* 84. — (3) *S. Thom. ibid.*

251. Ex quo etiam patet, præsulem multùm abhorrere à sancti Thomæ doctrinâ quam assiduè laudat, cùm toties distinguit absolutam Dei bonitatem à relativâ : clarè enim sanctus doctor nullam agnoscit bonitatem nisi relativam illam ac suî diffusivam, sed in entis tamen absolutâ ratione fundatam.

252. Nec minùs fallitur, cùm toties inculcat, posse hominem non agere ex desiderio suæ perfectionis ac beatitudinis, ex ipsis enim communissimis et intimis naturæ principiis eruit sanctus Thomas hanc sententiam (1) : *Omnia appetunt suam perfectionem* : quod ipsum est quærere suam beatitudinem, secundùm Augustinum centies : *ideo beati quia illo fine perfecti* : et secundùm sanctum Thomam ex beato Augustino pronuntiantem *quòd ultima hominis perfectio est beatitudo* (2) : hæc autem quàm consonent nostris Propositionibus XVI et XVII, n. 4, lector per se videt.

QUÆSTIO XIV.

De spe ac salutis desiderio auctoris errores.

ARTICULUS PRIMUS.

Errores libri de Doctrinâ Sanctorum.

253. Ex iis quæ dicta sunt, sequitur spem theologicam in statu perfectorum, hoc est in

(1) *I. p. q.* 5, *art.* 1. — (2) 1. 2. *q.* 3, *a.* 2.

amore quinti gradûs, nullius esse usûs, secundùm principia auctoris : sic autem res conficitur. Charitas ejusmodi est, quæ ne ipsâ quidem beatitudine indigeat aut eâ moveatur ; ergo nec spe movetur : non enim magìs diligeret sperans ac non sperans. Unde etiam à præsule allegatus Bernardus dicens : Amor non à spe vires sumit : hoc est, ex præsule, non vires sumit ullas. Ergo spes planè inutilis, nec in statum perfectionis, id est in quintum illum gradum admittenda.

254. Aliter : Anima perfecta, ex præsule, non indiget beatitudine : non ergo indiget spe ; quod autem addit præsul (1) indirectè indigere, ut mentem attentiorem faciat ad Dei magnitudinem et excellentiam, etsi directè non indigeat, verba sunt : anima enim perfecta, secundùm præsulem, ne quidem indiget attentione ad opera ac beneficia divina, ut ad Deum magìs amandum excitetur, solâque divinâ excellentiâ commovetur : ergo spes theologica, beneficiorum recordatio, ipsaque gratitudo res sunt supervacaneæ.

255. Non ergo mirum, si à statu perfectionis sive à quinto gradu amoris ipsa spes arceatur. In illo enim gradu anima contraxit habitum amandi Dei nullo respectu ad beatitudinem. « Neque » enim suppliciorum metus, neque mercedis de- » siderium ad amorem quidquam conferunt : non » merito, non perfectione, non ipsâ beatitudine » commovetur (2) ». Atqui spes theologica ad hæc tantùm utilis : ergo his seclusis est inutilis.

(1) *Resp. ad* Summa, *p.* 13, *etc.* — (2) *Max. des SS. p.* 10.

256. Nihil est ergo cur charitas hanc spem imperet, ex quâ nec ardentior nec purior futura sit. Quin etiam si spem imperet nullo sibi emolumento futuram, à perfecto actu amoris illius nullâ spe indigi desistet ultro, ut frequenter imperfectum actum nihil profuturum.

257. His congruit id quod confitetur auctor, « proprii commodi motivis plenam esse Scriptu- » ram, plenam traditionem, plenas Ecclesiæ » preces (1) », eaque motiva *et esse reverentiâ digna*, et tamen perfectioribus animabus *subducenda*. Non autem Scriptura, non traditio, non Ecclesiæ preces alia commendant commodi proprii motiva præter motiva spei theologicæ. Ea ergo sunt motiva, quæ secundùm auctorem et imperfectis relinquuntur, et perfectioribus subtrahuntur.

258. Quæ respondet auctor meræ cavillationes ludificationesque sunt, ut solâ eorum expositione perspicuum est. In primâ enim epistolâ quam ad me publicavit, ait ea motiva ideo esse reverenda, quòd sint reverenda Isaiæ vaticinia et aliorum prophetarum præclaræ rerum divinarum descriptiones, quibus animæ imbecilles in mercenaria desideria ac vota, præter auctorum intentionem inducantur : quod est absurdissimum, neque confutatione dignum. Omnino ludit præsul orbem christianum, dum hæc comminiscitur ; unde nec ipse his hæret, ut sequentes articuli demonstrabunt.

(1) *Max. des SS. p.* 33.

ARTICULUS II.

De supprimendis salutis desideriis : Chrysostomi et Ambrosii loci ab auctore allati.

259. Ex Chrysostomo quidem ista referuntur (1) : « Deus voluit virtutem exerceri posse » mercedis intuitu, ut infirmitati nostræ se ac- » commodaret (2) ». Alibi : « Si quis infirmus est » et mercedem intueatur (3) ». Ex Ambrosio verò hæc (4) : « Propositum piæ mentis mercedem non » expetit, sed pro mercede habet boni facti con- » scientiam : angustæ mentes invitentur promis- » sis, erigantur speratis mercedibus ». Quæ si ad extremum urgeantur, jam Abraham et Patriarchæ omnes inter infirmos erunt : quos Paulus inducit expectantes cœlestem civitatem cujus artifex Deus, ac patriam requirentes salutatis à longe repromissionibus (5) ; inter imperfectos Moses aspiciens in retributionem (6), ut etiam Concilium Tridentinum ex eodem Apostolo definivit (7), et angustæ erit mentis respicere ad mercedem eam, de quâ scriptum est : « Ego protector tuus, et » merces tua magna nimis ». Quod si falsissimum est, profectò Chrysostomus et Ambrosius mercedis intuitum remittentes ad infirmas et angustas animas, æquiorem interpretationem postulabant.

(1) *Resp. ad* Summa, *p.* 54. — (2) *Hom.* XIII *in Ep. ad Heb. n.* 4 ; *tom.* XII, *p.* 136. — (3) *Hom.* LXXVII *al.* LXXVI *in Joan. n.* 4. *tom.* VIII, *p.* 455. — (4) *Lib.* II *de Abrah. cap.* VIII, *n.* 47 ; *tom.* I, *col.* 332. — (5) *Heb.* XI. 10, 13, 14. — (6) *Ibid.* 26. — (7) *Sess.* VI. *cap.* XI.

ARTICULUS III.

De his D. Cameracensis verba.

260. D. autem Cameracensis hæc verba sunt (1): « Utut explicentur hæc salutis desideria, (ex » Chrysostomo et Ambrosio repetita) imperfecta » à Patribus habentur, qui ea perfectis animabus » nec imperant nec suadent ». En clarè desideria salutis generatim et quocumque modo sumantur habita imperfecta Patribus; perfectis nec imperari nec etiam suaderi. Ergo sunt indifferentia; qui est ipsissimus error quem nunc auctor deprecatur et à se amoliri tentat : at nunc illum perspicuis verbis nequidem palliatum aut coloratum tradit : adeo hæc hærent pectori et facilè erumpunt.

261. Neque verò dicat præsul se hîc desideria salutis intelligere ea quæ ipse vocaverit naturalia desideria visionis beatificæ aut æternæ felicitatis : neque enim horum desideriorum aut hîc aut uspiam aut Chrysostomus aut Ambrosius meminere. Antistes loquitur generatim de salutis desideriis ad imperfectas animas ablegandis, perfectis verò animabus nec imperandis nec etiam suadendis : qui error est perspicuus et maximus.

(1) *Resp. ad* Summa, *p.* 54.

ARTICULUS IV.

De loco B. Chrysostomi.

262. Chrysostomi et Ambrosii auctoritatem nihil moramur, quorum clara sententia est. Nec enim Cameracensis ignorare potuit Chrysostomi insignes locos in D. Parisiensis egregiâ Instructione laudatos, ex quibus clarum erat quos Joannes Chrysostomus mercenarios appellaret : non profectò eos qui pro omni mercede « Christum se» qui et adipisci volunt : nec cœlum nec regnum » cœlorum dilecto anteferunt. *Quid enim mihi » est in cœlo, aut à te quid volui super terram ?* » Hoc est, neque superioris, neque inferioris cu» jusquam boni cupido me tenet, sed tuî solius : » hic est amor, hæc amicitiâ (1) ». Reliqua vide ejusdem virtutis. Hîc ostendisse sufficiat, non omni mercede fieri mercenarios et infirmos ; sed quamdam esse mercedem cujus studio amantes et amici sumus. Hæc tacere, et Patrum dictis abuti, ut plebi imperitæ merces, adeoque spes, sanctorum auctoritate vilescat, et ad imbecillitatem animi referatur, non est theologicæ sinceritatis.

ARTICULUS V.

Expenditur sancto Ambrosius.

263. Quàm autem confusa sit et vaga mercedis idea quam D. Cameracensis informavit, docet

(1) *Chrysost. Hom.* v *in Ep. ad Rom. n.* 7; *tom.* IX, *p.* 471.

Ambrosii locus quem citat (1). « Propositum piæ » mentis, inquit (2), mercedem non expetit, sed » pro mercede habet boni facti conscientiam : » angustæ mentes invitentur promissis ; erigantur » speratis mercedibus ». Vides indefinitè et universim de mercede, imò de mercedibus dictum. Cui etiam addit Ambrosius, agi de *aliquâ mercedis humanæ retributione*. Cùm ergo merces non unius sit generis, non potest apud Patres uno modo sumi mercedis mentio, sed ex cujusque rationibus æstimanda. Quis enim angustæ mentis esse dixerit, divinis bonis Deoque qui sit summum ipse præmium incitari? non sanè Ambrosius, cujus hæc verba sunt (3) : « Et si bona est virtutum » amicitia et summi boni charitas, nihil aliud » quærit perfectus ille, nisi solum et præclarum » bonum; unde et unam petiit à Domino, etc. » Neque verò eum ut angustum inopemque fas» tidias : abundat enim ad beatitudinem et pos» sessionem boni, et ideo nihil aliud desiderat » : eo quòd *omnia habeat*, ut addit idem Ambrosius, *in Deo* scilicet universali bono.

264. Præclarè ergo Ambrosio cum Chrysostomo convenit, non unam mercedis esse rationem : esse quamdam mercedem quam charitas cupiat, quam perfecti ambiant. Ea autem est secundùm Ambrosium et Chrysostomum, quam David postulavit his verbis : *Unam petii à Do-*

(1) *Resp. ad* Sum. *p.* 54. — (2) *Amb. lib.* II *de Abrah. cap.* VIII, *n.* 47; *ubi sup.* — (3) *De Jacob et Vitâ beatâ, lib.* I, *cap.* VII, *n.* 30; *tom.* I, *col.* 454.

mino, hanc requiram; ut videam voluptatem Domini, etc. Quæ verba Davidis ab utrisque illis Patribus prolata vidimus. Est autem illa perfectorum, non infirmorum merces : nec illa profectò est quæ *angustam* facit animam; non enim *angustum aut inops*, Ambrosio teste, illud bonum quo tendit, cùm omnia capiat. Ergo animam, nedum angustam faciat, facit capacissimam : quare ab eo desiderio sub Ambrosii nomine arcere perfectos, aperta calumnia est.

ARTICULUS VI.

Abrahami merces secundùm Ambrosium.

265. Ut autem D. Cameracensi de sancto Ambrosio spem omnem adimamus, redeamus ad locum ab eo prolatum ex libro II de Abraham, cap. VIII. Eo verò loco Ambrosius id notat ante illam celebrem victoriam de quinque regibus reportatam, nihil esse ei de mercede promissum; verùm post rem gestam, et pugnæ eventum, hæc à Deo dicta : *Ego protegam te : merces tua multa erit* (1) : nempe, « inquit, spondendæ mercedis » locus tunc erat. Minus enim mirabile faceret si » secutus promissum, hostem esset adorsus (2) ». Ac paulò post : « Bona mens est, quæ sine re» sponsi cœlestis syngraphâ certamen arripuit ». Quod quidem intellectum de particularibus gestis, quale istud fuit, verum esse potest, nobiliusque interdum videtur et grandius, incertum

(1) *Gen.* XV. I. — (2) *Lib.* II *de Abrah. cap.* VIII, *n.* 47; *ubi sup.*

eventûs et præmii certasse cum regibus, quàm promissi peculiaris pignore. At illud trahere universim ad vitæ christianæ rationem, non ipse Ambrosius sinat, cujus hæc verba jam vidimus : « Summum enim virtuti incentivum est ipsa beatitudo [1] ». Quin ipsum Abrahamum tantum virum tamque perfectum, quippe « quem votis » suis philosophia æquare non potuit [2] », ubique pollicitatione mercedis illicitum Ambrosius non tacet : non tacet ipsa Scriptura, quæ Abrahamum memorat dixisse ad Dominum : *Domine, quid dabis mihi* [3]? Usque adeo præclarum est, nec angustæ et imbecillæ mentis, à Deo desiderare bona, modò digna petas, et, ut ait Nazianzenus, à magno magna.

ARTICULUS VII.

Conclusio ex dictis.

266. Lectori jam æstimandum relinquimus, an theologo eoque episcopo dignum sit, afferre Patrum locos, quibus Christiani inducantur, ut desideria salutis habeant inter indifferentia; *quæ non imperentur ac nequidem suadeantur.* Nihil enim de salute à Patribus dictum, ex ipsâ lectione constitit : de mercede quidem actum; sed explicare oportebat, generatim actum esse : cæterùm aliquam mercedem dari, quæ perfectis quoque desideratissima haberetur; alioqui plebs fallitur, et Patrum doctrinâ in errorem inducitur.

(1) *Amb. in Ps.* I. *n.* I, *ubi sup.* — (2) *Amb. lib.* I *de Abrah. cap.* II, *n.* 3, *col.* 282. — (3) *Gen.* XV. 2.

QUÆSTIO XV.

De amore naturali suî, quem auctor inducit.

ARTICULUS PRIMUS.

Hujus definitio et usus.

267. Quem nunc affectum suî naturalem præsul ut totius systematis enodationem inducit, ab ipso definitur (1) : « amor naturalis et deliberatus » nostrî; imperfectus quidem, nec tamen pecca- » tum, neque vitiosus actus, cùm per se nec sit » bonus nec malus ».

268. Is amor, in primâ epistolâ excusâ ad me scriptâ, « est inhæsio naturalis donis promissis (2) : » amor naturalis et deliberatus beatitudinis for- » malis (3) » illius æternæ, quâ Deum intuemur eoque perfruimur. Ergo illo amore, licet naturali, Deum ipsum ac Dei promissa diligimus.

269. Usus verò is est quem sæpe explicuimus, sed ne supersit ullus dubitationi locus, in eâdem epistolâ auctor exponit his verbis (4) : « Si com- » modum proprium pro salute sumerem, in » quâcumque paginâ, imò in quâcumque lineâ » delirarem : quocumque momento defendere » oporteret spem sine spe; summam beatitudinem » cum ejus desperatione conjunctam, etc. » His autem se exsolvit, constituendo proprium com-

(1) *Instr. past. n.* 3 *et* 9. — (2) *Lett. I.re à M. l'Ev. de Meaux, p.* 23. — (3) *Ibid. p.* 32. — (4) *Ibid. p.* 46.

modum in illo amore naturali ac deliberato Dei atque suî : ergo hujus amoris usus in eo est ut totum librum expediat : ac si eum amorem cassum ostendimus, remanebit liber, auctore consentiente, delirus, ineruditus, nullâ suî parte sibi ipsi congruus.

ARTICULUS II.

An probatio ejus amoris in sancto Thomâ et Estio valeat.

270. Si quid ergo ad auctoris systema propugnandum invicti roboris esse oportet, est profectò ille amor fundamenti loco positus. Atqui constat nihil illo fundamento esse debilius, quippe tota probatio loco sancti Thomæ et Estii nititur (1), qui nihil de eo dicunt.

271. Et sancti quidem Thomæ ab auctore verba prolata hæc sunt (2) : « Amor suî tripliciter se potest » habere ad charitatem ». Ac paulò post : « Tertio modo à charitate quidem distinguitur, sed » charitati non contrariatur, puta cùm aliquis » diligit seipsum secundùm rationem proprii » boni ; ita tamen quòd in hoc proprio bono non » constituat finem : sicut etiam ad proximum potest esse aliqua specialis dilectio præter dilectionem charitatis quæ fundatur in Deo, dum » proximus diligitur amore consanguinitatis vel » alicujus alterius conditionis humanæ, quæ tamen referibilis sit ad charitatem ». Hactenus auctor sanctum Thomam citat.

(1) *Inst. past. n.* 4. — (2) 2. 2. *q.* 19, *art.* 6, *in c.*

272. Ex Estio verò hæc sunt quæ ad rem faciant [1] : « Timorem gehennæ et opus ex eo sub-» secutum, licèt ex amore justitiæ non proce-» dant, sed ex amore vitæ temporalis, (non esse » peccatum;) nullâ alioqui circumstantiâ actum » depravante : procedit enim (ille timor,) in-» quit, ex amore quo naturaliter sibi quisque » vult bene, et in genere felicitatem appetit ». En totum tanti systematis fundamentum.

273. Sed profectò nihil est. Ut enim ab Estio ducamus exordium; agit ille de amore *naturali* quidem, sed non deliberato, quo quisque *sibi bene vult et in genere felicitatem appetit.* Atqui ille amor non est deliberatus, nemo enim deliberat an beatus esse velit : ergo amor ille nihil ad rem pertinet : et jam subtracto uno ex duobus locis fundamenti loco positis, ædificium claudicat.

274. Nec magìs ad rem confert sancti Thomæ locus : cùm nec verbum ullum habeat de *amore naturali beatitudinis formalis* et æternæ à Deo promissæ, de quo loquitur auctor. Contrà sanctus Thomas de amore loquitur, quo quis diligit seipsum « secundùm rationem proprii boni, ut » etiam diligit proximum ratione consanguini-» tatis vel alicujus alterius conditionis humanæ » : non æternæ felicitatis naturaliter appetitæ.

275. Sed neque sanctus Thomas neque Estius hunc amorem inducunt, ut in eo sive remanente sive subtracto, perfectorum ab imperfectis discri-

(1) *Est. in* 3, *d.* 34, §. 7.

men constet. Hoc autem unum est, quod ab auctore spectatur. Ergo amor ille naturalis deliberatus quo utitur, nusquam est in Estio, nusquam in sancto Thomâ.

ARTICULUS III.

Dionysii Carthusiani locus.

276. Instructio pastoralis in progressu sermonis Dionysium Carthusianum laudat (1) *de amore naturali* loquentem, sed de eo *amore naturali qui proveniat ex amore beatitudinis* : qui amor proinde non est deliberatus, et quo nec perfecti nec imperfecti carent. Nihil ergo ad rem facit amor ille naturalis quem hi doctores memorant, nullusque eorum est qui non longissimè ab auctoris mente distet.

ARTICULUS IV.

Loci sancti Bonaventuræ de affectu naturali.

277. De affectu naturali citat auctor tres locos sancti Bonaventuræ (2) : primum : « Unde simpliciter dicendum est, quod expectatio boni
» æterni non est mercenaria, nec minuit meri-
» tum, nec facit ad imperfectionem charitatis vel
» meriti, nisi in quantum mens hominis multùm
» affectuosè et intensè aspicit ad commodum
» proprii boni : multi autem sunt qui beatitu-
» dinem expectant, et tamen parum de se et mul-
» tum de Deo curant ». Hunc excessum ardoris

(1) *Pag. sans chif. dev.* 65. — (2) *In* 3. *d.* 26, *art.* 1, *q.* 1, *ad.* 5.

et adhærentiæ ad seipsum, ad desideria naturalia refert auctor (1) : ego autem non ad naturalia, quæ ipso teste innocua sint, sed ad vitiosa et prava, quibus quis de seipso plusquam de Deo cogitat, ejusque gloriæ parum studet; quod in vitio est. Negat autem Bonaventura hoc provenire ex expectatione mercedis, quia *multi sunt qui beatitudinem expectant, et tamen parum de se et multum de Deo curant,* dum alacres et erecti vix unquam in se sistunt; sed etsi curam suî gerant, eam tamen in Dei honorem transferunt.

278. Rursus Bonaventura de affectu naturali loquitur (2), cùm eos commemorat qui mercedis æternæ desiderium dicebant naturæ esse, non gratiæ; quam sententiam dudum exoletam, imò et hæreticam esse monuimus : (n. 65, 68.) quare nec iste textus ad hunc locum pertinet.

279. Tertium sancti Bonaventuræ locum citat auctor (3) ex *Compendio theologicæ veritatis,* q. 24 : quem locum si legisset, primo, credo, intuitu vidisset, nec profectò tacuisset, hoc opusculum esse tantùm sancto Bonaventuræ *adscriptum :* deinde nec per quæstiones, sed per libros septem et librorum capita distributum. Libro autem quinto, cap. 24 (4), hæc habentur verba quæ præsul citat de amore naturali, quem auctor

(1) *IV.e Lett. à M. de Paris, p.* 41. *Lett. I.re à M. de Meaux, p.* 42. — (2) *In* 3, *dist.* 27, *art.* 2, *q.* 2, *sup. q.* 3, *art.* 6, *n.* 63, 65. — (3) *Lett. IV.e p.* 42. — (4) *De comp. theol. T.* VII, *lib.* 5, *cap.* XXIV, *p.* 760.

ille, quisquis est, « nec laudabilem esse nec vitu-» perabilem dicit » : sed non ipse sibi constat; subdit enim amore illo « secundùm concupiscen-» tiam diligi Deum, quia necessitati nostræ sub-» venit : quo amore non diligitur res propter se, » sed propter usum ejus : unde hoc modo plus » diligit homo seipsum dilectione naturali quàm » Deum ». Quem amorem falsus Bonaventura, cùm nec laudabilem nec vituperabilem dicit, fallitur. Itaque nec is locus ad amorem manifestè vituperabilem pertinens, quidquam omnino facit ad amorem naturalem qui præsuli est innocuus; ergo ineruditum opus meritò contemnendum, quippe quod Bonaventuram nec sensu nec stylo refert; cujus generis opuscula in hoc septimo tomo ad calcem cum isto congesta sunt.

ARTICULUS V.

Ex his contra librum absoluta conclusio.

280. Multos quidem alios locos affert auctoris Instructio pastoralis pro amore naturali, sed qui hujus amoris nec mentionem faciunt : agit enim conjecturis et consecutionibus, nullo unquam verbulo de eodem amore, ut demonstravimus (1). Unde extat argumentum ni fallor invictum. Pro naturali amore citantur multi loci in quibus hujus nulla mentio est : qui autem eum nominaverint auctori non congruunt, ut mox vidimus. Quod postquam constitit, ac nullos locos esse

(1) *Préf. sur l'Instr. past.*

claruit,

claruit, quibus illa unica auctoris enodatio niteretur, jam demonstratum est librum, qui non alio fundamento staret, non modò eversum funditus, verùm ex ipso auctore (sup. n. 259.) falsum, inconditum, à se dissonum esse, nec sustineri posse.

ARTICULUS VI.

Quòd ille amor sit inutilis, ex confesso.

281. Ac reverâ inutilem esse ex ipsâ auctoris concessione constitit : quem locum de inutilitate amoris naturalis ex ipso auctore tractavimus libello cui titulus *Mystici in tuto*, re, nisi valde fallimur, ad evidentiam ductâ ; (n. 187, 188.) quò nunc, brevitatis gratiâ, lectorem remittimus.

ARTICULUS VII.

De commodo proprio æterno.

282. Ibidem commemoravimus commodum *proprium æternum, et in æternum* penitus abdicatum, cui loco demonstratum affectus naturalis solutionem convenire non posse : (ibid. n. 185, 186.) quâ de re videnda est præfatio gallica in Instructionem pastoralem : (n. 11 et seq.)

ARTICULUS VIII.

Aliud argumentum contra amorem naturalem.

283. Huc accedat istud valde notabile ac decretorium : si de amore illo Dei naturali, innocuo ac deliberato, in primo suo libello cogitaret auc-

tor, hujus definitionem attulisset ab ipso libri exordio (1), cùm etiam amorem Dei judaïcum quo diligitur Deus propter bona ab ipso distincta, ac propter rorem cœli ac pinguedinem terræ, definiendum putarit, quem fatetur libro esse inutilem (2). Quantò magìs commemorasset amorem naturalem Dei et suî deliberatum et innocuum, quo totius libelli rationem contineri nunc velit? Non autem definivit : quinque amores definivit (3) : 1. Judaïcum ex uno commodo temporali, qui est carnalis et vitiosus, purèque servilis : 2. sacrilegum et impium, quo Deus diligitur tantùm ut instrumentum felicitatis nostræ : 3. amorem spei, christianæ scilicet, non modò innocuum, sed etiam per sese bonum et ex Dei gratiâ : 4. amorem charitatis, meritorium et justificantem : 5. amorem purum sive perfectæ charitatis summâ excellentiâ præditum. Sed ad nullum horum quinque amorum amor naturalis Dei et suî referri potest, cùm omnes isti amores vel sint vitiosi vel meritorii : amor autem naturalis sit quidem deliberatus, sed tamen innocuus ac per se nec bonus nec malus. Ergo ille amor naturalis, si auctori credimus, fundamenti loco futurus, ab ipso definitus non est, neque ulla ejus mentio est inter definitiones illas quibus tota libri ratio constat.

284. Si dicas amorem naturalem contineri amore tertio qui est spei, de quo auctor non videtur apertè pronuntiare utrum sit bonus vel

(1) *Max. des SS. p.* 1. — (2) *Ibid. p.* 14. — (3) *Ibid. p.* 2, 14.

malus : contra : 1. non affertur ibi character proprius hujus amoris, qui est ut sit naturalis, deliberatus, innocuus; ergo non est ibidem intentus. Contra : 2. si amor ille naturalis hìc intelligi deberet, amor spei theologicæ ac supernaturalis ab auctore prætermissus esset : non autem prætermitti debuit. Quòd prætermissus esset, hinc patet quòd amor spei theologicæ non est naturalis, sed ex gratiâ; nec est indifferens, sed per se bonus. Ergo prætermissus est, si tertius amor sit amor naturalis ille nec bonus nec malus. Contra : 3. amor ille est amor ejus spei quem sanctus Franciscus Salesius asserit esse virtutem theologicam (1); atqui amor ille supernaturalis est, et ex Dei gratiâ; amor ille per se bonus est, licet non sit justificans. Amor autem de quo dicimus non est supernaturalis, cùm naturalis vocetur : non est per se bonus, sed indifferens : non ergo comprehensus sub tertio amore, qui spei dicitur.

285. Hinc demonstratio : amor naturalis non est ullus eorum quinque amorum qui ab initio libri traduntur : quod autem non traditur in illo initio, quo libri argumentum fundamentumque ponitur, nullo loco in libro est : ergo amor naturalis penitus prætermissus est; cujus mentionem vel maximè fieri oportebat.

(1) *Max. des SS. p.* 5.

QUÆSTIO XVI ET ULTIMA.

De recapitulatione dictorum.

ARTICULUS I.

Admonitio de dicendis.

286. Hæc recapitulatio, recollectâ hujus libelli summâ, ad extremum ob oculos ponet omnes auctoris errores in hoc libello recensitos. Meminerit autem lector, nos hæc scribere et typis tradere, inter ipsas quotidie prodeuntes D. Cameracensis elucubrationes, quibus aut errorem suum, aut hujus muniendi vias magìs magìsque prodit; quare cogimur hìc subinde inserere quædam nova, occasione dictorum ejusdem auctoris, quæ posteaquam hæc excusa sunt, eduntur in lucem.

ARTICULUS II.

Summa doctrinæ à sancto Augustino traditæ de beatitudine.

287. Primùm ergo recolligimus locos ex sancto Augustino allatos, quorum caput est id quod de necessario amore beatitudinis sanxit millies, ut est dictum : (n. 4, prop. II.) postea autem isti loci distinctiùs allegati prodierunt : (sup. n. 228, 229.)

288. Horum autem hæc summa est, « non » posse indifferenter haberi beatitudinem : pro- » pter beatitudinem amari virtutes : non ergo fu-

» turam esse virtutem eam, quæ suadeat non
» amandam beatitudinem : quod si perficeret,
» nec ipsam virtutem amaremus, quam propter
» solam beatitudinem amamus ». (Ibid.)

289. Radix autem horum est, quòd « omnes
» homines esse beati velint, idque unum appetant,
» et propter hoc cætera quæcumque appetunt:
» eaque sit perspectissima, examinatissima, eli-
» quatissima omnium sententia ac voluntas quam
» Deus indidit, quò natura compellit ». (Ibid.)

290. Ergo quicumque asserit, cum præsule, dari actum voluntatis, quo beatitudinem non velimus, contra Deum et contra naturam, est impius. (Ibidem.)

291. Nec minùs Evangelio ac Scripturæ repugnat quàm naturæ. (n. 231 et seq.)

292. Quod autem D. Cameracensis recentissimo scripto ad meipsum edito [1], voluntatem consequendæ beatitudinis, sive ejus appetitum quem Schola vocat innatum, semel iterumque ac tertiò cæcum appellat, facilè confutatur ab Augustino dicente : « Quia non potest quisquam
» appetere quod quale sit nescit, sequitur ut
» omnes beatam vitam sciant, quam velle se
» sciunt » : ergo vitæ beatæ appetitus non est cæcus, sed ex cognitione elicitus : (n. 229.) quod etiam invenimus apud sanctum Thomam. (sup. n. 9 et seq.)

[1] *II.e Lett. à M. de Meaux, p.* 15, 16. *IV.e Lett. p.* 14, *etc.*

ARTICULUS III.

Pro certo supponitur, charitatem esse motum ad fruendum Deo.

293. Ejus rei gratiâ commemoravimus definitionem charitatis à sancto Augustino traditam; quòd autem Cameracensis vocem fruitionis elusit (1), eâque intellexit excludi respectum ad nos, atque etiam beneficia ut sunt utilia nobis (2), id confutavimus ex Augustino : (n. 100, 110, 111, 112.) ubi sancto Augustino comites dedimus sanctum Gregorium Nazianzenum, Cassianum, ipsum etiam sanctum Thomam à præsule citatum et sæpe rediturum. (n. 101, 102, 103.)

ARTICULUS IV.

Purus amor haud minùs ab Augustino agnitus.

294. Id enim est puri amoris : « Nec seipso » quisquam frui debet, quia nec seipsum debet » propter seipsum diligere, sed propter illum » quo fruendum est. Tum ille est puro amore » præditus qui se refert ad Deum, non Deum ad » se; qui seipsum non propter seipsum diligit, » sed propter Deum; qui totam dilectionem re- » fert in illam dilectionem Dei, quæ nullum à » se rivulum duci extrà patitur, cujus derivatione » minuatur (3) : qui denique id sentit, à se debere » ampliùs diligi Deum quàm seipsum (4) ».

(1) *Resp. ad* Sum. *p.* 32, 33, 34. — (2) *Ibid. p.* 14. — (3) *De Doct. christ. lib.* 1, *cap.* XXII, *n.* 21; *tom.* III, *col.* 11. — (4) *Ibid. cap.* XXVII, *n.* 28; *col.* 13.

295. Ille, inquam, amor est purus, qui nullo vel tenui rivulo diminutus, Deum anteponit sibi. Atqui ille amor haud minùs in se comprehendit beatitudinis votum, ratione generali et communi omni actui; cùm beatitudo ea sit « quam omnes » unam appetunt, et propter quam unam appetunt » quidquid appetunt » : (sup. n. 229.) ergo ut à nullo actu, ita nec ab illo amore, beatitudinis votum separari potest.

296. Specialiori ratione; nempe virtutis : charitas, quæ est virtus, respicit beatitudinem, cùm hujus gratiâ virtutes omnes adeoque ipsa charitas diligatur. (Ibid. n. 228.)

297. Denique specialissimâ ratione : charitas appetit beatitudinem, cùm sit virtus illa quæ fruitur Deo in eoque fine acquiescit. (Sup. n. 109.)

298. Porrò Augustinus casti purique amoris laudator eximius, ad puritatem amoris præcipuo studio ferebatur, cujus etiam hoc dictum est : « Deum tantò habebimus præsentiorem, quantò » amorem, quo in eum tendimus, potuerimus » habere puriorem (1) ». Ergo sectatorem beatitudinis in quovis actu, etiam puri amoris studiosum fuisse constat.

ARTICULUS V.

De Magistro et de sancto Thomâ.

299. Augustino subjungimus ejus discipulum, imò verò exscriptorem Magistrum Sententiarum,

(1) *Epist.* CLV, *al.* LII, *ad Maced. n.* 13; *tom.* II, *col.* 540.

eumque sequentes omnes Magistri interpretes, in 1, dist. 1. (n. 8.)

300. Ex sancto verò Thomâ hæc collegimus: finem ultimum vitæ humanæ esse beatitudinem propter quam homines omnia velint, idque certissimi principii in moralibus loco esse: (n. 8.) id angelicæ haud minùs quàm humanæ naturæ convenire, atque adeo intellectuali omni creaturæ: ex hâc voluntate beatitudinis causari omnes alias voluntates: (n. 9, 10.) ex quo fit ut angelus et homo naturaliter appetant suum bonum et suam perfectionem: (n. 11.) ex hoc immobili deduci voluntatis motus: (n. 13.) motum autem sive tendentiam ad beatitudinem, ita esse innatum, ut tamen ex cognitione sit elicitus: (n. 9 et seq. 29 et seq.) et hanc esse naturam voluntatis humanæ, ut quemadmodum omnis conclusio ex rationibus primis primisque principiis, ita omnis deliberata voluntas ex illâ voluntate innatâ ejusque virtute oriatur. (n. 12, 13.)

301. Horum autem omnium radicem esse, quòd Deus beatus hoc beatitudinis votum cuicumque naturæ ad imaginem suam factæ indiderit: (n. 14.) ulteriorem autem intimam profundissimamque radicem esse Dei bonitatem, necessariâ atque essentiali et transcendentali relatione respicientem ad nos. (Sup. q. XIII, art. I, II, III.)

302. Hinc conficitur, ab auctore sub meo nomine vapulasse sanctum Thomam, cùm scilicet reprehendor dicens, « nisi Deus esset totum homi-

» nis bonum; non eidem fore diligendi ratio-
» nem » : quæ verba à præsule graviter reprehensa non mea sunt, sed sancti Thomæ exscripta fideliter. (n. 22 et seq.)

303. Ex his autem intulimus, secundùm sanctum doctorem, ipsam charitatem super communicatione beatitudinis esse fundatam : (n. 38, 40.) charitatem in Deum tendere ut est objectum, principium, causa beatitudinis : (n. 36, 39, 40, 41.) ut est finis ultimus ad quem et per se tendat charitas, et cæteras virtutes dirigat : (n. 41, 42.) denique Dei fruitionem esse finem ad quem ordinatur homo per charitatem. Ex quibus fit, ut nullus actus rationalis sine appetitu beatitudinis, et nullus actus charitatis sine appetitu fruitionis esse possit : unde etiam sanctus doctor definitionem charitatis ab Augustino traditam adoptat ut suam. (Sup. q. VI, art. II, n. 110.)

304. De spei et charitatis differentiâ, deque diversâ utriusque virtutis ad fruitionem tendendi ratione, sancti doctoris sententia explicatur, et inde deducta objecta solvuntur. (n. 121, 122, 129, 130.)

ARTICULUS VI.

De sancto Bonaventurâ.

305. Quæ sanctus Bonaventura nos docuit, hæc sunt. Ac primum, post sanctum Augustinum ac Magistrum, de fruendo et utendo : Deum solum seipso frui nusquam indigentem : nostrum autem tam usum quàm fructum esse ex indigentiâ :

(n. 73.) eum à quo quæritur Deus ut merces, ideo non uti Deo, quia illum non refert ad aliud : (n. 74.) habere ergo puram et veram charitatem : Deo fruendum ut eo qui nos faciat beatos, *quia in beatitudine est recta fruitio*. (n. 75.) Item Deo fruendum esse, eo quòd « sit nostra beatitudo, et » quòd ipse solus perfectè finit et delectat ipsum » animum propter se et super omnia » : (Ibid.) qui est finis finiens atque consummans, hoc est finis ultimus : ex quo tota ratio charitatis instruitur. (n. 76.)

306. Hinc colligit sanctus ille doctor, à quocumque justo amore charitatis Deum plus diligi quàm seipsum, eo quòd diligatur *dilectione fruitionis* propter se et super omnia; non *dilectione usûs* et propter aliud : (n. 71.) quæ dilectio fruitionis sit ipsa beatitudo et finis ultimus, ut dictum est.

307. Hæc autem confirmantur, quia Deus « magìs sit cuique rei intimus, quàm ipsa sibi »; quare ex amore charitatis anima « magìs tendit » in Deum quàm in se, quia melior est ei Deus » quàm ipsa sibi ». (n. 77.) En Deus à charitate quæsitus etiam ut est nobis optimus.

ARTICULUS VII.

Aliud ex eodem sancto Bonaventurâ : et de amore suî per charitatem.

308. Luculentissimus autem locus adversùs D. Cameracensem est ille quo utitur, sed trunco.

Refert enim id tantùm, quòd « charitas velit » bonum Deo, cùm vult eum esse summum bo- » num » : omittit autem quod eadem charitas velit illud bonum et proximo et sibi, nempe « ut » illud habeat per gratiam et gloriam ». (n. 70.) Hîc autem fatetur præsul agi de verâ et propriè dictâ charitate : ergo necesse est fateatur, verâ et propriè dictâ charitate quemque velle habere Deum per gratiam et gloriam. (n. 71.)

ARTICULUS VIII.

De eodem.

309. Huc accedit quòd idem sanctus Bonaventura interpretans illud sancti Bernardi, quòd charitas *non curet præmium :* de creato præmio fatetur; de increato negat : quia maxima *charitas maximè desiderat habere Deum.* (n. 63, 69.) Agit autem sanctus, non de homine habente charitatem, sed de ipso motu charitatis : (n. 65, 66.) unde discrimen inter timorem pœnæ et mercedis desiderium, quòd pœna non sit Deus, nec aliquid Dei : merces autem et beatitudo, summa sit ipse Deus : (n. 67.) propterea diligendus motu charitatis, ut dictum est. (Sup. art. v et vi.)

310. Agi autem hîc de charitate propriè dictâ, prout contradistinguitur à fide et à spe, easque informat, ex sancti Bonaventuræ verbis, clarè habes probatum. (n. 69.)

ARTICULUS IX.

Corollarium ex sanctis Thomâ et Bonaventurâ de Paulo desiderante Christum.

311. Hujus ergo doctrinæ præclarum est corollarium, nempe ex sanctorum Thomæ et Bonaventuræ conjunctis auctoritatibus; locum illum Pauli, dissolvi desiderantis et esse cum Christo, esse verum motum veræ ac genuinæ charitatis, eorumque doctorum summum inter se esse concentum, et mihi cum ipsis.

ARTICULUS X.

De Scoto.

312. Scotus is est qui maximè præsuli favere videatur, defixâ charitate in Deo secundùm se, et circumscripto studio *propriæ commoditatis* ab ejusdem charitatis notione : reprehenso etiam sancto Thomâ, qui charitatem in beatitudinis communicatione fundabat : (n. 82, 85.) et tamen hoc restringit ad primarium charitatis objectum : admittit autem secundarias objectivas rationes, quibus valeat ratio relativa : nempe amantis et redamentis Dei, *communicando* se nobis, et *disponendo nos ad beatitudinem* : in quo sit *specialis* quædam ratio amabilitatis, provocans ad amandum, et in ipsum charitatis actum influens. (Eod. n. 82.)

313. Hæc autem secundaria et posterioris generis amabilitas reducitur ad ipsam excellentiam

Dei : eo quòd non esset perfectissimus nisi redamaret ; atque hinc fieri amicitiam, imò super-amicitiam, motivo creantis ac beatificantis Dei, unà cum summâ rei honestate conjuncto, ab eoque inseparabili. (n. 84, 85, 86, 88, 89.)

314. Ex his conciliatio sancti Thomæ cum Scoto, unâ rei summâ, licet non uno modo explicatâ. (n. 84, 85, 86, 87.)

ARTICULUS XI.

Praxis ex dictis : consensus mysticorum.

315. Summa conciliationis est : etsi charitas hoc habet speciale, quòd primarium adeoque specificum ejus objectum sit absolutum ab omni re ad extra, adeoque ab ipsâ beatitudine : tamen ex secundario motivo ea praxis inducitur, ut utraque motiva conjungantur : (n. 87, 89.) fiatque amicitia, hoc est amor mutuus, in quo consistit charitas : in quam praxim abeunt mystici quoque cum scholis etiam adversariis, Thomisticâ nimirum et Scotisticâ. (n. 90, 91, 128.)

ARTICULUS XII.

Estius, Sylvius, Suarez : ex his conclusio.

316. Quanquam non censui adhibendos multos scholasticos ad probandam rem facilem et claram, de quâ nulla unquam fuit vera controversia, tamen adduximus Estium, Sylvium : (n. 15 et seq.) quibus etiam adjunximus Suarezium docentem actum amoris gratitudinis esse elicitum ex ipsâ

charitate, manifestè ducto motivo ex respectu ad nos. (n. 127.)

317. Atque ex his certa et nostra conclusio sæpe repetita, sæpe repetenda, Scholam ordinasse motiva charitatis, non autem negasse, aut separasse.

ARTICULUS XIII.

Falsò imputata nobis circa clausulam : nullo respectu ad nos.

318. De illâ clausulâ tria demonstravimus : primùm, circa eam nobis imputari falsa : secundò, sententiam præsulis ab eo quoque infractam : tertiò, multis argumentis probari non alium ejus vigere sensum, præter eum quem diximus.

319. De falsò imputatis q. VIII egimus : sunt autem ejusmodi : 1. quòd sententiam nostræ adversantem à totâ ferè Scholâ tradi confessi sumus, quod nunquam fecimus : (n. 133.) 2. quòd adversemur Scholæ, neque ullum agnoscamus motivum charitatis præter ipsam beatitudinem; quod est falsissimum et calumniosissimum : (ex n. 135.) 3. quòd contritionis actum ex motivo divinæ perfectionis improbemus : aperta calumnia : (ex n. 138, 139, 140.) 4. quòd formulam contritionis in Catechismis, ac maximè ex Catechismo Romano editam improbemus : item calumniosissimum : (n. 143, 144.)

320. Ex quo patet nos non nisi per apertam calumniam à Scholâ dissociari potuisse : cùm è contra, sanctum Thomam, sanctum Bonaventu-

ram, Scotum, aliosque Scholæ principes; ad hæc, Estium, Sylvium, Suarezium sequamur duces: quorum testimoniis sæpe prolatis nullum responsum hactenus datum est.

ARTICULUS XIV.

De eâdem clausulâ, nullo respectu ad nos, *concessa ab auctore proferuntur : primum, concessum de amore unitivo.*

321. Primum concessum est, naturam amoris esse essentialiter unitivam, adeoque respectum ad nos ab amore charitatis non posse distrahi : (n. 48, 95.)

ARTICULUS XV.

Secundum concessum, de Deo ut benefico : auctoris contradictiones.

322. Secundum concessum : amorem Dei ut benevoli, benefici, et beatifici pertinere per sese ad charitatem : (n. 45, 96.) cùm tamen ea attributa per suum connotatum habeant inseparabilem relationem ad nos; (ex n. 4, prop. XVI.) hujus autem concessionis tanta vis, ut eâ solâ quæstio finita esset; sed apertè variat auctor, totamque rem ad minuta deducit : (ex n. 98, 99.) Fictus autem Lovaniensis negat Deum beneficum esse charitatis objectum : (ex n. 180.) et ipse Cameracensis suo nomine, ejus rei gratiâ, meipsum recentissimè reprehendit (1).

(1) *IV.e Lett. à M. de Meaux, p.* 13.

ARTICULUS XVI.

Tertium concessum, de amore suî, et de necessario appetitu beatitudinis.

323. Tertiò concedit auctor, « necessitatem » esse indeclinabilem, ut nos ipsos semper dili- » gamus » : ergo in omni actu : (n. 27.) « neque » fieri posse ut nos diligamus, nisi nobis optemus » supremum illud bonum, quod est unum neces- » sarium ». (Ibid.)

324. Eam concessionem firmat illa sententia : quòd supponendum sit, cum Augustino, « inde- » clinabile pondus, continuaque impulsio, sive » tendentia in beatitudinem, id est in fruitionem » Dei » : (n. 28.) quo loco has duas voces nota- vimus, *continua*, *indeclinabilis*.

325. Ibidem cavillationes auctoris, ac præsertim quòd appetitus ille sit cæcus, elisimus : (n. 29, 30 et seq.) quod idem efficaciùs inferimus ex sancto Augustino : (n. 228.)

326. Huc etiam referendum est id quod de amore suî, tam ex sanctis Augustino, Thomâ, et Bonaventurâ, quàm ex ipso auctore diximus. (n. 113, 114, 115, 116, etc.)

ARTICULUS XVII.

De amore Dei ut amici, et ut sponsi.

327. Quin amor Dei ut amici, et Christi ut sponsi, ad charitatem pertineat, dubitari non potest; cùm amor amicitiæ sit ipsa charitas; amor

verò

verò sponsi ut sponsus est, sit sponsæ character proprius et innatus. Quòd autem et amicus et sponsus voces relativæ sint, æquè perspicuum. Idem de Salvatore, etc. Non posse ergo clausulam de *nullo respectu* aliter intelligi quàm diximus, ex ipsâ terminorum notione demonstratum est : (n. 147, 148, 149.) quo etiam loco miras de sancto Salesio D. Cameracensis cavillationes attulimus. (n. 150, 151, 152.)

ARTICULUS XVIII.

De sancto Bernardo : novus locus ab auctore productus et truncatus.

328. De sancto Bernardo singularem quæstionem instituimus decimam; (n. 155.) cujus hæc summa est : propter se Deum diligi, sive pro suo merito, sive pro nostro commodo diligatur, eo quòd præmium nostrum sit ipse qui diligitur : pro merito autem suo diligi ex eo quod multùm meruerit de nobis, prior nos immerentes diligens. (n. 156, 157 et seq.) Quo patet duas diligendi causas, ad quas reliquas revocat, valere per respectum ad nos : quod erat probandum nobis.

329. Melliflui doctoris novum præsul profert locum quartâ Epistolâ ad nos (1), ex Sermone de diversis affectionibus animæ : qui sermo totus adversatur præsuli. Citat autem hos locos de animâ validiore, quæ ætatem infantilem et novitiorum statum prætergressa, « non lacte jam

(1) *IV.e Lett. à M. de Meaux, p.* 18.

» potatur, sed vescitur solido cibo : nec parvas » parvulorum consolationes captans, sed ipsam » beatam spem [1] ». Hæc ille : quæ quid ad rem faciant non video. Auctor autem ex his elicit agnosci à Bernardo naturalem nostrî amorem qui rescindi in perfectis debeat : de quo tamen amore ne verbulum quidem occurrit, nisi fortè existimet primas ineuntis devotionis suavitates esse naturales : quod et Bernardus improbat, cùm hîc eas tribuat gratiæ et dono Dei, et nos alibi refellimus [2], et ipse auctor rejicit.

330. Frustra autem præsul objicit hæc verba sancti Bernardi [3] : « Invenitur tamen alter gra- » dus sublimior et affectus dignior isto, cùm pe- » nitus castificato corde, nihil aliud desiderat » anima, nihil à Deo quærit, quàm ipsum Deum ». Ergo quærit Deum, Deum habere vult ; quod unum intendimus. Unde subdit : « Crebro scilicet » didicit experimento, quoniam bonus Dominus » sperantibus in se, animæ quærenti ipsum : ita » ut ex affectu cordis clamet, *Quid mihi est in* » *cœlo ? Deus cordis mei, et pars mea Deus in* » *æternum* » ! Quæ manifestè ad fruitionem spectant.

331. Sic Bernardus : præsul autem hæc verba, quibus ipse sanctus mentem suam maximè explicat, prætermittit : quâ fide, nescio : profert verò sequentia : « Neque enim tuum aliquid, non feli- » citatem, non gloriam, non aliud quidquam tan- » quam privato suî ipsius amore desiderat anima,

(1) *Serm. de affect. anim. de div.* VIII, *n.* 8; *tom.* I, *col.* 1104. — (2) *Préf. n.* 100. — (3) *Ubi sup. n.* 9.

» quæ ejusmodi est : » quo loco iterum sistit auctor : hæc autem omittit : « sed tota pergit in Deum, » unicumque ei et perfectum desiderium est, ut » introducat eam rex in cubiculum suum, ut » ipsi adhæreat, ipso fruatur. Unde et jugiter » revelatâ facie, quoad potest cœlestis sponsi glo» riam speculando, in eamdem imaginem trans» formatur de claritate in claritatem. Ex hoc » planè audire meretur : Tota pulchra es. Et audet » ista loqui, Dilectus meus mihi, et ego illi ; at» que in ejusmodi felicissimâ et jucundissimâ con» fabulatione delectatur gloriosa cum sponso ».

332. Non piguit integra hæc verba transcribere, ùt lector intelligeret quam felicitatem, quam gloriam anima illa despiciat : nempe eam felicitatem, eam gloriam, *quæ non sit in sponso* : quam proinde anima non nisi *privato suî*, hoc est inordinato *amore desideret.*

333. Quòd igitur hîc fingit auctor, « amorem » naturalem etiam per respectum ad beatitudi» nem formalem », somniat. Neque enim Bernardus hîc quidquam loquitur de amore naturali, aut de beatitudine formali quam anima refugiat ; illa enim fruitio, illa charitas, illa felicissima confabulatio cum sponso, quâ tantopere delectatur, nihil quidquam est aliud quàm ipsa beatitudo formalis et creata, quam auctor in ore habet : neque enim aut illa claritas, aut illa confabulatio, increatum est aliquid ; cùm sit tamen id quod nos formaliter beat. Hoc autem neque ab animâ refugi, neque ad *privatum suî amorem* trahi, aut Bernardus dicit, aut sinit ipsa veritas.

334. Cave dixeris istud de Deo, sive, ut Augustinus loquitur, de veritate, gaudium esse naturale, nisi eo sensu quo necessariò et per se naturam delectat, exsatiat; neque tamen minùs cœleste et infusum est.

335. Cæterùm, ut diximus, hîc beati Bernardi locus totus noster est. Ostendit enim sponsam, hoc est animam perfectissimam, perfectâ charitate quærere Deum, quo fruatur : cujus amore mutuo delectetur : cum quo suavissimè colloquatur : maximo sanè et inseparabili respectu ad animam.

ARTICULUS XIX.

De excluso ab auctore salutis desiderio.

336. Quæstione decimâ quartâ, salutis desiderium ab ipso quinto gradu seu statu excludi demonstravimus : sanctorum Joannis Chrysostomi et Ambrosii perpendimus locos, atque ex his demonstravimus pessimè esse conclusum ipsum salutis desiderium nec imperatum nec suasum, et angusti animi esse, et ad imbecilles animas remittendum, quod auctor intendit. (n. 258.)

ARTICULUS XX.

De amore naturali : Alberti Magni auctoritas.

337. Quæstioni xv, eâ de re institutæ, tantùm addimus quæ ex Domini Cameracensis recentibus scriptis collegimus. Reducit in palæstram Albertum magnum in Instructione pastorali citatum(1), ad stabiliendum, *commodi* etiam *æterni* nomine,

(1) *Inst. past. p.* 63.

amorem naturalem. Miror autem à præsule me compellari his vocibus [1] : « Ipse tu agnovisti in » ejus auctoris verbis commodum æternum, quod » in æternitate non supersit ». Hinc insultat his verbis : « Quid de tuâ ratiocinatione credendum » est, cùm falsa illa sit ex teipso, cùm ad Alber- » tum Magnum qui eâdem voce usus est adhi- » betur » ?

338. Mirum, inquam, sic agi, tanquam concesserim in Alberto Magno aliud æternum esse commodum, quàm salutis æternæ : atqui ego ne cogitavi quidem. Perfecti amoris nomine apud illum doctorem intellexi charitatem [2], « quæ » nullum commodum sive temporarium sive æter- » num quæreret, ut in eo scilicet finem ultimum » collocaret ». Hæc mea verba sunt, quæ auctor ad amoris naturalis significationem trahere frustra nititur.

339. Quandoquidem verò præsul Albertum Magnum adduxit, sciat illius sententiam nihil differre ab illâ cæterorum doctorum, ac maximè sancti Thomæ, quo discipulo gloriatur. Æquè enim felicitatem definit, « id quod est optimum; » propter quod omnia alia operata sunt; propter » felicitatem enim omnis fit operatio [3] ». Nulla ergo est quæ non ad eum finem referatur; ac frustra quæritur actus humanus ab illo fine absolutus. Pergit : « Summum bonum est beatitudo, » hocque bonum voluntatis est objectum [4] » :

(1) *IV.e Lett. à M. de Meaux, p.* 21. — (2) *Préf. n.* 103. *Alb. Mag. ibid.* — (3) *De appreh. part. VII, n.* 8. — (4) *Ibid. p.* 10, *n.* 16.

Non ergo ulla voluntas est ab hoc bono absoluta. Quod quidem postea sic exponit : « Bonum ipsum » commune, cujus ratio in intellectu, est objec- » tum voluntatis (1) ». Rursus : « Mens, quia imago » Dei est, beatitudinis est particeps (2) » : quam proinde si abdicat, non vult esse imago Dei : denique sic describit naturam voluntatis, ut, quia est *appetitus intellectivus*, nedum cæco impetu feratur, *ad ipsam tendat rationem appetibilitatis absolutè* (3), quæ ab intellectu apprehenditur ; quæ ipsa doctrina est, quam à B. Augustino ductam B. Thomæ tradidit.

340. De præmio autem sic habet : « Est gau- » dium de Deo quod præmium essentiale est (4) : » quod præmium in apertâ Dei apprehensione » aut ad ipsum jocundissimâ conjunctione tan- » quam sponsum consistit, quæ beatitudo vo- » catur (5) ».

341. Quod ergo delicata « anima quasi abomi- » natur per modum commodi vel præmii amare » Deum (6) », si ad extremum urgeas, beato auctori quem laudas apertè repugnaveris. Omnino comparatè ista intelligenda sunt, nihilque aliud indicant, quàm sponsam supra *commodum ac præmium* aliquid cogitare. Quin etiam « is qui » diligit Deum, quia sibi bonus est, et propter » hoc principaliter ut suam beatitudinem sibi » communicet », (en *principaliter*, id est, ita ut in eo finem ultimum collocet :) « naturalem et

(1) *De appreh. part. VII, p.* 10, *n.* 23. — (2) *Ibid. n.* 24. — (3) *Ibid. p.* 12, *n.* 4. — (4) *Ibid. p.* 10, *n.* 25. — (5) *Ibid. n.* 13. — (6) *Parad. an. cap.* 1.

» imperfectam charitatem habere convincitur ». Quæ verba, etsi in speciem sibi faventia, referre auctor erubuit : satìs enim intellexit *imperfectum* illud sonare inordinatum ; nec charitatem Dei esse, sed suî, quæ in eo desiderio ut in fine ultimo acquiescat, ac secundarium objectum loco primarii principalisque ponat.

342. Sanè motiva secundaria beatus auctor non tacet in eodem Paradiso animæ ad litteram O. « Inductivum, inquit [1], veræ charitatis est agnitio Dei : nam in ipso materia totius dilectionis » consistit, scilicet nobilitas, potentia, benignitas, pulchritudo, providentia, etc. » Quæ sunt pleraque relativa ad nos. « Item, inquit, » dilectio Dei ad nos æterna, immensa, non interpolata et fidelissima inductiva est veræ charitatis ». En illa secundaria quæ inducant charitatem veram, et ad Deum secundo loco nos moveant, ipsâ Dei gloriâ instar finis ultimi ac primarii collocatâ : quod cum omni Scholâ planè congruit, ut vidimus.

ARTICULUS XXI.

De piis excessibus.

343. Quod pios excessus sanctis tribui auctor crimini imputat, ex Chrysostomo atque ex ipso Paulo confutavimus. (n. 197, 201, 202.)

344. De amatoriis amentiis remisimus ad Bernardum et alios. (*Mystici in tuto*, n. 193.) Nunc juvat afferre locos in quibus mellifluus doctor

[1] *Parad. an. cap.* I.

sponsam negat suî rationisve compotem (1) : dicit ebriam amore (2) : alibi, saturam, eructantem, etc. quippe ex cellâ vinariâ prodeuntem : « totum quod rationis, consilii, judiciive videtur » oblitam (3) ». His subjungimus Guillelmum sancti Theodorici Abbatem, Bernardo supparem, ejusque adhuc superstitis vitæ scriptorem sanctissimum, cujus hæc verba sunt (4) : « Audi sanctam insaniam : *Sive mente excedimus, Deo.* Vis » adhuc audire insaniam? *Si dimittis eis peccatum, dimitte : sin autem, dele me de libro vitæ.* » Vis aliam? Ipsum audi apostolum : *Optabam* » *anathema esse*, etc. Hæc ad sancti Spiritûs adventum apostolorum fuit ebrietas : hæc Pauli » insania, cùm diceret ad eum Festus : *Insanis,* » *Paule*, etc. » Malè ergo sibi auctor consulit, qui immodico studio reprehendendi nostra, sanctos etiam reprehendit.

345. Neque ideo Paulus aliique ejusmodi amatores meriti exsortes, cùm et illud ad meritum amoris spectet, quòd ejus vis non nisi tantâ hyperbole exprimi potuerit : quod sæpe dicendum est adversùs auctorem assiduè nobis hæc falsa imputantem.

ARTICULUS XXII.

Futiles quæstiones.

346. De purâ naturâ, de animæ rationalis mortalitate, de felicitate neglectâ à philosophis,

(1) *Serm.* LXXIII *in Cant. n.* 1; *col.* 1523. — (2) *Ibid. Serm.* VII, *n.* 3, *col.* 1283. — (3) *Ibid. serm.* LXXIX, *n.* 1; *col.* 1543. — (4) *De nat. et dign. Am. cap.* III, *n.* 6; *Op. S. Bern. tom.* II, *col.* 245.

deque aliis ejusmodi, futiles quæstiones ad involvendam rem introductas sæpe notavimus: (n. 203, 206, 243.) non enim Paulus, non Moses, non alii ad hæc animos retorquebant : agitur non de vanâ et præposterâ imaginatione cujusvis alterius statûs, sed de *anathemate à Christo, de libro vitæ æternæ,* rebus stantibus ut sunt, à Deo per Evangelium constitutæ. Porrò beatitudinem et naturalibus et supernaturalibus votis appetendam, etiam in illis actibus, quibus eam ex impossibili abdicare videbantur, gerebant in animo : (n. 207, 208.) alioquin nec habuissent charitatem, quæ est motus ad fruendum. (n. 109 et seq.)

ARTICULUS XXIII.

De primariis et secundariis rationibus objectivis charitatis.

347. De illis tam in se consideratis quàm inter se comparatis, quid auctor sentiat, et quàm ipsi adversentur doctores cæteri, sæpe quidem commemoravimus, præcipuè verò, n. 92, 106 : quæ ad enodandam difficultatem omnem et Scholæ decreta explicanda et tutanda vel maximè pertinent : atque etiam ad ostendendam hujus controversiæ gravitatem. (n. 107, 108.) His autem positis, et in unum brevitatis gratiâ recollectis, auctoris errores facilè elucescent.

ARTICULUS XXIV.

Errores in hoc libello notati recensentur.

348. Non enim omnes, sed eos quos in hoc

libello memoravimus, recensemus : sunt autem ejusmodi.

I. Error : non omnem actum rationalem fieri ex amore sive appetitu innato beatitudinis tanquam finis ultimi : contra sanctum Augustinum expressè, et contra universam theologiam (1).

II. Appetitum illum innatum esse cæcum : contra eumdem (2).

III. Amputato motu ad fruendum Deo, vigere perfectissimam charitatem (3).

IV. Non ergo valere definitionem charitatis ab eodem Augustino traditam, et à Magistro, à sancto Thomâ, et universâ Scholâ receptam (4).

V. Ex eo quòd amor charitatis sit penitus absolutus ab omni respectu ad nos, etiam quoad motiva secundaria ac subordinata minusque præcipua, sequitur contra Scholam universam error gravissimus; quòd amor charitatis non sit, ut omnis amor, essentialiter unitivus (5).

VI. Et quòd amor Dei ut amici, ut Domini, ut Dei nostri; Christi verò ut sponsi, ut Salvatoris, etc. charitatis non sit; quod est contra Evangelium, et consensum Patrum et theologorum omnium (6).

VII. Ex his everti à sancto Bernardo allatas duas causas diligendi Dei *propter se*; nempe, pro *merito suo*, pro *commodo nostro* (7).

VIII. Amorem justificantem, qui ab auctore

(1) *N.* 7, 8 *et seq.* 18, 20, 21, 22, 228. — (2) *N.* 9 *et seq.* 30, 31, 229. — (3) *N.* 20, 21, 207, 208. — (4) *N.* 109, 110, 111, 112, 115, *etc.* 293, 299. — (5) *N.* 95, 131, 147, 148. — (6) *N.* 147, 148, 155, 231 *et seq.* — (7) *N.* 156, 157 *et seq.*

quarti gradûs dicitur, etsi Deum sibi rebusque omnibus, nullâ exceptâ, anteponit, nec sibi felicitatem quærit, nisi in quantum subordinata est gloriæ Dei; tamen non esse amorem purum (1).

IX. Dari amorem purum, qui quinti gradûs dicitur, super quartum illum gradum, licet hic vim omnem amoris comprehendat (2).

X. Amorem illum purum, sive quinti gradûs, plerisque sanctis animabus esse inaccessum, nec eis prædicandum (3).

XI. Amorem quarti gradûs subordinari Dei gloriæ magìs habitu quàm actu, nec ad eum plerumque referri magìs quàm actum peccati venialis (4).

XII. Actum peccati venialis Deo habitu subordinatum esse (5).

XIII. Quidquid non est habitu subordinatum Deo, esse peccatum mortale : ex quo sequitur, nullum esse veniale peccatum (6).

XIV. Actum amoris elicitum ex suppositione impossibili, quòd anima justa æternis suppliciis, rebus ut sunt, addicatur, in se absolutè perfectiorem esse, quàm actum alioqui perfectissimum sine illis suppositionibus (7).

XV. In iis actibus qui per suppositiones impossibiles fiunt, etsi non ipsam rem, tamen motiva reipsâ separari (8).

XVI. In eo amore ita immolari salutem, ut beatitudinis ac salutis desiderium ab eo amputetur (9).

(1) *N.* 163, 169, 170 *et seq.* 175. — (2) *Ibid. et* 186. — (3) *N.* 178 *et seq.* — (4) *N.* 172, 173, 174, 175. — (5) *Ibid.* — (6) *Ibid.* — (7) *N.* 207, 210, 227. — (8) *N.* 202, 227. — (9) *N.* 207, 227.

XVII. Securos non fuisse Mosen et Paulum, quòd non essent, ille delendus è libro vitæ, hic verò anathema futurus : maximâ sanctorum contumeliâ, et in Deum blasphemiâ (1).

XVIII. Præter illud salutis sacrificium conditionatum ex impossibili, à sancto Joanne Chrysostomo ejusque scholâ et aliis quibusdam agnitum, dari aliud sacrificium absolutum, cujus nulla sit mentio apud illum et cæteros Patres aut auctores (2).

XIX. Sacrificium illud absolutum consistere in eo quod casus impossibilis non modò possibilis, sed etiam actu realis æstimetur (3).

XX. Sacrificii ergo illius absoluti idem esse objectum atque conditionalis, nempe salutem æternam (4).

XXI. Spem mercedis, salutisque desiderium in perfectorum statu nec suasum nec imperatum, et ad imbecilles angustasque animas remittendum (5).

Hæc igitur sunt, quæ ex hoc libello facilè condemnentur. His adde alios errores copiosè demonstratos, *Mystici in tuto*, et ibidem recollectos, n. 174, 175, 176. Verùm et hæc et alia bene multa, quibus se quietismus erigere nititur, positis fundamentis, ac remotis obicibus, Deo dante postea breviùs ac pleniùs enitescent.

(1) *N.* 190, 194 *et seq.* 201, 215, 235. — (2) *N.* 197, 237. — (3) *N.* 238. — (4) *Ibid.* — (5) *N.* 259, 260.

QUÆSTIUNCULA

DE ACTIBUS

A CHARITATE IMPERATIS.

QUÆSTIUNCULA
DE ACTIBUS
A CHARITATE IMPERATIS.

Tanta est in libro de Sanctorum Decretis errorum seges, ut eam tot auctoris inventa subtilia superare et exhaurire non possint. Hujus autem quæstiunculæ ut exsolvamus nodos, totum hoc argumentum in pauca conjicimus, neque tamen quidquam prætermittimus quod sit necessarium.

I. Primùm quidem annotamus quarto amoris gradu vim omnem amativam facilè contineri (1) : quippe cùm illius gradûs tanta sit charitas, ut anima non modò Deum anteponat sibi, verùm etiam felicitatem suam totam in objectum charitatis referat, neque aliter beata velit esse, quàm ut Dei promoveat gloriam : quo fine amoris perfectio et puritas constat. Cùm ergo in eo gradu tota virtus amandi sit, quintus amor ab auctore positus tanquam operis scopus unicus; non modò est supervacaneus, verùm etiam noxius : cùm spe ac mercede amori penitus subordinatis nihil superius excogitari possit, quàm ipsa spei ac mercedis ex vehementiâ charitatis abjectio, earumque vis tota in amoris suavitatem et attrac-

(1) *Max. des SS. p.* 6, 9, 10, 16, 18.

tum absorpta. Quo ipsa spes extinguitur, quod est erroneum, imò hæreticum, palam pronuntiante apostolo (1) : *Nunc autem manent tria hæc, fides, spes, charitas.*

II. Respondet auctor, quarti gradûs amorem esse reverâ purum atque perfectum, propter eas quas dixi rationes : cæterùm quinto amori id à se attribui, ut spei exercitium ab ipsâ charitate plerumque imperetur, magìsque præveniat spem charitas quàm ab ipsâ se præveniri sinat : ita conciliari omnia : atque amori puro sive charitatis conjunctam stare spem aliasque virtutes, sed à charitate imperatas : neque eo minùs spem veram, quòd instigante et imperante charitate prodeat.

III. Acuta sanè hæc sunt, sed planè commentitia. Neque enim auctor in perfectionis constituendâ ratione ullam imperantis charitatis, nec spei imperatæ tòto tractatu de Doctrinâ Decretisque Sanctorum mentionem facit : quare hæc omnia etsi vera essent, tamen operis instituti rationi non congruunt.

IV. Præterea ad amorem quinti quoque gradûs pertinet, ut in eo plerumque spes affulgeat à charitate imperata; cùm, fatente auctore (2), et ibi sit amor qui Deum anteponat sibi, et charitas ipsa spem cujus finis est, et anteveniat, et moveat, et ad actum impellat : quippe omnimodis subordinatam sibi, et ad se pertractam.

V. Quin etiam in quovis gratiæ et charitatis statu valet apostolicum illud : *Finis præcepti*

(1) *I. Cor.* XIII. 13. — (2) *Max. p.* 6, 9.

charitas

charitas (1); ergo finis charitas etiam præcepti de spe : ac proinde quovis in statu gratiæ et charitatis, spem regit, movet, incitat, et in suum finem trahit charitas : quod planè idem est atque imperare.

VI. Non ergo quisquam est justus qui non plerumque et se et spem suam omnem referat ad Deum ejusque gloriam, qui est unicus vitæ christianæ, præceptorumque finis, in quem quicumque non tendit christianus non est.

VII. Cujus rei gratiâ hæc mandat idem apostolus : *Omnia vestra in charitate fiant* (2). Et iterum : *Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini nostri Jesu Christi* (3). Denique : *Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite* (4). Quod si tanta, tam necessaria, tamque apta atque connexa justorum est ad Dei gloriam relatio, ut etiam manducandi ac bibendi animalem actionem propter eamdem Dei gloriam exercendam habeant : quantò magìs spem videndi ac fruendi Dei, ac beatæ æternitatis aliasque virtutes ad ipsum Deum referant, ipsique charitati dominæ ac reginæ virtutum servire faciant?

VIII. Nec refert quòd perfecti nostri, reluctantibus licèt exactioris moralis disciplinæ professoribus, apostolica verba non ad præceptum, sed ad consilium referant. Utcumque enim est, consilium istud ad omnes justos pertinet; neque

(1) *I. Tim.* I. 5. — (2) *I. Cor.* XVI. 14. — (3) *Ibid.* X. 31. — (4) *Col.* III. 17.

ad statûs passivi gratiam, de quâ explicandâ hîc agimus, revocatur.

IX. Auctor namque sic agit, ut quinti amoris gradum et passivum et plerisque sanctorum inaccessum doceat (1) : unde etiam sanctissimis quoque animabus offensionem perturbationemque gravem pariat, duriorque videatur, quàm ut assequi possint. Quòd ad illam quam diximus apostolicam sententiam de omnibus actibus in charitate faciendis pertinere, nemo nisi impiè dixerit.

X. Quis enim cùm hæc audit; *Omnia vestra in charitate fiant* : et : *Sive manducatis, sive bibitis, Sive quid aliud facitis, omnia in gloriam Dei facite* : quis, inquam, cùm hæc audit, non ædificatur potiùs quàm offenditur? Quis verò cogitavit unquam, ut ab his suadendis temperaret? planè nullus : quippe cùm vulgo fidelium ab ipso apostolo proposita esse intelligat.

XI. Vide, christiane lector, quàm sit alienum à christianâ veritate, ut perfectionis obtentu Dei sacerdotes hæc apostolica prædicare omnibus, omnibus suadere non audeant. Hiccine erit finis christianæ perfectionis, ut vulgatissimæ apostolorum sententiæ apud plerosque exolescant, offendant animos, durioresque quàm suaviores ac veriores sanctis quoque animabus esse videantur?

XII. Sanè commemorat auctor (2) amorem quarti gradûs quintique, cùm uterque justificet, id habere commune ut Deúm anteponant sibi,

(1) *Max. des SS. p.* 34, 35. — (2) *Ibid. p.* 6, 9, 10.

ac felicitatem ipsam ad eum ejusque gloriam referant; quo sublato, vel ipso confitente nulla justificatio est : sed interim in eo esse discrimen, et quinti gradûs excellentiam, quòd quarti gradûs amor habitu tantùm plerumque, quintus verò plerumque etiam actu referat : planè eò modo rituque quo sanctus Thomas docet peccati venialis actum habitu referri ad Deum. Hæc auctor [1]. Quæ quidem indicant quàm ductilem ac versatilem habeat theologiam. Cæterùm quòd justificantis amoris gratia habitu non actu, nec magis quàm ipse peccati venialis actus referatur in Deum, erroneum est : quod etiam alibi demonstravimus : nempe *Summâ doctrinæ*, n. 9; et *Scholâ in tuto*, q. XI totâ : quo etiam loco docemus de peccati venialis actu in Deum habitu relato erroneam doctrinam imponi sancto Thomæ.

XIII. Neque illud prætermittere possumus, quod in eodem libello nostro est traditum, si semel admittatur in quinti amoris gradu ab animâ contrahi habitum Dei amandi, nullo omnino respectu ad beatitudinem; inde omnino consequi ut spes sit inutilis, neque usquam imperanda : nihil enim erit cur charitas spem imperet, ex quâ nec audentior, nec firmior, nec purior futura sit. Quin etiam si spem imperaret nullo sibi emolumento futuram, à perfecto actu amoris illius nullâ spe indigi ultro desisteret : quod ab optimâ illâ et perfectâ mente longè abesse oportet : neque curaret illud, ut frequentaret imper-

[1] *Resp. ad* Summa doct. *p.* 48, 49.

fectum actum nihil profuturum. (*Sch. in tuto*, q. XIV, n. præsertim 255, 256.)

XIV. Quare nec his hæret auctor : non hæret, inquam, ei doctrinæ : quòd in actibus spei charitate plerumque imperatis perfectio reponatur : sed in eo vim facit, ut naturalis amor suî, ille innoxius, et in imperfectis residuus, à perfectis plerumque excidatur : quo nunc tota spes systematis redigitur : tum in Instructione pastorali auctoris, tum in Responsione ad Summam doctrinæ, aliisque scriptis Explicationem de Doctrinâ Sanctorum consecutis.

XV. Quâ explicatione ex postfacto, sive postliminio ac præpostere editâ, totius libelli de Sanctorum Doctrinâ rationem planè interversam esse constat; substitutis etiam sexcenties et intextis in ipsam versionem latinam aliis vocibus quàm iis quas originalis habebat textus. Omnibus enim ferè paginis loco *commodi proprii* quod habet ipse textus, occurrit substituta sive addita *mercenaria appetitio* : quæ sanè non versio, sed aperta et assidua textûs corruptio et interpolatio est : quo etiam fit, ut libelli hujus studiosissimi defensores ipsam quoque explicationem abjiciant, nec minùs propterea libellum tueantur invito quoque auctore, ut est à nobis demonstratum (*) : *Quiet. rediv.* admonit. prævia, n. 1, 2, etc.

(*) Ante *Quietismum redivivum* collocari debuit hæc *Quæstiuncula de actibus à charitate imperatis*, etsi posteriùs edita, cùm auctor in ejus fronte hanc notam apposuerit : *Scholæ in tuto ad calcem inserenda.* (*Edit. Versal.*)

XVI. Quod autem ubique pertendit auctor explicationem de affectu naturali idem valere cum illâ de imperatis ab ipsâ charitate spei ac reliquarum virtutum actibus; eo quòd illo affectu naturali præpediatur charitas, ne actus illos imperet : id quidem falsum est. Neque enim ab iisdem actibus imperandis magìs prohibetur charitas per naturales affectus illos innoxios, quàm per ipsam vitiosam ac morbidam cupiditatem, toto hujus vitæ decursu omnibus atque etiam sanctissimis inhærentem. Quare posteaquam affectum naturalem illum innoxium, nusquam licet in libro de Sanctorum Decretis indicatum; tamen ut necessarium tutando systemati Instructione pastorali editâ, in quæstionem istam per vim intrusit : rursus indifferens esse statuit, an sit innoxius necne, ut est à nobis alibi demonstratum (1). Ex quo patet auctorem sua æquè ac nostra diruentem, nullo loco hactenus consistere potuisse.

XVII. Ne quid nos fugiat quod ad hanc quæstionem spectet : auctor ad stabiliendum amorem suum perfectum in imperatis, ordinariè saltem, à charìtate spei ac virtutum actibus collocandum, subsidia undecumque corradens; ex ipso etiam Articulo Issiacensi firmamentum petit. Nos autem eo loci de perfecto amore explicando nequidem cogitavimus. In eo enim versabamur, uti doceremus ex Paulo, omnium virtutum actus, etiam in charitate adunatos, tamen distincto exercitio etiam inter perfectissimos pollere. At neque Pau-

(1) *Rép. à quatre Lett. n.* 26.

lus, neque nos Paulum secuti, de perfectione illâ extraordinariâ, et plurimis quoque sanctorum inaccessâ quinti et singularis gradûs, in quâ passivæ sive contemplativæ orationis, ac præsentiæ Dei ratio poneretur, cogitabamus quidquam : naturam ac vim charitatis quocumque orationis statu Paulus exprimebat : naturam ac vim veritatis ex eodem Apostolo quocumque orationis statu exprimere conabamur.

XVIII. De contemplativâ sive passivâ oratione, sive quod idem esset, de oratione simplicis præsentiæ Dei, sive quietudinis, Art. XXI demùm agere cœpimus : præcedentibus Articulis id unum agebamus, ut constaret apud omnes nullâ perfectione impediri quominus actus virtutum, ac præsertim fidei, spei et charitatis etiam adunati in charitate perfectâ ubique vigerent distinctis ac propriis exercitiis ita ut illa adunatio illi distinctioni nihil prorsus efficeret.

XIX. Id verò luce clarius ex Articulorum tenore colligitur : cùm usque ad XXI ea comprehendamus quæ ad communis vitæ, perfectæ licèt, statum pertinent, ut patet ex Articulis X, XII, XIII, XIV, XV, XVI, XVIII ; ab Articulo verò XXI, quæ singulares sive extraordinarios contemplationis, sive passivæ orationis status spectant, ordine exequimur.

XX. Tantùm autem abfuimus à perfectione christianâ in illis orationibus extraordinariis ac passivis collocandâ, ut etiam expressis verbis explicandum putaremus non in eis perfectionem

aut puritatem christianæ vitæ esse repositam (1) : quo loco et illud vetabamus ne in puro castoque amore, quæ christianæ vitæ summa perfectio est, contemplativæ sive passivæ orationis ratio collocari posset.

XXI. Ergo ab Articulorum intento ac proposito toto cœlo aberrat auctor, qui nobis reluctantibus, ipse quoque suî oblitus, contemplativæ sive passivæ orationis naturam in puro amore ita collocandam putat, ut nullis nisi amore purissimo ac perfectissimo præditis ad illam orationem detur accessus sive aditus : cæteris ea doctrina offensis et conturbatis, ut dictum est : (sup. n. 9, 10.)

XXII. Quod auctor, in Responsione ad Summam doctrinæ (2), docet, systema suum duabus tantùm rebus indigere, nempe notione communi charitatis in Scholâ, et nostro Issiacensi XIII Articulo, non ullâ aliâ re : id eo pertinere demonstravimus (3) ut affectus ille naturalis suî, quæ una nunc auctoris enodatio est, sit omnino inutilis : cùm neque ad notionem charitatis, neque ad explicandum Issiacensem Articulum valeat. Vide *Mystici in tuto* n. 187, 188. Quod unum sufficit ad planè demonstrandos ejusdem auctoris mirabiles ac variabiles vultus.

XXIII. Fidenter autem asseveraverim, nunquam magìs Ecclesiæ fucum fieri cœptum, nunquam periculosiùs de religione lusum quàm nunc

(1) *Iss. Art.* XXII, XXIII. — (2) *Pag.* 3 *et* 8. — (3) *Myst. in tut. n.* 187, 188.

sit. Librum reprehendis gallicum? auctor ad latinam versionem provocat, perperam licèt repræsentatâ proprietate textûs. In quarto gradu purum amorem constitutum doces, adeoque quintum illi superpositum et inutilem, et noxium esse conficis? ad actus imperatos, ad affectum naturalem, nunc quidem innoxium, nunc si velis noxium quoque; ad relationem habitu non actu confugit : ab unâ explicatione ad aliam desilit : nullo consistit loco : nihil non asserit : nihil non ut vult, explicat, et in sensum quemvis trahit ut nusquam subtilior artifex extitisse, aut religionem christianam absolutam et simplicem tot acuminibus vexasse videatur.

XXIV. Hæc si quis à me, eo quòd candidiùs, idcirco etiam intemperantiùs dicta esse suspicatur; non ita est : iterum atque iterum fidenter in Domino dico; non ita est : ut est etiam à me alibi demonstratum (1). Zelo enim zelatus pro ipsâ veritate; pro matre meâ Romanâ Ecclesiâ; pro Domino meo D. Innocentio XII; pro catholicâ quàcumque diffusa est Ecclesiâ : id unum vereor, ne nobis et cæteris catholicis tractatoribus, quod absit, auctor acutissimus per novarum vocum involucra verba dedisse, ac pro verâ pietate miras merasque offucias substituisse videatur.

(1) *Rép. à quatre Lett. n.* 24.

QUIETISMUS

REDIVIVUS.

ADMONITIO PRÆVIA.

DE SUMMA QUÆSTIONIS, AC DE VARIIS LIBRI DEFENSORIBUS.

1. Miror sic affectos esse quosdam, ut cùm illustrissimi Cameracensis explicationes abjiciant, nihilo secius ejus librum mordicus tueantur, ipsique faveant plusquam ipse sibi. Et is quidem, abjectâ spe tuendi libri ut sonat, non modò versionem latinam apparavit eam in quam multa nova intersereret; verùm etiam ingenti studio Instructionem pastoralem adornavit, quâ explicationem affectûs naturalis ac motivi novo modo sumpti adeo necessariam judicaret, ut liber ipse collapsus abiret in ruinam, nisi hoc se adminiculo sustentaret. Quin etiam in quâdam epistolâ pronuntiavit istud : hâc interpretatione sublatâ, nullâ suî parte constare posse librum, ac « de » paginâ ad paginam, imò de lineâ ad lineam » scatere insaniis sive amentiis (1) ». Hæc ille : cui tamen, si Deo placet, novi defensores meliore viâ, quàm quâ ipse se purgat, consulendum putant.

2. Nec immeritò ejus explicationes abjiciunt : quippe quæ toto libro nullâ vel levissimâ voce indicatæ, ac desperatis rebus præpostere ac per

(1) *I.re Lett. à M. de Meaux, p.* 46.

vim intrusæ sint, contra omnium lectorum sensum. Nemo enim profectò affectum naturalem loco proprii commodi substitutum, erat suspicatus: nemo motivi nomine aliud intellexerat, quàm consueto more objectum aut finem extrà positum quo ad actus singulos moveremur. Per motivum autem intelligi non ejusmodi finem, sed ipsum impulsivum interius: tam nova et inaudita omnibus significatio est, ut nemini prorsus veniret in mentem. Neque quidquam aliud intelligere, neque in nostrâ Declaratione ponere poteramus, quàm id quod intelligebant et sapiebant omnes; neque nos amorem naturalem aliaque ejusmodi commentitia et à libro penitus aliena, nullique omnino cognita, divinare ac somniare oportebat.

3. Neque tamen hîc ratiocinatione agere volumus, sed ipsâ auctoritate gestorum: habemus enim præ manibus explicationem illustrissimo Carnotensi ab auctore, ac per hunc nobis traditam, non ita multò post editionem libri. Hâc autem explicatione illustrissimus Cameracensis per commodum quidem proprium, nihil aliud intelligebat quàm ipsum *bonum nobis*, quod est objectum spei theologicæ; per motivum verò nihil aliud quàm finem extrà positum: nullâ usquam aut amoris naturalis aut motivi interioris mentione: quod idem illustrissimus Carnotensis, datâ Epistolâ pastorali maximè theologicâ, ex ipso verborum tenore tam liquidò ostendit [1], nullus ut dubio locus superesse possit.

[1] *Lett. past. p.* 58.

4. Grave quidem est nobis, grave Carnotensi (1), de Cameracensi aliud credere, quàm id quod idem Cameracensis, Deo teste appellato, à se intellectum esse significat. Sed sive id oblivione, sive quâcumque aliâ ratione gestum, ipsa verba nos cogunt vetantque aliud intelligere in Cameracensis libro, quàm id quod et ipse datâ quoque explicatione prodidit, et omnes, etiam ejus acerrimi defensores, intelligendum arbitrentur.

5. Quòd autem assiduè purum amorem obtendunt, ac pulcherrimæ vocis splendore se capi profitentur, id quidem vanum est. Neque enim purum amorem eum qui vera charitas est illa justificans, inficiatur quisquam. Charitatem enim scimus eam quæ, teste apostolo, *non quærit quæ sua sunt* (2), atque ita ex Dei gloriâ ac perfectione conceptam, ut ad eum finem alii omnes animi sensus voluntatesque referantur. Hanc à Cameracensi quarto gradu collocatam, maximè collaudamus : improbamus autem tantùm amorem quinti gradûs, unum puri amoris nomine celebratum, qui se spei auxilio juvari et excitari nolit. Non ergo de vero puro amore quem Schola omnis agnoscit, ulla nobis concertatio est : sed de amore fictitio, qui virtutes omnes theologicas supergressus, ideo se purum vocitat, quòd spei christianæ opem ac motivum ipsum æternæ salutis abjiciat. Neque sustinemus amorem purum dici eum, qui divinam fruitionem, hoc est sum-

(1) *Lett. past. p.* 69, 79, 80. — (2) *I, Cor.* XIII. 5.

mum et immortalem ex Dei visione amorem pro fine non habeat, nec votis omnibus complectatur.

6. Sanè Cameracensis, ut ab imperfectâ nec ad liquidum purâ charitate, ad perfectam et puram transeamus, vult amputari aliquid; nempe studium commodi, mercedis, beatitudinis. Hoc autem quod amputat, vel est illud studium, affectus ille naturalis, commodi, mercedis, beatitudinis, quem tantis conatibus in Instructionem pastoralem invexit; vel est ipsa spes theologica, sive in spe theologicâ movendi illiciendique animi vis.

7. Cameracensis autem studiosissimi defensores, non illam affectûs naturalis explicationem admittunt: ergo admittant necesse est spei theologicæ moventis excidium illud, quod et nos criminamur, et ipse Cameracensis improbat: non ut leve quoddam facinus, sed ut impietatem, quam à nobis imputari sibi omnibus paginis queritur (1).

8. Mira ergo libri sors quem defensores ejus eâ tantùm ratione à se propugnari posse putant, quam ipse auctor unà nobiscum rejicit ut impiam.

9. At enim, inquiunt egregii defensores, nos spem non omnino tollimus, sed eam in ipso amore puro virtute contineri, eoque suppleri dicimus. Triste perfugium: cùm Paulus fidem ac spem, reipsâ, non tantùm virtute manere ac distingui pronuntiaverit: *Nunc autem,* toto scilicet hujus vitæ decursu, atque adeo in perfectis quoque, *manent tria hæc* (2): enucleatè, distinctè; et per proprios actus: *fides, spes, charitas: major*

(1) *Instr. past. p.* 18, 23, 37, 49, *etc.* — (2) *I. Cor.* XIII. 13.

autem horum, non sola sed major, *est charitas:* has animans, regens, sibique conjungens, et ad sese referens: non autem consumens, aut eorum actus premens.

10. Nec aliter Malavallus, Molinosus, Guyonia, spem illæsam prædicabant, quàm quòd puro amore illo uniformi ac permanente, virtute contineri, illoque adeo suppleri memorabant: quos nos alibi reprehendimus (1), nec ipse Cameracensis excusat: et in ipsis Issiacensibus Articulis (2), fidei ac spei aliarumque virtutum actus cum charitate conjunctos, sed tamen *distinctos* explicitosque subscripsimus. Qui ergo Cameracensi hanc excusationem subministrant, Malavallum, Molinosum, Guyoniam, infausta et damnata nomina, reducunt in Ecclesiam.

11. Alia argumentatio: ille actus spem supplens et virtute eminenterque continens, vel est actus charitatis, vel actus charitate major. Atqui actus nullus est actu charitatis major: est enim ea virtus charitas quæ omnibus aliis virtutibus *major est:* eâ autem major esse nulla memoratur. Quin illa dilectio quâ negat Dominus ullam esse majorem (3), non est aliud quàm charitas. Ex eo autem quòd omnibus virtutibus major sit, non sequitur ut suppleat reliquas, sed ut eas adjungat sibi, eis emineat, eas regat. Ergo supplementum illud spei fictitium est.

12. Si potest spes ejusve actûs charitate sup-

(1) *Etats d'Or. liv.* III, *n.* 21. — (2) *Art.* I, II, III, XIII. — (3) *Joan.* XV. 13.

pleri, maximè ex eo quod dicat apostolus : *Charitas omnia sperat* (1). Atqui eâdem ratione dicit : *Charitas omnia credit :* ergo tam fides quàm spes charitate suppleri posset; quod nemo dixerit.

13. Sanè haud magìs licet supplere spem quàm fidem : fidem autem alio actu perfici, verum est; suppleri autem, falsum : nec minùs impossibile est sine spe quàm *sine fide placere Deo* (2), quod ait apostolus : cùm eidem apostolo *fides sit sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium* (3). Ergo sine spe ejusque expressis actibus, æquè ac sine fide ejusque actibus, anima fidelis esse non potest.

14. Tum ea charitas, quæ ex apostolo *omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet* (4), non est alia charitas quàm ea quæ est justis omnibus communis : si ergo ex eo loco concludi posset spem ut charitate contentam ab eâ quoque suppleri, id ad omnes status vitæ christianæ pertineret : nec tantùm ad illum puri amoris statum qui sanctissimis quibusdam inaccessus esse fingitur. Non autem id pertinet ad omnem vitæ christianæ statum : alioquin ubique tam spei quàm fidei eliderentur actus; quod est absurdissimum et erroneum.

15. En quàm portentosam et à Scripturis alienam theologiam cogantur inducere, qui tuendum aut excusandum Cameracensem suscipiunt.

16. His igitur explosis, alii defensores prodeunt,

(1) *I. Cor.* XIII. 7. — (2) *Heb.* XI. 6. — (3) *Ibid.* I. — (4) *I. Cor.* XIII.

quorum

quorum hæc excusatio sive responsio est : nos quidem confitemur optandum, ut nunquam extitisset ac prodisset liber tot æquivocationibus scatens : cæterùm, posteaquam prodiit, nullâ censurâ est dignus : qui scilicet ubi occurrerit aliqua prava propositio, alibi confestim aliam contradictoriam statuit : ita ut nullus sensus perspicuus ex libro eliquari possit : quare *prudentiali*, ut loquuntur, censurâ, non autem juridicâ affici potest.

17. Hæc excusatio libros ferè omnes hæreticos æquè à juridicâ censurâ liberaret. Ut enim omittam censuras non *prudentiales* illas, sed jurisdictionales easque gravissimas, *periculosum in fide, inducens in hæresim*, aliasque ejusmodi quas libro æquus omnis, licèt benignissimus, interpres inussisset : quis Nestorio, quis Pelagio, eorumque asseclis non etiam ab hæresi pepercisset, si eorum et asseclarum propositiones contradictorias attendisset? Vide de *homousio*, de *theotoco*, Semiarianorum ac Nestorianorum technas : vide Severianorum, Semieutychianorum de duabus naturis; vide Monothelitarum de duabus voluntatibus pugnantia deliria : vide apud Prosperum *Carmine de Ingratis*, imò etiam apud Augustinum, quibus artibus Pelagius lubricus anguis elapsus, ac vix unquam satìs manibus comprehensus et constrictus evaderet. Audenter dixero : nullus error, nulla hæresis planè condemnabitur, si ex repugnantibus eorum duces liberentur, quibus eos magìs gravari oportebat.

18. Ipse Molinosus quantâ arte serpit? ipse Malavallus, ipsa Guyonia vix erroris aut hæresis deprehendi possint, si repugnantiæ pro excusationibus habeantur. Vide quæ eam in rem diximus in opere de Statibus Orationis, lib. I, n. 28; et X, n. I.

19. Ergo ut errantibus in fide omne præcluderetur effugium; ea semper regula viguit, ut quod esset per se hæreticum notaretur, insuper habitis excusationibus, contradictionibus, tergiversationibus: si qua ambiguitas, si qui nodi inter se ita implicati occurrerent, ut ex his eliquatus sensus vix expediri posset, non propterea dimitterentur intacti; sed ancipiti illo gladio, quod est verbum Dei, ab ore Christi prodeunte, potiùs secarentur: atque etiam inter censuras errantium memoraretur illud à sancto Leone II prolatum (1), ut quisquis erraverit, idem suî ipsius impugnator extiterit.

20. Eat ergo necesse est condemnatus liber, quo duce bonæ mentes in tenui et ambiguo veri falsique discrimine nimis laborarent: quo proinde non modò muliercularum, sed etiam quarumvis imbecilliorum animarum, interdum et firmiorum capita læderentur, animi fatiscerent, aut in nubes avolarent; aut, quod est pessimum, novæ perfectionis atque exquisitissimæ sanctitatis specie in occultam superbiam agerentur.

(1) *Epist. ad Imp. post Concil.* VI. *Vid.* Etats d'Or. *locis suprà cit. et notam editoris, ad p.* 384 *tomi* XXVII *positam.* (Edit. Versal.)

21. Neque tamen verum est, inesse libro omnimodam et inextricabilem contradictionem, ac semper occurrere propositiones alias aliis opposi-tas, sive collisas. Ecce enim illa propositio de Christi perturbatione involuntariâ, nihil apud auctorem habet excusationis : quin ipse eam planè abnegavit, aliique imputatam voluit : quam tamen defensores ejus, ipso quoque invito, tueri memorantur. Nec pudet suasisse auctori, ut manifestum errorem, etiam ejuratum et abjectum, resorberet ut fecit (1), et nos demonstravimus (2).

22. Quid illa propositio perperam Augustino imputata? « Omne quod non provenit ex princi- » pio charitatis, ex cupiditate provenit eâ quæ » omnium vitiorum est radix (3) ». Quam propositionem ipse non aliter excusat auctor (4), quàm attributâ etiam Augustino eâ charitate quæ sit naturalis, non virtus theologica ; atque eâ cupiditate vitiorum radice quæ sit innocua : cujusmodi excusationes si valent, jam apud quosvis auctores etiam fallacissimos nihil erit inexpiabile.

23. Nec minùs insolens est illa propositio de sacrilego amore suî, qui tamen ad justitiam et ad conversionem, invitâ omni theologiâ, iterum ac tertiò, correctione nullâ, præparare dicatur (5).

24. Atqui hæc imperitiùs, inquies, sive mavis incautiùs quàm fallaciùs dixit : pessimè : neque

(1) *IV.e Lett. à M. de Meaux, p.* 24. — (2) *Rép. à quatre Lett. n.* 20. — (3) *Max. des SS. p.* 7. — (4) *Inst. past. n.* 9, *p.* 16. — (5) *Max. p.* 17, 18, 20, 21.

enim de rebus maximis ac reconditissimis tantâ confidentiâ dicere debuit, qui non à theologiâ satìs amplum sibi præsidium comparasset.

25. Ac tametsi, ut in falso systemate, sunt multa apud auctorem quæ inter se pugnent, tantùm abest ut omnia ejusmodi sint, ut contrà certum sit, ipsam doctrinæ summam falsis, sed sibi consentaneis, constare decretis sive principiis. Deducturus enim animas ad illam purgationem quâ salutem ipsam perfecto et absoluto sacrificio devoverent, in eoque sacrificio perfectionem christianam collocarent; jam inde ab initio ei purgationi, quam summam esse voluit, comparavit viam, inducto amore illo cujus in eo esset puritas, ut vel esset penitus exspes, vel saltem ab omni spe independens, nullo spei, nullo mercedis æternæ, nullo ipsius Dei potiundi motivo excitaretur : ex quo sit consequens salutis ut est salus indifferentia; nullâ tanti beneficii ad amorem inflammandum habitâ ratione. Hinc etiam profluit « suæ reprobationis convictio in- » vincibilis (1) », et illa « casûs impossibilis ad » salutem devovendam in realem et actualem ipsi » animæ perfectæ visa et approbata conversio » : quæ si auctor obtinuerit, nihil jam prohibebit quominus in desperationem eam quæ summi et absoluti sacrificii loco habeatur, prona sint omnia.

26. Neque verò obstabit illud, quod illa convictio *apparens non intima vocitetur* (2) : hoc

(1) *Max. des SS. p.* 37, *etc.* — (2) *Ibid. p.* 87, 90.

enim ipsum est quo molinosismi ratio constat, quod desperatio simul et invicta sit, nec tamen intima, sed tantùm apparens : eodemque ritu ipsa infidelitas et quæcumque crimina atque flagitia, vero licet actu perpetrata, tantùm apparentia sint, internamque virtutem relinquant incolumem.

27. Neque hujus rei omittitur radix, nempe *generale desiderium* non modò *cognitarum*, verùm etiam *omnium latentium voluntatum Dei*(1); quibus ipsa prædestinationis ac reprobationis decreta, cùm sint omnium occultissima, continentur : in quo ipse præsul, et Guyoniæ gratificatur, et totum molinosismum suis principiis aptum et connexum struit.

28. De quâ re dubitatio nulla superesse jam potest, posteaquam editâ rerum Relatione (2), ex ipsius gestis scriptisque contextâ, exque ipsis litteris ejus manu exaratis, à nobis luce meridianâ clarius demonstratum est, totam hanc causam, quæ tanto ambitu agitatur, inde esse profectam, quod à Guyoniâ suâ tuendâ abstinere nolens, ab amicis et coepiscopis discedere, et omnia perturbare maluit, quàm ut amicam intimam, atque ex ipsâ spiritualis vitæ ratione conjunctissimam, suo præsidio destitutam relinqueret.

29. Quo etiam coactus est, et Molinoso Guyoniæ conjuncto parcere, et à falsorum spiritualium censu damnatum ejus nomen eradere, et cum Quietistis eam inire societatem quam principiorum ac dogmatum declarat.

(1) *Max. des SS. p.* 61. — (2) *Relat. sur le Quiét.* vide infrà.

30. Hæc tamen principia, ne seipsa proderent, quibusdam involucris occultari oportuit : unde multis in locis malè consarcinata, imò verò dissuta atque disrupta apparet oratio; sparsaque ambigua quæ vim apertioribus tollere videantur : quæ si excusationi sint, librumque à censurâ immunem præbeant, jam ad illum occulta Quietistarum factio quasi dato signo latenter confluet, aut inter vera falsaque pendebit animus, totaque Ecclesia fluctuabit.

31. Nec juvat auctorem, quòd ab iis consequentiis abhorreat, quarum principia ac fundamenta posuit : neque prohibere quisquam potest, quin libro innocuo viso et in auctoritatem recepto, ejus legitimæ ac veræ consecutiones ab invitis quoque extorqueantur : cùm præsertim non desint ipsis principiis congruæ voces : nempe « do-» cilitates, humiliationes quævis, libertatis pri-» vationes, obsessiones etiam ac possessiones ad » vitam interiorem pertinentes (1) : tentationes » quoque novi generis, quibus cedere sit unum » salubre remedium (2) : spretis mortificationibus » tanquam penitus inutilibus (3) » : tum, « cæcæ » obedientiæ in omnibus (4) » : quibus congruat ad « omnes praxes à directore imperatas flexibilis » animus (5) » : insuper habitis « anteactis expe-» rimentis, lectionibus, consiliis et consultatio-» nibus » : nihil ut sit proclivius, quàm pessimas dirigendi artes, omnemque Molinosi paraturam reducere, excusare saltem, et intactam relinquere.

(1) *Max. des SS. p.* 76, 123, 124. — (2) *Ibid. p.* 75, 77, 92. — (3) *Ibid. p.* 144. — (4) *Ibid. p.* 240. — (5) *Ibid. p.* 77.

32. De contemplatione aliisque consectaneis in promptu est dicere; sed his supersedeo, ne totum hoc opus ab ipsâ præfatione contexere velle videar.

33. His autem opponimus à Scripturis traditam ac Patrum vestigiis tritam credendi, sperandi, diligendique semitam ac formam : nempe ut diligamus *Dominum* existentem illum atque viventem, sed tamen *Deum nostrum* : in se quidem excellentem, sed interim se nobis commodantem, *conglutinatum* nobis, à quo nobis *bene sit*(1) : quibus motivis clarè à Deo revelatis, ac uno præcepto copulatis, piâque fide et obedientiâ conjunctis, sacram ac purissimam et eliquatissimam charitatem spiremus.

34. Absit ut ab eâ doctrinâ Scholæ decreta discedant : planè confitemur Deum in sese perfectum, in sese absolutum; nec in relatione ad nos constare perfectionem tantam : imò verò amorem nostrum longè transcendere et exsuperare debere id omne quod mente apprehendimus, ut in illo beato et optimo qui lucem *habitat inaccessibilem*, animum defigamus. Quin etiam illud absolutum ac perfectum existens, eâdem exquisitissimâ ratione debemus agnoscere, ut illud ipsum quod sit in nos benevolum, quod sit beneficum, quod sit beatificum : eaque motiva ordinari quidem inter se, non autem à se invicem separari posse : et ad purum amorem ex corde eliquandum, secundùm evangelicam et apostolicam disciplinam et inde secutas eccle-

(1) *Deut.* VI, X, XI.

siasticas preces, in praxi copulari et in unum redigi oportere : quæ nostræ theologiæ in hoc fidei negotio adversùs novitates summa est.

35. His puris castisque decretis dominus Cameracensis, si Malavalli, si Molinosi, si Lacombii, si Guyoniæ damnata commenta anteponat, sciet Ecclesiam non deludi ambiguis, non factionibus commoveri. Qui autem dignitati consulendum putant, pergratum faciunt episcopis, quos in pretio haberi è re Ecclesiæ est. Meminisse tamen debent, facilè anteponendam particularis quantumvis maximi præsulis dignitati, Sedis apostolicæ, Romanæque Ecclesiæ, ac nobilissimi juxtà atque sanctissimi pontificatûs honorificentiam, quam in sanâ doctrinâ tradendâ, asserendâ, vindicandâ, oportet esse maximam : neque oblivisci possumus, in hâc ipsâ quietismi causâ, Romana Ecclesia quid egerit adversùs majores minora peccantes. Denique id confidenter dixerim, satìs constituram domino Cameracensi ex ipsâ obedientiâ suam auctoritatem, quem scilicet splendidiorem omnibus charioremque faciet verè ac sincerè emendatus error, quàm ipsa ab initio doctrinæ integritas.

36. Instant, quidquid sit de dignitate, cum D. Cameracensi inclementiùs agi; qui cùm incommoda sibi objecta negando propulsaverit, aut saltem explicando quodammodo retractaverit, tamen adhuc postuletur erroris haud secus ac si ea planè tueretur. Sanè explicationes edidit, sed tam multiplices, tam varias, tam ancipites, ut nedum constiterit eas textui consonare, ab eo

potiùs abhorrere, ac nequidem ipsas inter se convenire appareat : negat se retractasse quidquam, quasi id non honori, sed dedecori sit : nullibi errasse vult : et sic sua excusat omnia, ut etiam tueatur illam, non sine horrore auditam, involuntariam perturbationem Christi. Clara et perspicua, ac nullo ambiguo tecta aut involuta pollicitus, obscura et perplexa congessit : nec illud saltem confitetur, non fuisse clarum id quod tot explicationibus, tot emendationibus, tot excusationibus indigeret : denique explicationis nomine nihil nisi nova addidit novis ; errores erroribus cumulavit, universamque concussit theologiam.

37. Quid quod explicationes nullo prorsus tentatæ sunt examine? unde mirum illud exurgit : alii explicationum nullam habent rationem, ac librum plusquam auctor ipse defendunt : alii librum quidem in se facilè abjiciunt; plenum ambagibus, periculosum, erroneum etiam haud ægrè notant, modò detur locus explicationibus, quas fidenter probant nullum licet in examen adductas : nimis prono animo in auctoris obsequium.

38. De resignatione et indifferentiâ quam affert distinctionem velut à sancto Francisco Salesio ortam, et ubique in libello fundamenti loco positam, eam liquet ad rem nihil attinere : quippe cùm resignatio quæ submissa, et indifferentia quæ nulla desideria habere dicitur, nusquam de salute aut rebus ad salutem necessariis ab eodem Salesio (1), sed de rebus indifferentibus, tempo-

(1) *Am. de Dieu, liv.* IX, *ch.* 3, 4, 5, *etc.*

ralibus, ac mutabilibus intelligantur, nullâ, nullâ, inquam, prorsus salutis æternæ, nisi quoad dilationem tantùm, nunquam autem quoad rei substantiam, mentione habitâ, et ipsâ salutis abdicatione, non res inter veras, sed res inter impossibiles recensitâ, ut ex textu sancti auctoris et ex Pauli ac Martini exemplis ab eodem allatis, satìs superque constitit.

39. Quod aiunt, res abstrusas ac subtiles quæ captum vulgi superare videantur, doctorum hominum disputationibus relinquendas; meliùs dicerent, ad homines otiosos ac malè feriatos remittendas, et à publicis tractationibus procul ablegandas, cùm vanis curiositatibus dent locum, imò rebus pessimis involucrà præbeant.

40. Jam de scriptionibus nostris uno verbo transigam. Calumniantur enim nos, quasi anticipato judicio Sedis apostolicæ decreta antevenire satagamus : quin ipse Cameracensis toto orbe jactat, à se quidem oblatum esse silentium, à nobis verò esse rejectum : quod est iniquissimè comparatum, cùm de silentio egerit post oppletum orbem tantâ scriptorum eorumque in nos ipsos atrocissimorum copiâ, ut si taceremus, nihil aliud quàm imputatos errores, imputata crimina confiteri videremur.

41. Sanè illustrissimus archiepiscopus ne finem scribendi faciat, id prætexit : sibi reo et accusato deberi ultimas respondendi partes : quasi nos ipsum, non ipse se ad Sedem apostolicam detulerit : aut fori usu ac legibus erroris insectatio apparetur. Vel Augustinum videat non sanè conten-

tiosum, sed modestissimum et imprimis pacificum, ad extrema usque suspiria inter Vandalorum insultus pro Dei gratiâ respondentem, et in sanctissimo opere strenuè occumbentem. Ego verò quâ mente scripserim, testatur scripta epistola ad eminentissimum Cardinalem Spadam, cùm mea quædam in hoc argumentum opuscula mitterem : quam ego epistolam non ambitiosè, sed necessariò hîc subjectam volo; ut sciat universus orbis, sciant posteri, si qua ad eos ipsius causæ gravitate scripta nostra pervenerint, quis noster intimus sensus fuerit, quanta in Sedem apostolicam, ac dominum Innocentium XII, optimum et clementissimum Pontificem, reverentia.

42. « Vellem equidem conticescere, eminen» tissime Cardinalis, et Sedis apostolicæ tacitus » expectare judicium. Dum enim Ecclesia Ro» mana tam gravi examine rem tantam expendit, » quid est præstabilius, quàm ut præstolemur » salutare Dei, et ut in silentio et in spe sit forti» tudo nostra? Sed per manus hominum tot cur» runt epistolæ, tot responsa prodeunt, Instruc» tiones pastorales tanto studio tantâque arte » sparguntur, ut meritò vereamur, si nihil oppo» nimus, ne doctrinis variis et peregrinis plebs » Christi abducatur à simplicitate Evangelii. Non » ergo, eminentissime Cardinalis, tanquam ad » contestandam instruendamque litem hæc scri» bimus, aut, quod absit, docendam suscipimus » magistram Ecclesiarum, à quâ doceri cupimus. » Rogamus autem, ut hunc librum, quem ex» torsit ipsa necessitas, et benignus accipias, et

» ad S. D. N. pedes offerre velis : redeunt enim ad » nos libri nostri clariores atque firmiores, cùm » vel tetigere apostolicum limen. Si verò ipse » Paulus arcanorum auditor, et tertii cœli disci- » pulus, venit Jerosolymam videre et contem- » plari Petrum, cum eoque conferre Evangelium » quod prædicabat in gentibus, ne fortè in va- » cuum curreret aut cucurrisset : quantò magis » nos humiles, sed cathedræ Petri communione » et gratiâ gloriantes, ad eam afferre omnia nostra » debemus; vel incitandi, si legitimè currimus; » vel emendandi, si vel minimum aberramus! » Ego quidquid scribo, hâc mente me scribere » volo, sanctoque Pontifici fausta omnia appre- » cor; utque te rerum præclarissimo administro » diutissimè utatur, oro : Eminentiæ tuæ addic- » tissimus. Vale, eminentissime Cardinalis ». *Sic inscriptum :* Eminentissimo Domino meo D. Cardinali Spadæ, Jacobus Benignus Bossuetus, Episc. Meldensis, S. et obsequium.

43. Hæc quidem à nobis scripta sunt. Libri defensores alii mysticos inclamant, alii scholasticos : nos verò illis in tuto collocatis jam id agimus, ut quietismo resurgenti consulatur, tantique momenti rem, brevi opusculo comprehensam, pro suâ gravitate perpendi postulamus.

QUIETISMUS
REDIVIVUS.

SECTIO PRIMA.

Primus error Quietistarum, de curâ ac desiderio salutis, aliisque connexis.

Hoc loco statim admonemus, singulas propositiones suo hîc ordine recensendas, singulos ferè errores continere : cæterùm, facilitatis causâ, errores cognatas et ad eumdem finem pertinentes in idem caput compingimus.

CAPUT PRIMUM.

Molinosi et aliorum loci.

1. De hoc errore, quo totus de Doctrinâ Sanctorum liber collimat, legantur primùm hæ jam in Summâ doctrinæ memoratæ (1); quatuor Molinosi propositiones VII et XII : « Ne anima de in» ferno aut de paradiso cogitet aut eorum curam » gerat, aut propriæ perfectionis, aut virtutis, » aut salutis suæ cujus spem abjicere debet » : quibus addendæ sunt XXXI et XXXV « de omit» tendâ à meditativis praxi virtutum, deque ea» rum actibus, propriâ electione aut activitate » non producendis : ac de supprimendo amore

(1) Summa doct. *n.* 2. *sub fin.*

» erga humanitatem Christi, ut quæ sit objectum » nimis sensibile ». Quæ sanè propositiones quàm totum quietismum facilè complectantur, omnes vident. Damnatæ autem sunt ab Innocentio XI, in bullâ : *Cœlestis pastor* (1).

2. Ad has revocandæ istæ ejusdem Molinosi, deinde Guyoniæ. Molinosi quidem : « Vitam » consistere in eo quod nihil consideres, nihil » desideres, nihil velis : atque animam quidem » olim esurientem fuisse bonorum cœlestium, ac » sitientem Dei quem amittere metueret » ; ubi notandum illud *olim : nunc autem*, ex quo scilicet « anima perfecta est, eam nihil curare beatitu- » dinem illorum qui esuriunt ac sitiunt justitiam ». Hæc quidem Molinosus (2).

3. Guyonia verò, secuta Molinosum, *derelictionis* nomine (*abandon*) docet (3) « indifferentiam » ad quæcumque bona sive animæ sive corporis, » sive temporalia sive æterna » : ita ut anima quæ « quondam ex motu charitatis bona omnia sibi » volebat per respectum ad Deum, suî ipsius tota » obliviscatur : obliviscatur omnis commodi, sa- » lutis, perfectionis, gaudii, solatii, neque quid- » quam sibi postulet ». Nec mirum ; quippe quæ nec ulla bona sibi velit, ac nequidem per *respectum ad Deum : quondam* enim ea volebat : non nunc. Ad hæc per illam indifferentiam anima

(1) *Actes, etc. après l'Instr. sur les Etats d'Or. tom.* XXVIII, *p.* 506. — (2) *Inst. sur les Etats d'Or. liv.* III, *n.* 2, 10, 12, 15, *etc. Guid. liv.* II, *ch.* 19, 20, 21, *etc.* — (3) *Moyen court*, §. 6, 17, *etc. Cant. ch.* II, *v.* 4, *p.* 44.

« illa sic intrat in divinæ justitiæ rationes, (*inté-
» rêts*) ut toto corde consentiat in id omne quod
» de ipsâ fecerit (divina justitia) sive ad tempus
» sive ad æternitatem » : quo comprehenditur consensus in reprobationem et alienam et suam, quæque ex his consequuntur. Alio loco (1) : « Sic
» intrat in divinæ justitiæ rationes, ut nihil aliud
» velle possit, sive sibi, sive cuicumque alteri præ-
» ter eam rationem (*intérêt*) quam divina justitia
» ipsi præstare velit, sive ad tempus sive ad æter-
» nitatem ».

4. Eadem Guyonia dixit (2), « non posse ani-
» mum suum hærere in quocumque desiderio,
» etiam gaudiorum paradisi » : ac postea (3) :
« Tanta amantis indifferentia est, ut nec possit
» desiderare paradisum » ; quanquam hoc desiderium nihil aliud spirat quàm illud toties à B. Augustino memoratum, gaudium de veritate, deque Deo viso, possesso, et summè in æternum amato, aliisque consectaneis.

5. Atque hæc de curâ, desiderio, ac studio salutis, quoniam inter se conjuncta sunt, ad eumdem titulum rediguntur. De Christi humanitate quandoquidem ea quæ Molinosus aliique dixerunt non ita claram conjunctionem cum antedictis habent, alium in locum transferantur. Illustrissimus autem antistes quàm nihil aliud præter hæc doceat, coloret et pingat, sequentia demonstrabunt.

(1) *In Cant. cap.* VIII, *n.* 14, *p.* 206 *et seq.* — (2) *Ibid. p.* 207. — (3) *Ibid. p.* 209.

CAPUT II.

Domini Cameracensis loci, sive propositiones circa abdicationem et immolationem salutis æternæ.

PRIMA PROPOSITIO.

1. Articulus VIII hæc habet (1) : « In extremis probationibus zelatorem sive æmulatorem » Deum, purgando amori nullum ostendere exitum sive nullum perfugium, nullam spem ad » suum commodum proprium æternum » : atqui nullum est nobis proprium commodum æternum præter ipsam æternam salutem : ea ergo est cujus spes abdicanda proponitur : quod est impium, ex ipso auctore in Instructione pastorali passim (2).

2. Hunc in locum non cadit interpretatio affectûs naturalis, qui affectus naturalis nedum sit æternus, solo hujus vitæ tempore nec toto continetur, cùm nec ad perfectos spectet. Ergo iterum atque iterum spes salutis abdicatur.

3. Huc etiam, nimirum ad illum actum quem vocant derelictionem suî (*abandon*) quo commodum proprium abdicatur, nec aliud profectò quàm illud æternum, huc, inquam, ab auctore refertur illa *à Christo postulata suî abnegatio* (3). Ergo motus animi seipsum abnegantis, est motus animi abnegantis spem salutis æternæ ; totus ergo articulus ad impietatem pronus.

(1) *Max. des SS. art.* VIII, *p.* 73. — (2) *Inst. past. p.* 18, 23, 37, 49, 51, 56, 82, 84, 90, 104, *etc. Voy. Préf. sur l'Inst. past. n.* 12, 13. — (3) *Max. des SS. p.* 72, 73.

II.ª PROPOSITIO.

4. Articulo x sic scribitur (1) : « In extremis » probationibus anima potest invincibiliter per- » suasa esse persuasione reflexâ, quæque non sit » ex intimo conscientiæ, se à Deo justè esse re- » probatam » ; ac postea adducitur « convictio » quæ non sit intima, sed apparens et invinci- » bilis (2) ». In eo autem consistit error, quòd piæ animæ invincibiliter credant se à Deo justè esse reprobatas, quæ blasphemia non alio modo ab auctore solvitur, quàm si intelligatur illa persuasio populari quodam sensu : in eo quod anima id *imaginetur, credat, somniet,* ut habetur in Notis et Instructione pastorali centies (3). Sed frustra : convictio *enim est,* eaque *invincibilis.* Atqui convictio ad mentem pertinet : denique ex ipso auctore *reflexa est:* atqui ex Instructione pastorali *imaginatio incapax est reflexi actûs* (4). Hic actus ad mentem, *ad superiorem partem,* ad intellectum voluntatemque pertinet : ergo et illa persuasio atque convictio. Item illa persuasio sive convictio pars est sacrificii offerendi, de quo mox dicemus : pars est etiam illius acquiescentiæ infrà quoque memorandæ. Non ergo est imaginantis aut somniantis, sed verè et seriò reflectentis : id autem, ipso auctore fatente, est impium : ergo ex ipsis explicationibus liber impietatis arguitur.

(1) *Max. des SS. p.* 87. — (2) *Ibid. p.* 90. — (3) *Notæ lat. in librum de Doct. SS. Inst. past. p.* 22, *post* 22, 23, 28. — (4) *Inst. past. p.* 28.

5. Deinde, is status apertè desperantis est; ergo piæ animæ quæ in illo esse finguntur in desperationem consentiunt.

6. Tum, ex eo quòd sit illa persuasio ineluctabilis, id efficitur, ut fideles animæ contra apostolum expressè *supra id quod possint tententur* (1), et ut *Deus jubeat impossibilia :* quod hæreticum et anathemate damnatum à concilio Tridentino ipsissimis verbis (2).

7. His autem semel positis, totus articulus scatet blasphemiis. Neque valet excusatio, quòd illa persuasio et convictio dicatur *apparens, non intima :* hoc enim ipsum est quod vitio datur; nempe ut persuasio et convictio illa quæ sit reflexa et invincibilis, sit tantùm *apparens, non intima.* Sic namque pessimus Molinosus docet turpissima flagitia, in quæ perfectæ animæ invincibiliter rapiuntur, apparentia esse non intima : tum illud perversissimum, ea haberi pro non intimis, sed tantùm apparentibus, quæ sint reflectentis animi. Ergo propositio ipsâ suâ excusatione seipsam conficit.

III.[a] PROPOSITIO.

8. Eodem art. x sic legitur (3) : « In illâ impres» sione involuntariâ desperationis fit absolutum » sacrificium commodi proprii in æternitatem ». Ergo illa immolatio rem spectat totâ æternitate duraturam, adeoque non aliud quàm ipsam æter-

(1) *I. Cor.* x. 13. — (2) *Conc. Trid. Sess.* v, *cap.* x. *Voy. Trois.e Ecrit, n.* 5. — (3) *Max. des SS. art.* x, *p.* 90.

nam salutem : quo apertè firmantur ea quæ de commodo proprio æterno in primâ propositione relata sunt.

IV.^a PROPOSITIO.

9. Confirmatur ejusdem propositionis sensus erroneus ex hoc addito (1) : « Fit absolutum sacri- » ficium commodi proprii in æternitatem, quia » casus impossibilis animæ videtur possibilis et » actu realis » : idque persuasione et convictione invincibili (2). Casus autem impossibilis spectabat « beatitudinem æternam ac pœnas æternas, qui- » bus non amisso amore Dei piæ animæ addice- » rentur ». Ergo et ille casus non modò *possibilis*, verùm etiam actualis et realis visus, spectat æternam salutem : ergo piæ animæ reverâ sibi videntur æternis præmiis privandæ, æternis suppliciis addicendæ : idque invincibiliter : quod est hæreticum et impium ac blasphemum.

10. Ergo piis ac sanctis, imò etiam perfectissimis animabus, hæresis, impietas ac blasphemia attribuitur : hoc autem ipsum, nempe imputare sanctis hæresim, impietatem et blasphemiam, hoc, inquam, ipsum est hæresis, impietas, blasphemia. Ergo undecumque spectentur, propositiones istæ blasphemiis scatent.

11. Hinc autem rectè concluditur in illo sacrificio absoluto nullius alterius rei abdicationem edi, quàm salutis æternæ; quod est misericordi Deo, non spei, quod jubet, sed desperationis of-

(1) *Max. des SS. art.* x, *p.* 90. — (2) *Ibid. p.* 87, 90.

ferre sacrificium : quæ abominatio est, ac pejus aliquid quàm immolare canem.

V.ª PROPOSITIO.

12. « Non hîc agitur, ut ei (animæ) proponatur præcisum dogma fidei de voluntate Dei » ad salvandos omnes homines, aut etiam fides » illa quâ quisque debet credere, velle Deum salvum esse unumquemque nostrûm (1) ». Ac postea : « Non hîc, inquam, agitur, ut quis ratiocinetur cum illâ animâ, quæ omnis ratiocinationis incapax est (2) ». Quæ omnia, ut antedicta (3), eò pertinent, ut anima pia tentetur supra id quod potest, cùm nullâ rationis aut fidei ope sublevari queat : et ut ab eâ tollatur *rationabile obsequium*, apostolo teste (4), pietati christianæ necessarium.

VI.ª PROPOSITIO.

13. « Tunc director potest sinere, ut anima » simpliciter acquiescat amissioni sui commodi » proprii, et justæ condemnationi in quâ se esse » ex parte Dei credit (5) » : eodem articulo x : quæ propositio eâdem quâ cæteræ censurâ inuritur. Reliqua eodem ictu corruunt : nempe illud acquiescere simpliciter justæ condemnationi auctore directore, non potest esse nisi reflectentis, deliberantis, liberè assentientis, voluntariè sacrificantis, damnationi consentientis ; cùm ea con-

(1) *Max. des SS. p.* 89. — (2) *Ibid. p.* 90. — (3) *Sup. n.* 6. — (4) *Rom.* XII. 1. — (5) *Max. des SS. Art.* X, *p.* 91.

demnatio, quæ ex parte *Dei* agnoscitur *adversùs animam* de suo pessimo statu invictissimè simul, et, ut ita dicam, reflexissimè persuasam, nihil sit aliud quàm ipsa damnatio. Quæ si esset tantùm abdicatio affectûs humani, non tantus esset animæ desperantis labor, neque id condemnationis ac reprobationis sed potiùs liberationis loco haberetur. Ergo hæc omnia absona et impia, ex ipsis etiam explicationibus.

14. Hæc autem explicatio alibi ab auctore abdicatur. Sed nec pluris valet ea quam ejus loco substituit : « Tunc acquiescere animam justæ » condemnationi suæ ex parte Dei, cùm fatetur » esse se dignam sempiternis suppliciis (1) » : falsissimum. Aliud enim est, id agnoscere, ac simul amoliri à se iram justi judicis piis supplicationibus, quod est sperantis in Deum ac de suâ salute solliciti : aliud, acquiescere et consentire justæ condemnationi tanquam immedicabili : quod est desperantis ac blasphemantis.

CAPUT III.

Solutis auctoris responsionibus, ampliùs manifestatur error : responsio prima auctoris, ducta ex Articulis Issiacensibus.

1. Sæpe respondet auctor, circa abdicationem et immolationem salutis æternæ, nihil aliud à se proponi præter id quod Articulis Issiacensibus, maximè autem XXXIII continetur.

2. Hoc autem quàm sit falsum, docent quin-

(1) *V.e Lett. à M. de Meaux, p.* 5. *Relat.* 7.*e sect. n.* 3; infrà.

que maxima inter hos articulos et auctoris doctrinam discrimina.

Primum enim, Articuli tantùm per conditionem impossibilem procedunt : auctor autem etiam per absolutam et veram abdicationem salutis : « casu impossibili reali et actuali viso (1) ».

Secundum hinc consequens : Issiacenses Articuli tantùm velleitatem admittunt, ex objecto quippe impossibili : auctor verò voluntatem veram et absolutam : quæ toto genere differunt.

Tertiò, auctor justæ reprobationis et condemnationis suæ persuasionem et convictionem, eamque insuperabilem ac reflexam, atque adeo in superiore animi parte statuit : à quo in Articulis abhorremus.

Quartò, in Articulis vetatur director ne sinat animum desperationi ac damnationi suæ acquiescere (2) : quod in auctore contrà est.

Quintò, apud auctorem director animæ laboranti dogma fidei, præsertim illud de Dei bonitate, non prædicat, nec ratione agit : quod contra facere Articulis Issiacensibus disertè jubetur. Iidem Articuli, ad solatium animæ laborantis, fidei decreta cum rectâ ratione conjungunt, et jubente apostolo rationabile obsequium proponunt, ut suprà dictum est (3).

3. Toto ergo, ut aiunt, cœlo differunt ab auctoris dogmatibus Issiacenses Articuli.

(1) *Max. des SS. p.* 90. — (2) *Art.* XXXI. — (3) *Sup.* V. *prop.*

CAPUT IV.

Altera responsio auctoris, repetita ex Vitâ sancti Francisci Salesii, prout à me refertur, ac de responso mortis.

1. De sancto Francisco Salesio in sensum ineluctabilis desperationis abducto (1), deque Vitæ ejus auctore ac meipso qui laudaverim, alibi egimus (2), et gallicos tractatus opusculo gallico meliùs explicari posse duximus. Nunc sufficit hunc statum ex ipsis auctoris explicationibus esse impium, nec modò à tanto viro Francisco Salesio, verùm etiam ab omni piâ animâ penitus alienum.

2. Illud tamen prætermittere non possumus : quod D. Cameracensis in nos retorqueat, illud à nobis in eodem Francisco Salesio agnitum « re» sponsum quoddam mortis æternæ sive certæ » reprobationis (3) » : quod pace ejus dixerim, apertum est mendacium. Neque enim uspiam scripsimus in beato viro fuisse *responsum mortis æternæ :* absit : nec etiam absolutè *responsum mortis :* sed *quasi responsum mortis*. Responsum autem mortis diximus sensu Pauli, veræ ac propriæ mortis, *ita ut tæderet nos*, inquit apostolus (4), *etiam vivere : sed ipsi in nobismetipsis responsum mortis habuimus, ut non simus fidentes in nobis, sed in Deo qui suscitat mortuos.* Quod beato Salesio apprimè convenit, à quo tunc spem omnem

(1) *Max. des SS. p.* 88. *Inst. past. n.* 10. *Notæ ad p.* 90, 92. — (2) *Trois.e Ecrit, quest. imp. n.* 1 *et suiv.* — (3) *Etats d'Or. liv.* IX, *n.* 3. *Trois.e Ecrit, n.* 22. — (4) *II. Cor.* I. 8, 9.

vitæ abjectam esse testantur ejusdem epistolæ, quas tertio Scripto nostro gallico commemoravimus (1).

3. Nihil ergo nobis cum D. Cameracensi commune est, qui nec in Salesio nec in ullis piis animabus certæ reprobationis sensum, nec persuasionem insuperabilem eamdemque reflexam, hoc est in ipsâ parte supremâ et rationali constitutam, nec absolutum sacrificium, nec ullum in desperationem assensum admittimus : quæ blasphema et impia, D. Cameracensis nec à se avertere, nec nobiscum communicare potuit.

CAPUT V.

Alia responsio Cameracensis, repetita ex falsis articulis quibus idem antistes Molinosum damnat.

1. Hoc se maximè argumento D. Cameracensis effert, quòd falsis suis articulis Molinosum clarè proscripserit, nedum ejus erroribus favere voluisse videatur. Atqui falsum hoc est. Illustrissimus enim auctor (grave dictu, sed re antecedentibus notâ) summam quietismi tueri voluit : noluit in apertam damnationem incurrere : ergo quæstionem involvit. Non nihil mitigavit : nec satìs cogitavit quàm ex tenui scintillâ tota flamma resurgeret.

2. Quorsum ergo, inquies, falsos illos articulos apparavit, et totum quietismum omnino confodere velle visus est? Experire lector quisquis

(1) *Liv.* III, *ép.* 26, *al.* 29. *Liv.* V, *ép.* 27, *al.* 30. *Trois.e Ecrit, n.* 13, 14, 15, 22.

es : facilè compereris quis sit ille quietismus ab auctore confutatus : larva quietismi est, horrendis ac nimiis deformata figuris atque coloribus. Quis enim Quietistarum id profitetur usquam, ut « Deum æterno odio prosequatur : ut seipsum » reipsâ odio habeat : Dei opus et imaginem in » seipso propter Deum diligere cesset (1) : odio » absoluto se oderit, tanquam opus Dei non esset » bonum; atque ad illud extremum abnegatio- » nem suî exacuat odio impio animæ suæ, quo » supponitur eam esse malam naturâ, ut Mani- » chæi docuerunt (2) ». Hæc auctor de Quietistis fingit. At, at : usque adeone metuis, ne vero ictu lædas? figmentum est, spectrum est quod poetarum instar discerpendum tradis, et justum in Quietistas christianorum odium inani fragore consumis : denique jacularis in nubes : ipsos transilis et intactos relinquis.

CAPUT VI.

His propositionibus totus liber continetur.

1. Jam ergo confutatis responsionibus, quibus auctor errores suos involvebat magìs quàm certâ ratione tuebatur, perspicuum remanet ab eo defensas propositiones antedictas, quibus Molinosi salutis incuria propugnatur. His autem propositionibus semel agnitis et damnatis, totus liber concidit. Huc enim antecedentia : huc consequentia : huc totus spectat liber. Posteaquam

(1) *Art.* II, *faux, p.* 30, 31, 32. — (2) *Art.* XII, *faux, p.* 113, 114.

enim eò nobis tota res redit, ut in desperationis barathrum perfectæ, ut sibi quidem videntur, animæ demergantur : quis ab eo abhorrebit, ut spei theologicæ movendi vim detrahat, aut cujusvis occultæ voluntatis, hoc est reprobationis ipsius desiderium introducat? Ex quibus facilè consequitur illa animæ à seipsâ tanta distractio, quæ spem cum desperatione conciliet, et cum infidelitate fidem, et vitia omnia cum omnibus virtutibus : quo nihil est in molinosismo tetrius. Has autem consecutiones in Summâ Doctrinæ liquidò demonstratas D. Cameracensis vidit (1), et in Responsione suâ reliquit intactas : alibi verò conversus ad vaniloquia, nihil aliud quàm suos errores ipse prodidit : quod etiam sequentia demonstrabunt.

SECTIO II.

Secundus error, de probris in absoluto sacrificio involutis, deque distractione partium animæ per actus directos ac reflexos, ac de tentationibus novis generis.

CAPUT I.

De probris ac propudiis morum.

1. Quisquis infandæ sectæ arcana perspexit christiano orbi nimis nota, is profectò intelligit, in hoc sacrificio, in his extremis quas vocant pro-

(1) Summa doct. *n.* 3.

bationibus, in hâc salutis abdicatione, quæ morum propudia involvantur : à quibus ut abhorrere D. Cameracensem credimus, sic horum principia, eaque proxima ab eo esse posita certò certius est, et ex antecedentibus et ex sequentibus quoque propositionibus magìs elucescet.

VII.ª PROPOSITIO.

2. « Tum (in extremis illis probationibus) ani-
» ma à seipsâ dividitur, et expirat in cruce cum
» Christo, dicens : *Deus meus, Deus meus, ut*
» *quid dereliquisti me* (1) »? art. x, cui concinit
illud articuli XIV (2) : « In extremis probationibus
» ad amoris purificationem fit separatio partis
» superioris animæ ab inferiori ». Ac paulò post :
« Sic in Christo perfecto exemplari nostro, pars
» inferior non communicabat superiori involun-
» tarias perturbationes suas :.... superior quoque
» non communicabat inferiori suam pacem aut
» beatitudinem ». Denique : « In eâ separatione
» actus inferioris partis perturbationis sunt om-
» nino cæcæ et involuntariæ, cùm omne intel-
» lectuale et voluntarium sit superioris partis ».
Quorum error in eo consistit, non quòd admittatur quædam separatio superioris inferiorisque partium, quam omnes theologi post Paulum agnoscunt (3) : sed ut admittatur ea separatio, quâ concilientur in summâ parte spes : in infimâ, vera desperatio, ex consensu et acquiescentiâ voluntatis quam vidimus : sup. prop. VI.

(1) *Max. des SS. p.* 90. — (2) *Ibid. p.* 121, 122. — (3) *Heb.* IV. 12.

3. Hinc error secundus ac pejor, quòd in illis probationibus, « actus inferioris partis pertur- » bationis sint omnino cæcæ et involuntariæ ». Neque enim omnino cæca et involuntaria ea perturbatio est, quæ à superiore parte, id est, ab ipsâ ratione regitur, justisque imperiis coercetur: quo imperio destituta in omne flagitium proruit: unde etiam fit, ut secundùm Molinosum infanda illa eveniant.

4. Tertius error, isque pessimus, quòd hæc omnia ad exemplum Christi fiant, atque animæ desperatæ, distractis *superiore* atque *inferiore* partibus, in eum modum quem vidimus, « cum » Christo expirent in cruce, cum eoque dicant: » *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me* »? Hæc autem annotamus sine præjudicio erroris singularis suo loco redarguendi de involuntariâ perturbatione Christi.

VIII.[a] PROPOSITIO.

5. Ad eamdem propositionem pertinet istud de reflexis directisque actibus (1): « Ea separatio fit » ex differentiâ actuum realium, sed simplicium » et directorum intellectûs ac voluntatis, qui nul- » lum relinquunt vestigium sensibile; et actuum » reflexorum, qui vestigium sensibile relinquentes » se communicant imaginationi ac sensibus, qui » pars inferior appellentur, ut distinguantur ab » eâ operatione directâ et intimâ intellectûs quæ » pars superior dicitur » : eod. art. XIV.

(1) *Max. des SS. p.* 122.

6. Quo loco omittimus errorem auctoris, partem superiorem in directis, inferiorem verò in reflexis actibus, repugnante etiam philosophiâ, reponentis : illud adverti volumus, esse in reflexis actibus desperationem ipsam, stante in directis summâ ac perfectâ spe : ex quo elicitur veri consensûs in omne vitium, unà cum virtute eidem oppositâ conciliatio : totusque iste locus, et sibi contradicit, et ad colorandum palliandumque quietismum clarè pertinet. His consentanea est doctrina circa tentationes quasdam novi generis.

CAPUT II.

De tentationibus extraordinariis.

IX.[a] PROPOSITIO.

1. Dantur tentationes *novi generis* sive *extraordinariæ, naturæ differentis à vulgaribus* (1). Harum autem tentationum ea vis, ea natura est, ut iis consentire una sit salus (2). Sic in tentatione desperationis una salus habetur, si auctore directore, « in justam tuam à Deo imminen-
» tem condemnationem simpliciter acquiescas,
» nec alia via est sedandæ tentationis, cùm hu-
» jus effectûs gratiâ instituta sit ». Huic conjungenda est

(1) *Max. des SS. p.* 77, 143, 145. — (2) *Ibid. p.* 92.

X.ª PROPOSITIO.

2. Ubi D. Cameracensis directori quid sit agendum præcipiens, subdit (1) : « Ante omnia et » præcipuè debet supponere tentationes esse » quasdam generis communis, quarum remedium » est mortificatio interior et exterior cum omnibus actibus timoris, et omnibus praxibus amoris » mercenarii. Oportet etiam obfirmare animum, » ne quidquam admittas ulterius, nisi certò » constiterit ea remedia (mortificationem scilicet » interiorem et exteriorem) esse omnino inutilia » : quo loco supponit inutilia esse remedia quæ *sunt* per sese maxima, memoratque tentationem quæ *non oratione et jejunio*, quod in summis tentationibus Dominus præceperat (2), sed ipsâ consensione vincitur : ex quibus quàm horrenda consequantur, animus intueri refugit.

XI.ª PROPOSITIO.

3. Jam quales esse debeant animæ illæ paucissimæ, quæ *extremis illis probationibus*, novique generis tentationibus destinentur, prodit auctor his verbis (3) : « Oportet eas usque adeo esse do» ciles, ut nunquam voluntariè hæsitent in capes» sendis quibusque rebus duris et humiliantibus : » item oportet, nulli consolationi, nulli libertati » addictas eas esse : ad hæc oportet ut sint ab » omni re divulsæ, atque etiam à viâ quâ illam

(1) *Max. des SS. p.* 144. — (2) *Matth.* XVII. 20. *Marc.* IX. 28. — (3) *Max. des SS. art.* VIII, *p.* 76.

» ipsam divulsionem doceantur : ut sint præpa-
» ratæ omnibus praxibus, quascumque ipsis im-
» positas velint : non sint addictæ neque suo ora-
» tionis generi, neque suis experimentis, neque
» lectionibus, neque personis, quarum olim
» auctoritate et consiliis fidenter utebantur ».
Liceat perpendere voces omnes, ambiguas sanè, sed in Molinosi sensum pronas. Quid illi ejusque asseclis *sit illa docilitas et humiliatio*, nemo nescit : cur autem non sufficit, ut sint omni consolatione, nisi sint etiam *omni libertate* nudatæ? Sanè illa privatio *libertatis omnis* Molinoso grata, aptaque explicandis flagitiis, in quæ eodem auctore quædam animæ vi quâdam ac necessario impetu rapiuntur. Jam abstractio ab omni re, atque etiam ab abstractionis viâ : ab omnibus pristinis lectionibus, ab omnibus piorum directorum consiliis, quid portendit? quid portendit animus indistinctè ad omnes praxes à novo directore imponendas comparatus? Hæc omnia quàm illam animam faciunt novis imperiis tractabilem ac parabilem, præsertim accedente doctrinâ « ut se illæ animæ judicari sinant à superiori-
» bus [1] », quo nomine etiam confessarii comprehenduntur, *iisque in omnibus cæco modo obediant* : (sive cæcam obedientiam præstent : *leur obéit aveuglément en tout*) quæ postrema ac proxima dispositio est ad novorum directorum abusus stabiliendos. Mirum à tanto archiepiscopo tot congestas voces, quas ad consti-

[1] *Max. des SS. p.* 239, 240.

tuendas directiones novas, novas tentationes, nova remedia, hoc est nova flagitia, pessimus quisque Molinosi sectator arripiat.

XII.[a] PROPOSITIO.

4. Sanè laude digna est admonitio ad directores, ne in inferiori parte permittant *unquam* inordinatos actus, qui cursu naturali rerum « vo- » luntarii et superiori parti subjecti esse soleant »: art. XIV. Nec tamen omissas « voluit possessiones, » obsessiones, aliaque extraordinaria ad vias in- » teriores pertinentia; quæ quidem à viâ fidei » ac puri amoris non absolutè arceantur; sed » ita duntaxat, ut tantùm infrequentiora sint, » quàm in cæteris viis (1) ». Hæc igitur probra D. Cameracensis et vidit, nec ab eâ quam tuetur viâ tantùm amoliri visus est, quantùm res pessimas oportebat : quæ quidem commemorasse gravissimum est : sed tamen dissimulari causæ susceptæ ratio non sinebat.

CAPUT III.

Hæc apta ad tuendam Guyoniam.

1. His propositionibus ad Molinosum tuendum pertinentibus congeneres sunt hæ quas Guyonia protulit in Interpretatione ad Canticum Canticorum (2). Ubi *nigredo* sponsæ, hoc est ii « de- » fectus exteriores, sive reales, sive apparentes, » quibus in statum naturalem recidere videatur,

(1) *Max. des SS. art.* XIV, *p.* 123, 124. — (2) *Cant. ch.* II, *v.* 5, *p.* 18.

» (in

» (in perfectis animabus) non ex defectu amo-
» ris aut fortitudinis provenit, sed refertur ad fer-
» vorem divini solis, ardentibus ac urentibus aspec-
» tibus eam decolorantis » : quo fit, ut « nigredo
» illa sit progressus non defectus ». Subdit, progressum « illum à juvenculis animabus conside-
» randum non esse : quarum quippe nigredo ab
» ipsis procurata, defectus esset, cùm ut illa bona
» sit, non ab alio quàm à sole justitiæ provenire
» debeat ». En nigredo, sive defectus; alii reales, alii apparentes : alii à sole justitiæ profecti, et progressus loco habiti ; atque adeo ad perfectas animas pertinentes : alii ab imperfectis animabus orti, qui vitio sint : quale mysterium nemo enucleaverit, nisi ex pravis Molinosi dogmatibus atque praxibus.

2. Alio loco inducuntur vulpeculæ, hoc est multi defectus, *exigui* quidem appellati, sed tamen *vineam devastantes* (1) : quos *dominus vineæ immittat, ut ad vineam deserendam* anima compellatur. En defectus iique *animam devastantes*, *exigui* dicuntur, et purgationis loco ab ipso Domino *immissi* memorantur. Quæ iterum atque iterum Molinosum spirant.

3. Postea : ignominia *sive abjectio* inducitur ea, quæ duabus rebus constet : primâ, quòd « anima seipsam ac defectus naturales rursus
» induat : alterâ, ut seipsam maculet creatura-
» rum amoribus : (*se salir dans les affections*

(1) *In Cant. ch.* II, ℣. 15, *p.* 62.

» *des créatures* (1) »). Subdit : « Nihil est aliud » quod mihi ignominiam atque abjectionem con» ciliare possit : cùm contemptus ii qui à crea» turis provenirent, absque eo quòd horum ex » meâ culpâ causa essem, mihi gloriæ futuri » essent » : en iterum ac tertiò Molinosi ritu purgationis loco instituta abjectio, cujus ipsa anima per reditum ad se atque ad naturales defectus, ac per creaturarum amores suâ culpâ causa sit; id autem ut confirmet et explicet,

4. Addit animam « eò adductam, ut nihil Deo » jam denegare possit : tamen cùm Deus explicat » peculiaria consilia, eoque jure usus quod in » eam acquisivit, postulat abnegationes ultimas » atque extrema sacrificia, totis visceribus com» moveri et excusare se (2) » : sed ipsam excusationem esse *in culpâ;* quippe quæ *prohibeat purificationem animæ, puritati et innocentiæ* suæ adhærescentis, et *exuendæ propriæ justitiæ repugnantis :* en illæ tentationes quibus obsistere crimini detur : en perfecta abnegatio atque extremum sacrificium, ex eo quòd anima ad seipsam et ad amores creaturarum revolvatur, ut n. 3 dictum.

5. Hæc est igitur illa perfecta purgatio ; hæc « perfectissima suî derelictio (3), (*abandon*) hoc » sacrificium purissimum, quo impedimentum » omne cœlestis connubii tollitur, ac perditio » totalis » inducitur : manet interim in animâ

(1) *In Cant. ch.* v, ℣. 3, *p.* 113. — (2) *Ibid.* ℣. 4, *p.* 115. — (3) *Ibid.* ℣. 6, *p.* 118.

« plaga ab amante inflicta, culpæ pœna et im-
» munditiea quam contraxisse se putat » (putat enim tantùm, non reverâ contraxit) ex reditu ad se, et ex creaturarum amoribus.

6. Hinc etiam « illa vulnera à militibus, hoc » est à divinæ justitiæ ministris illata : sublato » etiam pallio tam charo propriæ justitiæ, præ- » cipúo licet illius ornamento [1] » : en sublata illa *propria justitia*, illa, illa, inquam, quæ priùs ummo ornamento esset.

7. Nec mirum hæc probrosa et infanda obscuris nvolvi dictis : quam secutus methodum D. Cameracensis hæc excusat et latenter insinuat, inductis illis, quas suprà commemoravimus, tentationibus, consensionibus tantùm apparentibus etsi invincibilibus, privationibus omnis libertatis, sacrificiis absolutis, et reliquis ejusmodi perplexis, ambiguis, ad prava vergentibus, imò apertè pravis, neque unquam ex vero excusandis.

SECTIO III.

Tertius error : de virtutibus.

CAPUT I.

Molinosi et Guyonicæ errores.

1. Ad probra morum pertinent neglectæ virtutes. Non autem est hîc animus retexendi Molinosi verba, de omittendâ à perfectis animabus

[1] *In Cant. ch.* v, ℣. 7, *p.* 121.

ipsius perfectionis ac virtutum curâ : vide quæ relata sunt 1 sect. cap. 1, n. 1.

2. Guyonia verò his congrua protulit, his verbis (1) : « Nullas esse animas ad virtutum praxim » magìs exercitatas, quàm eas quæ de virtutum » praxi in particulari non cogitent ».

CAPUT II.

His consonæ D. Cameracensis propositiones.

XIII.[a] PROPOSITIO.

1. « Purus amor nullam vult virtutem, quatenus est virtus, id est quatenus est fortitudo, » regularitas, perfectio (2) ».

XIV.[a] PROPOSITIO.

2. « Tunc exercentur virtutes omnes distinctæ, » non cogitando eas esse virtutes : quovis mo» mento nihil aliud quis cogitat, quàm ut Dei » voluntatem faciat » : quasi non in eo ipso vel maximè virtus collocetur, ut Dei voluntati obtemperemus : aut sit perfectius generatim cogitare Dei voluntatem, quàm speciatim hanc et hanc divinæ voluntatis exequendæ rationem, in quâ collocatæ sunt distinctæ virtutes. Unde

XV.[a] PROPOSITIO.

3. « Amor æmulator facit simul, ne quis jam » velit esse virtute præditus, eoque magìs sit

(1) *Moyen court, p.* 36. — (2) *Max. des SS. p.* 224.

» virtute præditus, quòd virtuti jam non stu-
» det (1) » : quæ cùm auctor intelligeret pessimè sonare, nec ab auribus christianis ferri posse, in *errata* ita emendavit et emollivit : *virtute præditus : lege, virtute propter se.* Frustra : ambiguè enim dictum; si enim *propter se* sic intelligitur, ut in illo fine animus conquiescat, nullus est justorum etiam imperfectorum, qui *propter se* virtutis studiosus esse velit : si autem *propter se* id sonat, ut sibi quisque velit virtutem, nemo est etiam perfectissimus qui non id velit : quare ista omnia sunt pessima paradoxa ad infringendam virtutis dignitatem, ejusque adipiscendæ necessitatem et votum instituta, nec ad alium finem conducentia, quàm ad Molinosum ejusque sequacem Guyoniam excusandos, imò verò extollendos ac laudandos, ut ex supradictis patet.

XVI.[a] PROPOSITIO.

4. Pessimum est istud « quòd sancti mystici
» à perfectionis statu excludant praxes virtu-
» tum (2) » : quo et sanctis imponit, et virtutis nomen invidiosum reddit, ut est in Declaratione positum (3).

5. Hæc autem emollit auctor, dum praxes virtutum refert « ad certam quamdam ordina-
» tionem formularum », de quâ in eo articulo egit : tanquam nihil aliud egerit. Sed neque id tantùm egit; verùm alia quædam : atque illud

(1) *Max. des SS. p.* 224. — (2) *Ibid. art.* XL, *p.* 253. — (3) *Déclar. tom.* XXVIII, *p.* 264.

imprimis, ut « anima perfecta Deum nullo me-
» dio amare intelligatur; quia nullum commodi
» (etiam illius æterni, de quo antea diximus)
» motivum adhibeat » : neque tantæ perfectionis est ab illarum formularum crassâ servitute absolvi animas, ut in eo transformationis sive summæ perfectionis ratio, de quâ in articulo agitur, collocari mereatur.

6. Sanè exprobrat auctor, falsò sibi imputari in nostrâ Declaratione (1), quod dixerit à sanctis mysticis excludi virtutis *praxim*, cùm ille *praxes* scripserit : pessimè objectum, cùm ideo in eâdem Declaratione reprehenderimus, quod plurali quoque numero exclusum voluerit, *praxim et virtutum actus.* Iis autem usi sumus vocibus, ut clarè appareret excludi ab auctore ipsum virtutis exercitium, ipsos virtutum actus : quod damnatum erat in Beguardis (2) dicentibus, « quòd se in actibus excercere virtutum, sit ho-
» minis imperfecti ». His congrua affectare, et vanas excusationes postea obtendere, nihil est aliud quàm hæreticis favere, eorumque erroribus colorem ac pigmenta quærere : quod tantum præsulem non decebat.

CAPUT III.

His apostolica doctrina paucis opponitur.

1. His autem propositionibus opponimus hæc Pauli (3) : « De cætero, fratres, quæcumque sunt

(1) *Ubi suprà.* — (2) *Clem.* Ad nostrum, *de Hær.* — (3) *Phil.* IV. 8.

» vera, quæcumque pudica, quæcumque justa, » quæcumque sancta, quæcumque amabilia, quæ- » cumque bonæ famæ, si qua virtus, si qua laus » disciplinæ, hæc cogitate » : quod profectò longè distat ab eo, ne cogitemus virtuti, quatenus virtus est, aut virtutum distinctioni studeamus. Concinit Petrus de singulis distinctisque virtutibus mandans (1) : « Ministrate in fide vestrâ vir- » tutem, in virtute autem scientiam, in scientiâ » autem abstinentiam, in abstinentiâ autem pa- » tientiam, in patientiâ autem pietatem, in pie- » tate autem amorem fraternitatis, in amore » autem fraternitatis charitatem ». Quibus qui negaverit ita præcipi studium singularum virtutum, ut cujusque pulchritudini hæreamus, is profectò Guyoniæ atque Molinoso magìs quàm Petro et Paulo consulit.

SECTIO IV.

Quartus error : de quinque amoribus, deque falso amore puro.

CAPUT I.

Quæstio : an quinque amores ab auctore definiti sint actus vel status.

1. Jam quæstionem omnem de quietismo redivivo expeditam putaremus, neque adderemus quidquam, nisi è re esset, ut retegerentur prin-

(1) *II. Petr.* 1. 5, 6.

cipia, quibus auctor in errorem deduci nos voluit.

2. Quinque amorum scholis inaudita, et ad arbitrium conficta divisio, ad errores quietisticos viam sternit falsis definitionibus, quas, ut jam notas, sive ex ipso libello repetendas, supponimus.

3. Has ut tueatur D. Cameracensis, suæ causæ præsidium reponit in eo, quod quinque illi amores sint status non actus (1). Næ ille in valde exiguâ re vim magnam collocat. Ultro enim confitebor hîc agi de quinque statibus, sed per suos actus, ut fit, definitis : quo definitiones in actus magìs quàm in status cadunt. Sic in amore judaico, rerum terrenarum cupido priùs actum quàm statum afficit. Sic actus amoris, qui puræ concupiscentiæ dicitur, priùs est sacrilegus atque impius, quàm ipse status. Sic denique amor spei, qui est tertius, priùs actu quàm statu constat. Huc accedunt egregiæ ac invictæ rationes, quibus Dominus Carnotensis pessimam evasionem præcludit (2).

CAPUT II.

De tertio amore, sive de amore spei : auctoris errores.

1. His positis, consurgit de amore spei auctoris

XVII.[a] PROPOSITIO.

2. Tertius amor, « qui est amor spei, non est » omnino mercenarius ; (*intéressé*) est enim mix- » tus amore Dei propter se : sed motivum com-

(1) *Rép. à la Décl. p.* 8. *Inst. past. n.* 2, *p.* 6. — (2) *Lett. past. p.* 14, 15.

» modi proprii est ejus motivum præcipuum et » dominans (1) » : cui connexa est

XVIII.ª PROPOSITIO.

3. « In amore spei motivum propriæ felicitatis » prævalet motivo gloriæ Dei (2) ».

4. Error maximus, quo docet in theologicâ virtute, hoc est in amore spei prævalere rem creatam, nempe felicitatem nostram, bono divino, nempe gloriæ Dei, quo continetur aliquid increatum, nempe Dei majestas ac dignitas. Quâ sententiâ evertitur spes theologica, ut est in Declaratione positum (3).

5. Alter error, « amorem spei non esse penitus mercenarium; (*intéressé*) eo quod sit mixtus » initio amoris Dei propter se » : hoc est initio amoris charitatis : sive ut in Instructione pastorali ponitur (4) : « actus spei includit amorem Dei ut » boni supremi », quod est charitatis; cùm amor Dei, ut boni supremi, non possit non esse amor *præferentiæ* : alioqui non esset amor boni ut supremi. Hinc autem fit, ut spes theologica sine quodam saltem initio charitatis esse non possit : quod est falsissimum; cùm omnes theologi uno ore sentiant, charitatem quidem non sine fide et spe, sed fidem ac spem sine charitate esse posse, contrariamque sententiam reputent erroneam.

6. Sic deficit in illâ divisione quinque amorum, amor spei theologicæ, ipse quidem bonus, et à

(1) *Max. des SS. p.* 4. — (2) *Ibid. p.* 14. — (3) *Declar.* III *episc. tom.* XXVIII, *p.* 250. — (4) *Inst. past. n.* 2, *p.* 7.

Spiritu sancto infusus, etsi ab amore charitatis separatus : unde illa divisio inadæquata et falsa, licèt ab auctore fundamenti loco posita.

CAPUT III.

In duas propositiones præcedentes notæ contra amorem naturalem auctoris ac novam motivi significationem.

1. Ludit omnino nos D. Cameracensis, cùm commodum proprium vult esse amorem humanum ac naturalem suî. Contrà primò, in amore spei, quæ est virtus theologica, et merè supernaturalis, prævalere non potest motivum creatum : atqui commodum proprium amori spei prævalet. Ergo proprium commodum non est motivum creatum.

2. Contrà secundò : motivum proprii commodi, quod in amore spei dominatur (1), idem omnino est ac motivum nostræ felicitatis (2) : atqui motivum nostræ felicitatis in spe theologicâ non est aliquid naturale, sed supernaturale : alioqui spes theologica non esset spes theologica, sed aliquid naturale motivo naturali nixum, quod est pelagianum. Ergo commodum proprium in spe theologicâ non est aliquid naturale.

3. Jam quod Cameracensis ita interpretatur (3) *motivi* vocabulum, ut non sit aliquid extrà alliciens, sed internum impulsivum, sive agendi et amandi principium, æquè erroneum est ac pe-

(1) *Max. des SS. p.* 4. — (2) *Ibid. p.* 14. — (3) *Inst. past. n.* 4, *p.* 10.

lagianum. Motivum enim sive impulsivum interius amoris spei non potest esse aliquid naturale, quale impulsivum illud esse fingitur : neque nostra felicitas, aut ipsa Dei gloria est movens principium, sive impulsivum interius, sed externum. Totum ergo quo nituntur D. Cameracensis explicationes (1), vanum est ; manetque sensus contrarius, qui, fatente auctore, est erroneus et pessimus.

4. Omnino enim recordari nos oportet id quod dicit auctor : scilicet in libro de Doctrinâ Sanctorum, « absque novis suis explicationibus, de » paginâ ad paginam, de lineâ ad lineam, sca- » tere omnia ineptiis atque insaniis (2) », ut etiam alibi annotatum est (3).

CAPUT IV.

De quarto amore.

XIX.ª PROPOSITIO.

1. « Datur amor charitatis adhuc mixtus reli- » quiis commodi proprii, (*intérêt propre*) qui » est verus amor justificans, eo quòd motivum » gratuitum (*désintéressé*) in eo dominetur (4) » : cui æquivalet ista

XX.ª PROPOSITIO.

2. « Is amor Deum quærit propter se, eumque » omnibus rebus nullâ exceptâ anteponit » : rur-

(1) *Inst. past. n.* 3, 4, 10; *p.* 9, 10, 11. — (2) *I.re Lett. à M. de Meaux, p.* 46. — (3) *Rép. à quatre Lett. n.* 26 ; *p.* 85. — (4) *Max. des SS. p.* 6.

sus: « nec felicitatem suam quærit nisi propter » Dei gloriam ».

XXI.ª PROPOSITIO.

3. « Hæc vera charitas nondum est pura, hoc » est, nondum est impermixta (1) : (*sans aucun* » *mélange*) ».

XXII.ª PROPOSITIO.

4. « Quartus amor, sive charitas adhuc mixta » cuidam motivo commodi proprii, relato et sub- » ordinato ad motivum principale, ad finem ulti- » mum, qui est pura gloria Dei, deberet nominari » amor charitatis mixtæ : sed cùm hunc amorem » assiduè opponere debeamus amori puro, sive » ab omni commodi ratione absoluto, huic amori » dare cogor nomen amoris mercenarii, sive com- » modo studentis : (*intéressé*) quia adhuc mixtus » est reliquiis commodi proprii, quanquam est » amor, quo Deus nobis ipsis anteponitur (2) ».

5. Ex his liquet amorem charitatis veræ ac justificantis, quo Deum nobis rebusque omnibus anteponimus, (prop. XIX et XX.) non esse purum, (prop. XXI.) sed mixtum; (prop. XXII.) contrà quòd omnis Schola definit amorem charitatis veræ ac justificantis esse gratuitum.

6. Quòd autem passim respondet auctor, agi de statu non de actu; redit solutio suprà allata, (cap. I, n. 3.) de statu quidem agi, sed definiendo per actus; ita ut actus magìs definiatur quàm

(1) *Max. des SS. p.* 8. — (2) *Ibid. p.* 14.

status. Reverâ enim actui convenit, ut sit justificans, ut in eo prævaleat motivum gratuitum, (*désintéressé*) ut Deum rebus omnibus sibique anteponat, ut felicitatem non nisi propter finem ultimum ac puram Dei gloriam quærat : quæ quidem statui charitatis justificantis competunt, sed ideo vel maximè quòd competant actui ; unde ille status, totâ Scholâ consentiente, debuit appellari amoris gratuiti ac puri, ab actu principali quem elicit : nec sine errore mercenarius ac mixtus appellari potest.

7. Si enim ideo mixtus ac mercenarius dicitur, quòd sit spei conjunctus, sequitur ut quinti gradûs amor pariter mixtus sit ac mercenarius; quippe spei æquè conjunctus, ut fides catholica docet, ac mox declarabimus.

CAPUT V.

De quinto amore sive puro D. Cameracensis æquivocationes.

1. Hîc demonstrare aggredimur id quod de amore puro Cameracensis obtendit merâ æquivocatione constare, et amorem purum quintum, qualem ille definivit, nulli nisi ipsi agnitum et probatum : cùm autem hâc in re vel maximè totius libri ratio contineatur; ut omnia tradantur enucleatiùs, geometrico more procedemus. Sint ergo istæ definitiones ac postulata nostra.

DEFINITIO PRIMA.

2. Purum sive gratuitum amorem nos hîc non

eum dicimus quem tota Schola agnoscit amorem charitatis pro objecto specifico sive primario habentis Deum in se consideratum; hoc enim sensu omnis actus amoris sive charitatis purus est et gratuitus : ac de eo nulla est litigatio.

DEFINITIO SECUNDA.

3. Hic amor charitatis est ille quem auctor quarto gradui assignat (1); estque is qui Deum nobis nostrisque commodis, ac rebus omnibus anteponit, nec felicitatem suam quærit nisi propter Dei gloriam (2). (Prop. XIX, XX, XXI, XXII, cap. superiori, n. 1, 2, 3, 4.) Is amor reverâ purus est et gratuitus, sed non est ille amor purus, quem toto libro Cameracensis intendit.

DEFINITIO TERTIA.

4. Amor purus, in quem toto libro Cameracensis intendit (3), est is qui hunc prætergressus, quinto gradui ab auctore assignatur : definiturque « amor Dei propter Deum solum in se considératum, nullâ mixtione mercenariâ neque metûs neque spei ».

POSTULATUM.

5. Petimus concedi nobis verba, sive locutiones auctoris stricto, et ut aiunt, rigoroso, hoc est, proprio sensu esse intelligenda. Concessum ab auctore, cùm ultro sponderit se sublaturum

(1) *Max. des SS. p.* 6. — (2) *Ibid. p.* 8. — (3) *Ibid. p.* 10, 15.

æquivocationem omnem, et rem deducturum ad rigorem theologicum, et ad exactas definitiones (1). His positis, statum quæstionis facile et clarè ponimus.

CAPUT VI.

Ex his status quæstionis.

1. His positis, planè oportet ut concedatur nobis, quinto amori, sive amori quinti gradûs, secundùm auctorem, inesse debere aliquid excellentius, quàm ut Deum sibi rebusque omnibus anteponat, nec nisi propter Dei gloriam felicitatem quærat. Id enim amori quarti gradûs competit, quo hic longè præstat.

2. Atqui amore illo, qui quartus appellatur, nihil excellentius fingi potest, quàm ut spei metûsque nulla prorsus ratio habeatur.

3. Fac enim in illo quinto gradu aliquam haberi spei sive salutis ac felicitatis æternæ rationem; tunc nihil potest esse melius, quàm ut spes felicitatis non nisi ad Dei gloriam referatur. Hoc autem jam competit amori quarti gradûs. Ergo amori quinti gradûs nihil superest acquirendum, quàm ut spei felicitatis æternæ nullus relinquatur locus, hujus nulla usquam ratio habeatur. Atqui hoc merum figmentum est, quo spei theologicæ vis omnis extinguitur. Ergo is est pessimus quinti amoris fructus, ut spei vim extinguat; repugnante Scripturâ, ac dicente apostolo : « Nunc autem » manent tria hæc, fides, spes, charitas ».

(1) *Max. des SS. Avert. p.* 25, 26, 27, 28.

4. Hæc igitur auctoris summa doctrinæ est, nec deest aliud quidquam nisi ut ex ejus verbis propositiones ex his ductæ contexantur; quod nunc nobis præstandum est.

CAPUT VII.

Doctrinæ præcedenti aptæ auctoris propositiones contrariæ Apostolo, et Concilio Tridentino.

XXIII.ª PROPOSITIO.

1. « Neque pœnarum metus, neque desiderium » mercedis in hoc amore (quinti gradûs) ullam » habent partem (1) » : strictè loquendo (ex postulati nostri ratione : suprà cap. v, n. 5.) erroneum. Nullam enim partem habere generatim dictum, ita intelligitur, ut salutis desiderium, sive spes theologica, nihil conferat ad amorem, neque ullum in iis sit amandi incentivum, nulla illecebra sive ratio illiciens ac movens. Hoc autem erroneum est, clarè adversatur dicenti apostolo : *Finis præcepti charitas* (2) : quo omne præceptum adeoque spei theologicæ ac desiderii salutis comprehendi negat nemo.

2. Adde quòd ea propositio proscribitur expresso decreto concilii Tridentini, clarè definientis (3) omnes justas animas *intuitu mercedis æternæ*, et *suam ipsorum socordiam* (post peccatum originale innatam omnibus) *excitare, seque cohortari, ut in stadio currant :* quod etiam ad animas perfectissimas pertinere, Mosis ac

(1) *Max. des SS. p.* 18. — (2) *I. Tim.* 1. 5. — (3) *Sess.* VI, *cap.* XI.

Davidis

Davidis exempla in eodem decreto allata demonstrant.

3. Ex his igitur claret, de fide esse, quòd mercedis ejusque maximè quæ Deus est, sive divinæ possessionis intuitu, animæ etiam piæ ac perfectæ saltem magìs accendantur ad amandum Deum amore charitatis.

4. Quare verum quidem est, charitatem non sistere in salutis desiderio, sed illud referre ad Dei gloriam, ut est dictum : (definitione II, cap. V, n. 3.) Ut autem universim dicatur desiderium salutis nullam partem habere in amore Dei, neque saltem motivi cujusdam excitantis, sive incentivi, incitamenti, rationis illicientis loco esse, propriè ac strictè loquendo, ut ex postulato nostro suprà memorato, verba auctoris sumi debent; erroneum est, et apostolico dicto, conciliique Tridentini decreto contrarium.

XXIV. PROPOSITIO.

5. Sequitur auctor : « Non jam diligitur (Deus » ab illis animabus) neque meriti, neque per» fectionis, neque felicitatis, quam amando in» veniant, causâ (1) » : eodem modo erroneum est, et apostolo concilioque Tridentino contrarium. Congruit autem Guyoniæ. (Sup. sect. I, cap. I, n. 3, 4.)

6. Rursus de duabus illis propositionibus quæro : an de habitu sive statu perfectè amantium proferatur illud, *nullam habere partem* : an de actu

(1) *Max. des SS. p.* 10.

amoris puri sive quinti gradûs. Si de habitu vel statu, ut passim auctor postulat, aperta est hæresis, excludens à toto statu salutis desiderium : quippe quod ad hunc statum nihil conferat. Sin autem de amore actuali loquitur auctor, valet censura in hoc capite ad propositionem XXIII posita n. 3; et ad hanc propositionem XXIV repetita.

CAPUT VIII.

Alia propositio ad eumdem finem spectans.

XXV.ª PROPOSITIO.

1. Subdit auctor (1) : « Tantumdem amaretur » Deus, etiamsi per suppositionem impossibilem » ignoraturus esset se amari, aut etiam vellet » miseros facere qui eum dilexissent » : quæ verba propriè et strictè, uti debent, (ex postulato nostro) sumpta, significant nullis Dei beneficiis, nec ipsâ Dei visione amore mincendi posse : contra quod demonstratum est, ex traditione Patrum et ex claris Evangelii locis, ad fidem pertinere, in libello cui titulus, *Schola in tuto*, (q. XII, art. VIII et IX, n. 218, 219, 220, 221, 222.)

2. Neque excusari potest auctor ex quibusdam fortè similibus sive affinibus piorum virorum dictis; eo quòd ibidem demonstratum sit locos eos esse interpretandos per pium quemdam excessum piamque hyperbolen; quam strictè sumi, et ab auctore in regulam verti, ratio fidei non sinit.

3. Ex his autem confirmatur, secundùm dicta

(1) *Max. des SS. p. 11.*

sanctorum, id quod sæpe diximus : motiva charitatis inter se ordinari posse, ita ut ediscamus aliud alio prius aut majus esse; non autem aliud ab alio separari oportere.

4. Confirmatur etiam error auctoris pro certo principio sive decreto statuentis, in amore puro, nullam beneficiorum Dei sive præcedentium sive futurorum, nullam divinæ bonitatis, quatenus benefica est, haberi rationem : quod notari volumus, ut quod et per sese sit pessimum, et pessima suo loco observanda inducat : atque hæc de quinque amoribus, ac de amore quinto sive puro, ad mentem auctoris ibidem constituto, dicta sint : nunc ad ejusdem auctoris articulos procedamus.

SECTIO V.

Aliæ propositiones ad eumdem finem spectantes ex articulis libri D. Cameracensis.

CAPUT I.

Ex articulo secundo demonstratur separari virtutem movendi sive excitandi, ab æternâ salute.

XXVI.a PROPOSITIO.

1. « Qui puro amore diligit nullâ commodi » proprii mixtione, non excitatur sui commodi » motivo (1) » : id autem est à *commodo suo*, quo etiam salus æterna continetur, arcere exci-

(1) *Max. des SS. p.* 26.

tandi sive movendi vim. Unde pergit : « non vult » beatitudinem, nisi quia scit et Deum eam velle, » et velle ut velimus, ad ejus gloriam » : quo efficitur, ut nostra beatitudo salusque, per sese suâque insitâ bonitate, jam nos nullatenus moveat. Firmat autem ex sequentibus (1) : « Si per casum, qui propter promissa merè gratuita est » impossibilis, vellet Deus ad nihilum redigere » animas justas in ictu mortis corporalis, vel eas » privare visione suî, aut eas tenere æternaliter » in tentationibus miseriisque hujus vitæ, ut sup» ponit Augustinus, aut eis procul à se impo» nere sempiternas inferni pœnas, ut sanctus » Chrysostomus post sanctum Clementem Alexan» drinum supponit, animæ hujus statûs, puri » amoris, non amarent Deum, neque servirent » Deo minùs fideliter ».

XXVII.ª PROPOSITIO.

2. « Quæ non possunt separari ex parte ob» jecti » (nempe beatitudo à Deo amato cum finali perseverantiâ) « respectu motivorum, rea» lissimè separari possunt (2) ».

XXVIII.ª PROPOSITIO.

3. Subdit (3) : « Non potest Deus non esse bea» titudo fidelis animæ : sed illa eum potest amare » amore tam gratuito, (*désintéressé*) ut nec in» tuitus Dei beatifici quidquam augeat amorem » Dei in se considerati nullâ cogitatione suî : ac

(1) *Max. des SS. p.* 27, 28. — (2) *Ibid. p.* 28. — (3) *Ibid.*

» tantumdem amaret si nunquam futurus esset » beatitudo sua ». Tres postremæ propositiones, quia coincidunt cum XXIII, XXIV, XXV (1), eâdem censurâ dignæ sunt. Horum error est in τῷ magìs: nempe quòd auctor asserat, animas perfectas non magìs amare, sive non magìs incendi ad amandum, Deoque ex amore serviendum, ex quovis Dei etiam visi ac beatifici intuitu : quod in nullo sanctorum, quos auctor allegat, invenitur. Ergo concedimus quidquid Deus sive per possibile, sive per impossibile nobis, imponat, eum amandum, ei amore serviendum esse : ut autem nullo Dei etiam visi beneficio magìs magìsque anima etiam perfectissima sese ad inflammandum, sive ad firmandum amorem cohortetur, et nullus sanctorum dixit; et est erroneum, ex antecedentibus, et ex concilio Tridentino reprobatum expresso decreto, quod suprà retulimus (2).

CAPUT II.

Ex his solutio locorum Patrum : sanctorum securitas : his congruunt scholastici.

1. Locus Augustini pro exemplo sit : posteaquam enim statuit spe pacis æternæ adversùs vitia certandum; subdit (3) : « Sed si, quod absit, » illius tanti boni (pacis æternæ) spes nulla esset, » malle debuimus in hujus conflictationis mo- » lestiâ remanere, quàm vitiis in nos domina-

(1) *Sup. sect.* IV, *cap.* 8 *et* 9. — (2) *Ibid. cap.* 8, *n.* 2. — (3) *De Civ. Dei, lib.* XXI, *cap.* XV; *tom.* VII, *col.* 635.

» tionem non eis resistendo permittere ». Vides Augustinum docere vitio quidem repugnari oportere, etiam si pugna sanctæ charitatis cum vitiosâ cupiditate foret perpetua; non autem negare charitatem hinc magìs incitari ad pugnam, si spes sempiternæ pacis affulgeat.

2. Clemens autem Alexandrinus docet (1), si salus et charitas separari possent, anteponi oportere charitatem : non verò docet eam majorem aut firmiorem non futuram, si salutis æternæ, hoc est Dei habendi et possidendi, intuitu accendatur : quod esset erroneum.

3. Chrysostomus verò docet (2) quidem, si fieri posset, Paulum à Christo libenter anathema futurum pro salute Judæorum : sed *hoc securus dicebat* præ desiderio Christi (3); tantò scilicet ejus cupidior, quantò ut gloriam suam in Christo ita amorem augeri per hoc quoque anathema sentiebat.

4. Profert Cameracensis ex persecutione Vandalicâ sanctum Victorianum martyrem clarâ voce profitentem, etiam subtractâ spe æternæ vitæ fidelem se Creatori futurum (4). Quorsum ista? non enim sanctus martyr propterea ab amore motivum spei separat, aut inutile prædicat ad accendendum amorem, cùm subdat: « Securus sum de Deo Christo et Domino meo » : quâ voce declarat se promissorum fide ad martyrium, hoc est, ad eam charitatem, quâ, ipso

(1) *Lib.* IV *Strom.* — (2) *Hom.* XV *et* XVI *in Rom.* — (3) *Schol. in tut. q.* XII, *art.* II, *n.* 195. — (4) *Vict. Vit. lib.* V, *cap.* 4.

Domino teste, nulla potest esse major, excitari.

5. En ubique apud sanctos illa securitas quam sæpè inculcavimus. En Afer Victorianus ejusdem securitatis à sancto Augustino Africæ speciali doctore explicatæ memor: de quâ securitate vide id quod alibi monuimus (1).

6. Ejusdem securitatis testis Cassianus, de Pauli anathemate: « Securus optat interire pro » Christo (2) » : en illa securitas, quæ promissis nixa et excitata, se ad exhibendam Christo perfectissimam charitatem adhortatur.

7. Ut addamus et scholasticos, eosque antiquissimos; Scotum audivimus (3) post « circum» scriptam ab objecto primario charitatis, com» moditatem ad amantem », ne tamen cætera motiva sive incitamenta ad excitandam charitatem minùs valere viderentur, induxisse « secun» darias objectivas rationes amantis, redamantis » ac beatifici Dei, in quantum est bonum com» municativum suî nobis, ex specialis amabili» tatis intuitu allicientes ad amandum ».

8. Videantur hanc in rem loci à D. Carnotensi allati (4), Durandi admittentis respectum etiam ad bona temporalia tanquam *adminiculativum* ad charitatem (5), « in quantum omne bonum » addito alio bono redditur eligibilius » : iterum; « In amicitiâ civili potest haberi respectus ad » dilectiones et utilitates quæ ex amicitiâ conse-

(1) *Sch. in tuto, q.* XII, *art.* II, *n.* 195, 196. — (2) *Coll.* IX, *cap.* 18. — (3) *Sch. in tut. q.* IV, *art.* II, *n.* 81 *et seq.* — (4) *Lett. past. p.* 20, 21. — (5) *In* 3. *dist.* 29, *q.* 3, *in fin.*

» quuntur, dummodo non habeatur ad eas re-
» spectus principaliter » : Gabrielis (1) : « Multæ
» sunt rationes diligendi : prima et perfectissima,
» bonitas Dei » : denique, « Secundùm quod
» plures vel potiores rationes communicabilitatis
» concurrunt in uno diligibili, secundùm hoc
» magìs diligendum affectivè ». Majoris (2) : « Li-
» cèt Deus secundùm bonitatem intrinsecam sit
» ratio objectiva charitatis, tamen esse creativum,
» et nos creasse, et redemisse, et glorificare, sunt
» causæ allectivæ minùs principales ad hoc,
» quod Deum diligamus, etc. » Quæ Scoto con-
cinunt.

9. Ipse Carnotensis, unus omnium professus (3), vel maximè se fuisse et esse communioris in Scholâ sententiæ defensorem circa motiva specificativa charitatis et spei : tamen cum cæteris theologis addit, « motiva particularia virtutum esse exci-
» tativa puri amoris (4) ». Cui rei comprobandæ profert sancti Thomæ locos à nobis etiam alibi memoratos (5).

10. Huic adjunximus et sanctum Bonaventuram (6), et è recentioribus Suarem (7); ex mysticis quoque Rusbrokium et Harphium (8) : ut Schola omnis, omnes mystici in eam sententiam uno ore consenserint; ac si qui à communi omnibus sententiâ, verbo magìs quàm re nonnihil

(1) *In* 3. *dist.* 29, *q. un. con.* 6. — (2) *In* 3. *dist.* 27, *q.* 2. — (3) *Lett. past. p.* 17, 19. — (4) *Ibid. p.* 8, 19. — (5) *Sch. in tut. q.* III, *art.* I *et seq. q.* V, *art.* VI. — (6) *Ibid. q.* III, *art.* VI *et seq.* — (7) *Ibid. q.* VII, *art.* V. — (8) *Ibid. q.* IV, *art.* VII.

declinasse videantur, ad eam benignâ interpretatione revocentur.

11. Est enim evangelicum, et ex ipso charitatis præcepto ductum illud, *Diliges Dominum Deum tuum* : et istud : *Hoc fac et vives* : et hoc : *ut bene sit tibi* : nihilque est absurdius, quàm à charitatis motivis arcere, quæ ipso mandato charitatis continentur.

CAPUT III.

Idem probatur ex articulo quarto.

XXIX.ª PROPOSITIO.

1. « Relinquendæ sunt animæ in exercitio » amoris adhuc mixti commodo proprio, quandiu » attractus gratiæ ibi relinquit eas (1) ».

XXX.ª PROPOSITIO.

2. Sequitur : « Hæc motiva reverenda sunt ».

XXXI.ª PROPOSITIO.

3. Pergit : « Diffusa sunt ea motiva omnibus » Scripturæ libris, pretiosissimis quibusque tra» ditionis monumentis, et omnibus Ecclesiæ pre» cibus ».

XXXII.ª PROPOSITIO.

4. Postea : « Utendum est his motivis ad com» primendas cupiditates, (*les passions*) ad fir» mandas virtutes omnes, ad abstrahendas ani» mas ab omnibus vitæ præsentis illecebris » sive objectis.

(1) *Max. des SS. p.* 33.

5. Ex his demonstratio : motiva *reverenda* commodi proprii : motiva commodi proprii totâ Scripturâ, traditione, precibus ecclesiasticis fusa : motiva adhibenda ad comprimendas animi perturbationes, ad virtutes exercendas, ad conculcandum præsens sæculum; nihil sunt aliud quàm ipsa motiva spei christianæ ex divinis promissionibus ubique inculcata, quæ à nullo statu nisi ex errore manifesto eoque gravissimo, tolli possunt : atqui ea motiva, qualia hîc adducta sunt in perfectionis statu, ab auctore tolluntur : (ex prop. XXIX.) ergo ille perfectionis status, qualis ab auctore fingitur, erroneus est.

6. Hæc autem tam reverenda, tam ubique inculcata motiva ad affectus naturales trahere, nihil est aliud quàm toti orbi illudere, ac Patribus, ecclesiasticis precibus, ipsique Scripturæ vim apertam inferre.

7. Quin auctor id excusationis loco afferens, contra seipsum pugnat. Articulo enim tertio falso, inter falsa ponit istud : « Perfectis animabus detrahere oportet desiderium cœlestis patriæ, ac recidere motiva interessata spei ». Ergo pro vero est, conservanda *motiva spei :* quibus, inquit [1], « eversis, contemptui sunt fundamenta justitiæ christianæ ». Ergo motiva illa *interessata* spei, justitiæ christianæ fundamenta sunt : atque adeo non naturalia sed supernaturalia : quo uno dicto affectûs naturalis explicatio planè tollitur.

[1] *Max. des SS. p.* 37.

CAPUT IV.

Idem conficitur ex articulo quarto.

XXXIII.a PROPOSITIO.

1. « Sanctus Franciscus Salesius, qui excludit » tam formaliter omne motivum interessatum ab » omnibus virtutibus perfectarum animarum, » vestigiis inhæret sanctorum Augustini et Tho- » mæ (1) ».

XXXIV.a PROPOSITIO.

2. « Non hîc ergo quærenda spes est, per mo- » tivum interessatum exercita (2) ». Quâ voce motivi scilicet *interessati* intelligitur motivum Dei, ut est nobis bonus : unde subdit : « Objectum for- » male spei est bonitas Dei ut est nobis bona (3) » : quod objectum non potest non esse motivum. Ergo error auctoris est, quod illud objectum *divinæ bonitatis, ut est nobis bona,* jam movere cesset; cesset esse motivum, ut etiam sequentia declarabunt.

3. Neque hîc recurrendum est ad affectum naturalem, qui pro motivo *interessato* habeatur, cùm ab eodem auctore (capitis antecedentis n. 7) motiva interessata spei sint supernaturalia, quippe quæ fundamenta sint justitiæ christianæ.

XXXV.a PROPOSITIO.

4. « Una superest difficultas, quomodo anima » ad plenum ab interesse absoluta (*désintéres-*

(1) *Max. des SS. p.* 40. — (2) *Ibid. p.* 41. — (3) *Ibid. p.* 42.

» *sée*) possit velle Deum, ut est suum bonum [1] ».
Quæ difficultas ita expeditur : « Vult Deus ut velim Deum, quatenus est meum bonum, mea felicitas, mea merces : eum volo formaliter sub hâc præcisione, sed non eum volo eo motivo præcisò quòd sit meum bonum ». Subdit : « Objectum et motivum differunt ; objectum est meum commodum : sed motivum non est interessatum, quandoquidem nihil aliud spectat quàm Dei beneplacitum ». Id autem apertè est tollere motivum spei, quod est ipsum commodum salutis æternæ, nec aliud motivum relinquere perfectis animabus, quàm ipsius charitatis : quod est verbo tenus retinere spem et objectum ejus ; re autem, vim ejus omnem tollere. Unde

XXXVI.ª PROPOSITIO.

5. « Id volo quod est reverâ meum maximum commodum, (*intérêt*) et ut tale est à me agnitum, absque eo quod motivum ipsum commodi studiosum (*intéressé*) ad id me determinet [2] » : quo apertè negatur ipsius *maximi commodi*, id est ipsius salutis æternæ rationem valere quidquam, ut ad agendum animus impellatur : ex quo ulteriùs inducitur illa separatio, quâ ab objecto spei, quod est commodum, vis movendi sive excitandi separetur : quod iterum atque iterum nihil est aliud, quàm ipsam spei rationem, verbis licèt defensam, reverâ extinguere.

(1) *Max. des SS. p.* 44. — (2) *Ibid. p.* 46.

CAPUT V.

Ex articulo quinto : ubi de resignatione et indifferentiâ ex sancto Francisco Salesio.

1. Hæc autem ut radicitus amputentur, et ad imum usque veritas elucescat, repetenda discrimina resignationis et indifferentiæ à sancto Francisco Salesio mutuata (1), quibus totus liber nititur. Sit ergo auctoris

XXXVII.ª PROPOSITIO.

2. « Duo sunt status justarum animarum (2).
» Primus sanctæ resignationis, in quo anima vult
» aut vellet multa sibi ex motivo sui proprii com-
» modi : (*son propre intérêt*) itaque à sancto
» Francisco Salesio habere adhuc dicitur deside-
» ria propria interessata sed submissa voluntati
» Dei quam suis commodis (*à son intérêt*) ante-
» ponit : alter status est sanctæ indifferentiæ, in
» quo statu anima nihil vult ex motivo sui pro-
» prii commodi : (*par le motif de son propre*
» *intérêt*) neque habet submittenda desideria
» interessata, quia nullum habet ampliùs desi-
» derium interessatum sive commodi studiosum ».

XXXVIII.ª PROPOSITIO.

3. Sequitur : « Restant in animâ proclivitates
» (*des inclinations*) ac repugnantiæ involuntariæ
» quas submittit : sed nulla habet desideria vo-

(1) *Vid.* Myst. in tut. *n.* 216, *usque ad* 226. — (2) *Max. des SS. p.* 49.

» luntaria et deliberata propter suum commo-
» dum, nisi in iis casibus ubi non cooperatur
» fideliter toti suæ gratiæ ».

XXXIX.[a] PROPOSITIO.

4. Pergit : « Anima indifferens cùm suam » implet gratiam nihil vult, nisi propter Deum » solum, et quomodo Deus ut id velit efficit per » suum attractum ».

5. Hæ propositiones duobus modis considerandæ sunt : primùm in seipsis; secundò per respectum ad B. Salesium ex quo referuntur.

6. In se consideratæ erroneæ sunt, cùm ex his constet animas indifferentes sive perfectas nihil jam deliberatè velle sibi, sive ad suum commodum. Ergo excludunt omnem voluntatem deliberatam quâ volunt aliquid sibi, sive ad commodum illud. Atqui spes est voluntas deliberata quâ anima vult aliquid sibi commodum, nempe salutem æternam. Ergo ex his propositionibus spes tollitur.

7. Confirmatur ex illis verbis : « exceptis iis » casibus in quibus anima non cooperatur toti » suæ gratiæ neque eam totam implet ». Ergo animæ perfectæ gratia excludit omne commodi desiderium : salus autem æterna est nobis commoda, utilis, proficua et in nostrum emolumentum vergens. Ergo gratia perfecti statûs salutis excludit desiderium.

8. Jam quod attinet ad B. Salesium, qui hîc testis adducitur, locus in quo hæc ex professo

tractat, unus est, ductus scilicet ex libro de *Amore Dei* IX, cap. III et seq. Atqui constat, ut sæpe demonstravimus (1), eo loci agi tantùm de eventibus temporalibus, ac mutabilibus hujus vitæ; de æternâ salute nihil quidquam : quod si quid de eâ subditur, non de salutis substantiâ, sed de dilatione agi, occasione Pauli ac Martini consentientium ad protrahendam mortalem hanc vitam pro fratrum salute. Aliud autem est, consentire dilationi ex spe procurandæ fraternæ salutis; aliud, ad rem ipsam indifferenter se habere. Ergo Salesius nunquam eam suasit indifferentiam pro quâ testis adducitur.

9. Id autem sæpius objecimus (2), auctoremque interpellavimus, ut si quid contrarium Salesius aliquando memorasset, clarâ voce testaretur (3) : ad quæ ille obmutuit, nihilque aliud quàm eosdem sancti viri locos jam solutos attulit. Sit ergo certum, propositiones suprà dictas et per sese esse erroneas, et nullâ Salesii auctoritate fultas.

CAPUT VI.

Aliud ex eodem articulo quinto.

XL.ª PROPOSITIO.

1. « Anima nihil vult sibi sive propter se; sed » vult omnia propter Deum (4) » : quod est contra spem volentem sibi salutem, eamque volen-

(1) *Instr. sur les Etats d'Or. liv.* VIII, *n.* 8, 10. — (2) *Ibid.* — (3) *Avertiss. sur les div. Ecrits; n.* 17; *tom.* XXVIII, *p.* 366. — (4) *Max. des SS. p.* 52.

tem *propter se*, non tanquam esset sola sibi finis ultimus, sed relato desiderio ad Dei gloriam.

XLI.[a] PROPOSITIO.

2. « Anima nihil vult ut perfecta ac beata sit » propter suum commodum » : æquè falsum et contrarium spei, quæ vult beata esse propter suum quidem commodum; sed accendente charitate in ulteriorem finem relatum. Nec spem restituit auctor, addendo « animam velle perfec» tionem omnem atque omnem beatitudinem » quatenus Deo placet, ut nos hoc velle efficiat » instinctu gratiæ ». Neque enim id velle eo quòd Deo id placeat, impedimento est quominus idem nobis quoque ac propter nos velimus affectu subordinato, ut dictum est. Elucescit autem error ex sequenti propositione.

XLII.[a] PROPOSITIO.

3. « In hoc statu anima non jam vult salutem » ut est salus propria, ut æterna liberatio, ut » meritorum merces, ut commodum maximum ». Rursus : « Verum est tantùm animam non velle » salutem ut est nostra merces, nostrum bonum, » nostrum commodum ». Quæ sunt erronea et exclusiva spei, cùm, ipso fatente auctore, spes velit Deum « in quantum est, inquit (1), bonum » meum, mea felicitas, mea merces ». Quæ quidem si inter se claris verbis pugnant, nihil mirum,

(1) *Max. des SS. p.* 44.

cùm

cùm falsa doctrina non possit sibi esse consentanea.

CAPUT VII.

Aliud ex articulo decimo-sexto, ubi de proprietate.

XLIII.ª PROPOSITIO.

1. « Secunda proprietas imperfecta, sed innocua, est amor propriæ excellentiæ, ut est nostra, sed cum subordinatione ad finem essentialem qui est Dei gloria : non volumus virtutes nisi perfectissimas : eas propter Dei gloriam præcipuè volumus : sed eas tamen volumus, ut earum et meritum et mercedem habeamus (1) ». Ubi ad imperfectionem refertur, quòd velimus virtutes perfectissimas, propter Deum etiam, idque præcipuè : quare nihil aliud perfectis reservatur, quàm ut eas nullo modo velint ut excellentiam sive perfectionem suam, et ut meriti mercedisque causam ; unde clariùs et expressiùs :

XLIV.ª PROPOSITIO.

2. « Sunt eæ virtutes minùs perfectæ iis quas sancta indifferentia exercet propter solam Dei gloriam sine ullâ proprii commodi ratione, nec propter meritum, nec propter perfectionem, nec propter mercedem, etiam æternam (2) ». quo motiva spei etiam subordinata excluduntur, et ad imperfectas animas ablegantur.

(1) *Max. des SS. p.* 134. — (2) *Ibid. p.* 135.

CAPUT VIII.

Aliud ex articulo duodecimo de amore suî: et an perfectis animabus non alia amandi causa sit quàm ipsa Dei voluntas, seclusis motivis proximis.

XLV.[a] PROPOSITIO.

1. « Illæ animæ sibi ipsis velut extraneæ sunt, » nec se jam diligunt, nisi eo ritu modoque quo » cæteras creaturas diligunt puræ charitatis or- » dine : sic enim sese Adam innocens dilexisset » unicè propter Deum (1) ». Ac postea : « Ergo » perfectio puri amoris in eo consistit, ut ne nos » jam diligamus nisi propter ipsum Deum ». Et quidem tam exacta, tam accurata, et, ut ejus verbis utar, tam *rigorosa* pollicitum, ita charitatem ordinare oportebat, ut se quidem et proximum anima diligeret propter Deum, quod omni animæ justæ, etiam extra perfectionis statum, competit : non sic tamen ut non nisi propter Deum, quod auctor perfectis reservat animabus, quasi tota amandi ratio esset ipse Deus; animæ verò etiam sanctæ nulla propria inesset amabilitas.

2. Neque obstat quod auctor eam agnoscere videatur dum in animâ diligendam proponit imaginem Dei, et in quovis Dei opere propriam bonitatem, quæ etiam in se amandi causam præbeat. Non, inquam, id obstat : nam cùm id tribuat imperfectis animabus, perfectis sublimius

(1) *Max. des SS. p.* 106, 107.

quid relinquat oportet, ut animæ quidem justæ, sed imperfectæ, se in se, licet propter Deum, diligant; perfectæ verò id addant ut non nisi propter Deum, tanquam una Dei amabilitas, seclusis motivis proximis, etiam subordinatis, totum amorem alliciat: alioqui inter imperfectas perfectasque animas nihil erit discriminis.

3. Quod ergo perfecta anima sibi velut *extranea* sit, incredibile dictu est quàm malè et incommodè pronuntiatum sit. Neque valet ratio, quod quivis seipsum non alio ordine quàm proximum diligat. Sibi enim quisque est proximus et intimus: ratio autem diligendi suî extenditur ad proximum, qui est alter nos, nostrumque intimum membrum. Huc accedit, quod et nos et proximum ut rem Dei nobis intimi diligamus amore elicito ab ipsâ charitate: quæ diligendi ratio justis omnibus communis est, ita ut et Deum et proximum et nos unâ charitate, duobus licet mandatis comprehensâ, diligamus.

4. His concinunt ista: quòd imperfectis animabus et adhuc *proprietariis* concedatur ut propriam excellentiam tanquam suam ex sanctâ resignatione diligant (1): perfectis, sive in sanctâ indifferentiâ positis, reservetur, non modò ut amorem propriæ excellentiæ referant ad Deum ut ad finem principalem, verùm etiam *ad propriam excellentiam* nihil attendant, « nec jam » ullo commodo, ullo merito, ullâ perfectione, » ullâ mercede ac nequidem æternâ moveantur ».

(1) *Max. des SS. art.* XVI, *p.* 134.

5. Hinc illæ apud auctorem frequentissimæ voces (1), ut beatitudo nostra unicè propter Deum, nec nisi propter Deum diligatur, tanquam ex sese sit indifferens. Unde etiam usque ad illam sancta indifferentia protendatur; separenturque motiva, non autem ordinentur tantùm, ut faciendum esse sæpe monuimus.

6. Neque huic obligationi nostræ satìs auctor consulit, dum exclusivam hanc, *unicè propter Deum*, et non nisi *propter Deum aut propter Dei voluntatem*, ideo admittendam docet, quòd Dei voluntas etiam illam inhærentem rebus convenientiam complectatur et velit, adeoque et nobis volendam esse decernat. Cùm enim illa rebus innata convenientia ad omnem pateat charitatis statum, redibit illud suprà (n. 2.) memoratum, perfectos inter et imperfectos ab auctore agnitos nihil relinqui discriminis.

7. Neque obstant sanctorum loci, ubi interdum illa exclusiva, quam auctor inducit, statui videatur : omnino enim, postquam introducta est hæc quæstio, et in eo jam res erat ut omnis æquivocatio tolleretur, decebat auctorem accuratiora, distinctiora, clariora et ab omni ambiguo submota sectari.

CAPUT IX.

Radix erroris : Guyonicæ dicta.

1. Radix autem erroris est

(1) *Max. des SS. p.* 25, 26, 27, *etc.*

XLVI.ª PROPOSITIO.

« Quòd sancta indifferentia admittat genera-
» lia desideria non modò cognitarum, verùm
» etiam omnium latentium voluntatum Dei (1) » : ubi notandæ istæ voces : generalia desideria : et istæ : *omnium, latentium licèt, Dei voluntatum.* En universim omnium quamvis sint latentissimæ: quibus voluntatibus etiam reprobationis et aliorum et suæ decreta continentur, et desiderium ad ea usque protenditur : ut est in nostrâ Declaratione positum (2).

2. Ex hoc autem dogmate id consequitur, quod est sæpissime ab auctore dictum, ut sancta indifferentia omne desiderium non modò subordinet, quod facit resignatio, sed etiam submoveat et tollat; usque eo ut nec salutis æternæ votum relinquat integrum.

3. Ex quo pariter consequitur, ut si spes salutis insit, non jam tamen moveat ad ipsam quoque salutem indifferentes animas.

4. Ex hoc denique sequitur, ut infelix anima ex *persuasione invincibili ac reflexâ suæ reprobationis,* in eam, imò et *in justam condemnationem suam* vero et *absoluto sacrificio* acquiescat (3) : sin autem vero sacrificio, ergo et voluntario, quidquid tergiversetur auctor. Neque enim erravit David dicens : *Voluntariè sacrificabo tibi :* aut esse potest sacrificium quod non

(1) *Max. des SS. p.* 62. — (2) *Décl. tom.* XXVIII, *p.* 257, 258. — (3) *Max. p.* 87, *etc.*

sit voluntarium. Quæ, quantumvis absurda et hæresim apertè sonantia, auctor tamen necessariò tueri cogitur ex proposito tuendæ Guyoniæ inducentis animas (1), « ut se indifferentiâ » eousque collocent, ut nihil velint nisi illud » quod Deus ab ipsâ suâ æternitate decreverit, » sive de corpore, sive de animâ, sive de tempo- » ralibus, sive de æternis ». Unde auctor adductus est ut indifferentiam more Guyoniæ exponeret, dicens, quòd *sancta indifferentia admittat generalia desideria,* non solùm cognitarum, verùm etiam *omnium ac latentium quoque voluntatum Dei.*

CAPUT X.

Alius locus ex Responsione ad Summam doctrinæ, ubi ad Scholam in tuto *lector remittitur.*

1. Neque quidquam adderemus, nisi D. Cameracensis post tot explicationes, imò tergiversationes Instructionis pastoralis, eò tamen necessario rediret, quò totius libri summa propendet; nempe ut allatis Ambrosii et Chrysostomi locis, salutis desideria tollerentur, hâc propositione positâ :

XLVII.[a] PROPOSITIO.

2. « Ut ut explicentur hæc salutis desideria, » imperfecta à Patribus habentur qui ea per- » fectis animabus nec imperant nec suadent (2) ».

(1) *Moyen court,* §. 6, *p.* 28. — (2) *Resp. ad* Summa, *p.* 5. *Sch. in tut. n.* 260.

3. Id verò hîc uno verbo transigimus, atque in libro nostro cui titulus, *Schola in tuto*, tractata commonemus (1) : quò etiam lectorem remittimus, ut præcisam, ni fallor, hujus quæstionis de salutis desiderio ideam ac notionem informet (2).

CAPUT XI ET ULTIMUM.

Dictorum recapitulatio.

1. Ex his liquet auctorem totum in eo esse, ut immunem sive independentem à spe, sive quod idem est à spei motivo, eique insitâ animos excitandi vi, statuat charitatis perfectionem.

2. Hinc efficitur ut animus uni Dei perfectioni ut in se est intentus, beneficiorum ejus, eorum etiam quibus ipse seipsum dět nobis, sive antecedentium, sive præsentium, sive futurorum, ad amorem incitandum nullam rationem habeat.

3. Ex his consequitur ut animæ perfectæ nihil charitati deteri aut deperire sentiat, si spem omnem abjiciant : quæ deinde pariunt teterrimum desperationis sacrificium in quod collimarc totum librum et sæpe diximus, nec satìs pro merito inculcari posse dicimus.

4. Hæc autem et in se pessima sunt et alia pessima inducunt, quæ nos jam commemorabimus.

(1) *Sch. in tut. n.* 259, 260, *etc.* — (2) *Ibid. n.* 253, 254, 255, 256.

SECTIO VI.

De aliis erroribus.

CAPUT PRIMUM.

Quintus error ad quietismum pertinens circa contemplationem : Quietistarum placita.

1. Hîc repetenda Quietistarum dogmata suprà memorata, de diligendo Deo independenter ab ejus benevolentiâ ac beneficentiâ, et consequenter ab omni motivo salutis æternæ ac spei christianæ (1). (Suprà sect. IV. et V.) Ex quo consequitur contemplationem, quæ maximè amore constat, ab his quoque omnibus independenter stare.

2. Hinc Molinosus contemplationem reponit « in fide amatoriâ (*amoureuse*) et obscurâ, abs- » que ullâ distinctione perfectionum et attribu- » torum (2) ». Hæc illa est « fides et cognitio » generalis et confusa », in quâ novi mystici contemplationem statuunt : usque adeo ut et Christus in ea, nedum sit necessarius, potiùs excludatur, ex hoc scilicet Molinosi principio, « quòd non sint requirenda media (Christus sci- » licet ejusque mysteria) cùm deventum est ad » finem (3) », nempe ad Deum sive ad divinitatem ipsam.

(1) *Sch. in tuto, n.* 253, *etc.* 259, *etc.* — (2) *Instr. sect.* 12, *p.* 1; *liv.* 1, *ch.* 11, *p.* 44. — (3) *Ibid. sect.* 2, *n.* 12, 13.

3. Malavallus verò ejusdem rei gratiâ suum actum confusum et universalem inducit « sine » ullâ cogitatione distinctâ (1) ». Unde etiam Deus purus « ita sit contemplationis objectum, » ut nihil addendum sit simplici visioni Dei » : ac nequidem ipse Christus aut personæ divinæ, « cùm Deus unus in seipso considerandus sit sine » attributis, sine ullâ notione aut actione dis- » tinctâ, sed secundùm essentiam (2) ».

4. Pessimè ergo sed consequenter docet (3), eo quòd Christus *sit via, per* eum *esse transeundum* non hærendum in eo; et veluti lutum cadit, » cæci apertis oculis, ita humanitatem excidere, » cùm anima divinitatem attigit ».

5. His se, uti solet, Guyonia dat sociam, docens (4) « animam refluentem ad Deum per con- » templationem, ita in Deo esse perditam et » immersam, ut nulla supersit ejus cognitio dis- » tincta, quantumvis tenuis : pridem enim exci- » disse cujuscumque perfectionis distinctionem » in Deo, neque quidquam in animâ superesse, » præter visum fidei confusæ et generalis, nullâ » omnino perfectionum aut attributorum notione » distinctâ ».

6. Addit (5) hinc solvi difficultatem « quorum- » dam spiritualium, vetantium cogitari de Christo » aut ejus statibus interioribus, postquam anima » pervenit ad Deum : eo quòd hunc statum ea-

(1) *Mal. I. part. p.* 55; *II. part. p.* 186, 228, 273. — (2) *Ibid.* 221, 222, 224, 226, 228. — (3) *II. part. p.* 54, 140, 256, 266. — (4) *Cant. ch.* 6, 4, *p.* 143. — (5) *Cant.* 1, ℣. 1, *p.* 4, 5, 6.

» dem anima transiliit », nec manet Christus « cùm facta est unio essentiæ ad essentiam ».

7. Hæc autem repetenda duximus ex Instructione nostrâ super Statibus Orationis, toto libro secundo, ac maximè locis ad latus allegatis (1).

8. Hinc inter LXVIII propositiones Molinosi invenitur ista XXI, quæ sic habet : « In oratione » opus est manere in fide obscurâ et universali, » cum quiete et oblivione cujuscumque cogita- » tionis particularis, et distinctionis attributo- » rum Dei ac Trinitatis » : ex quâ, illa inducitur jam à nobis indicata (2) propositio XXXV, de non eliciendis amoris actibus « erga sanctam Virgi- » nem, sanctos, et humanitatem Christi, quia » cùm ista sensibilia sint objecta, talis est amor » erga illa ».

9. Hæc ergo infanda de Christo divinisque personis, imò etiam de singulis attributis à summâ contemplatione submotis, D. Cameracensis in Guyoniæ gratiam coloranda suscepit his propositionibus.

CAPUT II.

D. Cameracensis propositiones circa contemplationem.

XLVIII.a PROPOSITIO.

1. « Contemplatio pura et directa, negativa » est, in eo quòd voluntariè non se occupet ullâ » sensibili imagine, vel ullâ ideâ distinctâ et no- » minabili, ut loquitur Dionysius : hoc est, nullâ

(1) *Inst. sur les Etats d'Or. liv.* II, *n.* 2 *et seq. n.* 24 *et seq.* — (2) *Sup. sect.* I, *c.* I, *n.* I.

» ideâ limitatâ et particulari circa divinita-
» tem (1) ».

XLIX. PROPOSITIO.

2. Pergit : « Contemplatio supergreditur omne » sensibile et distinctum ; id est, omne compre- » hensum et limitatum, ut uni hæreat purè in- » tellectuali et abstractæ ideæ entis quod est il- » limitatum nec restrictum (2) ». Has ergo propositiones D. Cameracensis cum illis Molinosi, Malavalli, et Guyoniæ componamus; geminæ apparebunt. Hoc enim *innominabile*, hoc *abstractum*, hoc *illimitatum*, nec *omnino restrictum*, quod D. Cameracensi unum est, *voluntarium* quidem, directæ et puræ contemplationis objectum, nihil est aliud quàm illud universale, confusum, obscurum, quod nullam notionem, nullam cogitationem distinctam admittit : quo item uno, secundùm eosdem auctores, pura contemplatio continetur. Ergo ab illis auctoribus Cameracensis nihil differt.

3. Neque obstat, quòd illa contemplatio directa et pura, negativa appelletur : addit enim auctor, eam haud minùs esse *positivam et realem* (3).

4. Neque etiam obstat, quòd hæc omnia, scilicet attributa divina, divinæ personæ, ipsa Christi humanitas etiam distinctè visa, in contemplationem admittantur (4). Remanet enim restrictio, ut ad-

(1) *Max. des SS. p.* 186. — (2) *Ibid. p.* 187. — (3) *Ibid.* — (4) *Ibid. p.* 187, 188.

mittantur quidem, sed non *voluntariè*, non spontè, non ultroneo actu: ergo per sese excluduntur; quod unumquietismo sufficit. Unde sequitur:

L.ª PROPOSITIO.

5. « Etsi actus directè et immediatè tendentes » ad Deum solum, ex parte objecti et in rigore » philosophico, sint perfectiores : sunt tamen » æquè perfecti, hoc est æquè puri, æquè meri- » torii ex parte principii, quando habent pro » objectis, objecta quæ Deus offert, et quibus » anima non se occupat nisi impressione gra- » tiæ (1) ». En, ut attributa, ut personæ divinæ, ut ipsa Christi humanitas sint objecta æquè perfecta, æquè meritoria, debent à Deo *offerri :* non his per sese, non *voluntariè,* ut dictum est, (prop. XLVIII.) *nec nisi impressione gratiæ anima occupatur;* impressione autem gratiæ singularis. Communis enim gratia, etiam objecto illi abstracto, illimitato, innominabili, æquè est necessaria : objectum innominabile æquè à Deo offertur; ergo hoc erit discrimen inter illud innominabile et hæc distinctè nota, nempe attributa, personas, humanitatem Christi; quod illud per sese, voluntariè ac spontaneo actu sit contemplationis objectum : hæc autem non per se, non *voluntariè*, sed si offerantur; idque impressione gratiæ singularis, nec ullo alio modo : quod est erroneum, et personis divinis ipsique Christo contumeliosum.

(1) *Max. des SS. p.* 188, 189.

6. Huc accedit alibi fusè à nobis explicita (1), continui, confusi, et universalis actûs ratio, auctore Falconio, Molinoso ac Malavallo sequacibus; Guyoniâ denique pedissequâ, per illum conversionis et consensionis actum, qui semel activè editus, continuus postea et irrevocabilis juxtà atque irreiterabilis manet (2).

7. Hinc exulant explicitæ fidei actus, postulationes, gratiarum actiones (3) : nec nisi impellente Deo per instinctum et inspirationem, non communem illam quâ omnes justi pollent, sed singularem et extraordinariam, profluunt : unde anima per sese his omnibus caret, nulloque conatu se ad hos actus provocat, nec suas exerit vires.

8. Aliud discrimen pariter quietisticum et erroneum : quod illud abstractum et innominabile anima contemplatrix sponte quærat, ipsa rei bonitate illecta : ad alia autem objecta, hoc est ad attributa particularia sive absoluta sive relativa, et ad ipsum Christum, nulla rei bonitas invitare possit : quod item est erroneum, divinisque attributis ac personis, Christoque ipsi derogans.

CAPUT III.

Aliæ propositiones his connexæ et consectaneæ.

1. Si anima contemplatrix divinis attributis divinisque personis, ipsoque adeo Christo non

(1) *Instr. sur les Etats d'Or. liv.* 1, *n.* 15, 25. — (2) *Mōy. court, ch.* 21, 22, 24, *p.* 90, *etc. p.* 101, 102, *etc. p.* 131, 132, *etc.* — (3) *Moyen court, ch.* 24, *p.* 130, 131. *Cant. p.* 207, 208, 209. *Inst. sur les Etats d'Or. liv.* 1, *n.* 15; *liv.* III. *n.* 9.

occupatur *voluntariè*, nec nisi id agente Deo per occultam et singularem atque extraordinariam impressionem, profectò consequens est, ut à verâ purâque contemplatione hæc omnia sæpe arceantur, ipsaque anima his destituta maneat. Jam ergo quærendum est, utrùm hanc consequentiam auctor admittat. Admittit autem his verbis :

LI.ª PROPOSITIO.

2. « Animæ contemplatrices duobus diversis
» temporibus privantur visu distincto ac sensibili
» ac reflexo Christi : sed nunquam privantur in
» perpetuum ejus visu simplice ac distincto (1) ».

LII.ª PROPOSITIO.

3. Pergit : « In fervore nascente contemplatio-
» nis, illud exercitium est imperfectissimum,
» nihilque repræsentat nisi confuso modo ».

LIII.ª PROPOSITIO.

4. « Anima velut absorpta gustu sensibili ad
» recollectionem, nondum potest visis distinctis
» occupari ; eam quippe debilem distraherent et
» rejicerent in ratiocinium meditationis, unde
» vix egressa est ».

LIV.ª PROPOSITIO.

5. « Hæc impotentia videndi distinctè Christum
» non est perfectio, sed è contra imperfectio hujus

(1) *Max. des SS. p.* 194, 195.

» exercitii, quia tunc sensibilius est quàm pu-
» rius ».

LV.ª PROPOSITIO.

6. « Secundò, anima visum amittit Christi in » ultimis probationibus, quia tunc Deus aufert » ab animâ possessionem et cognitionem reflexam » omnis boni inexistentis, ut eam ab omni pro- » prio commodo purget (1) ».

LVI.ª PROPOSITIO.

7. « Extra hos status, anima excelsissima quam- » vis, in actu contemplationis potest occupari » Christo præsente per fidem (2) ».

LVII.ª PROPOSITIO.

8. « Et in intervallis, ubi pura contemplatio » cessat, anima adhuc est occupata Christo »: per fidem præsente scilicet, ut suprà. (LVI. prop.)

9. Ex his tres errores exurgunt : primus, quòd ab auctore quærantur status duo, quibus Christus fide præsens absit.

10. Secundus error : quòd idem Christus inveniatur in contemplatione purâ : sed eâ conditione tantùm, ut non *voluntariè* ac per se, quemadmodum illa indistincta *et innominabilis ratio* entis, sed tantùm *offerente Deo*, nec nisi impressione *gratiæ singularis et extraordinariæ*, ut est dictum suprà. (ad prop. XLVIII, XLIX, L.)

11. Tertius error : quòd Christus (per se *et voluntariè* quidem) ex dictis propositionibus,

(1) *Max. des SS. p.* 195. — (2) *Ibid. p.* 196.

inveniatur in intervallis *ubi pura cessat contemplatio;* quasi indignus esset Christus qui in ipsâ purâ oratione fide præsens esset.

12. Hæc autem nemo mysticorum, nemo spiritualium, nemo theologorum dixit; nemo distinxit duos illos status à quibus Christum abesse oporteret : nemo aut probationum etiam extremarum aut initiorum tempus fixit aut figere potuit, nec nisi à Dei voluntate suspendit. Quare hæc omnia perperam et temerè, nec nisi in gratiam Guyoniæ et Quietistarum inducta sunt.

13. Cætera in eam rem accuratè tradit tractatus inscriptus *Mystici in tuto*, 1. p. art. III toto: ubi de Christi humanitate fundatissima veritas, beatæ quoque Theresiæ ac Joannis de Cruce auctoritate, firmatur.

14. Quòd auctor videtur prohibere tantùm reflexos et sensibiles actus circa Christum : de sensibilibus cum Molinoso facit in bullâ felicis memoriæ Innocentii XI, prop. XXXV, ut est suprà dictum (1). Absonum quoque prohiberi de Christo reflexos actus qui sunt per se optimi. Denique hîc agitur de fide, quæ præsentem præstat Christum; fidem autem arceri à quovis christianæ vitæ statu, nihil est aliud quàm arcere ipsum Christum, qui, teste Paulo, non nisi *per fidem in cordibus nostris habitat* (2). Quare ista omnia gratìs ac nullo Scripturarum testimonio, nullo auctore conficta, uni Guyoniæ utilia, procul eliminanda à christianorum mentibus et auribus.

(1) *Sup. cap.* I, *n.* 8. — (2) *Eph.* III. 17.

15.

15. Hæc igitur à me alibi fusiùs explicata (1), auctor variis in locis confutare nititur (2) : sed procul abludit ab intento nostro, multisque paginis frustra in respondendo consumptis, objectiones nostras nequidem attigisse deprehenditur : neque ullo modo purgat illud *voluntarium* ac per se rationi innominabili entis duntaxat attributum; cùm cætera *impressione singulari offerri* à Deo non à nobis ultro eligi oporteat. Non etiam ullâ ratione exponendum suscepit illud, *fide præsentem* esse, quod ipsi Christo denegat, uti prædictum est : unde errores ipsi imputatos stare, nec purgatos esse constat.

16. His addatur auctoris, de actu universali,

LVIII.a PROPOSITIO.

17. « Contemplatio consistit in actibus tam » simplicibus, tam directis, tam placidis, tam » uniformibus sive æquabilibus, tam nullo suc- » cussu, nullo conspicuo discrimine, ut nihil insi- » gne habeant : (*nihil observabile*) unde ab animâ » ab invicem discerni possint (3) ». Rursus : « Est » contextus actuum fidei et amoris tam simpli- » cium, tam directorum, tam placidorum, tam » uniformium, ut jam non nisi unum actum aut » potiùs nullum actum facere videantur (4) ». Postea : « Hinc alii, ut sanctus Franciscus Assi-

(1) *Préf. sur l'Inst. past. sect.* v, *n.* 51. *Avert. sur les div. Ecrits, n.* 6. — (2) *Rép. à la Décl. p.* 74, *etc.* 84, *etc. III.e Lett. à M. de Meaux, p.* 28, *etc.* — (3) *Max. des SS. p.* 166. — (4) *Ibid. p.* 201, 202.

» sinas, dixerunt nullos à se actus fieri posse : alii, » ut Gregorius Lopezius, toto vitæ decursu non » nisi unum et perpetuum actum fieri ». Alibi : « Anima non nisi unum motum sentit, eum scili- » cet qui ipsi impressus est (1) ». Denique : « Tam » placidi sunt, tam uniformes actus, ut distincti » licèt, unus idemque actus esse videantur (2) ».

18. His verbis nihil aliud agit auctor, quàm ut Quietistarum continuitati, eidem æquipollentem uniformitatem substituat : eam scilicet quæ nullam actibus, nullam postulationibus, nullam gratiarum actioni, nullam explicitæ de divinis attributis particularibus sive absolutis sive relativis, aut de Christo, fidei rationem relinquat, quâ discriminentur actus : eorumve distinctio aut etiam qualiscumque interruptio perspecta esse possit. Nullus denique remanet conatus animi diversos actus, à Deo licet imperatos, exercentis: quæ quidem nihil aliud quàm aliis verbis falsam quietem continuitatemque referunt.

CAPUT IV.

Sextus error; de directis et reflexis actibus.

1. Actus reflexos Quietistis exosos esse, facilè demonstravimus allatis locis (3); Molinosi quidem, dicentis (4) relinquendos « omnes actus animi » reflectentis : quippe qui verum lumen et pro- » gressum animæ ad perfectionem prohibeant » :

(1) *Max. des SS. p.* 231. — (2) *Ibid. p.* 257. — (3) *Inst. sur les Etats d'Or. liv.* v, *n.* 2, 3, *etc.* — (4) *Guide, introd. sect.* 1, *liv.* 1, *ch.* 2, *n.* 6; *ch.* 5, *n.* 35; *ch.* 11, *n.* 65.

Itaque « ambulandum sine reflexione in seipsum » aut in divinas perfectiones » : Guyoniæ verò, sæpe admonentis agi oportere « sine reflexione : » reflecti in creaturam, esse retroire : non esse » animum in sese recurvandum (1) : simplicitatem » in eo esse, ut agamus directè sine reflexione (2) » : ex reflexis actibus animam adduci ad summum periculum (3) : « Denique animam nunquam in se » recurvari (4) » : quo nomine reflexi actus ubique intelliguntur.

2. Hæc quidem Quietistæ. D. autem Cameracensis rejicere non ausus universim reflectentes actus, eos ad inferiorem partem ablegat his verbis :

LIX.a PROPOSITIO.

3. « Nunquam amittit spem in superiori parte ; » hoc est in actibus directis et intimis ». Rursus : « Actus directi et intimi, sine reflexione quæ imprimat sensibile vestigium, sunt ii quos sanctus » Franciscus Salesius vocat apicem mentis ». Denique : « Hæc partium animæ separatio fit per » differentiam actuum realium, sed simplicium » et directorum intellectûs et voluntatis, qui » nullum relinquunt sensibile vestigium ; et actuum reflexorum, qui relinquentes sensibile » vestigium se communicant imaginationi et sensibus, qui pars inferior appellantur, ad distinguendum eos actus ab operatione directâ

(1) *Moyen court*, §. 6, *p.* 27, 81. — (2) *Cant. ch.* 4, ỷ. 1, *p.* 85. — (3) *Ibid. ch.* 6, ỷ. 10, *p.* 159. — (4) *Ibid. ch.* 7, ỷ. 7, *p.* 172.

» et intimâ intellectûs et voluntatis, quæ pars » superior appellatur (1) ». In has coincidit

LX.ª PROPOSITIO.

4. « Reflexa persuasio non est fundus intimus » conscientiæ, eaque convictio, licèt invincibilis, » non est intima sed apparens (2) ».

5. Ex his geminus error : primus; quòd actus reflexi non sint superioris partis sed infimæ, adeoque non sint liberi, nec vera peccata; quo turpissimi quique ac flagitiosissimi actus excusantur : alter, quòd actus reflexi non sint intimi, sed tantùm apparentes : contra quod constat actus reflexos, quo magìs ex verâ, deliberatissimâ atque oculatissimâ cognitione prodeunt, eo esse interiores, ac, si mali sint, pejores : dicente apostolo : *Voluntariè peccantibus nobis jam non relinquitur pro peccatis hostia* (3) : et ipso Domino : *Nunc verò dicitis, quia videmus; peccatum vestrum manet* (4) : et alibi : *Scienti igitur,... et non facienti, peccatum est illi* (5).

6. Hæc autem adeo sunt perspicua, ut auctor in Instructione pastorali hunc errorem rejecerit, clarisque verbis negaverit *partem inferiorem capacem esse reflexionis* (6) : ubi gravissimè dolendum est, quòd pessimum, crassissimum, exitiosissimum errorem, à se licèt agnitum clarissimis verbis, apertè ejurare refugiat.

(1) *Max. des SS. p.* 91, 118, 122. *Vid. sup. sect.* II, *cap.* I, *n.* 5. — (2) *Max. des SS. p.* 87, 90. — (3) *Heb.* x. 26. — (4) *Joan.* IX. 41. — (5) *Jac.* IV. 17. — (6) *Inst. past. n.* 15, *p.* 28.

CAPUT V.

Septimus error; de fanatismo et impulsibus extraordinariis.

1. Sunt qui prophetico spiritu verè acti à Deo, singularis impulsus extraordinariam gratiam veris produnt operibus, rerumque eventibus; sunt horum æmulatores qui se impetu divino, eoque continuo agi putant, eo quòd ad quemdam perfectionis statum pervenisse se simulent, nullo tantæ rei indicio : quos fanaticos dicimus.

2. Is autem fanatismus in Molinoso et Guyoniâ sæpe se prodit : cui quidem quàm faveat Cameracensis, docent hæ jam ex *Mystici in tuto* rejiciendæ propositiones.

LXI.[a] PROPOSITIO.

3. « Animæ (perfectæ) sunt per se indifferentes ad actus directos et reflexos : edunt » autem actus reflexos, quoties aut præceptum » postulat, aut gratiæ attractus impellit (1) ».

4. Agitur de obligatione eorum præceptorum quæ ad certa momenta rediguntur : sunt autem illa positiva, cùm negativa semper obligent. Casus ergo quo animæ ad actus reflexos teneantur, sunt valde infrequentes, ac vix ullus ejusmodi casus commemorari potest. Cùm ergo parcissimè eveniant casus illi, quibus valeat præceptum ad reflexos actus, profectò erunt frequentissimi actus illi, ad quos eædem animæ non nisi attractu

(1) *Max. des SS. p.* 117. Myst. in tut. *n.* 141, 142, 143.

gratiæ impellantur. Non autem agitur de gratiâ communi omnibus justis: cùm ea gratia ad directos æquè ac reflexos actus sit necessaria: ergo de gratiâ extraordinariâ, de extraordinariis attractibus agitur, manetque manifestum in longè plurimis et numerosissimis vitæ humanæ actibus, qui iidem sunt reflexi, locum habere, imò requiri impulsus sive attractus extraordinarios.

LXII.[a] PROPOSITIO.

5. « Pura et directa contemplatio non occu» patur sponte aut voluntariè, nisi ente innomi» nabili : aliis verò objectis, non nisi offerente » Deo, et ex impressione gratiæ (1) », singularis scilicet, et extraordinariæ; alioqui nihil dicit, cùm gratia communis æquè ad alios actus requiratur. Ergo anima perfecta, attributa particularia, personasque divinas, atque adeo Christum ipsum cogitans, non id facit nisi ex impulsu extraordinario. Hæc de actibus indirectæ contemplationis et impulsu extraordinario ad eos necessario.

6. Jam, ne ad actum directæ contemplationis sit anima per se liberior, adducatur

LXIII.[a] PROPOSITIO.

7. « Inutile et indiscretum est, his animabus » proponere amorem excellentiorem, ad quem » quippe non habent aut lumen interius aut at-

(1) *Max. des SS. p.* 186, 187, 189. *Sup. prop.* XLVIII, XLIX, L. Myst. in tut. *n.* 153, 154, 155, 156, 157.

» tractum gratiæ (1) ». Non carent autem attractu communi et ordinario ad amandum purè Deum : ergo hîc agitur de extraordinario. Unde, ut ad amorem illum animæ eleventur, impulsu extraordinario opus est. Huic congruit

LXIV.^a PROPOSITIO.

8. « Deo permittenda res est, nec de puro » amore loquendum, nisi cùm Deus per interio- » rem unctionem incipit aperire cor illi verbo tam » duro, etc. (2) ». Unctio autem communis cuivis amori est necessaria : ergo hîc non communis sed extraordinaria requiritur, ad rem quippe extraordinariam et inaccessam etiam sanctis.

9. Neque ibi sistit auctor, sed ad omnes actus extendit instinctum sive impulsum extraordinarium, his verbis :

LXV. PROPOSITIO.

10. « Hæ animæ non aliam habent regulam » nisi præcepta et consilia legis scriptæ, et gra- » tiam actualem quæ semper legi est confor- » mis (3) ». Rursus : « Datur voluntas Dei, quæ se » ostendit omnibus per inspirationem sive attrac- » tum gratiæ, quæ est in omnibus justis (4) ». In Instructione pastorali : « Voluntas benepla- » citi, semper legi conformis, seipsam ostendit » per gratiam actualem (5) ». Denique : « Hæ » animæ se sinunt possideri, instrui, et moveri

(1) *Max. des SS. p.* 34, 35. — (2) *Ibid. p.* 35. Myst. in tut. *n.* 144. — (3) *Max. p.* 65. — (4) *Ibid. p.* 150. — (5) *Inst. past. n.* 3, *p.* 7, 8.

» in omni occasione per gratiam actualem, quæ » ipsis communicat spiritum Dei (1) ».

11. Sanè auctor hæc excusare nititur, dum gratiam illam actualem contendit esse ordinariam : sed incongruè et falsò. Gratia enim actualis ostendens voluntatem Dei, eam quoque quæ beneplaciti dicitur, non est ordinaria : alioquin omnibus per eam innotesceret voluntas beneplaciti; quod non fit. Restat ergo ut verè extraordinaria sit, ac perfectorum statui propria, licèt communis et ordinaria ab auctore vocetur. Extenditur autem, eodem auctore teste, *ad omnem occasionem* : ergo *in omni occasione* instinctus ordinarius dictus, reverâ extraordinarius reperitur. Sic auctor lectorem ludit, neque quidquam pensi habet impulsus admittere extraordinarios, dummodo immutatis tantùm vocibus communes appellet et ordinarios.

12. Neque hic quidquam addimus : sed lectorem remittimus ad alios tractatus nostros (2), ac præsertim ad illum de *Mysticis in tuto*, ubi hæc fusè exposita sunt. Huc etiam pertinet

LXVI.ª PROPOSITIO.

13. « Velle prævenire gratiam, est velle sibi» ipsi dare id quod nondum illa præstat : est ali» quid expectare à se, à propriâ industriâ, à pro» prio conatu, quibus verbis semipelagianismus

(1) *Max. des SS. p.* 217. — (2) Myst. in tut. *n.* 127, 128, 129, *usq. ad* 136. Sum. doct. *n.* 5. *Préf. sur l'Instr. past. n.* 58, *etc.* 61, *etc.* 184, *etc.*

» inducitur (1) ». Sin autem perfecti nihil proprio conatu atque industriâ faciunt, restat ut ad omnes actus instinctu et impulsu extraordinario agantur, ut est à nobis alibi demonstratum (2).

14. His patet ab auctore induci fanaticos instinctus ad seligenda contemplationis objecta, ad actus reflexos, ad ipsam deligendam directam contemplationem, ad quosvis denique actus saltem extra præcepti affirmativi casum : quibus actibus tota ferè humana vita continetur, ut locis allegatis dictum est (3).

CAPUT VI.

Quatuor alii errores Molinosismo additi.

1. Præter hos errores ad quietismum pertinentes, hos etiam commemoramus ab auctore additos.

LXVII.a PROPOSITIO.

2. « Quidquid non provenit ex principio cha» ritatis, ut sanctus Augustinus docet, ex cupi» ditate provenit (4) »; postea, « cupiditas illa est » amor, qui est omnium vitiorum radix » : quæ duo ad amorem spei applicantur, ipsaque spes ad cupiditatem refertur, ut est in Declaratione positum (5).

3. Nec aliter respondet auctor (6), quàm ut

(1) *Max. des SS. p.* 97. — (2) Myst. in tut. *p.* 1, *art.* II, *cap.* 1, *n.* 116, *etc. usq. ad finem articuli.* — (3) *Préf. sur l'Inst. past. n.* 58, 61, 184, *etc.* Myst. in tut. *ibid.* — (4) *Max. p.* 7, 8. — (5) *Déclar. p.* 258. — (6) *Inst. past. n.* 7, 9; *p.* 14, 16.

admittat amorem charitatis, qui sit naturalis, nec virtus theologica; et cupiditatem innoxiam nec malam, quæ sit vitiorum radix : quâ in re duo peccat, et quòd admittat hos errores, et quòd eos sancto Augustino tribuat, qui ab illis maximè abhorret.

LXVIII.a PROPOSITIO.

4. « Amor Dei ex purâ concupiscentiâ est sa-» crilegus et impius » : ac paulò post : « præpa-» rat ad justitiam, et conversionem cordis (1) » : quod apertè repugnat concilio Tridentino, definienti (2) id quod præparat ac disponit ad gratiam à Spiritu sancto proficisci.

LXIX.a PROPOSITIO.

5. « Inutile est et indiscretum, inducere ani-» mas ad amorem excelsiorem (sive purum) quò » attingere non possunt, interiore quippe lumine » et gratiæ attractu destitutæ (3) ». Rursus : « Per-» mittenda res Deo est, neque unquam de amore » puro loquendum, nisi cùm Deus per unctio-» nem suam aperuit cor ad durum illud verbum, » quo animæ illæ scandalizantur ac perturban-» tur (4) ». Alibi denique : « Pastores et sancti om-» nium ætatum quodam arcani genere cavebant, » ne de puri amoris sublimi exercitio aliis loque-» rentur, quàm animabus, quibus Deus largi-» retur attractum et lumen, etc. (5) ».

(1) *Max. des SS. p.* 17, 21. — (2) *Sess.* VI, *cap.* VI. *Sess.* XIV, *c.* IV. — (3) *Max. des SS. p.* 34. — (4) *Ibid. p.* 35. — (5) *Ibid. p.* 261.

6. His duo errores gravissimi continentur. Primus, quòd plerique sancti et justi non vocentur ad amorem purum, quippe qui ad eum assequendum gratiâ et lumine destituti sint : imò verò eo collaudato scandalizentur et perturbentur : alter, quòd illius amoris veritas licèt evangelica, non tamen pertineat ad prædicationem Evangelii, ut in Declaratione est positum (1).

7. De arcano illo malè ex Patribus asserto ab auctore, diximus in eo tractatu qui inscribitur *Mystici in tuto*, part. I, art. III, n. 144, etc. cap. I et II.

LXX.ª PROPOSITIO.

8. « In Christo pars inferior non communica» bat superiori parti involuntarias perturbatio» nes suas (2) » : quod ab ipso auctore sæpe rejectum, translatumque à se ad alium (3), ad extremum apertè propugnatum est, ut alibi diximus (4).

9. Sic Molinosi errores D. Cameracensis non modò tuetur et pingit ; verùm etiam auget atque exaggerat.

(1) *Déclar. tom.* XXVIII, *p.* 271, 272. — (2) *Max. des SS. p.* 122. — (3) *IV.ᵉ Lett. à M. de Meaux, p.* 22, 23, 24, 25, 26. — (4) *Rép. à quatre Lett. n.* 20.

COROLLARIUM,

Sive recapitulatio et collectio errorum D. Cameracensis ex XXXIV *Articulis Issiacensibus demonstrata.*

SECTIO VII ET ULTIMA.

CAPUT I.

Triginta-quatuor articuli recensentur.

Ut apertè demonstretur, D. Cameracensem jam à se damnatum ad errores improbatos ultro esse revolutum, hos quatuor et triginta Articulos, 10 martii 1695, ab ipso subscriptos, ordine recensemus (1).

I.

Quivis christianus quovis in statu tenetur ad conservandum fidei, spei et charitatis exercitium, et ad earum actus producendos sive eliciendos ut virtutum distinctarum actus.

II.

Quivis christianus tenetur ad habendam fidem explicitam in Deum omnipotentem, creatorem cœli et terræ, qui *inquirentibus se remunerator sit* (2), et in ejus alia attributa æquè revelata ; et ad ejus fidei actus producendos quovis statu, etsi non quovis momento.

(1) *Ex Inst. super Stat. Orat. lib.* x, *n.* 5, *et ex Cens. nostrâ, tom.* XXVII, *p.* 12. — (2) *Heb.* XI. 6.

III.

Quivis christianus pari jure obligatur ad fidem explicitam in Deum Patrem, Filium, et Spiritum sanctum, et ad hujus fidei producendos actus quovis statu, licèt non momento quovis.

IV.

Quivis christianus pariter obligatur ad fidem explicitam in Christum Deum et hominem, tanquam in mediatorem sine quo nemo potest appropinquare Deo, et ad hujus fidei eliciendos actus quovis statu, licèt non quovis momento.

V.

Quivis christianus quovis in statu, licèt non momento quovis, tenetur velle, desiderare et postulare explicitè salutem æternam, ut rem quam Deus ipse vult, et vult etiam velle nos propter suam gloriam.

VI.

Vult Deus ut quivis christianus quovis statu, licèt non quovis momento, ab ipso expressè postulet remissionem peccatorum, gratiam non peccandi, virtutum augmentum, et alia quævis ad æternam salutem requisita.

VII.

Quovis statu christianus concupiscentiam habet oppugnandam, quanquam non semper æqualiter : quo jure obligatur quovis in statu, licèt

non quovis momento, ad postulandas vires adversùs tentationes.

VIII.

Hæ propositiones omnes sunt de fide catholicâ, expressè contentæ in Symbolo Apostolorum, et in Oratione dominicâ, quæ communis et quotidiana est oratio omnium filiorum Dei : aut etiam in conciliis Carthaginensi, Arausicensi et Tridentino expressè definitæ ab Ecclesiâ, ut illæ de postulandâ remissione peccatorum et dono perseverantiæ, deque pugnâ adversùs concupiscentiam : quare contrariæ propositiones sunt formaliter hæreticæ.

IX.

Non licet christiano indifferentem esse ad salutem, et ad res quæ in eam referuntur : sancta indifferentia christiana eventus hujus vitæ, (excepto peccato) solatiorumque atque ariditatum spiritualium dispensationem spectat.

X.

Actus suprà memorati majoris perfectionis christianæ rationi non derogant, nec desinunt esse perfecti, perspecti quamvis sint, dummodo de iis gratiæ habeantur Deo, et in ejus gloriam referantur.

XI.

Non licet christiano expectare, ut Deus hos actus inspiret viâ et inspiratione singulari : imò

verò ut ad eos sese excitet nullâ aliâ re indiget quàm fide, eâ quâ voluntas signi sive significata ac declarata præceptis innotescit; et sanctorum exemplis : supposito semper auxilio gratiæ excitantis et prævenientis : postremæ propositiones tres ex antè memoratis propositionibus clarè consequuntur : quibus contrariæ temerariæ sunt et erroneæ.

XII.

Actibus obligatoriis suprà memoratis non veniunt intelligendi actus methodici sive certis formulis ordinati; aut in eas redacti et certis vocibus alligati : aut actus inquieti nimisque solliciti : (*empressés*) sed actus sincerè in corde formati cum omni suavitate et tranquillitate à Dei Spiritu immissâ et inspiratâ.

XIII.

In vitâ et oratione perfectissimâ hi actus uniuntur in solâ charitate, quatenus omnes virtutes animat, et earum exercitium imperat, juxta quod Paulus dicit (1) : *Charitas omnia suffert, omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet.* Idem dici potest de quibusvis aliis actibus christianis, quorum exercitia distincta dirigit sive regulat ac præscribit charitas, quanquam illi actus non sunt semper sensibili ac distinctâ ratione perspecti.

XIV.

Desiderium salutis æternæ ac perfectæ redemp-

(1) *I. Cor.* XIII. 7.

tionis quod notatur in sanctis, ut in Paulo et in cæteris, non est desiderium aut appetitus indeliberatus tantùm : sed, ut ait Paulus, est *bona voluntas* quam liberè formare et operari debemus in nobis cum auxilio gratiæ, ut eam voluntatem quæ sit maximè conformis divinæ voluntati. Hæc propositio clarè est à Deo revelata, et contraria est hæretica.

XV.

Velle non peccare, est etiam quædam voluntas divinæ voluntati conformis, et absolutè necessaria in quovis statu, etsi non quovis momento : neque tantùm tenemur ad condemnandum peccatum; verùm etiam ad dolendum de peccato, et ad illud delendum impetratâ veniâ.

XVI.

Actus reflexi in nosmetipsos, in nostros actus, et in accepta dona, qui ubique leguntur à prophetis et apostolis exerciti, ut Deo de beneficiis agamus gratias, aut ad alios æquè pios fines : christianis omnibus etiam perfectissimis propositi sunt in exemplum : eaque doctrina quæ ab ejusmodi actibus avertit christianos, erronea est, et hæresi proxima.

XVII.

Reflectentis animi actus mali et periculosi nulli sunt, præter eos quibus anima reflectitur in actiones suas et ad percepta dona, ut pascatur amor proprius, aut ut in illis humana fulcimenta quærantur,

quærantur aut quibus anima seipsâ occupetur plusquam oporteat.

XVIII.

Mortificationes cuivis statui christiano competunt, eique sæpe sunt necessariæ : à quibus proinde perfectionis obtentu avertere fideles est condemnare Paulum, erroneamque et hæreticam doctrinam supponere.

XIX.

Perpetua oratio non consistit in actu perpetuo et unico, qui perennis nec interruptus supponatur, quique ideo iterari non debeat; sed in habituali quâdam atque perpetuâ dispositione ac præparatione animi, ut nihil faciamus nisi ad placendum Deo : propositio contraria, quæ in quovis statu etiam perfecto excluderet omnem pluralitatem et successionem actuum, esset erronea, et omnium sanctorum traditioni repugnans.

XX.

Traditiones apostolicæ nullæ sunt præter eas quas tota agnoscit Ecclesia; quarum scilicet auctoritas à concilio Tridentino definita est : propositio contraria est erronea, et prætensæ apostolicæ traditiones occultæ fidelibus essent laquei, et viæ introducendi pravas omnes doctrinas.

XXI.

Oratio simplicis præsentiæ Dei sive quietis, aliæque extraordinariæ, etiam passivæ, à sancto

Francisco Salesio, aliisque spiritualibus in Ecclesiâ receptis approbatæ, sine gravi temeritate abjici, ac pro suspectis haberi non possunt, neque omnino prohibent quominus anima semper præparata maneat ad producendos opportuno tempore memoratos actus: quos quidem redigere ad actus implicitos sive eminentes in gratiam perfectarum animarum, eo obtentu, quòd eas amor Dei certo quodam modo contineat, nihil aliud est quàm eorumdem actuum eliciendorum obligationem eludere, eorumque distinctionem à Deo revelatam tollere.

XXII.

Absque his extraordinariis orationibus, animæ christianæ ad summam sanctitatem efferri, atque apicem christianæ perfectionis adipisci possunt.

XXIII.

Redigere statum interiorem ac purificationem animarum ad has orationes extraordinarias, error est manifestus.

XXIV.

Æquè periculosus error est, excludere à contemplationis statu divina attributa, tres personas divinas, ac Verbi incarnati mysteria, præsertim crucis Christi ejusque resurrectionis: omnesque omnino res quæ solâ fide apprehendi possunt, contemplatricis animæ objecta sunt.

XXV.

Non licet christiano, passivæ aut cujusvis extraordinariæ orationis obtentu, in agendis rebus tam spiritualibus quàm temporalibus, expectare impulsum ad quemvis actum determinantis Dei per viam et inspirationem singularem : contraria verò sententia ad tentandum Deum inducit, atque illusioni et indiligentiæ viam aperit.

XXVI.

Extra casus et momenta inspirationis propheticæ sive extraordinariæ, vera animi demissio ab omni animâ christianâ etiam perfectâ Deo debita in eo stat, ut omni lumine sive naturali sive supernaturali divinitus accepto, christianæque prudentiæ regulis utatur; sic tamen ut supponatur semper à Deo omnia regi per providentiam, eumque optimi cujusque consilii esse auctorem.

XXVII.

Non oportet alligare prophetiæ donum statusque apostolici dignitatem certo statui perfectionis et orationis : alioquin anima ad illusionem, temeritatem atque errorem inducitur.

XXVIII.

Viæ extraordinariæ cum notis iis quas spirituales approbati tradidere, rarissimæ sunt, subjiciunturque examini episcoporum atque aliorum superiorum ecclesiasticorum et doctorum : qui

quidem de iis judicare debent, non tam experimentis, quàm immutabilibus Scripturarum Traditionisque regulis : qui autem ab eâ mente et praxi discedunt, debitæ obedientiæ salutare jugum excutiunt.

XXIX.

An sit vel fuerit ubicumque terrarum exiguus saltem numerus electarum animarum, quas Deus extraordinariè præventas singularibus inspirationibus sibi notis quocumque instanti ad omnes christianæ pietati essentiales actus, et ad omnia bona opera ita moveat, ut nihil eis præscribendum sit, quo ad ea opera aut exercitia seipsas cohortentur, divino judicio relinquimus : nec agnitis aut confessis talibus statibus, id unum in praxi statuimus, nihil esse periculosius aut illusioni propius, quàm regere animas tanquam in eum statum pervenerint : denique et id statuimus, quidquid sit de illorum statuum veritate, non in ejusmodi prævenientibus inspirationibus collocari perfectionem christianam.

XXX.

In prædictis articulis, quod attinet ad concupiscentiam, imperfectiones, ac præcipuè peccata, propter honorem Domini, nullam Deiparæ Virginis volumus haberi mentionem.

XXXI.

Quod attinet ad animas in probationibus à Deo constitutas; sanctus Job, qui earum exem-

plar est, eas docet, ut utantur radiis per intervalla intermicantibus ad producendos actus præstantissimos fidei, spei, et charitatis. Monent quoque spirituales viri, ut eosdem actus reperiant in apice mentis ac supremâ animi parte. Quare nec permittendum illis animabus, ut suæ desperationi ac damnationi apparenti acquiescant : sed è contra asserendum, non futurum ut à Deo deserantur.

XXXII.

Sanè in quovis ac præsertim in probationum statu adorari oportet Dei ultricem justitiam : non tamen optandum ut suum in nos totum rigorem exerceat : cùm amoris privatio sit in nobis quidam hujus rigoris effectus. Suî derelictio (*l'abandon*) christiano nihil est aliud, quàm *omnem suam sollicitudinem projicere in Deum* (1), et spem omnem salutis in eo ita reponere, *ut totum detur Deo*, quemadmodum post sanctum Cyprianum sanctus Augustinus docet.

XXXIII.

Potest etiam inspirari animabus quæ laborent in ejusmodi probationibus, si verè humiles sint, ut sese submittant et consentiant voluntati Dei, etiam si per falsissimam præsuppositionem, pro sempiternis bonis quæ justis promisit animabus, eas, pro suo beneplacito, in sempiternis suppliciis detineret, nullo tamen gratiæ amorisque

(1) *I. Pet.* v. 7.

dispendio : qui sanè quidam actus est perfectæ derelictionis sui (*abandon*) ac puri amoris à quibusdam sanctorum exercitus : isque utiliter exerceri potest à perfectis animabus cum gratiâ Dei maximè singulari : absque eo quòd unquam derogetur actibus suprà memoratis, ad christianæ perfectionis rationem essentialibus.

XXXIV.

De cætero, certum est incipientes et perfectos pro suâ quemque viâ per diversas regulas regi oportere, atque à perfectis excelsiore ac profundiore modo intelligi christianas veritates.

CAPUT II.

Iidem articuli elusi.

1. Subtilissima quamvis et labilis Quietistarum gens, quatuor et triginta Articulis Issiacensibus ita comprehensa et constricta videbatur, ut effugere non posset : sed cautionem nostram propè jam D. Cameracensis ac defensorum ejus vicit ingenium.

2. Et quidem per Articulos perfecti quoque adigebantur ad actus explicitos ac speciale exercitium fidei, spei, et charitatis, ut virtutum distinctarum (1); neque ipse Cameracensis id apertè inficiari est ausus, adeo verba articulorum urgebant : at quod palam non potuit, arte aggressus est.

(1) *Art.* I, XIII.

3. Sanè fidem explicitam in Deum ut omnipotentem, ejusque attributa æquè nota : item in divinas personas, Christumque ut hominem et Deum, Articuli postulabant (1) : eadem objecta specialia in contemplationem admittebant (2) : Quietistas confusæ cujusdam contemplationis obtentu, aliud quidvis molientes facilè elidebant. At novus Quietistarum propugnator, haud veritus ad rationem entis abstractissimam et innominabilem contemplatrices animas per sese redigere, elabi posse se credidit si pura contemplatio alia objecta reciperet (3), eâ conditione tantùm, si Deus ad illa instinctu singulari et extraordinario impelleret ; non alio modo : quasi illa objecta per se non allicerent animas perfectas sibi visas.

4. Spei exercitium speciale et explicitum, eique conjunctum salutis desiderium Articuli exigunt (4) : at novus Quietista, in speciem et verbo tenus, retentâ spe, vim ejus excludit, ac movendi virtutem, et motivi præcisi rationem ab æternâ salute separavit (5) : charitatemque à spe prorsus independentem statuens, spei utilitatem necessitatemque sustulit.

5. Et Articuli quidem jubebant, salutem velle nos, « ut rem quam Deus vellet, ac nos velle » vellet ad gloriam suam (6) » : at novus auctor bonis articulis malam exclusivam apposuit : nec permisit nos salutem velle, nisi unicè quatenus

(1) *Art.* II, III, IV. — (2) *Art.* XXIV. — (3) *Vid. sup. Prop.* LI, *ad* LVIII, *sect.* VI, *cap.* III, *n.* 2 *et seq.* — (4) *Art.* I, V. — (5) *Vid. sect.* IV *et* V. — (6) *Art.* V, XIV.

eam Deus vellet [1], quasi salus ipsa per sese non moveret, non tangeret mentem. Sic alienum sensum impegit Articulis : fecitque ambiguum, ac sexcentis tergiversationibus obnoxium, id quod per se erat planum et innoxium.

6. Articuli ergo planis ac simplicibus usi vocibus ambiguitatem omnem tollere conabantur; quos auctor à se eludi posse crediderit, si novas et ambiguas alienasque voces hac et illac spargeret.

7. Sanctam indifferentiam à sancto Salesio potissimum ductam Articuli ita definiverant [2], ut ad eventus hujus vitæ solatiaque spiritualia pertineret tantùm; ad salutem nullatenus : quâ definitione, licet à se subscriptâ, ut ea quæ ad fidem catholicam pertineret [3], tamen insuper habitâ, novus auctor eam admisit indifferentiam quæ salutis desideria comprehenderet, eaque etiam divinæ gloriæ submissa subordinataque tolleret, resignationem æquè ac indifferentiam ad salutem ejusque studium usque protenderet [4].

8. Nec valet auctoris interpretatio, dum salutis desiderium, naturale tantùm, exclusum esse voluit : cùm neque nos, neque is quem explicabamus Franciscus Salesius, salutis desiderium naturale illud unquam in animo habuerimus, nec desiderium aliud intellexerimus, quàm illud

(1) *Max. des SS. p.* 25, 26, 27. *Vid. sup. Prop.* XLV, *sect.* V, *c.* VIII, *n.* 1 *et* 6. — (2) *Art.* IX. — (3) *Art.* VIII, IX. — (4) *Vide Prop.* XXXVII *et seq. sect.* V, *cap.* V, *n.* 2, *etc. Vid. et* Myst. in tut. *n.* 218 *et seq.*

quod frequentatur communibus sanctorum et universæ Ecclesiæ votis; nec ferimus auctorem nobis imputantem ea quæ nusquam cogitavimus.

9. Huc accedit, quod auctor ipse dum naturale præcidit desiderium, nullâ unquam regulâ à supernaturali secernendum, hoc quoque in tantum discrimen adducit (1), ut fideles nescientes quodnam sit naturale quodve supernaturale salutis desiderium, utrumque simul exscindant, nec de salute cogitent.

10. Nec auctorem adjuvant novi defensores, qui spem in charitate eminenter ac virtute contentam per eamdem charitatem exerceri volunt: cùm ipse auctor nobiscum spem ipsam in seipsâ ut est specialis et distincta virtus exercendam esse, ut rem catholicâ fide definitam agnoverit (2): cui nunc aliena obtrudere, ipsumque ipso quoque studiosius velle defendere, ratio ac veritas non sinunt.

11. Nec favent novæ in auctoris gratiam confictæ voces: ut nempe dicatur, spem quidem non inveniri *in opere operantis,* sed inveniri tamen in ipso *opere operato:* hoc est in ipso opere charitatis, spem in se eminenter ac virtute complexæ. Non enim aut nos, aut auctor nostros Articulos sequi se professus, aliud unquam cogitavimus: quàm illud cum Paulo (3), spem esse exercendam, ut est specialis et à charitate dis-

(1) *Vid.* Myst. in tuto, *n.* 139, 140. — (2) *Art.* I *et* VIII. — (3) *I. Cor.* XIII. 13.

tincta virtus. *Nunc enim manent tria hæc, fides, spes, charitas :* quin etiam in Articulis nostris communi studio omnes, hoc est nos et ipse subscribens, actus *illos implicitos et eminentes* (1), qui cæteros ita includant, ut ab eorum singulari exercitio liberent, et animo prævidimus, et expressissimis verbis improbandos duximus.

12. Nec si quis commentus est ad excusandos auctores portenta verborum, aut voces destinatas ad explicandam sacramentorum efficaciam, ad virtutum excellentiam, aliudve quidvis, transferendas putaverit, ideo nos à legitimâ reprehensione discedere oporteat : cùm ipsum auctorem, subscriptis Articulis in veros expressosque ac distinctos actus consentientem habeamus : necdum enim noverat vocum novitates, quibus Quietistæ et ipse Molinosus in lucem integer redeat.

13. Retuderamus Quietistas pessimo et ad hæresim prono consilio reflexis actibus obstrepentes (2) : quo fructu? si dominum Cameracensem ferre cogimur abigentem reflexos actus ad inferiorem animæ partem (3) : nec eos admittentem nisi expressè jussos, quod nunquam ferè evenit; aut impulsu singulari excitatos, quasi imperfectum esset, in seipsum ac in peccata sua vel in dona divina reflectere (4).

14. Quo errore etiam gratiarum actiones, imò

(1) *Art.* XXI. — (2) *Art.* XVI, XVII. — (3) *Vid. sect.* VI, *cap.* IV, *Prop.* LIX *et* LX, *n.* 2, 3, 4, 5; *et cap.* V, *Prop.* LXI. — (4) Myst. in tut. *n.* 141, 142, 143.

et postulationes ex peccatorum et cujusvis indigentiæ consideratione ortæ procul à vitâ perfectâ exulant : repugnantibus licet Articulis ab auctore subscriptis (1).

15. Vetant Articuli (2), ne christianus quivis ad actus speciales fidei, spei, aliarumque virtutum exercendos, divinam inspirationem expectet; cùm ultro excitare se debeat, et ad id sufficiant præcepta divina, exempla sanctorum, ipsa fides, ipsa prudentia : at auctor hæc evertit exclusis actibus conatûs proprii, et inductâ gratiâ actuali, communi quidem dictâ, reverâ autem extraordinariâ (3) : quippe quæ *in omni occasione* unicuique perfectorum voluntatem beneplaciti et id omne quod fieri quovis casu oportet, exhibeat.

16. Articulis erat declaratum (4), virtutum actus per sese ac propriâ bonitate esse bonos, atque ideo specialiter exercendos etiam in perfectissimâ oratione et vitâ; etiam cùm imperante charitate prodeunt : quod auctor infirmat, negando virtutem diligi ut virtutem; aut virtutis ut est virtus studiosum esse oportere, aut in perfectam vitam admittendas virtutum praxes (5).

17. Quietistæ mortificationibus parum faventes Articulis repressi fuerant (6) : frustra : cùm auctor eas tentationes admittat, in quibus mortificatio interior et exterior sit penitus inutilis (7) : Christo

(1) *Art.* VI, VII, XVI, XVII. — (2) *Art.* XI, XXV, XXVI. — (3) *Vid. sect.* VI, *cap.* V; *Pr.* LXV *et* LXVI, *n.* 9 *et seq.* — (4) *Art.* XIII. — (5) *Vid. sect.* III, *cap.* I *et* II. — (6) *Art.* XVIII. — (7) *Sup. sect.* II, *cap.* II, *n.* 1 *et* 2.

licet dicente de gravissimis tentationibus (1) : *Hoc genus* dæmonii *in nullo potest exire, nisi in oratione et jejunio.*

18. Articulis proscriptus fuerat actus perpetuus, perennis, et unicus, ac sine interruptione et successione continuus nec reiterabilis (2) : cujus loco substituit auctor actus adeo uniformes et æquabiles, ut toto vitæ decursu non nisi unicus actus exerceri videatur (3) : quod Quietistarum continuitati sive perennitati æquipollet.

19. Quidam Quietistæ D. Cameracensi haud ignoti, cùm suam doctrinam ut sanctis Patribus incognitam argui viderent, de spirituali vitâ quasdam traditiones occultas prætexebant : quos nunc, spretis aut detortis Articulis (4), idem Cameracensis excusat; inducto antiquorum arcano quodam etiam sanctis inaccesso, ac perturbaturo eos si palam proderetur (5).

20. Orationem quietis sive simplicis præsentiæ sive passivam Articuli induxerant eam, quam sanctus Franciscus Salesius, aliique spirituales, sancta Theresia, beatus Joannes à Cruce, cæterique probavissent (6) : eam scilicet quæ suspendi ligarique animæ facultates et ad veram impotentiam redigi fatebatur : quod nunc auctor non modò improbat, sed etiam ad fanatismum revocat, sanctosque facit fanaticos (7).

(1) *Marc.* IX. 28. — (2) *Art.* XIX. — (3) *Sup. sect.* VI, *cap.* III, *Prop.* LVIII, *n.* 16, 17. — (4) *Art.* XX. — (5) *Vid. sect.* VI, *cap.* VI, *n.* 5, 6, 7. — (6) *Art.* XXI, XXVIII. — (7) *Vid.* Myst. in tuto, *part. I, totâ, et ejus app.*

21. Tales dixeramus orationes omnes extraordinarias, ut nequidem perfectioni essent necessariæ (1) : quas cùm auctor ad unum purum amorem revocat, aut esse necessarias agnoscit, aut negat purum amorem ad perfectionem esse necessarium, pari utrinque errore et incommodo.

22. De probationibus ac de salute devovendâ sive immolandâ, Articuli eam immolationem non nisi ex falso et impossibili admittendam, aut etiam datâ occasione inspirandam statuebant (2): absolutum sacrificium ab auctore inductum (3) penitus ignorabant.

23. Tantùm autem abfuit auctor, ut sacrificium illud devovendæ salutis non nisi ad impossibilem conditionem redigeret, ut è contra casum impossibilem jam realem et actualem visum adstruxerit, eoque fundaverit absolutum illud antea inauditum sacrificium.

24. Iidem Articuli negabant, in extremis licèt probationibus, derogari debere aut posse actibus antè memoratis, qualis est explicita in Christum fides ac spes (4) : at auctor ab iisdem probationibus abesse Christum fide præsentem, abesse spem christianam, aut eam cum desperatione conjunctam, asserit (5).

25. Et Articuli quidem vetabant, ne directores sinerent, ut animæ in suam damnationem aut

(1) *Art.* XXII, XXIII, XXIX. — (2) *Art.* XXXIII. — (3) *Sup. sect.* I, *cap.* I *et seq.* — (4) *Eod. Art.* XXXIII. — (5) *Sup. sect.* VI, *cap.* III, *n.* 6, 7. *Prop.* LV, LVI; *et sect.* I, *cap.* II *et seq.*

desperationem unquam acquiescerent, neve optarent ideo ut divina justitia suum adversùs eos rigorem exereret (1) : quod excusavit auctor, adducto universali decreto, ut animæ perfectæ ederent generalia desideria omnium Dei voluntatum ; additis etiam latentibus, quibus vel maximè occulta de prædestinatione et reprobatione decreta continentur (2).

26. Et quidem auctor deterret directores à prædicandâ inter probationes extremas perfectis animabus divinâ bonitate et curâ de illarum salute singulari : contra quod, auctore Francisco Salesio (3), in iisdem docetur Articulis (4).

27. Adducitur etiam in iisdem Articulis (5) ea suî derelictio (*abandon*) quæ nitatur Petri dicto (6): *Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum, quoniam ipsi cura est de vobis :* unde actus animæ se projicientis in Deum, non indifferentiâ, sed ipsâ spe divinæ bonitatis nobis consulentis, omnino stabilitur.

28. Ad id etiam valet locus Pauli, non solùm de generali divinâ bonitate confidentis, sed illam etiam sibi applicantis, his verbis : *In fide vivo Filii Dei, qui dilexit me, et tradidit semetipsum pro me* (7) : à quâ spe discedere quasvis animas idem Paulus vetat.

29. Sic per Articulos triginta quatuor, adver-

(1) *Art.* XXXI. — (2) *Sup. sect.* V, *cap.* IX, *Prop.* XLVI, *n.* 1, 2 *et seq.* — (3) *Entr.* V, *p.* 221, *édit. de Toulouse*, 1637. *Trois.e Ecrit, n.* 14. — (4) *Art.* XXXI. — (5) *Art.* XXXII. — (6) *I. Petr.* V. 7. — (7) *Gal.* II. 20.

sùs subdolam et lubricam Quietistarum factionem, abunde veritati consultum esse videbatur. At in iis quoque Articulis D. Cameracensis occultas effugiendi vias, vel ab initio rimabatur, vel postea commentus est : nihilque est, quod non vel rectà subverterit vel obliquè eluserit.

30. Nec facilè dixerim, an in apertis erroribus magìs quàm in ambiguis vocibus reprehendi debeat. Ecce enim harum ope, quidquid voluerit, tuebitur : si Quietistas premere velis, illis opitulabitur : sin ipsum redarguendum aggrederis, his se involvit dictis, quibus à Quietistis abhorrere videatur, ac mutato colore adversariis variabilem et ad omne dogma flexibilem ostendet faciem : quæ si præsidio sunt, (absit verbo injuria) fraus quoque pro tutamine habeatur.

31. Et is quidem sibi ipsi miraculo est, ejusque amici affatim rident, dum in iis quoque quæ vel apertè rejecit vel arte excusavit, tam suî studiosos repererit defensores : quorum tamen studiis veritas prævalebit.

32. Extra quatuor illos et triginta Articulos sunt alii infandi et probrosi, quos tum attingere nollemus, reveriti aures christianæ plebis. Sed nec ea prætermisit auctor (1), et actus naturali rerum cursu parti superiori semper tribuendos, per obsessionis ac possessionis speciem eidem subtractos innuit, miris verborum ambagibus.

(1) *Sup. sect.* II, *cap.* II *et* III.

33. Hæc itaque nos tacere prohibet christiana sinceritas : quæ si ut hominibus placeremus dissimulare aut emollire niteremur, læsæ veritatis reos, ac periculorum Ecclesiæ immemores, cum horrore et tremore ad Christi tribunal stare oporteret.

INDICULUS

INDICULUS LOCORUM

QUI IN HOC OPERE PERTRACTANTUR.

Dum hæc scribimus et prælo damus, ab illustrissimo Cameracensi nova multa prodibant, quæ nos ab operis instituti ratione sæpe revocatos, ad alia tractanda compellerent, et interrumperent operarum cursum. Quo factum est, ut extra ordinem, ac velut alieno loco spargerentur quædam, quæ in eumdem meliùs conferrentur : quod etiam à nobis alibi annotatum (1). Hæc igitur, et alia ejusdem argumenti, quâcumque de causâ hinc inde dispersa sint, ad lectoris commodum sub suo quæque titulo, velut indicis loco colligenda esse duximus. Ac primùm de auctoribus.

Ex evangelicis apostolicisque Scripturis, de diligendi causis sive motivis : *Sch. in tut. n.* 4, *prop.* 8, 9, 15, 16, 19, 20, 21, 22, 34, 35. *Quiet. red. sect. VII, cap. II, n.* 27, 28.

De his Pauli verbis : *Cupio dissolvi*, et ex charitate prolatis : *Sch. in tut. n.* 78, 79, 80.

Item ex iisdem Scripturis de præveniendo Deo, ac de conatu proprio, et de proprietate liberi arbitrii. *Myst. in tut. n.* 124, 136 : ubi idem asseritur ex traditione Patrum, *n.* 120 *et seq.*

Ex Concilio Tridentino de charitate, deque amandi causis : *Myst. in tut. n.* 179, 180, 181, etc. *Sch. in tut. n.* 141, 142. *Quiet. red. sect. IV, cap. VII, n.* 2, 3, 4, 5.

(1) *Sch. in tuto, n.* 286.

De piis excessibus et amatoriâ insaniâ : *Sch. in tut. n.* 145, 243, 244, 245.

De desiderio generali omnium voluntatum Dei etiam latentium : *Quiet. red. sect. I, cap. VI, n.* 1 : *sect. V, cap.* IX, *n.* 1 *et seq.*

De amore essentialiter unitivo : *Sch. in tut. n.* 95, 147, 148.

De charitate ut est amor mutuus : ubi de amore Dei ut amici, ut sponsi, etc. *Sch. in tut. n.* 147 *ad* 154. De fruendo et utendo, deque amore suî : *Sch. in tut. n.* 109, etc. 113, etc. *Quiet. red. sect. V, cap. VIII.*

De voluntate explicitâ et implicitâ beatitudinis : *Sch. in tut. n.* 4, *prop.* 6 : *it. n.* 18 *ad* 22 : *it. n.* 33.

De reflexis actibus non quidem abjiciendis Quietistarum ritu; sed, quod æquivalet, ad inferiorem animi partem ablegandis : *Myst. in tut. n.* 127 : *it. n.* 141, 142, 143. *Quiet. red. sect. VI, cap. IV* : ubi de separatione partium animi : *n.* 3, 4, 5 : *it. cap. V, n.* 4.

De contemplatione, et de Christo ab eâ prohibito : *Myst. in tut.* 1 *p. art. III toto, à n.* 144. *Quiet. red. sect. VI, c. I, II, III* : ubi de actu universali ac perpetuo : *Propos.* 16, 17. Radix erroris : *sect. V, cap. IX.*

De fanatismo, sive de impulsibus et instinctibus extraordinariis : *Myst. in tut. n.* 127, 128 *ad* 145. *Quiet. red. sect. VI, cap. V.*

De actibus conatûs proprii malè reprehensis : *Myst. in tut.* 1 *p. art. II toto, à n.* 116 : ubi de proprio, deque Patrum atque Augustini sensu : *n.* 120 *ad* 128. *Quiet. red. sect. VI, cap. V, n.* 12, 13.

Quòd perfectio in extraordinariis orationibus collocanda non sit : *Myst. in tut. n.* 39 *ad* 52 : *it. n.* 112, 113, 114, 115.

De amore qui est passio, non perfectio aut virtus. *Myst. in tut. n.* 88.

De perfectione omnibus propositâ : *Myst. in tut. n.* 200, 201, 202 : ubi de actibus à charitate imperatis. *Item. Quiet. red. sect. VI, cap. VI, n.* 5.

Quod oratio quietis sive simplicis intuitûs, sive passiva et contemplativa beatorum Theresiæ, Salesii, Joannis à Cruce, Balthasaris Alvarez, et aliorum proborum postremi ævi mysticorum, constituta sit in impedimento divino vero ac reali; ex quo oritur impotentia, suspensis à discursu præsertim animi facultatibus, ac sublatis actibus conatûs proprii : *Myst. in tut.* 1 *p. art. I et II, à n.* 1 *ad n.* 5, *et à* 116 *ad* 143 : ubi Cameracensis soli ipsi contrarius demonstratur : *n.* 67.

De eâ impotentiâ habes uno verbo ex sanctis Theresiâ et Joanne à Cruce; quod in eâ oratione anima, nec si velit, meditari possit : *n.* 173.

Quatenus extases et extraordinaria quævis ab eâdem oratione amovenda : ex sanctâ Theresiâ : *n.* 73, 78 *ad* 84 : ex beato Joanne à Cruce : *n.* 74, 84 *ad* 87 : ex Baltasare Alvare ac Ludovico à Ponte : *n.* 34, 38, 87.

Hîc diligenter notandum, orationem passivam sive contemplationis, ab iisdem auctoribus discursivæ sive meditativæ orationi oppositam, eamdem omnino esse à quâ extases et omnia extraordinaria amoveant : *ibid. à n.* 1 *ad* 73 : quo sensu habes ex Joanne à Cruce : *n.* 84, 85, 86, 87.

Hinc infer quàm sibi quidam mystici verba dari à D. Cameracensi passi sint : cùm se pro defensore proborum mysticorum venditet, à quibus toto distat systemate : *Myst. in tut. n.* 93, 94, 95, 96 : auctore nullo à se allato : *n.* 68, 98 : verùm etiam illis notam temeritatis et fanatismi inurit : *n.* 56, 57, 58 *ad n.* 61 : *it. n.* 89 *ad* 91. Ibid. de tribus celeberrimis notis transitûs ad contemplationem D. Cameracensis errores, et à piis mysticis aperta discessio : *n.* 15 *et seq.* 23, 37, 68, 69 *ad* 72.

De extasibus, et quatenus differant à suspensis animi facultatibus, habes : *Myst. in tut. à n.* 69 *ad* 89 : *it. à* 107 *ad* 116 : ubi de traditione horum statuum.

De falsâ philosophiâ à D. Cameracensi Scholæ imputatâ : *Myst. in tut. n.* 52 *et seq.*

De amore sive affectu naturali D. Cameracensis : *Myst. in tut. n.* 177, 178, 184 *ad* 189 : *it. n.* 199. *Sch. in tut. n.* 267 *ad* 286. *Quiet. red. sect. IV, cap. III.*

De quatuor erroribus quietismo additis : *Quiet. red. sect. VI, cap. VI.*

Notandus ibi error secundus, sive *prop.* 68; quòd amor puræ concupiscentiæ, licèt sacrilegus, ad justificationem præparet. Quòd autem se excusat auctor, quia præparationem illam in removendis cupiditatum obicibus collocet, duo peccat : primum, quòd æquet sacrilegum affectum pio motui timoris à Spiritu sancto profecti, cujus vis in eo est, quòd obicem removeat : deinde quòd peccata in censum præparationum referre cogeretur; cùm iis et sæpe, teste Augustino, alia peccata vincantur, et pessimum superbiæ vitium retundatur.

De recollectis D. Cameracensis erroribus : *Myst. in tut. n.* 172 *ad* 177. *Sch. in tut. n.* 186 : *it. n.* 236, 237, 238 : *it. n.* 348. *Quiet. red. sect. VII totâ.*

Summa rerum. Resurgit Quietismus toto orbe terrarum; alibi crassiùs, alibi mitiùs, eoque periculosiùs incrustatus. Huic nomina mille, mille nocendi artes. Si valido ictu semel amputetur, ejusque radices, dogmata et quæcumque species obtruncentur; pax Ecclesiæ : si molli et levi manu, quod absit, tunditur; recrudescet, et serò nimis tanto morbo salutares curas adhibueris.

RELATION

SUR

LE QUIÉTISME.

RELATION

SUR

LE QUIÉTISME.

PREMIÈRE SECTION.

Raison d'écrire cette Relation.

Puisque M. l'archevêque de Cambrai veut qu'on lui réponde si précisément sur ses demandes; et que, dans cette conjoncture, il n'y en a point de plus importantes que celles qui regardent notre procédé, qu'il tâche de rendre odieux en toutes manières, pendant qu'il a été en toutes manières plein de charité et de douceur jusqu'à l'excès; si l'on tardoit à le satisfaire, il tireroit trop d'avantage de notre silence. Que ne donne-t-il point à entendre contre nous par ces paroles de sa Réponse à notre Déclaration? « Le procédé de ces » prélats, dont j'aurois à me plaindre, a été tel » que je ne pourrois espérer d'être cru en le ra- » contant. Il est bon même d'en épargner la con- » noissance au public (1) ». Tout ce qu'on peut imaginer de plus rigoureux et de plus extrême est renfermé dans ce discours; et en faisant semblant de se vouloir taire, on en dit plus que si

(1) *Edit. de Brux. p.* 6.

l'on parloit. Pour se donner toute la raison et nous donner tout le tort, ce prélat, dans la première édition de cette réponse [1], posoit ce fait important : « qu'il avoit fait proposer à M. de » Chartres que nous suppliassions de concert le » Pape de faire régler par ses théologiens à Rome » une nouvelle édition de son livre : en sorte qu'il » ne nous restât qu'à laisser faire ces théolo- » giens » : et un peu après : « Je demandois une » réponse prompte, et au lieu d'une réponse je » reçus la Déclaration imprimée contre moi ». Nous ne savons rien de ce fait avancé en l'air : M. de Chartres éclaircira le public de ce qui le touche : mais sans attendre la réfutation d'un fait de cette importance, M. de Cambrai s'en dédit lui-même, puisqu'il a voulu retirer cette édition, quoique répandue à Rome par son ordre, et que, dans celle qu'il lui substitue, il supprime tout cet article [2]. Nous avons en main les deux éditions, celle où il avance ce fait, et celle où il le supprime; et la preuve est démonstrative, que sans même se souvenir des faits qu'il avance, ce prélat écrit ce qui lui vient dans l'esprit de plus odieux, encore qu'il soit si faux, que lui-même il est obligé de le retirer et de le supprimer entièrement.

2. Il n'en faudroit pas davantage pour juger des beaux dehors qu'il veut donner à sa conduite, et des affreuses couleurs dont il défigure la nôtre. Il s'attache principalement à me décrier : non

[1] *Edit. sans nom de la ville, p.* 9. — [2] *Edit. de Brux. p.* 6.

content de m'accuser par toutes ses lettres, *d'un zèle précipité, d'un zèle amer* (1), c'est à moi qu'il écrit ces mots : « Vous ne cessez de me dé-» chirer » ; et ce qui est encore plus injurieux, « vous allez me pleurer partout, et vous me » déchirez en me pleurant (2) » : il ajoute : « Que » peut-on croire de ces larmes qui ne servent » qu'à donner plus d'autorité aux accusations » ? Dans les mêmes lettres (3) : « La passion m'empêche » de voir ce qui est sous mes yeux : l'excès de la » prévention m'ôte toute exactitude. Je suis, » dit-il (4), l'auteur de l'accusation » contre son livre : je suis cet impitoyable, « qui sans pouvoir » assouvir son courage, *nec dum expleto animo,* » par la censure indirecte et ambitieuse portée » dans notre Déclaration, redouble ses coups en » particulier : et, continue-t-il, en recueillant » mes esprits : *recollecto spiritu :* je reprends les » paroles douces pour l'appeler un second Mo-» linos » : paroles qui ne sont jamais sorties de ma bouche, puisque ce prélat sait lui-même, que je l'ai toujours séparé d'avec Molinos dans la conduite, et même dans certaines conséquences, encore qu'il en ait posé tous les principes. Mais voici des accusations plus particulières.

3. « Je ne comprends rien, dit-il, à la conduite » de M. de Meaux : d'un côté il s'enflamme avec » indignation » : (car à l'entendre je ne suis ja-

(1) *IV.e Lett. à M. de Meaux, p.* 42, 43. — (2) *III.e Lett. p.* 45. — (3) *Lett. p.* 4, 29, 38. — (4) *Resp. ad* Summa doct. *ad obj.* 15, *p.* 71.

mais de sens rassis) : « il s'enflamme donc avec » indignation, si peu qu'on révoque en doute » l'évidence de ce systême de madame Guyon : de » l'autre, il la communie de sa main, il l'auto- » rise dans l'usage quotidien des sacremens, et il » lui donne, quand elle part de Meaux, une at- » testation complette, sans avoir exigé d'elle » aucun acte où elle ait rétracté formellement » aucune erreur. D'où viennent tant de rigueur » et tant de relâchement » ?

4. Ce sont les reproches que nous avons écrits de la main de M. l'archevêque de Cambrai, dans un mémoire qui subsiste encore. Il sait bien à qui il l'avoit adressé, et nous le dirons dans la suite : tout est injuste dans l'endroit qu'on en vient de voir : il n'étoit pas permis de dire que j'ai donné (une seule fois) la communion de ma main à madame Guyon, sans remarquer en même temps que c'étoit à Paris où elle y étoit reçue par ses supérieurs : en sorte qu'il n'étoit pas même en mon pouvoir de l'exclure de la table sacrée : on lui donnoit les saints sacremens à cause de la profession qu'elle faisoit à chaque moment d'être soumise et obéissante. A Meaux je lui ai nommé un confesseur, à qui, sur le fondement de l'entière soumission qu'elle témoignoit et par écrit et de vive voix dans les termes les plus forts où elle pût être conçue, je donnai toute permission de la faire communier. Elle a souscrit à la condamnation de ses livres, comme contenant une mauvaise doctrine : elle a encore sou-

scrit à nos censures, où ses livres imprimés et toute sa doctrine étoient condamnés : enfin elle a rejeté, par un écrit exprès, les propositions capitales d'où dépendoit son système. J'ai tous ces actes souscrits de sa main, et je n'ai donné cette attestation, qu'on nomme complette, que par rapport à ces actes qui y sont expressément énoncés, et avec expresses défenses de diriger, d'enseigner ou dogmatiser ; défenses qu'elle a acceptées et souscrites de sa main dans cette même attestation. Voilà donc ce mélange incompréhensible de relâchement et de rigueur éclairci par actes, et l'accusation de M. de Cambrai manifestement convaincue de faux. Qui ne voit donc, après cela, qu'il ne faut donner aucune croyance aux faits que ce prélat avance contre un confrère et contre un ami aussi intime que je l'étois? J'accorde sans peine à M. l'archevêque de Cambrai, que si nous lui avons fait quelque injure, il doit, comme il ne cesse de le répéter, soutenir l'honneur de son ministère offensé : qu'il nous fasse la même justice. Je suis donc obligé aussi de faire paroître la vérité sur les plaintes dont il se sert pour animer contre moi tout le public. Il faut rechercher jusqu'à la source quelles peuvent être les causes, et de ces larmes trompeuses, et des emportemens qu'on m'attribue : il faut qu'on voie, jusque dans l'origine, si c'est la charité ou la passion qui m'a guidé dans cette affaire : elle a duré plus de quatre ans, et je suis le premier qu'on y ait fait entrer. La connexion

des faits ne me permet pas de les séparer; et je suis dans l'obligation de raconter toute la suite de cette fâcheuse histoire, puisque la conduite de mes confrères et la mienne ne peut être entendue que par ce moyen.

5. Il est vrai qu'il est affligeant de voir des évêques en venir à ces disputes, même sur des faits. Les libertins en triomphent, et prennent occasion de tourner la piété en hypocrisie, et les affaires de l'Eglise en dérision : mais si l'on n'a pas la justice de remonter à la source, on juge contre la raison. M. de Cambrai se vante partout qu'il n'a pas écrit le premier; ce qui pourroit mettre la raison de son côté, et du moins nous rendroit d'injustes aggresseurs. Il m'adresse cette parole à moi-même : « Qui est-ce qui a » écrit le premier? qui est-ce qui a commencé » le scandale (1) »? Mais est-il permis de dissimuler les faits constans et publics? Qui est-ce en effet qui a imprimé le premier sur ces matières, de M. de Cambrai ou de nous? Qui est-ce qui dit le premier, dans un avertissement à la tête d'un ouvrage d'importance, « qu'il ne vouloit » qu'expliquer avec plus d'étendue les principes » de deux prélats (M. de Paris et moi) donnés » au public en trente-quatre propositions (2) »? Etions-nous convenus ensemble qu'il expliqueroit nos principes? avois-je seulement ouï parler de cette explication? M. de Cambrai dit beaucoup de choses de M. de Paris, que ce prélat a réfutées

(1) *Lett. IV, p.* 43. — (2) *Max. des SS. Avert. p.* 16.

au gré de tout le public, par des faits incontestables : mais pour moi, les excuses de M. de Cambrai n'ont pas la moindre apparence, puisqu'il est constant que je n'avois pas seulement entendu parler de l'explication qu'il vouloit donner de nos principes communs. En avois-je usé de la même sorte avec M. de Cambrai; et quand je voulus publier l'explication que j'avois promise de notre doctrine, n'avois-je pas commencé par mettre le livre que je préparois en manuscrit entre les mains de M. de Cambrai pour l'examiner? Ce sont des faits très-constans, et qu'on ne nie pas. Je suis donc manifestement innocent de la division survenue entre nous, moi qu'on accuse d'être l'auteur de tout le mal. Si au lieu d'expliquer nos principes, il se trouve qu'on nous implique dans des erreurs capitales : si on remplit tout un livre des maximes de Molinos, et qu'on ne fasse que de les couvrir d'apparences plus spécieuses, avons-nous dû le souffrir? Il n'y a donc qu'à examiner si dans le fond notre cause est aussi juste que nous l'avons démontré ailleurs; mais en attendant il est justifié à la face du soleil, aux yeux de Dieu et des hommes, que nous ne sommes pas les aggresseurs, que notre défense étoit légitime autant qu'elle est nécessaire, et que du moins cette partie du procédé, qui est le fondement de toute la suite, ne reçoit pas seulement une ombre de contestation.

6. Le reste n'est pas moins certain : mais afin de le faire entendre à tout le public; puisque

c'est M. de Cambrai qui nous y presse lui-même, et qu'il a cinq cents bouches par toute l'Europe à sa disposition, pour y faire retentir ses plaintes, que pouvons-nous faire, encore un coup, que de reprendre les choses jusqu'à l'origine, par un récit aussi simple qu'il sera d'ailleurs véritable et soutenu de preuves certaines?

II.e SECTION.

Commencement de la Relation : et premièrement ce qui s'est passé avec moi seul.

1. Il y avoit assez long-temps que j'entendois dire à des personnes distinguées par leur piété et par leur prudence, que M. l'abbé de Fénélon étoit favorable à la nouvelle oraison, et on m'en donnoit des indices qui n'étoient pas méprisables. Inquiet pour lui, pour l'Eglise, et pour les princes de France dont il étoit déjà précepteur, je le mettois souvent sur cette matière, et je tâchois de découvrir ses sentimens, dans l'espérance de le ramener à la vérité pour peu qu'il s'en écartât. Je ne pouvois me persuader qu'avec ses lumières et avec la docilité que je lui croyois, il donnât dans ces illusions, ou du moins qu'il y voulût persévérer s'il étoit capable de s'en laisser éblouir. J'ai toujours une certaine persuasion de la force de la vérité quand on l'écoute, et je ne doutai jamais que M. l'abbé de Fénélon n'y fût attentif. J'avois pourtant quelque peine de voir qu'il n'entroit pas avec moi dans cette matière avec autant d'ouverture que dans les autres

autres que nous traitions tous les jours. A la fin Dieu me tira de cette inquiétude : et un de nos amis communs, homme d'un mérite comme d'une qualité distinguée, lorsque j'y pensois le moins, me vint déclarer que madame Guyon et ses amis vouloient remettre à mon jugement son oraison et ses livres. Ce fut en l'année 1693, vers le mois de septembre, qu'on me proposa cet examen. De deviner maintenant pourquoi l'on me fit cette confidence, si ce fut là un de ces sentimens de confiance que Dieu met quand il lui plaît dans les cœurs pour venir à ses fins cachées, ou si l'on crut simplement dans la conjoncture qu'il se falloit chercher quelque sorte d'appui dans l'épiscopat, c'est où je ne puis entrer : je ne veux point raisonner, mais raconter seulement des faits que me rappellent sous les yeux de Dieu, non-seulement une mémoire fraîche et sûre comme au premier jour, mais encore les écrits que j'ai en main. Naturellement je crains de m'embarrasser des affaires où je ne suis pas conduit par une vocation manifeste : ce qui arrive dans le troupeau dont je suis chargé, quoiqu'indigne, ne me donne point cette peine : j'ai la foi au saint ministère et à la vocation divine. Pour cette fois, en me proposant d'entrer dans cet examen, on me répéta si souvent que Dieu le vouloit, et que madame Guyon ne désirant que d'être enseignée, un évêque à qui elle prenoit confiance ne pouvoit pas lui refuser l'instruction qu'elle demandoit avec tant d'humilité,

qu'à la fin je me rendis. Je connus bientôt que c'étoit M. l'abbé de Fénélon qui avoit donné le conseil; et je regardai comme un bonheur de voir naître une occasion si naturelle de m'expliquer avec lui. Dieu le vouloit : je vis madame Guyon : on me donna tous ses livres, et non-seulement les imprimés, mais encore les manuscrits, comme sa vie qu'elle avoit écrite dans un gros volume, des commentaires sur Moïse, sur Josué, sur les Juges, sur l'Evangile, sur les Epîtres de saint Paul, sur l'Apocalypse et sur beaucoup d'autres livres de l'Ecriture. Je les emportai dans mon diocèse où j'allois; je les lus avec attention; j'en fis d'amples extraits comme on le fait des matières dont on doit juger; j'en écrivis au long de ma main les propres paroles : je marquai tout jusqu'aux pages; et durant l'espace de quatre ou cinq mois, je me mis en état de prononcer le jugement qu'on me demandoit.

2. Je ne me suis jamais voulu charger ni de confesser ni de diriger cette dame, quoiqu'elle me l'ait proposé, mais seulement de lui déclarer mon sentiment sur son oraison et sur la doctrine de ses livres, en acceptant la liberté qu'elle me donnoit de lui ordonner ou de lui défendre précisément sur cela ce que Dieu, dont je demandois perpétuellement les lumières, voudroit m'inspirer.

3. La première occasion que j'eus de me servir de ce pouvoir fut celle-ci. Je trouvai dans la vie de cette dame, que Dieu lui donnoit une abon-

dance de grâces dont elle crevoit, au pied de la lettre : il la falloit délacer : elle n'oublie pas qu'une duchesse avoit une fois fait cet office : en cet état on la mettoit souvent sur son lit : souvent on se contentoit de demeurer assis auprès d'elle : on venoit recevoir la grâce dont elle étoit pleine, et c'étoit là le seul moyen de la soulager. Au reste, elle disoit très-expressément que ces grâces n'étoient point pour elle : qu'elle n'en avoit aucun besoin, étant pleine par ailleurs, et que cette surabondance étoit pour les autres. Tout cela me parut d'abord superbe, nouveau, inoui, et dès-là du moins fort suspect; et mon cœur, qui se soulevoit à chaque moment contre la doctrine des livres que je lisois, ne put résister à cette manière de donner les grâces. Car distinctement, ce n'étoit ni par ses prières, ni par ses avertissemens qu'elle les donnoit : il ne falloit qu'être assis auprès d'elle pour aussitôt recevoir une effusion de cette plénitude de grâces. Frappé d'une chose aussi étonnante, j'écrivis de Meaux à Paris à cette dame, que je lui défendois, Dieu par ma bouche, d'user de cette nouvelle communication de grâces, jusqu'à ce qu'elle eût été plus examinée. Je voulois en tout et partout procéder modérément, et ne rien condamner à fond avant que d'avoir tout vu.

4. Cet endroit de la vie de madame Guyon est trop important pour être laissé douteux, et voici comme elle l'explique dans sa vie. « Ceux, dit- » elle, que notre Seigneur m'a donnés : (c'est

» un style répandu dans tout le livre :) mes vé-
» ritables enfans ont une tendance à demeurer
» en silence auprès de moi. Je découvre leurs
» besoins, et leur communique en Dieu ce qui
» leur manque. Ils sentent fort bien ce qu'ils re-
» çoivent, et ce qui leur est communiqué avec
» plénitude » : Un peu après : « Il ne faut, dit-
» elle, que se mettre auprès de moi en silence ».
Aussi cette communication s'appelle *la communication en silence*, sans parler et sans écrire ; c'est le langage des anges, celui du Verbe qui n'est qu'un silence éternel. Ceux qui sont ainsi auprès d'elle
« sont nourris, dit-elle, intimement de la grâce
» communiquée par moi en plénitude ». A mesure qu'on recevoit la grâce autour d'elle, « je me
» sentois, dit-elle, peu à peu vider et soulager ».
Chacun recevoit sa grâce « selon son degré d'o-
» raison, et éprouvoit auprès de moi cette plé-
» nitude de grâces apportées par Jésus-Christ :
» c'étoit comme une écluse qui se décharge avec
» profusion : on se sentoit empli, et moi je me
» sentois vider, et soulager de ma plénitude :
» mon ame m'étoit montrée comme un de ces
» torrens qui tombent des montagnes avec une
» rapidité inconcevable ».

5. Ce qu'elle raconte avec plus de soin, c'est, comme on a dit, qu'il n'y avoit rien pour elle dans cette plénitude de grâces : elle répète partout « que tout étoit plein : il n'y avoit rien de
» vide en elle » : c'étoit comme une nourrice qui *crève de lait*, mais qui n'en prend rien pour

elle-même. « Je suis, dit-elle, depuis bien des » années dans un état également nu et vide en » apparence; je ne laisse pas d'être très-pleine. » Une eau qui rempliroit un bassin, tant qu'elle » se trouve dans les bornes de ce qu'il peut conte- » nir, ne fait rien distinguer de sa plénitude: » mais qu'on lui verse une surabondance, il faut » qu'il se décharge, ou qu'il crève. Je ne sens » jamais rien pour moi-même : mais lorsque l'on » remue par quelque chose ce fond intimement » plein et tranquille, cela fait sentir la plénitude » avec tant d'excès qu'elle rejaillit sur les sens : » c'est, poursuit-elle, un regorgement de pléni- » tude, un rejaillissement d'un fond comblé et » toujours plein pour toutes les ames qui ont » besoin de puiser les eaux de cette plénitude: » c'est le réservoir divin où les enfans de la sa- » gesse puisent incessamment ce qu'il leur faut ».

6. C'est dans un de ces excès de plénitude, qu'environnée une fois de quelques personnes, « comme une femme lui eût dit qu'elle étoit plus » pleine qu'à l'ordinaire ; je leur dis, raconte- » t-elle, que je mourois de plénitude, et que cela » surpassoit mes sens au point de me faire cre- » ver » : ce fut à cette occasion que la duchesse qu'elle indique, et que personne n'apprendra jamais de ma bouche, « me délaça, dit-elle, cha- » ritablement pour me soulager : ce qui n'em- » pêcha pas que par la violence de la plénitude, » mon corps ne crevât de deux côtés ». Elle se soulagea en communiquant de sa plénitude à un

confesseur qu'elle désigne, et à deux autres personnes que je ne découvrirai pas.

7. C'est après avoir vu ces choses, et beaucoup d'autres aussi importantes que nous allons raconter, que M. l'archevêque de Cambrai persiste à défendre madame Guyon en des termes dont on sera étonné, quand nous en serons à l'article où il les faudra produire écrits de sa main. On verra alors, plus clair que le jour, ce qu'on ne voit déjà que trop, que c'est après tout madame Guyon qui fait le fond de cette affaire, et que c'est la seule envie de la soutenir qui a séparé ce prélat d'avec ses confrères. Puisqu'il m'attaque, comme on a vu, sur mon procédé, tant avec madame Guyon qu'avec lui-même, d'une manière qui rendroit et mon ministère et ma conduite odieuse à toute l'Eglise, c'étoit à lui de prévoir ce que ses injustes reproches me contraindroient à la fin de découvrir : mais une raison plus haute me force encore à parler. Il faut prévenir les fidèles contre une séduction qui subsiste encore : une femme qui est capable de tromper les ames par de telles illusions, doit être connue, surtout lorsqu'elle trouve des admirateurs et des défenseurs, et un grand parti pour elle, avec une attente des nouveautés que la suite fera paroître. Je confesse que c'étoit ici en effet un ouvrage de ténèbres, qu'on doit désirer de tenir caché, et je l'eusse fait éternellement, comme je l'ai fait durant plus de trois ans avec un impénétrable silence, si l'on n'eût pas abusé avec trop d'excès

de ma discrétion, et si la chose n'étoit pas venue à un point où il faut, pour le service de l'Eglise, mettre en évidence ce qui se trame sourdement dans son sein.

8. Comme madame Guyon sentit d'abord que je trouverois beaucoup de choses extraordinaires dans sa vie, elle me prévint là-dessus en cette manière dans une lettre que j'ai encore toute écrite de sa main, et signée d'elle : « Il y a de » trois sortes de choses extraordinaires que vous » avez pu remarquer : la première qui regarde les » communications intérieures en silence ; celle-là » est très-aisée à justifier par le grand nombre de » personnes de mérite et de probité qui en ont » fait l'expérience. Ces personnes, que j'aurai » l'honneur de vous nommer lorsque j'aurai celui » de vous voir, le peuvent justifier. Pour les choses » à venir, c'est une matière sur laquelle j'ai quel- » que peine qu'on fasse attention : ce n'est point » là l'essentiel ; mais j'ai été obligée de tout écrire. » Nos amis pourroient facilement vous justifier » cela, soit par des lettres qu'ils ont en main, » écrites il y a dix ans, soit par quantité de » choses qu'ils ont témoignées et dont je perds » facilement l'idée. Pour les choses miraculeuses » je les ai mises dans la même simplicité que le » reste ». La voilà donc déjà dans son opinion communicatrice des grâces, de la manière inouie et prodigieuse qu'on vient d'entendre ; prophétesse de plus, et grande faiseuse de miracles. Elle me prie sur cela de suspendre mon jugement,

jusqu'à ce que je l'aie vue et entendue plusieurs fois : ce que je fis autant que je pus sur les deux derniers chefs.

9. Je laisse donc pour un peu de temps les miracles qui se trouvent à toutes les pages de cette vie ; et les prédictions qui sont ou vagues, ou fausses, ou confuses, et mêlées. Pour les communications en silence, elle tâcha de les justifier par un écrit qu'elle joignit à sa lettre avec ce titre : *La main du Seigneur n'est pas accourcie.* Elle y apporte l'exemple *des célestes hiérarchies* qu'elle allègue aussi dans sa vie en plusieurs endroits : « celui des saints qui s'entendent sans » parler : celui du fer frotté de l'aimant : celui des » hommes déréglés qui se communiquent un es- » prit de déréglement : celui de sainte Monique » et de saint Augustin dans le livre x des Confes- » sions de ce Père » : où il s'agit bien du silence où ces deux ames furent attirées, mais sans la moindre teinture de ces prodigieuses communications, de ces superbes plénitudes, de ces regorgemens qu'on vient d'entendre. Je ne parle point des expériences auxquelles on me renvoyoit, ni aussi de certains effets que la prévention ou même la bonne foi peuvent avoir. Ce ne sont rien moins que des preuves, puisque c'est cela même qu'il faut éprouver et examiner, selon ce principe de l'Apôtre : *Eprouvez les esprits s'ils sont de Dieu :* et encore : *Eprouvez tout ; retenez ce qui est bon.* Quand, pour en venir à cette épreuve, j'eus commencé par défendre ces absurdes communica-

tions, madame Guyon tâcha d'en excuser une partie comme la rupture de ses habits en deux endroits par cette effroyable plénitude : j'ai sa réponse peu satisfaisante, dans une lettre de sa main qui sert à justifier le fait. Pour l'examen d'une si étrange communication on voit bien qu'il est inutile. Ce qu'il y avoit de bon dans cette réponse, c'est que la dame promettoit d'obéir et de n'écrire à personne ; ce que j'avois aussi exigé pour l'empêcher de se mêler de direction, comme elle faisoit avec une autorité étonnante : car j'avois entre autres choses trouvé dans sa vie, ce qui paroît aussi dans son Interprétation imprimée sur le Cantique, que par un état et une destination apostolique, dont elle étoit revêtue, et où les ames d'un certain état sont élevées; non-seulement elle « voyoit clair dans le fond des » ames », mais encore « qu'elle recevoit une au- » torité miraculeuse sur les corps et sur les ames » de ceux que notre Seigneur lui avoit donnés. » Leur état intérieur sembloit, dit-elle, être en » ma main », (par l'écoulement qu'on a vu de cette grace communiquée de sa plénitude) : sans qu'ils sussent « comment ni pourquoi ils ne pou- » voient s'empêcher de m'appeler leur mère ; et » quand on avoit goûté de cette direction, toute » autre conduite étoit à charge ».

10. Au milieu des précautions que je prenois contre le cours de ces illusions, je continuai ma lecture, et j'en vins à l'endroit où elle prédit le règne prochain du Saint-Esprit par toute la

terre. Il devoit être précédé d'une terrible persécution contre l'oraison : « Je vis, dit-elle, le » démon déchaîné contre l'oraison et contre moi ; » qu'il alloit soulever une persécution étrange » contre les personnes d'oraison : il n'osoit m'attaquer moi-même : il me craignoit trop : je le » défiois quelquefois : il n'osoit paroître : j'étois » pour lui comme un foudre ».

11. « Une nuit, dit-elle à Dieu, que j'étois fort » éveillée, vous me montrâtes à moi-même, sous » la figure de cette femme de l'Apocalypse : vous » me montrâtes ce mystère, vous me fîtes comprendre cette lune ; mon ame au-dessus des » vicissitudes et inconstances ». Elle remarque elle-même, et le soleil de justice qui l'environnoit, et toutes les vertus divines qui faisoient comme une couronne autour de sa tête : « Elle » étoit grosse d'un fruit ; c'est de cet esprit, Seigneur, disoit-elle, que vous vouliez communiquer à tous mes enfans : le démon jette un » fleuve contre moi ; c'est la calomnie : la terre » l'engloutiroit, elle tomberoit peu à peu : j'aurois des millions d'enfans » : elle s'applique de même le reste de la prophétie.

12. Dans la suite elle voit la victoire de ceux qu'elle appelle les martyrs du Saint-Esprit. « O » Dieu, dit-elle comme une personne inspirée, » vous vous taisez ! vous ne vous tairez pas toujours ». Après cet enthousiasme, elle montre la consommation de toutes choses par l'étendue de ce même esprit dans toute la terre. Un peu

après elle raconte que « passant par Versailles » elle vit de loin le Roi à la chasse : qu'elle fut » prise de Dieu avec une possession si intime » qu'elle fut contrainte de fermer les yeux : elle » eut alors une certitude que Sa Majesté l'aidoit » d'une manière particulière, et, dit-elle, que » notre Seigneur permettroit que je lui parlasse. » J'écris, poursuit-elle, ceci pour ne rien cacher, » la chose ayant à présent peu d'apparence pour » une personne décriée ». Mais elle eut en même temps *une certitude qu'elle seroit délivrée de l'opprobre* par le moyen d'une protectrice de qui on sait qu'elle est peu favorisée, quoiqu'elle la nomme en deux endroits de sa vie.

13. Chacun peut faire ici ses réflexions sur les prophéties de cette dame; car pour moi je ne veux point sortir des faits : c'en est un bien considérable que dans un enthousiasme sur les merveilles que Dieu vouloit opérer par elle, « il » m'a semblé, dit-elle, que Dieu m'a choisie en » ce siècle pour détruire la raison humaine; pour » établir la sagesse de Dieu par la destruction de » la sagesse du monde : il établira les cordes de » son empire en moi et les nations reconnoîtront » sa puissance : son esprit sera répandu en toute » chair. On chantera le cantique de l'Agneau » comme vierge, et ceux qui le chanteront seront » ceux qui seront parfaitement désappropriés : ce » que je lierai sera lié, ce que je délierai sera » délié : je suis cette pierre fichée par la croix » sainte, rejetée par les architectes »; et le reste

que j'ai lu moi-même à M. l'abbé de Fénélon : il sait bien ceux qui assistoient à la conférence, et que c'étoit lui seul que je regardois, parce que c'étoit lui comme prêtre qui devoit enseigner les autres.

14. Madame Guyon continue à se donner un air prophétique dans son explication sur l'Apocalypse, d'où j'ai extrait ces paroles : « Le temps » va venir : il est plus proche qu'on ne pense : » Dieu choisira deux témoins en particulier, soit » ceux qui seront réellement vivans et qui doi- » vent rendre témoignage; soit ceux dont je » viens de parler » (qui sont la foi et l'amour pur) : et dans la suite : « O mystère plus véri- » table que le jour qui luit, vous passez à pré- » sent pour fable, pour contes de petits-enfans, » pour choses diaboliques : le temps viendra qu'au- » cune de ces paroles ne sera regardée qu'avec » respect, parce qu'on verra alors qu'elles vien- » nent de mon Dieu; lui-même les conservera » jusqu'au jour qu'il a destiné pour les faire pa- » roître ».

15. C'est de ses écrits dont elle parle. Elle insinue partout dans sa vie qu'ils sont inspirés : elle en donne pour preuve éclatante la miraculeuse rapidité de sa main : et n'oublie rien pour faire entendre qu'elle est la plume de ce diligent écrivain dont parle David. C'est aussi ce que ses disciples m'ont vanté cent fois : elle se glorifie que ses écrits seront conservés comme par miracle, et « un jour arrivera, dit-elle encore dans

» l'Apocalypse, que ce qui est écrit ici, sera en-
» tendu de tout le monde, et ne sera plus ni bar-
» bare ni étranger ».

16. C'est ainsi qu'elle entretient ses amis d'un avenir merveilleux. J'ai transcrit de ma main une de ses lettres au Père la Combe, duquel il faudra parler en son lieu : j'ai rendu un exemplaire d'une main bien sûre qui m'avoit été donné pour le copier. Sans m'arrêter à des prédictions mêlées de vrai et de faux, qu'elle hasarde sans cesse, je remarquerai seulement qu'elle y confirme ses creuses visions sur la femme enceinte de l'Apocalypse, et que c'est peut-être pour cette raison qu'elle insère dans sa vie cette prétendue lettre prophétique.

17. Je ramassois toutes ces choses que je crus utiles pour ouvrir les yeux à M. l'abbé de Fénélon, que je croyois incapable de donner dans les illusions d'une telle prophétesse quand je les lui représenterois ; et voici encore d'autres remarques que je recueillis dans la même vue.

18. Je ne sais comment je ferai pour expliquer celle qui se présente la première. C'est un songe mystérieux dont l'effet fut étonnant. « Car, dit-
» elle, je fus si pénétrée de ce songe, et mon
» esprit fut si net, qu'il ne me resta nulle dis-
» tinction ni pensée que celle que notre Seigneur
» lui donnoit ». Mais qu'étoit-ce enfin que ce songe, et qu'est-ce qu'y vit cette femme si pénétrée? Une montagne où elle fut reçue par Jésus-Christ : une chambre où elle demande pour qui

étoient les deux lits qu'elle y voyoit : « En voilà » un pour ma mère : et l'autre ? pour vous, mon » épouse : » un peu après : « Je vous ai choisie » pour être ici avec vous ». Quand j'ai repris madame Guyon d'une vision si étrange : quand je lui ai représenté ce lit pour une épouse séparé d'avec le lit de la mère, comme si la Mère de Dieu dans le sens spirituel et mystérieux n'étoit pas, pour ainsi parler, la plus épouse de toutes les épouses : elle m'a toujours répondu : c'est un songe. Mais, lui disois-je, c'est un songe que vous nous donnez comme un grand mystère, et comme le fondement *d'une oraison,* ou plutôt « non d'une oraison, mais d'un état, dont on ne » peut rien dire à cause de sa grande pureté ». Mais passons : et vous, ô Seigneur, si j'osois je vous demanderois un de vos Séraphins avec le plus brûlant de tous ses charbons, pour purifier mes lèvres souillées par ce récit, quoique nécessaire.

19. Je dirai avec moins de peine un autre effet du titre d'épouse dans la vie de cette femme. C'est qu'elle vint à un état où elle ne pouvoit plus prier les saints ni même la sainte Vierge : c'est déjà là un grand mal, de reconnoître de tels états si contraires à la doctrine catholique : mais la raison qu'elle en rend est bien plus étrange. « C'est, dit-elle, que ce n'est pas à l'épouse, » mais aux domestiques de prier les autres de » prier pour eux » : comme si toute ame pure n'étoit pas épouse ; ou que celle-ci fût la seule

parfaite; ou que les ames bienheureuses, qu'il s'agissoit de prier, ne fussent pas des épouses plus unies à Dieu, que tout ce qu'il y a de plus saint et de plus uni sur la terre.

20. Ce qu'il y a de plus répandu dans ce livre et dans tous les autres, c'est que cette dame est sans erreur. C'est la marque qu'elle donne partout de son état entièrement uni à Dieu, et de son apostolat; mais quoique ses erreurs fussent infinies, celle que je relevai alors le plus, étoit celle qui regardoit l'exclusion de tout désir et de toute demande pour soi-même, en s'abandonnant aux volontés de Dieu les plus cachées quelles qu'elles fussent, ou pour la damnation ou pour le salut. C'est ce qui règne dans tous les livres imprimés et manuscrits de cette dame, et ce fut sur quoi je l'interrogeai dans une longue conférence que j'eus avec elle en particulier. Je lui montrai dans ses écrits, et lui fis répéter plusieurs fois, que toute demande pour soi est intéressée, contraire au pur amour et à la conformité avec la volonté de Dieu, et enfin très-précisément, qu'elle ne pouvoit rien demander pour elle. Quoi, lui disois-je, vous ne pouvez rien demander pour vous? Non, répondit-elle, je ne le puis. Elle s'embarrassa beaucoup sur les demandes particulières de l'Oraison dominicale. Je lui disois : Quoi, vous ne pouvez pas demander à Dieu la rémission de vos péchés? Non, repartit-elle : hé bien, repris-je aussitôt, moi, que vous rendez l'arbitre de votre oraison, je

vous ordonne, Dieu par ma bouche, de dire après moi : Mon Dieu, je vous prie de me pardonner mes péchés. Je puis bien, dit-elle, répéter ces paroles; mais d'en faire entrer le sentiment dans mon cœur, c'est contre mon oraison. Ce fut là que je lui déclarai qu'avec une telle doctrine je ne pouvois plus lui permettre les saints sacremens, et que sa proposition étoit hérétique. Elle me promit quatre et cinq fois de recevoir instruction, et de s'y soumettre, et c'est par-là que finit notre conférence. Elle se fit au commencement de l'année 1694, comme il seroit aisé de le justifier par les dates des lettres qui y ont rapport. Tôt après elle fut suivie d'une autre conférence plus importante avec M. l'abbé de Fénélon dans son appartement à Versailles. J'y entrai plein de confiance qu'en lui montrant sur les livres de madame Guyon toutes les erreurs et tous les excès qu'on vient d'entendre, il conviendroit avec moi qu'elle étoit trompée, et que son état étoit un état d'illusion. Je remportai pour toute réponse, que puisqu'elle étoit soumise sur la doctrine, il ne falloit pas condamner la personne. Sur tous les autres excès, sur ces prodigieuses communications de grâces, sur ce qu'elle disoit d'elle-même, de la sublimité de ses grâces, et de l'état de son éminente sainteté; qu'elle étoit la femme enceinte de l'Apocalypse, celle à qui il étoit donné de lier et délier, la pierre angulaire, et le reste de cette nature; on me disoit que c'étoit le cas de pratiquer ce que dit saint Paul : *Eprou-*

vez

vez les esprits. Pour les grandes choses qu'elle disoit d'elle-même, c'étoit des magnanimités semblables à celles de l'Apôtre, lorsqu'il raconte tous ses dons, et que c'étoit cela même qu'il falloit examiner. Dieu me faisoit sentir toute autre chose : sa soumission ne rendoit pas son oraison bonne; mais faisoit espérer seulement qu'elle se laisseroit redresser : le reste me paroissoit plein d'une illusion si manifeste, qu'il n'étoit besoin d'aucune autre épreuve que de la simple relation des faits. Je témoignai mon sentiment avec toute la liberté, mais aussi avec toute la douceur possible, ne craignant rien tant que d'aigrir celui que je voulois ramener. Je me retirai étonné de voir un si bel esprit dans l'admiration d'une femme dont les lumières étoient si courtes, le mérite si léger, les illusions si palpables, et qui faisoit la prophétesse. Les pleurs que je versai sous les yeux de Dieu, ne furent pas du moins alors de ceux dont M. de Cambrai me dit à présent : *Vous me pleurez et vous me déchirez.* Je ne songeois qu'à tenir caché ce que je voyois, sans m'en ouvrir qu'à Dieu seul : à peine le croyois-je moi-même : j'eusse voulu pouvoir me le cacher; je me tâtois pour ainsi dire moi-même en tremblant, et à chaque pas je craignois des chutes après celle d'un esprit si lumineux. Mais je ne perdis pas courage, me consolant sur l'expérience de tant de grands esprits que Dieu avoit humiliés un peu de temps pour les faire ensuite marcher plus sûrement; et je m'attachai d'autant plus à rame-

ner M. l'abbé de Fénélon, que ceux qui nous avoient écoutés étoient en sa main.

21. Un peu après cette conférence, j'écrivis une longue lettre à madame Guyon, où je m'expliquois sur les difficultés qu'on vient d'entendre; j'en réservois quelques autres à un plus grand examen : je marquois tous mes sentimens, tels que je les viens de représenter : ces prodigieuses communications n'y étoient pas oubliées, non plus que l'autorité de lier et de délier, les visions sur l'Apocalypse, et les autres choses que j'ai racontées. La lettre est du 4 de mars 1694 : la réponse, qui suivit de près, est très-soumise, et justifie tous les faits que j'ai avancés sur le contenu de ses livres. Elle acceptoit le conseil de se retirer sans voir ni écrire à personne autrement que pour ses affaires; j'estimois la docilité qui paroissoit dans sa lettre, et je tournai mon attention à désabuser M. l'abbé de Fénélon d'une personne dont la conduite étoit si étrange.

III.e SECTION.

Seconde partie de la Relation contenant ce qui s'est passé avec M. de Châlons, M. Tronson, et moi.

1. Pendant que j'étois occupé de ces pensées, plein d'espérance et de crainte, madame Guyon tournoit l'examen à toute autre chose que ce qu'on avoit commencé. Elle se mit dans l'esprit de faire examiner les accusations qu'on intentoit contre ses mœurs, et les désordres qu'on lui imputoit. Elle en écrivit à cette future protectrice

qu'elle croyoit avoir vue dans sa prophétie, pour la supplier de demander au Roi des commissaires, avec pouvoir d'informer et de prononcer sur sa vie. La copie qu'elle m'envoya de sa lettre, et celle qu'elle y joignit, marquent par les dates que tout ceci arriva au mois de juin de l'an 1694. C'étoit le cas d'accomplir les prédictions, et madame Guyon y tournoit les choses d'une manière assez spécieuse : insinuant adroitement qu'il falloit la purger des crimes dont elle étoit accusée, sans quoi on entreroit trop prévenu dans l'examen de sa doctrine. Mais il n'est pas si aisé de surprendre une piété éclairée. La médiatrice qu'elle avoit choisie, vit d'abord que le parti des commissaires, outre les autres inconvéniens, s'éloignoit du but, qui étoit de commencer par examiner la doctrine dans les écrits qu'on avoit en main, et dans les livres dont l'Eglise étoit inondée. Ainsi la proposition tomba d'elle-même : madame Guyon céda : et ce fut elle qui fit demander, par ses amis, la chose du monde qui me fut la plus agréable : c'est que, pour achever un examen de cette importance, où il falloit pénétrer toute la matière du quiétisme, et mettre fin, si l'on pouvoit, à une sorte d'oraison si pernicieuse, on m'associât M. de Châlons, à présent archevêque de Paris, et M. Tronson, supérieur général de la congrégation de Saint-Sulpice. La lettre où madame Guyon m'informa de cette démarche, explique amplement toutes les raisons qui l'avoient portée à se soumettre comme à moi à ces

deux Messieurs. Je ne connoissois le dernier que par sa réputation. Mais M. l'abbé de Fénélon et ses amis y avoïent une croyance particulière. Pour M. de Châlons, on sait la sainte amitié qui nous a toujours unis ensemble. Il étoit aussi fort ami de M. l'abbé de Fénélon. Avec de tels associés j'espérois tout. Le Roi sut la chose par rapport à madame Guyon seulement, et l'approuva. M. l'archevêque de Paris a expliqué ce qui lui fut écrit sur ce sujet-là, et quelle fut sa réponse. On donna à ces Messieurs les livres que j'avois vus: M. l'abbé de Fénélon commença alors en grand secret à écrire sur cette matière. Les écrits qu'il nous envoyoit se multiplioient tous les jours : sans y nommer madame Guyon ni ses livres, tout tendoit à les soutenir ou bien à les excuser : c'étoit en effet de ces livres qu'il s'agissoit entre nous, et ils faisoient le seul sujet de nos assemblées. L'oraison de madame Guyon étoit celle qu'il conseilloit, et peut-être la sienne particulière. Cette dame ne s'oublia pas; et durant sept ou huit mois que nous employâmes à une discussion si sérieuse, elle nous envoya quinze ou seize gros cahiers que j'ai encore, pour faire le parallèle de ses livres avec les saints Pères, les théologiens, et les auteurs spirituels. Tout cela fut accompagné de témoignages absolus de soumission. M. l'abbé de Fénélon prit la peine de venir avec quelques-uns de ses amis à Issy, maison du séminaire de Saint-Sulpice, où les infirmités de M. Tronson nous obligèrent à tenir nos conférences. Tous nous

prièrent de vouloir bien entrer à fond dans cet examen, et protestèrent de s'en rapporter à notre jugement. Madame Guyon fit la même soumission par des lettres très-respectueuses, et nous ne songeâmes plus qu'à terminer cette affaire très-secrètement, en sorte qu'il ne parût point de dissention dans l'Eglise.

2. Nous commençâmes à lire avec plus de prières que d'étude, et dans un gémissement que Dieu sait, tous les écrits qu'on nous envoyoit, surtout ceux de M. l'abbé de Fénélon; à conférer tous les passages, et souvent à relire les livres entiers, quelque grande et laborieuse qu'en fût la lecture. Les longs extraits que j'ai encore, font voir quelle attention nous apportions à une affaire où il y alloit en effet du tout pour l'Eglise, puisqu'il ne s'agissoit de rien moins que d'empêcher la renaissance du quiétisme, que nous voyions recommencer en ce royaume par les écrits de madame Guyon que l'on y avoit répandus.

3. Nous regardions comme le plus grand de tous les malheurs qu'elle eût pour défenseur M. l'abbé de Fénélon. Son esprit, son éloquence, sa vertu, la place qu'il occupoit, et celles qui lui étoient destinées, nous engageoient aux derniers efforts pour le ramener. Nous ne pouvions désespérer du succès; car encore qu'il nous écrivît des choses (il faut l'avouer) qui nous faisoient peur, et dont ces Messieurs ont la mémoire aussi vive que moi, il y mêloit tant de témoignages de soumission, que nous ne pouvions nous persua-

der que Dieu le livrât à l'esprit d'erreur. Les lettres qu'il m'écrivoit durant l'examen, et avant que nous eussions pris une finale résolution, ne respiroient que l'obéissance; et encore qu'il la rendît toute entière à ces Messieurs, je dois avouer ici, qu'outre que j'étois l'ancien de la conférence, il sembloit s'adresser à moi avec une liberté particulière, par le long usage où nous étions de traiter ensemble les matières théologiques : l'une de ces lettres étoit conçue en ces termes.

4. « Je reçois, Monseigneur, avec beaucoup de » reconnoissance les bontés que vous me témoi- » gnez. Je vois bien que vous voulez charitable- » ment mettre mon cœur en paix. Mais j'avoue » qu'il me paroît que vous craignez un peu de » me donner une vraie et entière sûreté dans mon » état. Quand vous le voudrez, je vous dirai » comme à un confesseur tout ce qui peut être » compris dans une confession générale de toute » ma vie, et de tout ce qui regarde mon inté- » rieur. Quand je vous ai supplié de me dire la » vérité sans m'épargner, ce n'a été ni un langage » de cérémonie, ni un art pour vous faire expli- » quer. Si je voulois avoir de l'art je le tourne- » rois à d'autres choses, et nous n'en serions pas » où nous sommes. Je n'ai voulu que ce que je » voudrai toujours, s'il plaît à Dieu, qui est de » connoître la vérité. Je suis prêtre, je dois tout » à l'Eglise, et rien à moi, ni à ma réputation » personnelle. Je vous déclare encore, Monsei-

» gneur, que je ne veux pas demeurer un seul
» instant dans l'erreur par ma faute. Si je n'en
» sors point au plutôt, je vous déclare que c'est
» vous qui en êtes cause, en ne me décidant
» rien. Je ne tiens point à ma place, et je suis
» prêt à la quitter, si je m'en suis rendu indigne
» par mes erreurs. Je vous somme au nom de
» Dieu, et par l'amour que vous avez pour la
» vérité, de me la dire en toute rigueur. J'irai
» me cacher et faire pénitence le reste de mes
» jours, après avoir abjuré et rétracté publique-
» ment la doctrine égarée qui m'a séduit : mais
» si ma doctrine est innocente, ne me tenez point
» en suspens par des respects humains. C'est à
» vous à instruire avec autorité ceux qui se scan-
» dalisent faute de connoître les opérations de
» Dieu dans les ames. Vous savez avec quelle
» confiance je me suis livré à vous, et appliqué
» sans relâche à ne vous laisser rien ignorer de
» mes sentimens les plus forts. Il ne me reste
» toujours qu'à obéir. Car ce n'est pas l'homme
» ou le très-grand docteur que je regarde en
» vous : c'est Dieu. Quand même vous vous trom-
» periez, mon obéissance simple et droite ne me
» tromperoit pas; et je compte pour rien de me
» tromper en le faisant avec droiture et petitesse
» sous la main de ceux qui ont l'autorité dans
» l'Eglise. Encore une fois, Monseigneur, si peu
» que vous doutiez de ma docilité sans réserve,
» essayez-la sans m'épargner. Quoique vous ayez
» l'esprit plus éclairé qu'un autre, je prie Dieu

» qu'il vous ôte tout votre propre esprit, et qu'i
» ne vous laisse que le sien ».

5. Voilà de mot à mot toute la lettre. On voit bien par les offres de tout quitter, et de faire la rétractation la plus solennelle, combien la matière étoit importante, et combien il y étoit engagé. Ce n'étoit point encore par ses livres, puisqu'il n'en avoit écrit aucun en faveur de la nouvelle oraison. J'acceptois avec joie la prière qu'il faisoit pour moi, afin que je perdisse tout mon propre esprit qu'en effet je n'écoutois pas, et je tâchois de n'avoir d'oreilles que pour la tradition. Dans l'état de soumission où je voyois M. l'abbé de Fénélon, j'eusse regardé comme une injustice de douter pour peu que ce fût de sa docilité. Il ne me vint jamais dans la pensée, que les erreurs d'esprit où je le voyois, quoiqu'en elles-mêmes importantes et pernicieuses, pussent lui nuire, ou pussent même l'exclure des dignités de l'Eglise. On ne craignit point au quatrième siècle de faire évêque le grand Synésius, encore qu'il confessât beaucoup d'erreurs. On le connoissoit d'un esprit si bien fait et si docile, qu'on ne songea pas seulement que ces erreurs, quoique capitales, fussent un obstacle à sa promotion. Je ne parle point ainsi pour me justifier. Je pose simplement le fait, dont je laisse le jugement à ceux qui l'écoutent : s'ils veulent le différer jusqu'à ce qu'ils aient pu voir l'effet du tout, ils me feront beaucoup de grâce. Tout ici dépend de la suite; et je ne puis rien cacher au lecteur sans tout enve-

lopper de ténèbres. Au reste la docilité de Synésius n'étoit pas plus grande que celle que M. l'abbé de Fénélon faisoit paroître : une autre lettre contient ces paroles.

6. « Je ne puis m'empêcher de vous demander » avec une pleine soumission si vous avez dès à » présent quelque chose à exiger de moi. Je vous » conjure au nom de Dieu de ne me ménager en » rien ; et sans attendre les conversations que » vous me promettiez, si vous croyez maintenant » que je doive quelque chose à la vérité, et à » l'Eglise dans laquelle je suis prêtre, un mot » sans raisonnement me suffira. Je ne tiens qu'à » une seule chose qui est l'obéissance simple. Ma » conscience est donc dans la vôtre. Si je manque, » c'est vous qui me faites manquer faute de m'a- » vertir. C'est à vous à répondre de moi, si je » suis un moment dans l'erreur. Je suis prêt à » me taire, à me rétracter, à m'accuser, et même » à me retirer, si j'ai manqué à ce que je dois à » l'Eglise. En un mot, réglez-moi tout ce que » vous voudrez ; et si vous ne me croyez pas, » prenez-moi au mot pour m'embarrasser. Après » une telle déclaration je ne crois pas devoir finir » par des complimens ».

7. Une autre lettre disoit : « Je vous ai déjà » supplié de ne retarder pas un seul moment par » considération pour moi la décision qu'on vous » demande. Si vous êtes déterminé à condamner » quelque partie de la doctrine que je vous ai » exposée par obéissance, je vous supplie de le

» faire aussi promptement qu'on vous en priera.
» J'aime autant me rétracter aujourd'hui que
» demain, et même beaucoup mieux ». Tout le
reste étoit de même sens, et finissoit par ces mots:
« Traitez-moi comme un petit écolier, sans pen-
» ser ni à ma place, ni à vos anciennes bontés
» pour moi. Je serai toute ma vie plein de recon-
» noissance et de docilité, si vous me tirez au
» plutôt de l'erreur. Je n'ai garde de vous pro-
» poser tout ceci pour vous engager à une déci-
» sion précipitée aux dépens de la vérité : à Dieu
» ne plaise : je souhaite seulement que vous ne
» retardiez rien pour me ménager ».

8. Ces lettres me furent écrites par M. l'abbé de Fénélon, depuis le 12 de décembre 1694 jusqu'au 26 de janvier 1695; et pendant le temps qu'après avoir lu tous les écrits, tant de madame Guyon, que de M. l'abbé de Fénélon, nous dressions les articles où nous comprenions la condamnation de toutes les erreurs que nous trouvions dans les uns et dans les autres, pesant toutes les paroles, et tâchant non-seulement à résoudre toutes les difficultés qui paroissoient, mais encore à prévenir par principes celles qui pourroient s'élever dans la suite. Nous avions d'abord pensé à quelques conversations de vive voix après la lecture des écrits; mais nous craignîmes qu'en mettant la chose en dispute, nous ne soulevassions plutôt que d'instruire un esprit que Dieu faisoit entrer dans une meilleure voie, qui étoit celle de la soumission absolue. Il nous écrivoit lui-même,

dans une lettre que j'ai encore : « Epargnez-vous » la peine d'entrer dans cette discussion : prenez » la chose par le gros, et commencez par supposer » que je me suis trompé dans mes citations. Je les » abandonne toutes : je ne me pique ni de savoir » le grec, ni de bien raisonner sur les passages; » je ne m'arrête qu'à ceux qui vous paroîtront » mériter quelque attention; jugez-moi sur ceux-» là, et décidez sur les points essentiels, après » lesquels tout le reste n'est presque plus rien ». On voit par-là, que nous nous étions assez déclarés sur ses écrits. Il s'y étoit expliqué tellement à fond, que nous comprenions parfaitement toute sa pensée. On se rencontroit tous les jours : nous étions si bien au fait, qu'on n'avoit aucun besoin de longs discours. Nous recueillions pourtant avec soin tout ce que M. l'abbé de Fénélon nous avoit dit au commencement, et tout ce qu'il nous disoit dans l'occasion. On agissoit en simplicité comme on fait entre des amis, sans prendre aucun avantage les uns sur les autres; d'autant plus que nous-mêmes, qu'on reconnoissoit pour juges, nous n'avions d'autorité sur M. l'abbé de Fénélon que celle qu'il nous donnoit. Dieu sembloit lui faire sentir dans le cœur la voie que nous devions suivre pour le ramener doucement, et sans blesser la délicatesse d'un esprit si délié. L'examen duroit long-temps, il est vrai : les besoins de nos diocèses faisoient des interruptions à nos conférences. Quant à M. l'abbé de Fénélon, on aimoit mieux ne le troubler pas tout-à-fait sur ses sentimens,

que de paroître les condamner précipitamment, et avant que d'en avoir lu toutes les défenses. C'étoit déjà leur donner un coup que de les tenir pour suspects et soumis à un examen. M. l'abbé de Fénélon avoit raison de nous dire qu'après tout, nous ne savions ses sentimens que par lui-même. Comme il ne tenoit qu'à lui de nous les taire, la franchise avec laquelle il nous les découvroit nous étoit un argument de sa docilité; et nous les cachions avec d'autant plus de soin, qu'il avoit moins de ménagement à nous les montrer.

9. Ainsi, durant tout le temps que nous traitions tous trois cette affaire avec lui, c'est-à-dire durant huit ou dix mois, le secret ne fut pas moins impénétrable qu'il l'avoit été durant le temps à peu près égal que j'y étois appliqué seul. Il le faut ici avouer, le moindre souffle venu au Roi des sentimens favorables de M. l'abbé de Fénélon pour madame Guyon et pour sa doctrine, eût produit d'étranges effets dans l'esprit d'un prince si religieux, si délicat sur la foi, si circonspect à remplir les grandes places de l'Eglise; et le moins qu'on en eût dû attendre eût été pour cet abbé une exclusion inévitable de toutes les dignités. Mais nous ne nous avisâmes seulement pas (au moins moi, je le reconnois) qu'il y eût rien à craindre d'un homme dont nous croyions le retour si sûr, l'esprit si docile, et les intentions si droites: et soit par raison ou par prévention, ou si l'on veut, par erreur: (car je me confesse ici au public, plutôt que je ne cherche à me défen-

dre :) je crus l'instruction des princes de France en trop bonne main, pour ne pas faire en cette occasion tout ce qui servoit à y conserver un dépôt si important.

10. J'ai porté cette assurance jusqu'au point que la suite fera connoître. Dieu l'a permis, peut-être pour m'humilier : peut-être aussi que je péchois en me fiant trop aux lumières que je croyois dans un homme ; ou qu'encore que de bonne foi je crusse mettre ma confiance dans la force de la vérité et dans la puissance de la grâce, je parlois trop assurément d'une chose qui surpassoit mon pouvoir. Quoi qu'il en soit, nous agissions sur ce fondement, et autant que nous travaillions à ramener un ami, autant nous demeurions appliqués à ménager avec une espèce de religion sa réputation précieuse.

11. C'est ce qui nous inspira le dessein qu'on va entendre. Nous nous sentions obligés, pour donner des bornes à ses pensées, de l'astreindre par quelque signature : mais en même temps nous nous proposâmes, pour éviter de lui donner l'air d'un homme qui se rétracte, de le faire signer avec nous comme associé à notre délibération. Nous ne songions en toutes manières qu'à sauver un tel ami, et nous étions bien concertés pour son avantage.

12. Peu de temps après il fut nommé à l'archevêché de Cambrai. Nous applaudîmes à ce choix comme tout le monde, et il n'en demeura pas moins dans la voie de la soumission où Dieu le mettoit : plus il alloit être élevé sur le chan-

delier, plus il me sembloit qu'il devoit venir à ce grand éclat et aux grâces de l'état épiscopal par l'humble docilité que nous lui voyions. Ainsi nous continuâmes à former notre jugement; et lui-même nous le demandoit avec la même humilité. Les trente-quatre Articles furent dressés à Issy dans nos conférences particulières : nous les présentâmes tout dressés au nouveau Prélat, M. de Châlons et moi, dans mon appartement à Versailles. M. l'archevêque de Paris a exposé, dans sa réponse à M. l'archevêque de Cambrai, la peine que lui fit cette lecture. Nous lui dîmes sans disputer, avec une sincérité épiscopale, ce qu'il devoit faire des écrits qu'il nous avoit envoyés en si grand nombre : il ne dit mot; et malgré la peine qu'il avoit montrée, il s'offrit à signer les articles dans le moment par obéissance. Nous trouvâmes plus à propos de les remettre entre ses mains, afin qu'il pût les considérer durant quelques jours. Quoiqu'ils entamassent le vif, ou plutôt, quoiqu'ils renversassent tous les fondemens de la nouvelle oraison; comme les principes en étoient évidens, nous crûmes que M. l'abbé de Fénélon ne les contrediroit pas quand il les auroit entendus. Il nous apporta des restrictions à chaque article, qui en éludoient toute la force, et dont l'ambiguité les rendoit non-seulement inutiles, mais encore dangereux : nous ne crûmes pas nous y devoir arrêter. M. de Cambrai céda, et les articles furent signés à Issy, chez M. Tronson, le 10 de mars 1695.

13. Quand M. l'archevêque de Cambrai dit

maintenant dans sa Réponse à notre Déclaration, qu'il *a dressé les Articles avec nous* (1); je suis fâché qu'il ait oublié les saintes dispositions où Dieu l'avoit mis. On a vu, dans les lettres qu'il écrivoit pendant qu'on travailloit à ces articles, qu'il ne demandoit qu'une décision sans raisonner. Si nous entrâmes dans ce sentiment, je prie ceux qui liront cet écrit de ne le pas attribuer à hauteur ou à dédain : à Dieu ne plaise : en toute autre occasion nous eussions tenu à honneur de délibérer avec un homme de ses lumières et de son mérite, qui alloit même nous être agrégé dans le corps de l'épiscopat. Mais à cette fois Dieu lui montroit une autre voie : c'étoit celle d'obéir sans examiner : il faut conduire les hommes par les sentiers que Dieu leur ouvre, et par les dispositions que sa grâce leur met dans le cœur. Aussi la première fois que M. l'archevêque de Cambrai a parlé de nos XXXIV Articles, (c'est dans l'avertissement du livre des Maximes des Saints :) il ne parle que de deux prélats, de M. de Châlons et de moi, qui les avions dressés, sans songer alors à se nommer comme auteur. Il se souvenoit de l'esprit où nous étions tous quand on signa. Voilà le petit mystère que nous inspira son seul avantage. J'entends dire par ses amis que c'étoit là comme un secret de confession entre nous, qu'il ne vouloit pas découvrir, et que nous l'avions révélé. Nous n'avons jamais pensé à rien de semblable, ni imaginé

(1) *Edit. de Brux. p.* 8.

d'autre secret que celui de ménager son honneur, et de cacher sa rétractation sous un titre plus spécieux. S'il ne s'étoit pas trop déclaré par son livre, et qu'enfin il ne forçât pas notre long silence, ce secret seroit encore impénétrable. On a vu dans une de ses lettres qu'il s'étoit offert à me faire une confession générale : il sait bien que je n'ai jamais accepté cette offre. Tout ce qui pourroit regarder des secrets de cette nature sur ses dispositions intérieures est oublié, et il n'en sera jamais question. M. l'archevêque de Cambrai insinue dans quelques-uns de ses écrits, que je fus difficile sur quelques-unes de ses restrictions, et que M. de Paris, alors M. de Châlons, me redressa fortement. Nous l'avons donc bien oublié tous deux, puisqu'il ne nous en reste aucune idée; nous étions toujours tellement d'accord, que nous n'eûmes jamais besoin de nous persuader les uns les autres; et que tous ensemble guidés par le même esprit de la tradition, nous n'eûmes dans tous les temps qu'une même voix.

14. M. l'archevêque de Cambrai demeura si bien dans l'esprit de soumission où Dieu l'avoit mis, que m'ayant prié de le sacrer, deux jours avant cette divine cérémonie, à genoux et baisant la main qui le devoit sacrer, il la prenoit à témoin qu'il n'auroit jamais d'autre doctrine que la mienne. J'étois dans le cœur, je l'oserai dire, plus à ses genoux que lui aux miens. Mais je reçus cette soumission comme j'avois fait toutes les autres de même nature que l'on voit encore dans

dans ses lettres : mon âge, mon antiquité, la simplicité de mes sentimens, qui n'étoient que ceux de l'Eglise, et le personnage que je devois faire me donnoient cette confiance. M. de Châlons fut prié d'être l'un des assistans dans le sacre, et nous crûmes donner à l'Eglise un prélat toujours unanime avec ses consécrateurs.

15. Je ne crois pas que M. l'archevêque de Cambrai veuille oublier une circonstance digne de louange de sa soumission. Après la signature des articles et aux environs du temps de son sacre, il me pria de garder du moins quelques-uns de ses écrits pour être en témoignage contre lui s'il s'écartoit de nos sentimens. J'étois bien éloigné de cet esprit de défiance. Non, Monsieur, je ne veux jamais d'autre précaution avec vous que votre foi : je rendis tous les papiers comme on me les avoit donnés, sans en réserver un seul, ni autre chose que mes extraits pour me souvenir des erreurs que j'aurois à réfuter sans nommer l'auteur. Pour les lettres qui étoient à moi, j'en ai, comme on a vu, gardé quelques-unes, plus pour ma consolation que dans la croyance que je pusse jamais en avoir besoin, si ce n'est peut-être pour rappeler en secret à M. l'archevêque de Cambrai ses saintes soumissions, en cas qu'il fût tenté de les oublier : si elles voient maintenant le jour, c'est au moins à l'extrémité, lorsqu'on me force à parler, et toujours plutôt que je ne voudrois. La protestation qu'il me fit un peu avant son sacre seroit aussi demeurée dans le

silence avec tout le reste, s'il n'étoit venu jusqu'aux oreilles du Roi que l'on en tiroit avantage, et que, pour me faire confirmer la doctrine du livre des Maximes des Saints, on disoit que j'en avois consacré l'auteur.

16. Un peu devant la publication de ce livre il arriva une chose qui me causa une peine extrême. Dans mon Instruction pastorale du 16 d'avril 1695, j'en avois promis une plus ample pour expliquer nos articles ; et je priois M. l'archevêque de Cambrai de joindre son approbation à celle de M. l'évêque de Châlons devenu archevêque de Paris, et à celle de M. de Chartres, pour le livre que je destinois à cette explication. Puisque nous avons eu à nommer ici M. l'évêque de Chartres, il faut dire que c'étoit lui qui le premier des évêques de ce voisinage avoit découvert dans son diocèse les mauvais effets des livres et de la conduite de madame Guyon. La suite de cette affaire nous avoit fait concourir ensemble à beaucoup de choses. Pour M. l'archevêque de Paris, j'étois d'autant plus obligé à m'appuyer de son autorité, que pour le bien de notre province il en étoit devenu le chef. Je crus aussi qu'il étoit de l'édification publique, que notre unanimité avec M. de Cambrai fût connue de plus en plus de tout le monde. Je mis mon livre en manuscrit entre les mains de cet archevêque : j'attendois ses difficultés pour me corriger sur ses avis : je me sentois pour lui, ce me semble, la même docilité qu'il m'avoit témoignée avant son sacre :

mais trois semaines après, l'approbation me fut refusée par une raison que j'étois bien éloigné de prévoir. Un ami commun me rendit dans la galerie de Versailles une lettre de créance de M. l'archevêque de Cambrai qui étoit dans son diocèse. Sur cette créance on m'expliqua que ce prélat ne pouvoit entrer dans l'approbation de mon livre, parce que j'y condamnois madame Guyon qu'il ne pouvoit condamner.

17. En vain je représentois à cet ami le terrible inconvénient où M. de Cambrai alloit tomber. Quoi? il va paroître, disois-je, que c'est pour soutenir madame Guyon qu'il se désunit d'avec ses confrères? Tout le monde va donc voir qu'il en est le protecteur? Ce soupçon, qui le déshonoroit dans tout le public, va devenir une certitude? Que deviennent ces beaux discours que nous avoit faits tant de fois M. de Cambrai, que lui et ses amis répandoient partout; que bien éloigné de s'intéresser dans les livres de cette femme, il étoit prêt à les condamner s'il étoit utile? A présent qu'elle les avoit condamnés elle-même; qu'elle en avoit souscrit la condamnation entre mes mains, et celle de la mauvaise doctrine qui y étoit contenue, les vouloit-il défendre plus qu'elle-même? Quel seroit l'étonnement de tout le monde, de voir paroître à la tête de mon livre l'approbation de M. l'archevêque de Paris et de M. de Chartres sans la sienne? N'étoit-ce pas mettre en évidence le signe de sa division d'avec ses confrères, ses consécrateurs, ses plus

intimes amis? quel scandale? quelle flétrissure à son nom? de quels livres vouloit-il être le martyr? pourquoi ôter au public la consolation de voir dans l'approbation de ce prélat le témoignage solennel de notre unanimité? Toutes ces raisons furent sans effet : mon manuscrit me fut rendu après être demeuré, comme on a vu, trois semaines entières au pouvoir de M. l'archevêque de Cambrai : l'ami qui s'étoit chargé de me le rendre, prit sur lui tout le temps qu'on l'avoit gardé : M. de Cambrai, disoit-il, ne l'avoit tenu que peu de jours, et le rendoit sans en avoir lu que très-peu de chose. J'écrivis un mot à ce prélat pour lui témoigner mes justes craintes. Je reçus une réponse qui ne disoit rien, et dès-lors il préparoit ce qu'on va voir.

18. On voudra peut-être savoir auparavant ce qu'étoit devenue alors madame Guyon. Elle avoit demandé d'être reçue dans mon diocèse pour y être instruite : elle fut six mois dans le saint couvent des filles de Sainte-Marie, à condition de ne communiquer avec qui que ce soit ni au dedans ni au dehors, ni par lettres ni autrement, qu'avec le confesseur que je lui nommai à sa prière, et avec deux religieuses que j'avois choisies, dont l'une étoit la vénérable mère le Picard, très-sage supérieure de ce monastère. Comme toutes ses lettres et tous ses discours ne respiroient que la soumission et une soumission aveugle, on ne pouvoit lui refuser l'usage des saints sacremens. Je l'instruisis avec soin : elle souscrivit

aux articles où elle sentit la destruction entière de toute sa doctrine : je rejetai ses explications, et sa soumission fut pure et simple. Un peu après elle souscrivit aux justes censures que M. de Châlons et moi publiâmes de ses livres et de la mauvaise doctrine qui y étoit contenue, *la condamnant de cœur et de bouche, comme si chaque proposition étoit énoncée.* On en spécifia quelques-unes des principales, auxquelles tout aboutissoit : elle y renonça expressément. Les livres qu'elle condamna furent le *Moyen court,* et le *Cantique des Cantiques,* qui étoient les seuls imprimés qu'elle avouât : je ne voulus point entrer dans les manuscrits que le peuple ne connoissoit pas : elle offroit à chaque parole de les brûler tous; mais je jugeai ce soin inutile, à cause des copies qui en resteroient. Ainsi je me contentai de lui défendre de les communiquer, d'en écrire d'autres, d'enseigner, dogmatiser, diriger; la condamnant au silence et à la retraite comme elle le demandoit. Je reçus la déclaration qu'elle me fit contre les abominations dont elle étoit accusée, la présumant innocente, tant qu'elle ne seroit point convaincue par un examen légitime, dans lequel je n'entrai jamais. Elle me demanda la permission d'aller aux eaux de Bourbon; après ses soumissions, elle étoit libre : elle souhaita qu'au retour des eaux on la reçût dans le même monastère, où elle retint son appartement. Je le permis dans le dessein de l'instruire et de la convertir à fond, sans lui laisser s'il se pouvoit la

moindre teinture des visions et illusions passées. Je lui donnai cette attestation que ses amis vantent tant, mais qu'elle n'a jamais osé montrer, parce que j'y spécifiois expressément, « qu'au » moyen des déclarations et soumissions de ma- » dame Guyon, que nous avions par devers nous » souscrites de sa main, et des défenses par elle » acceptées avec soumission, d'écrire, d'ensei- » gner et dogmatiser dans l'Eglise, ou de ré- » pandre ses livres imprimés ou manuscrits, ou » de conduire les ames dans les voies de l'oraison » ou autrement; je demeurois satisfait de sa con- » duite et lui avois continué la participation des » saints sacremens, dans laquelle je l'avois trou- » vée ». Cette attestation étoit du premier de juillet 1695. Je partis le lendemain pour Paris, où l'on devoit aviser à la conduite qu'on tiendroit dorénavant avec elle. Je ne raconterai pas comme elle prévint le jour que j'avois arrêté pour son départ; ni comme depuis elle se cacha; comment elle fut reprise, et convaincue de beaucoup de contraventions aux choses qu'elle avoit signées. Ce que je ne puis dissimuler, c'est qu'elle fait toujours la prophétesse: j'ai, dans des mémoires notés de sa main, que Dieu lui laisse la disposition de la vie de ceux qui s'opposent à ses visions: elle a fait des prélats et des archevêques bien différens de ceux que le Saint-Esprit avoit choisis: elle a fait aussi des prédictions dont le récit feroit horreur. On a vu ce qu'elle avoit prédit sur la protection de son oraison par le Roi

même : depuis elle a débité qu'après ce qu'elle appelle persécution, son oraison revivroit sous un enfant : la prophétie a été marquée à cet auguste enfant, sans faire aucune impression dans son esprit. A Dieu ne plaise que j'accuse M. de Cambrai, ni les sages têtes qui environnent cet aimable prince, du discours qu'on lui en a fait : mais il y a dans tous les partis des esprits outrés qui parlent sans ménagement : ceux-là répandent encore que les temps changeront, et intimident les simples. On voit donc assez les raisons qui me font écrire ces circonstances : on voit sous les yeux de qui je les écris, et pourquoi enfin je fais connoître une femme qui est cause encore aujourd'hui des divisions de l'Eglise.

19. M. l'archevêque de Cambrai en parloit très-diversement durant le temps de nos examens. Il nous a souvent épouvanté, en nous disant à deux et à trois ensemble, qu'il avoit plus appris d'elle que de tous les docteurs : d'autres fois il nous consoloit, en disant que loin d'approuver ses livres il étoit prêt à les condamner, pour peu qu'on le jugeât nécessaire. Je ne doutai non plus de son retour sur ce point que sur les autres; et ne cherchant autre chose que de ramener à fond un homme d'esprit, d'une manière d'autant plus sincère, qu'elle seroit plus douce et moins forcée, je souhaitois qu'il revînt de lui-même comme d'un court éblouissement; et nous crûmes tous qu'il falloit attendre à lui proposer l'expresse condamnation des livres de cette femme dans un temps

qui ne lui feroit aucune peine. Voilà ces impitoyables, ces envieux de la gloire de M. l'archevêque de Cambrai, ces gens qui l'ont voulu perdre, qui ont poussé si avant leur rigueur, *que le récit n'en trouveroit point de croyance parmi les hommes*. Qu'on nous marque du moins un temps où cette manie nous ait pu prendre. On pourroit bien nous reprocher trop de ménagement, trop de douceur, trop de condescendance. Qu'il soit ainsi, je le veux : et pour ne parler que de moi seul ; que j'aie poussé trop avant la confiance, l'amour de la paix, et cette bénigne charité qui ne veut pas soupçonner le mal : jusques ici tout au moins il demeurera pour certain que M. l'archevêque de Cambrai s'est désuni le premier d'avec ses confrères pour soutenir contre eux madame Guyon.

IV.e SECTION.

Quelles furent les excuses de M. de Cambrai.

1. Ce prélat prévit bien les inconvéniens que j'avois marqués à celui qui étoit chargé de sa créance ; et voici ce qu'il envoya écrit de sa main à la personne du monde auprès de laquelle il vouloit le plus se justifier. Je rapporterai l'écrit entier sans en retrancher une parole : que le lecteur s'y rende attentif, il y va voir la cause véritable de tous les troubles de l'Eglise : l'écrit commence en cette sorte.

2. « Quand M. de Meaux m'a proposé d'ap-

» prouver son livre, je lui ai témoigné avec at-
» tendrissement, que je serois ravi de donner
» cette marque publique de ma conformité de
» sentiment avec un prélat que j'ai regardé de-
» puis ma jeunesse comme mon maître dans la
» science de la religion. Je lui ai même offert
» d'aller à Germigny pour dresser avec lui mon
» approbation. J'ai dit en même temps à Messei-
» gneurs de Paris et de Chartres, et à M. Tron-
» son, que je ne voyois aucune ombre de diffi-
» culté entre M. de Meaux et moi sur le fond de
» la doctrine : mais que s'il vouloit attaquer per-
» sonnellement dans son livre madame Guyon,
» je ne pourrois pas l'approuver. Voilà ce que
» j'ai déclaré il y a six mois ». (Je n'en avois
jamais rien su, non plus que de ce qui suit).

3. « M. de Meaux vient de me donner un livre
» à examiner : à l'ouverture des cahiers j'ai
» trouvé qu'ils sont pleins d'une réfutation per-
» sonnelle : aussitôt j'ai averti Messeigneurs de
» Paris et de Chartres, avec M. Tronson, de l'em-
» barras où me mettoit M. de Meaux ».

4. Expliquons-nous : s'il prend pour réfutation personnelle la condamnation de la personne, je ne songeois pas seulement à condamner la personne de madame Guyon, qui s'étoit soumise : s'il appelle réfutation personnelle celle de son livre, ce n'étoit donc pas sa personne, mais son livre qu'il vouloit défendre. Il continue.

5. « On n'a pas manqué de me dire que je pou-
» vois condamner les livres de madame Guyon

» sans diffamer sa personne et sans me faire tort :
» mais je conjure ceux qui parlent ainsi, de pe-
» ser devant Dieu les raisons que je vais leur re-
» présenter. Les erreurs qu'on impute à madame
» Guyon ne sont point excusables par l'ignorance
» de son sexe : il n'y a point de villageoise gros-
» sière qui n'eût d'abord horreur de ce qu'on
» veut qu'elle ait enseigné. Il ne s'agit pas de
» quelque conséquence subtile et éloignée, qu'on
» pourroit, contre son intention, tirer de ses prin-
» cipes spéculatifs et de quelques-unes de ses ex-
» pressions ; il s'agit de tout un dessein diabo-
» lique, qui est, dit-on, l'ame de tous ses livres.
» C'est un systême monstrueux qui est lié dans
» toutes ses parties, et qui se soutient avec beau-
» coup d'art d'un bout jusqu'à l'autre. Ce ne sont
» point des conséquences obscures qui puissent
» avoir été imprévues à l'auteur ; au contraire
» elles sont le formel et unique but de tout son
» systême. Il est évident, dit-on, et il y auroit
» de la mauvaise foi à le nier, que madame Guyon
» n'a écrit que pour détruire comme une imper-
» fection toute la foi explicite des attributs, des
» personnes divines, des mystères de Jésus-Christ
» et de son humanité : elle veut dispenser les
» chrétiens de tout culte sensible, de toute invo-
» cation distincte de notre unique médiateur :
» elle prétend détruire dans les fidèles toute
» vie intérieure et toute oraison réelle, en sup-
» primant tous les actes distincts que Jésus-Christ
» et les apôtres ont commandés, en réduisant

» pour toujours les ames à une quiétude oisive
» qui exclut toute pensée de l'entendement, et
» tout mouvement de la volonté. Elle soutient
» que quand on a fait une fois un acte de foi et
» d'amour, cet acte subsiste perpétuellement pen-
» dant toute la vie, sans avoir jamais besoin d'être
» renouvelé; qu'on est toujours en Dieu sans
» penser à lui, et qu'il faut bien se garder de
» réitérer cet acte. Elle ne laisse aux chrétiens
» qu'une indifférence impie et brutale entre le
» vice et la vertu, entre la haine éternelle de
» Dieu et son amour éternel, pour lequel il est
» de foi que chacun de nous a été créé. Elle dé-
» fend comme une infidélité toute résistance
» réelle aux tentations les plus abominables : elle
» veut qu'on suppose que dans un certain état
» de perfection où elle élève bientôt les ames, on
» n'a plus de concupiscence; qu'on est impec-
» cable, infaillible, et jouissant de la même paix
» que les bienheureux; qu'enfin tout ce qu'on
» fait sans réflexion avec facilité, et par la pente
» de son cœur, est fait passivement et par une
» pure inspiration. Cette inspiration qu'elle at-
» tribue à elle et aux siens, n'est pas l'inspiration
» commune des justes, elle est prophétique; elle
» renferme une autorité apostolique, au-dessus
» de toutes lois écrites : elle établit une tradition
» secrète sur cette voie qui renverse la tradition
» universelle de l'Eglise. Je soutiens qu'il n'y a
» point d'ignorance assez grossière pour pouvoir
» excuser une personne qui avance tant de maxi-

» mes monstrueuses ; cependant on assure que » madame Guyon n'a rien écrit que pour accrédi- » ter cette damnable spiritualité, et pour la faire » pratiquer. C'est là l'unique but de ses ouvrages ; » ôtez-en cela, vous en ôtez tout : elle n'a pu » penser autre chose. L'abomination évidente de » ses écrits rend donc évidemment sa personne » abominable ; je ne puis donc séparer sa personne » d'avec ses écrits ».

6. De la manière dont M. de Cambrai charge ici les choses, il semble qu'il ait voulu se faire peur à lui-même, et une illusion manifeste au lecteur. Sans examiner si j'impute toutes ces erreurs à madame Guyon, ou seulement une partie, et le reste à d'autres auteurs, il n'y a que ce seul mot à considérer : si on suppose que cette dame persiste dans ses erreurs quelles qu'elles soient, il est vrai que sa personne est abominable : si au contraire elle s'humilie, si elle souscrit aux censures qui réprouvent cette doctrine et ses livres où elle avoue qu'elle est contenue, si elle condamne ces livres, il n'y a donc que ses livres qui demeurent condamnables ; et par son humilité, si elle est sincère, et qu'elle y persiste, sa personne est devenue innocente, et peut même devenir sainte par son repentir. On avoit donc raison de dire à M. de Cambrai, qu'il pouvoit approuver mon livre sans blâmer madame Guyon, que je supposois repentante, et contre laquelle je ne disois mot ; et à moins de supposer que sa repentance fût feinte, ou qu'elle étoit retournée

à son vomissement, M. de Cambrai étoit injuste de représenter sa personne comme abominable par mon livre, et d'y refuser son approbation sur ce vain prétexte.

7. C'est en cet endroit qu'il raconte ce qu'on a transcrit plus haut de mot à mot [1], qu'il ne comprend pas M. de Meaux, qui d'un côté communie madame Guyon, et d'autre part la condamne si durement : « Pour moi, poursuit-il, si » je croyois ce que croit M. de Meaux des livres de » madame Guyon, et par une conséquence néces- » saire de sa personne même, j'aurois cru, malgré » mon amitié pour elle, être obligé en conscience » à lui faire avouer et rétracter formellement à » la face de toute l'Eglise les erreurs qu'elle au- » roit évidemment enseignées dans tous ses écrits.

8. » Je crois même que la puissance séculière » devroit aller plus loin. Qu'y a-t-il de plus digne » du feu qu'un monstre, qui, sous apparence de » spiritualité, ne tend qu'à établir le fanatisme » et l'impureté? qui renverse la loi divine, qui » traite d'imperfections toutes les vertus, qui » tourne en épreuves et en imperfections tous les » vices, qui ne laisse ni subordination ni règle » dans la société des hommes, qui par le principe » du secret autorise toute sorte d'hypocrisie et de » mensonges ; enfin qui ne laisse aucun remède » assuré contre tant de maux? Toute religion à » part, la seule police suffit pour punir du der- » nier supplice, une personne si empestée. Il est

[1] Ci-dessus, 1.re *sect. n.* 3.

» donc vrai que si cette femme a voulu manifes-
» tement établir ce système damnable, il falloit
» la brûler au lieu de la congédier, comme il est
» certain que M. de Meaux l'a fait après lui avoir
» donné la fréquente communion, et une attes-
» tation authentique, sans qu'elle ait rétracté ses
» erreurs ». Si donc elle les a rétractées; si elle s'est repentie ; si elle déteste les impuretés et beaucoup d'autres excès que vous dites qu'on lui attribue; si vous supposez faussement qu'on les lui impute, pendant qu'on ne songe pas seulement à l'en accuser; si on la répute innocente de tout ce dont on ne l'avoit pas convaincue par preuves; si l'on ne songe même pas à cet examen, qui n'étoit pas mûr alors, et dont il ne s'agissoit seulement pas, mais seulement des erreurs dont elle étoit à la vérité légitimement convaincue, mais aussi qu'elle rejetoit par acte authentique avec les livres qui les contenoient, la mettrez-vous entre les mains de la justice? la brûlerez-vous? Songez-vous bien à la sainte douceur de notre ministère? Ne sommes-nous pas les serviteurs de celui qui dit : *Je ne veux point la mort du pécheur,* lorsque saint Jean et saint Jacques vouloient faire descendre le feu du ciel? n'est-ce pas à nous que Jésus-Christ dit en la personne de ces deux apôtres : *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes ?* Ne suffit-il pas d'être impitoyable envers les erreurs, et de condamner sans miséricorde les livres qui les contiennent? faut-il pousser au désespoir une femme qui signe la con-

damnation et des erreurs et des livres? ne doit-on pas présumer de sa bonne foi, tant que l'on ne voit point d'actes contraires; et sa bonne foi présumée ne méritoit-elle aucune indulgence pour sa personne? En vérité, vous seriez outré si vous poussiez votre zèle jusqu'à cet excès, et c'est l'être que de soutenir qu'on ne puisse condamner un livre sans en juger l'auteur digne du feu même, lorsque cet auteur condamne lui-même son livre.

9. « Pour moi, continue M. de Cambrai, je » ne pourrois approuver le livre où M. de Meaux » impute à cette femme un système si horrible » dans toutes ses parties, sans me diffamer moi- » même et sans lui faire une injustice irréparable. » En voici la raison : je l'ai vue souvent : tout le » monde le sait : je l'ai estimée, je l'ai laissé esti- » mer par des personnes illustres dont la répu- » tation est chère à l'Eglise, et qui avoient con- » fiance en moi. Je n'ai pu ni dû ignorer ses » écrits; quoique je ne les aie pas examinés tous » à fond dans le temps, du moins j'en ai su assez » pour devoir me défier d'elle, et pour l'examiner » en toute rigueur. Je l'ai fait avec plus d'exac- » titude que ses examinateurs ne le pouvoient » faire, car elle étoit bien plus libre, bien plus » dans son naturel, bien plus ouverte avec moi » dans les temps où elle n'avoit rien à craindre. » Je lui ai fait expliquer souvent ce qu'elle pen- » soit sur les matières qu'on agite. Je l'ai obligée » à m'expliquer la valeur de chacun des termes » de ce langage mystique dont elle se servoit

» dans ses écrits. J'ai vu clairement en toute
» occasion qu'elle les entendoit dans un sens très-
» innocent et très-catholique. J'ai même voulu
» suivre en détail et sa pratique et les conseils
» qu'elle donnoit aux gens les plus ignorans et
» les moins précautionnés. Jamais je n'ai trouvé
» aucune trace de ces maximes infernales qu'on
» lui impute. Pouvois-je en conscience les lui
» imputer par mon approbation, et lui donner
» le dernier coup pour sa diffamation, après
» avoir vu de près si clairement son innocence »?

10. Voilà sans doute répondre bien hautement de madame Guyon : voilà de belles paroles, mais bien vaines ; car il n'y a qu'un mot à dire : c'est qu'il falloit sans hésiter approuver dans mon livre la condamnation de ceux de madame Guyon, si j'en prenois bien le sens ; et si je lui imposois, M. de Cambrai ne pouvoit pas éviter d'entrer avec moi dans cet examen, à moins que d'être déterminé, comme maintenant il ne le paroît que trop, à défendre et cette femme et ses livres, à quelque prix que ce fût, contre ses confrères.

11. Disons donc la vérité de bonne foi : il sentoit bien en sa conscience que je ne lui imputois rien que de véritable, et en effet il continue en cette sorte : « Que les autres, qui ne connoissent
» que ses écrits, les prennent dans un sens rigou-
» reux, je les laisse faire ; je ne défends ni n'ex-
» cuse ni sa personne ni ses écrits : n'est-ce pas
» beaucoup faire sachant ce que je sais ? Pour
» moi, je dois selon la justice juger du sens de ses
» écrits

» écrits par ses sentimens que je sais à fond, et
» non pas de ses sentimens par le sens rigoureux
» qu'on donne à ses expressions, et auquel elle
» n'a jamais pensé. Si je faisois autrement j'ache-
» verois de convaincre le public qu'elle mérite
» le feu : voilà ma règle pour la justice et pour
» la vérité : venons à la bienséance ».

12. Toute cette règle de justice est fondée sur cette fausse maxime, qu'elle méritoit le feu, encore qu'elle eût détesté, même par écrit, les erreurs dont elle étoit convaincue, et celles qui suivoient du sens naturel de ses paroles. Du reste, c'étoit un fait bien constant que ses livres et sa doctrine avoient scandalisé toute l'Eglise : Rome même s'étoit expliquée ; et tant de prélats en France et ailleurs en avoient suivi l'exemple, qu'on ne pouvoit plus dissimuler le mauvais effet de ces livres, et le scandale qu'ils excitoient par toute la terre. Cependant M. de Cambrai, qui les avoit donnés pour règle à ceux qui prenoient confiance en lui, aujourd'hui encore ne veut pas en revenir. De peur de les condamner, il rompt toute mesure avec ses confrères ; et il ne veut pas qu'on voie son aveugle attachement à ces livres pernicieux ! La suite le fera paroître beaucoup davantage. Maintenant il suffit de voir deux choses qui résultent de son discours : l'une « qu'il
» a laissé estimer madame Guyon par des per-
» sonnes illustres, dont la réputation est chère
» à l'Eglise, et qui avoient confiance en lui ».
Il ajoute : « Je n'ai pu ni dû ignorer ses écrits » :

c'est donc avec ses écrits qu'il l'a *laissé estimer* à ces personnes vraiment illustres *qui avoient confiance en lui;* en un mot qu'il conduisoit. Elles estimèrent madame Guyon et ses écrits avec l'approbation de M. l'archevêque de Cambrai, alors M. l'abbé de Fénélon : l'oraison qu'il leur conseilloit étoit celle que madame Guyon enseignoit dans ces livres qu'il leur avoit *laissé estimer* avec la personne. Il est juste de conserver comme il dit la réputation chère à l'Eglise de ces illustres personnes, à laquelle aussi on n'a jamais songé seulement à donner la moindre atteinte : mais qui peut nier que M. de Cambrai ne fût obligé de désabuser ces personnes de l'estime qu'il leur avoit donnée, *laissé prendre* si l'on veut, de madame Guyon et de ses livres? Il ne s'agit donc en aucune sorte de leur réputation que l'autorité de M. de Cambrai mettoit à couvert : mais il s'agit de savoir si M. de Cambrai lui-même n'a pas trop voulu conserver sa propre réputation dans leurs esprits, et dans l'esprit de tant d'autres qui savoient combien il recommandoit madame Guyon à ceux qui se confioient à sa conduite : s'il n'a pas trop voulu sauver l'approbation qu'il avoit donnée à des livres pernicieux, et réprouvés partout où ils paroissoient.

13. C'est de quoi M. de Cambrai ne peut s'excuser après son aveu, qu'on vient d'entendre, puisqu'il paroît maintenant par-là, en second lieu, qu'il veut encore aujourd'hui soutenir ces livres, et qu'il n'y trouve de douteux que ce

langage mystique dont se sert madame Guyon dans ses écrits. C'est un langage mystique d'avoir dit dans son *Moyen court* que l'acte d'abandon fait une fois ne se doit jamais réitérer (1) : c'est un langage mystique d'avoir renvoyé aux états inférieurs de la contemplation, celle des attributs particuliers et des personnes divines, sans en excepter Jésus-Christ (2) : c'est un langage mystique de supprimer tout désir jusqu'à celui du salut et des joies du paradis, pour toute volonté d'acquiescer à la volonté de Dieu connue ou inconnue, quelle qu'elle soit pour notre salut et celui des autres, ou pour notre damnation (3). Tout le reste, qui est tiré du *Moyen court* et de l'*Interprétation du Cantique*, dans le livre des Etats d'Oraison, quoiqu'il ne soit pas moins mauvais, est un langage mystique selon M. de Cambrai. Il est vrai ; mais ce langage mystique est celui des faux mystiques de nos jours, d'un Falconi, d'un Molinos, d'un Malaval, auteurs condamnés : mais non celui d'aucun mystique approuvé. Voilà comme M. de Cambrai excuse les livres de madame Guyon. Prendre à la lettre, et selon la suite de tout le discours, ce qu'on en vient de rapporter, et tout ce qui est de même esprit, c'est suivre le sens que ce prélat veut appeler rigoureux, quoiqu'il soit le sens naturel, et qu'il entreprend d'excuser pour laisser en autorité ces mauvais livres ; encore qu'il sente si

(1) Voyez *Inst. sur les Etats d'Or. liv.* I, *n.* 25. — (2) *Liv.* II, *n.* 2. — (3) *Liv.* III, *n.* 4, 5, *etc.*

bien en sa conscience qu'il ne les peut justifier, que pour les sauver il a recours à cette méthode inouie de juger du sens d'un livre par la connoissance particulière qu'on a des sentimens de l'auteur, et non pas des sentimens d'un auteur par les paroles de son livre. C'est à quoi aboutissent toutes les belles excuses de M. de Cambrai. Mais enfin ce sens rigoureux comme il l'appelle est celui qui avoit frappé et scandalisé toute la chrétienté : et répondre si hautement que madame Guyon n'y avoit jamais pensé, c'est encore un coup vouloir juger de ses paroles par ses pensées, et non pas de ses pensées par ses paroles; c'est ouvrir la porte aux équivoques les plus grossières et fournir des excuses aux plus mauvais livres.

14. Il est vrai que c'est là encore aujourd'hui la méthode de M. de Cambrai, qui veut qu'on devine ce qu'il a pensé dans son livre des Maximes, sans avoir daigné en dire un seul mot; et il ne faut pas s'étonner qu'après avoir justifié madame Guyon par une méthode aussi fausse que celle qu'on vient d'entendre, il la fasse encore servir à se justifier lui-même. Mais venons à ce qu'il ajoute sur la bienséance.

15. « Je l'ai connue : je n'ai pu ignorer ses » écrits. J'ai dû m'assurer de ses sentimens, moi » prêtre, moi précepteur des princes, moi appli- » qué depuis ma jeunesse à une étude continuelle » de la doctrine, j'ai dû voir ce qui est évident. » Il faut donc que j'aie du moins toléré l'évidence

» de ce systême impie? ce qui fait l'erreur, et
» qui me couvre d'une éternelle confusion. Tout
» notre commerce n'a même roulé que sur cette
» abominable spiritualité dont on prétend qu'elle
» a rempli ses livres, et qui est l'ame de tous
» ses discours. En reconnoissant toutes ces choses
» par mon approbation, je me rends infiniment
» plus inexcusable que madame Guyon. Ce qui
» paroîtra du premier coup d'œil au lecteur,
» c'est qu'on m'a réduit à souscrire à la diffama-
» tion de mon amie, dont je n'ai pu ignorer le
» systême monstrueux qui est évident dans ses
» ouvrages, de mon propre aveu. Voilà ma sen-
» tence prononcée et signée par moi-même à la
» tête du livre de M. de Meaux, où ce systême
» est étalé dans toutes ses horreurs. Je soutiens
» que ce coup de plume donné contre ma con-
» science par une lâche politique me rendroit à
» jamais infâme et indigne de mon ministère.

16. » Voilà néanmoins ce que les personnes les
» plus sages et les plus affectionnées pour moi
» ont souhaité et préparé de loin. C'est donc pour
» assurer ma réputation qu'on veut que je signe
» que mon amie mérite d'être brûlée avec ses
» écrits, pour une spiritualité exécrable qui fait
» l'unique lien de notre amitié. Mais encore
» comment est-ce que je m'expliquerai là-dessus?
» Sera-ce librement selon mes pensées, et dans
» un livre où je pourrai parler avec plus d'éten-
» due? Non : j'aurai l'air d'un homme muet et
» confondu : on tiendra ma plume : on me fera

» expliquer dans l'ouvrage d'autrui : par une » simple approbation j'avouerai que mon amie » est évidemment un monstre sur la terre, et » que le venin de ses écrits ne peut être sorti » que de son cœur. Voilà ce que mes meilleurs » amis ont pensé pour mon honneur. Si les plus » cruels ennemis vouloient me dresser un piége » pour me perdre, n'est-ce pas là précisément » ce qu'ils me devroient demander » ?

17. Comment ne songe-t-il pas qu'au milieu de ses excuses, chacun lui répond secrètement : Non, votre amie ne méritoit point *d'être brûlée avec ses livres,* puisqu'elle les condamnoit. Votre amie n'étoit pas même *un monstre sur la terre;* mais une femme ignorante, qui, éblouie d'une spécieuse spiritualité, trompée par ses directeurs, applaudie par un homme de votre importance, a condamné son erreur, quand on a pris soin de l'instruire. Cet aveu ne pouvoit qu'édifier l'Eglise et désabuser de ses livres ceux qu'ils avoient séduits : M. l'archevêque de Cambrai n'eût fait qu'approuver une conduite si juste ; mais une crainte mal entendue de diffamer son amie, et *de se diffamer,* lui tenoit trop au cœur. Ce qu'il appelle diffamer son amie, c'est d'entendre ses livres naturellement comme faisoient ses confrères ; comme faisoit tout le monde qui les condamnoit. Il ne vouloit pas faire sentir à ses amis qu'il leur avoit mis en main un si mauvais livre. C'est là ce qu'il appeloit *se diffamer :* et on s'étonnera à présent de lui voir faire tant de pas

en arrière sans le vouloir avouer? Il craint trop, non pas *de se diffamer*, mais d'avouer une faute. Ce n'est pas là se diffamer : c'est s'honorer, au contraire, et réparer sa réputation blessée. Etoit-ce un si grand malheur d'avoir été trompé par une *amie ?* M. l'archevêque de Cambrai sait bien encore aujourd'hui faire dire à Rome qu'à peine il connoît madame Guyon. Quelle conduite! à Rome il rougit de cette amie : en France où il n'ose dire qu'elle lui est inconnue, plutôt que de laisser flétrir ses livres, il en répond, et se rend garant de leur doctrine, quoique déjà condamnée par leur auteur.

18. Que dire donc? que madame Guyon a souscrit par force sa condamnation? Est-ce une force de la souscrire dans un monastère, où elle s'étoit renfermée volontairement pour y être instruite? est-ce une force de céder à l'autorité des évêques qu'on a choisis pour ses docteurs? Mais pouvoit-on condamner plus expressément ces mauvais livres, que de souscrire à leur juste et sévère censure? C'étoit, dit-on, faire avouer à M. de Cambrai une tromperie trop forte. Quel remède? Il est constant, par la commune déclaration de toute la chrétienté, et par la reconnoissance de madame Guyon, que sa spiritualité est condamnable. Il est certain, par l'aveu présent de M. de Cambrai, que *tout son commerce* avec madame Guyon *rouloit sur cette spiritualité* qu'elle avoit elle-même condamnée, et qu'elle faisoit *l'unique lien de cette amitié* tant vantée :

quelle réponse à un aveu si formel? que dire à ceux qui objecteront : ou ce commerce uni par un tel lien étoit connu, ou il ne l'étoit pas : s'il ne l'étoit pas, M. de Cambrai n'avoit rien à craindre en approuvant le livre de M. de Meaux : s'il l'étoit, ce prélat n'en étoit que plus obligé à se déclarer; et il n'y avoit à craindre que de se taire, ou de biaiser sur ce sujet.

19. M. l'archevêque de Cambrai semble avoir prévu cette objection, et c'est pourquoi il continue en cette sorte; car je n'omets aucune de ses paroles. « On ne manquera pas de dire que je » dois aimer l'Eglise plus que mon amie et plus » que moi-même : comme s'il s'agissoit de l'Eglise » dans une affaire où la doctrine est en sûreté, » et où il ne s'agit plus que d'une femme que je » veux bien laisser diffamer sans ressource, pourvu » que je n'y prenne aucune part contre ma con» science. Oui, je brûlerois mon amie de ma » propre main, et je me brûlerois moi-même avec » joie, plutôt que de laisser l'Eglise en péril. C'est » une pauvre femme captive, accablée de dou» leurs et d'opprobres : personne ne la défend ni » ne l'excuse, et on a toujours peur ». Hé, bon Dieu! n'est-ce donc rien dans l'Eglise de flétrir un livre séduisant répandu partout le royaume et au-delà, surtout quand on a été pour peu que ce soit soupçonné de l'approuver? N'est-ce rien, encore un coup, de remarquer, de mettre au jour, de réfuter les erreurs d'un tel livre? Cest à quoi M. de Cambrai ne veut pas entendre. Pourquoi se

séparer d'avec ses confrères, et ne montrer pas à toute l'Eglise le consentement de l'épiscopat contre un livre en effet si pernicieux? *On a toujours peur,* dit M. de Cambrai : on le voit bien : il voudroit qu'on fût à repos contre cette *pauvre captive* dont il déplore le sort, et qu'on laissât par pitié fortifier un parti qui ne s'étend déjà que trop. Que sert de dire : *Oui, je brûlerois mon amie de mes propres mains, je me brûlerois moi-même.* Ceux qui brûlent tout de cette sorte, le font pour ne rien brûler : ce sont de ces zèles outrés où l'on va au-delà du but pour passer par-dessus le point essentiel. Ne brûlez point de votre propre main madame Guyon, vous seriez irrégulier : ne brûlez point une femme qui témoigne se reconnoître, à moins, encore une fois, que vous soyez assuré que sa reconnoissance n'est pas sincère : ne vous brûlez pas vous-même : sauvez les personnes, condamnez l'erreur, proscrivez avec vos confrères les mauvais livres qui la répandent par toute la terre, et finissez une affaire qui trouble l'Eglise.

20. « Après tout, poursuit M. de Cambrai, » lequel est le plus à propos ou que je réveille » dans le monde le souvenir de ma liaison passée » avec elle, et que je me reconnoisse ou le plus » insensé de tous les hommes pour n'avoir pas » vu des infamies évidentes, ou exécrable pour » les avoir tolérées, ou bien que je garde jusqu'au » bout un profond silence sur les écrits et sur la » personne de madame Guyon, comme un homme

» qui l'excuse intérieurement sur ce qu'elle n'a » pas peut-être assez connu la valeur de chaque » expression, ni la rigueur avec laquelle on exa- » mineroit le langage des mystiques dans la suite » du temps, sur l'expérience de l'abus que quel- » ques hypocrites en ont fait : en vérité, lequel » est le plus sage de ces deux partis »?

21. Je n'ai qu'à remarquer en un mot *ce profond silence jusqu'au bout*, que M. de Cambrai promet ici : on verra bientôt les maux qu'un silence si déterminé cause à l'Eglise. Après cette remarque nécessaire au fait, continuons la lecture de l'écrit du prélat.

22. « On ne cesse de dire tous les jours que les » mystiques même les plus approuvés ont beau- » coup exagéré; on soutient même que saint Clé- » ment et plusieurs des principaux Pères ont parlé » en des termes qui demandent beaucoup de cor- » rectifs. Pourquoi veut-on qu'une femme soit la » seule qui n'ait pas pu exagérer? pourquoi faut- » il que tout ce qu'elle a dit tende à former un » système qui fait frémir? Si elle a pu exagérer » innocemment, si j'ai connu à fond l'innocence » de ses exagérations, si je sais ce qu'elle a voulu » dire mieux que ses livres ne l'ont expliqué, si » j'en suis convaincu par des preuves aussi déci- » sives que les termes qu'on reprend dans ses li- » vres sont équivoques, puis-je la diffamer contre » ma conscience et me diffamer avec elle »? Ce prélat se déclare donc de plus en plus : les termes de madame Guyon ne sont qu'équivoques : les

évêques et le Pape même n'ont condamné ses livres, que parce qu'ils ne les ont pas bien entendus : nous voilà ramenés en sa faveur aux malheureuses chicanes de la question de fait et de droit : M. de Cambrai en est l'auteur, et il n'a plus que cette ressource pour défendre madame Guyon contre ses confrères et contre Rome même.

23. Voici en cet état comme il triomphe, en disant sans interruption : « Qu'on observe de près » toute ma conduite. A-t-il été question du fond » de la doctrine ? J'ai d'abord dit à M. de Meaux » que je signerois de mon sang les XXXIV Articles » qu'il avoit dressés, pourvu qu'il y expliquât » certaines choses. M. l'archevêque de Paris pressa » très-fortement M. de Meaux sur ces choses qui » lui parurent justes et nécessaires. M. de Meaux » se rendit, et je n'hésitai pas un seul moment à » signer. Maintenant qu'il s'agit de flétrir par » contre-coup mon ministère avec ma personne, » en flétrissant madame Guyon avec ses écrits, » on trouve en moi une résistance invincible. » D'où vient cette différence de conduite ? Est-ce » que j'ai été foible et timide quand j'ai signé les » XXXIV propositions ? On en peut juger par ma » fermeté présente. Est-ce que je refuse mainte- » nant d'approuver le livre de M. de Meaux par » entêtement et avec un esprit de cabale ? On en » peut juger par ma facilité à signer les XXXIV » propositions. Si j'étois entêté, je le serois bien » plus du fond de la doctrine de madame Guyon » que de sa personne. Je ne pourrois même, dans

» mon entêtement le plus ridicule et le plus dan-
» gereux, me soucier de sa personne qu'autant que
» je la croirois nécessaire pour l'avancement de
» la doctrine. Tout ceci est assez évident par la
» conduite que j'ai tenue. On l'a condamnée,
» renfermée, chargée d'ignominie : je n'ai jamais
» dit un seul mot pour la justifier, pour l'excuser,
» pour adoucir son état. Pour le fond de la doc-
» trine, je n'ai cessé d'écrire, et de citer les au-
» teurs approuvés de l'Eglise. Ceux qui ont vu
» notre discussion doivent avouer que M. de
» Meaux, qui vouloit d'abord tout foudroyer, a
» été contraint d'admettre pied à pied des choses
» qu'il avoit cent fois rejetées comme très-mau-
» vaises. Ce n'est donc pas de la personne de ma-
» dame Guyon dont j'ai été en peine et de ses
» écrits ; c'est du fond de la doctrine des Saints,
» trop inconnue à la plupart des docteurs sco-
» lastiques.

24. » Dès que la doctrine a été sauvée sans
» épargner les erreurs de ceux qui sont dans l'il-
» lusion, j'ai vu tranquillement madame Guyon
» captive et flétrie. Si je refuse maintenant d'ap-
» prouver ce que M. de Meaux en dit, c'est que
» je ne veux ni achever de la déshonorer contre
» ma conscience, ni me déshonorer en lui impu-
» tant des blasphêmes qui retombent inévitable-
» ment sur moi ».

25. Voilà tout ce qui regarde les raisons de M. l'archevêque de Cambrai pour ne point approuver mon livre qu'il avoit reçu pour cela. Il

en résulte des faits de la dernière conséquence pour connoître parfaitement l'esprit où étoit d'abord ce prélat, et le changement arrivé dans sa conduite depuis qu'il a été archevêque. On entend ce que veulent dire ces airs foudroyans qu'il commence à me donner : cette ignorance profonde qu'il attribue à l'Ecole, dont il fait semblant maintenant de vouloir soutenir l'autorité ; ces divisions qu'il fait sonner si haut, sans qu'elles aient jamais eu le moindre fondement, entre M. de Châlons, qui fut obligé à me presser très-fortement, et moi qui lui résistois et ne cédois qu'à la force. Ces faits et les autres sont de la dernière conséquence : que le sage lecteur s'en souvienne : mais, afin de les mieux comprendre, achevons sans interruption la suite de l'écrit que nous lisons.

26. « Depuis que j'ai signé les XXXIV propositions, j'ai déclaré, dans toutes les occasions qui s'en sont présentées naturellement, que je les avois signées, et que je ne croyois pas qu'il fût jamais permis d'aller au-delà de cette borne.

27. » Ensuite j'ai montré à M. l'archevêque de Paris une explication très-ample et très-exacte de tout le systême des voies intérieures, à la marge des XXXIV propositions. Ce prélat n'y a pas remarqué la moindre erreur ni le moindre excès. M. Tronson, à qui j'ai montré aussi cet ouvrage, n'y a rien repris ». Remarquez en passant dans le fait, qu'il n'y a ici nulle mention de m'avoir communiqué ces explications, dont en effet je n'ai jamais entendu parler.

28. « Il y a environ six mois qu'une carmelite » du faubourg Saint-Jacques me demanda des » éclaircissemens sur cette matière. Aussitôt je » lui écrivis une grande lettre que je fis exami- » ner par M. de Meaux. Il me proposa seulement » d'éviter un mot indifférent en lui-même, mais » que ce prélat remarquoit qu'on avoit quelque- » fois mal employé. Je l'ôtai aussitôt, et j'ajoutai » encore des explications pleines de préservatifs, » qu'il ne demandoit pas. Le faubourg Saint-Jac- » ques, d'où est sortie la plus implacable critique » des mystiques, n'a pas eu un seul mot à dire » sur cette lettre. M. Pirot a dit hautement qu'elle » pouvoit servir de règle assurée de la doctrine » sur ces matières. En effet, j'y ai condamné » toutes les erreurs qui ont alarmé quelques gens » de bien dans ces derniers temps ». En passant, il s'en faut beaucoup : au reste, il ne s'agit pas d'examiner une lettre particulière, dont le dernier état ne m'est connu que par un récit confus. Mais voici qui commence à devenir bien essentiel.

29. « Je ne trouve pourtant pas que ce soit » assez pour dissiper tous les vains ombrages, et » je crois qu'il est nécessaire que je me déclare » d'une manière encore plus authentique. J'ai fait » un ouvrage où j'explique à fond tout le systême » des voies intérieures, où je marque d'une part » tout ce qui est conforme à la foi, et fondé sur » la tradition des saints, et de l'autre tout ce qui » va plus loin, et qui doit être censuré rigou- » reusement. Plus je suis dans la nécessité de re- » fuser mon approbation au livre de M. de Meaux,

» plus il est capital que je me déclare en même » temps d'une façon encore plus forte et plus » précise. L'ouvrage est déjà tout prêt. On ne » doit pas craindre que j'y contredise M. de » Meaux. J'aimerois mieux mourir que de don- » ner au public une scène si scandaleuse. Je ne » parlerai de lui que pour le louer, et que pour » me servir de ses paroles. Je sais parfaitement » ses pensées, et je puis répondre qu'il sera con- » tent de mon ouvrage quand il le verra avec le » public.

30. » D'ailleurs je ne prétends pas le faire im- » primer sans consulter personne. Je vais le con- » fier dans le dernier secret à M. l'archevêque de » Paris et à M. Tronson. Dès qu'ils auront achevé » de le lire, je le donnerai suivant leurs correc- » tions. Ils seront les juges de ma doctrine; et on » n'imprimera que ce qu'ils auront approuvé. » Ainsi on n'en doit pas être en peine. J'aurois la » même confiance pour M. de Meaux, si je n'é- » tois dans la nécessité de lui laisser ignorer un » ouvrage dont il voudroit apparemment empê- » cher l'impression par rapport au sien.

31. » J'exhorterai dans cet ouvrage tous les » mystiques qui se sont trompés sur la doctrine, » d'avouer leurs erreurs. J'ajouterai que ceux qui » sans tomber dans aucune erreur se sont mal ex- » pliqués, sont obligés en conscience de condam- » ner sans restriction leurs expressions, à ne s'en » plus servir, à lever toute équivoque par une » explication publique de leurs vrais sentimens.

» Peut-on aller plus loin pour réprimer l'erreur?

32. » Dieu seul sait à quel point je souffre, de » faire souffrir en cette occasion la personne du » monde pour qui j'ai le respect et l'attachement » le plus constant et le plus sincère ».

33. C'est ainsi que finit le mémoire écrit de la main de M. l'archevêque de Cambrai. On entend bien qui est la personne qu'il est si fâché de faire souffrir, et quel étoit le sujet de cette souffrance : tous les véritables amis de M. de Cambrai souffroient en effet de le voir si prodigieusement attaché à la défense de ce livre, qu'il aimoit mieux se séparer d'avec ses confrères qui le condamnoient, que de s'y unir par une commune approbation de mon livre, à laquelle il vient encore de déclarer dans ce mémoire qu'il ne trouvoit que le seul obstacle d'improuver les livres de madame Guyon : mais laissons ces réflexions, et venons aux faits essentiels qui sont contenus dans ce mémoire.

V.e SECTION.

Faits contenus dans ce mémoire.

1. Commençons par les derniers, pendant qu'on en a la mémoire fraîche. Il y en a deux bien importans, dont l'un est que l'on me cachoit les explications qu'on mettoit à la marge des XXXIV propositions, pour les montrer seulement à M. l'archevêque de Paris et à M. Tronson. On commençoit donc dès-lors à commenter sur les articles : on les tournoit, on les expliquoit à sa mode, on se

se cachoit de moi : pourquoi? n'étoit qu'on sentoit dans sa conscience qu'on sortoit de nos premiers sentimens? On dira que M. de Paris et M. Tronson l'auroient senti comme moi : qui en doute? aussi ont-ils fait; et M. de Paris l'a bien montré : mais enfin chacun a ses yeux et sa conscience : on s'aide les uns aux autres : pourquoi me séparer d'avec ces Messieurs, puisque nous avions eux et moi dressé ces articles avec la parfaite unanimité qu'on a vue? pourquoi ne se cacher qu'à celui à qui avant que d'être archevêque, et dans le temps de l'examen des articles, on se remettoit de tout « comme à Dieu, sans discus- » sion, comme un enfant, comme un écolier (1) »? Ce n'est pas pour mon avantage que je relève ces mots; c'est pour montrer la louable disposition d'humilité et d'obéissance où Dieu mettoit alors M. de Cambrai. Qu'étoit-il arrivé depuis, qui changeât sa résolution? est-ce à cause que je l'avois sacré? est-ce à cause que non content de me choisir pour ce ministère, plein encore et plus que jamais des sentimens que Dieu lui avoit donnés pour moi quoiqu'indigne, il renouveloit la protestation de n'avoir jamais d'autres sentimens que les miens dont il connoissoit la pureté? Cependant c'est après avoir signé les articles, qu'il en donne à mon insu *une ample explication* à M. l'archevêque de Paris et à M. Tronson (2). Quant à moi, j'en serois très-content : mais quant à M. de Cambrai, vouloit-il détacher et désunir

(1) Ci-dessus, *III.e sect. n.* 4, 6. — (2) *IV.e sect. n.* 27.

les frères et les unanimes qui avoient travaillé ensemble avec un concert si parfait et si ecclésiastique? S'il le vouloit, quelle conduite? s'il ne le vouloit pas, pourquoi se cacher de moi, qui ne respirois que l'unité et la concorde? Etois-je devenu tout-à-coup difficile, capricieux et impraticable? Il valoit bien mieux me communiquer ce qu'on traitoit avec les compagnons inséparables de mon travail, qu'une lettre à une Carmelite, qui ne fait rien à nos questions, puisqu'on lui parloit plutôt par rapport à son instruction particulière, que par rapport à l'état en général. Mais, quoi? on veut étaler un reste de confiance pour un homme qui la méritoit toute entière, pendant qu'on lui cache l'essentiel, et que, pour avoir moins de témoins des variations qu'il méditoit, M. l'archevêque de Cambrai travaille secrètement à le détacher d'avec ceux avec qui Dieu l'avoit associé dans ce travail.

2. « J'ai fait un ouvrage où j'explique à fond » tout le systême des voies intérieures; l'ouvrage » est déjà tout prêt : on ne doit pas craindre que » j'y contredise M. de Meaux : j'aimerois mieux » mourir que de donner au public une scène si » scandaleuse (1) ». Sans mourir, pour éviter ce scandale il n'y avoit qu'à me communiquer ce nouvel ouvrage, comme on avoit communiqué tous les autres, comme j'avois communiqué celui que je méditois. Je prends ici à témoin le ciel et la terre, que de l'aveu de M. de Cambrai, je

(1) *IV.e sect. n.* 29.

n'ai rien su de ce qu'il tramoit, et que j'ai les mains pures des scandaleuses divisions qui sont arrivées.

3. « Je ne parlerai de M. de Meaux que pour » le louer et pour me servir de ses paroles (1) ». Qui pense-t-on amuser par ce discours ambigu? que font de vagues louanges dans un livre de doctrine? Ne se sert-on pas tous les jours des paroles d'un auteur contre lui-même et pour le combattre? Ainsi M. de Cambrai ne rassuroit pas le monde contre les dissentions qu'on avoit à craindre de son livre, et encore un coup j'en suis innocent.

4. « Je sais parfaitement les pensées de M. de » Meaux, et je puis répondre qu'il sera content » de mon ouvrage quand il le verra avec le pu- » blic ». Quoi, il sait si bien mes pensées qu'il ne daigne me les demander? *Je serai content: il en répond,* pourvu que je voie son livre, avec tout le monde. Est-ce qu'il croyoit entraîner le public, et par cette autorité m'entraîner moi-même? me faire accroire que, dans les articles d'Issy, j'avois pensé tout ce qu'il vouloit, ou bien qu'assuré, si je l'ose dire, de mon esprit pacifique, il croyoit que je laisserois tout passer? Ne songeoit-il pas que la discrétion, la patience, la condescendance, surtout dans les matières de la foi, ont des bornes au-delà desquelles il ne faut pas les pousser? On avoit un moyen sûr contre un si grand mal, qui étoit de concerter, de s'en-

(1) *IV.e sect. n.* 29.

tendre, comme j'en donnois l'exemple : on a évité une voie si douce et si naturelle : on a cru qu'on entraîneroit le public, et loin de se laisser entraîner, on a vu un soulèvement si universel, qu'à peine s'en trouvera-t-il un pareil exemple. C'est ainsi que Dieu déroute les hommes lorsqu'on néglige les moyens certains et simples qu'on a en main, et qu'on se fie à son éloquence.

5. « Je ne prétends pas faire imprimer cet ou- » vrage sans consulter personne (1) ». On promet de consulter M. l'archevêque de Paris et M. Tronson, et de n'imprimer que ce qu'ils auront approuvé. « J'aurois, dit-on, la même con- » fiance pour M. de Meaux, si je n'étois dans la » nécessité de lui laisser ignorer un ouvrage dont » il voudroit apparemment empêcher l'impres- » sion par rapport au sien ». Pourquoi la voudrois-je empêcher? Est-ce qu'il sentoit en sa conscience, que voulant tourner les articles comme il a fait, nos deux livres seroient contraires, et qu'il raisonnoit sur des principes opposés à ceux dont nous étions convenus? c'est ce qu'il falloit prévenir. C'est peut-être par la jalousie de primer que je voudrois *apparemment* empêcher son livre de paroître? quelle marque avois-je donné d'une si basse disposition? pourquoi vouloir en soupçonner son confrère, son ami, son consécrateur, à qui on ne peut reprocher que trop de prévention pour sa docilité? Si j'étois assez déraisonnable pour montrer une si honteuse jalousie,

(1) *IV.e sect. n.* 30.

et pour faire de vains procès à M. de Cambrai, M. de Paris et M. Tronson ne m'auroient-ils pas confondu? et parce *qu'apparemment* je contredirois, sur cette conjecture, sur cette apparence, on hasarde effectivement le plus grand scandale qu'on pût exciter dans l'Eglise.

6. Mais d'où vient ce changement de conduite? Celui à qui on défère tout durant la discussion des matières, celui dont on attend le jugement, même seul, avec un abandon dont je n'ai point abusé : en un mot, celui à qui seul on vouloit tout rapporter, sans discussion et sans réserve, est aujourd'hui le seul de qui on se cache. Pourquoi? Il ne m'est rien arrivé de nouveau depuis que M. de Cambrai est archevêque : je n'ai fait que lui donner une nouvelle marque de confiance en lui demandant son approbation et en soumettant mon livre à son examen : mais il lui est arrivé qu'élevé à cette sublime dignité, il a voulu tourner à ses fins cachées les articles qu'il avoit signés; et il a fallu depuis oublier ce qu'il avoit promis à celui des arbitres qu'il avoit choisis, à qui il avoit montré plus de soumission.

7. Il s'est encore trompé dans cette pensée, aussi bien que dans celle d'imposer au public; M. de Paris lui a refusé toute approbation : il a donné son approbation à mon livre. On a vainement tenté de désunir, ce que Dieu, je l'oserai dire, avoit uni par la foi commune et par l'esprit de la tradition que nous avions cherché ensemble dans les mêmes sources. Il est vrai que M. Tron-

son demeure d'accord de n'avoir point obligé M. de Cambrai à me donner son approbation : mais enfin, tout dépend de l'exposé : M. de Cambrai exposoit qu'il ne pouvoit approuver mon livre sans trahir ses sentimens : lui répondre, sur cet exposé, qu'il ne doit pas approuver, c'est la même chose que de conseiller à quelqu'un de ne pas signer la confession de la foi tant qu'il n'en est pas persuadé. C'est précisément ce que M. Tronson m'a fait dire : c'est ce qu'il m'a dit lui-même : il a dit encore à plusieurs personnes, et à moi-même en présence d'irréprochables témoins, qu'il croyoit M. de Cambrai obligé en conscience de condamner les livres de madame Guyon, et d'abandonner son propre livre : enfin tout étoit fini s'il avoit voulu passer par son avis : la preuve de ce fait seroit aisée, mais il vaut mieux ne s'attacher qu'à ce qui décide.

8. On voit maintenant une des raisons pourquoi M. de Cambrai, qui toujours conféra avec M. de Paris et M. de Chartres, a refusé constamment de conférer avec moi. Il paroît déjà par cet écrit, qu'avant même la publication de son livre il ne songeoit qu'à nous détacher : mais la vérité est plus forte que les finesses des hommes, et on ne peut séparer ceux qu'elle unit.

9. « J'exhorterai les mystiques qui se sont trom-» pés, continue M. de Cambrai (1), d'avouer » leurs erreurs : et ceux qui se sont mal expli-» qués, de condamner sans restriction leurs ex-

(1) *IV.e sect. n.* 31.

» pressions : peut-on aller plus loin pour répri-
» mer l'erreur » ? Qui doute qu'on ne le puisse et qu'on ne le doive? quand on a autorisé un mauvais livre, un livre non-seulement suspect partout, mais encore déjà condamné à Rome et ailleurs : quand on *l'a laissé estimer à des personnes illustres*, et qu'on s'est servi de la confiance qu'on avoit en nous pour autoriser ce livre, encore qu'on ne pût le justifier que par un recours à de secrètes explications que ceux à qui on le recommande ne devoient ni ne pouvoient deviner : quand on allègue pour toute excuse, qu'on ne peut excuser ce livre qu'à cause qu'on l'explique mieux qu'il ne s'explique lui-même : est-ce assez d'exhorter en général les auteurs, s'ils ont failli, à se reconnoître, et s'ils ont parlé ambigument, à s'expliquer? Non sans doute, ce n'est pas assez : ce n'est là qu'une illusion : c'en est une de proposer de faire écrire une femme qui ne devroit jamais avoir écrit, et à qui on a imposé un éternel silence : il faut se disculper soi-même envers le public, et ne pas prendre de vains prétextes pour s'en excuser.

10. Il est si profondément attaché à soutenir la doctrine de cette femme, qu'il avoue non-seulement qu'elle est son amie; mais encore que tout son commerce et toute sa liaison avec elle étoit uniquement fondé sur la spiritualité qu'elle professoit (1).

11. Il est, dis-je, encore aujourd'hui si attaché

(1) *IV.e sect. n.* 15.

aux livres de madame Guyon improuvés par tant de censures, qu'il affecte d'en excuser les erreurs comme un langage mystique, comme des exagérations qu'il ose même soutenir par celles de quelques mystiques, et même de quelques Pères (1); sans songer que ce qu'on reprend dans cette femme n'est pas seulement quelques exagérations, ce qui peut arriver innocemment, mais d'avoir enchéri par principes sur tous les mystiques vrais ou faux, jusqu'à outrer le livre de Molinos même.

12. Cependant, encore un coup, il demeure si fort attaché à ces mauvais livres, qu'il vient encore de déclarer dans ce mémoire, qu'il poussera sur ce sujet *le silence jusqu'au bout.* Il le pousse en effet jusqu'au bout, puisqu'aujourd'hui même, malgré tout le péril où il est pour avoir voulu excuser ces livres, on ne lui en peut encore arracher une claire condamnation.

13. Pour achever ces réflexions sur les faits constans, il faut encore observer la prodigieuse différence de ce qui se passoit effectivement entre nous sur la signature des articles, et de ce qu'en raconte M. de Cambrai. Si je dis qu'il offroit de souscrire à tout dans le moment sans rien examiner, et par une entière et absolue obéissance, je ne ferai que répéter ce qu'on a vu dans toutes ses lettres (2) : mais si je lis ce qu'il y a dans son mémoire, c'est tout le contraire; c'est lui qui nous enseignoit, c'est lui qui nous imposoit les

(1) *IV.e sect. n.* 9, 13, 20, 22. — (2) *III.e sect. n.* 4.

conditions de la signature [1] : j'étois un homme dur et difficile, qu'il falloit que M. de Paris, alors M. de Châlons, *pressât très-fortement,* pour me faire revenir aux sentimens de M. de Cambrai. Je ne refusai jamais d'être enseigné d'aucun des moindres de l'Eglise; à plus forte raison des grands prélats : mais pour cette fois et dans cette affaire, je répète, et Dieu le sait, qu'il n'y eut jamais entre M. de Châlons et moi la moindre difficulté : nous avions dressé les articles tout d'une voix, sans aucune ombre de contestation, et nous rejetâmes tout d'une voix les subtiles interprétations de M. l'archevêque de Cambrai; qui tendoient à rendre inutiles toutes nos résolutions.

14. « Pour le fond de la doctrine, dit-il [2], je » n'ai cessé d'écrire et d'écouter les auteurs ap- » prouvés de l'Eglise ». A quel propos ce discours? la question étoit de les bien entendre. Qu'est-ce que M. de Cambrai soumettoit à notre jugement, si ce n'étoit l'interprétation qu'il y donnoit? Mais à présent c'est toute autre chose : c'est lui qui nous enseigne la tradition : donnons gloire à Dieu si cela est; mais étoit-ce nous qui demandions des arbitres de notre doctrine? qui ne demandions qu'une décision pour nous y soumettre, sans nous réserver seulement la moindre réplique [3]? qui pressions avec tant d'instance qu'on nous prît au mot sur cette offre, et qu'on mît notre docilité à cette épreuve?

[1] *IV.e sect. n.* 23. — [2] *Ibid.* — [3] *III.e sect. n.* 4.

Qu'est-il arrivé depuis que M. de Cambrai écrivoit ces choses, si ce n'est que, devenu archevêque de Cambrai, il n'a plus voulu s'astreindre à la doctrine qu'il avoit souscrite volontairement, qu'il a voulu varier, et qu'enfin il a oublié la soumission que Dieu lui avoit mise dans le cœur.

15. « Ceux qui ont vu notre discussion doivent » avouer, poursuit-il (1), que M. de Meaux, qui » vouloit d'abord tout foudroyer, a été contraint » d'admettre pied à pied des choses qu'il avoit » cent fois rejetées comme très-mauvaises ». C'étoit donc moi qui enseignois une mauvaise doctrine : c'étoit à moi qu'il falloit donner des arbitres : M. de Cambrai qui ne parloit que de soumission à nos sentimens, étoit en effet celui qui nous enseignoit : M. de Meaux vouloit *tout foudroyer :* mais s'il étoit à la fois si fulminant et si injuste dans le temps de la discussion, pourquoi attendiez-vous sa décision pour vous y soumettre? pourquoi la demandiez-vous avec tant d'instance? pourquoi vouliez-vous écouter en lui non pas un docteur que vous daigniez appeler très-grand, mais Dieu même (2)? Etoit-ce là des paroles sérieuses, ou des flatteries et des dérisions? étoit-ce des coups de foudre que vous respectiez; et un homme qui foudroyoit tout à tort ou à droit, que vous preniez pour votre juge, que vous écoutiez comme Dieu même?

16. Relisons encore une fois les mêmes mots: « Ceux qui ont vu notre discussion doivent

(1) *IV.e sect. n.* 23. — (2) *III.e sect. n.* 4.

» avouer que M. de Meaux qui vouloit tout foudroyer, étoit contraint pied à pied d'admettre » ce qu'il rejetoit ». Mais qui a vu cette discussion? quel autre que nous y étoit admis? par quel témoin me prouvera-t-on que j'ai tant varié? Mais si j'avois à revenir de tant de choses, M. de Cambrai n'avoit-il à revenir de rien; pour moi je produis ses lettres et un mémoire écrit de sa main. Avouons qu'il fait deux personnages bien contraires : lisons les lettres qu'il écrivoit durant la discussion ; il ne demandoit qu'un jugement, après lequel il n'offroit dès le premier mot que rétractation, que de tout quitter. Lisons le mémoire qu'il fait après, sur la même discussion ; non-seulement M. de Cambrai n'a aucun sentiment dont il ait eu à revenir : mais c'étoit à lui que nous revenions, et nous ne faisions que foudroyer à droite et à gauche sans discernement.

17. « Ce n'étoit pas, dit-il (1), la personne de » madame Guyon dont j'ai été en peine et de ses » écrits, mais du fond de la doctrine des saints » trop inconnue à la plupart des scolastiques ». Nous étions donc ces *scolastiques*, à qui la doctrine des *saints étoit si inconnue*, et c'étoit M. de Cambrai qui nous l'enseignoit. Pendant la discussion, il se portoit pour disciple : depuis que, dans un degré supérieur, il veut proposer de nouvelles règles par ses explications, il se repent d'avoir été si soumis, et il parle comme ayant été l'arbitre de tout.

18. Nous ne sommes pas infaillibles; sans doute :

(1) *IV.e sect. n.* 23.

mais encore faudroit-il nous montrer en quoi nous avions besoin d'être instruits? quelles erreurs enseignions-nous? avions-nous contesté quelque partie de la doctrine des saints? demandions-nous des docteurs et des arbitres? gardons-nous bien de nous glorifier, si ce n'est en notre Seigneur : ne parlons pas de la déférence qu'on se doit les uns aux autres; un disciple de Jésus-Christ fait gloire d'apprendre tous les jours et de tout le monde; mais encore ne faut-il pas oublier le personnage que nous faisions, M. de Châlons, M. Tronson et moi : sans doute on nous regardoit comme des gens d'une sûre et irréprochable doctrine, à qui on vouloit tout déférer sur les mystères de l'oraison et du pur amour, c'est-à-dire sur des points très-essentiels de la foi : M. de Cambrai lui-même nous proposoit, nous recevoit, nous regardoit comme tels, et tout d'un coup nous ne sommes plus que des docteurs, à qui, comme à la plupart des scolastiques, la doctrine des saints est profondément *inconnue.*

19. Mais en même temps que M. de Cambrai s'attribue tant d'autorité et tant de lumière, Dieu permet qu'il nous découvre ses incertitudes : maintenant il ne vante que l'Ecole : il ne nous accuse que d'être opposés aux docteurs scolastiques; mais alors il ne s'agissoit que de nous apprendre la doctrine des saints *inconnue et très-inconnue*, non à quelques-uns seulement, ou au petit nombre, mais à la plupart des docteurs de l'Ecole.

20. « Ce n'est pas la personne de madame Guyon

» dont j'ai été en peine et de ses écrits ». De quoi donc s'agissoit-il alors? qu'est-ce qui avoit introduit notre question? pourquoi avoit-on choisi et demandé des arbitres auxquels on soumettoit tout? n'étoit-ce pas pour juger de l'oraison et des livres de madame Guyon? veut-on toujours oublier et perdre de vue le point précis de la dispute? M. de Cambrai n'avoit encore rien mis au jour sur cette matière : ce n'étoit pas lui qu'on accusoit; c'étoit madame Guyon et ses livres : pourquoi se mêloit-il si avant dans cette affaire? qui l'y avoit appelé, si ce n'est sa propre conscience qui lui faisoit sentir que si l'on condamnoit les livres de madame Guyon qu'il avoit tant recommandés, il demeuroit condamné lui-même? Pourquoi composoit-il tant d'écrits? étoit-ce ou pour accuser, ou pour excuser et pour défendre ces livres? C'étoit donc là notre question; et cependant, à entendre présentement M. de Cambrai, ce n'est pas de quoi il étoit en peine; c'étoit du fond de *la doctrine des saints*. Quoi? de la doctrine des saints en général, ou par rapport à ces livres si fortement accusés? On nous vouloit donc enseigner que ces livres étoient conformes à la doctrine des saints, et que si on les accusoit, c'étoit à cause que les docteurs de l'Ecole pour la plupart ignoroient cette doctrine que madame Guyon venoit leur apprendre?

21. Disons la vérité comme elle résulte des faits et des écrits qu'on vient d'entendre. Pendant qu'elle écrivoit devant nous comme la partie

accusée, M. l'abbé de Fénélon écrivoit aussi autant qu'elle, ou comme son avocat, ou comme son interprète : quoi qu'il en soit, pour empêcher sa condamnation, il ne s'agissoit pas de la personne qui parloit toujours comme soumise : il s'agissoit des livres et de la doctrine ; c'étoit donc les livres qu'il vouloit défendre, et il n'avoit point d'autre titre pour entrer dans cette cause : ce qu'il avoit commencé étant simplement M. l'abbé de Fénélon, il l'a continué, *comme nommé à l'archevêché de Cambrai;* c'est sous ce titre qu'il souscrit aux XXXIV propositions (1) : il a persisté à soumettre tout aux arbitres qu'il avoit choisis, et auxquels aussi il envoyoit tous ses écrits : il recevoit ce mouvement comme un mouvement venu de Dieu qu'il poussa jusqu'à son sacre : si après il oublie tout, qu'avons-nous à dire? qu'il dissimuloit? ou bien qu'étant tout ce qu'il pouvoit être, il est entré dans d'autres desseins, et l'a pris d'un autre ton?

22. Il fait de merveilleux raisonnemens sur sa conduite : « Qu'on observe, dit-il, toute ma con-
» duite : est-ce que j'ai été foible et timide quand
» j'ai signé les XXXIV propositions? on en peut
» juger par ma fermeté présente : est-ce que je
» refuse par entêtement et avec un esprit de ca-
» bale d'approuver le livre de M. de Meaux? on
» en peut juger par ma facilité à signer les
» XXXIV propositions ». A quoi servent les raisonnemens quand les faits parlent? Ces faits

(1) Voyez *Etats d'Or. liv.* X, *n.* 21.

montrent une règle et une raison plus simple et plus naturelle pour juger des changemens de conduite : c'est en un mot d'être archevêque ou ne l'être pas; d'avoir des mesures à garder avant que de l'être, et de n'en garder plus quand l'affaire est consommée.

23. Il nous fait valoir sa facilité « à laisser » condamner, renfermer, charger d'opprobres » madame Guyon, sans jamais dire un seul mot » pour la justifier, pour l'excuser, pour adoucir » son état ». Il ne faut pas encore ici beaucoup raisonner : c'est naturellement et simplement que madame Guyon par sa mauvaise doctrine et par sa conduite inconsidérée, sans qu'alors on l'approfondît davantage, étoit devenue si ridicule et si odieuse, que la prudence et les précautions de M. l'abbé de Fénélon, même depuis qu'il fut nommé archevêque de Cambrai, ne lui permettoient pas de se commettre inutilement; que dis-je de se commettre? de se décrier sans retour pour la soutenir, et qu'il n'y avoit de ressource à qui vouloit la défendre, que dans les voies indirectes.

24. C'est ainsi qu'il nous paroissoit, par tous ses écrits, qu'il avoit secrètement entrepris de la défendre : c'est ainsi qu'il la défend encore aujourd'hui en soutenant le livre des Maximes des Saints : il pose maintenant comme alors tous les principes pour la soutenir : si voyant qu'il est éclairé, il enveloppe sa doctrine; s'il la mitige dans quelques endroits, la manière de l'enseigner

n'en est que plus dangereuse. Enfin nous ne pouvions l'excuser alors que par l'extrême soumission dont nous avons été contraints de donner les preuves par ses lettres; et nous n'avons perdu cette espérance, que par l'édition de son livre dont il faut maintenant parler.

VI.e SECTION.

L'histoire du livre.

1. Ce livre qui devoit être si bien concerté avec M. de Paris et M. Tronson : (car pour moi je n'étois plus que celui qu'on ne vouloit pas écouter :) ce livre, dis-je, où l'on s'étoit engagé, comme on a vu, à ne rien mettre qui ne fût bien corrigé et approuvé d'eux, parut enfin tout-à-coup au mois de février de 1697, sans aucune marque d'une approbation si nécessaire. M. l'archevêque de Paris explique lui-même, à M. l'archevêque de Cambrai, comme ce livre avoit paru contre son avis, contre la parole formelle que M. de Cambrai lui avoit donnée. Pour moi, qui me restreins sur cela uniquement à ce qui est public, j'observerai seulement que ne pas voir l'approbation de M. l'archevêque de Paris à la tête de ce livre, c'étoit en voir le refus, puisqu'après les engagemens que M. de Cambrai avoit pris, il ne pouvoit pas ne l'avoir pas demandée : ne parlons donc plus de la mienne qui n'étoit pas moins nécessaire, puisque j'étois l'un des deux prélats dont on promettoit d'expliquer les principes. Il ne faut point perdre de vue cette promesse

messe authentique dans l'avertissement de M. l'archevêque de Cambrai. On vit donc alors un livre qui devoit décider des matières si délicates; démêler si exactement le vrai et le faux; lever toutes les équivoques, et réduire les expressions à toute la rigueur du langage théologique; par ce moyen servir de règle à toute la spiritualité : on vit, dis-je, paroître ce livre sans aucune approbation, pas même de ceux dont elle étoit le plus nécessaire, et de ceux dont on avoit promis de la prendre.

2. Il ne sert de rien de répondre que M. de Cambrai avoit bien promis de ne rien dire que M. de Paris n'approuvât, mais non pas de prendre son approbation par écrit, car ce n'est pas la coutume de prouver une approbation par un fait en l'air : on doit la montrer écrite et signée, surtout quand celui de qui on la prend est intéressé dans la cause, comme M. l'archevêque de Paris l'étoit manifestement dans le nouveau livre, où, encore un coup, l'on promettoit dans la préface du livre qu'on expliqueroit sa doctrine.

3. Ainsi M. de Cambrai hasardoit tout : « lui » qui aimoit mieux mourir que de donner au » public une scène aussi scandaleuse que celle » de me contredire », s'expose encore à donner celle de contredire M. l'archevêque de Paris, et de mettre toute l'Eglise en combustion. Il a mieux aimé s'y exposer, et l'exécuter en effet, que de convenir avec ses amis, avec ses confrères, pour ne plus dire avec ceux qu'il avoit

choisis pour arbitres de sa doctrine. Pendant que nous offrions de notre côté de tout concerter avec lui, que nous le faisions en effet, que nous mettions en ses mains nos compositions, il a rompu toute union : tant il étoit empressé de donner la loi dans l'Eglise, et de fournir des excuses à madame Guyon; et il ne veut pas qu'on lui dise qu'il est la seule cause de la division dans l'épiscopat, et du scandale de la chrétienté!

4. Il voudroit qu'on oubliât combien fut prompt et universel le soulèvement contre son livre : la ville, la Cour, la Sorbonne, les communautés, les savans, les ignorans, les hommes, les femmes, tous les ordres sans exception furent indignés, non pas du procédé, que peu savoient, et que personne ne savoit à fond; mais de l'audace d'une décision si ambitieuse, du raffinement des expressions, de la nouveauté inouie, de l'entière inutilité et de l'ambiguité de la doctrine. Ce fut alors que le cri public fit venir aux oreilles sacrées du Roi ce que nous avions si soigneusement ménagé : il apprit, par cent bouches, que madame Guyon avoit trouvé un défenseur dans sa Cour, dans sa maison, auprès des princes ses enfans : avec quel déplaisir, on le peut juger de la piété et de la sagesse de ce grand prince. Nous parlâmes les derniers : chacun sait les justes reproches que nous essuyâmes de la bouche d'un si bon maître, pour ne lui avoir pas découvert ce que nous savions : de quoi ne chargeoit-il pas notre conscience? Cependant M. de Cambrai, dans un

soulèvement si universel, ne se plaignoit que de nous; et pendant que nous étions obligés à nous excuser de l'avoir trop utilement servi, et qu'il fallut enfin demander pardon de notre silence qui l'avoit sauvé, il faisoit et méditoit contre nous les accusations les plus étranges.

5. J'avois seul soulevé le monde : Quoi? ma cabale? mes émissaires? l'oserai-je dire? je le puis avec confiance et à la face du soleil; le plus simple de tous les hommes, je veux dire le plus incapable de toute finesse et de toute dissimulation, qui n'ai jamais trouvé de créance que parce que j'ai toujours marché dans la créance commune : tout-à-coup j'ai conçu le hardi dessein de perdre par mon seul crédit M. l'archevêque de Cambrai, que jusques alors j'avois toujours voulu sauver à mes risques. Ce n'est rien : j'ai remué seul, par d'imperceptibles ressorts, d'un coin de mon cabinet, parmi mes papiers et mes livres, toute la Cour, tout Paris, tout le royaume : car tout prenoit feu : toute l'Europe et Rome même, où l'étonnement universel, pour ne rien dire de plus, fut porté aussi vite que les nouvelles publiques : ce que les puissances les plus accréditées, les plus absolues ne sauroient accomplir, et n'oseroient entreprendre, qui est de faire concourir les hommes comme en un instant dans les mêmes pensées, seul je l'ai fait sans me remuer.

6. Cependant je n'écrivois rien : mon livre, qu'on achevoit d'imprimer quand celui de M. de Cambrai parut, demeura encore trois semaines

sous la presse ; et quand je le publiai, on y trouva bien à la vérité des principes contraires à ceux des Maximes des Saints; (il ne se pouvoit autrement, puisque nous prenions des routes si différentes) : et que je ne songeois qu'à établir les articles que M. de Cambrai vouloit éluder; mais pas un seul mot tourné contre ce prélat.

7. Je ne dirai de mon livre qu'un seul fait public et constant : il passa sans qu'il y parut de contradiction. Je n'en tire aucun avantage; c'est que j'enseignois la théologie de toute l'Eglise : l'approbation de M. de Paris et celle de M. de Chartres y ajoutoient l'autorité que donne naturellement, dans les matières de la foi, le saint concours des évêques. Le Pape même me fit l'honneur de m'écrire sur ce livre que j'avois mis à ses pieds sacrés, et daigna spécifier, dans son bref, que *ce volume avoit beaucoup augmenté la bonne volonté dont il m'honoroit :* on peut voir ce bref dans ma seconde édition ; on peut voir aussi, dans le bref à M. de Cambrai, s'il y a un mot de son livre : cette différence ne regarde pas ma personne : c'est un avantage de la doctrine que j'enseignois qui est connue par toute la terre, et que la chaire de saint Pierre autorise et favorise toujours.

8. Les affaires parurent ensuite se brouiller un peu. C'est la conduite ordinaire de Dieu contre les erreurs. Il arrive à leur naissance au premier abord une éclatante déclaration de foi. C'est comme le premier coup de l'ancienne tradition

qui repousse la nouveauté qu'on veut introduire : l'on voit suivre après comme un second temps que j'appelle de tentation : les cabales, les factions se remuent : les passions, les intérêts partagent le monde : de grands corps, de grandes puissances s'émeuvent : l'éloquence éblouit les simples ; la dialectique leur tend des lacets ; une métaphysique outrée jette les esprits en des pays inconnus : plusieurs ne savent plus ce qu'ils croient ; et tenant tout dans l'indifférence, sans entendre, sans discerner, ils prennent parti par humeur. Voilà ces temps que j'appelle de tentation, si l'on veut d'obscurcissement : on doit attendre avec foi le dernier temps où la vérité triomphe et prend manifestement le dessus.

9. La première chose qui parut, à l'ouverture du livre de M. l'archevêque de Cambrai, fut une manifeste affectation d'excuser les mystiques nouvellement condamnés, en les retranchant jusqu'à trois fois de la liste des faux spirituels (1). On reconnoît ici celui qui avoit promis *de pousser le silence jusqu'au bout* sur le sujet de madame Guyon. On a montré ailleurs, que le *Moyen court* de cette femme n'étoit autre chose qu'une explication plus expresse de *la Guide* de Molinos, principalement sur l'indifférence du salut (2) ; et qu'on avoit même affecté de transcrire dans ce livret les mêmes passages dont Molinos dans sa *Guide* faisoit son appui ; entre autres, une lettre

(1) *Avert. p.* 9, 11. *Expl. des Max. p.* 240. *Decl. ult. p.* 270. — (2) Voy. *Rép. à quatre Lett. de M. de Cambrai, n.* 2.

du Père Falconi qui a été censurée à Rome (1). Ainsi pour sauver madame Guyon il falloit sauver Molinos; et c'est pourquoi M. de Cambrai l'avoit épargné dans les Maximes des Saints. Il est vrai qu'il n'osa se dispenser de condamner nommément cet hérésiarque dans sa lettre au Pape. Mais il n'y parla que des LXVIII propositions de ce malheureux, et affecta de se taire sur la *Guide*, qui étoit l'original du nouveau quiétisme et du *Moyen court*. Pour ce dernier livre, bien éloigné de le condamner, il l'excusoit dans la même lettre, en comprenant son auteur parmi les mystiques, « qui, dit-il (2), portant le mystère de la » foi dans une conscience pure, avoient favorisé » l'erreur par un excès de piété affectueuse, par » le défaut de précaution sur le choix des termes, » et par une ignorance pardonnable des prin- » cipes de la théologie ». Il ajoute que ce fut là le sujet du zèle de quelques évêques, et des XXXIV propositions; quoique ces propositions et ces censures n'aient jamais eu pour objet que madame Guyon et Molinos. Voilà les prétendues exagérations, les prétendues équivoques, en un mot, le prétendu langage mystique qu'on a vu qu'il préparoit pour refuge à cette femme; et il présentoit cette excuse au Pape même, pour en tirer ses avantages, si on eût voulu la recevoir.

10. On voit, pour le *Moyen court* et les autres livres de madame Guyon, le même esprit d'in-

(1) Voy. *Inst. sur les Etats d'Or. liv.* 1, *n.* 25. — (2) *Epist. ad Innoc. XII, p.* 51.

dulgence, lorsque parlant des censures de quelques évêques *contre certains petits livrets* (1) dont il n'osoit se taire tout-à-fait devant le Pape, il réduit ces mêmes censures « à quelques endroits, » qui, pris dans le sens qui se présente naturel» lement, méritent d'être condamnés (2) ». Il sembleroit par-là les condamner, si l'on ne se souvenoit du sens particulier qu'il a voulu trouver dans les mêmes livres, malgré leurs propres paroles, ne les jugeant condamnables que dans un sens rigoureux, qu'il assure que leur auteur n'a jamais eu dans l'esprit; par où l'on ne sent que trop qu'il se réservoit de les excuser par ce sens particulier qu'il veut trouver dans le livre malgré les paroles du livre même.

11. Cependant quelque peu qu'il en ait dit, il a tant de peur qu'on ne croie qu'il ait passé condamnation sur les livres de madame Guyon, en parlant dans sa lettre au Pape des évêques qui l'ont censurée, qu'il explique, dans sa Réponse à la Déclaration, « qu'il ne s'appuie en rien sur » leurs censures, auxquelles il n'a jamais pris » aucune part ni directe ni indirecte » : paroles choisies pour montrer qu'il étoit bien éloigné de les approuver.

12. Ce qu'il répond sur l'omission affectée de Molinos et de madame Guyon n'est pas moins étrange : « Prétend-on, dit-il (3), sérieusement,

(1) *Epist. ad Innoc. XII, p.* 51. *Decl. p.* 256. — (2) Ci-dessus, *IV.e sect. n.* 11. — (3) *Rép. à la Déclar. édit. sans nom, p.* 189. *De Brux. p.* 119.

» que je veuille défendre ou excuser Molinos, pendant que je déteste dans tout mon livre toutes » les erreurs des LXVIII propositions qui l'ont fait » condamner »? Oui, sans doute, on le prétend sérieusement, puisque même ces paroles confirment l'affectation perpétuelle de supprimer *la Guide* de cet auteur, et de s'arrêter seulement aux LXVIII propositions, comme si elles faisoient le seul sujet de la condamnation du saint Siége sans que ce livre y soit compris.

13. « Pour la personne, ajoute-t-il, dont les » prélats ont censuré les livres, j'ai déjà rendu » compte au Pape, mon supérieur, de ce que je » pense là-dessus ». Qui ne voit que c'est là biaiser sur un point si essentiel? Est-ce en vain que saint Pierre a dit (1) *qu'on doit être prêt à rendre raison de sa foi*, non-seulement à son supérieur, mais encore *à tous ceux qui la demandent : omni poscenti?* Qu'eût coûté à M. de Cambrai de s'expliquer à toute l'Eglise sans l'affectation d'épargner et de soutenir madame Guyon? Mais voyons encore quel compte il a rendu au Pape de ses sentimens sur les livres de cette femme. « Je ne le ré» pète point, dit-il, ma lettre étant devenue pu» blique ». Il n'y a point de lettre publique que celle où il dit au Pape « qu'il y a de certains petits » livrets censurés par les évêques, dont quelques » endroits, au sens qui se présente naturellement, » étoient condamnables » : voilà tout le compte qu'il rendoit au Pape de ces livres pernicieux dans

(1) *I. Petr.* III. 15.

leur tout, et insoutenables en tout sens, parce que ce qu'on y lit est pernicieux, et que ce qu'on y veut deviner est forcé et n'est pas suffisant.

14. On peut encore observer ici l'affectation de ne nommer au Pape que Molinos sans nommer madame Guyon. Il est vrai qu'on a jeté à la marge de la lettre au Pape le *Moyen court*, etc. avec l'*Explication du Cantique des Cantiques*. Mais après la liberté que M. de Cambrai s'est donnée, de dire qu'on a inséré ce qu'on a voulu dans son texte, qui l'empêchera de désavouer une note marginale dont le texte ne porte rien? et en tout cas il en sera quitte pour condamner dans ces livres *quelques endroits* seulement, en épargnant le fond qui est tout gâté, et encore à les condamner dans ce sens prétendu rigoureux, auquel il est caution que l'auteur n'a jamais pensé.

15. Il ne satisfait pas davantage le public en ajoutant ces paroles : « Je ferai sur ce point, » comme sur tous les autres, ce que le Pape ju- » gera à propos » : car qu'y avoit-il à attendre depuis la censure de Rome de 1689? ne voit-on pas que M. de Cambrai, qui si long-temps après a soutenu ce livre, en veut encore éluder la condamnation en la différant? Ainsi cette lettre *devenue publique*, visiblement ne dit rien : aussi M. de Cambrai voudroit bien que l'on crût qu'il a écrit quelque lettre au Pape plus secrète et plus précise : c'est pourquoi, dans la seconde édition de sa Réponse, il a supprimé ces mots, *ma*

lettre est devenue publique (1), et il a voulu retirer l'édition où ils étoient, parce qu'on y voyoit trop clairement que sur les livres de madame Guyon il ne vouloit qu'éluder, et ne s'expliquer jamais.

16. Il fait plus que de garder le silence. M. l'archevêque de Paris a démontré que le livre des Maximes n'est qu'un foible adoucissement, qu'une adroite et artificieuse justification des livres de madame Guyon (2) : M. de Cambrai n'a fait que revêtir de belles couleurs l'exclusion de l'espérance et du désir du salut, avec celle de Jésus-Christ et des personnes divines dans la pure contemplation, et tous les autres excès de cette femme : c'est visiblement son intérieur que ce prélat a voulu dépeindre, et ses manifestes défauts qu'il a voulu pallier dans son article XXXIX. C'est ce qu'on ressent dans sa Vie, où elle parle d'elle-même en cette sorte : « Les ames des degrés » inférieurs paroîtront souvent plus parfaites. On » se trouve si éloigné du reste des hommes, et ils » pensent si différemment, que le prochain de» vient insupportable ». Voici une nouvelle merveille, de se trouver si fort au-dessus des autres hommes, que l'éminence de la perfection, qui fait regarder le prochain avec la plus tendre condescendance, empêche de le supporter : mais la merveille des merveilles, « c'est, ajoute-t-elle, » qu'on éprouve dans la nouvelle vie, qu'on cou» vre l'extérieur par des foiblesses apparentes » :

(1) *Edit. de Brux. p.* 119. — (2) *Rép. p.* 13, 14, 15, *etc.*

ainsi parmi les défauts qu'elle ne peut ni vaincre ni couvrir, elle flatte par ces superbes excuses la complaisance cachée qui lui fait tourner son foible en orgueil, et par le même moyen M. l'archevêque de Cambrai entretient l'admiration *des justes qui la connoissent* (1).

17. Que servoient dans les Maximes des Saints ces beaux discours sur les ames prétendues parfaites : « Elles parlent d'elles-mêmes par pure » obéissance, simplement en bien ou en mal, » comme elles parleroient d'autrui (2) » : ne voit-on pas qu'il falloit trouver des excuses aux énormes vanteries d'une femme qui se disoit revêtue d'un état prophétique et apostolique, avec pouvoir de lier et de délier ; pleine de grâce jusqu'à regorger, et d'une perfection tellement suréminente qu'elle ne pouvoit supporter le reste des hommes ? Quand de tels excès se découvriront, l'excuse en est toute prête dans le livre de M. de Cambrai : madame Guyon aura parlé d'elle-même comme d'un autre : elle aura parlé par obéissance au Père la Combe, son directeur, à qui elle adresse sa Vie, où se trouvent toutes les choses qu'on a rapportées.

18. Le Père la Combe étoit celui qui lui avoit été donné d'une façon particulière et miraculeuse : s'il étoit devenu son père spirituel, elle avoit premièrement été sa mère : c'étoit le seul à qui elle communiquoit *la grâce, quoique de loin,* avec toute *la tendresse* qu'elle représente

(1) *Max. des SS. p.* 249. — (2) *Ibid. p.* 221, 267, 269.

dans sa Vie, jusqu'à se sentir obligée, *pour la laisser évaporer,* de lui dire quelquefois : « O mon fils, » vous êtes mon fils bien-aimé dans lequel je me » suis plue uniquement ». Dieu lui avoit pourtant donné dans *sa prison, et comme le fruit de ses travaux,* un autre homme encore *plus intime* que le Père la Combe ; « et quelque grande que fût son » union avec ce Père, celle qu'elle devoit avoir » avec le dernier, étoit encore toute autre chose ». Sur cela je ne veux rien deviner, et je rapporte ici seulement cet endroit de sa Vie, pour montrer que le faux mystère se continue, et que nous ne sommes pas à la fin des illusions que nous promet cette femme.

19. Cependant ce Père la Combe est l'auteur de l'*Analyse* condamnée à Rome, et depuis par plusieurs évêques. Les circonstances de sa liaison avec cette femme ont été connues du défunt évêque de Genève de sainte mémoire, Jean d'Aranthon ; et l'histoire en est devenue publique dans la vie de ce saint évêque (1), que le docte et pieux général des Chartreux a mise au jour. Le temps est venu où Dieu veut que cette union soit entièrement découverte : je n'en dirai rien davantage, et je me contente de faire connoître celui par l'ordre duquel madame Guyon écrivoit sa Vie.

20. A toutes les pages de cette Vie elle se laisse emporter jusqu'à dire : « O qu'on ne me parle » plus d'humilité : les vertus ne sont plus pour » moi : non, mon Dieu, qu'il n'y ait plus pour

(1) *Vie de Jean d'Aranthon, etc. liv.* III, *ch.* 4, *p.* 261, *etc.*

» moi ni vertu, ni perfection, ni sainteté » : partout dans la même Vie les *manières vertueuses* sont les manières imparfaites : *l'humilité vertu* est une humilité feinte, du moins affectée ou forcée : c'est là aussi qu'on trouve la source du nouveau langage; où l'on dit qu'on ne veut plus *les vertus comme vertus*. M. de Cambrai a adopté ces paroles (1) : de là vient dans ses écrits tout ce qu'on y voit pour rabaisser les vertus; et de là vient enfin la violence perpétuelle qu'il fait à tant de passages de saint François de Sales, qu'il falloit entendre plus simplement avec le saint.

21. Nous n'avions rien dit d'approchant de tout cela dans nos Articles : ces explications, ajoutées en faveur de madame Guyon, n'étoient pas une explication plus étendue, comme M. de Cambrai la promettoit ; mais une dépravation manifeste de nos sentimens et de nos principes. Dans l'article XXXIII nous avions tout dit sur les conditions et suppositions impossibles : il n'en falloit pas davantage pour vérifier ce qu'en avoit dit saint Chrysostôme, et les autres saints, qui n'ont jamais introduit ces suppositions qu'avec l'expression du cas impossible. Mais ce qui suffisoit pour les saints, ne suffisoit pas pour excuser madame Guyon : ainsi pour la satisfaire il a fallu inventer le sacrifice absolu, dont jamais on n'avoit entendu parler, et toutes les circonstances qu'on en a souvent remarquées : toutes choses ajoutées à nos Articles, et inconnues à tous

(1) *Max. des SS. p.* 224.

tous les auteurs, excepté à Molinos et à madame Guyon.

22. Pour en dire ce mot en passant, et remettre un peu le lecteur dans le fait, étoit-ce une explication de nos principes que cet acquiescement à sa juste condamnation, qu'un de nos articles a expressément condamné (1)? Nous y avions dit, en termes exprès, « qu'il ne faut jamais permettre » aux ames peinées d'acquiescer à leur désespoir » et damnation apparente » : au contraire, M. de Cambrai fait permettre cet acquiescement par un directeur; et pour le rendre plus volontaire, pour l'attribuer à la plus haute partie de l'ame, il l'appelle un sacrifice, et un sacrifice absolu. Nous avions dit, dans le même article, « qu'il falloit, avec saint François de Sales, assurer ces » ames que Dieu ne les abandonneroit pas » : loin d'approuver cet article, M. de Cambrai le réfute expressément, lorsqu'il dit qu'il n'est question, ni de raisonner avec ces ames qui sont incapables de tout raisonnement, ni même de leur représenter la bonté de Dieu en général. Il faut donc destituer de consolation des ames qu'on suppose saintes, et leur ôter avec la raison le culte raisonnable que saint Paul enseigne : il faut les livrer à leurs cruelles pensées, et pour dire tout en un mot, à leur désespoir? Etoit-ce là expliquer, ou dépraver nos principes; et qu'avions-nous dit de semblable dans nos Articles?

(1) *Art.* XXXI.

VII.e SECTION.

Sur les explications de M. l'archevêque de Cambrai, et sur la nécessité de notre Déclaration.

1. S'il faut maintenant venir aux explications de M. l'archevêque de Cambrai, trois choses sont à remarquer dans le fait : la première, que c'étoit des explications dont nous n'avions jamais entendu parler, et qu'il falloit pourtant avouer comme contenues dans nos articles d'Issy, puisque c'étoient ces articles que M. de Cambrai vouloit avoir expliqués : la seconde, qu'il les changeoit tous les jours, en sorte qu'elles ne sont pas encore achevées : la troisième, que visiblement elles contenoient de nouvelles erreurs.

2. Qu'avions-nous affaire de son amour naturel, auquel nous n'avions jamais songé? et quand nous l'eussions admis, que servoit-il au dénouement des difficultés? La principale de toutes étoit l'acquiescement à sa juste condamnation du côté de Dieu : mais M. l'archevêque de Paris vient encore de démontrer, qu'acquiescer à la perte de cet amour naturel, c'est si peu acquiescer à sa juste condamnation de la part de Dieu, que c'est au contraire en recevoir une grâce, puisque, selon l'auteur même, c'en est une des plus éminentes d'être privé d'un amour dont on fait le seul obstacle à la perfection? Qu'eussions-nous pu dire à un raisonnement si clair? et en falloit-il davantage pour nous empêcher de recevoir des explications dont le livre qu'on nous vouloit faire excuser ne tiroit aucun secours?

3. D'ailleurs cette explication est si mauvaise, qu'encore tout nouvellement et dans la dernière lettre qui m'est adressée, M. de Cambrai la vient de changer. Dans cette dernière lettre (1), acquiescer à sa juste condamnation, ce n'est plus acquiescer à la perte de l'amour naturel, comme jusqu'ici il avoit voulu nous le faire entendre : « acquiescer à sa juste condamnation, c'est (à un » pécheur) reconnoître qu'il mérite la peine éter- » nelle » : ainsi l'amour naturel ne sert plus de rien à cet acte ; ce n'est point par un amour naturel qu'un pécheur se reconnoît digne d'un supplice éternel. Mais cette nouvelle réponse n'est pas meilleure que les autres, et M. l'archevêque de Cambrai se verra contraint de l'abandonner aussitôt qu'on lui aura fait cette courte réflexion. Il n'est pas vrai que de reconnoître qu'on mérite la peine éternelle soit acquiescer à sa juste condamnation de la part de Dieu : car loin d'y acquiescer, ce qui est d'un désespéré, on demande pardon au juste juge : on le prie de changer sa justice en miséricorde, et de ne nous pas traiter selon nos mérites, mais de nous sauver par grâce au nom de Jésus-Christ notre Seigneur : loin de consentir par cet acte à sa juste condamnation de la part de Dieu, c'est au contraire y opposer sa miséricorde qui en empêche l'effet.

4. Ainsi, et c'est la seconde remarque, ces explications changeoient tous les jours : celle à laquelle M. de Cambrai, en général, semble se

(1) *V.e Lett. à M. de Meaux, p. 5.*

tenir,

tenir, est celle de l'amour naturel et celle du terme de *motif*, auquel il demeure d'accord qu'il donne maintenant un nouveau sens tout différent de celui de l'Ecole. Je n'entame point cette matière, dont M. l'évêque de Chartres, par qui les explications ont passé à nous, dira selon sa prudence ce qu'il trouvera à propos : mais je marquerai seulement ces faits publics. La lettre au Pape parut peu de mois après le livre, pour en adoucir les expressions ; mais sans qu'il y fût parlé d'amour naturel ni du nouveau sens des *motifs*. Tôt après il vint en nos mains, par M. de Chartres, une autre explication où ce prélat pourra dire qu'il n'y avoit nulle mention d'amour naturel, et que le *motif* y avoit encore un sens tout contraire à celui qu'on a proposé depuis. A la fin, l'amour naturel, dont on n'avoit point encore entendu parler, est venu ; et c'est cette explication qui fut étalée dans l'Instruction pastorale.

5. Pour tourner de ce côté-là toute la dispute, M. de Cambrai publia à Rome et ailleurs, où il voulut, la version latine de son livre. Il l'altéroit d'une étrange sorte en le traduisant : presque partout où l'on trouve dans le livre le mot *de propre intérêt, commodum proprium*, le traducteur a inséré le mot *de désir et d'appétit mercenaire : appetitionis mercenariæ*. Mais l'intérêt propre n'est pas un désir : l'intérêt propre manifestement est un objet au dehors, et non pas une affection au dedans, ni un principe intérieur de

l'action : tout le livre est donc altéré par ce changement. C'est à M. de Cambrai une vaine excuse, de dire que c'est ainsi qu'il l'entendoit, puisque dans une version il faut traduire simplement les mots, et non pas y insérer des gloses.

6. Il a aussi partout inséré le terme de mercenaire sans l'avoir jamais défini, et pour avoir lieu d'insinuer dans le livre tout ce qu'il voudroit par un double sens qui règne partout.

7. Dans la même version latine on traduit le mot de motif, par *celui d'affection intérieure : appetitus interior :* contre la signification naturelle de ce mot, qui est celle que l'on doit suivre dans une fidèle version. C'étoit pourtant cette version que M. l'archevêque de Cambrai avoit supplié le Pape de vouloir attendre pour juger de son livre (1) : il vouloit donc être jugé sur une infidèle version : il y ajoutoit des notes latines qui n'étoient pas moins discordantes de son livre ; et c'est ce qu'il proposoit pour éluder l'examen du livre français, par des explications non-seulement ajoutées à son livre, mais encore qui n'y cadroient pas.

8. Ceux qui n'ont pas vu cette version ni ces notes, en peuvent juger par l'Instruction pastorale. On a montré, par tant de preuves démonstratives, le peu de conformité de cette Instruction avec le livre, qu'il n'y a plus que le seul M. de Cambrai qui l'ose nier ; tant ses explications visiblement sont forcées. Mais ce qui

(1) *Ep. ad Innoc. XII, p.* 49, 59.

prouve l'incertitude de ces explications, c'est que leur auteur en paroît lui-même si peu content, qu'il ne cesse de donner de nouveaux sens à son Instruction pastorale. Il y avoit reconnu, comme il a été démontré dans ma préface (1), que *son amour naturel ne s'arrêtoit point à lui-même, qu'il tendoit à Dieu comme au bien suprême;* qu'aussi les imparfaits, qui agissoient encore par cet amour, « vouloient les mêmes objets, et que » toute la différence n'étoit pas du côté de l'objet, » mais du côté de l'affection avec laquelle la vo» lonté le désire (2) » : mais il a vu l'inconvénient de cette doctrine, et dans les lettres qu'il m'a adressées (3), il ne veut plus que son amour naturel soit un amour naturel de Dieu en lui-même, ni autre chose que l'amour naturel d'un don créé, qui est la béatitude formelle.

9. Mais en cela il se trompe encore. Il n'est pas permis de croire que, pour être un don créé, *la béatitude formelle*, c'est-à-dire la jouissance de Dieu, puisse être désirée naturellement, parce que ce don créé est surnaturel, et que l'amour n'en est inspiré que par la grâce, non plus que l'amour de Dieu : de sorte que la raison qui l'obligeoit à se corriger, porte contre sa correction comme contre son premier discours.

10. Je n'apporte que cet exemple, quoiqu'il y en ait beaucoup d'autres de cette nature; parce qu'il suffit de voir ici, par quelque preuve sen-

(1) *Préf. n.* 106. *propos.* 15, 18. — (2) *Ibid. prop.* 7. *Inst. past. p.* 90, 91, 100. — (3) *Lett. II.e p.* 5, 7, 13.

sible, que s'engager aux explications de M. de Cambrai, c'étoit entrer dans des détours qui n'ont point de fin, puisqu'il ne cesse d'y ajouter quelques nouveaux traits.

11. En voici néanmoins encore une autre preuve. M. l'archevêque de Cambrai a donné à Rome deux éditions de sa Réponse à la Déclaration des trois évêques; l'une de 1697, sans aucun nom, ni de l'imprimeur, ni de la ville; l'autre de 1698, *à Bruxelles, chez Eugène Henry Frick.* Il y a de quoi remplir cinq ou six pages des additions ou restrictions qui se trouvent dans la dernière édition; et lorsqu'il l'a présentée à Rome, il a prié qu'on lui rendît l'autre, quoique donnée de sa part : ce qui montre qu'il vouloit couvrir ses changemens, et il s'étonne que nous n'entrions pas dans des explications si variables?

12. Une dernière raison qui démontre l'inconvénient d'y entrer, c'est que souvent ces explications ne sont que de nouvelles erreurs. Je n'en rapporterai qu'un seul exemple, mais bien clair. M. de Cambrai ne sait comment distinguer son amour du quatrième degré d'avec celui du cinquième; ni comment conserver à ce dernier la prééminence qu'il lui veut donner, puisque le quatrième amour, comme le cinquième, « cherche Dieu pour l'amour de lui-même, et » le préfère à tout sans exception (1) », portant même la perfection et la pureté jusqu'à « ne

(1) *Max. des SS. p. 6.*

» chercher son propre bonheur que par rapport » à Dieu (1) » : ce qui est si pur, qu'on ne peut aller au-delà, ni pousser plus loin le désintéressement de l'amour.

13. Je ne dis ces choses qu'en abrégé, parce qu'elles sont assez expliquées ailleurs, et qu'on ne peut pas toujours répéter. Embarrassé de cette remarque, qui renverse tout son système par le fondement, M. de Cambrai répond que l'amour du quatrième degré, quoiqu'il soit justifiant, remarquez ce mot, rapporte véritablement tout à Dieu, mais *habituellement et non pas actuellement* (2), comme le cinquième ; de même, dit-il, que l'acte du péché véniel est rapporté à Dieu, selon saint Thomas (3), *habituellement et non pas actuellement.*

14. Cette réponse est inouie dans l'Ecole, et contient deux manifestes erreurs : la première, de ne faire l'amour justifiant rapporté à Dieu, que comme l'acte du péché véniel : la seconde, de faire rapporter habituellement à Dieu l'acte même du péché véniel ; ce que personne n'a fait avant M. de Cambrai.

15. L'erreur est énorme : car si l'acte du péché véniel est habituellement rapporté à Dieu, il s'ensuit qu'on le peut commettre pour l'amour de Dieu, ce qui ôte toute la malice du péché véniel. On peut donc bien dire, avec saint Thomas, que le péché véniel n'empêche point l'homme, ni

(1) *Max. des SS. p.* 10. — (2) *Resp. ad* Sum. *p.* 48, 49, 50. — (3) 1. 2. *q.* 88, *a.* 1 ; *resp. ad* 2.

l'acte humain indéfiniment, d'être rapporté à Dieu comme fin dernière; mais que l'acte même du péché véniel où se trouve ce qui s'appelle le désordre, *inordinatio*, soit rapporté habituellement à Dieu, c'est contre la nature de tout péché, et du véniel par conséquent.

16. La règle que donne ici M. de Cambrai n'est pas moins erronée : cette règle est que des actes qui n'ont aucun rapport à la fin dernière, et qui ne sont pas rapportés à Dieu, *du moins habituellement*, sont des péchés mortels (1) : mais de là il s'ensuit, en premier lieu, que tous péchés sont mortels, puisque nul péché ne peut être en aucune sorte rapporté à Dieu; et secondement, comme l'a remarqué M. de Paris, que tous les actes des Païens sont péchés mortels; puisque ce qui empêche le péché véniel de rompre dans le juste qui le commet le rapport du moins habituel à Dieu, c'est l'habitude de la charité qu'il a dans l'ame : d'où, par une contraire raison, il s'ensuit que le Païen n'ayant pas en lui ce principe de charité habituelle ni rien qui l'unisse à Dieu; par la règle de M. Cambrai, quoi qu'il fasse, il péche toujours mortellement.

17. Ainsi les nouvelles explications étant de nouveaux détours pour s'éloigner de plus en plus de la vérité; y entrer c'étoit se jeter dans un labyrinthe d'erreurs qui n'est pas encore fini. L'auteur ne fait point de livres qu'il ne produise quelque nouveauté contre la saine théologie : il

(1) *Resp. ad* Summa, *p.* 50. *Lett. II.e à M. de Meaux*, *p.* 13.

sembloit avoir rejeté *l'involontaire* qu'il avoit admis dans le trouble de la sainte ame de Jésus-Christ, mais il est plus clair que le jour, que dans ses derniers écrits il rétablit ce dogme impie : j'en ai fait la démonstration (1), que je ne répète pas : c'est-à-dire qu'il marche sans route et sans principes, selon que le pousse le besoin présent.

18. Il est évident, par ces faits, que nous ne pouvions recevoir les explications : il est donc d'une pareille évidence, que nous ne pouvions pas ne pas rejeter le livre, ni nous empêcher de désavouer publiquement l'auteur, qui publiquement nous en avoit attribué la doctrine. Car que faire, et que nous pourroit conseiller M. de Cambrai lui-même? de nous taire? c'est consentir; c'est manquer à l'essentiel de l'épiscopat, dont toute la grâce consiste principalement à dire la vérité : c'est contrevenir à la sentence du pape saint Hormisdas (2) : « *Ipse impellit in errorem* » *qui non instruit ignorantes :* c'est pousser les » simples dans l'erreur que de ne les pas in-» struire » : surtout dans le cas où l'on vous prend à témoin, et qu'on se sert de votre nom pour les tromper. Quoi donc; de parler? c'est ce que nous avons fait en toute simplicité dans notre Déclaration. Mais, dit-on, c'est une censure anticipée : point du tout; c'est une déclaration nécessaire de nos sentimens, quand on nous force à les dire. Qui obligeoit M. de Cambrai à

(1) *Rép. à quatre Lett. n.* 20. — (2) *Ep. ad Poss.*

expliquer nos Articles sans notre aveu? à nous citer en notre propre nom; et enfin à nous faire accroire que son livre, où nous trouvions tant d'erreurs, n'est qu'une plus ample explication de notre doctrine? Lui est-il permis de tout entreprendre, et n'avons-nous qu'à nous taire quoi qu'il avance contre nous? Ce ne sont pas là des prétextes : ce sont des raisons plus claires que le soleil. M. de Cambrai n'est pas moins injuste quand il dit que nous l'avons dénoncé : la bonne foi l'obligeoit à reconnoître que c'est lui-même qui s'est dénoncé par sa lettre au Pape, lorsqu'il le prie de juger son livre : personne ne l'avoit accusé : c'est lui-même qui se fait honneur d'avoir porté l'affaire au Pape. Nous approuvons sa soumission, mais nous ne pouvions dissimuler que c'étoit sans consentir à sa doctrine.

19. « Pourquoi, dit-il, envoyer à Rome votre » Déclaration »? La réponse vient dans l'esprit à tout le monde. C'est parce que son livre y avoit été porté; qu'il l'y avoit envoyé lui-même, et qu'il écrivoit au Pape que ce livre ne contenoit autre chose que notre doctrine (1) : la sincérité permet-elle de dissimuler des choses si claires? mais c'est qu'on vouloit se plaindre, et qu'on n'en trouvoit aucun sujet.

20. Ces plaintes sont réfutées par un seul mot : elles aboutissent à dire que nous avons voulu perdre M. de Cambrai : Dieu le sait : mais sans appeler un si grand témoin, la chose parle.

(1) *Lett. au Pape, p.* 51, 58.

Avant que son livre eût paru nous en avons caché les erreurs, jusqu'à souffrir les reproches qu'on a entendus : après que ce livre a paru, il s'étoit assez perdu lui-même : si nous l'avons voulu perdre il étoit de concert avec nous, en soulevant tout le monde contre lui par ses ambitieuses décisions, et en remplissant ce même livre d'erreurs si palpables, et de tant d'inexcusables excès.

21. Lorsqu'il nous reproche, et à moi en particulier, qu'il nous a fait proposer de supplier le Pape, par une lettre commune, de faire juger nos questions sans bruit par ses théologiens, et en attendant de demeurer dans le silence : premièrement il dit une chose dont je n'ai jamais entendu parler, et si fausse, qu'il en supprime lui-même les principales circonstances, comme il a paru dès le commencement de cette déclaration (1). Aussi est-il vrai, secondement, que la proposition étoit impossible : l'imputation qu'il nous avoit faite de sa doctrine étoit publique dans son avertissement du livre des Maximes des Saints. Il l'avoit réitérée, sans notre participation, dans sa lettre au Pape, qui étoit publique, comme il l'avoue; et il y répétoit une et deux fois que sa doctrine étoit conforme à la nôtre : par conséquent notre conscience nous obligeoit à le désavouer aussi publiquement qu'il nous avoit appelés en témoignage. En troisième lieu, nous ne mettions point en question la fausseté de sa doctrine ; nous la tenions déterminément mauvaise et in-

(1) Ci-dessus, *I.re sect. n.* 1.

soutenable : ce n'étoit pas là une affaire particulière entre M. de Cambrai et nous : c'étoit la cause de la vérité, et l'affaire de l'Eglise, dont nous ne pouvions ni nous charger seuls, ni la traiter comme une querelle privée, qui est tout ce que vouloit M. de Cambrai. Ainsi supposé qu'il persistât invinciblement, comme il a fait, à nous imputer ses pensées, et qu'il ne voulût jamais se dédire, il n'y avoit de salut pour nous qu'à déclarer notre sentiment à toute la terre. Cette Déclaration demeuroit naturellement soumise au Pape, comme tout ce qu'on fait en particulier sur les matières de la foi; c'étoit même la lui soumettre que de la lui présenter : mais cependant nous déchargions notre conscience, et autant qu'il étoit en nous, nous rejetions des erreurs que notre silence auroit confirmées.

VIII.ᵉ SECTION.

Sur les voies de douceur, et les conférences amiables.

1. Que si l'on dit qu'il falloit tenter toutes voies de douceur, avant que d'en venir à une déclaration solennelle : c'est aussi ce que nous avons fait. M. l'archevêque de Paris l'a démontré si clairement pour lui et pour nous, que je n'aurois rien à ajouter sur ce fait, sans les accusations particulières par où l'on m'attaque.

2. Mais si l'on veut se convaincre par ses yeux de la netteté de ma conduite, il n'y a qu'à lire l'écrit que j'adressai à M. de Cambrai lui-même trois semaines avant l'envoi de notre Déclaration.

Si le lecteur, peut-être un peu trop pressé, n'aime pas à être renvoyé à d'autres écrits, et veut tout trouver dans celui qu'il tient en sa main; voici en abrégé ce que je disois (1) : qu'après tant d'écrits, « il falloit prendre une voie plus courte, » et où aussi on s'explique plus précisément, qui » est celle de la conférence de vive voix; que » cette voie toujours pratiquée », et même par les apôtres, comme la plus efficace, et la plus douce pour convenir de quelque chose, « lui » ayant déjà été souvent proposée », je la proposois encore moi-même par cet écrit, « à con- » dition d'en éloigner toutes manières conten- » tieuses, et au péril d'être déclaré ennemi de la » paix, si elle n'étoit de ma part amiable et res- » pectueuse ». Sur ce qu'il faisoit semblant de craindre ma vivacité, comme il l'appeloit, je lui alléguois l'expérience, non-seulement de mes conférences « avec les ministres, mais encore de » celles que nous avions eues quelquefois ensem- » ble à cette occasion, sans que j'y eusse élevé la » voix d'un demi-ton seulement ».

3. S'il y avoit quelques expédiens à trouver, il ne pouvoit naître que de pareilles conférences : mais j'espérois autre chose; j'espérois, dis-je, de la force de la vérité, et d'une entière connoissance des manières de M. de Cambrai, que je le ramenerois aux principes, Dieu par ma voix, « clairement, amiablement, je l'osois dire, cer- » tainement et sans réplique; en très-peu de con-

(1) *Premier Ecrit, art.* 2; *tom.* XXVIII, *p.* 376 *et suiv.*

» férences, en une seule peut-être, et peut-être » en moins de deux heures (1) ».

4. Tout ce qu'objectoit M. de Cambrai, c'est que je m'étois engagé à répondre par écrit à vingt demandes; ce que je trouvai ensuite à propos de différer, à cause, disois-je, « des équivoques de » ces vingt demandes qu'on seroit long-temps à » démêler, et à cause du temps trop long qu'il » faudroit donner à écrire les réfutations et les » preuves (2) » : en ajoutant toutefois, que « j'é- » crirois sans peine toutes les propositions que » j'aurois avancées dans la conférence, si on le » demandoit; mais qu'il falloit commencer par » ce qu'il y a de plus court, de plus décisif, de » plus précis » ; j'ajoutois encore, « de plus cha- » ritable; rien ne pouvant suppléer ce que fait la » vive voix et le discours animé, mais simple, ni » la présence de Jésus-Christ au milieu de nous, » lorsque nous serions assemblés en son nom pour » convenir de la vérité ».

5. Tout le monde étoit étonné de l'inflexible refus de M. de Cambrai pendant six semaines; nous en avons des témoins qu'on ne dément pas, et on s'empressoit à l'envi de nous faire conférer ensemble. Je ne refusois aucune condition. Un religieux de distinction, touché, comme tout le monde, de ce désir charitable de rallier des évêques, tira parole de moi, pour lier une conférence où il seroit. S'il n'avoit dit qu'à moi seul la réponse qu'il me rapporta, il faudroit

(1) *Premier Ecrit, art.* 5; *p.* 395. — (2) *Ibid. p.* 396.

peut-être la lui laisser raconter à lui-même : ce fut en un mot, que M. de Cambrai ne vouloit pas qu'on pût dire qu'il changeât rien par l'avis de M. de Meaux. Si ce prélat ne veut pas convenir de cette réponse, qu'il la fasse telle qu'il voudra : on voit bien qu'il n'en sauroit faire qui ne soit mauvaise. Quoi qu'il en soit, je lui envoyai moi-même l'écrit dont on vient d'entendre les extraits : il n'est pas long ; on pourra le lire en moins d'un quart-d'heure, parmi ceux que j'ai ramassés : M. de Cambrai ne disconvient pas de l'avoir reçu. Voilà cinq grandes lettres qu'il m'adresse, où il me reprend seulement d'avoir dit dans cet écrit, que je *le portois dans mes entrailles* (1) : il ne croit pas *qu'on puisse porter dans ses entrailles* ceux qu'on reprend pour l'amour de la vérité, ni les pleurer que par des larmes artificieuses pour les déchirer davantage. Que ne venoit-il à la conférence éprouver lui-même la force de ces larmes fraternelles, et des discours que la charité, j'ose le croire, et la vérité nous auroient inspirés ? Nous attendîmes trois semaines l'effet de cette nouvelle invitation ; et ce ne fut qu'à l'extrémité, et après avoir épuisé toutes les voies de douceur, qu'on envoya la Déclaration dont il faut dire encore un mot.

IX.e SECTION.

Sur la Déclaration des trois Evêques, et sur le Summa doctrinæ.

1. On se plaint qu'elle est trop rude : mais M. l'archevêque de Paris a assuré avec vérité, que

(1) *Premier Ecrit*, ci-dessus, *p.* 378.

M. l'archevêque de Cambrai y avoit été beaucoup épargné. Nous y avions tu *ces tentations d'un genre particulier* auxquelles il faut succomber (1), et dont on n'a pu s'empêcher de parler ailleurs (2) : nous y avions tu ces docilités des *ames ingénues sur les choses humiliantes* indéfiniment, *qu'on leur pourroit commander* (3) : ce dénuement non-seulement *de toute consolation*, mais encore de *toute liberté; ce détachement de tout, et même de la voie qui leur apprend ce détachement; cette disposition*, sans limites, *à toutes les pratiques qu'on voudra leur imposer*, et cet oubli universel de *leurs expériences, de leurs lectures, et des personnes qu'elles ont consultées autrefois avec confiance :* enfin nous y avions tu *les possessions, les obsessions, et autres choses extraordinaires*, que l'auteur nous avoit données comme *appartenantes aux voies intérieures* (4) : on sait à quoi les faux spirituels les font servir, aussi bien que les autres choses qu'on vient d'entendre. M. de Cambrai l'insinue lui-même; et nous sommes peu consolés de lui entendre dire, que la voie *de pur amour et de pure foi* qu'il enseigne, est celle *où l'on en verra moins* que dans les autres : comme s'il n'y alloit ici que du plus ou du moins, et qu'il n'eût pas fallu s'expliquer plus précisément contre ces abominations.

2. L'auteur objecte sans cesse qu'on n'a point eu d'égard à ses correctifs, dont il veut que son livre soit plus rempli que quelque autre livre que

(1) *Max. des SS. p.* 77, 91, 92. — (2) *Trois.e Ecrit, n.* 17; *p.* 461. — (3) *Max. p.* 76, 77. — (4) *Ibid. p.* 123, 124.

ce soit. C'est de quoi nous nous plaignions : nous avons trouvé malheureux, pour un livre de cette nature, d'avoir besoin de tant de correctifs, comme il l'est à une règle, d'avoir besoin de trop d'exceptions : la vérité est plus simple; et ce qui doit si souvent être modifié, marque naturellement un mauvais fond : il n'y avoit qu'à s'expliquer simplement, ainsi qu'on l'avoit promis. Tout ce qu'on a dit sur le sacrifice absolu n'a causé que de l'embarras dans l'article des suppositions impossibles, et on eût dû se passer de ces correctifs, qui ne font qu'augmenter le mal : témoin le dangereux correctif de la persuasion non *intime, mais apparente,* qui ne sert qu'à excuser le langage de Molinos, comme il a été démontré ailleurs (1). Tous les lecteurs désintéressés reconnoissent que ces correctifs ne sont que de vrais entortillemens capables de tourner les têtes, et on en a vu assez pour faire sentir les lacets que trouvent les simples dans l'obscurité de ce livre, qui promettoit tant de précision, et de trancher si nettement sur les équivoques.

3. Une des choses qu'on vante le plus comme un excellent correctif, ce sont les *articles faux,* où il est vrai que M. de Cambrai condamne les faux mystiques. M. l'archevêque de Paris en a découvert l'artifice; on s'embarrasse naturellement quand on ne veut pas condamner ce qu'on n'ose défendre à pleine bouche. On outre ailleurs le quiétisme pour passer par-dessus le vrai mal.

(1) *Trois.e Ecrit, n.* 23, *p.* 468.

Quel Quiétiste a jamais « consenti de haïr Dieu » éternellement, ni de se haïr soi-même d'une » haine réelle, en sorte que nous cessions d'aimer » en nous pour Dieu son œuvre et son image (1) » ? Qui jamais « a consenti à se haïr soi-même d'une » haine absolue, comme supposant que l'ouvrage » du Créateur n'est pas bon : à porter jusque-là » le renoncement de soi-même, par une haine » impie de notre ame qui la suppose mauvaise » par sa nature, suivant le principe des Mani- » chéens (2) ». Quand on tire de tels coups, on tire en l'air : on passe par-dessus le corps, et à la manière des poètes on contente la juste aversion des fidèles contre le quiétisme, en leur donnant à déchirer un fantôme.

X.e SECTION.

Procédés à Rome : soumission de M. de Cambrai.

1. La relation seroit imparfaite si l'on omettoit les écrits italiens et latins qu'on a mis à Rome, au nom de M. de Cambrai, entre les mains de tant de gens, qu'il en est venu des exemplaires jusqu'à nous. Un de ces écrits latins que j'ai en main, sous le titre d'*Observations d'un docteur de Sorbonne,* dit que « les Jansénistes se sont liés avec » l'évêque de Meaux contre M. de Cambrai, et » que les autres évêques se sont unis contre lui » comme contre une autre Susanne, à cause qu'il » n'a pas voulu entrer dans leur cabale et dans » leurs mauvais desseins ». Le même écrit fait valoir

(1) *Max. art.* II *faux, p.* 31, 32. — (2) *Art.* XII, *faux.*

loir M. de Cambrai « comme nécessaire pour sou-
» tenir l'autorité du saint Siége contre les évê-
» ques, par lesquels il est important de ne pas
» laisser opprimer un si habile défenseur ». Nous sommes, dans d'autres endroits, les ennemis des religieux dont il est le protecteur. On voit par-là toutes les machines qu'il a voulu remuer. Mais le Pape qui gouverne l'Eglise de Dieu ne souffrira pas que rien affoiblisse la gloire du clergé de France toujours si obéissant au saint Siége. La vérité ne se soutient pas par des mensonges : et pour ce qui est des religieux, dans quels diocèses de la chrétienté sont-ils traités plus paternellement que dans les nôtres? M. de Cambrai répondra peut-être que tout cela se dit sans son ordre : mais je laisse à juger au sage lecteur, si dans une accusation aussi visiblement fausse, où il s'agit également de la religion et de l'Etat, et de la réputation des évêques de France, qui font une partie si considérable de l'épiscopat; ce seroit assez de désavouer en l'air, quand on l'auroit fait, des calomnies manifestes, après qu'elles auront eu leur effet sur certaines gens : et si la justice et la vérité ne demandent pas une déclaration plus expresse et plus authentique.

2. On vante, dans les mêmes écrits, le grand nombre d'évêques et de docteurs qui favorisent les sentimens de M. l'archevêque de Cambrai, et que la seule crainte empêche de se déclarer. Il faudroit du moins en nommer un seul : on n'ose : l'épiscopat n'a pas été entamé, et M. l'archevêque

de Cambrai ne peut citer pour son sentiment aucun docteur qui ait un nom.

3. Un des reproches les plus apparens que me fait cet archevêque, c'est qu'il ne méritoit pas d'être traité, étant soumis, à la manière dont on traite les Pélagiens : comme si l'on ne savoit pas que ces hérétiques ont joué long-temps le personnage de gens soumis, même au saint Siége. Je ne souhaite que de voir M. de Cambrai parfaitement séparé d'avec ceux dont la soumission est ambiguë ; mais de bonne foi et en conscience, peut-on être content de la demande, que, malgré ses soumissions précédentes, ce prélat vouloit faire au Pape pour déterminer la manière dont il devoit prononcer, comme il le déclare dans sa lettre du 3 d'août 1697. Il est vrai que par une lettre suivante il dit ces mots : « A Dieu » ne plaise, que je fasse la loi à mon supérieur : » ma promesse de souscrire, et de faire un mandement en conformité, est absolue et sans restriction ». Que vouloient donc dire ces mots de la lettre du 3 d'août? « Je demanderai seulement au Pape qu'il ait la bonté de marquer » précisément les erreurs qu'il condamne, et les » sens sur lesquels il porte sa condamnation, afin » que ma souscription soit sans restriction »? Sans cela donc, la restriction est inévitable : mais c'est pousser le Pape et l'Eglise à l'impossible. Il n'y auroit jamais eu de décision s'il avoit fallu prévoir tous les sens que la mauvaise fertilité des esprits subtils auroient produits : à cette

condition nous n'aurions eu ni l'*homousion* de Nicée, ni le *theotocos* d'Ephèse. On voit donc qu'il s'en faut tenir à cette *sagesse modérée* de saint Paul (1) : autrement on tombe dans *les questions désordonnées et interminables* proscrites par cet apôtre (2).

4. On dira que M. de Cambrai se rétracte de cette absurde proposition dans sa seconde lettre : mais non ; puisqu'il continue à demander, que le Pape « ait la bonté de marquer chaque proposi- » tion digne de censure, avec le sens précis sur » lequel la censure doit tomber » : c'est là encore se replonger dans l'impossibilité où toutes les décisions ecclésiastiques sont éludées. Si M. de Cambrai déclare qu'il sera soumis, et « qu'on ne » le verra jamais, quoi qu'il arrive, écrire ni par- » ler, pour éluder la condamnation de son ou- » vrage » : c'est en déclarant « en même temps » qu'il se bornera à demander au Pape une in- » struction particulière sur les erreurs dont il » devra se corriger ». A cette condition, il proteste d'être tranquille, *tant sur le droit que sur le fait* : mais c'est après avoir auparavant dénoncé à tout l'univers, que bien éloigné d'être en repos au dedans, il ne cessera de questionner le Pape pour lui faire dire autre chose que ce qu'il aura décidé.

5. Le monde complaisant dira encore que c'est pousser trop loin le soupçon : mais je ne fais cependant que répéter les paroles de deux lettres

(1) *I. Tim.* I. 4. — (2) *II. Tim.* II. 23.

imprimées, que M. de Cambrai ne rétracte pas. Je prie Dieu, au reste, qu'il s'en tienne aux termes généraux de sa soumission; et quoique la vérité me force de remarquer ce qu'il publie de mauvais, *j'espérerai toujours* avec saint Paul, *ce qu'il y aura de meilleur : Confidimus meliora, tametsi ita loquimur* (1).

XI.e SECTION.

Conclusion.

1. Il a donc enfin fallu révéler le faux mystère de nos jours : le voici en abrégé tel qu'il a paru dans le discours précédent : une nouvelle prophétesse a entrepris de ressusciter *la Guide* de Molinos, et l'oraison qu'il y enseigne : c'est de cet esprit qu'elle est pleine : mystérieuse femme de l'Apocalypse, c'est de cet enfant qu'elle est enceinte : l'ouvrage de cette femme n'est pas achevé; nous sommes dans les temps qu'elle appelle de persécution, où les martyrs qu'elle nomme du Saint-Esprit auront à souffrir. Viendra le temps, et selon elle nous y touchons, où le règne du Saint-Esprit et de l'oraison, par où elle entend la sienne qui est celle de Molinos, sera établi avec une suite de merveilles dont l'univers sera surpris. De là cette communication de grâces; de là dans une femme la puissance de lier et de délier. Il est certain par preuves qu'elle a oublié ce qu'elle a souscrit entre mes mains et en d'autres

(1) *Heb.* VI. 9.

plus considérables, sur la condamnation et de ses livres et de la doctrine qui y étoit contenue. Chaque évêque doit rendre compte, dans le temps convenable, de ce que la disposition de la divine Providence lui a mis en main : c'est pourquoi j'ai été contraint d'expliquer que M. l'archevêque de Cambrai, un homme de cette élévation, est entré dans ce malheureux mystère, et s'est rendu le défenseur, quoique souvent par voies détournées, de cette femme et de ses livres.

2. Il ne dira pas qu'il ait ignoré cette prodigieuse et insensée communication de grâces, ni tant de prétendues prophéties, ni le prétendu état apostolique de cette femme, lorsqu'il l'a, de son aveu propre, *laissé estimer à tant d'illustres personnes qui se fioient en lui* pour leur conscience. Il a donc laissé estimer une femme qui prophétisoit les illusions de son cœur. Sa liaison intime avec cette femme étoit fondée *sur sa spiritualité,* et il n'y a point d'autre *lien* de tout ce *commerce :* c'est ce qu'on a vu écrit de sa main ; après quoi on ne doit point s'étonner qu'il ait entrepris la défense de ses livres.

3. C'est pour les défendre qu'il écrivoit tant de mémoires devant les arbitres choisis ; et il n'a pas été nécessaire que j'en représentasse les longs extraits que j'ai encore, puisque la substance s'en trouve dans le livre des Maximes des Saints.

4. Pour avoir lieu de défendre ces livres pernicieux, dont le texte lui paroissoit à lui-même si insoutenable, il a fallu avoir recours à un sens

caché que cette femme lui a découvert; il a fallu dire qu'il a mieux expliqué ces livres que ces livres ne s'expliquent eux-mêmes : le sens qui se présente naturellement n'est pas le vrai sens : ce n'est qu'un sens rigoureux, *auquel il répond qu'elle n'a jamais pensé :* ainsi, pour les bien entendre, il faut lire dans la pensée de leur auteur; deviner ce qui n'est connu que du seul M. de Cambrai; juger des paroles par les sentimens, et non pas des sentimens par les paroles : tout ce qu'il y a de plus égaré dans les livres de cette femme, c'est un langage mystique dont ce prélat nous est garant : ses erreurs sont de simples équivoques; ses excès sont d'innocentes exagérations, semblables à celles des Pères et des mystiques approuvés.

5. Voilà ce que pense un si grand prélat, des livres de madame Guyon, après avoir, si nous l'en croyons, poussé l'examen jusqu'à la dernière rigueur : c'est ce qu'il a écrit de sa main quelque temps devant la publication de son livre; et après tant de censures, on n'a pu encore lui arracher une vraie condamnation de ces mauvais livres : au contraire, c'est pour les sauver qu'il a épargné *la Guide* de Molinos, qui en est l'original.

6. Cependant, malgré toutes les mitigations du livre des *Maximes des Saints*, on y voit encore et madame Guyon et Molinos trop foiblement déguisés pour être méconnus; et si je dis après cela, que l'ouvrage d'une femme ignorante et visionnaire, et celui de M. de Cambrai, manifeste-

ment sont d'un seul et même dessein ; je ne dirai, après tout, que ce qui paroît de soi-même.

7. Je ne le dirai qu'après que la douceur et la charité ont fait leurs derniers efforts. On n'a point chicané madame Guyon sur ses soumissions : on les a reçues bonnement, j'emploierai ce mot, et en présumant toujours pour la sincérité et l'obéissance : on a ménagé son nom, sa famille, ses amis, sa personne autant qu'on a pu : on n'a rien oublié pour la convertir ; et il n'y a que l'erreur et les mauvais livres qui n'ont point été épargnés.

8. A l'égard de M. l'archevêque de Cambrai, nous ne sommes que trop justifiés par les faits incontestables de cette Relation ; je le suis en particulier plus que je ne voudrois. Mais, pour faire tomber tous les injustes reproches de ce prélat, il falloit voir non pas seulement les parties du fait, mais le tout jusqu'à la source : c'est par-là, si je l'ose dire, qu'il paroît que dès l'origine on a tâché de suivre les mouvemens de cette charité *douce, patiente,* qui ne *soupçonne ni ne présume le mal* (1). Le silence est impénétrable jusqu'à ce que M. de Cambrai se déclare lui-même par son livre : on l'attend jusqu'à la fin, quelque dureté qu'il témoigne à refuser toute conférence : on ne se déclare qu'à l'extrémité. Où placera-t-on cette jalousie qu'on nous impute sans preuve ; et s'il faut se justifier sur une si basse passion, de quoi étoit-on jaloux dans le nouveau livre de cet archevêque ? Lui envioit-on l'honneur de défendre

(1) *I. Cor.* XIII.

et de peindre de belles couleurs madame Guyon et Molinos? portoit-on envie au style d'un livre ambigu, ou au crédit qu'il donnoit à son auteur, dont au contraire il ensevelissoit toute la gloire? J'ai honte pour les amis de M. de Cambrai qui font profession de piété, et cependant qui ne laissent pas sans fondement d'avoir répandu partout et jusqu'à Rome, qu'un certain intérêt m'a fait agir. Quelque fortes que soient les raisons que je pourrois alléguer pour ma défense, Dieu ne me met point d'autre réponse dans le cœur, sinon que les défenseurs de la vérité, s'ils doivent être purs de tout intérêt, ne doivent pas moins être au-dessus de la crainte qu'on leur impute d'être intéressés. Au reste, je veux bien qu'on croie que l'intérêt m'a poussé contre ce livre, s'il n'y a rien de répréhensible dans sa doctrine, ni rien qui soit favorable à la femme dont il falloit que l'illusion fût révélée. Dieu a voulu qu'on me mît malgré moi entre les mains les livres qui en font foi. Dieu a voulu que l'Eglise eût dans la personne d'un évêque un témoin vivant de ce prodige de séduction : ce n'est qu'à l'extrémité que je la découvre, quand l'erreur s'aveugle elle-même jusqu'au point de me forcer à déclarer tout : quand non contente de paroître vouloir triompher, elle insulte : quand Dieu découvre d'ailleurs tant de choses qu'on tenoit cachées. Je me garde bien d'imputer à M. l'archevêque de Cambrai autre dessein que celui qui est découvert par des écrits de sa main, par son livre, par ses réponses, et par la suite des faits avérés : c'en est

assez et trop, d'être un protecteur si déclaré de celle qui prédit et qui se propose la séduction de tout l'univers. Si l'on dit que c'est trop parler contre une femme dont l'égarement semble aller jusqu'à la folie : je le veux, si cette folie n'est pas un pur fanatisme; si l'esprit de séduction n'agit pas dans cette femme; si cette Priscille n'a pas trouvé son Montan pour la défendre.

9. Si cependant les foibles se scandalisent; si les libertins s'élèvent; si l'on dit, sans examiner quelle est la source du mal, que les querelles des évêques sont implacables : il est vrai, si on sait l'entendre, qu'elles le sont en effet sur le point de la doctrine révélée. C'est la preuve de la vérité de notre religion et de la divine révélation qui nous guide, que les questions sur la foi soient toujours inaccommodables. Nous pouvons tout souffrir; mais nous ne pouvons souffrir qu'on biaise, pour peu que ce soit, sur les principes de la religion. Que si ces disputes sont indifférentes, comme le voudroient les gens du monde, il n'y auroit qu'à dire avec Gallion, proconsul d'Achaï, qui étoit le caractère le plus relevé de l'empire romain dans les provinces : « O Juifs, s'il s'agis- » soit de quelque injustice ou de quelque mau- » vaise action, ou de quelque affaire importante, » je me croirois obligé de vous écouter avec pa- » tience : mais s'il ne s'agit que des points de vo- » tre doctrine, et des disputes de mots et de votre » loi : démêlez-vous-en comme vous pourrez (1) » : comme s'il eût dit : Battez-vous sur ces matières

(1) *Act.* XVIII. 14.

tant qu'il vous plaira, « je ne veux point en être » le juge (1) ». Et en effet, les Juifs *battoient* Sosthènes jusque *devant le tribunal, sans que Gallion s'en mît en peine*. Voilà l'image des politiques et des gens du monde sur les disputes de religion ; et les tenant pour indifférentes ils se contentent de décider que les évêques ont trop de chaleur : mais il n'en est pas ainsi. Si bien différent en toutes manières de Gallion, un grand Roi plein de piété ne veut point se rendre juge de ces matières, ce n'est point par mépris ; c'est par respect pour l'Eglise à qui Dieu en a donné le jugement : cependant qu'y a-t-il de nouveau, et que n'aient pas toujours pratiqué avec tous les princes chrétiens ses augustes prédécesseurs, à protéger les évêques qui marchent dans la voie battue et dans la solidité de l'ancienne règle ?

10. Nous souhaitons et nous espérons de voir bientôt M. l'archevêque de Cambrai reconnoître du moins l'inutilité de ses spéculations. Il n'étoit pas digne de lui, du caractère qu'il porte, du personnage qu'il faisoit dans le monde, de sa réputation, de son esprit, de défendre les livres et les dogmes d'une femme de cette sorte. Pour les interprétations qu'il a inventées, il n'a qu'à se souvenir d'être demeuré d'accord qu'il n'en trouve rien dans l'Ecriture : il n'en cite aucun passage pour ses nouveaux dogmes : il nomme les Pères et quelques auteurs ecclésiastiques qu'il tâche de traîner à lui par des conséquences, mais où il ne trouve ni son sacrifice absolu, ni ses

(1) *Act.* XVIII. 17.

simples acquiescemens ; ni ses contemplations d'où Jésus-Christ est absent par état ; ni ses tentations extraordinaires auxquelles il faut succomber ; ni sa grâce actuelle, qui nous fait connoître la volonté de bon plaisir en toutes occasions et dans tous les événemens ; ni sa charité naturelle, qui n'est pas la vertu théologale ; ni sa cupidité, qui, sans être vicieuse, est la racine de tous les vices ; ni sa pure concupiscence, qui est, quoique sacrilége, la préparation à la justice ; ni sa dangereuse séparation des deux parties de l'ame, à l'exemple de Jésus-Christ involontairement troublé ; ni son malheureux retour à ce trouble involontaire ; ni son amour naturel qu'il réforme tous les jours, au lieu de le rejeter une bonne fois tout entier comme également inutile et dangereux dans l'usage qu'il en fait ; ni ses autres propositions que nous avons relevées : elles sont les fruits d'une vaine dialectique, d'une métaphysique outrée, de la fausse philosophie que saint Paul a condamnée [1]. Tous les jours nous entendons ses meilleurs amis le plaindre d'avoir étalé son érudition, et exercé son éloquence sur des sujets si peu solides. Avec ses abstractions ne voit-il pas que, bien éloigné de mieux faire aimer Dieu, il ne fait que dessécher les cœurs, en affoiblissant les motifs capables de les attendrir ou de les enflammer ? les vaines subtilités dont il éblouit le monde ont toujours été le sujet des gémissemens de l'Eglise. Je ne lui raconterai pas tous ceux que leur bel esprit a déçus ; je lui nommerai seule-

(1) *Col.* II. 8.

ment au neuvième siècle un Jean Scot Erigène, à qui les saints de son temps ont reproché (1), dans un autre sujet à la vérité, mais toujours par le même esprit, sa vaine philosophie, où il vouloit faire consister la religion et la piété. C'est par où il faisoit dire aux Pères du concile de Valence, que *dans des temps malheureux il mettoit le comble à leurs travaux* (2); et que lui et ses sectateurs, en remuant *de frivoles questions : ineptas quæstiunculas :* en autorisant de creuses visions : *aniles fabulas :* en raffinant sur la spiritualité ; et pour parler avec ces Pères, en composant *des ragoûts de dévotion qui étoient à charge à la pureté de la foi : pultes puritati fidei nauseam inferentes :* ils devoient craindre *d'être importuns* aux *gémissemens de l'Eglise* qui avoit déjà trop d'autres choses à déplorer : *superfluis cœtum piè dolentium et gementium non oneret.* Nous exhortons M. de Cambrai à occuper sa plume éloquente et son esprit inventif à des sujets plus dignes de lui : qu'il prévienne, il est temps encore, le jugement de l'Eglise : l'Eglise romaine aime à être prévenue de cette sorte ; et comme, dans les sentences qu'elle prononce, elle veut toujours être précédée par la tradition, on peut en un certain sens l'écouter avant qu'elle parle.

(1) *Prud. de Præd. adv. Scot. Erig. cap.* I, *etc.* — (2) *Conc. Val.* III. *Can.* 6.

FIN DU TOME VINGT-NEUVIÈME.

TABLE

DU TOME VINGT-NEUVIÈME.

RÉPONSE A QUATRE LETTRES DE M. L'ARCHEVÊQUE DE CAMBRAI.

DE NOVA QUÆSTIONE TRACTATUS TRES.

MYSTICI IN TUTO :

SIVE DE S. THERESIA, DE B. JOANNE A CRUCE, ALIISQUE PIIS MYSTICIS VINDICANDIS.

PARS PRIMA.

Mystici palàm oppugnati à Domino Cameracensi.

PARS SECUNDA.

In quâ solvuntur spiritualium auctoritates à D. Cameracensi objectæ.

Cap.

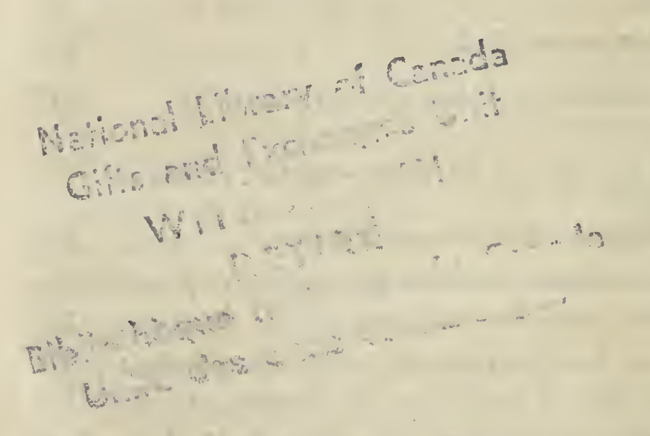
SCHOLA IN TUTO :

SIVE DE NOTIONE CHARITATIS, ET AMORE PURO.

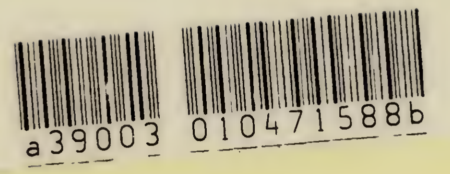
QUIETISMUS REDIVIVUS.

RELATION SUR LE QUIÉTISME.

FIN DE LA TABLE DU TOME VINGT-NEUVIÈME.






a39003 010471588b